



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

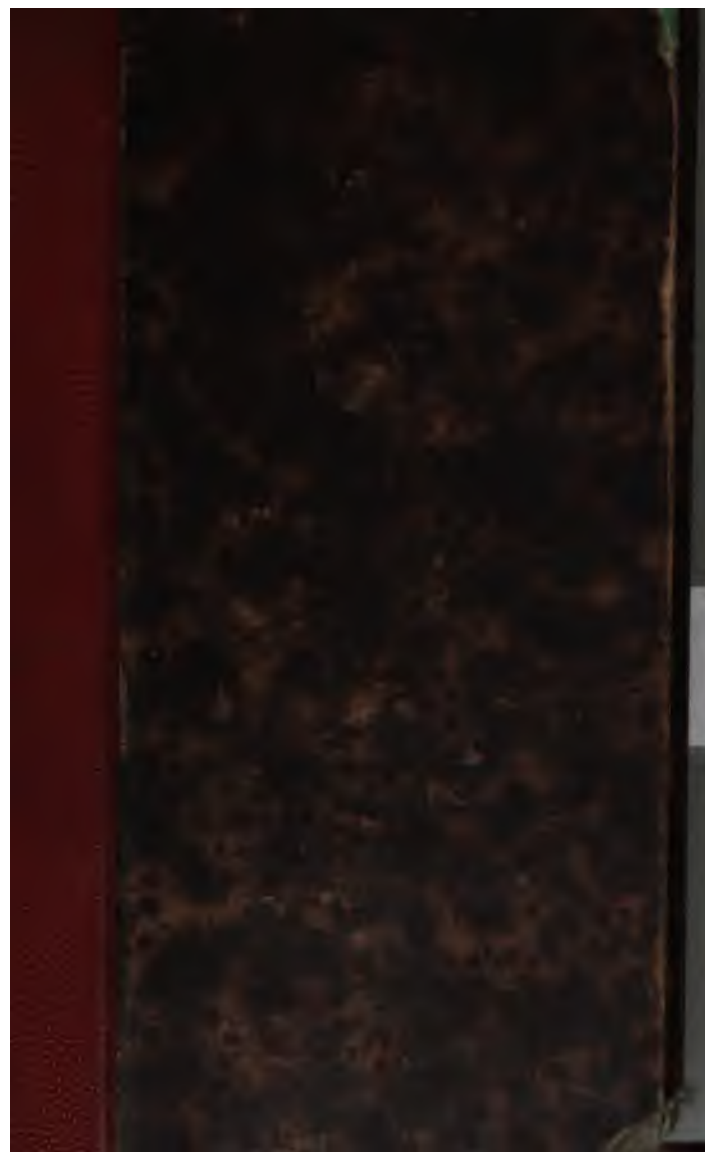
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

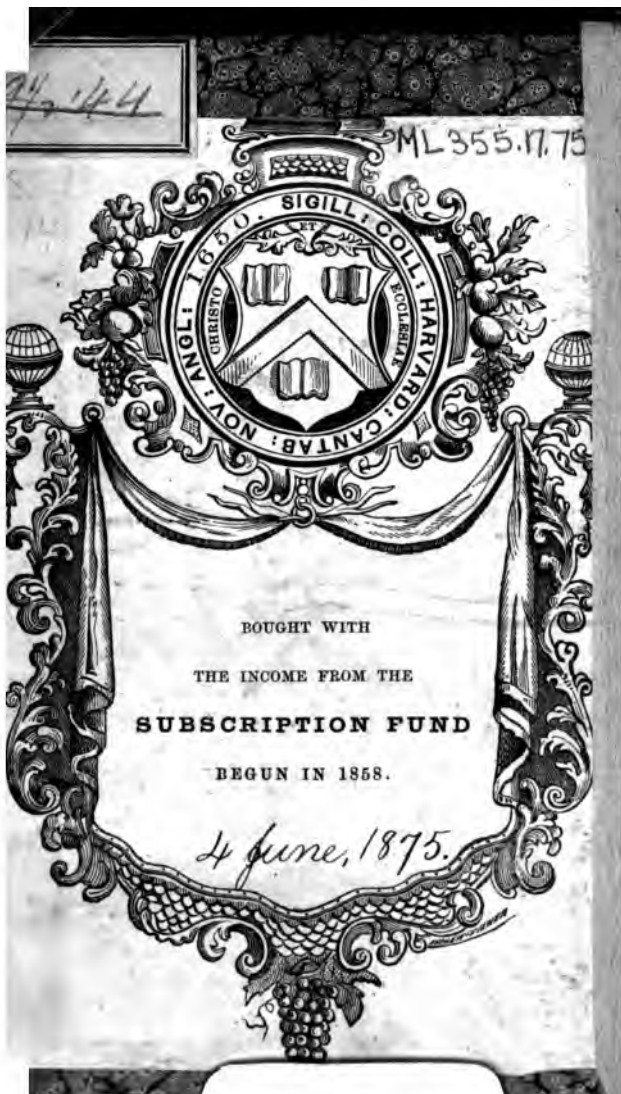
We also ask that you:

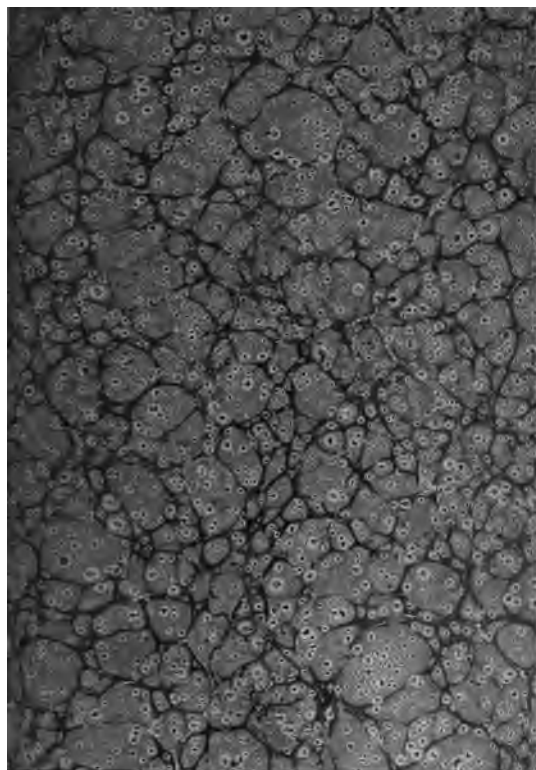
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

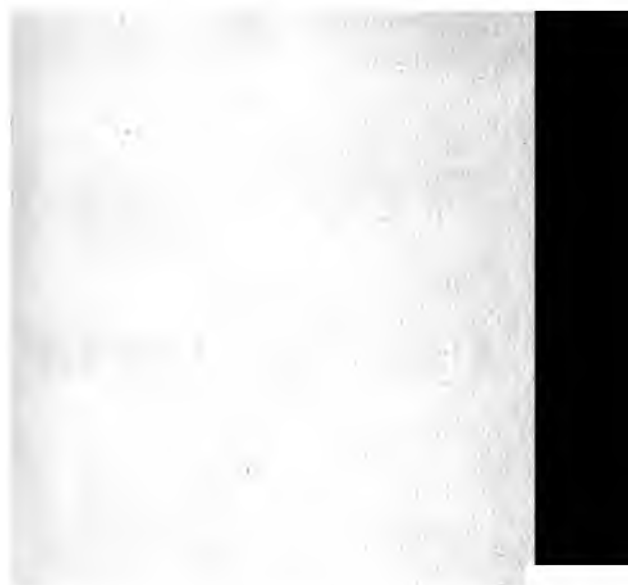















---

PARIS. — IMP. SIMON FAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTS, 1.

---

# HISTOIRE MACCARONIQUE

DE

## MERLIN COCCA

*pseudon. for Théophile Folle*  
 PROTOTYPE DE RABELAIS

OU EST TRAICTÉ

LES RUSES DE CINGAR, LES TOURS DE BOCCAL

LES ADVENTURES DE LEONARD

LES FORCES DE FRACASSE, LES ENCHANTEMENS DE GELFORE ET PAS

ET LES RENCONTRES HEUREUSES DE BALDE

AVEC DES NOTES ET UNE NOTICE

*(Pierre) Gustar*  
 PAR G. BRUNET  
 DE BORDEAUX

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE SUR L'ÉDITION DE 16

PAR

P. L. JACOB

BIBLIOPHILE

*pseudon.*  
*for Paul Lacroix*

3

PARIS

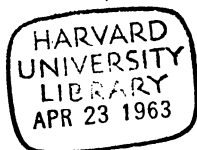
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1859

~~385/88.14~~ ML 355.17.75  
2

1875, June 4.  
Subscription Fund.



# HISTOIRE MACCARONIQUE

DE

# MERLIN COCCAIE

*pseudon. for Théophile Tolengo.*  
 PROTOTYPE DE RABELAIS

OU EST TRAITÉ

LES RUSES DE CINGAR, LES TOURS DE BOCCAL

LES ADVENTURES DE LEONARD

LES FORCES DE FRACASSE, LES ENCHANTEMENS DE GELFORE ET PANDRAGUE

ET LES RENCONTRES HEUREUSES DE BALDE

AVEC DES NOTES ET UNE NOTICE

*(Pierre) Gustar*  
 PAR G. BRUNET  
 DE BORDEAUX

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE SUR L'ÉDITION DE 1806

PAR

P. L. JACOB

BIBLIOPHILE

*pseudon.*  
*for Paul Lacroix.*

3

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

46, RUE VOLTAIRE, 46

1859

ronique. Nous avons pensé d'abord à Gabriel Chappuis, traducteur des *Mondes célestes, terrestres et infernaux* de Doni ; à Roland Brisset, sieur Du Jardin, traducteur de la *Dieromène*, de Grotto, et de l'*Alcée*, d'Ongaro ; à Jacques de Fonteny, traducteur des *Bravacheries du capitaine Spavente*, de François Andreini ; à Pierre de Larivey, traducteur des *Nuicts de Straparole*, enfin, à Noël du Fail, etc. ; mais il nous a été impossible d'asseoir nos suppositions errantes sur la moindre preuve.

Le privilège du roi, daté du 5 août 1605, lequel manque dans la plupart des exemplaires de l'édition de 1606, est accordé à Gilles Robinot, marchand libraire à Paris, avec permission d'imprimer ou faire imprimer l'Histoire macaronique de Merlin Coccaie. Mais Gilles Robinot céda ce privilège à Pierre Pautonnier, libraire et imprimeur du roi, et à Toussaint du Bray, et le livre fut imprimé sans doute par Pierre Pautonnier. Au reste, tous les exemplaires que nous avons vus portent l'un ou l'autre nom de libraire, Pautonnier ou du Bray ; il n'y en a aucun qui ait le nom de Gilles Robinot, quoique ce libraire ait exercé jusqu'en 1627 ; on est donc autorisé à conclure de ce fait que Gilles Robinot n'a pas voulu mettre son nom au livre qu'il devait publier et qu'il laissa exploiter à ses deux cessionnaires.

Ce livre est intitulé : *Histoire macaronique de Merlin Coccaie, prototype de Rablais (sic) où est traicté les ruses de Cingar, les tours de Boccal, les adventures de Leonard, les forces de Fracasse, enchantemens de Gelfore et Pandrague, et les rencontres heureuses de*

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

*Balde, etc. Plus l'horrible Bataille advenue entre Mousches et les Fourmis.* C'est un volume petit in- de six feuilles préliminaires, y compris le privilège, et 901 pages; les deux derniers feuillets, chiffrés 899, 900, 901, sont en plus gros caractères que le reste du volume et paraissent avoir été réimprimés comme cartons. Il y a aussi, dans le volume, plusieurs autres feuillets, (voir les pages 502 et 503,) qui sont évidemment des cartons destinés à supprimer quelques passages du texte après l'impression. Cette traduction, dont les exemplaires bien conservés sont fort rares et se trouvent presque tous divisés en deux volumes, a été réimprimée une seule fois sans notes et sans préface, en 1735, à Paris, 2 volumes in-12. Une partie des exemplaires porte la date de 1674 comme l'édition originale. Nous croyons que l'édition de 1754 a été faite par Urbain Coustelier, avec privilège du roi.

« L'auteur de cette traduction n'est pas connu, dit Valart-Leduc dans la deuxième partie de sa *Bibliothèque poétique*; elle m'a paru fort peu exacte, autant que j'ai pu juger; d'ailleurs, le patois de Mantoue est très-difficile à comprendre. Cependant l'original contient une petite pièce pastorale, intitulée *Zanitonella*, qui n'a paru un véritable chef-d'œuvre de naïveté et de grâce que le traducteur l'a entièrement passée sous silence. » Sans doute, cette traduction n'est pas scrupuleusement littérale, mais elle se recommande aux études des philologues, comme nous l'avons dit plus haut, par une prodigieuse abondance de phrases, de proverbes et de v



qui appartiennent à la langue comique et facétieuse. On doit s'étonner que Philibert-Joseph Leroux n'ait pas mis à contribution cet ouvrage singulier dans son *Dictionnaire comique, satyrique, critique, burlesque, libre et proverbial*.

S'il nous est permis de hasarder une conjecture sur l'auteur de cette traduction, nous rappellerons que Gilles Robinot imprimait vers la même époque le *Prélude poétique* de Robert Angot, sieur de l'Esperonnière, et que ce poète normand, qui s'inspirait à la fois des poètes classiques de l'antiquité et des poètes italiens, a mis dans ses poésies quelque chose de l'originalité de Merlin Coccaie, et surtout un grand nombre des expressions pittoresques qu'on remarque dans l'*Histoire macaronique*. On pourra, d'ailleurs, apprécier ce que vaut notre conjecture en lisant les *Nouveaux Satires et exercices gailards du temps*, que le sieur de l'Esperonnière a publiés dans sa vieillesse, en 1637, dix ans après la mort de son premier éditeur, Gilles Robinot.

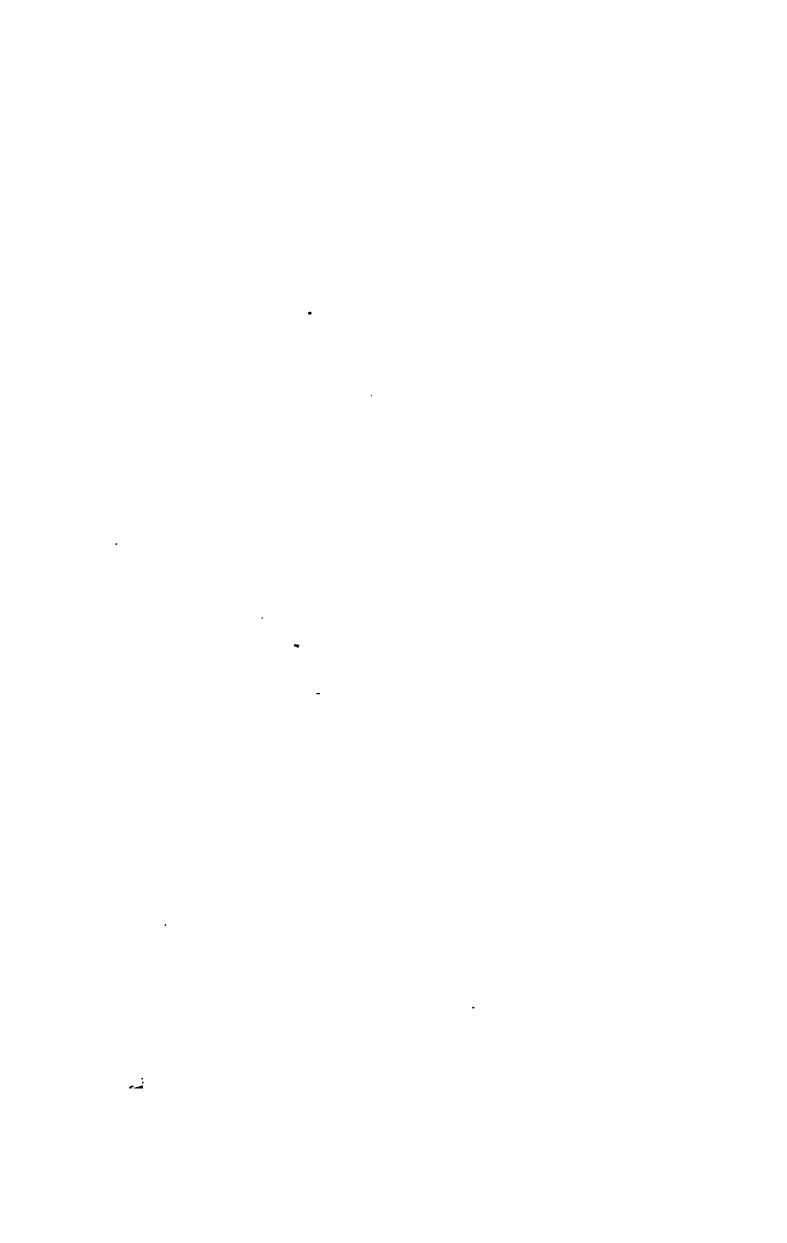
Nous avons réimprimé cette traduction en corrigeant le texte sur l'édition de 1606, qui n'est pas exempte de fautes grossières. Nous nous sommes borné à reproduire l'*Histoire macaronique*, qu'on peut regarder comme une des sources principales où Rabelais a puisé non-seulement bien des détails de son roman satirique, mais encore bien des inspirations de son génie. Quant à la *Bataille des Mousches et des Fourmis*, nous n'avons pas jugé utile de l'admettre dans cette nouvelle édition, qui n'est pas destinée à réunir tous les ouvrages macaroni-

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

ques de Folengo ; ce petit poëme, imité de la *Batracomyomachie* d'Homère, n'offre pas d'ailleurs le même intérêt philologique et littéraire que la célèbre macaronique dont Balde est le héros, comme Gargantua et le Panagruel sont les héros du chef-d'œuvre de Rabelais. Ce qui distinguera notre édition de celles qui l'ont précédée, c'est la scrupuleuse révision du texte, ce sont les savantes notes de M. Gustave Brunet, de Bordeaux, c'est surtout l'excellente notice que ce bibliographe a consacrée à l'histoire de la poésie macaronique et à l'examen des écrits de Théophile Folengo.

P. L. JACOB,  
Bibliophile.

---



◊  
Bibliothèque gauloise.  
≡

HISTOIRE MACCARONIQUE

DE

**MERLIN COCCAIE**

§ 1<sup>er</sup>. VIE DE FOLENGO.

Théophile Folengo descendait d'une famille ancienne et distinguée qui habitait à Cipada, village de la banlieue de Mantoue. Dans un de ses écrits, il nous apprend qu'il naquit le 8 novembre 1491. Après avoir commencé ses études à Ferrare, il alla les continuer à Bologne, sous la direction du célèbre Pierre Pomponace, qui professait la philosophie d'Aristote; mais, trop ami des plaisirs et trop enclin à la poésie, le jeune Mantouan se livra fort peu à des lectures sérieuses. Des espiègleries un peu vives le brouillèrent avec la justice et l'obligèrent à quitter Bologne; il revint dans sa famille, et fut assez mal accueilli par son père, qui n'avait pas sujet d'être très-satisfait de lui. Il voulut alors embrasser la profession des armes; mais, promptement rebuté à l'idée des fatigues et des périls auxquels il s'exposait, il préféra entrer dans un couvent de Bénédictins, et, après un noviciat de deux années, il fit profession, le 28 juin 1509, dans le couvent de Sainte-Euphémie, à Brescia; il n'avait pas encore dix-huit ans accomplis. Ce fut alors que, quittant le nom de Jérôme qu'il avait reçu à sa naissance, il prit celui de Théophile.

A cette époque, la discipline était fort relâchée dans les monastères, et les conteurs italiens, qui donnent une si mauvaise idée de la conduite des moines, n'ont peut-être pas extrêmement chargé le tableau qu'ils avaient sous les yeux. Folengo n'était pas homme à résister à l'influence des mauvais exemples, surtout depuis que son monastère avait perdu un chef, Jean Cornelius, qui l'avait dirigé avec habileté, mais qui avait été remplacé par un ambitieux sans principe, Ignace Squaccialupi<sup>1</sup>. Jetant le froc aux orties, Folengo s'enfuit en compagnie d'une femme, Giroloma Dedia, dont il était éperdument épris, et il se mit à parcourir l'Italie.

On ne saurait le suivre dans la vie errante qu'il mena durant quelques années. En 1522, il était à Venise; il y revint

<sup>1</sup> Dans un de ses ouvrages, le *Chaos del Tri per Uno*, Folengo fait le plus grand éloge de Cornelius, qu'il désigne sous le nom à peine déguisé de Cornegianus. Par contre, dans son *Orlandino*, l'abbé qu'il nomme Griffarosti, et qu'il dépeint sous de noires couleurs, est sans doute le portrait de Squaccialupi.

en 1526, après avoir séjourné à Rome. Ce fut pendant cette période agitée qu'il composa son épopée macaronique, accueillie par le public avec un vif empressement, et qu'il écrivit un poème badin sur l'enfance de Roland, qui eut moins de succès.

Fatigué de courir le monde et d'être livré à la misère, qu'il avait forcé momentanément à se faire soldat, il rentra dans son couvent en 1527 ; mais son humeur inquiète ne s'accoutumait pas de la solitude du cloître, et il se remit à voyager quelquefois d'une manière conforme à la décence.

En 1553, il se trouvait à Naples, et bientôt il se rendit en Sicile, où un des princes de la maison de Mantoue, Ferrand de Gonzaga, gouvernait cette île en qualité de vice-roi et protégeait notre poète. Se repentant de ses erreurs passées, il revit ses ouvrages ; il en effaça les hardiesses, et il en supprimait ce qui était le plus propre à scandaliser ses lecteurs. Malheureusement ces éditions corrigées sont précisément celles dont le public ne veut pas.

Après avoir séjourné quelque temps auprès de Palerme, Folengo, arrivé à l'âge mûr et ayant des fautes nombreuses à déplorer, entra définitivement dans un couvent, où il voulut terminer sa vie. Il ne fit pas un long séjour à Santa-Croce di Campese, car, l'année suivante, une fièvre maligne l'emporta, le 9 décembre 1544<sup>1</sup>.

Il a trouvé un panégyriste servent dans l'auteur d'un *Eloge* de T. Folengo, imprimé à Venise en 1803, lequel n'hésite pas à dire que Mantoue doit être aussi fière d'avoir produit ce poète macaronique que le chantre d'Énée, et que celui-ci grand philosophe, grand poète et grand homme, sera hono-

<sup>1</sup> On plaça sur sa tombe une inscription ainsi conçue :

« Hic cineres Theophili Monachi tantisper, dum reviviscat, asservantur, et in Domino quievit felicissime die nona decembris 1544. »

Plus tard on lui érigea un autre mausolée sur lequel on plaça des épitaphes en vers et en prose latine, en espagnol, en italien. (Voir Genthe, p. 113.) Nous nous bornerons à citer deux distiques :

*Mantua me genuit : Veneti rapuere : tenet nunc  
Campesium ; cecini ludicra, sacra, sales.  
Hospes, siste gradum : manes venerare sepultos  
Nerthui. Corpus conditur hoc tumulo.*

PARIS. — IMP. SIMON FAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTE, 1.

HISTOIRE MACCARONIQUE  
DE  
**MERLIN COCCA**  
*pseudon. for Théoophile Folle*  
PROTOTYPE DE RABELAIS

OU EST TRAITÉ  
LES RUSES DE CINGAR, LES TOURS DE BOCCAL  
LES ADVENTURES DE LEONARD  
LES FORCES DE FRACASSE, LES ENCHANTEMENS DE GELFORE ET PA  
ET LES RENCONTRES HEUREUSES DE BALDE

AVEC DES NOTES ET UNE NOTICE

*(Pierre) Gustar*  
PAR G. BRUNET  
DE BORDEAUX

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE SUR L'ÉDITION DE 1

PAR

P. L. JACOB

LIBLIOPHILE

*pseudon.*  
*for Paul Lacroix*

✓  
3

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDIT

4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

1859



*ticanum, ideo macaronices nil nisi grasseninum, rudilatam et vocabulazzos debet in se continere... Fuit repertum Macaronicon causa ubique ridendi.*

Le savant auteur du *Manuel du Libraire*, M. Brunet, observe, dans sa notice sur *Alione d'Asti*, l'un des plus anciens auteurs dans le genre macaronique, que le principal personnage du *Carmen macaronicum*, composé à la fin du quinzième siècle, est un fabricant de macaroni, lequel, dès le début de l'ouvrage, est mis en scène dans ces deux vers :

Est unus in Padua natus speciale cusinus  
In macharonea princeps bonus atque magister;

ce qui, selon l'illustre bibliographe, explique suffisamment et le titre de *Macharonea* que porte cette facétie, et le nom de *macaronique* donné au genre de burlesque dont cette même facétie paraît avoir été le modèle.

Adrien Baillet, dans ses *Jugements des savants*, t. IV, p. 64, apprécie assez bien la poésie macaronique, lorsque, dans un style un peu trivial, il l'appelle « un ragoût de diverses choses qui entrent dans sa composition, mais d'une manière qu'on peut appeler paysanne. Il y a pêle-mêle du latin, de l'italien ou de quelque autre langue vulgaire, aux mots de laquelle on donnait une terminaison latine; on y ajoute du grotesque de village, mais il faut que tout soit couvert et orné d'une naïveté accompagnée de rencontres agréables, qu'il y ait un air enjoué et toujours plaisant, qu'il y ait du sel partout, que le bon sens n'y disparaisse jamais, et que la versification soit facile et correcte. »

On ne doit pas confondre la macaronée avec le latin de cuisine, qui consiste dans une traduction littérale en latin de phrases de la langue maternelle, lorsque les mots échappent à l'auteur. Quelques ouvrages que nous aurons à mentionner, les *Epistolæ obscurorum virorum*, l'*Anti-choppinus*, offrent des exemples de ce mauvais latin.

Le pédantesque est une autre langue factice qui n'a guère été cultivée qu'en Italie, où elle reconnaît pour chef-d'œuvre les *Cantici di Fidentio Glottogrysto ludimagistro* (masque de Camillo Scrofa); il s'est souvent montré dans les *Comédies du seizième siècle*, qui mettent dans la bouche de vieux et lourds docteurs une langue factice, composée de mots latins

et parfois grecs, soumis à la terminaison et à la flexion dialectale vulgaire. En voici un exemple :

Le tumidule genule, i nigerrimi  
Occhi, il viso peralbo et candidissimo,  
L' exigua bocca, il naso decentissimo,  
Il mento che mi da dolori acerrimi ;  
Il lacteo collo, i crinuli, i dexterrimi  
Membri, il bel corpo symmetriatissimo  
Del mio Camillo, il lepor venustissimo  
I costumi modesti et integerrimi :  
D' hora in hora mi fan sì Camilliphilo  
Ch' io non ho altro ben, altre letitie  
Che la soave lor reminiscentia.

Un ingénieux philologue, qui fut bibliothécaire de Mazarin, Gabriel Naudé, a donné une assez bonne définition de l'objet qui nous occupe.

« Macaroné, chez les Italiens, veut dire un homme grossier et lourdaut, et d'autant que cette poésie, pour être composée de différens langages et de paroles extravagantes, n'est qu'à moitié polie et coulante que celle de Virgile, ils lui ont attribué le même nom.

« O macaroneam Musæ quæ funditis artem !

« Si toutefois ils n'eussent mieux aimé la nommer ainsi *macaronibus*, qui est une certaine pâte filée et cuisinée avec des ingrédients qui la rendent l'un des agréables mets de leurs festins. »

Observons d'ailleurs que, chez les Italiens du siècle dernier, l'habitude d'improviser, dans de joyeuses réunions, des vers macaroniques, n'était pas absolument passée de mode. On lit, à cet égard, un passage curieux dans les *Mémoires* de Canova, étrange aventurier dont la biographie est souvent scandaleuse :

« J'aperçois un café, j'y entre. Quelques instants après, un moine Jacobin, borgne, que j'avais vu à Venise, vient me dit que j'arrivais à propos pour assister au piquenique des académiciens macaroniques, qui se faisaient le lendemain d'une séance de l'académie, où chaque membre reçoit un morceau de sa façon. Il m'engagea à être de la partie et à honorer l'assemblée en lui faisant part d'une de mes »

ronique. Nous avons pensé d'abord à Gabriel Chappuis, traducteur des *Mondes célestes, terrestres et infernaux* de Doni ; à Roland Brisset, sieur Du Jardin, traducteur de la *Dieromène*, de Grotto, et de l'*Alcée*, d'Ongaro ; à Jacques de Fonteny, traducteur des *Bravacheries du capitaine Spavente*, de François Andreini ; à Pierre de Larivey, traducteur des *Nuicts de Straparole*, enfin, à Noël du Fail, etc. ; mais il nous a été impossible d'asseoir nos suppositions errantes sur la moindre preuve.

Le privilège du roi, daté du 5 août 1605, lequel manque dans la plupart des exemplaires de l'édition de 1606, est accordé à Gilles Robinot, marchand libraire à Paris, avec permission d'imprimer ou faire imprimer l'Histoire macaronique de Merlin Coccaie. Mais Gilles Robinot céda ce privilège à Pierre Pautonnier, libraire et imprimeur du roi, et à Toussaint du Bray, et le livre fut imprimé sans doute par Pierre Pautonnier. Au reste, tous les exemplaires que nous avons vus portent l'un ou l'autre nom de libraire, Pautonnier ou du Bray ; il n'y en a aucun qui ait le nom de Gilles Robinot, quoique ce libraire ait exercé jusqu'en 1627 ; on est donc autorisé à conclure de ce fait que Gilles Robinot n'a pas voulu mettre son nom au livre qu'il devait publier et qu'il laissa exploiter à ses deux cessionnaires.

Ce livre est intitulé : *Histoire macaronique de Merlin Coccaie, prototype de Rablais (sic) où est traicté. les ruses de Cingar, les tours de Boccal, les adventures de Leonard, les forces de Fracasse, enchantemens de Gelfore et Pandrague, et les rencontres heureuses de*

*Balde, etc. Plus l'horrible Bataille advenue entre Mousches et les Fourmis.* C'est un volume petit in-12 de six feuilles préliminaires, y compris le privilège, et 901 pages; les deux derniers feuillets, chiffrés 899, 900, 901, sont en plus gros caractères que le reste du volume et paraissent avoir été réimprimés comme cartons. Il y a aussi, dans le volume, plusieurs autres feuillets, (voir les pages 502 et 503,) qui sont évidemment des cartons destinés à supprimer quelques passages du texte après l'impression. Cette traduction, dont les exemplaires bien conservés sont fort rares et se trouvent presque tous divisés en deux volumes, a été réimprimée une seule fois sans notes et sans préface, en 1735, à Paris, 2 volumes in-12. Une partie des exemplaires porte la date de 1600 comme l'édition originale. Nous croyons que l'édition de 1734 a été faite par Urbain Coustelier, avec privilège du roi.

« L'auteur de cette traduction n'est pas connu, dit Viret-Leduc dans la deuxième partie de sa *Bibliothèque poétique*; elle m'a paru fort peu exacte, autant que j'ai pu juger; d'ailleurs, le patois de Mantoue est très-difficile à comprendre. Cependant l'original contient une petite pièce pastorale, intitulée *Zamitonella*, qui n'est pas un véritable chef-d'œuvre de naïveté et de grâce; le traducteur l'a entièrement passée sous silence. » Sans doute, cette traduction n'est pas scrupuleusement littérale, mais elle se recommande aux études des philologues, comme nous l'avons dit plus haut, par une prodigieuse abondance de phrases, de proverbes et de v

qui appartiennent à la langue comique et facétieuse. On doit s'étonner que Philibert-Joseph Leroux n'ait pas mis à contribution cet ouvrage singulier dans son *Dictionnaire comique, satyrique, critiquè, burlesque, libre et proverbial*.

S'il nous est permis de hasarder une conjecture sur l'auteur de cette traduction, nous rappellerons que Gilles Robinot imprimait vers la même époque le *Prélude poétique* de Robert Angot, sieur de l'Esperonnière, et que ce poète normand, qui s'inspirait à la fois des poètes classiques de l'antiquité et des poètes italiens, a mis dans ses poésies quelque chose de l'originalité de Merlin Coccaie, et surtout un grand nombre des expressions pittoresques qu'on remarque dans l'*Histoire macaronique*. On pourra, d'ailleurs, apprécier ce que vaut notre conjecture en lisant les *Nouveaux Satires et exercices gailards du temps*, que le sieur de l'Esperonnière a publiés dans sa vieillesse, en 1637, dix ans après la mort de son premier éditeur, Gilles Robinot.

Nous avons réimprimé cette traduction en corrigeant le texte sur l'édition de 1606, qui n'est pas exempte de fautes grossières. Nous nous sommes borné à reproduire l'*Histoire macaronique*, qu'on peut regarder comme une des sources principales où Rabelais a puisé non-seulement bien des détails de son roman satirique, mais encore bien des inspirations de son génie. Quant à la *Bataille des Mousches et des Fourmis*, nous n'avons pas jugé utile de l'admettre dans cette nouvelle édition, qui n'est pas destinée à réunir tous les ouvrages macaroni-

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

ques de Folengo ; ce petit poëme, imité de la *Batrachomyomachie* d'Homère, n'offre pas d'ailleurs le même intérêt philologique et littéraire que la célèbre macaronique dont Balde est le héros, comme Gargantua et le Pantagruel sont les héros du chef-d'œuvre de Rabelais. Ce qui distinguera notre édition de celles qui l'ont précédée, c'est la scrupuleuse révision du texte, ce sont les savantes notes de M. Gustave Brunet, de Bordeaux, c'est surtout l'excellente notice que ce bibliographe a consacrée à l'histoire de la poésie macaronique et à l'examen des écrits de Théophile Folengo.

P. L. JACOB,  
Bibliophile.

---





---

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE THÉOPHILE FOLENG

ET SUR LA POÉSIE MACARONIQUE EN GÉNÉRAL

---

L'ART de la poésie macaronique consiste, on le sait, à entremêler au latin des mots de l'idiome vulgaire plaisamment latinisés, et à donner ainsi au style une tournure facétieuse et grotesque. C'est ce qu'a su faire, avec un rare bonheur, le poète dont nous allons nous occuper. Nous parlerons brièvement de sa vie, de ses écrits et des auteurs appartenant à diverses nations qui se sont exercés dans cette langue factice constamment étrangère à tout sujet sérieux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons souvent fait usage dans notre travail de deux ouvrages spéciaux relatifs à la littérature macaronique : *Histoire* (en allemand) *de la poésie macaronique*, par le docteur Gentz (Leipzig, 1829), et *Macaronéana*, par M. O. Delepierre (Paris, 1834, in-8). Ce savant littérateur, revenant sur le même sujet, a donné quelques détails nouveaux dans un mémoire imprimé à très-petit nombre parmi les travaux d'une association d'amateurs à Leipsig, la *Philobiblon Society* (1855, in-8°, 79 pages). N'oublions pas quelques pages spirituelles de l'académicien Ch. Nodding sur le langage factice appelé macaronique, insérées dans le *Bulletin bibliophile* (Paris, Techener, 1834).



§ 1<sup>er</sup>. VIE DE FOLENGO.

Théophile Folengo descendait d'une famille ancienne et distinguée qui habitait à Cipada, village de la banlieue de Mantoue. Dans un de ses écrits, il nous apprend qu'il naquit le 8 novembre 1491. Après avoir commencé ses études à Ferrare, il alla les continuer à Bologne, sous la direction du célèbre Pierre Pomponace, qui professait la philosophie d'Aristote; mais, trop ami des plaisirs et trop enclin à la poésie, le jeune Mantouan se livra fort peu à des lectures sérieuses. Des espiègleries un peu vives le brouillèrent avec la justice et l'obligèrent à quitter Bologne; il revint dans sa famille, et fut assez mal accueilli par son père, qui n'avait pas sujet d'être très-satisfait de lui. Il voulut alors embrasser la profession des armes; mais, promptement rebuté à l'idée des fatigues et des périls auxquels il s'exposait, il préféra entrer dans un couvent de Bénédictins, et, après un noviciat de deux années, il fit profession, le 28 juin 1509, dans le couvent de Sainte-Euphémie, à Brescia; il n'avait pas encore dix-huit ans accomplis. Ce fut alors que, quittant le nom de Jérôme qu'il avait reçu à sa naissance, il prit celui de Théophile.

A cette époque, la discipline était fort relâchée dans les monastères, et les conteurs italiens, qui donnent une si mauvaise idée de la conduite des moines, n'ont peut-être pas extrêmement chargé le tableau qu'ils avaient sous les yeux. Folengo n'était pas homme à résister à l'influence des mauvais exemples, surtout depuis que son monastère avait perdu un chef, Jean Cornelius, qui l'avait dirigé avec habileté, mais qui avait été remplacé par un ambitieux sans principe, Ignace Squaccialupi<sup>1</sup>. Jetant le froc aux orties, Folengo s'enfuit en compagnie d'une femme, Giroloma Dedia, dont il était éperdument épris, et il se mit à parcourir l'Italie.

On ne saurait le suivre dans la vie errante qu'il mena durant quelques années. En 1522, il était à Venise; il y revint

<sup>1</sup> Dans un de ses ouvrages, le *Chaos del Tri per Uno*, Folengo fait le plus grand éloge de Cornelius, qu'il désigne sous le nom à peine déguisé de Cornegianus. Par contre, dans son *Orlandino*, l'abbé qu'il nomme Griffarosti, et qu'il dépeint sous de noires couleurs, est sans doute le portrait de Squaccialupi.

1526, après avoir séjourné à Rome. Ce fut pendant cette iode agitée qu'il composa son épopée macaronique, accueillie par le public avec un vif empressement, et qu'il écrivit poëme badin sur l'enfance de Roland, qui eut moins de succès.

Fatigué de courir le monde et d'être livré à la misère, qui l'avait forcé momentanément à se faire soldat, il rentra dans le couvent en 1527 ; mais son humeur inquiète ne s'accommodait pas de la solitude du cloître, et il se remit à voyager, quelquefois d'une manière conforme à la décence.

En 1553, il se trouvait à Naples, et bientôt il se rendit en Sicile, où un des princes de la maison de Mantoue, Ferrante Gonzaga, gouvernait cette île en qualité de vice-roi et protégea notre poëte. Se repentant de ses erreurs passées, il évita ses ouvrages ; il en effaça les hardiesses, et il en supprima ce qui était le plus propre à scandaliser ses lecteurs ; heureusement ces éditions corrigées sont précisément les dont le public ne veut pas.

Après avoir séjourné quelque temps auprès de Palerme, Folengo, arrivé à l'âge mûr et ayant des fautes nombreuses à réparer, entra définitivement dans un couvent, où il voulut finir sa vie. Il ne fit pas un long séjour à Santa-Croce Campane, car, l'année suivante, une fièvre maligne l'emporta, le 9 décembre 1544<sup>1</sup>.

Il a trouvé un panégyriste fervent dans l'auteur d'un *Elogio* de *Folengo*, imprimé à Venise en 1803, lequel n'hésite pas à dire que Mantoue doit être aussi fière d'avoir produit le poëte macaronique que le chantre d'Énée, et que celui-ci, grand philosophe, grand poëte et grand homme, sera honoré

On plaça sur sa tombe une inscription ainsi conçue :  
 Hic cineres Theophili Monachi tantisper, dum reviviscat, aservatur, et in Domino quiescit felicissime die nona decembris  
 1544.

Plus tard on lui érigea un autre mausolée sur lequel on plaça des épitaphes en vers et en prose latine, en espagnol, en italien. (V. Genthe, p. 113.) Nous nous bornerons à citer deux distiches :

Mantua me genuit : Veneti rapuerunt : tenet nunc  
 Campesium ; cecini ludicra, sacra, sales.  
 Hospes, siste gradum : manes venerare sepultos  
 Meritum. Corpus conditur hoc tumulo.

*ticanum, ideo macaronices nil nisi grasseninem, rudiatem et vocabulazzos debet in se continere... Fuit repertum Macaronicon causa ubique ridendi.*

Le savant auteur du *Manuel du Libraire*, M. Brunet, observe, dans sa notice sur *Alione d'Asti*, l'un des plus anciens auteurs dans le genre macaronique, que le principal personnage du *Carmen macaronicum*, composé à la fin du quinzième siècle, est un fabricant de macaroni, lequel, dès le début de l'ouvrage, est mis en scène dans ces deux vers :

Est unus in Padua natus speciale cusinus  
In macharonea princeps bonus atque magister;

ce qui, selon l'illustre bibliographe, explique suffisamment et le titre de *Macharonea* que porte cette facétie, et le nom de *macaronique* donné au genre de burlesque dont cette même facétie paraît avoir été le modèle.

Adrien Baillet, dans ses *Jugements des savants*, t. IV, p. 64, apprécie assez bien la poésie macaronique, lorsque, dans un style un peu trivial, il l'appelle « un ragoût de diverses choses qui entrent dans sa composition, mais d'une manière qu'on peut appeler paysanne. Il y a pêle-mêle du latin, de l'italien ou de quelque autre langue vulgaire, aux mots de laquelle on donnait une terminaison latine; on y ajoute du grotesque de village, mais il faut que tout soit couvert et orné d'une naïveté accompagnée de rencontres agréables, qu'il y ait un air enjoué et toujours plaisant, qu'il y ait du sel partout, que le bon sens n'y disparaisse jamais, et que la versification soit facile et correcte. »

On ne doit pas confondre la macaronée avec le latin de cuisine, qui consiste dans une traduction littérale en latin de phrases de la langue maternelle, lorsque les mots échappent à l'auteur. Quelques ouvrages que nous aurons à mentionner, les *Epistolæ obscurorum virorum*, l'*Anti-choppinus*, offrent des exemples de ce mauvais latin.

Le pédantesque est une autre langue factice qui n'a guère été cultivée qu'en Italie, où elle reconnaît pour chef-d'œuvre les *Cantici di Fidentio Glottogryso ludimagistro* (masque de Camillo Scrofa); il s'est souvent montré dans les *Comédies du seizième siècle*, qui mettent dans la bouche de vieux et lourds docteurs une langue factice, composée de mots latins

## SUR THÉOPHILE FOLENGO.

avec autant de bonheur et appliquée à des productions d'une longue haleine. Ch. Nodier a eu raison de dire qu'il y avait dans les délicieuses macaronées de Folengo tout ce qu'il faut d'imagination et d'esprit pour dérider le lecteur le plus morose.

### § 2. DE LA LANGUE MACARONIQUE.

La véritable diction macaronique consiste à ce que l'auteur prend les mots dans sa langue maternelle, et qu'il y ajoute des terminaisons et des flexions latines. Faute de s'être bien rendu compte de cette particularité, des auteurs, fort estimables d'ailleurs, sont tombés dans des erreurs complètes, confondant avec le macaronique le latin corrompu à plaisir, des langages hybrides, enfants du caprice. Le pédantesque qui amusa un instant l'Italie, a été aussi l'objet d'une confusion semblable, tandis qu'il est l'inverse du macaronique, puisqu'il soumet le mot latin aux formes du langage vulgaire, la macaronée, au contraire, assujettit le mot vulgaire à la phraséologie et à la syntaxe latine.

Ces distinctions sont nécessaires à préciser, car pendant longtemps on a employé, dans presque toute l'Europe, un genre de comique qui consistait à créer un mélange hybride dépourvu de règles et fort éloigné de la véritable macaronique. Dans celle-ci, (ainsi que l'a judicieusement observé Ch. Nodier), c'est la langue vulgaire qui fournit le radical, et la langue latine qui fournit les flexions, pour former une phrase latine avec des expressions qui ne le sont pas, au contraire de ces langues néo-latines usuelles, et c'est l'expression qui est latine dans une phrase qui ne l'est point. L'italien et le latin soumis à la syntaxe vulgaire ou aborigène, est la langue factice de Merlin Coccaie, est de l'italien latinisé.

L'origine du mot *macaronique* a donné lieu à des explications plus ou moins ingénieuses et nécessairement contradictoires. Folengo, qui devait savoir à quoi s'en tenir, donne à cet égard une explication fort nette dans son *Apologetica in sui excusationem*, morceau placé à la tête de plusieurs éditions de ses œuvres : *Ars ista poetica nuncupatur macaronica, a multis modis derivata, qui macarones sunt quodam pulmentum farina, caseo, botiro compaginalum, grossum, rude et*

*ticanum, ideo macaronices nil nisi grasseninum, rudilatem et vocabulazzos debet in se continere... Fuit repertum Macaronicon causa ubique ridendi.*

Le savant auteur du *Manuel du Libraire*, M. Brunet, observe, dans sa notice sur *Alione d'Asti*, l'un des plus anciens auteurs dans le genre macaronique, que le principal personnage du *Carmen macaronicum*, composé à la fin du quinzième siècle, est un fabricant de macaroni, lequel, dès le début de l'ouvrage, est mis en scène dans ces deux vers :

Est unus in Padua natus speciale cusinus  
In macharonea princeps bonus atque magister;

ce qui, selon l'illustre bibliographe, explique suffisamment et le titre de *Macharonea* que porte cette facétie, et le nom de *macaronique* donné au genre de burlesque dont cette même facétie paraît avoir été le modèle.

Adrien Baillet, dans ses *Jugements des savants*, t. IV, p. 64, apprécie assez bien la poésie macaronique, lorsque, dans un style un peu trivial, il l'appelle « un ragoût de diverses choses qui entrent dans sa composition, mais d'une manière qu'on peut appeler paysanne. Il y a pêle-mêle du latin, de l'italien ou de quelque autre langue vulgaire, aux mots de laquelle on donnait une terminaison latine; on y ajoute du grotesque de village, mais il faut que tout soit couvert et orné d'une naïveté accompagnée de rencontres agréables, qu'il y ait un air enjoué et toujours plaisant, qu'il y ait du sel partout, que le bon sens n'y disparaisse jamais, et que la versification soit facile et correcte. »

On ne doit pas confondre la macaronée avec le latin de cuisine, qui consiste dans une traduction littérale en latin de phrases de la langue maternelle, lorsque les mots échappent à l'auteur. Quelques ouvrages que nous aurons à mentionner, les *Epistolæ obscurorum virorum*, l'*Anti-choppinus*, offrent des exemples de ce mauvais latin.

Le pédantesque est une autre langue factice qui n'a guère été cultivée qu'en Italie, où elle reconnaît pour chef-d'œuvre les *Cantici di Fidentio Glottogrysto ludimagistro* (masque de Camillo Scrofa); il s'est souvent montré dans les *Comédies du seizième siècle*, qui mettent dans la bouche de vieux et lourds docteurs une langue factice, composée de mots latins

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

ques de Folengo ; ce petit poème, imité de la *Batrachomyomachie* d'Homère, n'offre pas d'ailleurs le même intérêt philologique et littéraire que la célèbre macarone dont Balde est le héros, comme Gargantua et le Panagruel sont les héros du chef-d'œuvre de Rabelais. Ce qui distinguera notre édition de celles qui l'ont précédée, c'est la scrupuleuse révision du texte, ce sont les savantes notes de M. Gustave Brunet, de Bordeaux, c'est surtout l'excellente notice que ce bibliographe a consacrée à l'histoire de la poésie macaronique et à l'examen des écrits de Théophile Folengo.

P. L. JACOB,  
Bibliophile.

---





## NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

# DE THÉOPHILE FOLENGO

ET SUR LA POÉSIE MACARONIQUE EN GÉNÉRAL

---

L'ART de la poésie macaronique consiste, on le sait, à entremêler au latin des mots de l'idiome vulgaire plaisamment latinisés, et à donner ainsi au style une tournure facétieuse ou grotesque. C'est ce qu'a su faire, avec un rare bonheur, le poète dont nous allons nous occuper. Nous parlerons brièvement de sa vie, de ses écrits et des auteurs appartenant à diverses nations qui se sont exercés dans cette langue factice, constamment étrangère à tout sujet sérieux <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons souvent fait usage dans notre travail de deux ouvrages spéciaux relatifs à la littérature macaronique : *Histoire* (en allemand) *de la poésie macaronique*, par le docteur Genthe, (Leipzig, 1829), et *Macaronéana*, par M. O. Delepierre (Paris, 1852, in-8). Ce savant littérateur, revenant sur le même sujet, a donné quelques détails nouveaux dans un mémoire imprimé à très-petit nombre parmi les travaux d'une association d'amateurs à Londres, la *Philobiblon Society* (1855, in-8°, 79 pages). N'oublions pas quelques pages spirituelles de l'académicien Ch. Nodier : *Du langage factice appelé macaronique*, insérées dans le *Bulletin du bibliophile* (Paris, Techener, 1834).



§ 1<sup>er</sup>. VIE DE FOLENGO.

Théophile Folengo descendait d'une famille ancienne et distinguée qui habitait à Cipada, village de la banlieue de Mantoue. Dans un de ses écrits, il nous apprend qu'il naquit le 8 novembre 1491. Après avoir commencé ses études à Ferrare, il alla les continuer à Bologne, sous la direction du célèbre Pierre Pomponace, qui professait la philosophie d'Aristote; mais, trop ami des plaisirs et trop enclin à la poésie, le jeune Mantouan se livra fort peu à des lectures sérieuses. Des espiègleries un peu vives le brouillèrent avec la justice et l'obligèrent à quitter Bologne; il revint dans sa famille, et fut assez mal accueilli par son père, qui n'avait pas sujet d'être très-satisfait de lui. Il voulut alors embrasser la profession des armes; mais, promptement rebuté à l'idée des fatigues et des périls auxquels il s'exposait, il préféra entrer dans un couvent de Bénédictins, et, après un noviciat de deux années, il fit profession, le 28 juin 1509, dans le couvent de Sainte-Euphémie, à Brescia; il n'avait pas encore dix-huit ans accomplis. Ce fut alors que, quittant le nom de Jérôme qu'il avait reçu à sa naissance, il prit celui de Théophile.

A cette époque, la discipline était fort relâchée dans les monastères, et les conteurs italiens, qui donnent une si mauvaise idée de la conduite des moines, n'ont peut-être pas extrêmement chargé le tableau qu'ils avaient sous les yeux. Folengo n'était pas homme à résister à l'influence des mauvais exemples, surtout depuis que son monastère avait perdu un chef, Jean Cornelius, qui l'avait dirigé avec habileté, mais qui avait été remplacé par un ambitieux sans principe, Ignace Squaccialupi<sup>1</sup>. Jetant le froc aux orties, Folengo s'enfuit en compagnie d'une femme, Giroloma Dedia, dont il était éperdument épris, et il se mit à parcourir l'Italie.

On ne saurait le suivre dans la vie errante qu'il mena durant quelques années. En 1522, il était à Venise; il y revint

<sup>1</sup> Dans un de ses ouvrages, le *Chaos del Tri per Uno*, Folengo fait le plus grand éloge de Cornelius, qu'il désigne sous le nom à peine déguisé de Cornegianus. Par contre, dans son *Orlandino*, l'abbé qu'il nomme Griffarosti, et qu'il dépeint sous de noires couleurs, est sans doute le portrait de Squaccialupi.

en 1526, après avoir séjourné à Rome. Ce fut pendant cette période agitée qu'il composa son épopée macaronique, accueillie par le public avec un vif empressement, et qu'il écrivit un poème badin sur l'enfance de Roland, qui eut moins de succès.

Fatigué de courir le monde et d'être livré à la misère, qui l'avait forcé momentanément à se faire soldat, il rentra dans son couvent en 1527 ; mais son humeur inquiète ne s'accommodait pas de la solitude du cloître, et il se remit à voyager, quelquefois d'une manière conforme à la décence.

En 1553, il se trouvait à Naples, et bientôt il se rendit en Sicile, où un des princes de la maison de Mantoue, Ferrante de Gonzaga, gouvernait cette île en qualité de vice-roi et protégea notre poète. Se repentant de ses erreurs passées, il revit ses ouvrages ; il en effaça les hardiesses, et il en supprima ce qui était le plus propre à scandaliser ses lecteurs ; malheureusement ces éditions corrigées sont précisément celles dont le public ne veut pas.

Après avoir séjourné quelque temps auprès de Palerme, Folengo, arrivé à l'âge mûr et ayant des fautes nombreuses à déplorer, entra définitivement dans un couvent, où il voulut terminer sa vie. Il ne fit pas un long séjour à Santa-Croce di Campese, car, l'année suivante, une fièvre maligne l'emporta, le 9 décembre 1544<sup>1</sup>.

Il a trouvé un panégyriste fervent dans l'auteur d'un *Elogio di T. Folengo*, imprimé à Venise en 1803, lequel n'hésite pas à dire que Mantoue doit être aussi fière d'avoir produit le poète macaronique que le chantre d'Énée, et que celui-ci, grand philosophe, grand poète et grand homme, sera honoré

<sup>1</sup> On plaça sur sa tombe une inscription ainsi conçue :

« Hic cineres Theophili Monachi tantisper, dum reviviscat, aservantur, et in Domino quievit felicissime die nonâ decembris 1544. »

Plus tard on lui érigea un autre mausolée sur lequel on plaça des épitaphes en vers et en prose latine, en espagnol, en italien. (Voir Genthe, p. 113.) Nous nous bornerons à citer deux distiques :

Mantua me genuit : Veneti rapuere : tenet nunc  
Campesium ; cecini ludicra, sacra, sales.

Hospes, siste gradum : manes venerare sepultos  
Mertini. Corpus conditur hoc tumulo.

tant que les lettres et le mérite recevront les hommages qui leur sont dus <sup>1</sup>.

Folengo s'était d'abord livré à la composition d'un poème latin, dans lequel il se proposait de surpasser Virgile; mais, reconnaissant que cette prétention était excessive, il aima mieux occuper la première place dans le genre badin qu'être réduit à un rang inférieur dans le genre sérieux, et il écrivit ses poésies macaroniques, qu'il mit au jour sous le nom de *Merlin Coccaie* <sup>2</sup>. Soit conviction de son propre mérite, soit par une de ces plaisanteries qui fourmillent chez lui, Folengo se décerne à lui-même des éloges éclatants :

Magna suo veniat Merlino parva Cipada,  
Atque Cocajorum crescat casa bassa meorum;  
Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo,  
Dante suo florens urbs tusca, Cipada Cocajo.  
Dicor ego superans alios levitate poetas,  
Ut Maro medesimos superat gravitate poetas.

Et ailleurs il s'écrie :

Nec Merlinus ego, laus, gloria, fama Cipadae.

C'est à son épopée macaronique que Folengo doit la réputation qu'il a conservée, et c'est elle qui doit nous occuper en ce moment, lorsque nous aurons d'abord fait connaître ce qui distingue la langue factice dont notre poète ne fut pas l'inventeur, mais que personne, avant lui, n'avait maniée

<sup>1</sup> M. Delepierre, qui parle avec quelques détails de cet éloge, p. 99 et suiv., n'a pas connu l'auteur; il est appelé Angelo Dalmistro dans un catalogue imprimé à Paris. (E. P., 1850, n° 124.)

<sup>2</sup> Le nom de Merlin a été emprunté au célèbre enchanteur anglais qui joue un si grand rôle dans ces romans de chevalerie dont Folengo était le lecteur assidu, et qu'il imite en s'amusant. Un autre Anglais, Geddes, signa du nom de *Jodocus Coccaius*, *Merlini Coccaii promepos*, une ode ironique *pindarico-saphico-macaronica in Guglielmi Pitti laudem*, qu'il publia en 1795. Ajoutons que Merlin Coccaie a été mis sur le théâtre et qu'il fait usage de sa diction macaronique dans une comédie de G. Ricci : *I Poeti rivali, drama piacevole*. Roma, 1632. Quant au nom de Coccaie, on croit que notre poète le prit à un des maîtres qui avaient instruit son enfance, Visago Coccaie.

## SUR THÉOPHILE FOLENGO.

avec autant de bonheur et appliquée à des productions d'une longue haleine. Ch. Nodier a eu raison de dire qu'il y avait dans les délicieuses macaronées de Folengo tout ce qu'il faut d'imagination et d'esprit pour dérider le lecteur le plus morose.

### § 2. DE LA LANGUE MACARONIQUE.

La véritable diction macaronique consiste à ce que l'auteur prend les mots dans sa langue maternelle, et qu'il y ajoute des terminaisons et des flexions latines. Faute de s'être bien rendu compte de cette particularité, des auteurs, fort estimables d'ailleurs, sont tombés dans des erreurs complètes, confondant avec le macaronique le latin corrompu à plaisir en des langages hybrides, enfants du caprice. Le pédantesque qui amusa un instant l'Italie, a été aussi l'objet d'une confusion semblable, tandis qu'il est l'inverse du macaronique, puisqu'il soumet le mot latin aux formes du langage vulgaire, la macaronée, au contraire, assujettit le mot vulgaire à la phraséologie et à la syntaxe latine.

Ces distinctions sont nécessaires à préciser, car pendant longtemps on a employé, dans presque toute l'Europe, un genre de comique qui consistait à créer un mélange hybride dépourvu de règles et fort éloigné de la véritable macaronique. Dans celle-ci, (ainsi que l'a judicieusement observé Ch. Nodier), c'est la langue vulgaire qui fournit le radical, et la langue latine qui fournit les flexions, pour former une phrase latine avec des expressions qui ne le sont pas, au contraire, des langues néo-latines usuelles, et c'est l'expression qui est latine dans une phrase qui ne l'est point. L'italien et le latin soumis à la syntaxe vulgaire ou aborigène, est la langue factice de Merlin Coccaie, est de l'italien latinisé.

L'origine du mot *macaronique* a donné lieu à des explications plus ou moins ingénieuses et nécessairement contradictoires. Folengo, qui devait savoir à quoi s'en tenir, donne à cet égard une explication fort nette dans son *Apologetica in sui excusationem*, morceau placé à la tête de plusieurs éditions de ses œuvres : *Ars ista poetica nuncupatur macaronica, a macaronibus derivata, qui macarones sunt quodam pulvere farina, caseo, botiro compaginaturn, grossum, rude e*

*ticanum, ideo macaronices nil nisi grasseninum, rudilatam et vocabulazzos debet in se continere... Fuit repertum Macaronicon causa ubique ridendi.*

Le savant auteur du *Manuel du Libraire*, M. Brunet, observe, dans sa notice sur *Alione d'Asti*, l'un des plus anciens auteurs dans le genre macaronique, que le principal personnage du *Carmen macaronicum*, composé à la fin du quinzième siècle, est un fabricant de macaroni, lequel, dès le début de l'ouvrage, est mis en scène dans ces deux vers :

Est unus in Padua natus speciale cusinus  
In macharonea princeps bonus atque magister;

ce qui, selon l'illustre bibliographe, explique suffisamment et le titre de *Macharonea* que porte cette facétie, et le nom de *macaronique* donné au genre de burlesque dont cette même facétie paraît avoir été le modèle.

Adrien Baillet, dans ses *Jugements des savants*, t. IV, p. 64, apprécie assez bien la poésie macaronique, lorsque, dans un style un peu trivial, il l'appelle « un ragoût de diverses choses qui entrent dans sa composition, mais d'une manière qu'on peut appeler paysanne. Il y a pêle-mêle du latin, de l'italien ou de quelque autre langue vulgaire, aux mots de laquelle on donnait une terminaison latine; on y ajoute du grotesque de village, mais il faut que tout soit couvert et orné d'une naïveté accompagnée de rencontres agréables, qu'il y ait un air enjoué et toujours plaisant, qu'il y ait du sel partout, que le bon sens n'y disparaisse jamais, et que la versification soit facile et correcte. »

On ne doit pas confondre la macaronée avec le latin de cuisine, qui consiste dans une traduction littérale en latin de phrases de la langue maternelle, lorsque les mots échappent à l'auteur. Quelques ouvrages que nous aurons à mentionner, les *Epistolæ obscurorum virorum*, l'*Anti-choppinus*, offrent des exemples de ce mauvais latin.

Le pédantesque est une autre langue factice qui n'a guère été cultivée qu'en Italie, où elle reconnaît pour chef-d'œuvre les *Cantici di Fidentio Glottogrysto ludimagistro* (masque de Camillo Scrofa); il s'est souvent montré dans les *Comédies du seizième siècle*, qui mettent dans la bouche de vieux et lourds docteurs une langue factice, composée de mots latins

et parfois grecs, soumis à la terminaison et à la flexion du dialecte vulgaire. En voici un exemple :

Le tumidule genule, i nigerrimi  
Occhi, il viso peralbo et candidissimo,  
L' exigua bocca, il naso decentissimo,  
Il mento che mi da dolori acerrimi;  
Il lacteo collo, i crinuli, i dexterrimi  
Membri, il bel corpo symmetriatissimo  
Del mio Camillo, il lepor venustissimo  
I costumi modesti et integerrimi :  
D' hora in hora mi fan si Camilliphilo  
Ch' io non ho altro ben, altre letitie  
Che la soave lor reminiscentia.

Un ingénieux philologue, qui fut bibliothécaire de Mazarin, Gabriel Naudé, a donné une assez bonne définition de l'objet qui nous occupe.

« Macaroné, chez les Italiens, veut dire un homme grossier et lourdaut, et d'autant que cette poésie, pour être composée de différens langages et de paroles extravagantes, n'est pas si polie et coulante que celle de Virgile, ils lui ont aussi donné le même nom.

« O macroneam Musæ quæ funditis artem !

« Si toutefois ils n'eussent mieux aimé la nommer ainsi à *macaronibus*, qui est une certaine pâte filée et cuisinée avec des ingrédients qui la rendent l'un des agréables mets de leurs festins. »

Observons d'ailleurs que, chez les Italiens du siècle dernier, l'habitude d'improviser, dans de joyeuses réunions, des vers macaroniques, n'était pas absolument passée de mode. On lit, à cet égard, un passage curieux dans les *Mémoires* de Casanova, étrange aventurier dont la biographie est souvent si scandaleuse :

« J'aperçois un café, j'y entre. Quelques instants après, un grand moine Jacobin, borgne, que j'avais vu à Venise, vint et me dit que j'arrivais à propos pour assister au piquenique que les académiciens macaroniques faisaient le lendemain, après une séance de l'académie, où chaque membre récitait un morceau de sa façon. Il m'engagea à être de la partie, et à honorer l'assemblée en lui faisant part d'une de mes pro-

ductions. J'acceptai, et, ayant lu les dix stances que j'avais faites pour l'occasion, je fus reçu membre par acclamation. Je figurai encore mieux à table qu'à la séance, où je mangeai tant de macaroni, qu'on me jugea digne d'être nommé prince.»

Disons aussi que le macaronique, proprement dit, avait été précédé par un autre genre de composition, lequel consistait à mettre à côté des mots d'une langue des expressions empruntées à un autre idiome.

L'ancienne littérature française fournit de nombreux exemples de ce mélange, surtout dans les écrits facétieux; nous nous contenterons de signaler certains ouvrages imprimés au commencement du seizième siècle, et depuis insérés dans quelques recueils.

#### DE PROFUNDIS DES AMOUREUX.

Apud eum qui m'est contraire  
 Ubi jacet presumptio  
 Cupido veille le diffaire  
 Sans nulle autre redemptio....  
 Sicut erat ainsy ferai  
 In principio vueille ou non,  
 Et nunc, et semper j'aimeray  
 In secula seculorum.  
 Amen.

#### LE SERMON FORT JOYEUX DE SAINT RAISIN.

Nous dirons tous d'entente fine  
 Une fois cum corda nostra  
 Vinum facit leticia,  
 Hoc bibe cum possis,  
 Si vivere sanus tu vis.

SERMON JOYEUX DE LA VIE DE SAINT ONGNON, COMMENT NABUZARDEN,  
 LE MAÎTRE CUISINIER, LE FIT MARTIRER, AVEC LES MIRACLES QU'IL  
 FAIT CHAQUE JOUR.

Ad deliberandum Patris  
 Sit sanctorum Ongnonnaris,  
 Qui filius Syboularis;  
 In ortum sit sua vita.  
 Capitulum, m'entendez-vous?...  
 Je vous vueil sa vie racompter.  
 Droit au tiers feuillet du psaultier,

Trouverez en escript : *Credo*  
*In superly constequansio*  
*Creature Ongnonnaris;*  
 Dieu doit bien mettre en paradis  
 Saint Ongnon qui de mal eut tant.

## LE SERMON DES FRAPPECULZ NOUVEAU ET FORT JOYEUX.

De quonatribus vilatis bragare  
 Bachelitatis prendare, andoillibus boutate  
 In coffinando, vel metate in coffinno...

*Brondiare deffesarum cultare et ruate de pedibus.* Ces mots, que Jan dict en dessus, sont escriptz VII, *Quoquardorum capitulo.* »

Nous terminerons ces citations en mentionnant le *Dialogue d'ung Tavernier et d'ung Pyon.*

A côté du vers français est un autre vers en mauvais latin.

*Aperi tu michi portas ;*  
 Hoste, est-il jour présentement ?  
*Hec est vera fraternitas*  
 Qui a son goust tout prestement.  
 Se tu as, en ton tenement,  
*Diversa dolia vini,*  
 On te dira joyeusement :  
*Ubi posunt hec discerni ?*

§5. HISTOIRE MACARONIQUE DE MERLIN COCCAIE. (Analyse de ce poëme ; particularités qu'il présente ; jugements dont il a été l'objet).

Religion, politique, littérature, science, papes, rois, princes, clergé, peuple, l'auteur n'épargne rien dans cette parodie satirique des romans chevaleresques qui amusaient alors l'Europe entière. Présentons ici une analyse fort succincte de cette production ingénieuse ; le lecteur verra ainsi d'un coup d'œil le chemin qu'il doit parcourir.

Guy, descendant du fameux Renaud de Montauban, enlève Aldouine, fille de Charlemagne. Ces amants quittent la France et se réfugient en Italie, déguisés en mendiants. Ils sont très-bien accueillis chez un paysan du bourg de Cipadine ; ne se résigne pas à une vie obscure ; il s'éloigne de



femme, la laissant enceinte, et va à la conquête de quelque principauté. Balduino meurt après avoir donné naissance à un enfant qui reçoit le nom de Baldus. L'enfant grandit, ignorant son illustre origine, et, dès sa première jeunesse, il promet, par son audace et par sa force extraordinaire, de se placer au nombre des plus hardis guerriers. Querelleur et tapageur, il s'associe divers compagnons, parmi lesquels on distingue le géant Fracasse, descendant de Morgant, et Cingar, dit le subtil, forceur de serrures, larron du tronc des églises, personnage dépourvu de tout scrupule et qui semble avoir fourni à Rabelais l'idée de son Panurge.

Après avoir rempli de troubles la ville de Mantoue, après avoir donné et reçu une foule de coups, Balde est mis en prison ; Cingar, déguisé en cordelier, le visite dans son cachot sous prétexte de le confesser, et lui fournit les moyens de s'évader. Passant alors d'un pays à l'autre, courant sur terre et sur mer, Balde accomplit des prouesses dignes des chevaliers errants ; il détruit des corsaires, il extermine des sorcières en relations suivies avec le diable, il retrouve son père, qui s'était fait ermite et qui meurt après lui avoir prédit de hautes destinées ; il va en Afrique, il arrive aux sources du Nil, il pénètre enfin dans les enfers avec ses amis. Arrivé dans les contrées du mensonge et du charlatanisme, où sont les astrologues, les nécromanciens et les poètes, Merlin Coccaie, jugeant que c'est sa place, y laisse Balde en lui souhaitant bonne chance, et l'ouvrage finit.

Cette composition est parfois confuse ; trop d'aventures y sont accumulées, et Folengo n'a pas su réussir à donner à sa fable le tissu serré qu'Arioste a si bien déroulé ; mais les traits parfois excellents qu'on y rencontre, la verve, la vivacité des tableaux, justifient très-bien le plaisir que, depuis près de trois siècles et demi, il cause à ses nombreux lecteurs.

Il n'est pas hors de propos de signaler quelques-uns des passages mordants où Folengo donna carrière à son humeur belliqueuse et qui contribuèrent beaucoup à la fortune de son livre. Un des héros secondaires du poème, Cingar, détrousse des cordeliers, prend leurs habits et s'en revêt, et l'ex-cidevant moine Folengo s'écrie :

*Jam non is Cingar, sed sanctus nempè videtur;  
Sub tunicis latitant sacris quàm sæpè ribaldii*

Dans la septième macaronnée, le poète s'élève contre la multiplicité des moines et des ordres monastiques. Nous rapporterons que l'un des traits de sa longue satire :

Postquam giocarunt nummos, tascasque vodarunt  
Postquam pane caret cophinum, cœlaria vino,  
In fratres properant, datur his extemplo capuzzus.

« Lorsqu'ils ont joué leurs écus et vidé leurs escarcelles quand le panier manque de pain et le cellier de vin, ils précipitent dans le cloître, on leur donne aussitôt le froc. »

Il rencontre et trouve partout des moines de toutes les couleurs, de tous les ordres, soit qu'il voyage sur terre, soit qu'il aille sur mer, et il craint que la chrétienté ne reste sans soldats, sans laboureurs, sans artisans.

N'est-ce pas commenter l'Evangile d'une manière bouffonne et irrespectueuse que d'expliquer, comme le fait Merlin Coccaie, le passage de saint Mathieu (ch. iv, v. 4) : *Non solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei ?*

Non homo, Cingar ait, solo de pane cibatur,  
Sed bovis et pingui vervecis carne; probatur  
Istud evangelio, quod nos vult pascere verbo;  
Divide VER a BO, poteris cognoscere sensum.

Le commentateur ajoute : En divisant *verbo*, vous avez VER *vox*, brebis, mouton, et BOs, bœuf.

On trouve dans la vingtième macaronnée un épisode qui témoigne d'un esprit assez peu révérencieux à l'égard de la religion. Le poète, après avoir conduit ses personnages dans l'enfer, les soumet à faire une confession ridicule à Merlin, qui se désigne lui-même ainsi :

Nomine Merlinus dicor, de sanguine Mantus,  
Est mihi cognomen Coccajus maccaronensis.

Et il leur donne tour à tour l'absolution, non sans rire.

Dans la vingt et unième macaronnée, Baldus rencontre Pasquin et l'interroge, Pasquin répond que, dans l'espoir de faire fortune, il avait établi à l'entrée du paradis une hôtellerie destinée à recevoir les pieuses personnes qui y seraient appelées. « Or, vous saurez, dit la vieille traduction fran-

§ 1<sup>er</sup>. VIE DE FOLENGO.

Théophile Folengo descendait d'une famille ancienne et distinguée qui habitait à Cipada, village de la banlieue de Mantoue. Dans un de ses écrits, il nous apprend qu'il naquit le 8 novembre 1491. Après avoir commencé ses études à Ferrare, il alla les continuer à Bologne, sous la direction du célèbre Pierre Pomponace, qui professait la philosophie d'Aristote; mais, trop ami des plaisirs et trop enclin à la poésie, le jeune Mantouan se livra fort peu à des lectures sérieuses. Des espiègleries un peu vives le brouillèrent avec la justice et l'obligèrent à quitter Bologne; il revint dans sa famille, et fut assez mal accueilli par son père, qui n'avait pas sujet d'être très-satisfait de lui. Il voulut alors embrasser la profession des armes; mais, promptement rebuté à l'idée des fatigues et des périls auxquels il s'exposait, il préféra entrer dans un couvent de Bénédictins, et, après un noviciat de deux années, il fit profession, le 28 juin 1509, dans le couvent de Sainte-Euphémie, à Brescia; il n'avait pas encore dix-huit ans accomplis. Ce fut alors que, quittant le nom de Jérôme qu'il avait reçu à sa naissance, il prit celui de Théophile.

A cette époque, la discipline était fort relâchée dans les monastères, et les conteurs italiens, qui donnent une si mauvaise idée de la conduite des moines, n'ont peut-être pas extrêmement chargé le tableau qu'ils avaient sous les yeux. Folengo n'était pas homme à résister à l'influence des mauvais exemples, surtout depuis que son monastère avait perdu un chef, Jean Cornelius, qui l'avait dirigé avec habileté, mais qui avait été remplacé par un ambitieux sans principe, Ignace Squaccialupi<sup>1</sup>. Jetant le froc aux orties, Folengo s'enfuit en compagnie d'une femme, Giroloma Dedia, dont il était éperdument épris, et il se mit à parcourir l'Italie.

On ne saurait le suivre dans la vie errante qu'il mena durant quelques années. En 1522, il était à Venise; il y revint

<sup>1</sup> Dans un de ses ouvrages, le *Chaos del Tri per Uno*, Folengo fait le plus grand éloge de Cornelius, qu'il désigne sous le nom à peine déguisé de Cornegianus. Par contre, dans son *Orlandino*, l'abbé qu'il nomme Griffarosti, et qu'il dépeint sous de noires couleurs, est sans doute le portrait de Squaccialupi.

en 1526, après avoir séjourné à Rome. Ce fut pendant cette période agitée qu'il composa son épopée macaronique, accueillie par le public avec un vif empressement, et qu'il écrivit un poème badin sur l'enfance de Roland, qui eut moins de succès.

Fatigué de courir le monde et d'être livré à la misère, on l'avait forcé momentanément à se faire soldat, il rentra dans son couvent en 1527 ; mais son humeur inquiète ne s'accoutumait pas de la solitude du cloître, et il se remit à voyager quelquefois d'une manière conforme à la décence.

En 1553, il se trouvait à Naples, et bientôt il se rendit en Sicile, où un des princes de la maison de Mantoue, Ferrand de Gonzaga, gouvernait cette île en qualité de vice-roi et protégea notre poète. Se repentant de ses erreurs passées, il revit ses ouvrages ; il en effaça les hardiesses, et il en supprimait ce qui était le plus propre à scandaliser ses lecteurs. Malheureusement ces éditions corrigées sont précisément celles dont le public ne veut pas.

Après avoir séjourné quelque temps auprès de Palerme, Folengo, arrivé à l'âge mûr et ayant des fautes nombreuses à déplorer, entra définitivement dans un couvent, où il voulut terminer sa vie. Il ne fit pas un long séjour à Santa-Croce di Campese, car, l'année suivante, une fièvre maligne l'emporta, le 9 décembre 1544<sup>1</sup>.

Il a trouvé un panégyriste fervent dans l'auteur d'un *Elogio di T. Folengo*, imprimé à Venise en 1803, lequel n'hésite pas à dire que Mantoue doit être aussi fière d'avoir produit ce poète macaronique que le chantre d'Énée, et que celui-ci grand philosophe, grand poète et grand homme, sera honoré

<sup>1</sup> On plaça sur sa tombe une inscription ainsi conçue :

« Hic cineres Theophili Monachi tantisper, dum reviviscat, servantur, et in Domino quiescit felicissime die nona decembris 1544. »

Plus tard on lui érigea un autre mausolée sur lequel on plaça des épitaphes en vers et en prose latine, en espagnol, en italien (Voir Genthe, p. 113.) Nous nous bornerons à citer deux de ces épitaphes :

*Mantua me genuit : Veneti rapuerunt : tenet nunc*

*Campesium ; cecini ludicra, sacra, sales.*

*Hospes, siste gradum : manes venerare sepultos*

*Nertini. Corpus conditur hoc tumulo.*

§ 1<sup>er</sup>. VIE DE FOLENGO.

Théophile Folengo descendait d'une famille ancienne et distinguée qui habitait à Cipada, village de la banlieue de Mantoue. Dans un de ses écrits, il nous apprend qu'il naquit le 8 novembre 1491. Après avoir commencé ses études à Ferrare, il alla les continuer à Bologne, sous la direction du célèbre Pierre Pomponace, qui professait la philosophie d'Aristote; mais, trop ami des plaisirs et trop enclin à la poésie, le jeune Mantouan se livra fort peu à des lectures sérieuses. Des espiègleries un peu vives le brouillèrent avec la justice et l'obligèrent à quitter Bologne; il revint dans sa famille, et fut assez mal accueilli par son père, qui n'avait pas sujet d'être très-satisfait de lui. Il voulut alors embrasser la profession des armes; mais, promptement rebuté à l'idée des fatigues et des périls auxquels il s'exposait, il préféra entrer dans un couvent de Bénédictins, et, après un noviciat de deux années, il fit profession, le 28 juin 1509, dans le couvent de Sainte-Euphémie, à Brescia; il n'avait pas encore dix-huit ans accomplis. Ce fut alors que, quittant le nom de Jérôme qu'il avait reçu à sa naissance, il prit celui de Théophile.

A cette époque, la discipline était fort relâchée dans les monastères, et les conteurs italiens, qui donnent une si mauvaise idée de la conduite des moines, n'ont peut-être pas extrêmement chargé le tableau qu'ils avaient sous les yeux. Folengo n'était pas homme à résister à l'influence des mauvais exemples, surtout depuis que son monastère avait perdu un chef, Jean Cornelius, qui l'avait dirigé avec habileté, mais qui avait été remplacé par un ambitieux sans principe, Ignace Squaccialupi<sup>1</sup>. Jetant le froc aux orties, Folengo s'enfuit en compagnie d'une femme, Giroloma Dedia, dont il était éperdument épris, et il se mit à parcourir l'Italie.

On ne saurait le suivre dans la vie errante qu'il mena durant quelques années. En 1522, il était à Venise; il y revint

<sup>1</sup> Dans un de ses ouvrages, le *Chaos del Tri per Uno*, Folengo fait le plus grand éloge de Cornelius, qu'il désigne sous le nom à peine déguisé de Cornegianus. Par contre, dans son *Orlandino*, l'abbé qu'il nomme Griffarosti, et qu'il dépeint sous de noires couleurs, est sans doute le portrait de Squaccialupi.

en 1526, après avoir séjourné à Rome. Ce fut pendant cette période agitée qu'il composa son épopée macaronique, accueillie par le public avec un vif empressement, et qu'il écrivit un poëme badin sur l'enfance de Roland, qui eut moins de succès.

Fatigué de courir le monde et d'être livré à la misère, on l'avait forcé momentanément à se faire soldat, il rentra dans son couvent en 1527 ; mais son humeur inquiète ne s'accoutumait pas de la solitude du cloître, et il se remit à voyager quelquefois d'une manière conforme à la décence.

En 1553, il se trouvait à Naples, et bientôt il se rendit en Sicile, où un des princes de la maison de Mantoue, Ferrar de Gonzaga, gouvernait cette île en qualité de vice-roi et protégea notre poëte. Se repentant de ses erreurs passées, il revit ses ouvrages ; il en effaça les hardiesses, et il en supprimait ce qui était le plus propre à scandaliser ses lecteurs. Malheureusement ces éditions corrigées sont précisément celles dont le public ne veut pas.

Après avoir séjourné quelque temps auprès de Palerme, Folengo, arrivé à l'âge mûr et ayant des fautes nombreuses à déplorer, entra définitivement dans un couvent, où il voulut terminer sa vie. Il ne fit pas un long séjour à Santa-Croce di Campese, car, l'année suivante, une fièvre maligne l'emporta, le 9 décembre 1544<sup>1</sup>.

Il a trouvé un panégyriste fervent dans l'auteur d'un *Eloge* de T. Folengo, imprimé à Venise en 1803, lequel n'hésite pas à dire que Mantoue doit être aussi fière d'avoir produit ce poëte macaronique que le chantre d'Énée, et que celui-ci grand philosophe, grand poëte et grand homme, sera hono-

<sup>1</sup> On plaça sur sa tombe une inscription ainsi conçue :

« Hic cineres Theophili Monachi tantisper, dum reviviscat, servantur, et in Domino quievit felicissime die nonâ decembri 1544. »

Plus tard on lui érigea un autre mausolée sur lequel on plaça des épitaphes en vers et en prose latine, en espagnol, en italien (Voir Genthe, p. 113.) Nous nous bornerons à citer deux de ces épitaphes :

Mantua me genuit : Veneti rapuere : tenet nunc  
Campesium ; cecini ludicra, sacra, sales.  
*Hospes, siste gradum : manes venerare sepultos*  
*Mertini. Corpus conditur hoc tumulo.*

tant que les lettres et le mérite recevront les hommages qui leur sont dus<sup>1</sup>.

Folengo s'était d'abord livré à la composition d'un poëme latin, dans lequel il se proposait de surpasser Virgile; mais, reconnaissant que cette prétention était excessive, il aime mieux occuper la première place dans le genre badin qu'être réduit à un rang inférieur dans le genre sérieux, et il écrit ses poésies macaroniques, qu'il mit au jour sous le nom de *Merlin Coccaie*<sup>2</sup>. Soit conviction de son propre mérite, soit par une de ces plaisanteries qui fourmillent chez lui, Folengo se décerne à lui-même des éloges éclatants :

Magna suo veniat Merlino parva Cipada,  
Atque Cocajorum crescat casa bassa meorum;  
Mantua Virgilio gaudet, Verona Catullo,  
Dante suo florens urbs tusca, Cipada Cocajo.  
Dicor ego superans alios levitate poetas,  
Ut Naro medesimos superat gravitate poetas.

Et ailleurs il s'écrie :

Nec Merlinus ego, laus, gloria, fama Cipadae.

C'est à son épopée macaronique que Folengo doit la réputation qu'il a conservée, et c'est elle qui doit nous occuper en ce moment, lorsque nous aurons d'abord fait connaître ce qui distingue la langue factice dont notre poëte ne fut pas l'inventeur, mais que personne, avant lui, n'avait maniée

<sup>1</sup> M. Delepierre, qui parle avec quelques détails de cet éloge, p. 99 et suiv., n'a pas connu l'auteur; il est appelé Angelo Dalmistro dans un catalogue imprimé à Paris. (E. P., 1850, n° 124.)

<sup>2</sup> Le nom de Merlin a été emprunté au célèbre enchanteur anglais qui joue un si grand rôle dans ces romans de chevalerie dont Folengo était le lecteur assidu, et qu'il imite en s'amusant. Un autre Anglais, Geddes, signa du nom de *Jodocus Coccaius*, *Merlini Coccaii pronepos*, une ode ironique *pindarico-saphico-macaronica in Guglielmi Pitti laudem*, qu'il publia en 1795. Ajoutons que Merlin Coccaie a été mis sur le théâtre et qu'il fait usage de sa diction macaronique dans une comédie de G. Ricci : *I Poeti rivali, drama piacevole*. Roma, 1832. Quant au nom de Coccaie, on croit que notre poëte le prit à un des maîtres qui avaient instruit son enfance, Visago Coccaie.

## SUR THÉOPHILE FOLENGO.

avec autant de bonheur et appliquée à des productions d'une longue haleine. Ch. Nodier a eu raison de dire qu'il y avait dans les délicieuses macaronées de Folengo tout ce qu'il faut d'imagination et d'esprit pour dérider le lecteur le plus morose.

### § 2. DE LA LANGUE MACARONIQUE.

La véritable diction macaronique consiste à ce que l'auteur prend les mots dans sa langue maternelle, et qu'il y ajoute des terminaisons et des flexions latines. Faute de s'être bien rendu compte de cette particularité, des auteurs, fort estimables d'ailleurs, sont tombés dans des erreurs complètes confondant avec le macaronique le latin corrompu à plaisir des langages hybrides, enfants du caprice. Le pédantesque qui amusa un instant l'Italie, a été aussi l'objet d'une confusion semblable, tandis qu'il est l'inverse du macaronique, puisqu'il soumet le mot latin aux formes du langage vulgaire, la macaronée, au contraire, assujettit le mot vulgaire à la phraséologie et à la syntaxe latine.

Ces distinctions sont nécessaires à préciser, car pendant longtemps on a employé, dans presque toute l'Europe, un genre de comique qui consistait à créer un mélange hybride dépourvu de règles et fort éloigné de la véritable macaronique. Dans celle-ci, (ainsi que l'a judicieusement observé Ch. Nodier), c'est la langue vulgaire qui fournit le radical, et la langue latine qui fournit les flexions, pour former une phrase latine avec des expressions qui ne le sont pas, au contraire, des langues néo-latines usuelles, et c'est l'expression qui est latine dans une phrase qui ne l'est point. L'italien et le latin soumis à la syntaxe vulgaire ou aborigène, est la langue factice de Merlin Coccaie, est de l'italien latinisé.

L'origine du mot *macaronique* a donné lieu à des explications plus ou moins ingénieuses et nécessairement contradictoires. Folengo, qui devait savoir à quoi s'en tenir, donne à cet égard une explication fort nette dans son *Apologetica in sui excusationem*, morceau placé à la tête de plusieurs éditions de ses œuvres : *Ars ista poetica nuncupatur macaronica, a macaronibus derivata, qui macarones sunt quodam pulvere farina, caseo, botiro compaginaturn, grossum, rude et*



*licanum, ideo macaronices nil nisi grasseninum, ruditatem et vocabulazzos debet in se continere... Fuit repertum Macaronicon causa ubique ridendi.*

Le savant auteur du *Manuel du Libraire*, M. Brunet, observe, dans sa notice sur *Alione d'Asti*, l'un des plus anciens auteurs dans le genre macaronique, que le principal personnage du *Carmen macaronicum*, composé à la fin du quinzième siècle, est un fabricant de macaroni, lequel, dès le début de l'ouvrage, est mis en scène dans ces deux vers :

Est unus in Padua natus speciale cusinus  
In macharonea princeps bonus atque magister;

ce qui, selon l'illustre bibliographe, explique suffisamment et le titre de *Macharonea* que porte cette facétie, et le nom de *macaronique* donné au genre de burlesque dont cette même facétie paraît avoir été le modèle.

Adrien Baillet, dans ses *Jugements des savants*, t. IV, p. 64, apprécie assez bien la poésie macaronique, lorsque, dans un style un peu trivial, il l'appelle « un ragoût de diverses choses qui entrent dans sa composition, mais d'une manière qu'on peut appeler paysanne. Il y a pêle-mêle du latin, de l'italien ou de quelque autre langue vulgaire, aux mots de laquelle on donnait une terminaison latine; on y ajoute du grotesque de village, mais il faut que tout soit couvert et orné d'une naïveté accompagnée de rencontres agréables, qu'il y ait un air enjoué et toujours plaisant, qu'il y ait du sel partout, que le bon sens n'y disparaisse jamais, et que la versification soit facile et correcte. »

On ne doit pas confondre la macaronée avec le latin de cuisine, qui consiste dans une traduction littérale en latin de phrases de la langue maternelle, lorsque les mots échappent à l'auteur. Quelques ouvrages que nous aurons à mentionner, les *Epistolæ obscurorum virorum*, l'*Anti-choppinus*, offrent des exemples de ce mauvais latin.

Le pédantesque est une autre langue factice qui n'a guère été cultivée qu'en Italie, où elle reconnaît pour chef-d'œuvre les *Cantici di Fidentio Glottogrysto ludimagistro* (masque de Camillo Scrofa); il s'est souvent montré dans les *Comédies du seizième siècle*, qui mettent dans la bouche de vieux et lourds docteurs une langue factice, composée de mots latins

et parfois grecs, soumis à la terminaison et à la flexion dialecte vulgaire. En voici un exemple :

Le tumidule genule, i nigerrimi  
Occhi, il viso peralbo et candidissimo,  
L' exigua bocca, il naso decentissimo,  
Il mento che mi da dolori acerrimi;  
Il lacteo collo, i crinuli, i dexterrimi  
Membri, il bel corpo symmetriatissimo  
Del mio Camillo, il lepor venustissimo  
I costumi modesti et integerrimi :  
D' hora in hora mi fan si Camilliphilo  
Ch' io non ho altro ben, altre letitie  
Che la soave lor reminiscencia.

Un ingénieux philologue, qui fut bibliothécaire de Mazarin Gabriel Naudé, a donné une assez bonne définition de l'objet qui nous occupe.

« Macaroné, chez les Italiens, veut dire un homme grossier et lourdaut, et d'autant que cette poésie, pour être composée de différens langages et de paroles extravagantes, n'est pas si polie et coulante que celle de Virgile, ils lui ont au contraire donné le même nom.

« O macaroneam Musæ quæ funditis artem!

« Si toutefois ils n'eussent mieux aimé la nommer ainsi *macaronibus*, qui est une certaine pâte filée et cuisinée avec des ingrédients qui la rendent l'un des agréables mets de leurs festins. »

Observons d'ailleurs que, chez les Italiens du siècle dernier, l'habitude d'improviser, dans de joyeuses réunions, des vers macaroniques, n'était pas absolument passée de mode. On lit, à cet égard, un passage curieux dans les *Mémoires* de Casanova, étrange aventurier dont la biographie est souvent si scandaleuse :

« J'aperçois un café, j'y entre. Quelques instans après, un grand moine Jacobin, borgne, que j'avais vu à Venise, m'interpelle et me dit que j'arrivais à propos pour assister au piquenique que les académiciens macaroniques faisaient le lendemain après une séance de l'académie, où chaque membre reçoit un morceau de sa façon. Il m'engagea à être de la partie et à honorer l'assemblée en lui faisant part d'une de mes

Ossa cubant intus : facies splendescit et extra :  
Merlini mentem sidera, mundus habent.

Le cardinal Mazarin faisait le plus grand cas des vers de Merlin Coccaie ; il en savait par cœur de longs passages et il les récitait volontiers.

Mais ce qui reste comme un des plus beaux titres de Folengo, c'est qu'il a inspiré souvent un des hommes les plus étonnants du seizième siècle. Rabelais avait lu et relu l'épopée de Merlin Coccaie, il lui a emprunté des traits nombreux, notamment l'épisode des moutons qui sautent l'un après l'autre dans la mer. A deux reprises différentes, notre immortel Homère bouffon a rendu indirectement hommage à l'écrivain dont il s'était heureusement servi. Dans la généalogie de Pantagruel, il dit que « Morgan engendra Fracassus duquel escript Merlin Coccaie » et dans le répertoire des livres que le fils de Gargantua trouva dans la *fort magnifique librairie* de Saint-Victor, nous voyons : *Merlinus Coccaius, de patria diabolorum*.

Fracassus paraît aussi avoir fourni à maître François quelques traits pour l'image de Gargantua : « pour son déjeuner il mangeait un veau ; quatre-vingts pains à grand'peine pouvaient remplir ses tripes. Son bouclier était le fond d'une chaudière en laquelle on brasse la bière, où on fait bouillir le vin ; son bâton était plus grand qu'un mât de navire. »

M. Raynouard, dans un article inséré au *Journal des Savants* (décembre 1831) et consacré à l'analyse de l'*Histoire de la poésie macaronique* de Genthe, a développé les rapprochements qui s'aperçoivent du premier coup d'œil entre les deux conteurs.

« Folengo et Rabelais furent tous deux moines, tous deux quittèrent le froc et écrivirent des plaisanteries piquantes, des satires facétieuses, d'ingénieuses moqueries. L'Italien fit des attaques plus vives et plus franches que l'auteur français, qui mit son esprit à se faire deviner. Tous deux dénoncèrent surtout les vices du clergé et des moines, les abus de la cour de Rome, etc. Rabelais, soit habileté, soit bonheur, obtint auprès des papes et des princes de l'Église assez de protection pour se faire absoudre du tort d'avoir déserté le cloître ; Folengo, plus sage ou moins heureux, y retourna de lui-même, reprit le froc et fit pénitence de ses erreurs.

« Il avait écrit :

Est peccare hominis, nunquam emendare diabli est.

Il ne voulut pas rester diable, il fit pénitence. Rabelais crut sans doute n'être aucunement coupable, et ne songea ni à s'amender ni à expier ses fautes. »

§ I. DÉTAILS BIBLIOGRAPHIQUES SUR LE POÈME DE MERLIN  
COCCAIE.

Il serait superflu d'entrer ici dans des détails étendus au sujet des diverses éditions du chef-d'œuvre de Folengo ; la première fut publiée à Venise en 1517, chez Alexandre Paganini. On en vit bientôt paraître d'autres en 1520, 1521, 1522, 1530, 1552. De 1553 à 1613, on en compte une quinzaine. Celle de Naples, sous la rubrique d'Amsterdam, 1692, petit in-8, est bien exécutée, et les amateurs en recherchent surtout les beaux exemplaires, quoiqu'elle soit remplie de fautes typographiques. Une autre édition, donnée à Mantoue, en 1768 et de même avec l'indication d'Amsterdam, est enrichie de notes utiles, ainsi que d'un glossaire, mais elle n'a pas reproduit un bon texte. Elle renferme d'ailleurs quelques épigrammes qui ne sont pas dans les éditions précédentes et une dissertation de *Theophili Folengi vita, rebus gestis et scriptis*.

Une version française, due à un écrivain resté anonyme, vit le jour à Paris en 1606, 2 vol. in-12. Elle a reparu en 1734. C'est elle que nous reproduisons. Son style facile nous a paru, dans sa couleur un peu surannée, propre à donner une idée d'une composition qui n'est pas faite pour étaler la correction sévère et l'élégante netteté du français moderne<sup>1</sup>. Nous avons cru devoir ajouter quelques notes

<sup>1</sup> Nous conviendrons d'ailleurs qu'une traduction, quelque ingénieuse qu'elle soit, de l'épopée de Merlin Coccaie, ne donnera jamais une idée parfaite de l'original ; c'est encore ce qu'a très-bien démontré Nodier : « Dans la macaronée, le sel de l'expression résulte principalement de la nouveauté singulière et hardie d'une langue pour ainsi dire individuelle, qu'aucun peuple n'a parlée, qu'aucun grammairien n'a écrite, qu'aucun lecteur

pour éclaircir certains passages obscurs, mais nous avons été sobre à cet égard, car Merlin Coccaie est un de ces auteurs auxquels il serait facile de joindre un commentaire beaucoup plus étendu que le texte, chose qui n'est pas du goût de tous les lecteurs.

Landoni a donné de l'*Histoire macaronique* une version italienne, Milan, 1819; et dans la préface de l'édition de 1768, il est fait mention d'une traduction en langue turque, publiée à Andrinople, l'an de l'hégire 1125; assertion qu'il est très-permis de révoquer en doute, tant l'invéraisemblance est flagrante.

L'abbé Gerlini avait entrepris de traduire en dialecte vénétien l'*Histoire macaronique*, mais il n'a donné que les deux premiers chants, Bassano, 1806, 8°.

M. Du Roure, dans son *Analectabiblion* (Paris, 1838, 2 vol. in-8), donne, t. I, pag. 265, une analyse, chant par chant, des vingt-cinq fantaisies (*phantasiæ*) qui forment l'histoire des exploits de Baldus. Quelques-uns des passages cités dans le cours de ce travail sont traduits en vers français d'une façon élégante.

M. O. Delepierre a consacré une notice assez étendue à Folengo, dans le curieux et savant volume qu'il a publié en 1852, sous le titre de *Macaronéana* (pag. 85-110); il passe en revue les principaux écrivains qui ont parlé de notre poète, et il transcrit, pag. 235 et suiv., deux passages empruntés, l'un au seizième, l'autre au vingt-cinquième livre.

Genthe a réimprimé en entier, pag. 208-250, le premier et le vingt-cinquième chant de Merlin Coccaie; il y a joint, pag. 250-284, les trois livres de la *Moschea*.

Nous n'avons jamais eu l'idée de réimprimer le texte de la *Macaronea*; c'est un plaisir qu'il faut laisser à quelque Italien instruit.

Les erreurs commises au sujet de Folengo et de ses écrits sont nombreuses, et très-souvent elles ont été reproduites de

n'a entendue, et qu'il comprend toutefois sans peine, parce qu'elle est faite par le même art et des mêmes matériaux que sa langue naturelle. Le principal charme du style macaronique est dans le plaisir studieux de cette traduction intime qui étonne l'esprit en l'amusant. »

livres en livres sans examen et avec addition de méprises nouvelles. Citons-en quelques exemples :

Watt, dans sa *Bibliotheca britannica*, prend Folengo et Merlin Coccaie pour deux auteurs différents.

Brucker, dans son *Historia philosophiæ*, rencontrant sous sa plume le nom de Folengo, prétend que cette *lepidissima styra* est le premier ouvrage écrit en style macaronique.

Coupé, dans ses *Soirées littéraires*, t. VII, p. 112, range Merlin Coccaie parmi les mauvais ouvrages français.

Sismonde de Sismondi, dans son *Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, après avoir répété l'erreur de Brucker, ajoute : « On ne saurait dire si les poésies de Folengo sont italiennes ou latines. »

Freytag, dans ses *Analecta*, range l'*Orlandino* parmi les ouvrages composés en style macaronique.

Moreri, dans l'article qu'il a consacré à Folengo, tombe décidément dans la niaiserie, il s'exprime en ces termes : « Cet auteur s'abandonne aux saillies les plus bizarres, sans respect pour la langue latine. Comme il était Italien, son style macaronique n'est pas comme chez nous du français. »

Sallengre, dans ses *Mémoires de littérature*, t. I, pag. 12, signale l'édition de 1521 comme la première.

Du reste, la poésie macaronique semble avoir porté malheur à bien des bibliographes et à bien des écrivains qui sont occupés de l'histoire littéraire ; nous nous bornerons à signaler un seul exemple, celui d'un auteur qui n'est point d'ailleurs sans mérite, Thomas Hartwell Horne, lequel, dans son *Introduction to the study of bibliography*, croit qu'Arcade et Théodore de Beze ne sont qu'un seul et même personnage.

### § 5. ÉCRITS DIVERS DE FOLENGO.

Quelques mots au sujet des autres productions sorties de la plume de Folengo ne seront point déplacés ici.

L'*Orlandino*, publié sous le pseudonyme de Limerno Pato, est un poëme bouffon sur l'enfance de Roland. Il est composé dans l'espace de trois mois<sup>1</sup>. Il est facile de voir

<sup>1</sup> C'est ce que l'auteur nous apprend dans quelques vers où il explique en même temps pourquoi son livre a peu d'importance.

que Limerno est l'anagramme du nom de Merlino; quant au mot *Pittoco*, qui signifie un gueux, un mendiant, Folengo le prit comme allusion à l'état misérable où il était tombé. L'*Orlandino* est en octaves et il est partagé en huit *capitoli* ou chapitres, division contraire aux règles alors observées. Nous n'avons pas ici à donner une analyse de cette épopée parfois licencieuse, mais que recommande une originalité soutenue entremêlée de digressions et ornée de traits satiriques d'une vivacité piquante. Cette analyse a déjà été faite et bien fait par Ginguené (*Histoire littéraire d'Italie*, t. V, pag. 538). La première édition de l'*Orlandino* est de Venise, 1526; on en connaît plusieurs autres données au seizième siècle; celle que le libraire Molini mit au jour à Paris en 1773 (sous la rubrique de Londres) est soignée *ed arricchita di annotazioni*.

Nous avons rencontré une traduction française intitulée *Orlandinet* ou le *Petit Roland*, Sirap (Paris), 1763, in-16.

Le *Chaos del Tri per Uno*, publié à Venise en 1526 et réimprimé en 1546, est resté oublié; c'est qu'en effet cet ouvrage aussi obscur que singulier, tantôt en vers, tantôt en prose, n'a mérité guère de trouver des lecteurs. Il est divisé en trois forêts (*selve*). On y rencontre des passages en vers latins élégants et des tirades en dialecte macaronique. Voici le commencement de deux petites tirades de ce genre, contenues dans la seconde partie (*seconda selva*) de cette étrange épopée; le premier de ces fragments, espèce de parodie du premier livre de l'*Énéide*, se compose d'environ 400 vers :

Ille ego qui quondam formaio plenus et ovis,  
 Quique bottrivoro stipans ventrone lasagnas,  
 Arma valenthominis cantavi horrenda Baldi,  
 Quo non hectorior, quo non orlandior alter,  
 Grandisonem cujus phamam nomenque guiardum  
 Terra tremit baratrumque metu se cagat ad ossum.  
 At nunc Tortelii egressus gymnasia postquam  
 Tanta Menestarum smaltita est copia, Baldi

due, et où il écarte l'idée défavorable que ses compositions pourraient donner de ses mœurs :

Mensibus istud opus tribus indignatio fecit :  
 Da medium capiti, notior Autor erit.  
*Orlandum* canimus parvum, parvum inde volumen ;  
 Si quid turpe sonat pagina, vita proba est.

Gesta Maroniso canteamus digna stivallo...

Aspra, crudelis, manigolda, ladra,

Fezza Bordelli, mulier Diabli,

Vacca vaccarum, lupaque luparum

Purgat orecchiam.

Purgat uditam Mafelina piva

Liron o bliron coleramque nostri

Dentis ascoltet, crepet atque scoppiet

More vesighæ.

Illa stendarum facie scoperta

Fert putanarum, petit et guadagnum

Illa marchettis cupiens duobus

Sæpe pagari.

C'est un singulier mélange que celui que présente cette composition hétérogène; des lettres, des dialogues, des fables, des épigrammes, des sonnets, des acrostiches, y sont mêlés. La description des trois âges de l'homme semble avoir été le but principal que s'est proposé le poète, ainsi que l'indiquent les vers suivants :

Tres sumus ut vultus tum animæ, tum corporis, iste,

Nascitur, ille cadit, tertius erigitur.

Is legi paret naturæ, schismatis ille

Rebus, evangelico posterus imperio.

Nomine sub ficto Triperuni cogimur idem

Infans et juvenis virque, sed unus inest.

Le panégyriste de Folengo que nous avons déjà signalé a voulu montrer que, sous le voile des allégories répandues dans l'épopée, il y avait un sens très-profond.

Sous le nom d'Almafise, il faut reconnaître la Nature; Anomia est le symbole des arts industriels qui aident l'homme à supporter les misères de la vie; la Sagesse, sous le nom de Echnilla, corrige et tempère la fougue d'Anchinia. La Discorde se glisse toutefois entre ces deux personnages, mais la bonne Harmonie, sous le nom d'Omonia, intervient, et, par ses sages paroles, elle amène la réconciliation des deux sœurs. Sous la direction de ces sages conseillères,

l'héros (symbole de l'homme) arrive à l'âge d'or. On voit ensuite agir tour à tour Aletea ou la Vérité, et Eleuteria ou la Liberté, qui le conduisent vers des buts opposés.

Il est plus juste de dire que le titre du *Chaos del Tri per*



uno répond à la bizarrerie du livre, et que Folengo s'est proposé de se dépeindre lui-même dans son triple nom de Merlino, de Limerno et de Fulica ; cette dernière dénomination lui fut suggérée parce que sa famille avait dans ses armes trois poules d'eau (*fulicæ* ou *foliche*, *folinghe*). Il a d'ailleurs pris la peine de s'expliquer là-dessus d'une manière qui ne laisse subsister aucun doute <sup>1</sup>.

Il a de plus fait une allusion très-claire à sa conversion, en disant que le Christ se montra à lui au milieu de l'ignorance où il était tombé, et que, conduit par une inspiration divine il revint à la voie sincère de l'Évangile, qui lui avait été primitivement démontrée.

Au commencement de la troisième *selva*, l'auteur dit qu'il était dans sa trentième année ; mais cette assertion ne doit pas être prise au pied de la lettre ; car plus loin il avance qu'il avait atteint la moitié de la carrière humaine, et comme, d'après l'Écriture, cette carrière est de soixante-dix ans (Psaume 89), il aurait alors eu trente-cinq ans.

Sur le frontispice de la première édition de cette épopée, Folengo a placé ces deux vers, qui ne donnent pas une idée fort claire du but qu'il se propose :

Unus adest triplice mihi nomine vultus in orbe :  
Tres dixere Chaos, numero Deus impare gaudet.

*La Humanita del figliuolo di Dio* est un poème pieux *in ottava rima*, que Folengo, ainsi qu'il l'annonce dans un avertissement préliminaire, compose pour expier le tort qu'il avait eu d'écrire ses *Macaronées*. C'est ainsi que *La Fontaine* voulait, en célébrant la *Captivité de saint Malc*, faire oublier le scandale causé par ses *Contes*. Malheureusement les vers

<sup>1</sup> Un bel aviso quivi darti intendo, che totalmente sul ternario numero siamosi per conveniente ragione fundati. Prima tu vedi lo titolo del libro essere tre parole, Chaos del Triperuno. Seguono poi le tre Folenghe over Foliche son dette, le quale sono antiquissima Insegna di casa nostra in Mantoa. Et sotto specie di loro succedono le tre Donne de tre Etudi e di tre Fagge di parentela, da le quali derivano li tre prolissi argomenti, ciascuna di loro in tre parti diviso. Noi siamo per di tre nomi, Merlino, Limerno, Fulica. Li quali cominciando il nostro Chaos, in tre selve lo spartimo, con li soi tre sentimenti.

édifiants ne sont pas ceux qui provoquent le plus d'empressement de la part des acheteurs, et l'ouvrage de Folengo, dédié *alli valorisi campioni di Cristo*, mis au jour à Venise en 1533, in-4, fut accueilli avec une grande froideur; il paraît cependant qu'il a été réimprimé en 1548 et en 1578. Un panégyriste de notre poète n'hésite pas à qualifier d'Iliade des hommes et d'Odyssée des Chrétiens, cette composition divisée en deux parties; la première est remplie par la description des actions éclatantes et héroïques du Sauveur, l'autre expose la doctrine de ses attributs divins : c'est le fruit d'une lecture persévérante de l'Écriture sainte.

Un autre petit poème de Folengo est plus connu, parce qu'il a été joint aux diverses éditions de son Merlin Coccaie : c'est la *Moschea* ou *l'horrible bataille advenue entre les mouches et les fourmis*. Partagée en trois livres, cette production a été traduite en français et insérée dans les éditions de 1606 et de 1732, que nous avons déjà mentionnées. On a tout lieu de voir dans le récit de cette guerre burlesque une allusion aux discordes des petits souverains de l'Italie, bien mesquines dans leurs causes, fort désastreuses dans leurs effets. Présentons ici une analyse succincte de cette épopée, qui a du moins le mérite d'être courte.

Sanguilçon, roi du pays de Mousquée, apprend que les fourmis retiennent prisonnier le plus brave de ses généraux, Ranifuga. Il s'élève et se met en campagne, assisté du roi des papillons, du prince des moucherons, du roi des taons, etc. Les armées se rassemblent avec grand fracas. Des harangues sont prononcées pour animer les troupes qui s'embarquent, afin d'attaquer le pays des fourmis. Le roi Machegrain s'est préparé à repousser l'invasion; il a fait alliance avec les poux, les punaises, les araignées et les puces; il s'est assuré de l'appui des blaireaux et des chiens. Après avoir été assailli par une tempête affreuse, la flotte ennemie arrive; un débarquement s'opère, le siège est mis devant la capitale de la contrée des puces; l'armée des fourmis avance pour la dégager, il s'ensuit une bataille des plus acharnées; de part et d'autre on se signale par d'admirables exploits. Les mouches sont enfin vaincues et écrasées; l'escarbot Siccrobocas reste le dernier sur le champ de bataille; il combat en héros et périt accablé sous le nombre de ses adversaires, mais non sans leur faire chèrement payer leur triomphe.

Voici en quels termes Folengo embouche la trompette pour chanter cette guerre affreuse :

Grandia Muscarum formicarumque canamus  
Prælia crudeles Marte stigante brigas.  
Scurus Apollo suos abscondit Albora cavallos,  
Non potuit tantum namque patire malum;  
Omnis per circum Tellus sbatutta tremavit,  
Parva super cœlos nec cagarola fuit.  
Pochum mancavit quam mortus ab axe tomaret  
Juppiter herculeum valde gridabat opem.  
Pro bombardarum scappavit Luna rebombo,  
Excusamque Jovi fecit abire foras,  
Æquora tunc etiam sbigotentia signa dederunt  
Atque spaventosas summa tulere faces.

Ce petit poème, œuvre de la jeunesse de Folengo, est peut-être, sous le rapport du mérite du style, supérieur au *Merlin Coccaia*.

Genthe a donné en 1846 une édition spéciale de la *Moschea* (Eisleben, 65 pages in-8). Au bas des pages, chaque mot macaronique est accompagné d'une double explication en italien et en allemand. Cinq pages de notes à la fin de l'ouvrage fournissent quelques renseignements intéressants.

M. Brunet signale une traduction en vers italiens de la *Moscheide*, par F. Antolini. Milan, 1807. Il en existe aussi une imitation en vers siciliens, par Carlo Basili, Palerme, 1663, in-12. On en connaît également de vieilles versions allemandes mises au jour en 1580, en 1600 et en 1612<sup>1</sup>.

Folengo voulut s'exercer dans le genre pastoral, fort en

<sup>1</sup> Il n'est pas douteux que Folengo n'ait conçu l'idée de la *Moschea* en lisant la *Batrachyomachie*, attribuée à Homère ; un assez grand nombre de compositions tracées sous l'influence d'une pareille inspiration existent dans diverses langues ; les bibliographes connaissent l'extrême rareté de l'édition originale, faite vers 1494, de la *Galeomyomachia* d'Aristobule Apostolius. La victoire resta aux souris dans ce petit drame ; une poutre tombe et écrase leur antagoniste.

Grazzini, dit le Lasca, qui florissait peu de temps après Folengo, chanta de même des guerres burlesques dans deux petits poèmes : la *Nanea* et la *Guerra di Mostri*. (Voir Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. V, p. 360 et suiv.) Lope de Vega a composé une *Galomaquia*, qui a été plusieurs fois réimprimée.

vogue alors; mais, l'envisageant sous un point de vue peu poétique, et qu'on appellerait aujourd'hui réaliste, il écrivit *Zanitonella quæ de amore Tonelli erga Zaninam tractat; quæ constat ex tredecim sonolegiis, septem ecclögis et una strambottologia*. M. Du Roure a analysé en détail ce poëme burlesque; il le représente comme d'une nature peu choisie sans doute, mais original par l'intérêt suivi qu'il présente, et, quant à la vérité, il est bien préférable, dans sa rusticité grotesque aux idylles musquées, poudrées et pommadées de Fontenelle et même aux bergères mélancoliques et penseuses de Racine comme aux églogues élégantes de J. B. Rousseau et de Gessner.

Parmi beaucoup de grossièretés et d'expressions du plus mauvais ton, Folengo sait placer parfois de la grâce et du sentiment. Il y a de la délicatesse et quelque charme dans le sonnet où Tonellus raconte comment il est devenu amoureux.

Tempus erat, flores cum Primavera galantos  
Spantegat, et freddas scolat Apollo brinas.  
Sancta facit saltare foras Agnesa lusertas,  
Capraque cum cupro, cum cane cagna coit.  
Stalladizza novas Armenta Biolcus ad herbas  
Menat, et ad Torum calda vedella fugit.  
Boschicolæ frifolat Rosignolæ gorga per umbras  
Rognonesque; magis scaldat alhora Venus.  
Ante meos oculos quando desgratia duxit  
Te, dum pascebam, cara Zanina, capras.  
Non appena tuas goltas vidique musinum,  
Ballestram subitus discarigavit Amor.  
Discarigavit Amor talem, mihi crede, verettam,  
Quod pro te veluti pegola nigra brusor.

Le traducteur de 1606 a laissé de côté la *Zanitonella*, ainsi que trois épîtres et sept épigrammes de Folengo, insérées dans les diverses éditions de son poëme macaronique et qui n'offrent d'ailleurs rien de remarquable.

Indépendamment de ses productions imprimées, notre auteur avait composé plusieurs ouvrages demeurés inédits, entre autres un poëme latin en vers hexamètres, intitulé : *Agionchia*, où il célèbre le courage des martyrs, et trois tragédies, la *Cecilia*, la *Cristina*, la *Caturina*, qui furent mises en musique par un moine du Mont-Cassin, à la demande d'un

Colonna, successeur de Ferrante Gonzaga; une comédie intitulée : la *Pinta* ou la *Palermita*, espèce de mystère *in terze rime*, dont le sujet est la création du monde, la chute d'Adam, la rédemption, et qui fut représentée dans une ancienne église, aujourd'hui détruite, nommée *Pinta*. On lui attribue aussi un poëme sur la passion de Jésus-Christ, un traité de métaphysique contre Platon, un *Orlando innamorato rifatto*, un recueil d'épîtres et deux productions macaroniques (*Il libro della gatta* et les *Gratticcie*, satires); mais l'existence de tous ces écrits n'est pas bien démontrée, et, en tous cas, ils paraissent aujourd'hui perdus.

§ 6. LA POÉSIE MACARONIQUE CHEZ LES DIVERS PEUPLES DE L'EUROPE.

Notre notice sur Folengo et sur la poésie macaronique serait incomplète si nous ne placions ici un aperçu rapide des principaux écrivains qui se sont exercés en ce genre.

Les plus anciens de tous appartiennent à l'Italie et remontent au quinzième siècle.

Signalons d'abord Bassano, né à Mantoue, et sur le compte duquel on ne sait rien, si ce n'est qu'il était mort en 1448. On ne connaît qu'un seul exemplaire de son livre; c'est celui de la bibliothèque Trivulzio, à Milan; il a été l'objet d'une notice sortie de la plume d'un libraire milanais fort instruit, M. Tosi, et il a pour titre, *Collectanee de cose facetissime e piene di riso*; la première de ces *cose* est une *macherona nova* composée par Bassano, elle est adressée *ad magnificus dominus Gasparus Vescontus*; voici comment elle commence :

Unam volo tibi, Gaspar, contare novellam  
Que te forte magno faciet pisare de risu.  
Quidam Vercellis stat a la porta Botigliano  
Omnes qui Sessiam facit pagare passantes;  
Et si quis ter forte passaret in uno,  
Ter pagare facit : quare spesse voltas eunti  
Esset opus Medicis intratam habere Lorenzi  
Hic semper datii passegiat ante botegam...

*Tifus Odaxius* ou *Tisi Odassi*, né à Padoue, vers 1450, et mort vers la fin du quinzième siècle, composa un poëme satirique de

sept cents vers environ, dans lequel il attaque avec ver-  
souvent avec cynisme, des Padouans soupçonnés de se livrer  
à la magie. Cet opusculé, intitulé la *Macharonea*, est devenu  
extrêmement rare ; on en connaît plusieurs anciennes éditions  
sans lieu ni date ; trois sont décrites au *Manuel du Libraire*  
t. III, p. 549 ; d'autres ont été signalées par M. Tosi, qui les  
a examinées dans des bibliothèques de Milan et de Paris  
(voir le *Macaronéana* de M. Delepierre, p. 126-128). Divers  
bibliographes, confondant Odaxius avec d'autres auteurs, sont  
tombés en parlant de lui, dans des méprises que M. Brunet  
et M. Delepierre ont relevées, mais dont nous n'avons pas  
nous occuper.

Le petit poème d'Odaxius a été partiellement réimprimé  
1851 dans le *Serapeum*, journal bibliographique qui voit le  
jour à Leipzig ; il l'a été en entier dans le mémoire de M. De-  
lepierre sur la poésie macaronique inséré parmi les travaux  
de la *Philobiblon Society*, et que nous avons déjà cité. Une  
courte citation fera juger le style d'Odaxius.

## DE CUSINE SPICIARIO.

Est unus in Padua notus speciale cusinus  
In macharonea princeps bonus atque magister  
Discaleis pedibus propter mangiare polentam  
Per fangum et nives camminare atque pedestes  
Hic ubi de vino facient merchata vilani  
Cum San Hieronymo retinet signale botegam,  
Non est in toto quisquam poltronior orbe  
Sanguine fachinus perjurus atque bosarus.  
De zucharo jurat fattos de melle syropos,  
De puteo toltam aquam jurat esse rosatam  
Et quicquid vendit nihil est, mihi credite, bonum.

Giovan Giorgio Alioni, né à Asti, est plus connu que ses  
prédécesseurs, grâce à la découverte récente de deux ou trois  
exemplaires de ses *Opera jocunda metro macharronico me-  
terno et gallico composita*, Asti, 1521, petit in-8° ; une partie  
de ce très-rare volume est en français une autre partie en di-  
lecte astesan ; le surplus est en style macaronique. Ces der-  
nières compositions ont reparu à Asti en 1601 sous le titre  
d'*Opera piacevole di Giorgio Alioni*, mais la plus grande por-  
tion du contenu du volume de 1521 a été retranchée.

Le savant auteur du *Manuel du Libraire* a publié en 1836 une édition des œuvres françaises d'Alioni, en y joignant une notice très-intéressante de 51 pages. Ce volume, imprimé avec beaucoup de soin, n'a été tiré qu'à 110 exemplaires <sup>1</sup>.

M. Delepierre dans son *Macaronéana*, a donné, pages 76-85, une analyse rapide de la comédie, des *farsas*, des *frotulas* et *cautiones* en dialecte astesan; il revient, p. 129-132, sur les particularités bibliographiques qui concernent Alione, et il transcrit, p. 244-250, un échantillon considérable des vers macaroniques de cet écrivain. Nous nous bornerons à en donner un spécimen d'une dimension peu redoutable.

Duos Lombardos etiam vidisse recordor  
Hic ad tabernam; volentes edere saltim  
Par ovum cuilibet sic, et passare caminum  
Accidit ut unus primum ovum cum scapellasset,  
Illum trovavit coezyum cum polastrino;  
Et cum vocaret famulum pro facere greusam,  
Alter sagacior dixit illi : Tace brignone;  
Sorbe, crede mihi, spagia travondere cito;  
Hospes si intendet nobis dedisse polastros,  
Per certum faciet cuilibet pagare tregrossos.

Guarinus Capella composa un petit poëme *in Calabrinum Gogamagogæ regem composita, multum delectabilis ad legendum*, imprimé à Rimini en 1526, petit in 8°, 28 feuillets <sup>2</sup>; ni Genthe ni M. Delepierre n'ont fait connaître par quelque citation ce livre fort rare, dont le titre seul a sans doute passé sous leurs yeux.

Barthélemy Bolla vivait vers le milieu du seizième siècle,

<sup>1</sup> L'exemplaire dont s'est servi M. J. Ch. Brunet avait été acquis dans une vente publique de Londres au prix de dix-sept livres sterling, cinq shillings. Depuis, un second exemplaire, plus complet, s'est montré à la vente de M. Libri, faite en 1847 (n° 444); il a été adjugé au prix de dix-sept cent cinquante francs, pour compte, assure-t-on, du grand-duc de Lucques. Ces deux exemplaires et celui qui a figuré dans les cabinets de deux célèbres bibliophiles du siècle dernier (Gaignat et le duc de la Vallière) paraissent les seuls dont l'existence soit aujourd'hui connue.

<sup>2</sup> Un exemplaire se trouvait à la vente Nodier en 1844; il a été payé soixante et un francs. Un autre s'est rencontré dans un recueil qui a figuré à la vente Renouard en 1854, n° 2331.

il se qualifie lui-même de *vir ad risum natus* et d'*alter Coccaius*; on connaît de lui deux productions fort rares l'une et l'autre: *Nova novorum novissima, sive poemata stylo macaronico conscripta, quæ faciunt crepare lectores et satiare capras ob nimium risum*, 1604, inséré en 1670 à la suite du poëme d'Arena *ad suos compagnones*, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler<sup>1</sup>: *Thesaurus proverbiorum italo-bergamascorum rarissimorum et gabartissimorum in gratiam melancholiam fugientium, Italicæ linguæ amantium, ad aperiendum oculos editurum*, à B. Bolla, viro incomparabili, et alegriam per mare et per terram sectantibus, Francofurti, 1605, in-12.

Ce recueil est extrêmement rare; M. G. Duplessis, convié dans sa *Bibliographie paréméologique*, p. 277, qu'il n'a jamais pu le rencontrer; nous n'avons pas été plus heureux.

Un éloge du fromage composé par Bolla a été reproduit dans le recueil de Dornau: *Amphitheatrum sapientiæ socraticæ* Hanau, 1609, t. I, p. 625. Fogel, dans son *Histoire du bulesque* (en allemand, Leipsick, 1794, p. 130), transcrit une quarantaine de vers empruntés à un des écrits de ce personnage, qui était un acteur jouant le rôle d'Arlequin: *Col Neu schlostani laudes*.

Plaçons ici un specimen fort court comme de raison style de Bolla :

In isto loco est usanza  
De qua non possum ridere a bastanza;  
Hanc cum primo spectavi  
De troppo rider quasi crepavi,  
Et nunquam desit ridendi materia,  
Quia hic non curant seria.  
Qui primo huc venit peregrinus,  
Etiam si Cæsar esset Maximius,

<sup>1</sup> M. Delepierre, p. 260, transcrit une quarantaine de vers de Bolla.

<sup>2</sup> Un savant et laborieux bibliographe allemand, M. Graessmann, annonce dans son *Trésor des livres rares et précieux*, 1855, p. 185, qu'il possède un exemplaire de ce curieux volume, lequel est composé de 70 feuillets non chiffrés. Les proverbes, qui sont en partie très-licencieux, sont dédiés au Landgrave Maurice de Hesse et placé dans l'ordre alphabétique.



Oportet colbum, seu mazzam grandissimam,  
 Et non omnibus portabilissimam,  
 Ex quodam certo loco tirare,  
 Et supra spallas circa castellum portare,  
 Postea ad ipsum locum ritornare  
 Et colbum ad quendam chiodam atacare,  
 In presentia serenissimi, illustrissimorum  
 Et aliorum nobilium virorum.

Baiano, Zancalaio, Graseri, Affarosi et quelques autres Italiens se sont exercés dans le genre macaronique, mais leurs productions sont très peu connues, et n'ont pas assez d'importance pour obtenir ici quelques détails. On a parfois placé, mais à tort, parmi les écrivains macaroniques, le moine François Columna (ou Colonna) qui écrivit, sous le titre d'*Hypnerotomachia*, une sorte de roman métaphysique et allégorique, fort obscur, mais où domine la passion qu'une femme, nommée Polia, avait inspirée à ce religieux.

Ce livre est écrit d'un style bizarre qui se rapproche beaucoup du pédantesque et qui renferme une multitude de superlatifs. Nodier est allé trop loin en disant que les pages de l'*Hypnerotomachia* se composent de mots hébreux, chaldéens, syriaques, latins et grecs, brodés sur un canevas d'italien corrompu, relevé d'archaïsme oubliés et d'idiotismes patois <sup>1</sup>.

Qu'il nous soit permis de reproduire quelques lignes, qui donneront une idée exacte de cette diction singulière.

« Sopra de questo superbo et triumphale vectabulo, vidi uno bianchissimo cyeno, negli amorosi amplexi d'una inclyta nympa, filiola de Theseo, d'incredibile bellecia formata, et cum el divino rostro obsculantise, demisse le ale, tegeva le parte denudate della in genua Hera; et cum divini et voluptici oblectamenti istavano delectabilmente jucundissimi ambi connexi, et il divino olore tra le delicate et nivce coxe collocato. La quale commodamente sedeva sopra dui pulvini di

<sup>1</sup> La première édition de cet ouvrage vit le jour à Venise, chez Aldé Manuce, en 1499; une seconde sortit, en 1545, des mêmes presses. J. Martin traduisit en français, en 1546, le *Discours du songe de Poliphile déduisant comme amour le combat à l'occasion de Polia*. Une autre version, mais abrégée et arrangée, due à J. G. Le Grand, a paru en 1804, chez Didot, 2 vol. in-18.

panno doro exquisitamente di mollicula lanugine tomentati cum tutti gli sumptuosi et ornanti correlarii opportuni. »

L'*Hypnerotomachia* se termine ainsi :

« Cum non exiguo oblectamento degli cœliti spirituli, tanto inexperto evosmo fumulo redolente, per laire risolventise, cum il delectoso somno celeriuscula dagli ochii mei, et cum veloce fuga se tolse essa dicendo : Poliphilo caro mio amante, vale. »

César Orsini, caché sous le nom de *Stopinus*, publia, en 1676, un volume de *Capriccia macaronica*, qui a été réimprimé plusieurs fois, et qui est une des bonnes productions en ce genre. On y remarque un traité burlesque *De Arte robandi*, un petit poëme sur un sujet qui a souvent occupé les poëtes italiens : *De Malitiis putanarum*, et les éloges de l'ignorance, de la méchanceté, de la folie ; nous emprunterons quelques vers à ce dernier panégyrique ; il forme la quatrième macaronée : *De laudibus pazziæ*.

Sunt etenim multi (nec tantum dico potentes  
Divitiis opibusque, quibus moriendo bisognat  
Heredes lassare suos, qui prædia et aurum  
Possideant, magnas pro conservare casadas)  
Sed poveri atque inopes qui toto tempore stentant,  
Nec solo de pane queunt implere budellas,  
Attamen uxores ducunt, capiuntque novizzas,  
Esseque lætantur pazzia duce, maritos.  
Sunt multæ pariter viduæ quas sæpe videmus  
Pazziam sequitare viri post funera morti ;  
Namque iste vivendo diu cum conjuge primo  
Mille malas pasquas habuerunt, mille malannos,  
Partibus inque suis probaverunt mortis afannos,  
Non tamen absque viro patiuntur ducere vitam,  
Nam sine compagno possunt dormire negottam,  
Atque viduali nequeunt requiescere lecto ;  
Quin imo peccatum sic solæ vivere credunt ;  
Hinc ab eis conjux est primus apena sepultus,  
Quod pensant alium sibi retrovare maritum ;  
Sic etenim regina illis Pazzia comandat.

Nous transcrivons quelques vers empruntés à Meno Beguoso, dont les *Rasonamenti, canti, canzon, sonagiti et smerdagaie*, forment un recueil imprimé en 1773, composé de deux parties, et presque impossible à se procurer.

## BAPTALIA SORZORUM CUM RANIS.

O quæ montagnam colitis, mihi plurima, musæ  
 Carmina forte precor, date, grandem namque bataggia  
 Inter homos cupio cantare in carmine sbrajans.  
 Ipse ergo sorzorum, ranellarumque criorem  
 Exponam, ad largum dixit quem Nona caminum,  
 Hinc crior iste scomenzat; nam sorzus fuit unus,  
 Qui gattam fugiens fermas gambettat ad undas,  
 Ut sibi lymphæ sitim cavet; imas illa buellas  
 Brusarat: fermis testam cazzavit in undis.

Occupons-nous maintenant des écrivains français qui ont exercés dans le genre macaronique.

Le plus remarquable est Antonius de Arena. On a imprimé qu'il s'appelait *du Sablon*; c'est une erreur fondée sur l'opinion où l'on était qu'il avait latinisé son nom, à l'exemple des littérateurs qui, à cette époque, masquaient et guraient leur nom par une traduction latine. On avait cru qu'il fallait reconnaître *du Sablon* sous le mot *Arena*, comme on reconnaissait *Du Chêne* sous l'écorce de *Quercus*.

Cette méprise figure dans la réimpression faite à Avignon des poèmes de cet auteur, dont les dictionnaires biographiques ont à l'envi travesti le nom. Il est appelé *Sablon* par Moréri, et du *Sable* dans le *Dictionnaire* de Chaudon et Landine. La *Biographie universelle*, renchérissant sur ces erreurs, prétend que sa famille était, dès le treizième siècle, connue sous le nom de *la Sable*. Un historien provençal, et presque contemporain du poète qui nous occupe, H. Bouche, dit expressément, dans sa *Chorographie de Provence*, qu'il se nommait Antoine de Arena; son père, Nicolas d'Arles, jurisconsulte habile, était venu de Naples à la suite de René.

Les pièces de vers composées par Arena peuvent se diviser en deux classes; d'abord viennent les écrits qui remontent à la jeunesse de l'auteur et qui sont inspirés par une vaine gloire facile. Le poète veut enseigner à ses compagnons l'art de bien danser et d'obtenir ainsi les bonnes grâces du beau

*Dedecus est malum tripudiare male...  
 Bellas garsetas dansa venire facit.*

Il observe, judicieusement, qu'une fois mort on ne danse plus :

Dansa cum vivis, post mortem non choreabis,  
Nam paradisus habet tempana nulla sacer.

Il se pose cette question : « Quid est Dansa ? » Il répond : « Est una grossissima consolatio quam prendunt bragardi homines cum bellis garsis sive mulieribus, dansando, chorisando, fringando, balando, de corpore gayo et frisco; quando menestrius, carlamuairus, floutairus, juglairus, tamborinairus bassas et hautas dansas, tordiones, branlos, martingalas et alias sautarellas tocat, siblat, carlamuat, sifrat, tamborinat, harpat, rebecat, floutat, loudat, organat, cantat de gorgia, de carlamusa clara, de carlamusa surda, etc. »

Quant aux mots *dansando cum bellis garsis*, le *doctor dansans* les explique de la manière suivante : « Intelligo quando dansamus a l'usansa de Francia et de Provensa; nam in omnibus partibus Franciæ et Provinciæ, homines dansant publicè in domibus et in plateis et per carrerias, simul cum mulieribus, tenendo eas per manum. Sed in Hispania et Italia, ubi sunt homines multum gilosi sive zylotepi, homines numquam aut rarissimè dansant cum mulieribus, sed homines soli cum hominibus dansant, imo, quod est pejus, puellæ nobiles et de estoffa quæ non sunt maritatae, quasi nunquam exeunt extra domum.

« O beata Francia, ô bragardissima Provincia quæ est patria plena bonitate, castitate et sanctitate, et ideo plures sancti et sanctæ voluerunt habitare in nostra Provincia. »

Arena explique ensuite pourquoi la danse est *una grossissima consolatio* : « Non intelligas quòd homines capiant voluptatem et solatium propter puellas, nec puellæ propter homines, cogitando ad incarnationem ; minimè ! Sèd intellige quod capiunt consolationem et gaudium, propter alacritatem et allegrissimam sive melodiam soni, quem facit flouta et carlamusa, quando tocantur et siblantur, nam quemadmodum bonum vinum lætificat cor hominis, ita gayà dansa est alegra et lætificat corda hominum. »

Sa *Gaya epistola ad falotissimam garsam, Janam Rosacam*, est d'une originalité souvent piquante :

*O mea plesansa ! o mea mignonissima dama !*

Dilige personam granditer, oro, meam.  
 Tu es mihi tam bella et bona bragardissima garsa  
 Quod vellem in camera te rigolare mea.  
 Semper ero felix, joyosus, friscus, alegrus.  
 Si possim gambas gratigolare tuas.  
 Impegolata meo cordi tu es, chara gogeta,  
 Spes mea, blanditiæ deliciæque meæ;  
 Ipse licet videam bragardas mille puellas,  
 Per Christum Dominum! tu mihi sola places.  
 Grandem perdonem gagnabis de paradiso  
 Si tu me facias corpus habere tuum,  
 Si de secreto vis plus parlemus, amica,  
 Nil mihi rescribas, attamen ipsa veni.

L'édition originale de l'ouvrage dont nous rendons compte parut à Lyon vers 1527, sous le titre suivant : « *Anthonius Arena de Bragardissima villa de Soleris, ad suos compagnones studiantes qui sunt de persona friantes, bassas dansas in gal-lanti stilo bisognatas... et epistola ad falotissimam garsam pro passando lo tempus alagrementum mandat.* » On connaît une douzaine de réimpressions faites au seizième siècle et au commencement du dix-septième. La plus complète a vu le jour en 1670, *In Stampatura stampatorum*. Celle de 1758, petit in-12, est soignée<sup>1</sup>.

D'autres ouvrages macaroniques d'Arena sont d'un genre plus sérieux ; ils offrent les récits de la guerre de Rome, de celle de Naples, de celle de Gênes, et surtout de l'invasion que Charles-Quint fit en Provence l'an 1536. Ce dernier poème contient des détails qui appartiennent à l'histoire du pays. L'auteur le date du milieu des bois, et dit en prose macaronique : *Scribatum estando cum galhardis paysanis por buscos, montaubas*, etc. Reproduisant une assertion fort hasardée, l'auteur avance que le Dauphin, fils aîné de François I<sup>er</sup>, fut empoisonné, et, au début de son œuvre, s'adressant à ce monarque, il s'écrie :

Pro vobis tantum non vos natura creavit,  
 Reges pro populo Christus in orbe facit.

<sup>1</sup> M. Delepierre, dans son *Macaronéana*, p. 510, transcrit un morceau en prose et un en vers d'Arena.

David Clément, dans sa *Bibliothèque curieuse*, t. II, M. Du Roure, dans son *Analecta-biblion*, t. I, p. 511, ont longuement parlé de cet auteur.

La *Meygra entrepriza catoliqui imperatoris* fut imprimé pour la première fois, à Avignon, en 1537<sup>1</sup>. Il en existe deux réimpressions, l'une de Bruxelles, 1748, trop peu correcte; l'autre de Lyon, 1760. Ce poëme contient en tout deux mille trois cent quatre-vingt-seize vers, alternativement hexamètres et pentamètres. Une verve spirituelle l'anime et le fait lire avec plaisir.

Jean Germain, jurisconsulte provençal qui marchait sur les traces d'Arena, écrivit une relation de l'invasion de la Provence par Charles-Quint : cette *Historia brevissima Caroli Quinti Imperatoris à provincialibus paysanis triumphante fugati et desbifati* a été imprimée probablement en 1538, avec la date erronée de 1536, sans indication de lieu (à Lyon). C'est un livret de 18 feuillets, devenu extrêmement rare; on l'avait plusieurs fois confondu avec l'ouvrage d'Arena, mais l'académicien Charles Nodier, ayant eu l'avantage de s'en procurer un exemplaire, constata la différence et signala dans le *Bulletin du bibliophile* de M. Techener (2<sup>me</sup> série, 1833, p. 323) le livret de Germain<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cette édition est très-rare; de beaux exemplaires ont été payés cent soixante francs, vente Nodier, en 1844, et deux cent quatre-vingt-dix-neuf francs, vente Renouard, en 1854. Ajoutons qu'une pièce de quarante-quatre vers macaroniques, composés par Arena, a été découverte récemment dans un livre de droit : *Articles de coutume et instructions nouvellement faits par la souveraine court du Parlement de Provence*, Lyon, 1542, in-4. (Voir le *Bulletin du Bibliophile*, 1843, p. 30 et 55.)

<sup>2</sup> En 1844, à la vente de la bibliothèque Nodier, l'*Historia brevissima* fut adjugée au prix de quatre-vingt-onze francs. Il ne paraît pas qu'on en connaisse d'autre exemplaire. Celui-ci s'est montré derechef à la vente de M. Borluut, faite à Gand en 1853, où il s'est élevé à deux cents francs. Ni M. Genthe ni M. Delapierre n'ont pu en présenter quelques citations, ce précieux opuscule n'ayant jamais passé sous leurs yeux. Nodier le caractérise avec raison comme étant, ainsi que le poëme d'Arena, des monuments précieux de l'histoire nationale; ils contiennent une foule de renseignements particuliers qu'on ne trouverait pas ailleurs, et une bonne édition critique de l'un et de l'autre ouvrage serait une œuvre utile et digne du meilleur accueil. Germain était avocat, Arena était juge. « Les jurisconsultes de ce temps-là, observe malignement Nodier, étaient plus facétieux que les nôtres. Ceux-ci ont renoncé à la langue macaronique; ils s'en servent que lorsqu'ils veulent faire du latin. »

Un des bons poètes français du seizième siècle, Remy Belleau, s'est essayé dans la poésie macaronique. Il a laissé un écrit dont les troubles qui désolaient alors la France lui ont fourni le sujet, le *Dictamen metrificum de bello hugonotico, et Reistrorum pigliamine ad sodales*.

Cet opuscule a été réimprimé à la suite de quelques éditions de l'*Ecole de Salerne en vers burlesques*, Paris 1649 et 1664, Leyde, 1651, ainsi que dans l'*Arena* de 1670. Genthe, pages 303-308, l'a également donné en entier. C'est ce que nous nous garderons bien de faire, mais notre revue des productions macaroniques serait incomplète si nous ne faisons, par une courte citation, connaître cette œuvre qui raconte gaïement des choses très-peu risibles.

Tempus erat quo Mars rubicundam sanguine spadam  
Ficcarat crocco, permutaratque botilla,  
Ronflabatque super lardum, vacuando barillos,  
Gaudebatque suum ad solem distendere ventrem,  
Et pottæ horridulum Veneris gratare pilamen,  
Vulcanique super pileum attaccare penachium;  
Nam Jovis interea clochitans dum flumen aguïsat,  
Et resonare facit patatic patatacque sonantes  
Enclumas, tornat candens dum forcipe ferrum,  
Martellosque menat, celeres menat ille culatas  
Et forgeronis forgat duo cornua fronti,  
Sic tempus passabat, ouans cornando bon-homum,  
Artes oblitus solis, divumque bravadas;  
Non corcelletos, elmos, non amplius arma :  
Nil nisi de bocca Veneris Mar. basia curat,  
Basia quæ Divos faciant penetrare cabassum,  
Omnia ridebant securum, namque canailla  
Frantopinorum spoliata, domumque reversa,  
Agricolam aculeo tauros piccare sinebat,  
Et cum musetta festis dansare diebus  
In rondum, umbroso patulæ sub tegmine fagi.

Le poète trace le tableau des excès et des pillages auxquels se livraient les hordes indisciplinées qui se ruaient sur la France, dévalisant avec une entière impartialité amis et ennemis :

*Altaros, Christum spoliant, calicesque rapinant,  
Eglisas sotosopra ruunt, murosque ruinant,  
Petra super petram vix una, aut altra remansit.*

Omnia sanctorum in piessas simulacra fracassant,  
 Incagant Pretris, monstrantque culamina Christo.  
 Omnia diripiunt, unglisque rapacibus ipsa  
 Conditæ de chassiss brulant ossamina ruptis,  
 Aut pro caresmo canibus rodenda reliquunt;  
 Testiculos sacros Pretris Monachisque revellunt,  
 Deque illis faciunt andouillas atque bodinos,  
 Aut cervelassos pratico de more Milani,  
 Nil illis troppo calidum fredumve Diablis;  
 Omnia conjiciunt carretis atque cavallis,  
 Chaudroues, pintas, p'altos, rezacalda, salieras,  
 Landieros, brochass, lichefrittass, pottaque pissos,  
 Cuncta volant, ventremque replent de carne salata,  
 Edoeti plenis animam tirare botillis....  
 Nunquam visa fuit canailla brigandior illa.

Une autre production macaronique peu connue fut mise au jour à Paris en 1588, 8° (onze feuillets), sous le titre de *Cagasanga Reystro-Sayso-Lansquenatorum per magistrum Joan. Bapt. Lichiardum, recatholicatum spaliporcinum poetam in responso, per Joan. Kransfeltum, Germanum*; elle a été attribuée, soit à Tabourot, le facétieux auteur des *Bigarrures*, soit à J.B. Richard. Nous trouvons au catalogue de la belle bibliothèque de M. Coste de Lyon, vendue en 1853, une édition de quatre feuillets de cette macaronée; elle avait échappé aux recherches des bibliographes et a été adjugée à 42 fr. (n° 729). L. Delepierre a réimprimé la *Cagasanga* et, d'après lui, nous en transcrivons quelques vers :

Omnes incagant prestri, monachique Reistross  
 Illis gambadas faciunt, vestamque panadas  
 Postico ad nasum, gamba pif pasque levata...  
 Ite, ite æternis et vos abscondite lustris,  
 Quos non damnosæ puduit mala turba catasta,  
 Nec de Germano deinceps vos sanguine cretos  
 Jactate, ignotis eduxit cerva latebris.

Jean Cécile Frey, docteur en médecine et professeur de philosophie à Paris, où il mourut à l'hôpital en 1631, quoiqu'il eût été médecin de Marie de Médicis, a laissé divers ouvrages oubliés de nos jours; un d'eux, le seul dont on se souvienne encore, appartient à la littérature macaronique; pour titre : *Recitus veritabilis super terribili esmeuta*



*Païsanorum de Ruellio*, autore Samon Fraillyona, sans lieu ni date, 8°, 8 pages. C'est le récit d'une émeute à Ruell, où des paysans livrèrent combat à des archers, à cause d'un impôt nouveau établi sur le vin.

Mos fuit ancienus de toto tempore semper  
Gardatus (veluti mundusque bonæque racontant  
Gentes, quique suæ jam sunt in limine fossæ  
Viellardi) in pagis circum villam situatis,  
In maisonè sua cueillitum vendere vinum.  
Nullus facheuso muyos menare chemino  
Debuit ad Grevam; sed lætus sponte Ruellam  
Mercator veniens, bellæque bonæque monetâ  
Cuvâ vendangis achetabat vina peractis.

Genthe, page 502, s'est borné à citer les quatre premiers vers de cet opuscule, que Nodier a qualifié de « plaisanterie charmante; » il a été réimprimé dans l'ouvrage de MM. Jacquinet et Duesberg, *Ruell, le château de Richelieu et la Malmaison*, 1846, in-8°, et dans le mémoire de M. Delepierre que nous avons déjà cité comme ayant été inséré dans les travaux de la *Philobiblon Society*, 1855.

Parmi les écrivains macaroniques, il ne faut pas oublier le zélé défenseur des idées de Calvin, Théodore de Bèze; il employa l'arme du ridicule, habilement maniée, pour combattre quelques-uns des ennemis les plus redoutables des doctrines de la réforme, et il les voua au ridicule dans deux pamphlets qui furent fort goûtés à l'époque de leur apparition :

*Epistola magistri Benedicti Passavanti responsiva ad commissionem sibi datam a venerabili D. Petro Lyseto*, 1554. On connaît d'autres éditions 1584, 1595.

*Harenga macaronica habita in monasterio cluniacensi ad M. card. de Lotharingia. Rhemis in Campana*, 1566, in-8°. (On comprend que la désignation de Reims, ville dont le cardinal de Lorraine était archevêque, est une plaisanterie.)

Le premier de ces opuscules a été réimprimé dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, et à la suite de quelques éditions des *Epistolæ obscurorum virorum* (Londres, 1702 et 1742);

Le second, dans les *Mémoires de Condé*, tom. VI, p. 116, et M. Delepierre, pages 284-291, en a cité d'assez longs passages.

nthe, page 156, s'est borné à en donner le titre, et il n'a pas quel était l'auteur.

lier signale l'*Epistola Passavanti* comme se réduisant petit nombre de pages dont se compose ce que nous avons maintenant un pamphlet; mais c'est le diamant des hlets, et le seizième siècle ne nous a pas laissé un ouvrage plus amusant à lire.

*Harenga* au cardinal de Lorraine se fait remarquer par lité du vers, qui court sans fatigue, avec rapidité, et qui, mieux que l'alexandrin, répond à ce que demande le style onique :

Domine illustrissime  
Atque reverendissime,  
Qui transis in peritia  
Et occulta scientia  
Magis magnos sapientes  
Qui sunt inter omnes gentes,  
Totus ordo devotorum  
Quotquot sunt prædicatorum  
Nos huc ad vos legaverunt  
Et humiliter miserunt  
Ad vestram Reverentiam :  
Et quamvis bene sciamus  
Quod jam scitis quod petimus,  
Vobis placebit attamen  
Audire usque ad amen,  
Quod habemus totaliter  
Ad deducendum breviter.

quelques autres opuscules en style macaronique, composés par des auteurs français, ont trop peu d'importance pour être rangés ailleurs que dans une monographie spéciale; nous ne pouvons toutefois passer sous silence Molière, qui a produit une excellente macaronée à base française, en écrivant la *Farce du Malade imaginaire*. Un savant plein de goût, Charles Magnin, a exhumé d'une édition de cette comédie, datée de Rouen, 24 mars 1675, et qui était restée inédite, cent cinquante vers <sup>4</sup> macaroniques de plus qu'il ne

ces vers ont été reproduits dans la traduction italienne de l'ouvrage, par Nic. de Castelli, Leipzig, 1697, 4 vol. in-12; mais, de plus, que le livret imprimé à Rouen, cette version n'avait été connue d'aucun des éditeurs de notre immortel auteur comique.

s'en trouve dans le texte habituel de Molière ; il a fait connaître cette heureuse découverte, dans un article publié dans la *Revue des Deux Mondes* (1<sup>er</sup> juillet 1846), et il a cru devoir retrancher un passage ; mais M. Delepierre, *Macaronéana*, p. 271-283, a reproduit la pièce en son entier d'après l'exemplaire du Musée britannique.

Des passages en latin macaronique se trouvent dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, généralement attribuées à Ulrich de Hutten, pamphlet qui fut aussi terrible pour les théologiens scolastiques du commencement du seizième siècle que les *Provinciales* furent funestes aux Jésuites<sup>1</sup>.

Mentionnons la principale production macaronique qu'a produite l'Allemagne :

*Floia cortum versicale de Flois, swartibus illis deiriculis quæ Minschos fere omnes, mannos, Weibras, jungfras, etc. behuppere et spitzibus suis snafflis steckere et bitere solent* autore Griphaldo Knickkanackio ex Flolandia, 1593, et souvent réimprimée<sup>2</sup>. Une édition de 1823, in-12, 56 pages, est accompagnée d'un *commentarius perpetuus in quo, ut in omnibus hujusmodi commentariis, auctoribus græcis vel latinis additis, fieri solet, difficiliora, ad exercendum lectoris sagacitatem, haud explicata reperiuntur*.

On peut citer de petits écrits en vers sur les amusements des étudiants (*de Lustitudine studentica*), sur les mérites du fromage (*de Casei laudibus*), etc.

Ces plaisanteries germaniques un peu lourdes, trop prolongées et incompréhensibles pour les personnes qui ne connaissent pas la langue allemande, ont été réimprimées dans divers recueils, tels que les *Facetix facietiarum*, les *Nugæ venales*, l'*Ars bibendi* et l'*Ars jocandi*, dus à Obsopæus et à Delius, etc.

<sup>1</sup> Nous n'avons pas ici à nous occuper de cette production remarquable ; nous renverrons ceux qui seraient curieux de l'apprécier aux notices de MM. Du Roure (*Analecta biblion*, t. I p. 287-312) et de Reiffenberg (*Dictionnaire de la Conversation*) Deux revues anglaises lui ont consacré de bons articles. (Voir l'*Retrospective Review*, t. V, p. 56-70, et l'*Edinburgh Review* mars 1831.)

<sup>2</sup> M. Delepierre en a transcrit quelques passages (p. 315-319) Consulter aussi Genthe, p. 323.

Voici du reste deux échantillons de ce genre d'écrits; le premier passage est emprunté à la *Floia*.

Angla floosque canam, qui wassunt pulvere swarto,  
Ex watroque simul stoitenti, et blaside dicko,  
Multipedes deiri, qui possunt huppere longe  
Non aliter, quamsi floglos natura dedisset,  
Illis sunt equidem, sunt inquam, corpora kleina ..

La seconde citation, et elle ne sera pas longue, sera puisée dans le poème de *Lustitudine studentica*.

Ha, viva fratres, viva, precor esse corassi,  
Nam vos ex animo lætor adesse meo,  
Esse Corasse hodie mihi missa pecunia præsens  
Tristitiamque tulit, lætitiâque dedit.  
Vos famuli Kannis bacchum demergite tieffis,  
Et date Rhenano pocula plena mero.

Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à quelques écrivains anglais tels que Drummond, Ruggle, William King, Geddes, qui se sont essayés dans le genre macaronique et à l'égard desquels on peut consulter l'ouvrage de M. Delepieuvre; nous y renvoyons de même pour un bien petit nombre de tentatives semblables faites en Espagne ou en Portugal.

La rareté de la plupart des ouvrages macaroniques, le peu d'exactitude des connaissances que l'on a en général au sujet des productions de ce genre, tels sont les motifs qui nous ont engagé à entrer à cet égard dans des détails qu'on trouvera trop développés peut-être; mais, nous aimons à le croire, l'appel que nous faisons à l'indulgence de nos lecteurs sera entendu.

G. B.

---



## AVERTISSEMENT

---

CE n'est point aux cerveaux esventez que ceste Histoire est vouée, elle est de trop long-temps promise à ceux qui, non moins doctes que curieux ont peu cognoistre par effect ce que je monstre par apparence. Je sçay que c'est de se precipiter aujourd'huy devant ces esprits bigeares, qui se faschent autant de vous relever, comme ils sont joyeux de vostre cheute : et ne fais difficulté de croire qu'ils iront plustost après une ombre imaginaire, que de courir au-devant du corps. Telles gens mesprisent seulement ce qu'ils ne peuvent comprendre; et n'approuvent que ce que leur jugement pueril peut pénétrer. Je sçay bien qu'un langage pointu et affecté les pourroit peut-estre arrester à la superficie mais j'aurois peur qu'après ils'en gastassent les fonds, et fissent accroire à ce Livre autre chose qu'il ne dit. On a fait dire plusieurs fois à Homère ce qu'il n'a pas voulu, à Platon ce qu'il n'a pas sçeu, et à Aristote ce qu'il n'a pas entendu. Car, entre

qui est attaché à la suite de chasque sens, nous tirons une infinité d'argumens, de consequences et de conclusions, à une explication fausse, par la comparaison d'un point à l'autre, pour nous esloigner de l'intention d'un Auteur : et bien que nostre jugement nous trompe, nous soustenons plustost ces fantastiques interpretations que d'advoüer nostre ignorance. Je dis cela, pour ce que le subject que je traicte semble autant esloigné de la verité, qu'il est difficile de croire ; et n'estoit que je me fie à l'aage de ce Livre, je craindrois qu'il fust souvent dementy. Aussi, pour ceste consideration, sera-t-il toujours espargné, et en excusera-t-on le discours, qui n'a voulu changer le ramage de son temps ; d'ailleurs que l'antique réputation de ce grand cavalier Balde, vivant encore en la bouche de ce Livre, estonnera ces Correcteurs nouvellement erigex. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait quelque chose de fabuleux en la suite de ceste Histoire ; mais aussi ne veux-je pas nier qu'il n'y ayt de la verité, et que ce ne soit une chose approuvée de la représenter sous la Fable, de laquelle nos Anciens se sont servis si à propos. J'en demanderois volontiers quelque chose à ce grand docteur M<sup>e</sup> François, et ce qu'il a voulu dire, et qu'il a voulu traicter sous le couvert d'une infinité de plats macaroniques. Il me respondra : « Ceux que vous traictez sous les ruses et subtilitez de Cingar ; sous les tours facetieux de Boccal ; sous les revelations de Seraphe ; sous la conversion de Guy ; sous les adventures de Leonard ; sous la force de *Fracasse* ; sous les enchantemens de Pandrague et de

ore ; sous les rencontres et galantises de Balde ;  
 ref, sous tant de pays de fourmage, montagnes  
 oupes grasses, que ces guerriers inimitables ont  
 ez.... » Car il ne peut estre que, par le moyen de  
 s voyages, ils ne l'ayent rencontré dans le ciel,  
 la terre, dans la mer, et aux enfers, et ne luy  
 ait faict cognoistre une partie de leurs adventures.  
 s c'est tout un, je m'en rapporte à ce qui en est,  
 ne persuade n'estre pas tant obscur, qu'il faille  
 e de cest Ouvrage, comme fist S. Hierosme des  
 ripts de Perse :

*Intellecturis ignibus ille dedit ;*

ndu que les histoires nous font foy (et peu de  
 sonnes l'ignorent) que ce grand personnage, dont  
 st traicté, est descendu de Guy, et du Paladin  
 aud, jadis tant renommé. Que si on ne veut  
 ndre pied à la suite, j'avertis les Lecteurs d'en  
 siderer les despenses, et s'arrester sur ce qu'ils  
 noistront digne d'explication ; ce pendant que la  
 npette fera sortir en champ de bataille les Mous-  
 s et les Fourmis, qui sont sur les termes de s'as-  
 lir. Adieu.



---

## L'IMPRIMEUR AU LECTEUR

---

**L**ECTEUR, voicy un Prototype de Rabelais (MERLIN COCCAR),  
L'histoire de belle invention, autant diversifiée d'allegorie  
et d'heureux rencontre, que les esprits et les goûts les  
plus differens scauroient desirer. Ainsi qu'en une table  
bien couverte, chascun pourroit rechercher des viandes à  
son appetit ; le sujet est universel. C'est une Satyre Fran-  
çoise, si bien tissuë, qu'elle ne cede rien à l'antiquité. Son  
offense licentiée, et sa picquante mordacité a souventes fois  
aussi esté retenuë : mais ceste-cy, plus douce et plus in-  
dustrieuse, ne sert que d'aiguillon pour esveiller les plus  
rars esprits à denoncer ses plaisantes énigmes. Si tu la  
touches du bord des levres seulement, la lecture ne t'en  
sera moins utile que facétieuse : et si tu y prens plaisir,  
ce sera le contentement et le salaire que j'espere de mon  
travail. Adieu.

---

HISTOIRE MACCARONIQUE<sup>1</sup>  
DE  
MERLIN COCCAIE  
PROTOTYPE DE RABELAIS

---

LIVRE PREMIER.

Une fantaisie plus que fantastique m'a prins d'escire en mots moins polis qu'un autre sujet requeroit, l'histoire de Balde ; la haute renommée et le nom vertueux daquel font trembler toute la Terre, et contraignent l'Enfer de se conchier de peur. Mais, avant que commencer, il est premierement besoing d'invocquer<sup>1</sup> vostre aide (ô Muses) qui estes authrices de l'art Maccaronesque, sans lequel il ne seroit possible à ma gondole de passer les escueils de la mer. Je ne veux point que Melpomene, ou ceste foible Thalie, ny Phœbus grattant son cythre, me viennent fournir d'aucuns mots dorez<sup>1</sup>. Car, quand je pense aux victuailles du ventre, toute ceste merdaillerie de Parnasse ne peut apporter aucun secours à ma panse. Que les Muses, et doctes sœurs pansefiques, Berte, Gose,

<sup>1</sup> Cette expression rappelle l'ouvrage plusieurs fois réimprimé dans la première moitié du seizième siècle, et qui, sous le titre des *Mots dorez du grant et saige Calhon*, offrent une traduction ou plutôt une imitation des *Disticha moralia*.

Comine, Mafeline, Togue et Pedralle viennent em maccaronesquement leur nourrisson, et me donn ou huit poisles de bouillie ! Voilà les divines N grasses et coulantes ; la demeure, la region, e terroir desquelles est clos, et enfermé en certain de ce monde reculé des autres, auquel les Ca d'Espagne ne sont encore parvenues. En ce lieu grande montaigne, laquelle s'esleve jusques au de la Lune, et laquelle si vous vouliez parang mont Olympe, iceluy seroit plustost estimé col mont. En icelles ne se voient des cornes sterilles case, ni l'eschine maigre de Marroch, ni des emens sulphurez du mont d'Ætna. Là la mont Bergame ne donne des pierres rondes, lesquelles de meules pour faire mouldre le bled. Mais, noi en ce lieu, nous avons passé des Alpes faites de mol, dur et moien. Croiez, je vous prie, ce que car je ne pourrois, ni ne voudrois dire une fou tous les thresors que la Terre tient enclos. Là en bas certains fleuves de broüet, lesquels font u soupes et une mer de jus gras, et savouré. Sur on void mille bateaux, barques, et gondoles lat briquées de la matiere de tourtes, par le moy quelles les Muses exercent, et mettent en usa laqs et rets, lesquels sont faits et cousus de sau saulcissons, peschans avec iceux des rissoles et gov et cervellats <sup>4</sup>. La chose toutesfois est obscure,

<sup>4</sup> Le pays de Cocagne, tel qu'il est décrit dans un treizième siècle, renferme des rivières où coulent les vins de France ; il s'y fait quatre vendanges par an ; jours fêtes et dimanches. Citons quelques vers d'après le donne le *Recueil des Fabliaux*, publié par Méon, t. IV, 1

De bars, de saumons et d'aloses  
Sont toutes les mesons encloses ;  
Li chevrons i sont d'esturjons,  
Les couvertures de bacons,  
Et les lattes sont de saussices ;

lac est esmeu, et arrouse le plan du ciel avec ses ondes grandement agitées. Le lac de Menas, ou de la Garde, ne fait tant de bruit quand les vents s'esclatent contre les maisons de Catulle. On void encore en ce lieu des cousteaux fraiz, esquels se voient cent chaudrons fumans jusques aux nuës, pleins de caillotins, pasteux et jonchées. Ces Nymphes demeurent à la pointe de la montaigne, et grattent le fromage avec des rappes percées : les unes se travaillent à former des tendres goudiveaux ; autres avec le fromage rappé frigolent et s'esbatent ensemble ; et, se laissant couler du haut de la montaigne à bas, paroissent comme grosses mottes avec l'enfleur de leur ventre. O combien est necessaire d'estendre et eslargir ses jouës, quand on veut remplir son ventre de tels goudiveaux ! Autres, maniant la paste, emplissent cinquante bassins de gras baignetz et crespes, et les autres, voians la poisle bouillir par trop, s'occupent à tirer hors les tisons, et soufflent dedans ; car le trop grand feu fait jetter le brouët hors le pot. En somme, toutes s'efforcent de venir à bout de leur gallimafrée, tellement que vous y verrez mille cheminées fumantes, et mille chaudrons attachez et pendus à des chesnes. En ce lieu, j'ay pesché premierement l'art Maccaronique, et Mafeline m'a rendu son poëte pansefique.

Il y a un lieu en France, prez les confins d'Espagne, nommé Montauban, lequel a grand renom par le monde. Ce n'est point ville ou cité, mais un chasteau très-fort, lequel est enfermé de triples murailles, construites et baties de pierres vives, lesquelles ne redoutent la batterie des grosses bombardes, non plus qu'un asne se soucie des mouches, ou une vieille vache des taons. Ce chasteau est basti sur le plus haut dos de la montaghe, et en tel endroit que les chevres barbues n'y peuvent monter. Ce

Moult a le país de délices...  
Par les rues vont rostissant  
Les crasses oies et tornant.

Duc Renaud <sup>4</sup>, ce paladin de France, ce dompteur de Magance, cousin de Sguergi, la plus franche lance qui fust au monde, l'a autresfois possédé, et tenoit tousjours en iceluy sept cens bannis, lesquels il entretenoit en ceste forteresse à ses despens. Après longues années, vint de sa race ce grand guerrier Guy, doué d'une proïesse merveilleuse. Guy estoit très-valeureux, et ne s'en trouvoit de plus genereux que luy, soit en paix, soit en guerre. Le Roy de France l'aimoit par sus toutes choses, et le tenoit tousjours auprès de soy, comme fisché à son costé, pour l'insigne beauté d'iceluy, et pour son regard gentil. La fille de ce roy, laquelle on nommoit Balduine, fut prinse au piege, et receut le dard du Dieu Amour, fils bastard de Venus. Il n'y avoit au reste du monde aucune qui fut plus belle qu'elle, et estoit très-agreable à son pere et à tout le royaume, estant venuë en l'aage nubile. Sa beauté nonpareille la faisoit juger n'estre sortie d'aucun humain lignage, et la croioit-on porter une face angelique. C'estoit une Pallas pour son entendement, et son visage representoit une autre Venus, et estoit fort gratieuse à un chacun, et liberale à tous les sujets de son pere. Mais enfin elle se sentit si fort embrasée du feu amoureux de son Guy, qu'elle ne pouvoit prendre aucun repos. D'autre costé, Guy estoit ignorant d'une fureur si chaude, et sans aucun soupçon tournoit le dos à l'Amour,

<sup>4</sup> Renaud de Montauban, un des douze pairs de Charlemagne, joue un grand rôle dans plusieurs romans du cycle carlovingien. Il était neveu de Charlemagne. Les plus anciennes épopées italiennes gardent le silence sur son compte; en revanche, il est un des héros de plusieurs poèmes français, tels que les *Quatre fils Aymon* et *Maugis d'Aigremont*.

Son histoire a été racontée fort au long dans un volume espagnol intitulé : *Libro del noble y esforçado cavallero Renaldos de Montalvan*; mais ce livre, qui a fait partie de la bibliothèque de Don Quichotte, est devenu aujourd'hui d'une rareté excessive, bien qu'il ait eu diverses éditions et continuations signalées dans le *Manuel du Libraire*, de M. J. Ch. Brunet, t. IV, p. 550.

et s'estoit toujours mocqué de son arc. Cependant le Roy feït publier par tout son royaume un tournoy et jousté solennelle, laquelle se devoit faire en plaine campagne. Ceste nouvelle s'espond par toutes les provinces lointaines, et le bruit d'icelle convie de loing force compagnies. Les Hirlandois, Escossois et Anglois se preparent d'y venir, comme aussi plusieurs de la Picardie et de Baviere. Ce mesme bruiet, passant en Italie, excite à s'y acheminer les Liguriens, Genevois, Savoysiens et Lombards, les plus courageux de l'une et l'autre Sicile, de la Toscane, de la Romagne, de l'une et l'autre Marque : des Senois, Romains, de la Pouille et de l'Abbruzzie, se mettent en chemin, ayans entendu qu'en la ville de Paris se devoit faire un si magnifique tournoy. Ceste ville est le lieu du siege principal du Roy des François, et qui se vante par tout estre si glorieuse, que depuis la naissance de Ninus ne s'est veu ville pareille à elle en toutes les parts du monde. Celle est fort recommandée pour les sciences, et encore plus illustre pour les armes. Le peuple d'icelle s'addonne à l'escrime, ou à disputer en l'une et l'autre part de toutes sortes de disciplines, ou à faire bonne chere et reverer Bacchus. Aucuns s'emploient aux armes; autres à fueilleter et apprendre les subtilitez de S. Thomas d'Aquin; voulant chascun, par tels moyens, faire preuve de sa valeur. Or des-ja les Chevaliers, la lance sur la cuisse, venoient de toutes parts en ceste grande ville, et de tous costez on voioit troupes arriver, lesquelles faisoit beau voir pour estre diversifiées selon l'usance ancienne, de plusieurs et diverses livrées, ainsi que chascun vouloit faire paroistre sa passion, ou son contentement. Mille charpentiers estoient en ce lieu travaillans à faire et dresser barrieres en une grande place, pour enclorre le camp, et dressoient des eschaffaulx pour donner commodité aux Seigneurs et aux Dames, de veoir plus à leur aise, du haut d'iceux, les gentils combattans. On voioit d'autre part, çà et là, les enseignes voleter au-dessus de

tours : et les Palais et maisons magnifiques épiées de longues banderolles, et guidons de toutes sortes de couleurs.

Chascun fait dresser son pavillon et ses tentes, et s'employe à donner habilement ordre à son fait. Toutes les ruës sont pleines de peuple. Les uns preparent et accommodent leurs armes : autres font ferrer leurs chevaux : autres se donnent du bon temps, rient, chantent, dansent. On n'oït que fifres et tabourins resonner par tout; mesmes les cloches ne sont espargnées pour par leur son et carillonnement rendre ceste feste plus gaillarde. Jour et nuict les portes de la ville sont ouvertes, entrans par icelle continuellement des bandes de gendarmes. Enfin en peu de temps l'amas se fait bien grand de toutes les parties de l'Europe, remplissant tous les environs de Paris. On y void grand'bande d'Allemands, d'Espagnols, et d'Italiens. Il ne peut avoir au monde tant de canaille qu'il y avoit lors à Paris; de Seigneurs et Barons; et estoit chose merveilleuse de veoir ensemble tant de chevaux. Les Palais, les escuries, hosteleries et tavernes, estoient pleines. Les uns, gargoüillant à table, s'esclatoient de rire; autres, en leurs boutiques et maisons, martelloient, aiguisoient, fourbissoient, et accommodoient armes. Pendant qu'un chascun s'occupoit ainsi, Balduine, pour l'amour qu'elle portoit à son ami Guy, attendoit de grande affection ceste journée, ainsi que follement la Synagogue des Juifs attend encore le Messias : car elle desiroit fort de veoir comme cet homme briserait ses lances; combien d'hommes il jetteroit par terre. Icele, estant accompagnée d'une belle et grande troupe de filles, de cent dames, et cent Duchesses, se presenta sur son eschaffaut, vestue d'une robe brochée d'or, qui rehaussoit merveilleusement la beauté des tapisseries riches, dont estoit tendu l'eschaffaut. Chascun soudain jette sa veue sur elle, et admiroit la beauté de sa face, laquelle, ressemblant en sa couleur naturelle le

et le vin meslez ensemble, n'estoit fardée d'aucun lanchet, ni sa couleur augmentée d'aucun rouget. Et comme Diane entre les claires estoilles resplendit, ainsi celle-cy paroissoit excellente entre toutes les jeunes filles. Si elle estoit bien regardée, icelle ne regardoit pas moins çà et là, promenant ses yeux le long et à travers la place du camp, pour veoir si elle pourroit point d'avanture apercevoir son amoureux. Incontinent Cupido, voletant legierement devant elle, luy representa son Baron. Ice-luy estoit monté sur un fort cheval; et ne paroissoit en sa personne moins robuste que son grand pere Renaud. Maniant les resnes de son cheval, la part qu'il voulut, luy fait faire quatre bonds en l'air, remplissant le contour du sablon. Ce cheval estoit d'Espagne, couvert d'un poil plus noir que charbon, ayant la teste petite, les oreilles courtes tousjours mouvantes, au milieu du front une tache blanche, et maschant tousjours avec la dent son mors, faisant sortir de sa bouche une escume blanche, et tenant les naseaux ouverts, soufflant et boursoufflant incessamment avec iceux; de son meufle touchoit souvent son ventre. Il estoit court, et quelques fois se ramassoit un peu de place comme si il eust voulu passer par le trou d'une coquille. Il estoit marqué de blanc aux trois cuisses, portoit sa queue serrée entre les fesses unies, et tousjours tremblant. Sa croupe étoit ronde: il ne s'arrestoit tant peu qu'on vouloit, galoppoit et se tenoit sous le mors. Son harnois estoit tout couvert d'estoilles d'or, et toutes les boucles estoient de mesme metal. Apercevant son ami, s'estonne, s'echauffe, et comme le feu s'enflambe: la pauvre fortunée lance ses regards vers luy, et ses sens se trouvent prins et attachés. Celle loüe son visage plein d'amour, et sa belle maniere, et enfin desire de s'acoster avec un si bon cavalier. Iceluy peu à peu s'approche du lieu où elle estoit, et marchant devant luy cent estafiers vestus de



et, haussant sa face, salüe les Dames, et sans y penser et à l'improviste jette sa veue sur Balduine : et les yeux se rencontrans les uns les autres, chascun tombe en la trappe, laschant Cupido ses fleches tant sur l'un que sur l'autre : et alors l'eschec et mat fut donné à Guy, lequel, à l'instant devenu comme estourdi, s'en retourna tout droit en son logis, emportant avec soy un grand dueil. Il descend de cheval, entre en sa chambre, et se jette sur un lict, se donne trois et quatre coups de la main sur la poitrine, et avec une voix plaintive fait une telle lamentation : « Ah, jeune enfant, où me menes-tu ! Ah, combien de pertes et dommages je veoy menacer ma teste ! Ha, malheureux et infortuné Guy ! Voicy un enfant qui te desrobe l'honneur autant que tu en pouvois avoir acquis par tous les tournois où tu l'estois trouvé, et qui comme un buffe te conduit par les nazeaux. Il y a bien de l'apparence que, comme victorieux, tu puisses maintenant rompre tant de lances ainsi qu'il le seroit besoin, et que tu peusses à la verité surmonter tant de braves Cavaliers, toy qui ores est vaincu si laschement par un enfant aveugle ! Ha ! miserable, esteins ou amortis au moins la flambe de ce boutefeu, avant que tu brusles comme une fournaise, sans y pouvoir plus donner aucun remede, n'estant aucunement extinguable par un million d'eau de la riviere de Brente. Ta race n'est de si grand lieu venue qu'une seule fille d'un Roy luy doibve donner une seule miette de son amour. O quel visage elle a ! O de quelle contenance assurée elle m'a frappé ! O de quels yeux ce nouveau basilique m'a ceilladé ! Il ne faut point que je jette la coulpe de ce mien mal sur moy : mais c'est elle qui seule en est cause. Elle devoit lancer autre part son ribaut regard. Car à bon droict on doit appeller les yeux ribauts, puis qu'ils sont si hardis d'ainsi en un chemin et passage assassiner un homme, et le laisser au moins touché de plusieurs playes. En vain, à ce que je voy, les dards d'Amour avoient rebouché cy-devant un

moy, et pour neant jusques à present j'avois soustenu la force de son arc. Mais iceluy s'advisant que la pointure de ses flesches ne pouvoit percer ma poitrine d'acier, qui estoit aussi ferme contre les filles, que se monstre assuerée la forteresse de Milan contre le canon, de la trousse de la mort il a tiré un fer mortel, et m'en ayant atteint, a ouvert la porte, et soudain toute ma liberté a été ravie par ce Diable. Car Amour n'est-il Diable? mais plustost huict Diables, qui contraint les hommes sages tomber en tant de folies. Nostre cuirasse n'a eu aucun pouvoir contre une telle blessure : jaçoit que souventefois elle soit demeurée entiere contre les balles d'arquebuz. Si, pour y resister, Jupiter eust opposé ces montagnes que la troupe des Geants meit les unes sur les autres, il eust follement perdu l'huile et son travail. » Pendant que ce Chevalier avec ces folles parolles troubloit ainsi son entendement, le bruit des armes et les fanfares des trompettes commencerent à se faire ouïr. Car, s'estant un chacun farci d'un bon repas, soubdain on monta à cheval, et enfin les joustes commencerent. Les trompettes et clairons sonnent leur fariraram <sup>1</sup>, et encouragent les plus vertueux. Les chevaux, à ce son, grattans d'un pied la terre, ne peuvent se contenir, se manient à voltes, hennissent, et du pied font voler le sable jusques au ciel. Le fariran des trompettes <sup>2</sup> et le pon pon des tambours estoit si violent, que l'on ne se pouvoit entendre l'un l'autre; encore qu'on s'escriast le plus qu'on pouvoit. Des-ja les Chevaliers, ayans couché leurs lances en l'arrest, se choquent rudement, et void-on plus de cent selles

<sup>1</sup> Onomatopée assez expressive. Il y en a d'autres et de nombreuses dans Merlin Coccaie. Elles méritent d'être recueillies lorsqu'on fera pour les onomatopées latines et macaroniques un travail analogue au curieux volume publié par Charles Nodier. (*Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*, deuxième édition, Paris, 1828, in-8.)

<sup>2</sup> *Trombette frifolant tararan.*

vuides de leurs chevaucheurs dès le premier assaut. Plus de mille lances sont brisées dont les tronçons volent jusques aux nuës, et les cris des combattans excitent de plus en plus leurs courages. Le Roy se delectoit fort à veoir un si beau spectacle, la joustes se maniant avec un plaisant et agreable succez. De dessus son eschaffaut, il notoit les plus vaillans combattans, estant vestu d'une robe enrichie de pierres precieuses, et ayant sur la cheveleure bien peignée, une couronne d'or. Le seul Guy demeure couché en son logis : luy seul, et seul, estendu sur un lict joustes contre soy-mesme. Enfin il oit les hennissemens des chevaux, qui retentissoient par l'air : cecy le fait devenir fol, et fantasiant divers discours en son esprit troublé, maintenant veut marcher, s'appellant soy-mesme couard, tantost il se ravise grattant sa teste. Et pendant qu'il se veautre parmi tels et tels pensemens, voicy venir vers luy Sinibalde, qui estoit le plus grand amy qu'il eust. Iceluy, le trouvant au lict malade : « Hola, dit-il, que fais-tu icy, compagnon ? Pourquoy pleures-tu ? ô chose nouvelle ! ô Guy, quelle chere non accoustumée me monstres-tu en ta face ? Le Roy desirieux de sçavoir l'occasion de ton retardement, et qui t'empesche de venir aux joustes, m'a envoyé vers toy. Chascun t'y appelle, tous t'y invitent, et te prient de venir au tournoy, lequel sans toy ne sçauroit rien valoir, et sera une chose tenue à l'advenir pour goffre et sans aucune grace, si tu n'y compares. Tu souspires encore, et de ces soupirs et de tant d'ennuy que je remarque en toy en penses-tu celer la cause ? Tu sçais la faveur que j'ai du Roy, et comme il fait cas de moy ? Partant, si tu penses que je puisse quelque chose envers sa Majesté, qui est plus suffisant que moy pour te delivrer de ces peines ? » Guy, soupirant, jette une œillade vers son amy, comme fait un pierreux ou graveleux estant en tourment, pour ne pouvoir jeter son urine obstant quelque pierre, qui bouche le conduict, quand il void le medecin, avec lequel il se reconforte un

peu. « O moy, dit-il, par-dessus tous les autres miserables, poussé çà et là par un mauvais sort, et dont la fortune n'est encore contente ! » Guy, s'escriant en ceste façon, declare enfin toute son affaire à son fidele Sinibalde ; et pendant qu'il en fait le discours, cent sortes de couleurs luy montent au visage. Sinibalde, d'apprehension, et de fascherie qu'il prenoit de son amy, se ride tout le front, comme coustumierement il nous advient pour quelque merveille inopinée ; ne parle aucunement, et se contient ainsi presque une heure. Enfin toutefois, tirant hors du poulmon quelque voix, il commence à parler, et s'efforce de luy tirer dehors telle bizarrerie, luy mettant au-devant plusieurs propos de raison. Il luy remonstre la droite voye, et celle qui est oblique et tortueuse, et comme la vie est tousjours accompagnée de cent perils. Il luy propose en après mille beaux exemples, lesquels estoient suffisans pour attendrir l'ame du cruel Neron. Mais, avec ces raisons, Sinibalde pile de l'eau en un mortier, et escrit sur la glace pendant la chaleur d'Apollon. « Ha, frere, mon amy, dit-il, ne te tue point toy-mesme, ne te casse point les jambes, ni te romps le col ! Où est allée ta grande vertu ? Où est ta renommée gaillarde ? Où est la grandeur de ton courage, pour laquelle on te dit par le monde estre le champion de justice, la lumiere de la guerre, le bouclier de la raison ? Veux-tu en un moment perdre des choses si rares, lesquelles Charlemagne n'a acquises en si peu d'années ? Tu pourrois meurement gouverner tout le monde, et maintenant tu souffres qu'une seule femmelette te gouverne ! O quelle sale et vilaine vergongne efface ta splendeur ! Laisse, je te prie, cet ennuy, et reprends ta propre prudence. Pendant que la nouvelle playe s'enfle, il la faut entamer avec le rasoir de raison. Aye devant tes yeux l'embrasement de la miserable Troye, laquelle a esté abismée par les guerres de Grece, de laquelle on ne pourroit veoir une seule bricque restée. Ce cheval a-il esté cause de sa ruine, au ventre duquel estoient cachez des

soldats? Tant s'en faut : mais ç'a esté un visage lascif d'une putain <sup>4</sup>, au laz de laquelle ce putacier chevreteux, ce Paris, prins, par les jambes et les aisles, comme s'arreste l'oyseau sur la perche, apasté par l'art et industrie d'un pippeur, a faict ce bel essay; que d'une guerre de fuzeaux il s'est rendu la foudre et la tempeste de son pays. » Par telles remonstrances Sinibalde pressoit son compagnon, quand en la mesme chambre vint entrer un autre compagnon de Guy, nommé Franc, armé de belles et luisantes armes, auquel le Roy avait aussi commandé de venir veoir quels empeschemens retenoient Guy au logis. Alors la honte n'a peu retenir davantage Guy au lict : et se jetant iceluy en pieds, demande ses armes. Ses serviteurs

<sup>4</sup> Ce mot, qui choque avec raison le lecteur du dix-neuvième siècle, n'éveillait nullement la susceptibilité de nos ancêtres.

On le retrouve dans une foule de pièces de théâtre de la première moitié du dix-septième siècle. La tragédie de François Perlin, *Sichem ravisseur ou la Circoncision des incirconcis*, Rouen, 1606, se termine par ces deux vers :

Quoi ! voulez-vous laisser impuni le vilain,  
Abusant de ma sœur comme d'une putain ?

Il était même alors admis en chaire, et des prédicateurs réimprimant leurs sermons avec approbation et privilège ne se croyaient nullement tenus de l'effacer. On peut s'en convaincre en parcourant les *Sermons* du Père Bosquet, publiés à Arras au commencement du règne de Louis XIII.

L'Italie offre dans ses poèmes et dans son théâtre maint exemples analogues. Dans l'*Orlando innamorato* de Berni, Charlemagne, irrité contre Roland, promet de pendre de ses propres mains ce *figliuol d'una puttana rinnegato*.

Une comédie de Fedini, *I due Penilie*, Florence, 1583, représentée solennellement en présence de la grande-duchesse de Toscane, nous fait entendre cette exclamation :

O puttana de mi, ha gran potenza l'amor,

Un auteur comique assez fécond, François Loredano, plaçait dès le commencement de sa comédie de la *Malandrina*, Venise 1587, in-8, ces paroles mal sonnantes : *Voler che s'insegni l'art del puttanesco a puttane avezze al bordello*.

hastivement les luy apportent, et arment leur maistre : et par-dessus le vestent d'une casacque, sur laquelle estoit portraict un lyon barré : sa salade estoit couverte d'un grand pennache, et au plus haut estoit enlevé un petit vieillard, lequel avec le doigt monstroït ces vers qui estoient gravez sur icelle :

Rien ne court plustost que le temps,  
Les heures ressemblent aux ans :  
Si tost que voyons l'enfant naistre,  
Aussi-tost se vieillist son estre.

Puis il monte tout armé sur un grand coursier, et prend une forte lance faite d'un chesne verd ; et, comme fâché en soy-mesme, donne des esperons à son cheval, et se presente au tournoy où les lances se brisoient à outrance. Il ne faut de donner la premiere œillade là où estoit Balduino : ce qui luy enflamba davantage son feu amoureux, et afin qu'il luy peut plaire luy quadrupla sa force, la rendant pareille à celle de Samson, avec laquelle, n'ayant en main qu'une machoire d'asne, il renversa tant de milliers d'hommes. Il avance son cheval, et outre-passe de grand vistesse les barrieres, et s'arrestant un petit pour remarquer l'estour des combattans, soudain lâche les resnes, et tenant la lance ferme en l'arrest, fait voler le sablon en l'air, et, courant d'une course legiere, fait trembler tout le camp. Il fait monstrier au soleil les semelles du premier ; le second fut par luy desarçonné ; le troisieme fut jetté au bas, donnant du cul en terre ; le quatrieme comme les autres fut renversé sur terre, le cinquiesme, portant envie aux autres, les accompagna de mesme ; le sixiesme, qui estoit de cheval, se vit incontinent homme de pied ; le septiesme estendit ses fesses sur le sablon ; le huitiesme s'apperceut incontinent estre desmonté ; le neufviesme fut contrainct ouvrir les genoux et *quitter la selle* ; le soleil se voulut cacher *quand le dixiesme, malgré luy, luy monstra le talon*

l'envers. Guy en jetta par ordre ainsi plusieurs autres, et, courant ainsi çà et là, toujours se souvenoit de Madame, et à chasque coup qu'il donnoit, avoit ce mot en la bouche, le prononçant toutefois d'une basse voix. Le Roy fut grandement estonné pour les faicts merveilleux que faisoit Guy, et dit ces mots : « Voilà Guy la gloire de toute la nation Françoise ! O combien il represente les chevaleureux faits de nos ayeulx, à sçavoir du grand Roland, et du fort Renaud ! Il est sans doubte qu'il remportera chez soy la palme, et l'honneur de ce tournoy. » Balduino aussi quelquefois disoit à ses Damoiselles : « Si je ne me trompe, ce brave Baron, qui ainsi desmonte les autres, est cet insigne Guy ? O qu'il est vaillant ! O comme il porte bien sa lance ! Voyez-vous comme fort à propos il manie les resnes de son coursier, et avec quelle dexterité il assene ses coups sur le heaulme des autres ? » Elle n'avoit pas plus-tost achevé ces mots, monstrant, en parlant et en riant d'aise, ses perles blanches avec son rouge croual, qu'incontinent le son des trompettes fut ouy, comme on a accoustumé de faire quand on veut finir la joute, et faire la retraicte. Guy demeura seul au milieu du camp, regardant autour de soy, ainsi que fait un superbe victorieux. Mais toutefois n'est-il pas victorieux seul, estant le vaincu d'Amour, portant les fers aux pieds, le carquant au col, et les manottes aux poings. Le Roy, accompagné de tout son conseil, va au-devant de luy : mais Guy, l'apercevant, soudain descend de dessus son coursier, et, haussant sa visiere, fait paroistre son visage tout baigné de sueur, et baise le genouil du Roy. La majesté, luy commandant de remonter à cheval, tire de son doigt un très-riche anneau, auquel estoit un très-grand rubi luisant comme une estoille, et le donne à Guy pour prix de la victoire, estant peut-estre comme arrhes des espouzailles de sa fille. Et toutefois sa pensée ne tendoit aucunement à telle chose, combien que tel present fut un advancement de nopces : nopces, dis-je, malheureuses, et qui seront

# LIVRE I.

suivies d'une vilaine ruyne. Guy, humiliant sa face, receut ce beau present, digne certes du travail qu'il avoit prins; et, en le prenant, baisa la main du Roy en s'inclinant fort bas. Puis marchent vers le Palais, estans suivis d'une grand'troupe de personnes, les trompettes et les fifres sonnans tousjours devant. Or le soleil, las de son chemin journal, se cachoit des-ja sous les ondes pour se reposer, et laissoit sa sœur enceinte de son amy; et c'est pendant on donne ordre au soupper Royal. On oit, par les cuisines, des deschiquetis, des cliquetis de cousteaux, du tintamarres des chaudrons, et poisles. Les entrées d'icelles couvertes de portiques, se voyent rendre la fumée en dehors, et sont souillées tousjours d'eaux, et de graisses. Là sortent plusieurs odeurs de chairs rosties, et bouillies, lesquelles aiguissent l'appetit de ceux, qui les sentent. Il y a en icelles plus de cent serviteurs obeissans aux cuisiniers : une partie d'iceux portent le bois, autres esgorgent, autres font bouillir les poisles et chauderons. L'un tue un cochon, l'autre des poulets, cestuy-cy estrippe l'autre escorche, un autre plume en eau chaude des chapons; cestuy faict bouillir testes de veau avec la peau, autre embroche des petits cochonnez, tirez encore qu'on a du ventre de la truie, après estre lardez. Celuy qui commande en qualité de maistre cuisinier, se nomme Chambo, lequel estoit subtil et inventif à trouver friandises de gueule, et plaisantes au palais. Iceluy, presida en une chaire, commandoit entierement à tous les cuisiniers, et quelques fois battoit la canelle et pilloit l'espice sur le dos des marmittons et souillons de cuisine. Il y avoit un, qui fricassoit avec du lard les foyes des porcs lailles : un autre, sur les fricassées, asperge du gyngembre et du poivre : un autre fait une saulse jaune aux oyseaux de riviere. Un autre tire dextremement les faisans, après avoir tasté du bout du doigt, s'ils sont bien cuits. Ces autres ne font que tourner le moulage de cuisine, et coulent les amandes et saulses poivrées. Autres tirent



four des pasteuz en pot, sur lesquels on jette de la canelle de Venise : un autre tire de la marmite des chappons bouillis, lesquels il met en un grand plat, et espend dessus des gouttes d'eau rose avec du sucre broyé et le couvre d'un test plein de brasier. Mais à quoy m'amuse-je à remplir ce discours de telles faderies ! Enfin le soup-per s'appreste, lequel par sa delicatesses estoit assez suffisant pour ressusciter les morts. On commence à apporter grande quantité de salades tant cuites que cruës, que cent serviteurs et autant de pages apportent, lesquels sont vestus d'une mesme couleur, à sçavoir d'un drap d'Angleterre teint en bleu azuré semé de blanches fleurs de lys, par derriere et par devant. Leur habillement est si proprement joint à l'Allemande, qu'à grand peine se peut veoir la cousture de tels juppons. Arrivans prez la table, font de grandes reverances, plians les jambes l'une après l'autre fort legerement çà et là. Le Roy s'assied le premier, tenant le plus haut lieu de la table, estant vestu d'un accoustrement broché d'or. A sa dextre estoit assise la Royne, et à son costé gauche Guy, par le commandement du Roy. Balduine, esprise d'Amour et aveuglée par cet enfant aveugle, s'avance ; et, ne se souciant de donner quelque tache à son honneur sans aucun commandement, se sied promptement à costé de Guy, et la pauvrete jette du bois dedans le feu ardent. Après, par un long ordre, tous les Seigneurs et Barons prennent place. Chascun estoit affamé, et desiroit de bien manier les jouës. Le travail et l'exercice de la joute avait fait digerer tous les precedens repas. Les pages, par une longue suite, apportent les mets sur la table. Des gentils-hommes servans marchent devant la viande, et avec un grand silence mettent les plats sur la table, faisans aussi marcher les laquays, comme est la belle usance d'une famille Royale, et comme on a accoustumé de faire devant les grands Seigneurs. On n'oit aucune parolle sortir de leur bouche, s'il n'en est besoing, et ne se faict aucun bruit, si ce n'est

d'aventure, quand quelqu'un de ces gentils-hommes servans donne un soufflet à un page, ou quelque coup de pied à un chien. Il y a trente escuyers, qui ne cessent de trancher les viandes, desmembrer des oyes, oysons, chappons, pieces de veau : decouppent les saucissons, et mettent par rouelles, les tenans d'une main avec la fourchette. Iceux toutesfois, en decouppant, retiennent pour eux les meilleurs morceaux, et gardent pour eux les croppions des chapons. L'Abruze avoit envoyé à ce festin ses jambons fumez ; Naples, ses goudiveaux ; Milan, ses soupes jaunes, et ses cervelats, qui contraignent les biberons François de vuidier souvent les bouteilles. Après avoir mangé le bouilli, les gentils-hommes servans font commandement d'apporter le rosti. Et aussi-tost jambons, faisans, francolins, chevreaux, levraux sont apportez, tout autre espece d'oyseaux, que le faucon et l'esprevier peuvent arrester avec leurs serres, et que le gerfaut a accoustumé d'étriper. On appose pour entremets des amandes, de la saulse verte, du jus de citron et d'orange, de la moustarde. On presente après des tourtes, du blanc manger, composé avec lait de vache, et des plats plains de rissoles toutes couvertes de sucre et de canelle. Après s'estre un chacun bien repeu de ces viandes grasses, et tant que leurs panses estoient pleines jusques au gosier, qui contraignoit de lascher la ceinture ; au seul signal des gentils-hommes servans, promptement fut levé le reste de la mangeaille de dessus la table.

Puis, on apporta une grande quantité de tasses d'or et d'argent, et enrichies de perles : dedans icelles estoient diverses confitures toutes dignes d'un Roy, et la table en estoit si chargée, qu'il sembloit qu'elle en plioit. On apporta morseletz, amandes, pignons, maschepains, et cent autres deguisemens de fruicts conficts ; enfin on presente en des grands vases la boisson fumante ; et de tous les vins, la gloire est donnée à la malvoisie, pour laquelle *nos anciens disoient le feu s'amortir par le feu. Il n'y*

avoit pas faulte de raisins de Somme, qui est l'honneur du Royaume de Naples, et la friandise de Rome, ce sont les montagnes d'Orphée, et là se procrée le vin qu'on surnomme grec, lequel fait descendre les compagnons sous les treteaux. Les vins Mangiaguerre et Vernacquie y furent entremeslez, et aussi ceux, desquels la Bresse se vante, le vin Triboan, de Modene, ne fut pas mis en dernier rang, ni le muscat de Peruse, qui en la teste des Allemans engendra cent sortes de chimeres. Tant de sortes de vins ne se passerent pas sans celuy de la belle vallée de Cesenne, ny sans les douces urines que Corse pisse : un nombre infini de flacons et bouteilles estoient pleines de tels vins excedans en bonté tous les autres. Desjà toute ceste brigade, ayant la fumée du vin montée en teste, commençoit fort begayer, avec propos et parolles mal liées ensemble. Chacun parle, et nul ne se taist, force baveries, bourdes, menteries, mille propos de fusées, sans aucun arrest, ny mesure, comme bien souvent il arrive apres une longue et continuelle beuverie. Par entr'eux y avoit personnes de tous pays : et, pour ceste cause, le vin les pousoit à parler leur langage tous ensemble, en sorte que le ciel n'ouit pas plus de diverses clameurs, lors qu'avec la tour Babel on pensoit surmonter les estoilles. Les Italiens contrefont les François; les François veulent imiter les Allemans, tant est divine la matiere et la forme qui est dedans le tonneau. Sur ces plaisans devis viennent les chantres, qui estoient Flamens, et excellens en leur art. Iceux, après avoir bien beu du bon piot, se mettent à chanter avec voix tremblantes, lesquelles la gorge facilement envoie dehors, ayans tous une poitrine ferme et robuste. A l'accord de telles voix, et à telle melodie, tous ces causeurs se taisent, et toutes choses estans en repos, ny pied, ny banc, ny rien quelconque entrerompt un si doux plaisir que recevoit l'oreille. Après ces chantres, entrèrent en la salle cinq joüeurs de flustes, tres-experts, lesquels après avoir joué

# LIVRE I.

de leurs flustes, s'esleverent avec un grand retentissement des joueurs de hautboys, et avec leurs tons merveilleux font cognoistre par toute la ville de Paris. En soufflant leurs instrumens, vous leur verriez les jouës grandement enflées, et iceux ne faillir jamais à boucher dextrement les trous avec leurs doigts, les maniant legerement haut et bas, avec une grande assurance : et leur musique diminue si melodieusement, que, de huict personnes qui estoient, vous eussiez estimé iceux estre cinquante. Ces melodies servoient de fournaise pour enflammer de plus en plus le cœur de Balduine. Guy en ses entrailles n'est pas moins eschauffé. La prinse de tant de sortes de viandes, de tant de sortes de vins avalez, qui entretiennent les uns et les autres le regne de Venus et de Cupido ; les chansons musicales, les doux luthz, les harpes, les lyres et autres instrumens de musique, avoient attaché ces deux jeunes personnes à des laz malaisez à rompre, et brulloient au dedans, et les avoient despoüillez de raison. L'Amour avoit lasché sur eux tant de flesches, qu'il en avoit vidé cent carquoys, ensorte qu'il ne leur restoit en leur corps aucune partiè entiere, sur laquelle ce bourreau d'Amour eust peu lancer encore aucun dard. Desjà Diane commençoit avec un peu de clarté à se faire paroistre montée sur son rosaïque palfroy. Les chantres, les hautboys, les dances, le bal, à dieu s'en vont, ne retournent jamais les heures vers nous. C'est assez joué, c'est assez caquetté. On donne aux bouffons les livrées. La salle est vuide, et s'en va-on dormir : chacun reprend son logis et son hostellerie, et expose en proye son corps à l'obscur sommeil. Le seul Guý, esmeu comme la vache picquée d'un taon, allant çà et là, ne peut tenir aucun droict chemin. Hà, comme l'Amour contrainct les sages de se battre eux-mesmes ! Qui est celui, qui pourroit prendre un tel oyseau, contre lequel nul filet, ny aucun tresbuchet a puissance ? *Cæsar*, qui subjugua le monde, estoit vertueux ; une femme vilaine le rangea soubs le joug.

traverse? » Pendant telles joyeuses risées, ils se broc-  
l'un l'autre sans se mordre : Berthe se resjouit au  
approche du feu un petit banc à quatre pieds ; il  
sur iceluy une toïaille ou nappe faite de chanvre et  
touppe, laquelle, selon le parler de Cipade en-mati-  
toile, on appelle trilise ; sur icelle pour une salière  
une boîte, en laquelle y avoit eu autrefois de l'eau  
pour la rongne, et pour chandelief, il accommo-  
rave creusée par un bout, dedans laquelle il avoit  
demie chandelle, qui en bruslant perdoit une par  
son suif, se fondant et coulant le long d'icelle : il  
aussi préparé une salade composée de plusieurs  
d'herbes, y jettant un peu de sel dessus et du vin  
et quelques gouttes d'huile tirées du crezieu, les  
reservoir pour seulement rendre ses salades plus ha-  
bles pour ceux qui le venoient voir. Le lict n'est  
loing de la table, et contre iceluy estoit un poin-  
bon vin, qui ne sentoit aucunement le moisi. Il tira  
celuy, et en emplit une grosse bouteille, et la mit  
la nappe : et, de peur qu'icelle devint tachée de la  
geur du vin, il nettoye le cul de la bouteille, et met  
sous un tranchoir de bois. Puis il apporte du pain  
noix, et un fromage frais, et met le tout sur la  
Enfin, icelle se trouve garnie, et la barque est prête  
sortir du port. Il ne faut plus que mettre la main à  
mes, prendre des cuillieres. Cela dit, il fait un signe  
la cruche, avec laquelle un chacun lave ses mains,  
essuyent avec le panneau d'un vieil rets et filet ; en-  
sant et envoyant à tous les diables leurs ennuyes et  
que ces amans pouvoient avoir, ils s'assient eux à la  
table, se gaudissant, et raillant ensemble, et mangent  
promptement la salade ; puis un chacun boit dedans  
escuelle, la voidant entierement : car qu'y a-t-il de  
plaisant, qu'après voir depesché une salade, exposé  
veüe des estoiles le cul du verre ? Cela expédié,  
*premiere rencontre*, ces vaillans hommes ruinent la

384 : le Notaire prend la plume pour écrire choses laccaronnesques : les Boulangiers se rangent à leur four : le Maréchaux à leurs forges : le Barbier commence à aiguiser ses rasoirs. Mais le Roy avec sa Court s'achemine vers l'Eglise, et fait ses prières envers les saints et anges pour soy, et pour les siens, pendant qu'en peu d'heure la Messe se dit. Icelle achevée, et s'en retournant au Palais, on luy vint dire et annoncer cette triste nouvelle, et de laquelle il n'avoit eu aucun soupçon précédemment, et par dessus laquelle il n'eut sceu recevoir un plus grand ennuy, en l'assurant que Guy avoit emmené sa douce fille. Sur quoy sa face soudain se tourna en semblance de marbre blanc, et demeura en place comme une souche, si grande fut la force de son estonnement. Quand toutefois il eut reprins son entendement, il jugea bien que tel acte estoit lasche et vilain, commis sans aucune occasion par un sien vassal plein d'ingratitude. Et, pensant à une si enorme faute, l'ire et la cholere

<sup>1</sup> A l'époque où Folengo écrivait sa burlesque épopée, l'examen des urines jouait un grand rôle dans la science médicale; de nombreux et longs traités étaient composés à cet égard. Leurs titres rempliraient ici un ou deux feuillets qu'on se dispenserait de lire.

Bornons-nous à mentionner le traité grec de Théophile, *de Urinis*, dont il existe diverses éditions; les vers latins de Gilles de Corbeil, *Carmina de urinarum judicis*, publiés pour la première fois en 1483, souvent réimprimés avec commentaires, et qu'un savant docteur allemand a fait paraître à Leipzig en 1826 avec préface et notes nouvelles.

M. Daremberg, dans ses *Notices et Extraits des manuscrits médicaux*, 1843, signale comme inédits les ouvrages de Magnus, de l'herz et de divers autres écrivains sur le même sujet.

Ajoutons que le *Fasciculus medicinarum*, de Jean de Ketham, plusieurs fois réimprimé à la fin du quinzième siècle, renferme un traité intitulé *Judicia urinarum*, et parmi les gravures en bois qui décorent ce volume et qui sont dignes d'attention comme étant les premières qui aient représenté des sujets d'anatomie, on en trouve d'abord une qui montre une foule de verres remplis d'urine.

gens de ce monde, il y a six mille sortes de volonté : l'un a peu de bien, et encore ce qu'il en peut avoir, il l'abandonne à un chacun. Un autre est avaricieux, ayant autant de revenu que Cosme de Medicis, ayant aussi grand nombre d'escus que Augustin Ghisi. Il ne despend rien, il ne donne rien, il espargne tout; mais, estant misérable et malotru, il rapine, et vole ce qui appartient à autrui.

« Si j'eusse esté Roy, si Prince, si Duc, si Pape, quel contentement d'esprit, quelle paix, et quel repos la Fortune m'eust-elle pu donner plus grand que celui que j'ay à present? Que pauvre homme est celui, qui estime le Turc, le Sophi, le Pretc-Jan, le Soldan, Barberousse, le Pape, le Roy, les Ducs, et telles riches personnes, estre plus alegres, plus joyeux que moy, ny que les miens, ny que vous autres, et tels mandians! Je mange en plus grande patience une gousse d'ail, que les Papes, ou autres grands Seigneurs n'avallent leur coulis, et prestis de perdrix, ou de chappons. Vous repaissez votre ventre affamé en plus grand repos d'esprit d'un pain mendié, et beuvez d'un meilleur goust, par les huys, mille restats de vin, que ne font aucuns, lesquels en esté, sous leurs bonnets de velours, et sous leurs rouges chapeaux, boivent leurs bons vins rafreschis en temps d'esté avec de la glace. La Caguesangue les puisse emporter <sup>1</sup>, le cancre les tuer, la foire les puisse tourmenter de peur, et doutans mourir pour avoir avalé de la poudre de diamant, n'ayent le loisir et espace d'entrer dedans le ventre

<sup>1</sup> Rabelais s'est sans doute souvenu de ce passage lorsqu'il a écrit : « Que le maulubec vous trousque. » (Prologue de *Gargantua*.) Ajoutons que semblables imprécations ne sont point rares dans les écrits facétieux. L'auteur d'un livret fort singulier, imprimé en 1608 (*Premier acte du synode nocturne*), a imité ce passage et l'a mis en dialecte languedocien : « Mal saint Anthony bous rape, mal de terre bous hire, lou maulaucis de Biterne bous trigosse. »

le Rosane, et entrent dans la courtoise ville de Mantoue : Mantoûe, dis-je, qui autrefois a esté bastie par les Mantois. Icelle pour lors estoit languissante sous Finique tyran Gaïoffe, extraict et conchié d'une lasche famille. L'entrée de cette ville est la porte qu'on surnomme de Lyonne. En icelle se tenoit lors Sordelle, Prince le Coit, et Baron de Volte, et qui possedoit tout le territoire de Caprian. Cestuy-cy avoit autrefois gagné en duel son plusieurs tournois mille prix, tant par les Gaules, par les Allemagnes, par les Espagnes, que par tous les Royaumes des tyrans, depuis le Rhin jusques à l'Empire de Syphie. Mais iceluy, pour lors estant parvenu en un aage fort caduc pour le grand nombre d'années qu'il avoit, et estant chastré, ne faisoit plus que donner conseil aux autres. Guy, entrant avec sa pauvre femme, appërçoit Sordelle estant encor fort membré, et se tenant lors debout devant la porte de son beau et haut Palais, auquel autrefois les descendans de l'ancien Grignan avoient fait leur demeure. Incontinent Guy reconneut son compagnon d'armes ayans esté ensemble en plusieurs batailles contre les Turcs et les Mores : mais toutefois, ne voulant se faire cognoistre à luy, se destourne, et, baissant le visage, prend soudain la ruë, qui tire à la porte de S. George, et par icelle sort de la ville. N'ayans faict gueres plus d'un mille, ils se trouvent d'aventure près d'une grande ville, presque en grandeur pareille au Cathay, et, pour le trafic des deniers et marchandises, ressemblant à Milan ; laquelle on appelle Cipade, pour estre située au delà du Pade, autrement dit Po. Icelle, à l'occasion de ses grands Paladins, fait retentir sa renommée jusques au ciel, traverse tout le monde, et descend jusques au Royaume des Diables. Mais, combien que d'icelle fussent sortis mille vaillans personnages, soit pour gagner le prix des tournois, soit pour combattre à cheval, ou à pied, Cipade néanmoins a tousjours esté douée de meschans. Veronne une grande quantité de laine de ses brebis et moutons



Bresse tire force fer de ses montagnes ; Bergame engendre des hommes avec la gorge grosse et pendante ; Pavie assouvist Milan de porreaux et de choux ; Plaisance fournit tous les pays de ses fromages ; Parme produit des grosses citrouilles et gros melons ; Resan nourrit de bons courtaux ; Mantoüe nourrit des bonnetiers, des carpes limoneuses. Si tu veux manger des poids et fèves, va à Cremone ; va à Cresme, si tu veux employer la fausse monnoye ; Boulongne engraisse les bœufs ; Ferrare grossit les jambes ; il n'y a Modenois, à qui la teste ne soit fantasque ; autant qu'il y a de mouches en la Poëlle, autant Venise a de barques et gondoles ; le Piedmont brule tous les ans mille sorcieres ; le Padouan engendre des paysans pires que les diables ; la belliqueuse Vincenze nous donne des chats allegres et dispos à sauter et grimper ; le Chiogeois est plus apte au gibet qu'au navire ; Ravenne a en soy des maisons vieilles, et anciennes murailles ; et Cervie sale par le monde un nombre infini de porcs : et toy, Cesonne, tu ne fais pas peu de profit avec ton soulfre ; nulle peinture se peut esgaler aux escuelles de Fayence ; la vallée de Commachie fournit de très-bonnes salades confites ; entre les Ceretans Florence porte ses vanteries ; Rome ne cherche que les morceaux frians, et qui facent lecher les plats ; autant qu'on voit de Barons par le Royaume de Naples safraniers, autant la larronnesse Calabre luy fournit de larrons ; autant d'enfans que Gennes procrée, autant de testes aiguës façonne la sage-femme ; Siennese a tousjours eslevé de belles filles ; Milan n'est jamais sans bruit en toutes les rues pour le martelage des artisans, pendant qu'ils forgent des boucles pour des sangles, et qu'ils percent des esguilles ; ceux qui mettent des clous aux souliers, et rabillent des savattes ; ceux qui couvrent les maisons de chaume ou ramonnent les cheminées sont Commaschiens ou Novarois : mais la très-renommée Cipade, de laquelle à présent j'escriis, a tousjours eu en abondance de la riche

marchandise de meschante canaille. En ce lieu donc Fortune guida les pauvres amans, et ne voulut les conduire vers de semblables larrons ; mais la premiere rencontre qu'ils feirent, pour se loger en entrant, fut la maison de Berthe, comme on dit surnommé Panade. Ce Berthe estoit un paysant et venu d'un cuisinier, et estoit tant courtois, tant guay, et gaillard, qu'il n'y avoit aucun qui fut si gay, si courtois, et gaillard que luy ; et combien qu'il fut citoyen de ville, il n'avoit eu femme, et n'en avoit, et ne se soucioit pour lors d'en avoir, de peur que chassant les mouches de sa teste il ne rencontrast des cornes, et qu'il luy fallut porter et endurer un taon sous la queue, qui, le tourmentant par trop, lui fait rompre le col. Toutes ses delices, et tous ses joyaux n'estoient que son jardin, et neuf brebis, avec sept chevres, une vache, un aane, un porc, une chatte, et une poule ; de là dépendoit toute la substance de son labeur, avec laquelle il cherissoit tous les bons compagnons et les passagiers, d'une face tousjours riante. Guy voyant le soleil s'aller coucher sous les eaux, et loger ses chariots avec les gremouilles, une honte de demander à loger gratis luy reugist soudain le visage. Mais cet ennuy luy apporta moins de douleur, d'autant qu'Apollo s'esvanoüissant luy couvroit ceste honte par l'obscurité suivante. S'encourageant ainsi sous la brune, il entre hardiment en la court, qui estoit fermée tout autour de murailles faites de terre et gazons meslez avec de la paille. Le mastin du logis commence à abbayer, et avec son baubau appelle son maistre, lequel avoit desjà fermé l'huis de sa petite chaulmine. Iceluy sort dehors à l'abbay de son chien, tenant en sa main droite une cuillere, et de la lumiere en la gauche ; car lors il escumoit le potage, qu'il preparoit pour son souper. « Ne voulez-vous pas, dit-il, ce soir loger avec moy ? Entrez, je vous prie, ce que j'ay est commun à un chacun. » En disant ces mots, il les emmene au-dedans de son logis, et referme la porte, et ap

clameurs, renverse sens dessus dessous toute la famille; ou si, comme un autre Acteon, ils portent en teste un bonnet cornu. Là-dessus il sort de la chambre, et va à l'étable, et deslie ses chevres, son pourceau, son asne, sa vache, et ses brebis, et les meine tous ensemble aux champs pasturer. Balduine demeure seule à la maison, et ne peut appaiser ses larmes, son mary estant party, et soustenant avec sa main sa teste toute pensive; voici arriver, que soudainement ses boyaux commencent à se brouïller en son ventre avec une grande douleur: car un accouchement la presse, et est contrainte de jetter hors de haults cris; et Balde, non encore nay, luy tire, et jette de grands espoïnçonnemens, et esclancemens Elle tremble fort, malgré qu'elle en aye; tantost la pauvrette se jette d'un costé, tantost de l'autre, chose qui estoit pitoyable à veoir. Elle n'a point de sage-femme qui la puisse secourir, comme est la coustume. Elle appelle pour neant ses servantes, ausquelles elle souloit auparavant commander, ainsi que peut une fille de Roi: mais elle les appelle en vain, et le chat veut bien respondre *gnao*, mais non pas donner secours. Elle n'est point enfin tourmentée sans raison, pendant que d icelle veut naistre toute la force et puissance des Barons. Tout ce qui doit estre illustre, ou par lettres et sciences, ou par Mars et par la guerre, ne sort pas aisement du ventre de la mere: et, outre la coustume, vient au monde avec penible tourment. Enfin naist de Balduine la force de toute proüesse, la fleur de toute gentillesse, Balde, la foudre des batailles, la droicture de l'espée, la vigueur du bouclier parmi les armes, parmi les batailles briseur de lances, le brandon, et boutefeu cruel contre ses ennemis, et une vraye bombarde poussée à travers plusieurs escadrons. La dureté d'aucun rocher, ny l'acier, ny aucun grand rempart, ny aucun fossé d'une grosse et forte muraille ne se pourront *tenir fermes et asseurez* contre le marteau pesant de sa valeur. Ce Balde naist ainsi sans secours d'aucune sage-

cousteau, et escaille ces poissons, les vuide, et jette la penne; puis, escorche les grenouilles, comme si elle des-chausait des braves. Guy, la voyant ainsi embesognée, ne se peut tenir de rire, considérant une femme si illustre avoir si bon cœur, et se monstrier si joyeuse contre la Fortune. Iceluy aussi, se levant de son siege, fait pareille demonstration d'estre guay et gaillard : et quittant tous les ennuis de si grands marrissons, qu'il pouvoit avoir, il s'employe comme Balduine à donner ordre au souper.

Il amasse de la paille, qui çà et là dedans et dehors la maison estoit espandue, et rastelle quelques petits bouts de bois et esclats, qui estoient sous le cul du four, et les met au feu faisant une grande flambe : de peur toutefois qu'un si grand feu ne se consume trop tost, il met dessus une poêle, et fait bouillir de l'huile pour fricasser le poisson. Balduine taillade avec une veüe basse son homme, et, estant delivrée de melancholie, se prend à sourire de tout ce qu'elle luy voyoit faire, ne pouvant quasi retenir sa rate. Car, contemplant cet homme, elle remarque combien il est mal propre à remuer telle poêle de cuisine, lequel, malgré qu'il en eust, la fumée, la saleté de la cheminée, le feu petillant, contraignoient de pleurer ses pechez. Tantost il touche de sa main à son front, tantost à ses cuisses, et autrefois il frotte ses yeux : car, pour l'ardeur du feu, le front luy suoit à bon escient ; il cache ses jambes l'une sur l'autre, y sentant le feu trop aspre ; et la fumée lui bouchoit les yeux ; il mouche aussi son nez, et est contraint maudire le bois verd, qui causoit telle fumée. Balduine, riant davantage, voyant telle patience en son homme, y prenoit grand plaisir. Guy, la voyant ainsi rire, luy dit ces mots : « Le sage Socrates disoit qu'il y avoit trois choses qui chassoient l'homme et le contraignoient sortir hors la maison : à sçavoir, le feu, la fumée et la femme maligne. » Balduine soudain luy respond : « Ho, tu ne te soucies toutefois d'oster ceste con-

troverse ? » Pendant telles joyeuses risées, ils se brocardent l'un l'autre sans se mordre : Berthe se resjoûit aussi, et approche du feu un petit banc à quatre pieds ; il estend sur iceluy une toûaille ou nappe faite de chanvre et d'estoupe, laquelle, selon le parler de Cipade en matiere de toile, on appelle trilise ; sur icelle pour une saliere il met une boëtte, en laquelle y avoit eu autrefois de l'onguent pour la rongne, et pour chandelief, il accommode une rave creusée par un bout, dedans laquelle il met une demie chandelle, qui en bruslant perdoit une partie de son suif, se fondant et coulant le long d'icelle. Il avoit aussi préparé une salade composée de plusieurs sortes d'herbes, y jettant un peu de sel dessus et du vinaigre, et quelques gouttes d'huile tirées du crezieu, lequel il reservoit pour seulement rendre ses salades plus honorables pour ceux qui le venoient voir. Le lict n'estoit pas loing de la table, et contre iceluy estoit un poinsson de bon vin, qui ne sentoit aucunement le mois. Il tire d'iceluy, et en emplit une grosse bouteille, et la met sur la nappe : et, de peur qu'icelle devint tachée de la rougeur du vin, il nettoye le cul de la bouteille, et met dessous un tranchoir de bois. Puis il apporte du pain, des noix, et un fromage frais, et met le tout sur la table. Enfin, icelle se trouve garnie, et la barque est prestée à sortir du port. Il ne faut plus que mettre la main aux rames, prendre des cuillieres. Cela dit, il fait un saut vers la cruche, avec laquelle un chacun lave ses mains, et les essuyent avec le panneau d'un vieil rets et filet ; et chassant et envoyant à tous les diables leurs ennuyes et soucis que ces amans pouvoient avoir, ils s'assient eux trois à table, se gaudissant, et raillant ensemble, et mangent promptement la salade ; puis un chacun boit dedans un escuelle, la vuidant entierement : car qu'y a-t-il plus plaisant, qu'après voir depesché une salade, exposer à la *veuë des estoiles* le cul du verre ? Cela expédié, dès la *premiere* rencontre, ces vaillans hommes ruinent le reste

et à travers : soudain à trois coups les œufs sont  
 On ne sçait que deviennent les huit rosties qui  
 en une escuelle; ils mettent en pieces cruelle-  
 : dards ou gardons, et n'en veulent laisser un  
 plat, qui puisse en renouveler la trace. Mais,  
 sjà le ventre mieux farci, pour venir à l'ome-  
 laschent la boucle, et commencent à redoubler  
 opos. Berthe enfin, avec une douce et amoureuse  
 commence et dit ces mots : « Tout ce que vostre  
 de bien en ce monde, il l'employe tousjours  
 onté des bons compagnons. J'incague les Roys,  
 ereurs, les Papes, et Cardinaux, moyennant que  
 : manger en paix mes petits appetits, et ciboules,  
 ne soit permis de donner à desjeuner du revenu  
 chevres à mes compagnons. Je ne sçay qui vous  
 où vous allez, ny d'où vous estes arrivez en ce  
 ample territoire de Cipade. Je ne veux point  
 rir, ny sçavoir les affaires d'autrui : Neantmoins  
 ts, vostre face, et votre langage, et ces parolles,  
 t bien, ma foy, et autres semblables me demons-  
 e vous estes estrangers. Mais, si n'avez aucun  
 cune maison, aucun fond, et si ne sçavez aucun  
 et n'avez aucune boutique, et que Fortune vous  
 lu si denuez de tous biens, tout ce que j'ay est  
 vivez icy avec moi ; ma vache, mon asne seront à  
 is. Qui voudra manger, si mange : qui voudra ti-  
 uict, si en tire. J'ay cinq journaux de bonne terre,  
 tous les ans je recueille quantité de divers  
 des naveaux, des raves, des choux, des concom-  
 s citroüilles, des porreaux, des febves nouvelles,  
 ons, des aulx, des ciboules, et, par sur tout, grande  
 de melons, dont je reçoÿ grand profit, aussi  
 : de ma vache et de mon asne. Tout cela est au  
 dement de vostre Berthe, mais pardonnez au mal  
 e ma langue, je voulois dire au comuandement  
 s compagnons, comme c'est raison. Entre les

gens de ce monde, il y a six mille sortes de volonté : l'un a peu de bien, et encore ce qu'il en peut avoir, il l'abandonne à un chacun. Un autre est avaricieux, ayant autant de revenu que Cosme de Medicis, ayant aussi grand nombre d'escus que Augustin Ghisi. Il ne despend rien, il ne donne rien, il espargne tout; mais, estant miserable et malotru, il rapine, et vole ce qui appartient à autrui.

« Si j'eusse esté Roy, si Prince, si Duc, si Pape, quel contentement d'esprit, quelle paix, et quel repos la Fortune m'eust-elle pu donner plus grand que celuy que j'ay à present? Que pauvre homme est celuy, qui estime le Turc, le Sophi, le Prete-Jan, le Soldan, Barberousse, le Pape, le Roy, les Ducs, et telles riches personnes, estre plus alegres, plus joyeux que moy, ny que les miens, ny que vous autres, et tels mandians! Je mange en plus grande patience une gousse d'ail, que les Papes, ou autres grands Seigneurs n'avallent leur coulis, et pressia de perdrix, ou de chappons. Vous repaissez votre ventre affamé en plus grand repos d'esprit d'un pain mendié, et beuvez d'un meilleur goust, par les huys, mille restats de vin, que ne font aucuns, lesquels en esté, sous leurs bonnets de velours, et sous leurs rouges chapeaux, boivent leurs bons vins rafresclis en temps d'esté avec de la glace. La Caguesangue les puisse emporter <sup>1</sup>, le cancre les tuer, la foire les puisse tourmenter de peur, et, doutans mourir pour avoir avalé de la poudre de diamant, n'ayant le loisir et espace d'entrer dedans le ventre

<sup>1</sup> Rabelais s'est sans doute souvenu de ce passage lorsqu'il a écrit : « Que le maulubec vous trousse. » (Prologue de *Gargantua*.) Ajoutons que semblables imprécations ne sont point rares dans les écrits facétieux. L'auteur d'un livret fort singulier, imprimé en 1608 (*Premier acte du synode nocturne*), a imité ce passage et l'a mis en dialecte languedocien : « Mal saint Anthony bous rape, mal de terre bous bire, lou maulaucis de Biterne bous trionca ».

d'une mule fenduë ! Croyez que, si vous ne m'accordez contentement que je jouysse de vous, comme de mon frere, et de vous, comme de ma sœur, je ne seray aucunement content, et confesserez, qu'il n'y a aussi contentement plus doux que cestuy-cy. » Guy fut long-temps estonné de voir une telle et si grande courtoisie en un homme ; et à grande peine pouvoit-il croire ce qu'il oyait et ne se peut persuader qu'iceluy fut descendu d'un païsan ; mais pense à ce qu'il doit faire, et gratte les rêsvres et pensées de son suc ; car, si la honte a souffert tant de belles offres, où pense-t-il mieux pouvoir conduire son charriage ? car Balduino estoit par luy mené comme une charrette, non seulement pour estre lassé d'un long voyage, mais pour estre devenuë un gros et lourd bagage, estant desjà icelle grosse d'enfant. S'il l'accepte malgré luy, quelle plus grande lascheté ? Quelle tache plus noire, et qui par aucun savon ne se peut effacer, que l'on voye le premier Baron de France, chef de tous honneurs, et la gloire de tant de beaux-faits, qui est le plus grand Paladin du monde, prenne maintenant une trenche au lieu d'une espée, un soc pour une massue. Pendant donc qu'il remue en son cerveau tels discours, qu'il ramasse, de-çà, de-là, plusieurs, et diverses fantasies, enfin ce qu'il jugea meilleur pour luy, et plus honnestement fut par luy resolu, et arrêté en son entendement. Sa volonté donc fut d'aller seul chercher quelques pays à conquerir, ou par guerre, ou par force, ou bien par quelques doux et paisibles moyens, et les gouverner de telle sorte qu'il y peut establir seurement un Royaume pour soy, et qu'alors il feroit à bon droit Balduino Marquise ou Duchesse, estant jà née de sang Royal. Ayant aussi resvé après telles deliberations une demie heure, commença à parler ainsi : « Je suis, à la verité, tout honteux, ô Berthe, et n'ay point l'esprit tel que je puisse trouver aucuns propos propres pour vous declarer ma moins la volonté bonne, que j'ay de vous payer tant et



belle marchandise que vous m'offrez. Regardez-nous, je vous prie, comme nous sommes mal chaussés, combien deschirez, quels vous nous voyez à present, tels nous peignez ; et ne veuillez penser, que nous ayons autre terroir, que celui que nous trainons après nous attaché à nos souliers : et, toy, toutefois, qui surpasses autant que Nature a créé d'hommes benings et courtois, et qui as apporté du ventre de ta mere autant de gentillesse que d'amitié envers les pauvres, tu chasses la faim d'avec nous, nous saoullant de ton pain et de ton vin, et nous donnes tout ce que tu as, à nous, dis-je, pauvres et miserables tout ensemble, qui n'avons pas un liard ni denier, prests à nous voir manger des poulx, et encore nous consoles par tes douces parolles, si nous voulons demeurer maîtres et de ta personne et de ton bien. Que les Dieux, si aucun esgard ils ont envers ceux qui donnent telles commoditez aux pauvres mendians, te veuillent recompenser pour nous autres pauvretz ! Pendant que le Pole menera autour du ciel les huict spheres, et que Titan illuminera le monde empreignant les estoilles, et sa sœur, pendant que la Mer engoulera tant d'ondes, et que par ses vagues elle touchera au chariot de la Lune, la renommée de Berthe Panade sera notoire à tout le monde. Partant, maintenant je te jure, par tous les morceaux de pain, que les mendians ont mendié, ausquels nous devons tous nos biens et Royaumes ; que ainsi nous puissions oublier quelquefois Berthe Panade, comme le Soleil oublie de nous presenter tous les matins ses chevaux journaliers. » Ces parolles courtoises et autres tels propos achevez, il se couche avec sa femme en un lict de plume, et Berthe se va coucher au grenier au foin, ne faillant aussi-tost de ronfler la bouche ouverte. Le jour jà approchoit, et la lueur du matin, ensemble le coq desjuché chantoit par la place son *quo quo quo*, et la poulle luy respondoit par son *que que que*, lors Guy se leve, s'*habille*, et puis embrasse sa femme, jettant abondance de

larmes, et avec belles prieres la recommande à Berthe jusques à ce qu'il fut de retour par la grace de Dieu. veult, disoit-il, aller visiter le S. Sepulchre, suivant certain veu qu'il avoit fait : et, ayant prins son manteau son bourdon, et son chapeau, desloge. Ayant à grande peine ouvert l'huy de la maison, Balduinoe tombe à l'envers esvanouye, et devenue tout en glace, pour l'extrémité de sa douleur, semble comme morte, et vouloir jeter son ame dehors : Berthe soudain lui deslasse le sein mouille son visage avec de l'eau, et la remet en vie, peu à peu appaise son marrisson avec douces et gracieuses remonstrances, et ne cesse de luy proferer aux oreilles mille parolles, aussi douces que sucre. Balduinoe, este due sur le lict, le remercie gracieusement, et le prie, supplie ne luy vouloir desnier une seule grace, s'il desire la conservation de son honneur, à sçavoir qu'il veuille l'espouser, et qu'il ne desdaigne de recevoir d'elle un aineau. « Ce sera le repos, dit-elle, de tous deux, et un double soulagement ; m'espousant propre à enfanter des enfans vous cognoistrez, que je ne souillerais point vostre honneur. » Les propos de ceste chaste Damoiselle ne desplaisent à Berthe, et s'y accorda, et promet faire tout qu'elle voudroit. Mais, voulant embarquer une telle marchandise, il pensoit en soy-mesme qu'il avoit besoin d'employer premierement huict jours au moins, et qu'il c'estoit une matiere, laquelle meritoit estre balancée et marquée au poids, et à laquelle il falloit s'acheminer par posades, et avec pieds de plomb. Une chatte soudain produit souvent des chatons maigres et moribonds ; qu'elle, disoit-il, se repose cependant cachée en la chambre ; car, dit-il, il ne veut estre du nombre de ces courus, qui cherchent à engloutir de grands biens, la guebée ; plustost que de cognoistre les meurs de celle, qu'on leur veut donner pour espouse, et lesquels ne se soucient aucunement, et ne font aucun estat s'ils se lient par un veud marital à quelque diablesse, qui, par ses bruits

clameurs, renverse sens dessus dessous toute la famille ; ou si, comme un autre Acteon, ils portent en teste un bonnet cornu. Là-dessus il sort de la chambre, et va à l'estable, et deslie ses chevres, son pourceau, son asne, sa vache, et ses brebis, et les meine tous ensemble aux champs pasturer. Balduine demeure seule à la maison, et ne peut appaiser ses larmes, son mary estant party, et soustenant avec sa main sa teste toute pensive ; voici arriver, que soudainement ses boyaux commencent à se brouïller en son ventre avec une grande douleur : car un accouchement la presse, et est contrainte de jetter hors de haults cris ; et Balde, non encore nay, luy tire, et jette de grands espoïnçonemens, et esclancemens Elle tremble fort, malgré qu'elle en aye ; tantost la pauvrete se jette d'un costé, tantost de l'autre, chose qui estoit pitoyable à veoir. Elle n'a point de sage-femme qui la puisse secourir, comme est la coustume. Elle appelle pour neant ses servantes, auxquelles elle souloit auparavant commander, ainsi que peut une fille de Roi : mais elle les appelle en vain, et le chat veut bien respondre *gnao*, mais non pas donner secours. Elle n'est point enfin tourmentée sans raison, pendant que d icelle veut naistre toute la force et puissance des Barons. Tout ce qui doit estre illustre, ou par lettres et sciences, ou par Mars et par la guerre, ne sort pas aisement du ventre de la mere : et, outre la coustume, vient au monde avec penible tourment. Enfin naist de Balduine la force de toute proïesse, la fleur de toute gentillesse, Balde, la foudre des batailles, la droicture de l'espée, la vigueur du bouclier parmi les armes, parmi les batailles briseur de lances, le brandon, et boutefeu cruel contre ses ennemis, et une vraye bombarde poussée à travers plusieurs escadrons. La dureté d'aucun rocher, ny l'acier, ny aucun grand rempart, ny aucun fossé d'une grosse et forte muraille ne se pourront tenir fermes et assurez contre le marteau pesant de sa valeur. Ce Balde naist ainsi sans secours d'aucune sage

femme, et, au contraire des petits enfans, ne fait aucun cri. Balduino, jaçoit qu'elle eust tous les membres lasches, comme sont les cercles d'un vieil tonneau, se leve, et, se soustenant d'un baston, marche lentement, et fait chauffer de l'eau : puis lave son enfant, et l'enveloppe de pan-neaux : se remet au lict, repose, donne la tette à son fils, le baise souvent, et ne peut saouler son envie, luy leche les yeux, le front, et la bouche. Cet enfant ne pleure aucunement, mais guigne sa mere d'un regard joyeux : et pendant qu'il s'efforce de parler, la langue encore debile ne peut satisfaire à la volonté, mais seulement barbotte ces mots, *tatta, mamam*, et *pappa*, combien que desjà il eust grande cognoissance des choses, ayant un si petit enfançon une estoille à sa naissance fort benigne. Cependant on oit le gaillard Berthe approcher de sa maison, guidant ses chevres, et son troupeau avec un flageolet, ou avec quelques belles chansons, le ramenant d'abreu-ver du fleuve de Mince, et le range à l'estable : puis, entre en la chambre, et avec une face joyeuse saluë ainsi Balduino : « Qu'y a-t-il? bon jour : est-il pas heure de boire? » Mais, ce disant, il advise que sa famille est accruë. « O, dit-il, nos affaires commencent à se bien porter à ce que je voy : tu as esté sage-femme à toy-mesme, tu t'es servie de chambriere : cet enfant est-il masle? Tu ris : est-ce une fille? » Icelle tenant la veuë basse, et estant un peu rougie : « C'est un fils, dit-elle, lequel je vous prie reco-gnoistre pour vostre nepveu. » Berthe luy dit alors : « Je suis donc ton frere, et oncle de ton fils; mais je suis à present la sage-femme et nourrice de l'enfant. » Cependant il lave ses mains ordes de fumier, et s'en retourne au tect, où, prenant la chevre par les cornes, et la tirant en arriere, et luy faisant eslargir les cuisses, luy prend le pys, et en tire une pleine coupe de laict, en laquelle il jette un morceau de pain; et pendant qu'iceluy trempe dedans ce laict, il fait cuire des œufs prins au nid encore tout chaud. Avec cela il se refait avec l'accouchée, rem-

plit les veines, qui estoient vuides de sang, et redonne la force aux os. Mais c'est assez pour ceste heure, reservez votre cornemuse, estuyez la sourdine, ô Muses, remplissez le flacon : si la teste est seche, donnez à boire à la teste seche.

---

### LIVRE TROISIEME.

**B**ALDE, nonobstant les langes et les couches, avoit tiré ses bras dehors, et avoit deslié toutes ses bandes : appeloit sa mere *Mamam*, et Berthe *Tatta* : et commence à se tenir en place : et, s'essayant de marcher, n'attend aucun soutien, ny secours de sa mere, et ne se veut aider de ces petits rouleaux qu'on baille aux enfans de son aage. Luy mesme s'achemine où il luy plaist, allant çà et là. Mais, n'ayant encor les jambes bien fortes ny les pieds bien asseurez, pendant qu'il s'efforce de courir et de vouloir voler comme l'Oyseau, tout halebrené, tombe souvent en terre, et gaigne de bonnes beignes au front, et fait souvent emplastrer ses yeux pochez au beurre noir. Toutefois, pour cela, on ne luy en void pas sortir une larme des yeux : combien qu'il voye son sang sur la place, et soudain se leve, et, se tenant droit, va encor trotter çà et là. Sans qu'aucun luy enseignast, il se fit un cheval d'une canne creuse, et un autre d'un baston de saule et d'un roseau. Ce petit diabolin court deçà delà, ne peut s'arrêter en un lieu. Il n'aime se tenir sur la robbe ny reposer sur les genoux de sa mere. Il prend un esclat de bois qu'il attache à son costé en forme d'une espée, et d'une longue canne il fait une lance ; et autant qu'il en peut

voir avec son espée il donne coups en l'air à droicte, à gauche, estocades, estramassons, avec tous les coups d'esmerie. Il court après les mouches, lesquelles il feint de ses ennemis. Contre les murailles il poursuit les peus lesardes, et prend un grand plaisir, les voyans esartées de queuë, et neantmoins vivre encor et courir. Il commence injurier pere et mere, suivant la nourriture du gaire. Estant parvenu à six ans, qui consideroit sa vie, ses ossemens, ses membres gros et bien fournis, avoit juger qu'il en avoit douze. Mars luy avoit mes les espauls larges, et les reins de mesme, pour stenir la jousté, et les jambes propres pour sauter, et somme toute telle dexterité, qui pourroit estre resse en un homme, soit à cheval ou à pied. Tantost il tue des talons son cheval de bois, court tant qu'il peut, reste soudain, il rompt sa lance contre la muraille, ou fiche dans le ventre d'un chaumier. Tantost il ferre le lion qui lui servoit de coursier, et contrefaict la Pie, le chat, et le Chien. Que diray-je de la peau de son corps, n'estoit comme une escorce contre les injures du temps? Les pluies, la tèmpeste, la violence, et bourrasque des vents, les neiges froides, les chaleurs brulantes, ne l'eussent sceu retenir une demie heure à couvert. Comme il se couche, il s'endort, et ne dort gueres; et le plus souvent son dormir est le jour sous le porche de la maison, la nuit sous le plancher des estoilles, et rarement se couche avec sa mere. Pendant qu'elle dort quelques fois, luy tire et desrobbe sa quenouille, et met le feu à sa pipe, ne pensant pas que cette besongne soit pour elle, car sa mere lui filoit des chemises. La plume ne luy est pas plus agreable pour se coucher que la terre. Il encrent ses costez sur la pierre, et change en nerfs forts et rustes sa chair delicate, se couchant ainsi sur la dure. Il craint (mais ceste crainte est meslée de joye) que les boutiques de chausses, ny une milliasse de soulers, puissent fournir à cet enfant; tant il trottoit de tous

troverse ? » Pendant telles joyeuses risées, ils se brocardent l'un l'autre sans se mordre : Berthe se rejoûit aussi, et approche du feu un petit banc à quatre pieds ; il estend sur iceluy une toüaille ou nappe faite de chanvre et d'estoupe, laquelle, selon le parler de Cipade en matiere de toile, on appelle trilise ; sur icelle pour une saliere il met une boëtte, en laquelle y avoit eu autrefois de l'onguent pour la rongne, et pour chandelief, il accommode une rave creusée par un bout, dedans laquelle il met une demie chandelle, qui en bruslant perdoit une partie de son suif, se fondant et coulant le long d'icelle. Il avoit aussi préparé une salade composée de plusieurs sortes d'herbes, y jettant un peu de sel dessus et du vinaigre, et quelques gouttes d'huile tirées du crezieu, lequel il reservoit pour seulement rendre ses salades plus honorables pour ceux qui le venoient voir. Le lict n'estoit pas loing de la table, et contre iceluy estoit un poinsson de bon vin, qui ne sentoit aucunement le mois. Il tire d'iceluy, et en emplit une grosse bouteille, et la met sur la nappe : et, de peur qu'icelle devint tachée de la rougeur du vin, il nettoye le cul de la bouteille, et met dessous un tranchoir de bois. Puis il apporte du pain, du noix, et un fromage frais, et met le tout sur la table. Enfin, icelle se trouve garnie, et la barque est prestée à sortir du port. Il ne faut plus que mettre la main aux rames, prendre des cuillieres. Cela dit, il fait un saut vers la cruche, avec laquelle un chacun lave ses mains, et les essuyent avec le panneau d'un vieil rets et filet ; et chassant et envoyant à tous les diables leurs ennuyes et soucis que ces amans pouvoient avoir, ils s'assient eux trois à table, se gaudissant, et raillant ensemble, et mangent promptement la salade ; puis un chacun boit dedans un escuelle, la vuidant entierement : car qu'y a-t-il plus plaisant, qu'après voir depesché une salade, exposer à la veuë des estoiles le cul du verre ? Cela expedie, dès la premiere rencontre, ces vaillans hommes ruinent le reste

en long et à travers : soudain à trois coups les œufs sont humez. On ne sçait que deviennent les huit rosties qui estoient en une escuelle; ils mettent en pieces cruellement les dards ou gardons, et n'en veulent laisser un seul au plat, qui puisse en renouveler la trace. Mais ayans desjà le ventre mieux farci, pour venir à l'omlette, ils laschent la boucle, et commencent à redoubler leurs propos. Berthe enfin, avec une douce et amoureuse parolle, commence et dit ces mots : « Tout ce que vostre Berthe a de bien en ce monde, il l'employe tousjours à la volonté des bons compagnons. J'incague les Roys, les Empereurs, les Papes, et Cardinaux, moyennant que je puisse manger en paix mes petits appetits, et ciboules et qu'il me soit permis de donner à desjeuner du revenu de mes chevres à mes compagnons. Je ne sçay qui vous estes, ny où vous allez, ny d'où vous estes arrivez en ce gras et ample territoire de Cipade. Je ne veux point m'enquerir, ny sçavoir les affaires d'autrui : Neantmoins vos habits, vostre face, et votre langage, et ces parolles ouy, tant bien, ma foy, et autres semblables me demonstrent que vous estes estrangers. Mais, si n'avez aucun bien, aucune maison, aucun fond, et si ne sçavez aucun mestier, et n'avez aucune boutique, et que Fortune vous aye rendu si denuez de tous biens, tout ce que j'ay à vous : vivez icy avec moi ; ma vache, mon asne seront nous trois. Qui voudra manger, si mange : qui voudra tirer du laict, si en tire. J'ay cinq journaux de bonne terre desquels tous les ans je recueille quantité de divers fructs, des naveaux, des raves, des choux, des concombres, des citrouilles, des porreaux, des febves nouvelles, des oignons, des aulx, des ciboules, et, par sur tout, grande quantité de melons, dont je reçois grand profit, aussi bien que de ma vache et de mon asne. Tout cela est à commandement de vostre Berthe, mais pardonnez au malin de parler de ma langue, je voulois dire au commandement des bons compagnons, comme c'est raison. Entrez



gens de ce monde, il y a six mille sortes de volonté : l'un a peu de bien, et encore ce qu'il en peut avoir, il l'abandonne à un chacun. Un autre est avaricieux, ayant autant de revenu que Cosme de Medicis, ayant aussi grand nombre d'escus que Augustin Ghisi. Il ne despend rien, il ne donne rien, il espargne tout; mais, estant miserable et malotru, il rapine, et vole ce qui appartient à autrui.

« Si j'eusse esté Roy, si Prince, si Duc, si Pape, quel contentement d'esprit, quelle paix, et quel repos la Fortune m'eust-elle pu donner plus grand que celuy que j'ay à present? Que pauvre homme est celuy, qui estime le Turc, le Sophi, le Prete-Jan, le Soldan, Barberousse, le Pape, le Roy, les Ducs, et telles riches personnes, estre plus alegres, plus joyeux que moy, ny que les miens, ny que vous autres, et tels mandians! Je mange en plus grande patience une gousse d'ail, que les Papes, ou autres grands Seigneurs n'avallent leur coulis, et pressis de perdrix, ou de chappons. Vous repaissez votre ventre affamé en plus grand repos d'esprit d'un pain mendié, et beuvez d'un meilleur goust, par les huys, mille restats de vin, que ne font aucuns, lesquels en esté, soubz leurs bonnets de velours, et soubz leurs rouges chapeaux, boivent leurs bons vins rafreschis en temps d'esté avec de la glace. La Caguesangue les puisse emporter <sup>4</sup>, le cancre les tuer, la foire les puisse tourmenter de peur, et, doutans mourir pour avoir avalé de la poudre de diamant, n'ayent le loisir et espace d'entrer dedans le ventre

<sup>4</sup> Rabelais s'est sans doute souvenu de ce passage lorsqu'il a écrit : « Que le maulubec vous trousse. » (Prologue de *Gargantua*.) Ajoutons que semblables imprécations ne sont point rares dans les écrits facétieux. L'auteur d'un livret fort singulier, imprimé en 1608 (*Premier acte du synode nocturne*), a imité ce passage et l'a mis en dialecte languedocien : « Mal saint Anthony bous rape, mal de terre bous bire, lou maulaucis de Biterne bous trinnesa ».

d'une mule fenduë ! Croyez que, si vous ne m'accordez contentement que je jouysse de vous, comme de mon frere, et de vous, comme de ma sœur, je ne seray aucunement content, et confesserez, qu'il n'y a aussi contentement plus doux que cestuy-cy. » Guy fut long-temps estonné de voir une telle et si grande courtoisie en un homme; et à grande peine pouvoit-il croire ce qu'il oyait et ne se peut persuader qu'iceluy fut descendu d'un païs san; mais pense à ce qu'il doit faire, et gratte les resveries et pensées de son suc; car, si la honte a souffert tant de belles offres, où pense-t-il mieux pouvoir conduire son charriage? car Balduino estoit par luy mené comme une charrette, non seulement pour estre lassé d'un long voyage, mais pour estre devenuë un gros lourd bagage, estant desjà icelle grosse d'enfant. S'il l'accepte malgré luy, quelle plus grande lascheté? Quelle tache plus noire, et qui par aucun savon ne se peut effacer, que l'on voye le premier Baron de France, chef de tous honneurs, et la gloire de tant de beaux-faits, qui est le plus grand Paladin du monde, prenne maintenant une trenche au lieu d'une espée, un soc pour une masse. Pendant donc qu'il remue en son cerveau tels discours, qu'il ramasse, de-çà, de-là, plusieurs, et diverses fantasmes, enfin ce qu'il jugea meilleur pour luy, et plus honeste fut par luy resolu, et arresté en son entendement. Sa volonté donc fut d'aller seul chercher quelques pays à conquerir, ou par guerre, ou par force, ou bien par quelques doux et paisibles moyens, et les gouverner de telle sorte qu'il y peut establir seurement un Royaume pour soy, et qu'alors il feroit à bon droit Balduino Marquise ou Duchesse, estant jà née de sang Royal. Ayant aussi resvé après telles deliberations une demie heure, commença à parler ainsi : « Je suis, à la verité, tout honteux, ô Berthe, et n'ay point l'esprit tel que je puisse trouver aucuns propos propres pour vous declarer ma moins la volonté bonne, que j'ay de vous payer tant et

belle marchandise que vous m'offrez. Regardez-nous, je vous prie, comme nous sommes mal chaussés, combien deschirez, quels vous nous voyez à present, tels nous peignez; et ne veuillez penser, que nous ayons autre terroir, que celui que nous trainons après nous attaché à nos souliers: et, toy, toutefois, qui surpasses autant que Nature a créé d'hommes benigns et courtois, et qui as apporté du ventre de ta mere autant de gentillesse que d'amitié envers les pauvres, tu chasses la faim d'avec nous, nous saoullant de ton pain et de ton vin, et nous donnes tout ce que tu as, à nous, dis-je, pauvres et miserables tout ensemble, qui n'avons pas un liard ni denier, prêts à nous voir manger des poulx, et encore nous consoles par tes douces parolles, si nous voulons demeurer maistres et de ta personne et de ton bien. Que les Dieux, si aucun esgard ils ont envers ceux qui donnent telles commoditez aux pauvres mendiens, te veuillent recompenser pour nous autres pauvretz! Pendant que le Pole menera autour du ciel les huict spheres, et que Titan illuminera le monde empreignant les estoilles, et sa sœur, pendant que la Mer engoulera tant d'ondes, et que par ses vagues elle touchera au chariot de la Lune, la renommée de Berthe Panade sera notoire à tout le monde. Partant, maintenant je te jure, par tous les morceaux de pain, que les mendiens ont mendié, ausquels nous devons tous nos biens et Royaumes; que ainsi nous puissions oublier quelquefois Berthe Panade, comme le Soleil oublie de nous presenter tous les matins ses chevaux journaliers. » Ces parolles courtoises et autres tels propos achevez, il se couche avec sa femme en un lict de plume, et Berthe se va coucher au grenier au foin, ne faillant aussi-tost de ronfler la bouche ouverte. Le jour jà approchoit, et la lueur du matin, ensemble le coq desjuché chantoit par la place son *quo quo quo*, et la poulle luy respondoit par son *que que que*, lors Guy se leve, s'habille, et puis embrasse sa femme, jettant abondance de

nes, et avec belles prieres la recommande à Berthe, et prie pour qu'il fut de retour par la grace de Dieu. Il dit, disoit-il, aller visiter le S. Sepulchre, suivant un vœu qu'il avoit fait : et, ayant prins son manteau, son bourdon, et son chapeau, desloge. Ayant à grande voix ouvert l'huis de la maison, Balduinoe tombe à l'envers, esvanouye, et devenue tout en glace, pour l'extremité de sa douleur, semble comme morte, et vouloir jeter son ame dehors : Berthe soudain lui deslasse le sein, mouille son visage avec de l'eau, et la remet en vie, et à peu appaise son marriçon avec douces et gracieuses caresses, et ne cesse de luy proferer aux oreilles de douces paroles, aussi douces que sucre. Balduinoe, estendu sur le lict, le remercie gracieusement, et le prie, et prie ne luy vouloir desnier une seule grace, s'il desire la conservation de son honneur, à sçavoir qu'il veuille épouser, et qu'il ne desdaigne de recevoir d'elle un anneau. « Ce sera le repos, dit-elle, de tous deux, et un doux mariage ; m'espousant propre à enfanter des enfans, vous cognoistrez, que je ne souillerais point vostre honneur. » Les propos de ceste chaste Damoiselle ne desplurent à Berthe, et s'y accorda, et promeit faire tout ce qu'elle voudroit. Mais, voulant embarquer une telle marionnette, il pensoit en soy-mesme qu'il avoit besoin d'y employer premierement huit jours au moins, et que ce n'estoit une matiere, laquelle meritoit estre balancée et pesée au poids, et à laquelle il falloit s'acheminer par degrés, et avec pieds de plomb. Une chatte soudaine lui vint souvent des chatons maigres et moribonds ; qu'il ne, disoit-il, se repose cependant cachée en la chambre ; car, dit-il, il ne veut estre du nombre de ces courtesues, qui cherchent à engloutir de grands biens, la gueule ouverte ; plustost que de cognoistre les meurs de celle, qu'on ne veut donner pour espouse, et lesquels ne se soucient rien d'elles, et ne font aucun estat s'ils se lient par un contrat marital à quelque diablesse, qui, par ses bruits et

clameurs, renverse sens dessus dessous toute la famille; ou si, comme un autre Acteon, ils portent en teste un bonnet cornu. Là-dessus il sort de la chambre, et va à l'étable, et deslie ses chevres, son pourceau, son asne, sa vache, et ses brebis, et les meine tous ensemble aux champs pasturer. Balduine demeure seule à la maison, et ne peut appaiser ses larmes, son mary estant party, et soudenant avec sa main sa teste toute pensive; voici arriver, que soudainement ses boyaux commencent à se broüiller en son ventre avec une grande douleur: car un accouchement la presse, et est contrainte de jetter hors de haults cris; et Balde, non encore nay, luy tire, et jette de grands espoinçonnemens, et esclancemens. Elle tremble fort, malgré qu'elle en aye; tantost la pauvrete se jette d'un costé, tantost de l'autre, chose qui estoit pitoyable à veoir. Elle n'a point de sage-femme qui la puisse secourir, comme est la coustume. Elle appelle pour neant ses servantes, ausquelles elle souloit auparavant commander, ainsi que peut une fille de Roi: mais elle les appelle en vain, et le chat veut bien respondre *gnao*, mais non pas donner secours. Elle n'est point enfin tourmentée sans raison, pendant que d'icelle veut naistre toute la force et puissance des Barons. Tout ce qui doit estre illustre, ou par lettres et sciences, ou par Mars et par la guerre, ne sort pas aisement du ventre de la mere: et, outre la coustume, vient au monde avec penible tourment. Enfin naist de Balduine la force de toute proüesse, la fleur de toute gentillesse, Balde, la foudre des batailles, la droicture de l'espée, la vigueur du bouclier parmi les armes, parmi les batailles briseur de lances, le brandon, et boutefeux cruel contre ses ennemis, et une vraye bombarde poussée à travers plusieurs escadrons. La durescé d'aucun rocher, ny l'acier, ny aucun grand rempart, ny aucun fossé d'une grosse et forte muraille ne se pourront *tenir fermes et asseurez* contre le marteau pesant de sa valeur. Ce Balde naist ainsi sans secours d'aucune sage-

## LIVRE II.

femme, et, au contraire des petits enfans, ne fait aucun cas de sa femme. Balduino, jaçoit qu'elle eust tous les membres lasches comme sont les cercles d'un vieil tonneau, se leve, et, soustenant d'un baston, marche lentement, et fait chauffer de l'eau : puis lave son enfant, et l'enveloppe de pa-neaux : se remet au lict, repose, donne la tette à son fil-le, le baise souvent, et ne peut saouler son envie, luy lève les yeux, le front, et la bouche. Cet enfant ne pleure au-cunement, mais guigne sa mere d'un regard joyeux : pendant qu'il s'efforce de parler, la langue encore deb-le ne peut satisfaire à la volonté, mais seulement barboter ces mots, *tattu, mamam, et pappà*, combien que desjà eust grande cognoissance des choses, ayant un si pe-tit enfant une estoille à sa naissance fort benigne. Cepe-dant on oit le gaillard Berthe approcher de sa maison guidant ses chevres, et son troupeau avec un flageolet ou avec quelques belles chansons, le ramenant d'abre-ger du fleuve de Mince, et le range à l'estable : puis, en-tre en la chambre, et avec une face joyeuse saluë air Balduino : « Qu'y a-t-il ? bon jour : est-il pas heure de boire ? » Mais, ce disant, il advise que sa famille est accruë. « O, dit-il, nos affaires commencent à se bien porter à présent que je voy : tu as esté sage-femme à toy-mesme, tu t'es servie de chambrière : cet enfant est-il masle ? Tu ris, est-ce une fille ? » Icelle tenant la veuë basse, et estant un peu rougie : « C'est un fils, dit-elle, lequel je vous prie de cognoistre pour vostre nepveu. » Berthe luy dit alors : « Je suis donc ton frere, et oncle de ton fils ; mais je suis maintenant la sage-femme et nourrice de l'enfant. » Cepe-dant il lave ses mains ordées de fumier, et s'en retourne au tect, où, preuant la chevre par les cornes, et la tirant en arriere, et luy faisant eslargir les cuisses, luy prend le pis, et en tire une pleine coupe de laict, en laquelle jette un morceau de pain ; et pendant qu'iceluy trempe dedans ce laict, il fait cuire des œufs prins au nid enco-re tout chaud. Avec cela il se refait avec l'accouchée, re-

autres, voiant la marque avancée si loin, ne veulent plus s'y efforcer : et les hommes, qui estoient là presens, admirerent fort la force de cet enfant, jugeant qu'en luy estoit la dextérité et adresse d'un Paladin.

Autres, qui estoient plus grands, le defient au jeu de la bale, de ceste bale, dis-je, qu'on a accoustumé d'enfler avec une seryngue. Balde assez par force se met de la partie. On luy donne un brassart, il l'accommode à son bras droict, et sur la main : il se presente à jouer : on fait partie avec telles et telles pactions : et pour la victoire, on accorde une couronne de fleurs, qui seroit adjudgée aux victorieux par le peuple, qui estoit là present.

Toutesfois, chacun tend à tromper Balde, lequel de sa part y alloit d'un grand courage et d'un cœur royal, et jamais ne trahit aucun. Car tous les enfans de la parroisse de Saint-Leonard ne pouvoient endurer qu'un petit villageois et poltron de Cipade eust la victoire, et emportast l'honneur du jeu par dessus les jeunes enfans de la ville, fils des meilleures maisons, comme sont les Passarins, Arlotes, et Bonacourssi. Alors un plus hardi que les autres luy dit : « Je fais ce marché, que tu ne pourras, Balde, rechasser la bale, si premierement tu ne mets argent sur le jeu. » Balde estoit pauvre, et de honte la rougeur luy montoit au front ; car il n'avoit pas en sa bourse trente deniers. Il se resolut de vendre sur l'heure à un Juif tout ce qu'il avoit sur le dos. Il jette sa veuë sur tout ce peuple, pour veoir, si, entre des bonnets rouges et noirs, il n'en apercevroit pas de jaunes. Il n'en veid pas seulement un, mais cinq, mais huict, mais plusieurs teints en ceste couleur. Car Mantouë n'est point sans des Badanages et Patarins. A iceux il offre son saye, sa cappe, et sa chemise. Plusieurs donnent à ces Juifs assurance pour luy. Balde commence le premier à jouer : il estend la main gauche, et avec la droite serrant fort son brassard, en se mocquant, crie : « Jouez ! » Puis, courant au devant de son

compagnon, qui rechassoit la bale, et la recevant, la rejette en haut d'une telle force et adresse, qu'on la voyoit piroûter en l'air. Toutefois il la jette, ny trop haut, ny trop bas, et ne la jette, comme on dit, au dessus du clocher. Ainsi cette bale est poussée çà et là, et Balde la considere de l'œil venir à soy; et se plante pour la recevoir, et la rechasse dextrement, gaignant la premiere chasse, et aussi la seconde : et plus on la lui envoyoit plus fort, et plus loing la renvoyoit, et sans cesse, et sans aucune relasche ne failloit d'outrepasser le but prefix : et avant que Phoebus se fut aller coucher en la mer, Balde moit de gaing en son escarcelle huict carlins de cuivre et reprint son manteau, son bonnet, et s'en alloit gaillard pour dire à son pere Berthe et à sa mere le gain qu'il avoit fait. Mais un jeune garçon de bonne maison, qui estoit du pont d'Arlote, ou du pont de Macere, estant impatient d'avoir perdu la meilleure partie de ses deniers, se leva, et, prenant sept ou huit de ses compagnons, court après Balde, et luy jure, en maugreant, qu'il luy osterà sa bourse; ou que, s'il ne peut l'avoir, il luy enlèvera son manteau; ou que, s'il ne peut avoir ne l'un ne l'autre, il luy rompra le col et l'assommèra à coups de pierre. Balde avoit jà passé l'Hospital, et estoit prez la porte de l'Evesché, qui est toujours ouverte, et estoit desjà en la grand'place de Saint-Pierre pour de là le long du Pont gagner Cipade.

Là, cet enfant d'Arlote attrappe Balde, et le prenant de la gauche par la gorge, et tirant de la main droite une dague : « Rends-moy, dit-il, mes carlins que tu m'as prins frauduleusement? » En disant ces mots, il presente devant ses yeux la pointe de sa dague. Mais Balde soudain se demesle d'avec luy, et d'une mesme vistesse prend la poignée de sa dague, et la luy arrache, et luy donne un si grand soufflet sur la joue, que la main y estoit toute marquée.

. Incontinent les autres garçons se tiennent ensemble, et



amassent sous leurs habillemens de gros cailloux ronds. Balde, pour se garantir de tels coups, tourne à l'entour du bras son manteau au lieu d'un bouclier. Les pierres, les cailloux volent, et morceaux de tuilles sont jettez, bruyans aussi fort comme si c'estoient harquebuzades.

Balde se retire, en combattant, sous le porche de Sainte-Agnès, de peur que ses ennemis le veinssent assaillir par derriere. Puis, il se range en un coing d'où avec cent piques on ne l'eust sceu tirer. On luy jetta là une gresle de pierre; mais, estant agile, tantost il saute à gauche, tantost à droite, evitant par ce moyen avec son agilité toutes ces pierres, comme le pilote expert en son art en faisant son voyage sur mer, voyant devant luy les ondes eslevées ainsi que montagnes, n'abandonne pour cela le timon, ne perd son entendement; mais eguise son esprit, et donne ordre par son art à fendre les ondes, faire tenir son vaisseau ferme sur icelles: ou les éviter. Ainsi Balde, voyant ces pierres venir droict à luy ou par haut, ou par bas, maintenant baisse la teste à gauche, et à droite, maintenant ouvre les jambes, ou en leve l'une, ou la met sur l'autre. Et, par ce moyen, il evite quelques-fois en un instant plus de cent coups de pierre. Ce combat dura plus de trois heures, et le peuple, qui voyoit cette querelle, s'en emerveilloit fort.

Or le Capitaine, et le chef de ces assaillans, ayant le cœur despit, vouloit faire la sepulture de Balde entre ces tuilles et tuilleaux, qu'on luy jettoit, et s'avance fort sur luy. Balde luy crie: « Arreste-toy: si je te romps la teste, que sera-ce? Ce sera à ton dam, je t'en avertis. » Mais ce poursuivant ne se soucie de ce qu'on luy dit, et ne prend garde s'il estoit suivi de ses compagnons.

Alors Balde ne l'avertit plus de prendre garde à soy: et, sans se soucier du saye et du bonnet de velours qu'avoit l'autre, prend une grosse pierre, et luy lançant en l'estomach d'une violence aussi grande que si elle eust esté jettée avec une fronde, le met par terre, et pense-

on soudain, qu'il soit mort; dont les autres garçons tonnez monstrent aussi tost les talons.

Balde n'arreste gueres non plus en place, et se de-  
aque par cy par là jusques à ce qu'il se veid seul, et  
aistre de la campagne, où lors il reprint haleine, et,  
marchant plus à loisir, tiroit droit à Cipade. Il advint  
d'un certain vassal, et subject de cet enfant qui avoit été  
insi grièvement blessé, ouit ce bruit et clameur : ces  
multneans de sergens l'appeloient Lancelot; mais ceux  
qui ont eu meilleure connoissance de ce fait, le nomment  
Landegnoque, qui veut dire *lancebeignets*. Cet homme  
estoit d'une corpulence fort difforme et ressembloit à  
un lambrin le geant, n'ayant qu'une petite teste de linotte  
sur de grosses epaules : et eust-on dit que ce n'estoit  
point la sienne propre, mais une qu'il eust emportée au  
libet. Ce compagnon estonnoit tout le monde par pa-  
rolles, estoit un bravache, un mastin, un taille-tout, lor-  
sant tout de tort et de travers. Il monstre le poing,  
puis desgaine sa dague, et entourne son manteau au bras.  
Cestuy-cy avec ses braveries poursuit Balde, et en cou-  
rant crie : « Prenez le larron, qu'il n'eschappe ! Prenez ce  
pendart, qui a rompu et cassé la teste au conte Janorse ! »  
À cette rumeur, le peuple, qui se trouvoit à la rencontre,  
tasche à arrester Balde. Il est prins incontinent. Mais  
aussi tost il se desveloppe d'eux, comme fait l'anguille  
qu'on ne peut pas retenir aisement. Lancelot toutefois  
court tousjours après, comme fait un mastin après un  
gentil lievre, ou comme un asne après un chevreuil, ou  
bien comme un gras bœuf, qui tasche à course d'abatre  
le cerf. Balde, estant sorti les portes de la ville, à un  
rict d'arc d'icelles, rengaine son espée, et s'efforce de  
gagner le logis. Lancelot, déplaisant au possible, à force de  
courir, met la main sur le dos de Balde, comme le mastin,  
qui se jette laschement sur un petit chien. Balde, se re-  
presentant soudain les chevalereux faicts de Roland, roule  
la cappe à l'entour du bras gauche, et de la droite tire

gier le Danois, Automine, Bayard, Antiforre, et les Royaux de France <sup>1</sup>, l'amourachement de Carlon et

<sup>1</sup> Il faut reconnaître sous ce nom un célèbre roman de lerie en italien, *Li Reali de Franza*, dont la première édition fut à Modène en 1491; elle fut suivie de plusieurs autres. *Manuel du Libraire* en énumère dix-sept; les deux dernières sont celles de Venise, 1694 et 1821; celle-ci est due aux soins du célèbre bibliographe Gamba. Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, t. IV, p. 163 et suiv., donne l'analyse de cette collection.

Deux mots au sujet des autres romans signalés dans le passage :

*L'Ancroie* est le poème intitulé *Libro della regina Ancroja* l'auteur n'est pas bien connu, et qui, de 1479 à 1589, a été imprimé au moins douze fois. Les premières éditions sont extrêmement rares. Cette épopée a été appréciée par Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. IV, p. 200; il la trouve ennuyeuse et longueur excessive.

*La Trebisonde* est le poème de la *Trabisonda*, attribué par tort à Fr. Tromba, et dont la première édition vit le jour en 1485; on en connaît quinze autres; la dernière porte la date de 1682.

Ogier le Danois est trop connu pour que nous nous y arrêtons. Le roman en prose qui raconte ses exploits et dont la première édition vit le jour à Paris, vers 1498, est tiré de deux poèmes français des douzième et treizième siècles, lesquels avaient été traduits par une relation latine. Le fond de ces récits est historique, mais l'imagination des trouvères y a beaucoup ajouté. Voir *Manuel littéraire de la France*, t. XXII, p. 645-659; les *Recherches* de M. Paulin Paris, sur Ogier, dans la *Bibliothèque de l'École Charles*, t. III, p. 512, etc.

Au lieu de Bayard, nous lisons Boiardo, nom de l'auteur *Orlando innamorato*, si souvent réimprimé, et dont le savant conservateur des imprimés du Musée britannique, M. A. Panzer, a donné, à Londres, une excellente édition à la suite du *Roland l'Arioste*, 1850-1854, 7 vol. in-8.

On attend encore une bonne traduction française de ce poème. Celles de Le Sage et de Tressan ne sont que des extraits ou ne s'est nullement piqué de fidélité.

Quant à *l'Antiforre*, c'est le nom d'un géant qui fut mis à mort par Roland lorsque ce chevalier était banni de la cour de Charlemagne. L'histoire d'*Antifor* ou *Antifor de Barrois* et des exploits de son vainqueur, forme le sujet d'un poème qui a été composé en quarante-deux chants. La plus ancienne édition connue est

vous tourmentez tant : le Diable n'est si laid comme on figure. » Pendant ces propos, il regardoit souvent derrière soy, dont la mere entre en soupçon de son fait, et travaille grandement en son ame. Voicy le Prevost accompagné de ses sergens, qui entre en la court de Berthe, commande de prendre Balde, et le lier avec cordes pour le mener devant le Juge, s'esmerveillant grandement, tenant à grand miracle qu'un aussi petit enfant avoit pu tuer un geant. Berthe pour lors estoit absent de la maison, il y avoit desjà un long-temps. Balde, ne se voulant laisser ainsi prendre, donne de son espée en l'aine d'un sergent, coupe le bras gauche d'un autre ; et voulant d'eux s'avancer sur luy pour le saisir, il luy donna un vilain revers. Ho ! pensez quelle estoit sa pauvre et craintive mere, le voyant entre tant de sergens, entre tant de gens nus ! Elle le jugeoit mort, et taillé en pieces ; mais cette femme miserable et malheureuse saisie de si grandes douleurs, le cœur luy refroidit si fort, qu'il estoit en glace ! » s'escria-elle, par quatre fois, et appela à haut voix Guy, donnant un sujet de descrire sa fortune par une histoire tragique : laquelle, estant descenduë d'une grande race, perd ainsi miserablement la vie, sortant pour lors, de duël et d'ennuy, son ame hors de son corps et voilà quelle fin donna l'Amour à une telle Princesse. Cependant toute la bande de ces sergens, s'estant jetés ensemble sur cet enfant, l'arrestèrent ; et estant bien gorgotté, l'un d'entr'eux le portoit sur son dos : mais ce geant se secouë, se demene, taschant à rompre, ou desnoier ses cordes, se travaillant en vain : car les cordes, qui pouvoient arrester un taureau, estoient celles avec lesquelles ils avoient lié cet enfant de sept ans. Or, estant choleure naturelle grande en luy, il prenoit avec les dents le col et les oreilles de celui qui le portoit. De fortune l'heure mesme, arriva là le joyeux Sordelle, qui de Montelle revenoit à la ville. Iceluy, ses gens marchant devant estoit à cheval, estant desjà d'agé, non toutefois

sans grand'louange a voulu chanter la belle Le  
 Il print plaisir à lire comme Roland fut amoureux  
 belle Angelique : comme estant ou seignant estre  
 fol, il tiroit après soy une jument morte : comme  
 choit devant soy un Asne chargé de bois, et c  
 s'envola en l'air ainsi qu'une Corneille. Par telles  
 Balde s'excitoit grandement aux armes, mais se  
 d'estre encore de si petit corsage. Il portoit un  
 espée attachée à sa ceinture, de laquelle il fais  
 aux plus braves ; et jamais ne voulut endurer  
 de fouet : et, pour se faire craindre à l'eschole,  
 tables avec ses livres, et la teste à son maistre. C  
 usance quasi par toutes villes, que les jeunes e  
 font la guerre les uns contre les autres à coups de  
 et de là bien souvent naissent des envies les un  
 les autres, qui enfin engendrent de longues in  
 Comme un paysan n'abbat point avec une gaule  
 gland pour le faire paistre et manger à ses pou  
 afin de les engraisser ; ainsi un jour voyoit-on at

blié pour la première fois à Lyon en 1489 et souvent ré  
 depuis. Il ne faut d'ailleurs voir dans ce récit, traduit é  
 en anglais et en allemand, qu'une contrefaçon peu ingén  
 poème de *Clomades*, composé au douzième siècle par  
 Le livre français a été analysé dans la *Bibliothèque des*  
 mai 1777, p. 160 à 215, et apprécié par M. Saint-Marc ( *Cou*  
*s de littérature dramatique*, t. III, p. 215.

<sup>1</sup> Folengo désigne ici Pier Durante da Cocaldo, aut  
 ignoré d'un poème sans mérite intitulé : *Libro d'arme et*  
*chiamato Leandra, nel quale se tratta delle battaglie et g*  
*delli baroni di Francia et principalmente di Orlando et di*  
 Malgré sa médiocrité, cet ouvrage en vingt-cinq chants  
 en 1508, fut souvent réimprimé pendant le seizième s  
 titre l'indique comme extrait de la véridique chronique  
 pin, archevêque de Paris, et comme *opera bellissima et de*  
*quanto alcuna al'ra di buttaglia con molti dignissimi dett*  
*c. diss me sententie*. Un littérateur français, tombé dans  
 de Nerveze, donna à Paris, en 1608, les *Aventures guer*  
*amoureuses de Léandre* ; c'est une imitation en prose d  
 italien.

plus de pierres tomber de part et d'autre, s'estant d'enfans bandez en deux bandes l'une contre l'autre, lesquelles ils jettoient pour lors, bruiant ces pierres en l'air, tout elles estoient poussées roidement, par grand force, et la multitude d'icelles obscurcissoit quasi le Soleil. Avec ce siflement de pierres le bruit de voix de ces enfans estoit aussi merveilleux, tellement qu'un tonnerre n'eust sceu faire un plus grand tintamarre. Là Balde ne faillit à se trouver, et estre de l'une des parties, et s'avance fort avant devant ses compagnons, et avec une froude fait ronfler ses cailloux, donne courage aux siens, et se meslée se fait si aspre, que la poussiere obscurcit tout l'air; et, se mettant trop avant dedans ses ennemis, il reçoit un mauvais coup sur la teste, comme il advient aux vaillans Capitaines. Mais, pour cela, il ne se retire point et prend davantage courage, ayant veu son sang, et fait comme le poivre, qui tant plus est pilé, plus renforce son odeur, ou comme la palme, laquelle s'esleve, plus elle est chargée. Aussi, desire-il estre plustost enfouy dedans un monceau de pierres, que tourner le dos à la semblance d'un couard. Enfin, telle bataille finie, il se retourne au logis, tout baigné de sang, se ruë sur les premiers œufs qu'il trouve, d'une partie desquels il fait un retrainitif sur sa playe, et de l'autre il appaise sa faim. Mais sa mere, le voyant en tel equipage, s'attriste fort, et l'amitié qu'elle luy portoit la fait desesperer de luy. « Mon fils, mon fils, dit-elle, je te prie pourquoy te tourmentes-tu tant? Ha, pour l'amour de Dieu, arreste-toy : laisse ces pierres : quitte ces batteries ! Il semble à te voir que tu as une face de Diable, tant tu es deschiré, et as la face toute plombée de coups. » Balde luy respond : « Voulez-vous, ma mere, que je souffre qu'on me die que je suis un bastard, un muet, un souillon de cuisine, un fils de putain? Perdray-je ainsi nostre commune renommée? Y a-t-il un outrage pire que celui-cy? Vous vous souciez trop peu, ma mere, de l'honneur de nostre maison. Je

veux bien vanter que je ne suis seulement si outragé que je n'aye bien aussi la puissance de ronger le cœur tous ceux, qui me voudront appeller bastard, ou dire que vous estes putain. Mon pere Berthe est-il connu, par l'honneur duquel j'exposeray tousjours cent vies. Apprenez-vous, ma mere, je vous prie : que vous sert de tant pleurer ? Permettez que je m'exerce en ces combats fronde, afin que par cy après je m'encourage à choses plus grandes. J'abbats autant de garçons, et les met l'envers, qu'il s'en presente devant moy, n'ayant aucune force ny aucune reigle d'escrimerie comme j'ay, et de on m'appelle Paladin, aucuns un Geant : car pas un ne se peut parangonner à moy en la façon de guerroyer. Avant tous les autres, je lance plus de mille cailloux ; neantmoins, ma mere, me voilà sain et gaillard. Il presente à moy des honnestes personnes, qui prennent plaisir à m'apprendre, comme il faut que je me gouverne en telles guerres, quand ils me voyent delibéré, et que je m'appreste de me trouver à telles meslées pour faire coup de pierres, de baston, ou de poing. Et nous devons resjouir de cette bonne fortune plus que de voir mener des chevres aux champs, et vous, des oyseaux. Balde parloit à sa mere avec si bonne assurance, que celle pleuroit et rioit tout ensemble.

Cependant un jour vint que la ville de Mantoue estoit toute confite en joye. Ce jour fut le premier de May, auquel dès le matin chacun fait planter devant sa maison hauts arbres et rameaux, lesquels on nomme May, cause du moys. Le peuple suit les charrettes par les rues chargées de tels rameaux, lesquels sont tirez çà et là par des bœufs couronnez, et ornez de longs festons de roses. Au dessus d'icelles on fait un haut amas de feuilles de ranges, de myrthe, de lauriers, de brins de marjolaine de rosmarin. On y void toute espeece de peupliers, de saules, de chesnes, de lierre. Du haut pendent mille petits floquets, et autres petites gentilleses faites de papi-

LIVRE III.

qui au vent sont poussées çà et là. Au dessus de la mommerie on void Cupidon ailé, qui est un enfant nu par devant les yeux, lequel detache de son arc plusieurs fleches d'un costé et d'autre. Une troupe de filles vient après, portans leurs cheveux tressez et couronnez de fleurs. Icelles portent en des paniers des œufs, et chantant par la ville.

Balde, se meslant parmy telles bandes, chante comme les autres, et, voyant qu'on partageoit ces rameaux, en veut avoir sa part jusques à un brin de fenouil, et crie tout haut : « Vous me devez les premiers honneurs ; je veux estre de la premiere partie. » Et, après icelle, il veut encore estre de la seconde. Mais, arrivant de fortune près de Saint-Leonard, il entend plusieurs garçons faire un grand bruit pour divers jeux à quoy ils s'esbattoient. Les uns avec des noix taschoient à abatre une piece d'argent, qui estoit assise sur le bout du manche d'un cousteau fiché en terre : les autres jouoyent à la balle : aucuns avec un fouet faisoient tourner et promener le sabot : autres avec la course sautoient à trois pas et un saut. Balde jette incontinent son casaquin à bas, et, estant en chemise, commence comme les autres à sauter. Mais il feint ne pouvoir franchir la marque, et fait semblant de ne pouvoir tenir son pied en l'air ; et, ayant un peu serré la boucle de sa ceinture, et osté ses souliers, et quitté son bonnet, ayant retenu le cordon, lequel en façon de bande lui reserroit ses cheveux, commence à prendre sa course legerement, qu'à grand peine pouvoit-on voir sur le blon aucun vestige de la plante de ses pieds ; et assés fermement le pied droict, et courbant le gauche, il bloit estre eslevé en l'air comme un petit aigneau, comme un chevreau, qui à la sortie de l'estable court, fait mille bonds sur l'herbe. Du premier saut, il s'adonne de six brassées : le second est plus court, mais plus e : et au troisième, joignant les deux pieds ensemble, il vole en l'air et outrepassa bien loing la marque. Les



amassent sous leurs habillemens de gros cailloux ronds. Balde, pour se garantir de tels coups, tourne à l'entour du bras son manteau au lieu d'un bouclier. Les pierres, les cailloux volent, et morceaux de tuilles sont jettez, bruyans aussi fort comme si c'estoient harquebuzades.

Balde se retire, en combattant, sous le porche de Sainte-Agnès, de peur que ses ennemis le veinssent assaillir par derriere. Puis, il se range en un coing d'où avec cent piques on ne l'eust sceu tirer. On luy jetta là une gresle de pierre; mais, estant agile, tantost il saute à gauche, tantost à droite, evitant par ce moyen avec son agilité toutes ces pierres, comme le pilotte expert en son art en faisant son voyage sur mer, voyant devant luy les ondes eslevées ainsi que montagnes, n'abandonne pour cela le timon, ne perd son entendement; mais eguise son esprit, et donne ordre par son art à fendre les ondes, faire tenir son vaisseau ferme sur icelles : ou les éviter. Ainsi Balde, voyant ces pierres venir droict à luy ou par haut, ou par bas, maintenant baisse la teste à gauche, et à droite, maintenant ouvre les jambes, ou en leve l'une, ou la met sur l'autre. Et, par ce moyen, il evite quelques-fois en un instant plus de cent coups de pierre. Ce combat dura plus de trois heures, et le peuple, qui voyoit cette querelle, s'en emerveilloit fort.

Or le Capitaine, et le chef de ces assaillans, ayant le cœur despit, vouloit faire la sepulture de Balde entre ces tuilles et tuilleaux, qu'on luy jettoit, et s'avance fort sur luy. Balde luy crie : « Arreste-toy : si je te romps la teste, que sera-ce? Ce sera à ton dam, je t'en avertis. » Mais ce poursuivant ne se soucie de ce qu'on luy dit, et ne prend garde s'il estoit suivi de ses compagnons.

Alors Balde ne l'avertit plus de prendre garde à soy : et, sans se soucier du saye et du bonnet de velours qu'avoit l'autre, prend une grosse pierre, et luy lançant en l'estomach d'une violence aussi grande que si elle eust esté jettée avec une fronde, le met par terre, et pense-

l'on soudain, qu'il soit mort; dont les autres garçons estonnez monstrent aussi tost les talons.

Balde n'arreste gueres non plus en place, et se traque par cy par là jusques à ce qu'il se void seul maistre de la campagne, où lors il reprint haleine, marchant plus à loisir, tiroit droit à Cipade. Il advoqua un certain vassal, et subject de cet enfant qui avoit ainsi grièvement blessé, ouït ce bruit et clameur : vaultneans de sergens l'appeloient Lancelot; mais ceux qui ont eu meilleure connoissance de ce fait, le nomment Slandegnoque, qui veult dire *lancebeignets*. Cet homme estoit d'une corpulence fort difforme et ressembloit Manbrin le geant, n'ayant qu'une petite teste de lin sur de grosses epaules : et eust-on dit que ce n'estoit point la sienne propre, mais une qu'il eust emportée en gibet. Ce compagnon estonnoit tout le monde par ses rolles, estoit un bravache, un mastin, un taille-tout, ignorant tout de tort et de travers. Il monstre le poignard puis desgaine sa dague, et entourne son manteau au bras. Cestuy-cy avec ses braveries poursuit Balde, et en courrant crie : « Prenez le larron, qu'il n'eschappe ! Prenez le pendart, qui a rompu et cassé la teste au conte Janorsee. » A cette rumeur, le peuple, qui se trouvoit à la rencontre, tasche à arrester Balde. Il est prins incontinent. Mais aussi tost il se desveloppe d'eux, comme fait l'anguille qu'on ne peut pas retenir aisement. Lancelot toutes court tousjours après, comme fait un mastin après un gentil lievre, ou comme un asne après un chevreuil, ou bien comme un gras bœuf, qui tasche à course d'abatre le cerf. Balde, estant sorti les portes de la ville, à trait d'arc d'icelles, rengaine son espée, et s'efforce de gagner le logis. Lancelot, deplaisant au possible, à force de courir, met la main sur le dos de Balde, comme le mastin qui se jette laschement sur un petit chien. Balde, se presentant soudain les chevalereux faicts de Roland, ramasse sa cappe à l'entour du bras gauche, et de la droit

son estoc, et en fourre la pointe dedans le nombril de Lancelot. J'ay veu autrefois abbatre par le pied un grand arbre pour raison de son ombre, qui nuisoit par trop aux bleds qu'on semoit auprès : mais iceluy ne faisoit pas plus de bruict en tombant, comme fait cet homme grand debrireur de pain en son vivant. A grand'peine Balde avoit-il peu tirer son espée du ventre de Lancelot, qu'il void une bande de sergens accourir vers luy. Ce qui luy fait redoubler le pas, et en galoppant gaigne enfin la maison de sa mere. Balduine, voyant son enfant tout en sueur, et estant tousjours en crainte et en peur de son fils, autant que peut estre le lievre, une couleur plombée luy venant au visage, s'escrie : « Où fuy-tu ? D'où viens-tu ? Qui t'a fait ainsi courir ? Di-moy, gentil danseur, dy, jeune poulain ? Pourquoi, malheureux, me fais-tu tous les jours mourir ? » Balde luy respond : « Voulez-vous que tousjours j'endure mille torts, qu'on me fait ? que je boive mille hontes, mille travaux, qu'on me donne ? Suis-je un asne pour ainsi exposer mon eschine à estre grattée par des poltrons et marouffes ? Je ne me soucie gueres de parolles frivoles : parlent qui voudront parler, je n'endureray jamais une seule chiquenaude, ny qu'on me touche du seul ongle. Du dict au faict il n'y a pas grande distance pour moy : que les hommes causent, babillent, fiantent, je ne les estime pas plus que pulces : je ne crains pas les chiens, qui jappent et abbayent de loing. La peau ne se deschire point par seules baveries. » La mere luy dit derochef : « Mon fils, tu ne sçais pas le proverbe, tu ne sçais pas que le grand poisson engloutit le petit. Ne va plus à la ville, et ne vucille delaisser ta mere : car je t'assure que si tu ne laisses ces querelles, ces combats, ces battories, que tu vivras peu. » Balde luy respond : « On ne peut mourir qu'une fois, et n'y a moyen de resister au destin : on n'y peut rien apposer au devant. Que sert de nous rompre icy la teste après tant de raisons, puis qu'un chacun a son heure bornée ? Mais, je vous prie, ma mere, m-

ignons des bonnes et riches marchandises. Il depouille  
 les autels des Eglises, et entre dedans la sacristie et re-  
 stiaire, et de là emporte le meilleur. O qu'il sçavoit  
 en crocheter le tronc que le prestre monroit au peuple  
 sur y faire ses offrandes, en intention d'aider à para-  
 ever le bastiment de l'Eglise, ou plustost pour acheter  
 la bonne robbe à sa chambriere! Par trois fois il avoit  
 sjà monté en l'eschelle; et le bourreau estant prest de  
 y donner le saut, avoit tousjours esté secouru de Balde  
 accompagné de sa suite, et tiré par force d'entre tous ces  
 gens embastonnez et armez. Mais, pour cela, il ne lais-  
 sât de retourner aussi tost à son premier mestier, et es-  
 tut prins par le Prevost, et mené en la ville lié et ga-  
 tîé de cordons, entre mille paysans armez de halebardes  
 billées, et de pertuisanes, et estant envisagé de tout le  
 peuple, les marchans des boutiques crioient après luy :  
 « Voici ce diable, qui ne donne repos à personne : Il a  
 volé, le larron, l'Eglise des Cordeliers. Ha! le bourreau,  
 porte sur son dos nulle excommuniments! Il a desrobé  
 les moynes de S. Crestophle les deux chandeliers, et une  
 ceste pleine de carolus. Il ne laisse aucun fruit aux  
 vergiers, ny aucuns choux aux jardins, ny aux poulalliers  
 une poule, ou chappon : il a donné sur la tonsure du  
 prestre, et l'a laissé quasi mort, battu à coups de poing  
 et emmené sa jument. » Voilà les beaux cris du peuple  
 vers Cingart; mais il ne se soucie gueres de tels re-  
 proches, ny de telles clameurs. Or, pendant qu'il est en  
 prison, pendant qu'on luy prepare une potence, pour y  
 lre le lendemain matin pendu, il lime la nuit les bar-  
 reaux, il rompt les pierres, perce la prison, sort dehors,  
 va crocheter autres boutiques. Balde l'aimoit par-des-  
 sus tous ses autres compagnons, parce qu'il estoit des-  
 cendu de la race de Margut <sup>1</sup>. Que dirai-je de toy, Falquet

<sup>1</sup> Margutte est le nom d'un géant qui joue un rôle considérable  
 dans le *Morgante de Pulci*. Un extrait de ce poëme a été publié

debile pour sa vieillesse. Il n'avoit encor perdu aucune dent, il ne crachoit point des huitres, ny ne jettoit des cailles par derriere. Il advise cet enfant lié par les pieds et par les mains, lequel avec tant de tumulte on menoit devant le Juge, en la forme et maniere que ces malotrus de Troyens au temps passé trainoient Sinon au Roi Priam. Iceluy arreste sa haquenée, et fait commandement à ceste troupe de demeurer, et à ces sergens, s'estonnant fort d'en voir d'iceux blessez, et s'enquiert d'eux l'occasion, s'esmerveillant comme un enfant, à grand'peine pouvant encor parler et cheminer, fut ainsi lié comme un larron, et comme un meurtrier. Le Prevost luy compte tout le fait : mais cet enfant, ayant tousjoure un hardy courage et bonne parolle, parla à Sordelle en cette sorte : « Mon gentilhomme, je vous prie, que vos oreilles daignent ouyr en peu de mots la cause d'un pauvre orphelin. Nostre differend ne sçauroit estre vuidé par devant un meilleur Juge. La renommée de Sordelle est notoire à tout le monde, qui pour le zele de la justice mesprise tout or et argent.

« Dictes-moy, Seigneur Baron, premierement si contre tout droit aucun vous voulut enlever la bourse ou la cappe, la lairiez-vous ainsi aller? Il y a bien plus fort, si aucun vous assailloit en pleine ruë, vous menaçast, et, qui plus est, voulut vous mettre l'ame hors du corps, voudriez-vous endurer ce fait, et retenir vos mains jointes ensemblement par courtoisie, et faire d'icelles, comme moy enfant je fais, quand je benis la table avant disner? Seriez-vous tel, qu'on vous fait ainsi une barbe de foin? Il y avoit un faquin, auquel je n'avois fait aucun desplaisir, et vous prie m'en croire, et ne luy en eusse fait, s'il ne m'en eust donné le premier. Il n'a pas eu honte de me poursuivre plus de trois mille pas, en intention de m'oster la teste de dessus mes espaulles. Pourquoi Nature donne-t-elle des *pieds à l'homme*, un cœur, une main? Je m'eschappois de luy à courir; car les pieds ne sont que pour cela. Mais,

voyant que je ne pouvois éviter par ma course sa rage, m'assure le courage, ainsi qu'avec iceluy nous surmon-  
tons tout peril. La main, qui sert de ministre au cœur  
que feroit-elle alors en une nécessité si urgente? Perdroit-  
elle le temps, sans gratter sa rongne, et chercher au soleil  
des poulx en teste? Donnez-en jugement selon vostre  
bonne equité : vous sçavez les ordonnances et statuts de  
la Table Ronde. Si j'ay tort, qu'on me donne la peine :  
aussi j'ay raison, vous m'adjugerez le droit comme equi-  
table Paladin. » Ce Baron fut fort emerveillé des propos  
de ce jeune enfant, et soudain pourpensa en luy-mesme  
qu'il seroit un jour un vaillant personnage. Puis, dit à ces  
sergens : « Il n'y a sous le ciel personne qui soit de  
moindre valeur que vous. Quelle honte est-ce cy? Tost,  
qui est-ce que je parle? Ostez ces cordes à cet enfant,  
ne vous en faites point dire deux fois la cause, afin qu'il  
n'appreniez, qui est Sordelle. » Le Prevost lui dit : « C'est  
notre charge d'obeyr au Senat, et ne faisons ne plus ni  
moins que porte ses commandemens. » Pendant cette  
controverse, au bruit d'icelle, le peuple s'amasse de toutes  
parts. Sordelle voulant bien conserver son honneur,  
ne s'attaquer autrement avec cette canaille de sergen-  
t, il se tourne vers aucuns citoyens là presens, et avec sou-  
ris dedaigneux tint ce langage : « Ces sergens-cy sont  
grands poltrons, et rien que pouilleux : ce sont gens  
dignes de mourir avant que naistre, afin qu'ils ne man-  
geassent point aussi le pain, et avallassent aussi le vin  
sans l'avoir merité.

« La coustume de ces sergens n'est pas de combattre  
contre quelqu'un, s'ils ne le voyent sans espée. Car, si au-  
cun leur fait teste se preparant à tirer l'espée, incontinent  
ces coquins se retirent comme font les poulets voyant  
Faulcon. Mais, si un pauvre homme va de nuit par la  
ville, et porte avec soy, ainsi qu'est la coustume, quelque  
peu de lumiere, que font ces larrons, et avaleurs de  
merde? Ils envoient un des leurs devant, pour tuer la

boyaux, et se promener en ses tripes, ainsi que font des escrevisses en un panier : mais, voyant qu'en sa besace penduë en un ormeau, il n'y avoit aucun morceau de chair, non pas seulement une miette de fromage moisi ; ni en son baril aucune eau vinée, de laquelle il peut abreuver sa bouche seche et alterée ; jette sa beche bien loing comme desesperé, et tire du profond de son estomach des soupirs sortans par haut et par bas ; et gratant d'une main sa teste, et de l'autre son cul pour contenter ses ongles, puis qu'il ne pouvoit saouler son ventre ; marmonne en ses dents, et bredouille des mots en la bouche ; et les faisans sonner, ainsi qu'on oyt botallir des raves en un pot, il despote, il jure, il injurie Balde. Enfin, plein d'impatience, s'escrie en disant : « O lasche de cœur ! ô chien à vers ! ha, ha, mon ventre : ha, ma panse : ha, mes boyaux, me tairay-je tousjours ainsi ? Creveray-je ainsi d'une maigre famine ? Estrangleray-je ainsi, pauvre miserable que je suis, et cependant je ne cherche aucun secours ? Quelle plus grande disgrâce me scauroit arriver, quand je reciteray ces miennes tristesses que j'ay au cœur ? Et bien, ce bourreau et ribaud me brisera l'estomac : ne me la rompra-il pas ? et ne me la rompt-il pas tous les jours toutesfois et quantes que je pense proférer une seule parolle ? Je trouveray enfin, qui me tirera de tout hors de tant d'ennuis ; et qui me fera sortir de tant de miseres et calamitez. Qui trouveras-tu enfin ? Certainement croy moy, on ne trouve personne qui veuille s'efforcer contre des tyrans. Tu trouveras un gibet ; qui sera véritablement la fin de tes douleurs. Ha, chacun me chasse, chacun me refuit ! car je ne suis vestu que d'un meschant manteau rapetassé et pendant par lambeaux. Je n'ay pas une pauvre coiffe pour couvrir la tigne de ma teste, et mes fesses sont toutes nuës, n'ayant une meschante braguette pour les couvrir. Je n'ay pas seulement des guesres pour cacher mes jambes ; mes orteils passent à travers mes meschans souliers. Je n'ay pas en la bourse un che-

conseil aux autres ; mais je ne vois point qu'au-  
cun d'eux s'en aille secourir. Tous sont medecins ; mais  
aucun ne s'en donne sa medecine. Tous sont compagnons,  
mais aucune ne m'est compagne. Je suis riche,  
mais aucun ne veut exposer sa vie pour moy : je suis pau-  
vre, mais aucun ne veut despendre pour moy un liard. »  
L'abbé de La Motte faisoit telles plaintes, il voit de  
loin passer, et l'estime venir à propos pour  
ses pensées. Ce Tognazze est un vieillard pere de  
famille, entièrement pour chastier les desbauchez de  
sa ville. Il avoit esté plusieurs fois Consul et Dictateur  
de la ville, car, estant grand praticien, il manioit les af-  
faires de la ville, pour ce qui despendoit des loix et or-  
dres d'iceluy. Quiconque desiroit avoir un conseil  
alloit incontinent trouver Tognazze. Il portoit  
sur sa tete, lequel on appelle un bonnet de tailloir, du  
quel pendoient force papiers. C'est le propre à  
porter quantité de tels petits billetz, par le  
squel on s'asseure qu'il y a du sçavoir, et de  
ce en la teste de celui qui les porte. Il me res-



jours une meschante juppe faite de plusieurs morceaux de velours, laquelle au temps passé on portoit pour la reputation : avec icelle à grand' peine couvroit-il ses fesses : comme il s'en estoit servi par long temps, aussi l'avoit-il par usance toute pelée. Il n'avoit point d'esguillettes pour attacher ses chausses, et luy suffisoit de les tenir avec deux boucles. Le vent soufflant luy decouvroit le cul. A la ceinture il portoit un petit cousteau à demie gaine, avec lequel quelquefois il escorchoit des anguilles, ou escorchoit des grenouilles. En son marcher, il se tenoit le plus droit qu'il pouvoit, encore qu'il fut bossu ; et, en marchant, avoit ses deux mains d'un costé et d'autre sur sa ceinture, et ressembloit à un pot à deux anses. Sa prelassant en ceste façon, se manioit en quarré comme un oye. Aucunesfois il tenoit ses mains cachées en ses brayes, et c'estoit quand il faisoit froid, les eschauffant par ce moyen.

Zambelle, l'apercevant, se resjouit, et va droit vers luy, et se haste de l'attrapper, et s'escria : « Hola, Tognazza, hola, Tognazze, je veux vous dire un mot? » Iceluy avec une gravité catonienne se tourne, et dit : « Qui est-ce qui m'appelle? O Zambelle, je te cherchois, je songeois à toy, et t'avois fiché dans mon entendement. Que fait-on? Je te voy tout maigre, tout chetif! N'as-tu point encore de jeuné? n'as tu point encor beu, Zambelle mon amy? Il est temps que tu lasches la besongne, où est la besace? Apporte! — Ha, ha! dit Zambelle en souspirant, ha, misérable, je n'ay point de pain, je n'ay point de viande en mon bissac. Je n'ay point de vin : voyez là mon baril vuide. Et à la mienne volonté, que Balde n'eust non plus de jeuné que moy, et ceste Berthe qui mange tout ce que j'ay! O malheureux, combien iceluy me fait-il tort! J'ay grand honte de le dire à vous autres messieurs. Peut-être ne seray-je plus nourry par ce meurtrier. Je vous prie conseillez-moy, diray-je? L'accordes-tu? » Tognazze, en toussant, et jettant dehors de grosses colles, luy respond :

« Je le veux bien, parle, et me demande tel conseil que tu voudras, lequel tu eusses aussi bien receu de ta marre. O Maccaron, Maccaron, quelle folie t'a prins? Qu'attens-tu cependant, pauvre gallefretier? esperes-tu d'ailleurs la beschée? Dy, maroufle? Ce n'est point la coustume de donner conseil aux pauvres sans salaire. Mais neantmoins dis-moy ce que tu veux. Que fait ce ribaud, qui merite cent coups d'estrapade, et estre tenaillé cent fois? Dis-moy, mon Zambelle : dis, or sus ne pleure plus : declare toujours tes pensées à personnes qui soyent d'un aage meur, lesquels ont l'experience de donner conseil au vray à celuy qui est fasché et ennuyé comme toy. Ne sçais-tu pas bien comme nos amitez sont nouées ensemble? — Tu as bonne raison, dit Zambelle, seigneur Tognazze : mais premierement je te prie de nous asseoir icy à l'ombre, de peur que, par quelque malheur, ce meschant nous voye parler ensemble, et qu'il estime que nous devisions en mal de ses actions, et qu'il ne te rafraichisse de quelque bastonnades, sans avoir aucun respect à ta qualité. Je ne parle point de moy; car je suis battu et rebattu de ses folies, et contre les coups j'ay affermi les costes, et l'espine de mes reins. »

Tognazze, tournant ses naseaux, avec une mine colerique : « Que jases-tu tant? dit-il : penses-tu que je sois quelque homme de peu, et un lasche vilain? Toute la puissance de Balde ne sçauroit tourner le moindre cheveu de ma barbe. Qu'il prenne garde à soy, et qu'il ne soit si hardy d'approcher les pieds près de moy, ni de faire semblant de me regarder! Et combien que ce breneux là batte et assomme plusieurs du simple peuple, et qu'il taille et coupe ainsi un chacun, je te dy que je n'estime point telle gens un champignon. Or, si je n'y puis mettre la main, je les chargeray de parolles : dy hardiment que les chiens qui abbayent à la lune sont couâards. Enfin tels bragards portent des espées penduës à leur ceinture; *mais, quand il est besoing de les desgainer, ils escriment*

à coups de talon, et tournent les espauls au lieu de l'estomach. Iceux se couvrent de bonnets, auxquels ils attachent des hautes plumes qu'ils font trembler au vent pour faire peur aux mouches, et les font pendre sur l'œil gauche ou droict. Ils font cent taillades à leurs chausses autour de leurs cuisses, et portent de petites capettes, afin que le peuple voye par dessous le velours de leurs chausses; et sur le derriere ont une courte dague attachée à un cordon de fil d'or. Mais cependant ils n'ont morceau de pain pour manger en leur maison : faisant les bragards, se fourrent en troupe dedans les cabarets et tavernes, et donnent cruellement des assauts aux pintes et chopines, renversent avec flacons et bouteilles le Grec et le Corse. Et de là naissent ces mots de braveries qui se font retentir par tout : *sacre Dieu, putain, potte, je renie Dieu*, et plusieurs autres telles parolles de ces bravaches, qui pourroient faire trembler le ciel. Je les laisse maintenant là en arriere à l'escart : je feray digerer, à tels galands sans bourse, leurs trippes et boyaux. Ce n'est point fables ce que je te dis. Tu sçais ce que je porte en l'estomach. »

Zambelle, grattant la rongne dont il estoit farci à suffisance, commença à dire : « Ha, mon Dieu, je voudrois estre mort ! Ha, ha ! il ne m'est temps de faire ny d'ouyr tant de comptes. Je vous veux demander seulement une chose, touchant ce qu'il me fait tous les jours, qui est assez pour faire mourir de faim des petits enfans. Je suis toujours attaché à ma marre, et comme font les enfans je suis paistre nostre truye, je file : mais rien ne me sert, ny ma marre, ny ma quenouille, ny ma truye. Balde devray tout : Berthe tire tout pour soy et pour ses enfans. Quand je reviens à la maison, les bras pendans de lassitude, pensant prendre quelque chose pour mon soupper, on me donne le bon soir avec un fort baston nouailleux : je ne mange que des pensées, et de bons coups de poing, et la patience me sert d'une estrange cueillere. Car ce me-

ne me cogne et recogne : et, s'il se trouve las  
 le, Berthe le seconde. « Pourquoi, dit-il, re-  
 ne de si bonne heure à la maison ? » Et là dessus  
 desluchet, me deschirent, m'assonnent. Voilà  
 le soupper qu'on m'appreste, et n'ay  
 connaissance d'autre chair. Lene ma femme,  
 bat qu'on me faict, s'égratigne le visage, se  
 meur, et se bat la poitrine : mais ce meschant  
 elle comme un mastin sur un os, et sur mon  
 ma femme. Secourez-moy, je demeureray tous-  
 esclave, et je desrobberay quelque petit fro-  
 quelque coing de beurre, pour vous en faire pre-  
 puzze luy fait response : « La raison est entiere-  
 loy, et j'ay grande compassion de toy, mise-  
 se-moy seulement pour cet heure cest enragé ;  
 tu ne seras plus à l'advenir si tourmenté de

ainsi devisé ensemble, Zambelle retourne à sa  
 et Tognazze s'en va vers la ville, la bouche  
 comme un sanglier que le veneur a blessé de  
 lequel, traversant bois, bocages, buissons,  
 par où il passe, escurant entre ses dents  
 une grosse et sanglante. Ainsi Tognazze s'en-  
 ne furieux à la ville, montant droit au Palais, se  
 évant le Podestat, et là par bons argumens, et  
 de raison, et par plusieurs tesmoings, prouve,  
 est celuy, qui de droict, froid ou chaud, doit  
 lu. Et, en après, comptant sur ses doigts, il  
 irement que Balde n'est point fils de Berthe :  
 suivant le rapport des plus viels, il verifie que  
 eut un jour en sa maison un pauvre passant,  
 nin, lequel menoit avec soy une vache à deux  
 it empreinte, de laquelle il laissa Berthe chargé  
 soudain. C'est celle qui a engendré Balde, mais  
 engendré un diable, lequel avec sa croissance a  
 depuis estimé Berthe estre son pere, et jusques

à present a tenu Zambelle pour son frere : mais, après que la mere en crevant par le fondement est morte, et que Berthe avec sa femme a rendu l'esprit, ce gentil voleur s'est fait seigneur par force de tout leur bien, lequel, comme il est tout notoire, appartient à Zambelle. Balde, neantmoins, à tort ou à droict, en veut avoir seul le gouvernement et consomme tout aux tavernes, et après les putains. Cependant Zambelle tous les jours travaille avec sa trenche, sans pain et sans vin, et, ne mangeant rien, se laisse manger aux poux. Alors Gaioffe, qui estoit le Preteur et Podestat, assemble les plus sages. Ce Gaioffe estoit un vray tyran de peuple. Il avoit eu une fois et songé une telle vision : qu'un seigneur, venant à luy de la part de Mars, et luy secoüant sa teste, l'avoit appelé second Francator, un autre Camille pour sa patrie, et pour le peuple : de là ce veilleaque, ce poltron devint cruel, et craignoit fort Balde, et ses amis, estant jaloux de sa puissance. Jour et nuict il affinoit et aiguisoit son entendement avec meschantes et malheureuses pensées. Il fabriquoit en l'air plusieurs chasteaux, comme ont accoustumé de faire les tyrans, qui n'ont aucun noble cœur, et avoit tout son soupçon sur Balde, lequel, pour la grandeur de son courage, et pour sa vertu genereuse, s'estoit rendu très agreable aux plus grands et au peuple. Ce Gaioffe, ayant peur de perdre son autorité, imitant le vieil renard pelé, controuve mille finesses, mille meschancetez, ramasse des occasions, suppose de faux tesmoins : fait resprendre parmy le peuple des menteries contre Balde, faisant par ce moyen peu à peu grand tort à sa reputation : et rend ce jeune homme si mal notté, qu'enfin par tout on parle fort mal de luy, et est entre le peuple en mauvaise estime. Ceste occasion se presentant encor, Gaioffe assemble le Conseil, pensant bien faire mourir Balde. Toute la troupe des Praticiens et Senateurs de Cipade s'assemble au Senat. Ce lieu est un quarré, lequel maintenant on appelle Salle, grand, et spatieux,

pour contenir plusieurs bancs, le peuple et les Senateurs. Au haut d'iceluy est le siege d'ivoire de Gaioffe, environné d'estaffiers, et spadassins. Là se sied ce Juge à la face severe, ayant tousjours soif du sang de quelque innocent. Il n'y a point faute autour de luy d'accusateurs, ny de macquereaus, ny de flatteurs, ny de plaisanteurs; et avec telles gens est meslée la discorde, remplissant les oreilles de Gaioffe de mille menteries avec ses cent langues. Après que tous ces illustres Senateurs eurent prins place, on fait retirer la canaille, et fait-on fermer les portes. Et puis Gaioffe, faisant signe de la teste, et de sa main, à ce qu'on eust à faire silence, commença ainsi à parler : « Vous autres messieurs les Conseillers, et peres de la patrie, qui estes assis icy autour, et qui vous estes presentez en ce lieu à la convocation de nostre bedeau et huissier, vous demandez pourquoy nous vous avons icy appelez au son de la cloche ? Vous sçavez, et n'estes par vostre sçavoir ignorans, que je fais tout, que je dispose tousjours de tout, que je traite et administre toutes choses : non pas que, par aucune paction ou ordonnance, j'y sois obligé ; mais la seule amitié, et la seule estime que vous avez de moy qui suis vostre Roy et Preteur, opere cecy en moy, comme estant et dependant du devoir d'amitié. J'ay jusques à present celé en mon cœur un meschant homme (comme souvent il convient à la prudence d'un qui gouverne), mais sa miserable mere vous l'a fait cognoistre n'estre qu'un teigneux, ainsi que l'experience vous l'a montré. Car vous sçavez dès long-temps quelles et combien grandes sont les meschancetez de Balde. En ses voleries et rapines, il n'y a aucun but ny fin. Quand il est parvenu à l'aage virile, il a aussi tost commencé à s'accompagner de coupe-bourses, de machefers, et de taillepiliers, lesquels nous appellerons mieux à propos taille-bourses. Il s'est fait chef d'iceux, surpassant en meschanceté tous les autres. Et le soustiendray-je ? l'endureray-je ? Ce ribaud *abusera-il ainsi de ma bonté ?* Qui a-il que je ne souffre

mais telles parolles ne sont ny fleches ny balles : car après ils sont amis plus qu'auparavant, et pour recompense ils font bonne chere ensemble. Les sergens vont desgager les paysans, et bien souvent sont garnis de bonnes bastonnades, au lieu d'autre chose. Ces paysans, laissant leur marre à la maison, s'en viennent au matin en la place avec leurs adjournemens ou libelles. L'un a accusé cestuy-cy, un autre est adjourné et cité, l'autre est arresté prisonnier : ils s'efforcent les uns et les autres de mettre hors de leurs bourses ce peu de deniers qu'ils y ont ; ou, s'ils ne desboursent, incontinent on les mene en prison. En tout ce lieu, on ne tend qu'à l'appast de la bourse, car tous sont poussez d'une envie desbordée de gagner.

Balde, estant en ce lieu et representant la personne courageuse de Renaud, fait branler tout le Palais. Passant par la ville, il l'avoit veüe quasi remplie de grand nombre de soldats. Cela luy donna à penser qu'il avoit esté deceu, ou qu'on le vouloit faire Capitaine et conducteur d'iceux, ainsi que le Senat luy avoit escrit ; il prend garde à soy sur ce doute. Ha, combien les trahisons apportent de nuisance et de dommage à un maistre et brave guerrier ! Celuy qui d'une seule rencontre renverse plusieurs esquadrons est neantmoins aucunesfois attrappé par la trahison d'un seul. Ainsi le lion, qui de sa dent déchire sangliers et ours, est quelquesfois tué par la dent d'une belette. Il y avoit un soldat caché derriere un gros pillier, et, ayant tousjours l'œil sur Balde, se contenoit le plus qu'il pouvoit. Le Presteur Gaioffe avoit ourdi ceste trame, et pour icelle avoit accordé à ce soldat une grande coupe pour boire. Iceluy, ayant veu Balde passer la porte, le suyvit pas à pas, sans faire aucun semblant, et sans bruit, comme fait la nuit le larron avec ses souliers semelez de feutre. Il marchoit sur le bout des pieds ; passant à costé gauche de Balde, il advise soudain la ga-

LIVRE V.

pour-estre saisie. Ce compagnon l'agraffe, aussi soudain que le chat grippe la souris avec ses ongles, et la tire hors du fourreau. Mais la fortune d'un traistre est tousjours briefve, et l'heur d'un meschant ne dure gueres : car cet homme saisi d'un si bon gage et s'encourant hastivement avec iceluy, pendant qu'il pense estre jà sauve, Balde, prenant sa course, joint ce ribaud et luy baille un pied si grand coup par le cul, qu'il le fait tomber plus de cent pieds de haut par une fenestre, qui d'adventure estoit ouverte, et là fust brisé contre le pavé et estendu au plat qu'un tourteau. Mais, toutesfois, peu profita à Balde la mort de cestui-cy, car, en le perdant, il perdit aussi son espée. Alors un petit sergenteau se presente devant luy et ose assaillir ce brave guerrier ; mais Balde, sautant en arriere et puis s'avançant, luy donna si grand coup sur l'oreille, qu'il luy feit tomber de la bouche toutes ses dents, et le jettâ du coup si rudement contre bas, qu'il se rompit la teste sur le pavé. Soudain toute ceste compagnie s'esleva, et les embusches se descouvrirent, la rumeur fut toute notoire ; on s'escrie de toutes parts : « Là, prenez garde cy, gardez là, retirez-vous ; la vieille coquille est enfin prinse au nid, la souris est attrapée. Demeure, demeure ! car nous te voulons enchaîner comme un larron. » Faisans tous une telle clameur, chargeant tous lourdement cependant sur le dos de Balde, avec leurs perches, bastons, fourgons. Le pauvre Balde se void sans aide, et, de bonne fortune, il tenoit en main une grosse baguette, laquelle il souloit porter, et avec icelle il recevoit leurs coups, et, se jettant legerement çà et là, resistoit le mieux qu'il peut ; et, pendant qu'il saute ainsi en l'air, il meisme rudement ces lourdaux ; et la rage et desespoir l'avoient tellement saisi, qu'on lui voyoit sortir de la bouche une bave toute pleine de sang. En se remuant de ceste sorte, il avoit renversé tous les bancs de ces procureurs et avoit rompu la teste à plusieurs avec leurs gro-

*natoires de bois.*



Tognazze, qui avoit tousjours l'oreille tenduë au bruit qu'il oiroit, entre en la salle, suivy de sa bande de sergens. Incontinent on void mille espées desgainées autour de Balde, lequel ils enserrent de près, mais iceluy, faisant un saut, se depatrouille d'entr'eux. Tognazze approche le premier avec sa daguasse, et assaut aussi le premier de sa bande Balde, s'escriant : « Demeure ferme; tu es maintenant, où tu ne pensois pas estre; il faut que tu sois mon prisonnier, larron; demeure, dis-je, ribaut, rends-toy à moy! Veux-tu encor icy braver, meschante beste? Rends-toy à moy, sinon je te tire une estocade. » Balde, oyant ces mots, escumoit de rage une have noire, et renflamble en son courage sa cholere, et se jette contre un texier, lequel, avec un coup de poing, il fait tomber tout estourdi en terre, et luy arrache des mains un gros baston de chesne, et, avec iceluy, se sentant plus fort, il s'avance, enfonçant de sa main gauche, jusques sur le front, un pot ou callotte de fer, lequel il souloit porter caché dedans son bonnet; et tenant ferme en l'autre son tribal, et escumant tousjours comme un verrat, commence à chasser d'autour de soy ces mouches; et petit à petit se fortifie et s'assure en un coing, comme fait l'ours, quand il est poursuivy de gros dogues de Corse, et qu'il voit les espieux près de soy, lequel incontinent se fourre en un coing comme en un port seur, et de force se garde, avançant ses griffes sur l'un sur l'autre, en s'eslevant tout droit, et ne veut jamais quitter ceste retraite. Ainsi ce brave guerrier, très-expert aux armes, se comportoit de mesme en ceste necessité, lequel toutefois ces gens icy eussent bien rendu mort sur la place avec leurs arquebuzes et arbalestes. Mais le Preteur le vouloit avoir vif entre ses mains, afin de le tourmenter par cent sortes de morts soubz la tour de Predelle. Tognazze s'escrie derechef : « A quoy t'enorgueillis-tu encor, bourreau? voicy le licol de la potence, qui t'est préparé :

pas, ny toute la puissance de ta race. » En-ce disant, il remuoit en l'air sa dague de toute sa force, avec laquelle il n'eust peu faire mourir une puce. Balde, avec son baston, la destourne. L'autre redouble ses taillades et revers. Mais Balde qui sçavoit mieux les traits de l'escrime que luy, pendant que Tognazze remuë ainsi çà et là sa grande dague, il luy lasche un si grand revers, qu'il met ceste dague en cent pieces. Ce que voyant, Tognazze soudain tourne le dos, et Balde luy gratte à bon escient sa bosse avec son baston. Tognazze, en fuyant, crie tant qu'il peut : « Ha, ha, secourez-moy vistement; ha, ma teste; ha, mes espaulles; ha, mon eschine, comme elle est renettie! » Mais Balde en cholere sans mesure frappe, et ne tend qu'à Tognazze, lequel fuyant et voulant descendre les degrez, Balde, le suyvnt, luy baille si grand coup de pied sur sa bosse, qu'il le renverse sur le premier degré et le fait rouller jusques à bas comme une boule. De ceste cheute, Tognazze eut la maistresse coste de sa poitrine rompue. De peur que Balde s'eschappast, tous se meirent à le suivre, et, se tournant vers eux, prend son tribal à deux mains, et, comme le paysan après avoir beu plusieurs fois à sa bouteille pour se rafreschir contre la chaleur de l'esté, et se sentant plus vigoureux ayant beu et reinsié ainsi sa bouche, avec ses forts bras prend le fleau pour battre et faire sortir le bled hors de sa bale; ainsi Balde, tenant son baston avec ses deux mains, rompt les espaulles à l'un, respand le cerveau de l'autre, casse bras et jambes, et fait voler en l'air les tronçons de leurs bastons ferrez, lesquels, tombans sur les tables et bancs de la salle, raisonnent de leur cheute sur iceux avec leurs retentissans *tic tac*. Il saute, il frappe, il pousse, il abbat au milieu de cet amas de peuple une infinité, et se contourne comme une rouë de moulin. Enfin, plus grand nombre d'hommes s'y amasse, et commence l'on à luy jeter plus de coups, et presser de plus près ce pauvre homme tout desarmé. Ha! quelle force et vertu pe

estre en un homme tout las? Il luy restoit peu d'esperance de pouvoir eschapper. Son courage tousjours demeure invaincu, et ne se peut perdre pour quelque estonnement de la mort, tant espouvantable puisse-elle estre; moyennant que la vie s'en aille pour acte vertueux et honorable et avec une louange éternelle. C'est le propre à un larron d'avoir le col attaché à un gibet : à un battelier ou marinier, d'estre un jour noyé en l'eau, et servir de pasture aux poissons : c'est au marchand de perdre la vie, après la bourse, allant par pays; c'est aux Prelats d'estre empoisonnez par la poudre de diamant<sup>4</sup>; c'est aux poltrons et aux fait-neants de servir de pasture aux poulx; ainsi, aussi, c'est une louange et une renommée grande aux braves soldats, non de mourir au jeu, entre les bouteilles, ny de pourrir entre vilaines putains, mais d'exposer, pour l'honneur, cent vies, si faire se pouvoit, entre mille picques, ou à la guerre, ou en juste querelle. Voicy Balde, qui, en se combattant courageusement, a le corps percé en beaucoup de lieux de coups d'espée et de longs bois, le sang coulant de son corps comme fait l'eau d'une fontaine. L'haleine commençoit à abandonner sa force, comme une chandelle s'esteint estant le seul consoimé jusques au bout. Toutefois, maniant encor son tribal, abbatoit tousjours quelqu'un par terre, et sur les morts en faisoit culbuter d'autres prests à mourir.

Ceste meslée avoit jà duré plus de six heures. Le cou-

<sup>4</sup> Allusion aux empoisonnements dont divers cardinaux et évêques passèrent à tort ou à raison pour avoir été victimes. Un poète français, Andrieux, appelle cette façon italienne de se défaire des gens

Un procédé que l'usage autorise.

Voir le conte intitulé la *Bulle d'Alexandre VI*, imitation plus spirituelle que décente d'un récit de Casti, et qui, imprimé en 1812, n'a point été reproduite dans les *Œuvres d'Andrieux*, 1813, 4 vol. in-8, ou 6 vol. in-18.

rage neantmoins avec le temps s'augmentoît en Balde : et tous fuyent les coups orbes de son baston ; et leur est avis qu'ils ont plusieurs chiens à leur queue. Ce fust une chose merveilleuse, comme, durant un si grand travail, son bras peut conserver sa force. Mais, comme une corde, pour estre trop longuement tendue, se rompt, ainsi le tribal ne peut plus donner, ny supporter tant de coups. Car, voulant Balde donner de grand'force sur le haut de la tête d'un audacieux villain, il l'applatit à terre, comme l'on feroit une tarte ; mais le tribal en vola en pieces : ce qu'eurent apperceu d'un chacun, aussitost tous se ruent sur luy, et, le voyant sans armes et tout blessé, le veulent tuer. Autres jettent sur luy des cordes, des chaines et des liens, le voulans garotter, ainsi qu'un fagot. Le Preteur et plusieurs de la compagnie des Senateurs encouragent les gens : « Prenez-le en vie, s'escrient-ils tous, qu'il soit garroté vif, qu'il soit mis vif en prison, qu'il soit vif pendu, qu'il soit vif brûlé ! » Mais Balde, atteint de grand coup, ainsi qu'il apparoissoit assez en son visage, ne tomba ailleurs, ny tournoit sa venue en autre part, qu'à tuer, avec les dents et avec les ongles, à rompre les liens desquels il se voyoit garroté. Enfin, un le prend par une jambe et un autre par l'autre, en la façon que font les maréchaux, quand ils veulent coucher par terre un cheval, qui ne veut se laisser manier aisement, luy liant les membres avec cordes qu'ils se baillent l'un à l'autre pour serrer les nœuds, ne pouvant plus ce cheval regimber, ny mordre.

Ainsi est arrêté Balde, l'un luy prenant le pied par derrière, et un autre, l'autre pied, et luy jettent plus de cent liens sur les espauls, sur les bras, en sorte que depuis le col jusques au talon il est bien garroté.

Ha, infortuné Balde ! ha, lumière invaincue de toute noblesse ! est-ce toy qui es ainsi chargé maintenant de fers ? Es-tu à present comme la brebis, quand on luy tond la laine ? Et, *toy, Mantouë, qui a mis en lumière le premier*

Poète, es-tu devenné si folle, et si grossiere? N'as-tu point cogneu les dons, que les feux celestes t'ont donné si souvent, en sorte que tu pouvois acquerir le renom d'un autre Rome? Tu te trompes toy-mesme, tu te perds Mantouë, et tu t'es renduë pauvre et malotruë. As-tu peu voir que Balde, l'honneur de toute chevalerie, l'estendard de Mars, fut ainsi par les tiens lié, et enchaîné, et qu'en eux on ne veid aucune pitié? Mais il viendra un temps, et bientôt, croy hardiment à Coccaie, que l'illustre maison de Gonzague, chantée par tout le monde, et descenduë du sang imperial, domptera ce peuple Gaioffique, qui n'est né que pour mascher du pain, et chassera bien loing de toy ceste canaille : autres loix seront establies sur toy, et autres ordonnances, et en ton sein se nourrira une autre race : race gentille, courtoise, affable, et unie sous le Prince François de Gonzague<sup>1</sup>, qui sera nommé la Lance brusque; qui, par son bon sens, entendement et avec sa force, fera trembler tout le pays, et qui par les guerres acquerra mille honneurs. Iceluy sera très-expert à rompre gaillardement une lance, expert à l'espée, et à la masse, expert à bien manier chevaux et genets d'Espagne, expert au maniement, et gouvernement des canons, et bombardes. Combien est à estimer le haraz de ses chevaux. Rome le scait, aussi fait Florence, Parme, Boulongne et plusieurs autres villes, qui ordonnent un prix aux plus braves coureurs. Nostre ville de Mantouë produira lors de grands guerriers; fournira d'autres Rolands, et d'autres personnes aussi sages et prudentes que Caton. La famille basse de mes Coccaies se relevera en icelle : basse, dis-je pour le bien; mais grande pour ses anciennes prouesses. Les marques anciennes de nostre famille se voyent es pa-

<sup>1</sup> Il s'agit de Jean-François II de Gonzague, marquis de Mantoue, né en 1466, mort en 1519; il prit une part active aux guerres dont l'Italie fut le théâtre à cette époque, et se montra tantôt l'ennemi des Français, tantôt leur auxiliaire. Il cultiva les lettres avec zèle et composa lui-même des poésies.

venus à Saloie, ayans eu des basteaux à commandement : aucuns toutesfois sont demeurez noyez en l'eau. Tout le pays d'allentour, monts, palus, lacz, sont couverts d'armes. De-là se sont avancez six mille hommes, qui brulent tout, passant le lac de la Garde, sans qu'aucun s'y oppose, et la forteresse de Malherbe ne leur a donné aucun empeschement, laquelle, avec ses canons, pouvoit tout autour chasser d'auprès d'elle tels taons; mais, comme lasche et couarde, n'a fait que baver, et, tremblant de peur, a fait semblant d'avoir autre affaire; et, quand elle eust pu mettre à fonds tous les vaisseaux de ces Alle-mans, elle s'est retenuë, la teste en un sac, en se grattant le ventre. Sirmie se couche contre terre, comme la caille, quand elle entend les sonnettes de l'espervier. Et combien que ceste Isle soit environnée de plusieurs rochers; neantmoins la peur breneuse l'a renduë faitneante et de nulle valeur. Ceux de Desenzan de Revoltelle n'ont aussi aucunement tiré; et de mesme Pesquiere, d'où sourd et vient le fleuve de Mince Mantouan. L'artillerie de la for-teresse de Monique s'est contenue en sa rouille. Paden-ghe n'a voulu venir aux mains avec telles gens. Les mu-railles de la ville ancienne de Lonat ont tremblé de peur; mais Solpharin, situé sur une haute montagne, trop audacieux en ses injures, voulant s'opposer aux ennemis, s'en est repenti, et en a porté la peine cruellement : ceux qui estoient dedans, pour empescher que ces Lansquenets montassent, jettoient du haut à bas de grosses pierres. Enfin, estant forcez, ils ont esté passez au fil de l'espee, et ce chasteau a esté brulé, lequel à ceste cause nous pouvons bien encore appeller Solpharin; car il a esté consommé ainsi que le souphre, et a servi, à toute la cam-pagne des environs, d'un haut falot. La gentille Capriane a fait un beau traict, pour se garantir; car elle envoya trente barils de bon vin pour enyvrer ces Alemans : et par ce moyen elle a apaisé leur furie. La ville de Gody, y commandant ce vertueux Sordelle, ne veut donner pas-

sage à ces troupes. Mais, estant bien munie d'hommes et de vivres, jour et nuict faict vomir feu à ses canons. »

Comme Spingard faisoit ces comptes, Cingar, avec un soubbris, accompagné de cholere : « Ha, dit-il, combien une mensonge a de peine à se couvrir ! » Et puis, se tournant vers Balde, lui dit : « Ne va point, crois-moy, à ces trompeurs : ils tendent, et n'en doute, ils tendent des rets pour prendre les mouches. » Fracasse, rompant le propos de Cingar, secoüant la teste, et comme depité : « O Cingar, dit-il, les grosses mousches passent à travers les toiles des araignées. Que musons-nous ? Allons tout de ce pas à la ville. Si les araignées filent leurs laqs et toiles, nous passerons à travers, ainsi que les taons. » Là-dessus Balde, qui ne fut jamais retenu pour aucune peur, ne voulut retenir d'avantage ce courrier, et luy donnant congé, luy dit : « Va t'en à Milan, et saluë Sforce de ma part. » Puis il dit à ses compagnons : « Je vous prie, demeurez icy, et qu'aucun de vous autres ne vienne à la ville, si desirez conserver l'honneur de Balde. Je m'y en va seul dès-à-present, ou demain matin, afin que je me perde seul, s'il y a de la trahison. » Mais tous ne veulent acquiescer à ses prieres, et y repugnent. « Allez, dit-il, allez vous-en ailleurs, et n'ayez peur de moy ! »

Tous demeurent, et Balde s'en va à la ville, où, après que la resolution du Conseil fut faite, Barbe Tognazze avoit amassé une bande de Sergens Prevostaires en un canton de la ville, lesquels, estans bien garnis de rondaches, d'espieux, et d'arbalestes, avoient tous bon courage, comme vaillans hommes, d'assaillir Balde par derriere. Tognazze s'estoit fait leur Capitaine, et, comme brave et hardi, leur monstre l'ordre qu'ils devoient tenir, et leur disoit souvent : « Or sus, soyez vertueux, et ne craignez rien. Tu te tiendras-là, toy, et toy, icy, et cestui-cy en ce lieu, et un autre en cet endroit ? Tant que vous me sentirez près de vous, montrez-vous vaillans : je seray ce-

luy qui le premier assailliray Balde. » Et en leur tenant tel langage, il se persuadoit desjà de pouvoir subjuguier tout le monde.

Le Baron Balde approchoit desjà, quand sa seule presence feît trembler un chacun. Il marchoit seul, n'estant accompagné que d'un lacquais. Il monte les degrez du Palais, et entre en la salle, en laquelle y avoit beaucoup de peuple. Là ordinairement se fait un bruit et murmure qui estonne les oreilles, et les fait devenir sourdes. Car en icelle se traitent toutes les affaires des habitans et d'autres. Il y a bien trois cens bancs, qui sont à des procureurs, lesquels ne font que barbouïller le papier avec leur ancre, et dressent des adjournemens, et citations fasteuses et cruelles, et vident les bourses à ces pauvres malheureux, qui, plaidans les uns contre les autres, esperent obtenir tousjours gain de cause : mais ceste esperance fiebvreuse ne vient jamais à bout. En ce lieu, on void diversitez de personnes s'y amassans pour leurs affaires particulieres, des taverniers, des hosteliers, des Juifs, des paysans contraints d'y venir, des sergens, des fermiers, des leveurs de daces, des solliciteurs, des gentilshommes, des rufiens et putaciers. Le siege du Juge est entouré de tels marchands. Les plaideurs, avec leurs crieries, font esclatter le plancher. Ils n'alleguent en cholere que Jason, Imola, Bartole<sup>1</sup>, et autres, et semblent avec leurs parolles picquantes se vouloir percer l'un l'autre. Sans aucun respect, ils se disent mille vilenies :

<sup>1</sup> Ces noms sont ceux de trois des plus illustres jurisconsultes de l'Italie au moyen âge. Bartole, mort en 1556, après avoir professé le droit à Pise et à Perouse, a conservé une célébrité qui dure encore; son nom est parfois cité; il est vrai que ses ouvrages, recueillis en onze volumes in-folio, ne sont jamais ouverts.

Ambroise Jason de Maino, né à Pesaro en 1435, mort en 1509 à Pavie, où il avait professé le droit avec le plus grand éclat, a laissé une foule d'écrits qui ont été publiés séparément et dont on a pris la peine de réunir une partie à Venise, en 1590, en neuf volumes in-folio.



mais telles parolles ne sont ny fleches ny balles : car après ils sont amis plus qu'auparavant, et pour recompense ils font bonne chere ensemble. Les sergens vont desgager les paysans, et bien souvent sont garnis de bonnes bastonnades, au lieu d'autre chose. Ces paysans, laissant leur marre à la maison, s'en viennent au matin en la place avec leurs adjournemens ou libelles. L'un a accusé cestuy-cy, un autre est adjourné et cité, l'autre est arresté prisonnier : ils s'efforcent les uns et les autres de mettre hors de leurs bourses ce peu de deniers qu'ils y ont ; ou, s'ils ne desboursent, incontinent on les mène en prison. En tout ce lieu, on ne tend qu'à l'appast de la bourse, car tous sont poussez d'une envie desbordée de gagner.

Balde, estant en ce lieu et representant la personne courageuse de Renaud, fait branler tout le Palais. Passant par la ville, il l'avoit veüe quasi remplie de grand nombre de soldats. Cela luy donna à penser qu'il avoit esté deceu, ou qu'on le vouloit faire Capitaine et conducteur d'iceux, ainsi que le Senat luy avoit escrit ; il prend garde à soy sur ce doute. Ha, combien les trahisons apportent de nuisance et de dommage à un maistre et brave guerrier ! Celuy qui d'une seule rencontre renverse plusieurs esquadrons est neantmoins aucunesfois attrappé par la trahison d'un seul. Ainsi le lion, qui de sa dent déchire sangliers et ours, est quelquesfois tué par la dard d'une belette. Il y avoit un soldat caché derriere un gillier, et, ayant tousjours l'œil sur Balde, se contenoit plus qu'il pouvoit. Le Presteur Gaioffe avoit ourdi ce trama, et pour icelle avoit accordé à ce soldat une grappe pour boire. Iceluy, ayant veu Balde passer, le suivit pas à pas, sans faire aucun semblant sans bruit, comme fait la nuit le larron avec ses semelles de feutre. Il marchoit sur le bout des pieds à costé gauche de Balde, il advise soudain la pointe de son espée estre decouverte, et s'avancer un pas

bre saine. Ce compagnon l'agraffe, aussi soudain  
 bat grappe la souris avec ses ongles, et la tire  
 fourreau. Mais la fortune d'un traistre est tous-  
 euse, et l'heur d'un meschant ne dure gueres;  
 comme saisi d'un si bon gage et s'encourant bien  
 de iceluy, pendant qu'il pense estre jà sauvé,  
 venant sa course, joint ce ribaud et luy baille du  
 rand coup par le cul, qu'il le fait tomber plus de  
 six de haut par une fenestre, qui d'aventure estoit  
 et là fust brisé contre le pavé et estendu aussi  
 en tourteau. Mais, toutesfois, peu profita à Balde  
 de cestui-cy, car, en le perdant, il perdit aussi  
 sa vie. Alors un petit sergenteau se presente devant  
 et assaillir ce brave guerrier; mais Balde, sautant  
 et s'advançant, luy donna si grand coup  
 de poing, qu'il luy fit tomber de la bouche toutes les  
 dents. Le jettâ du coup si rudement contre bas, qu'il  
 fit la teste sur le pavé. Soudain toute ceste ca-  
 saleva, et les embusches se descouvrirent, la ruse  
 est notoire; on s'escrie de toutes parts : « Là, là,  
 garde cy, gardez là, retirez-vous; la vieille cor-  
 te enfin prinse au nid, la souris est attrapée. De-  
 vendart, demeure! car nous te voulons enchaîner  
 un larron. » Faisans tous une telle clameur, char-  
 geant lourdement cependant sur le dos de Balde, avec  
 bastons, fourgons. Le pauvre Balde se void sans  
 de bonne fortune, il tenoit en main une grosse  
 hache, laquelle il souloit porter, et avec icelle il rele-  
 vait les coups, et, se jettant legerement çà et là, resiste  
 qu'il peut; et, pendant qu'il saute ainsi en l'air,  
 et rudement ces lourdaux; et la rage et despit  
 tellement saisi, qu'on lui voyoit sortir de la  
 bouche toute pleine de sang. En se remuant en  
 vain, il avoit renversé tous les bancs de ces procu-  
 reurs, rompu la teste à plusieurs avec leurs grosses  
 têtes de bois.

Tognazze, qui avoit tousjours l'oreille tenduë au bruit qu'il oiroit, entre en la salle, suivy de sa bande de sergens. Incontinent on void mille espées desgainées autour de Balde, lequel ils enserrent de près, mais iceluy, faisant un saut, se depatrouille d'entr'eux. Tognazze approche le premier avec sa dague, et assaut aussi le premier de sa bande Balde, s'escriant : « Demeure ferme; tu es maintenant, où tu ne pensois pas estre; il faut que tu sois mon prisonnier, larron; demeure, dis-je, ribaut, rends-toy à moy! Veux-tu encor icy braver, meschante beste? Rends-toy à moy, sinon je te tire une estocade. » Balde, oyant ces mots, escumoit de rage une hache noire, et renflamble en son courage sa cholere, et se jette contre un texier, lequel, avec un coup de poing, il fait tomber tout estourdi en terre, et luy arrache des mains un gros baston de chesne, et, avec iceluy, se sentant plus fort, il s'avance, enfonçant de sa main gauche, jusques sur le front, un pot ou calotte de fer, lequel il souloit porter caché dedans son bonnet; et tenant ferme en l'autre son tribal, et escumant tousjours comme un verrat, commence à chasser d'autour de soy ces mouches; et petit à petit se fortifie et s'assure en un coing, comme fait l'ours, quand il est poursuivy de gros dogues de Corse, et qu'il voit les espieux près de soy, lequel incontinent se fourre en un coing comme en un port seur, et de force se garde, avançant ses griffes sur l'un sur l'autre, en s'eslevant tout droit, et ne veut jamais quitter ceste retraite. Ainsi ce brave guerrier, très-expert aux armes, se comportoit de mesme en ceste nécessité, lequel toutesfois ces gens icy eussent bien rendu mort sur la place avec leurs arquebuzes et arbalestes. Mais le Pretour le vouloit avoir vif entre ses mains, afin de le tourmenter par cent sortes de morts sous la tour de Predelle. Tognazze s'escrie derechef : « A quoy t'enorgueillis-tu encor, bourreau? voicy le licol de la potence, qui t'est préparé : la force de Fracasse ny les ruses de Cingar ne t'ayderont.

pas, ny toute la puissance de ta race. » En-ce disant, il muoit en l'air sa dague de toute sa force, avec laquelle il n'eust peu faire mourir une puce. Balde, avec son baston, la destourne. L'autre redouble ses taillades et revient. Mais Balde qui sçavoit mieux les traits de l'escrime que luy, pendant que Tognazze remuë ainsi çà et là sa grande dague, il luy lasche un si grand revers, qu'il met sa dague en cent pieces. Ce que voyant, Tognazze soulève le dos, et Balde luy gratte à bon escient sa bosse avec son baston. Tognazze, en fuyant, crie tant et si haut : « Ha, ha, secourez-moy vistement; ha, ma teste; ha, mes espaulles; ha, mon eschine, comme elle est renettie ! » Mais Balde en cholere sans mesure frappe, et ne s'arreste qu'à Tognazze, lequel fuyant et voulant descendre les degres, Balde, le suyvant, luy baille si grand coup de dague sur sa bosse, qu'il le renverse sur le premier degre, et le fait rouller jusques à bas comme une boule. De ce cheute, Tognazze eut la maistresse coste de sa poitrine renversée. De peur que Balde s'eschappast, tous se meirent à luy, et, se tournant vers eux, prend son tribal à deux mains, et, comme le paysan après avoir beu plusieurs fois à sa bouteille pour se rafreschir contre la chaleur de l'esté, et se sentant plus vigoureux ayant beu et remis ainsi sa bouche, avec ses forts bras prend le fleau pour battre et faire sortir le bled hors de sa bale; ainsi Balde tenant son baston avec ses deux mains, rompt les espaulles à l'un, respand le cerveau de l'autre, casse bras et jambe, et fait voler en l'air les tronçons de leurs bastons et d'armes, lesquels, tombans sur les tables et bancs de la salle, raisonnent de leur cheute sur iceux avec leurs retables sans *tic tac*. Il saute, il frappe, il pousse, il abbaisse au milieu de cet amas de peuple une infinité, et se meurt comme une rouë de moulin. Enfin, plus grand nombre d'hommes s'y amasse, et commence l'on à luy jeter plus de coups, et presser de plus près ce malheureux tout desarmé. Ha! quelle force et vert

estre en un homme tout las? Il luy restoit peu d'esperance de pouvoir eschapper. Son courage tousjours demeure invaincu, et ne se peut perdre pour quelque estonnement de la mort, tant espouvantable puisse-elle estre; moyennant que la vie s'en aille pour acte vertueux et honorable et avec une loüange éternelle. C'est le propre à un larron d'avoir le col attaché à un gibet : à un battelier ou marinier, d'estre un jour noyé en l'eau, et servir de pasture aux poissons : c'est au marchand de perdre la vie, après la bourse, allant par pays; c'est aux Prelats d'estre empoisonnez par la poudre de diamant<sup>4</sup>; c'est aux poltrons et aux fait-neants de servir de pasture aux poulx; ainsi, aussi, c'est une loüange et une renommée grande aux braves soldats, non de mourir au jeu, entre les bouteilles, ny de pourrir entre vilaines putains, mais d'exposer, pour l'honneur, cent vies, si faire se pouvoit, entre mille picques, ou à la guerre, ou en juste querelle. Voicy Balde, qui, en se combattant courageusement, a le corps percé en beaucoup de lieux de coups d'espée et de longs bois, le sang coulant de son corps comme fait l'eau d'une fontaine. L'haleine commençoit à abandonner sa force, comme une chandelle s'esteint estant le suif consommé jusques au bout. Toutefois, maniant encor' son tribal, abbatoit tousjours quelqu'un par terre, et sur les morts en faisoit culbuter d'autres prests à mourir.

Ceste meslée avoit jà duré plus de six heures. Le com-

<sup>4</sup> Allusion aux empoisonnements dont divers cardinaux et évêques passèrent à tort ou à raison pour avoir été victimes. Un poëte français, Andreux, appelle cette façon italienne de se débarrasser des gens

Un procédé que l'usage autorise.

Voir le conte intitulé la *Bulle d'Alexandre VI*, imitation plus spirituelle que décente d'un récit de Casti, et qui, imprimé en 1812, n'a point été reproduite dans les *Oeuvres d'Andreux*, 1814, 4 vol. in-8, ou 6 vol. in-18.

rage neantmoins avec le temps s'augmentoît en Balde : et tous fuyoient les coups orbes de son baston ; et leur est avis qu'ils ont plusieurs chiens à leur queue. Ce fust une chose merveilleuse, comme, durant un si grand travail, son bras peut conserver sa force. Mais, comme une corde, pour estre trop longuement tendue, se rompt, ainsi un tribal ne peut plus donner, ny supporter tant de coups. Car, voulant Balde donner de grand force sur le haut de la tête d'un audacieux villain, il l'applatit à terre, comme l'on feroit une tarte ; mais le tribal en vola en pieces : ce qu'eût apperceu d'un chacun, aussitost tous se ruent sur luy, et, le voyant sans armes et tout blessé, le veulent tuer. Autres jettent sur luy des cordes, des chaines et des lins, le voulans garotter, ainsi qu'un fagot. Le Preteur et plusieurs de la compagnie des Senateurs encouragent les gens : « Prenez-le en vie, s'escrient-ils tous, qu'il soit garoté vif, qu'il soit mis vif en prison, qu'il soit vif mortelé, qu'il soit vif brûlé ! » Mais Balde, atteint de grand coup, ainsi qu'il apparoissoit assez en son visage, ne faisoit ailleurs, ny tournoit sa veue en autre part, qu'à toucher, avec les dents et avec les ongles, à rompre les liens desquels il se voyoit garroté. Enfin, un le prend par une jambe et un autre par l'autre, en la façon que font les marcechaux, quand ils veulent coucher par terre un cheval, qui ne veut se laisser manier aisement, luy liant les membres avec cordes qu'ils se baillent l'un à l'autre pour serer les nœuds, ne pouvant plus ce cheval regimber, ny mordre.

Ainsi est arresté Balde, l'un luy prenant le pied par derrière, et un autre, l'autre pied, et luy jettent plus de cent liens sur les espaules, sur les bras, en sorte que depuis le col jusques au talon il est bien garroté.

Ha, infortuné Balde ! ha, lumière invaincuë de toute nation ! est-ce toy qui es ainsi chargé maintenant de fers ? Tu es à present comme la brebis, quand on luy tond la laine ? Et, toy, Mantouë, qui a mis en lumière le premier

Poëte, es-tu devennë si folle, et si grossiere? N'as-tu p  
cogneu les dons, que les feux celestes t'ont donnë si  
vent, en sorte que tu pouvois acquerir le renom d'un  
Rome? Tu te trompes toy-mesme, tu te perds Mant  
et tu t'es renduë pauvre et malotruë. As-tu peu voir  
Balde, l'honneur de toute chevalerie, l'estendard de M  
fut ainsi par les tiens lié, et enchainné, et qu'en eux o  
veid aucune pitié? Mais il viendra un temps, et bien  
croy hardiment à Coccaie, que l'illustre maison de G  
zague, chantée par tout le monde, et descenduë du  
imperial, domptera ce peuple Gaiofficque, qui n'est  
que pour mascher du pain, et chassera bien loing de  
ceste canaille : autres loix seront establies sur toy, et  
tres ordonnances, et en ton sein se nourrira une a  
race : race gentille, courtoise, affable, et unie soul  
Prince François de Gonzague<sup>1</sup>, qui sera nommé la L  
brusque; qui, par son bon sens, entendement et ave  
force, fera trembler tout le pays, et qui par les gue  
acquerra mille honneurs. Iceluy sera très-expert à ron  
gaillardement une lance, expert à l'espée, et à la m  
expert à bien manier chevaux et genets d'Espagne,  
pert au maniement, et gouvernement des canons, et b  
bardes. Combien est à estimer le haraz de ses chev  
Rome le sçait, aussi fait Florence, Parme, Boulongn  
plusieurs autres villes, qui ordonnent un prix aux  
braves coureurs. Nostre ville de Mantouë produira lo  
grands guerriers; fournira d'autres Rolands, et d'an  
personnes aussi sages et prudentes que Caton. La fa  
basse de mes Coccaies se relevera en icelle : basse, di  
pour le bien; mais grande pour ses anciennes prouë  
Les marques anciennes de nostre famille se voyent à

<sup>1</sup> Il s'agit de Jean-François II de Gonzague, marquis de  
tout, né en 1466, mort en 1519; il prit une part active aux gu  
dont l'Italie fut le théâtre à cette époque, et se montra  
l'ennemi des Français, tantôt leur auxiliaire. Il cultiva les l  
avec zèle et composa lui-même des poésies.

ers, ès murailles, et aux sepulchres. Le bouclier de Fognazze, percé de cent coups, pend encor' en la muraille, aussi l'arbalète que Nicolas Picinin luy envoya en present, lors que seul il terrassa sous les murs de Curtaton la force ceste chatte miellée, qui lors au lieu d'un vray coere tenoit en main la cornemuse du sac Padoüan. Mais que faut-il dire davantage? Pizzanfare, miserable à cet monde, en a assez décrit les guerres. Quant à moy, pensante que la renommée ne me porte par tout l'univers, et la grande Cipade croistra et s'augmentera pour la Cocciaie : mais ma Gose treshuche un peu de son but, et, pensant tourner un pain, elle fait une fôlace. Gose, reviens ! où tires-tu ainsi enivrée sans moy ?

Et la ville fut longtemps comme tournée sans dessus dessous pour ceste grande rumeur. Le peuple et ceste canaille remuoient qui çà qui là, et avec une peur croissant en armes, ne sçachant la cause d'un tel tumulte. Pendant les sergens bravachent au possible, pour avoir le coup la raison de Balde, et le menent lié devant les Juges. Alors Gaioffe dit : « Tu es bien mal arrivé, sachant ; autant qu'il faut de cordage à un navire Génois<sup>1</sup>, autant en a-t-il fallu pour te dompter. Voicy le temps venu, auquel il faut que tu payes ton escot, et que tu entendes le col sous un gibet. » Balde ne daigne faire aucune responce à ce tyran, ne voulant, luy magnanime et courageux, respondre à un villain ; mais se ronge en son cœur, et cependant ses playes rendent une grande abondance de sang, et n'y a de tous ces poltrons aucun qui en aye pitié, et qui veuille lier ses veines jà vuides de sang, ny qui veuille y appeller quelque bon Chirurgien. Là-dessus Tognazze revient, bruyant, et estant tout en sueur, ayant la teste nuë, et estant mal mené, et souvent avec sa main frottoit sa bosse, qui avoit esté si bien grat-

<sup>1</sup> Dont lire : Génois ; le vieux traducteur français a suivi de près le mot italien *Genova*, Gènes.



tée. Il parle haut, et s'escrie pour se faire ouyr, demandant qu'à l'heure presente on chastiast ce ribaud, et incarnant garnement, et que tout chaut on le pendist au plus haut du gibet, afin que ce très-insigne voleur servist d'un bel exemple aux larrons. Un chacun commença à s'esclater de rire, voyant ce vieillard bossu, et tout crevé, se présenter, comme l'on void, quand on represente une comédie, où, pour un entremets, on represente quelque chose pour faire rire le peuple. Iceluy de sa chemise pendant s'essuye le visage, et s'accostant de la muraille, frottant contre icelle son eschine, ainsi que fait un asne. Il ne veut point encore approcher de Balde, ayant peur, et nonobstant qu'il soit bien lié, il revisite encore ses epaules. Monsieur le Preteur commande de donner les manottes et les fers aux pieds et aux mains de Balde, de le mettre au fonds de la grosse tour, lequel enfin, nant la veuë basse, est mené ainsi enchaîné, et à l'entour de luy le suivent de près une grande multitude d'hommes armez, et embastonnez, n'estans asseurez de la capture d'un si grand et vertueux personnage ne meurent entierement toute la ville de Cipade, et tous les habitans de Burbasse, et le peuple de Garolde; et ce qui est davantage, c'est qu'ils estoient en grand doubte de la puissance de Fracasse, qui commande à toute la campagne de Pollette. On reclust Balde au fonds de la tour sous le cul du Diable, et ne luy ottroye-on point une seule dragme de jour, ou de lumiere, et la detresse de la prison est, telle, que ce n'est point prison, mais la forme d'un puant sepulchre. En icelle il n'a autre compagnie que de vers, de souris, de crapaults, et de serpions : ce sont ceux, avec qui il mange, avec qui il dort. Jà, Valtropie, avec sa grosse gorge, rappelle ma Mère. Elle m'a assez departi de ses fleurs, et ma panse a été sommée à bon escient beaucoup de ses tartes. Nous sommes venus à la fin de la mangeaille. Tout se gouverne avec ventre plein. Vous autres, jetez les nouvelles!

## LIVRE SIXIEME.

« Icy Comine, qui se presente pour vous declarer  
 une entreprinse merveilleuse, et vient donner secours  
 à son Merlin. Gose, qui est sçavante à bien pre-  
 des trippes Milanoises, a assez chanté dès son com-  
 plement l'origine de Balde, sa naissance, son enfance,  
 sa jeunesse. Holà! cà, icy, vous, Berthuzze, mere de  
 Balde, qui sçauriez bien faire à un diable subtil, une  
 sauterie maligne; Cingar le delié vous servira d'une ma-  
 chappe. Commencez à reciter les larrecins, les vole-  
 ries, les piperies, et toutes sortes de tromperies de Cingar,  
 et chuchotez au long à toute la compagnie. Je vous en  
 offre la teste de veau cuite avec sa peau, qu'autrefois  
 j'embrochastes subtilement à Follet sous son lict, quand  
 il se preparoit pour aller soupper avec Morgane,  
 et remplir à profit de mesnage ses flancs de bon  
 pain, en recompense, je desire, que la selle de mon  
 cheval soit agreable, quand les jendis tu galloppes dessus

Cette fée est une de celles qui jouent un grand rôle dans les  
 romans de chevalerie. Rabelais en fait mention sous le nom de  
 fée du chap. xxiij de son second livre, et ce passage présente,  
 dans les éditions originales, une variante remarquable que nous  
 ne nous sembler, signalée les premiers en 1844 (*Notice sur  
 les éditions inconnues du Pantagruel*). Au lieu de la leçon donnée  
 dans toutes les éditions connues jusqu'alors : « Pantagruel ouyt  
 dire que son père Gargantua avoit esté translaté au pays  
 d'Arles par Morgue comme feut jadis Ogier et Artus, » maître  
 Rabelais avait d'abord écrit : « Comme feut jadis Enoch et Elie, »  
 cette saillie, d'une témérité irréligieuse, disparut aussitôt  
 de toutes les réimpressions.

iceluy à travers les nuës, après t'estre frottée de certain onguent. Chante; et, pendant que tu chanteras les subtilitez de Cingar, embouchant ma sourdine, et soufflant en icelle, je sonneray *tire lire lire lire*.

Desjà un grand bruit s'estoit espandu par le monde, comme la ville de Mantoue se mettoit d'elle-mesme en pieces, et que Balde estoit acculé au plus creux de la grosse tour, et qu'il n'avoit aucune esperance de vivre. Fracasse, ne musant aucunement, s'avance d'aller en la ville, esperant tirer Balde hors de prison, ou de briser toute la ville avec son grand tribal : mais Cingar advient, et plus rusé que pas un autre, court après, et rappelle et geant. « Je te prie, n'y vas point, lui dit-il, mais pense à l'advenir : pense quel malheur nous pourroit arriver : je t'assure que, si tu fais quelque esmotion, ils tailleront la teste à Balde en prison, et tu seras par ton imprudence la seule occasion de notre ruine; car, dis-moy, quel dommage, quelle plus grande perte nous scauroit venir, que de perdre le soleil du monde? Fais plustost ce que la raison te conseille : dépouille-toy de ceste fureur, donne repos à ton courage, et alors tu dompteras tout, tu braveras tout avec le baston de la raison. Ne te fâsche, Fracasse, de te ranger à nostre advis, lequel n'est fondé que sur une bonne raison. Prens avec toy pour compagnons deux de nos Cipadiens, que tu cognois ne pouvoir être mattez par aucune peur : prenez courage ensemble, entreprenez un long voyage en passant la mer du port de Gennes, et vous en allez au Royaume de Guras le Soldan où sont les Mamelucs, gens fort endurcis à la guerre. Parlez à tort et à travers, si vous pourrez convertir ce nation; je ne dis pas à la foy de Jesus-Christ, puis que vous n'estes bon prescheur; mais pour leur persuader de venir pardeçà ruiner ce peuple, en façon qu'il ne reste aucune pierre de ceste ville. Et si d'aventure ils veulent que vous reniez cresse et baptesme, pourquoy non? Ne nous ferons tous Mahometistes, moyennant que vous.

mons pour nostre compagnon et Capitaine. En ces tiers-là, la renommée de tes faicts chevaleureux bruit, et ne sera jamais obscurcie par aucune antiquité, et tu portois l'enseigne Royale, sous le Sophi Roy des bas, à l'encontre de ces marrouffes de Turcs. Cependant, par force, ou par ruse, je tireray hors Balde, et n'en aucun doute : j'auray Balde, assure-toy. Va, je t'en assure avec toy, Falquet, et Mouchin ; car iceluy est ilote très-expert sur la mer : va, je te dis, ne dors-tu pas, je te prie, et chemine. — Ha ! dit Fracas, laissez Balde ? » Neantmoins il entreprend ce voyage, et n'a aucun doute qu'il n'amène Guraz le Soldan, avec la force de ses Mamelucs.

À mesme instant, par le commandement de Monsieur le Gouverneur, Tognazze estoit venu en la ville de Cipade, se comportant comme un renard pelé, lequel, après avoir donné sautoir aux poulles, et s'estre repeu de quelque une, se glissoit gayement le long des hayes, et à couvert, laissant à l'arrière de son chemin de repaire, en vuidant et deschargeant son ventre. Ce Tognazze enleve Zambelle, et le ramène avec soy en la ville de Mantouë, luy remonstrant, par le chemin, qu'il se doit à present tenir joyeux, et à l'encontre celui, lequel il rendra en peu d'heure escarcelle, et auquel il luy fera manger le foye. Puis, il luy envoie, en forme de Pedant et de Magister, quelle leçon et inclinabos il devra faire, et de quels mots il devra en parlant devant ces sages Messers ; il l'avertit de tenir son nez bien mouché, de n'estre si hardy de se sa teste pour en chasser ses poux.

Zambelle n'avoit jamais veu de ville si remplie de bruit, et si que Cipade ne soit gueres esloignée de Mantoue, car tant il luy sembloit voir tout le monde, considéré de loing tant de monceaux de maisons. Ils arrivent à la porte de S. George : il faut là passer cinq lieues. Zambelle les passe à grand'peine ; car, voyant de cheminées fumer, et oyant tant de cloches son-

ner (parce que lors le tonnerre<sup>1</sup> esclatoit furieusement sur la ville), il se retiroit en arriere, se defiant que le monde allast renverser, à cause d'un tel tintamarre de cloches, et de tonnerre bruyant ensemble à l'envy. Mais Tognazze, le prenant par la ceinture, l'attiroit au-dedans, comme on tire un veau, quand il ne veut entrer à l'escorcherie. Estant entré et venu jusques en la place, il hurte à un bois, et se fait une beigne au front, tombe, et donne du cul en terre. Le peuple s'approche de luy, pensant que ce fut un fol. « Pourquoi, luy dit Tognazze, t'amuses-tu? Que ne t'avances-tu? A ce que je voy, il te faut conduire, comme on meine un ours à Modene. » Zambelle ne dit mot, ayant plusieurs contemplations en teste, autant et plus que l'on void de lignes tirées sur un papier pour escrire. S'acheminant toutesfois marchoit petit pas, allant çà et là, ainsi qu'on void aller une bête folle. Il s'estonne de voir tant de maisons ensemble, tant de ruës, tant de portes, tant de fenestres, tant de chiens, tant d'hommes, tant de mules, et de chevaux, par la ville, et regardant en haut, il donne tantost de l'espaule contre une muraille, il choque contre les premiers qui se trouvent à sa rencontre, donnant du pied contre une pierre, il se laisse tomber, il s'esmerveille grandement de voir un cheval courir, et les chiens après luy pour le prendre à la queue. Tognazze luy dit : « Ô Zambelle, de quoy t'amusé-tu tant? N'as-tu jamais veu telles choses? » Lors s'arrestant tout court, comme si il étoit aux champs à besongne, appuyé sur le manche de sa marre, luy respond : « Potte de ma mere, que voicy une grande chose! Ho, Tognazzo, je vous prie, laissez-moy un peu veoir de belles maisons : je n'ay point veu de si belles chaumières depuis que je suis sorti du ventre de ma mere. O, et

<sup>1</sup> L'usage de sonner les cloches, lors des orages, dans le but d'écartier la foudre, s'est conservé très-longtemps dans l'Europe, et il subsiste encore au fond de quelques pays.

de des galantes dames, de mettre la teste de-  
quelque bruit que ce puisse estre. Zambelle s'a-  
regarder, et les monstre avec le doigt l'esle-  
rt, et se rit : « Ho, ho, Angonaie, voyez-vous ces  
ognazze? » Tognazze luy dit tout bas : « Le can-  
me ! Que cries-tu maroufle ? » En disant cela, il  
un coup de poing sous les costes. L'autre crie  
et hausse encore plus haut son doigt, et dit :  
, tu ne voys pas, Tognazze, ces belles roines?  
reloisent-elles ainsi? Fi des estoiles! — Si tu  
es femmes, autant vaut que tu regardes le cul  
a. » Ce vieux bossu, n'esperant quasi plus faire  
ose de bon de cet homme, le destourne en au-  
là, luy dit : « Ferme ta bouche si tu ne veux  
nné. Penses-tu, sot, estre au milieu d'un bois? »  
meine au Palais.

e, arrivant devant le Podestat, appresta sou-  
loing à rire à tous les assistans; car il estoit  
pour cet effect. Il avoit l'entendement tout  
estoit halé du soleil, et demy cuict, ayant la

vous n'eussiez sçeu juger s'il estoit à l'endroit, ou à l'envers : dessoubz iceluy, il avoit une chemise de gros canevass, laquelle il ne blanchissoit qu'une fois l'an. Approchant devant le Preteur, il s'esmerveille de ce qu'une si grande compagnie se rangeoit près de luy pour le regarder. « O mon amy, dit-il alors, Barbe Tognazze, où m'as-tu amené ! Je ne veux plus, Tognazze, demeurer davantage en ce fenil : ramenes-moy à la maison ; car l'envie d'aller à mes affaires me presse. — Qu'as-tu à braire, dit Tognazze, quand tu vois Monsieur estre present ? Va, dis-lui, sus, maraut, avances-toy plus avant, va là ! Que t'amuse-tu ? A qui parle-je ? va là, diable : touche la main de Monsieur ; fais le petit, plie le genouil, et dis : Bon soir soit donné, Monsieur le Podestat ! » Zambelle veut bien faire comme Tognazze luy monstre. Mais, estant courtoisan, peu pratiqué en la court, n'ayant hanté que les parterreaux, il advint qu'estant le siege du Podestat, lequel les anciens ont nommé *chaire*, fort haut eslevé, il fallut monter huit marches pour en approcher. Zambelle, s'acheminant, jette sa veuë sur le preteur, et tenoit tousjours ses yeux fichez sur luy, ne se souvenant point d'hausser les pieds, et, ne regardant à bas, heurte rudement contre la premiere marche, et tombe à terre, renverse, et cheant sur l'eschine, il se demole la cheville du pied, et se rompt le cropion. Je vous laisse à penser si plus d'une centaine, qui estoyent là presens, ne se clatterent pas bien à force de rire. Chacun, de plus en plus qu'il en prenoit, fraploit en ses mains, faisant toute ceste sale un grand applaudissement. Tognazze se levant, choleré, et prend un baston, avec lequel il avoit coutume d'aplanir un peu les espaules de Zambelle, et les chassant de bois, et luy dit : « T'ay-je ainsi appris ? t'ay-je enseigné la façon de parler ainsi, beste que tu es ? Dy, dard ? As-tu si-tost oublié ce que t'ay appris hier matin ? Ne t'ay-je pas monstré, gros buttier, comment je devois faire des belles reverences devant Monsieur, »

à canon faicte avec eau vive, salpêtre, et au-  
inventées pour faire ceste marchandise dia-  
is elle tenoit de la senteur des aux, eschal-  
s, cibouilles, et pourreaux. Alors fut encore  
la sottise de Tognazze. Vous-mesme pensez  
'en fut pas grande, chacun se bouchant le nez  
ins? Tognazze excuse l'autre, et allegue que  
ils ont prins pour un pet, n'est venu que de  
la boucle de sa ceinture. Mais sa face de-  
boute. Il tire neantmoins Zambelle, l'appelle  
et, le pousse, le picque, pensant par ce moyen  
onte.

nullement exercé en tel art, pendant qu'il  
à effect les enseignemens de son precepteur,  
overence si belle, et si legiere, qu'avec le ge-  
pt une des marches, et estendant la main, le  
renant, luy dit : « Soit bien venuë la premiere  
mandée loüange de Cipade ! » Puis le fait  
dextre ; et là, ce bel orateur, qui estoit plus  
qu'aucun autre, commença à compter de ses



Poëte, es-tu devennë si folle, et si grossiere? N'as-tu point cognëu les dons, que les feux celestes t'ont donnë si souvent, en sorte que tu pouvois acquerir le renom d'un autre Rome? Tu te trompes toy-mesme, tu te perds Mantouë, et tu t'es renduë pauvre et malotruë. As-tu peu voir que Balde, l'honneur de toute chevalerie, l'estendard de Mars, fut ainsi par les tiens lié, et enchainé, et qu'en eux on ne veid aucune pitié? Mais il viendra un temps, et bientôt, croy hardiment à Coccaie, que l'illustre maison de Gonzague, chantée par tout le monde, et descenduë du sang imperial, domptera ce peuple Gaioffique, qui n'est que pour mascher du pain, et chassera bien loing de toy ceste canaille : autres loix seront establies sur toy, et autres ordonnances, et en ton sein se nourrira une autre race : race gentille, courtoise, affable, et unie sous la Prince François de Gonzague<sup>1</sup>, qui sera nommë la Lance brusque; qui, par son bon sens, entendement et avec sa force, fera trembler tout le pays, et qui par les guerres acquerra mille honneurs. Iceluy sera très-expert à rompre gaillardement une lance, expert à l'espée, et à la masse, expert à bien manier chevaux et genets d'Espagne, expert au maniement, et gouvernement des canons, et bombardes. Combien est à estimer le haraz de ses chevaux. Rome le sçait, aussi fait Florence, Parme, Boulongne et plusieurs autres villes, qui ordonnent un prix aux plus braves coureurs. Nostre ville de Mantouë produira lors de grands guerriers; fournira d'autres Rolands, et d'autres personnes aussi sages et prudentes que Caton. La famille basse de mes Coccaies se relevera en icelle : basse, dis-je pour le bien; mais grande pour ses anciennes prouesses. Les marques anciennes de nostre famille se voyent es pa-

<sup>1</sup> Il s'agit de Jean-François II de Gonzague, marquis de Mantoue, né en 1466, mort en 1519; il prit une part active aux guerres dont l'Italie fut le théâtre à cette époque, et se montra tantôt l'ennemi des Français, tantôt leur auxiliaire. Il cultiva les lettres avec zèle et composa lui-même des poésies.

la muraille, et aux sepulchres. Le bouclier de Fosse, percé de cent coups, pend encor' en la muraille, l'arbaleste que Nicolas Picinin luy envoya en present que seul il terrassa sous les murs de Curtaton la beste chaste miellée, qui lors au lieu d'un vray venoit en main la cornemuse du sac Padoüan. Il faut-il dire davantage? Pizzanfare, miserable à l'ouïe, en a assez décrit les guerres. Quant à moy, sçait que la renommée ne me porte par tout l'univers. La grande Cipade croistra et s'augmentera pour l'avenir : mais ma Gose treshuche un peu de son but, sans tourner un pain, elle fait une fôlâce. Gose, si on tîres-tu ainsi enyvree sans moy?

La ville fut longtemps comme tournée sans dessus dessous pour ceste grande rumeur. Le peuple et ceste canaille remuoient qui çà qui là, et avec une peur et en armes, ne sçachant la cause d'un tel tumulte. Mais les sergens bravachent au possible, pour avoir le coup la raison de Balde, et le menent lié devant leurs seigneurs. Alors Gaioffe dit : « Tu es bien mal arrivé, tant; autant qu'il faut de cordage à un navire Génois, autant en a-t-il fallu pour te dompter. Voicy le venant, auquel il faut que tu payes ton escot, et que l'on t'attache le col sous un gibet. » Balde ne daigne faire de response à ce tyran, ne voulant, luy magnanime et rageux, respondre à un villain; mais se rongé en sa rage, et cependant ses playes rendent une grande issue de sang, et n'y a de tous ces poltrons aucun qui pitié, et qui veuille lier ses veines jà vuides de sang, ny qui veuille y appeller quelque bon Chirurgien. Mais Tognazze revient, bruyant, et estant tout en sang, ayant la teste nuë, et estant mal mené, et souvent à main frotoit sa bosse, qui avoit esté si bien grat-

*Il faut lire : Génois; le vieux traducteur français a suivi de son mot le mot italien Genova, Gènes.*

appose le feu. Berthe, voyant ce falot allumé contre elle, tournant le dos, s'en va, galloppe, et s'envolle aussi viste qu'un oyseau; car c'est grand'folie que de combattre contre le feu. Lene, qui remet en memoire tant d'offenses qu'elle avoit receuës d'elle, la talonne d'aussi près, que fait un espervier la caille, et qu'une alofette suit l'esmerillon; elle tasche de luy mettre le feu aux cheveux. Berthe s'escrie : « Ma douce sœur, ma bonne cousine, pardonnez-moy : pardonnez, ma sœur, à moy miserable ! » Lene la laisse crier, et ne s'esmeut de ses prieres aucunement, ses oreilles ressemblans à celles d'un marchand. De la main droite, elle tient haut eslevée sa quenouille bruslante, et de l'autre, pendant qu'elle court, tasche à attrapper Berthe par les cheveux, lesquels pendoient court bas, ayant perdu sa coiffe, qui estoit tombée; ou bien par la robbe que le vent faisoit voletter. Berthe tant plus fort avance le pas, et desjà sentoit quelques estincelles tomber sur le derriere de sa teste, et le feu estoit si près, que, voulant se tourner pour souffler le feu, qui jaillissoit en ses cheveux, la flambe la print par le nez, et estant de ce fort estonnée, court deçà, court delà, comme fait un chat, à la queue duquel on a attaché une vessie de poisson ceau, en laquelle on a mis cinq ou six pois ou fèves; iceluy fuit, oyant ces pois sonner, et faire bruit; tant plus il court, de plus près la vessie le suit, et estime qu'il n'estoit une personne, qui court après luy.

Berthe, s'approchant enfin d'une maison, crie au secours; et voulant passer par-dessus une haye qui estoit forte, et bien liée, et pleine de ronces, comme elle se vouloit jetter de l'autre costé, sa robbe s'accrochant aux espines, elle tombe la teste en bas, les pieds contre-mont, demeurant là empestree; et, descouvrant par ce moyen son quadran, elle fait obscurcir le Soleil et la Lune, et contre nature teint le dessus pour ce coup. Mais ce ne fut pas pour neant; car Lene fourra en ceste eclypse sa quenouille ardente. Quand la bonne femme vit la

u petillant entre ses cuisses, de douleur qu'elle sentoit, le jetta une gallinafrée du derriere avec sa cholere, il saillit aussi de l'autre bouche, laquelle esteignit sous le feu; et se développe de-là, et, estant plus encouragée qu'auparavant, prend une pierre. et la jette de sa force contre sa cousine. Mais Lene habilement ite le coup, et, prenant la mesme pierre, la rejette d'où le étoit venue. Entr'elles deux y avoit un gros buisson : et d'un saut se lance par-dessus, et se joint à Lene. Et, elles deux se prennent par les cheveux à beaux ongles, se choquent, se mordent, se tirent çà, et là, se pelent sans ciseaux.

J'ay, non autrefois des poules couvans des œufs, ou même une bande de poulets, s'attaquer ainsi les unes les autres par envie, et se combattre fort cruellement avec le bec et les ergots, et tant, et si longuement, que leurs corps levoient des couvers de plumes à force de se becqueter et d'aller l'une l'autre. Berthe et Lene se secouïoient de même. A ce bruit, les voisins y accourent, et trouvent les femmes à demy-mortes, couchées l'une deçà, l'autre delà. Le vieillard Jambon les reconcilia pour lors avec un peu de chien. Tognazze y vint aussi. Cingar aussi s'y mit, et ce bon marchant, feignant de défendre Lene, mais le tort à Berthe; et, faisant semblant d'estre bien enroucé contre elle, la menaçoit, et mesme, levant la main, feignoit luy vouloir donner un beau soufflet. Mais Tognazze le reprint, et en le reprenant, luy dit : « Que fais-tu, ô Cingar? Quel honneur y acquererions-nous? Ce n'est pas aux hommes de buffeter les femmes. Ne te souviens-tu pas ce que te dit le petit Doctrinal :

La femme n'est que peine,  
Et beau renom n'ameine :  
Si d'elle avons victoire,  
C'est une lasche gloire.

*aimerois mieux combattre le diable, que contre une*

iceluy à travers les nuës, après t'estre frottée de certain onguent. Chante; et, pendant que tu chanteras les subtilitez de Cingar, embouchant ma sourdine, et soufflant en icelle, je sonneray *tire lire lire liret*.

Desjà un grand bruit s'estoit espandu par le monde, comme la ville de Mantoue se mettoit d'elle-mesme en pieces, et que Balde estoit acculé au plus creux de la grosse tour, et qu'il n'avoit aucune esperance de vivre. Fracasse, ne musant aucunement, s'avance d'aller en la ville, esperant tirer Balde hors de prison, ou de briser toute la ville avec son grand tribal : mais Cingar advint, et plus rusé que pas un autre, court après, et rappelle ce geant. « Je te prie, n'y vas point, lui dit-il, mais pense à l'advenir : pense quel malheur nous pourroit arriver : je t'assure que, si tu fais quelque esmotion, ils tailleront la teste à Balde en prison, et tu seras par ton imprudence la seule occasion de notre ruine; car, dis-moy, quel dommage, quelle plus grande perte nous scauroit venir, que de perdre le soleil du monde? Fais plustost ce que la raison te conseille : dépoüille-toy de ceste fureur, donne repos à ton courage, et alors tu dompteras tout, tu briseras tout avec le baston de la raison. Ne te fasche, Fracasse, de te ranger à nostre avis, lequel n'est fondé que sur une bonne raison. Prends avec toy pour compagnons deux de nos Cipadiens, que tu cognois ne pouvoir estre mattez par aucune peur : prenez courage ensemble, et entreprenez un long voyage en passant la mer du port de Gennes, et vous en allez au Royaume de Guras le Soldan, où sont les Mamelucs, gens fort endurcis à la guerre. Essayez à tort et à travers, si vous pourrez convertir cette nation; je ne dis pas à la foy de Jesus-Christ, puisque vous n'estes bon prescheur; mais pour leur persuader de venir pardecà ruiner ce peuple, en façon qu'il ne reste aucune pierre de ceste ville. Et si d'aventure ils veulent que vous reniez cresse et baptesme, pourquoy non? Nous nous ferons tous Mahometistes, moyennant que nous nous

our notre compagnon et Capitaine. En ces  
 la, la renommée de tes faicts chevaleureux bruit  
 ne sera jamais obscurcie par aucune antiquité,  
 étois l'enseigne Royale, sous le Sophi Roy des  
 l'encontre de ces marrouffes de Turcs. Cepen-  
 rce, ou par ruse, je tireray hors Balde, et n'en  
 loute : j'auray Balde, assure-toy. Va, je t'en  
 avec toy, Falquet, et Mouchin ; car iceluy est  
 de-expert sur la mer : va, je te dis, ne dors  
 te prie, et chemine. — Ha ! dit Fracasse, lais-  
 le ? » Neantmoins il entreprend ce voyage, et  
 n doute qu'il n'ameine Guraz le Soldan, avec  
 de ses Mamelucs.

Le instant, par le commandement de Monsieur  
 Tognazze estoit venu en la ville de Cipade, se  
 nne un renard pelé, lequel, après avoir donné  
 x poules, et s'estre repeu de quelque une, se  
 nent le long des hayes, et à couvert, laissant  
 on chemin de repaire, en vuidant et deschar-  
 entre. Ce Tognazze enleve Zambelle, et le  
 soy en la ville de Mantouë, luy remonstrant,  
 in, qu'il se doit à present tenir joyeux, et as-  
 : celuy, lequel il rendra en peu d'heure escar-  
 nel il luy fera manger le foye. Puis, il luy en-  
 forme de Pedant et de Magister, quelle  
 t inclinabos il devra faire, et de quels mots  
 parlant devant ces sages Messers ; il l'avertit  
 nez bien mouché, de n'estre si hardy de  
 ste pour en chasser ses poulx.

n'avoit jamais veu de ville si remplie de bruit,  
 : Cipade ne soit gueres esloignée de Mantoue,  
 l luy sembloit voir tout le monde, conside-  
 g tant de monceaux de maisons. Ils arrivent  
 la porte de S. George : il faut là passer cinq  
 ambelle les passe à grand'peine ; car, voyant  
 zindes funer, et oyant tant de cloches son-

ner (parce que lors le tonnerre<sup>4</sup> esclatoit furieusement sur la ville), il se retiroit en arriere, se defiant que le monde allast renverser, à cause d'un tel tintamarre de cloches, et de tonnerre bruyant ensemble à l'envy. Mais Tognazze, le prenant par la ceinture, l'attiroit au-dedans, comme on tire un veau, quand il ne veut entrer à l'escorcherie. Estant entré et venu jusques en la place, il hurte à un bois, et se fait une beigne au front, tombe, et donne du cul en terre. Le peuple s'approche de luy, pensant que ce fut un fol. « Pourquoi, luy dit Tognazze, t'amuses-tu? Que ne t'avances-tu? A ce que je voy, il te faut conduire, comme on meine un ours à Modene. » Zambelle ne dit mot, ayant plusieurs contemplations en sa teste, autant et plus que l'on void de lignes tirées sur un papier pour escrire. S'acheminant toutesfois marchoit à petit pas, allant çà et là, ainsi qu'on void aller une bête folle. Il s'estonne de voir tant de maisons ensemble, tant de ruës, tant de portes, tant de fenestres, tant de chiens, tant d'hommes, tant de mules, et de chevaux, par la ville, et regardant en haut, il donne tantost de l'espaule contre une muraille, il choque contre les premiers qui se trouvent à sa rencontre, donnant du pied contre une pierre, il se laisse tomber, il s'esmerveille grandement de voir un cheval courir, et les chiens après luy pour le prendre à la queue. Tognazze luy dit : « O Zambelle, de quoy t'es-tonnes-tu tant? N'as-tu jamais veu telles choses? » Ici luy s'arrestant tout court, comme si il étoit aux champs à besongne, appuyé sur le manche de sa marre, luy respond : « Potte de ma mere, que voicy une grande chose! Ho, Tognazze, je vous prie, laissez-moy un peu veoir tant de belles maisons : je n'ay point veu de si belles chaumières depuis que je suis sorti du ventre de ma mere. O, com-

<sup>4</sup> L'usage de sonner les cloches, lors des orages, dans le but d'écartier la foudre, s'est conservé très-longtemps dans toute l'Europe. et il subsiste encore au fond de quelques campagnes.

« gens icy peuvent loger de foin, et de paille en vils, pour engraisser leurs vaches ! Pourquoi, Tognazze m'y avez-vous mené plustost ? » En braillant tels il advise, au haut des fenestres, de belles dames, si belles de leur naturel, mais par artifice, regardant la rue pour la voix de Zambelle, qu'elles avoient osé, et s'estoyent soudain decouvertes, ainsi qu'est costume des galantes dames, de mettre la teste de quelque bruit que ce puisse estre. Zambelle s'arrêta les regarder, et les monstre avec le doigt l'eslevent haut, et se rit : « Ho, ho, Angonaie, voyez-vous ces dames, Tognazze ? » Tognazze luy dit tout bas : « Le canivienne ! Que cries-tu maroufle ? » En disant cela, il donne un coup de poing sous les costes. L'autre crie fort, et hausse encore plus haut son doigt, et dit : « Ho, tu ne voys pas, Tognazze, ces belles roines ? Elles se reluisent-elles ainsi ? Fi des estoiles ! — Si tu vois nos femmes, autant vaut que tu regardes le cul poisse. » Ce vieux bossu, n'esperant quasi plus faire rien de bon de cet homme, le destourne en ailleurs, et là, luy dit : « Ferme ta bouche si tu ne veux se faire estonner. Penses-tu, sot, estre au milieu d'un bois ? » Il se retourna là le meine au Palais.

Zambelle, arrivant devant le Podestat, appresta soudain de loing à rire à tous les assistans ; car il estoit presté pour cet effect. Il avoit l'entendement tout clair ; il estoit halé du soleil, et demy cuict, ayant la face noire, tout deschiré, ses habillemens renouëz, et sembloient n'avoir jamais dormi ailleurs que sur le foin : ses yeux estoient tous herissez, comme un aspergez, arde de festus de paille, et de brins de chaulme. Le feu igne n'y avoit jamais passé, mais bien quelquefois le de ses bœufs. Aussi, estoit-il teigneux, et avoit tirés ses ongles en ses cheveux, parce qu'il estoit tourmenté de ces grands poux d'Esclavonie. Il portoit un petit sayon de gros bureau, tout deschiré, le quel



vous n'eussiez sçeu juger s'il estoit à l'endroit, ou à l'envers : dessoubs iceluy, il avoit une chemise de gros coto-vas, laquelle il ne blanchissoit qu'une fois l'an. Approchant devant le Preteur, il s'esmerveille de ce qu'un si grande compagnie se rangeoit près de luy pour le regarder. « O mon amy, dit-il alors, Barbe Tognazze, où as-tu amené ! Je ne veux plus, Tognazze, demeurer davantage en ce fenil : ramenes-moy à la maison ; car l'envie d'aller à mes affaires me presse. — Qu'as-tu à braire, dit Tognazze, quand tu vois Monsieur estre present ? Va sur sus, maraut, avances-toy plus avant, va là ! Que t'amuse-tu ? A qui parle-je ? va là, diable : touche la main de Monsieur ; fais le petit, plie le genouil, et dis : Bon soir vous soit donné, Monsieur le Podestat ! » Zambelle veut bien faire comme Tognazze luy monstre. Mais, estant courisan, peu pratiqué en la court, n'ayant hanté que les parceaux, il advint qu'estant le siege du Podestat, lequel les anciens ont nommé *chaire*, fort haut eslevé, il fallut monter huit marches pour en approcher. Zambelle, s'acheminant, jette sa veuë sur le preteur, et tenoit tousjours ses yeux ficez sur luy, ne se souvenant point de hausser les pieds, et, ne regardant à bas, heurte bien rudement contre la premiere marche, et tombe à terre renverse, et cheant sur l'eschine, il se demole la cheville du pied, et se rompt le cropion. Je vous laisse à penser si plus d'une centaine, qui estoient là presens, ne clatterent pas bien à force de rire. Chacun, de plaisir qu'il en prenoit, fraploit en ses mains, faisant tousjours ceste sale un grand applaudissement. Tognazze se levant de cholerie, et prend un baston, avec lequel il avoit costé d'aplanir un peu les espauls de Zambelle, et les charge de bois, et luy dit : « T'ay-je ainsi appris ? t'ay-je enseigné la façon de parler ainsi, beste que tu es ? Dy, podestat ? As-tu si-tost oublié ce que t'ay appris le matin ? Ne t'ay-je pas monstré, gros buttier, comme devois faire des belles reverences devant Monsieur. et »

LIVRE VI.

« Je devais avoir ton nez bien mouché, et que tu luy devotes. Bonne vie, Monsieur ! » Et, ce dit, voulant encore im-  
 appaître de villain à bien et dextremement plier le genouil,  
 Zambelle, louchant du derrière un gros pet, s'en voulut  
 agaviller ; car il pensoit que ce tonnerre eust amené une  
 pluie, qui eust bœsafréné sa chemise. Une odeur en print  
 plusieurs des assistans, non telle, qu'est celle, qui procede  
 d'un canon faict avec eau vive, salpêtre, et au-  
 tres langues inventées pour faire ceste marchandise dia-  
 bolique : mais elle tenoit de la senteur des aulx, eschal-  
 ouilles, cibouilles, et pourreaux. Alors fut encore  
 manifestée la sottise de Tognasse. Vous-mesme pensez  
 si grande il'en fut pas grande, chacun se bouchant le nez  
 l'un maine ? Tognasse excuse l'autre, et allegue que  
 l'autre, qu'ils ont prins pour un pet, n'est venu que de  
 l'odeur de la boucle de sa ceinture. Mais sa face de-  
 vint la foute. Il tire neantmoins Zambelle, l'appelle  
 idiot, le pousse, le picque, pensant par ce moyen  
 se faire honte.

Zambelle nullement exercé en tel art, pendant qu'il  
 mettoit à effect les enseignemens de son precepteur,  
 l'une reverence si belle, et si legiere, qu'avec le ge-  
 noul rempt une des marches, et estendant la main, le  
 frotta prenant, luy dit : « Soit bien venuë la premiere  
 recommandée loüange de Cipade ! » Puis le fait  
 à sa dextre ; et là, ce bel orateur, qui estoit plus  
 rien qu'aucun autre, commença à compter de ses  
 , ayant par ses estudes acquis une aussi grande  
 science de bien dire, qu'un hœuf en sçauroit apprendre  
 chant les fesses. La harangue de Zambelle esmeut  
 Senateurs, sçachant dextremement embrocher  
 qui est requis pour une vraye persuasion. Et la  
 nide loüange qu'on luy donnoit estoit qu'en dis-  
 le son faict, il sautoit souvent, comme un subtil  
 u coq à l'asne, et quand il deschiffroit ses plaintes  
 ne sçanchetez de Balde, il entremesloit souvent

devant soy à present pleine table d'escuelles remplies de crespes et beignetz, commence en ceste sorta.

Cingar ayant par sur tout, devant les yeux, l'amitié qu'il portoit à Balde, developpe entierement toutes les subtilitez de son esprit, encor' qu'il y deut perdre son bien, ou y laisser la teste, voulant trouver les moyens de l'oster hors des fers. Il feint de se rendre ami à Tognazze, avec une ruse de renard : avec lequel, discourant de diverses choses, enfin vint tomber sur la cause de Balde, duquel il commence à dire mille maux, le blasmant de larcin, le nommant voleur, guetteur de chemins, un ribaud, un pendard, un meurtrier de gens, un maudit, qui sur ses espaulles portoit mille diables, mille satans, qui meritoit cent morts, voire mille, huit mille, et cent centaines de millions. Puis, le fin compaignon, tournant sa parolle d'autre costé, vient sur le fait de Berthe, laquelle, privée de mary, qui estoit enfermé et confiné en une prison perpetuelle, estant toutes choses desesperées, desjà mortes, et desjà enterrées, desire un nouveau compaignon de lict. Et cecy dit, il arreste un peu sa parolle, puis recommence : « J'ay un secret, Barbe Tognazze mon amy, que je te veux dire, moyennant que tu te tiennes muet, et que tu ne veuilles le reveler à personne. Ceste affaire n'est pas de petite importance, et la faut tenir sous le nœud de confession. Jure-moy que le diable te puisse emporter, si tu fais à autruy quelque moindre demonstration que ce soit de ceste affaire? Dis, respond Tognazze, je te promets, je te jure, et feray mille sermens que je n'en diray rien à personne. » Cingar soupire, et puis dit : « Celuy n'est point vray amy, qui cele quelque chose à son amy. Ma coustume a tousjours esté de servir un chacun fort volontiers, moyennant toutefois que mon honneur n'y fust interessé, sans avoir aucun respect, ny considerer aucun profit. A quel propos cecy, me direz-vous? Car, par aventure, Barbe Tognazze, pour les choses que je vous veux declarer, vous aurez opinion de moy que je suis un Jean qui se mesle de

la son mary, et devenue miserable, n'ayant plus un corset pour se vestir, est chassée de maison. Car, suyvnt le jugement, il avoit esté en possession des biens de feu Berthe seroit habillée. Mais Cingar ne la veut ainsi delaisser sse, ayant si peu dequoy se sustenter, de peur d'estre sur un siege, comme on expose la marchandise on espere tirer du profit, elle tint boutée, si Cingar, par bon conseil et par effect, avoit. Icele allaicteoit deux fils gemeaux en la son pere, et filoit, et gaignoit sa despense. Mais, le cholere et l'esprit s'augmentant en elle, jette en terre, et arrache sa quenouille de son costé, perche, et s'encourt à la maison de Zambelle, luy donner plus de coups de baston que ne font quand ils battent la paille.

Et misere à toy, Zambelle, si elle te trouve à la malheur à tes espauls et à ton eschine : voicy là, ô pauvre diable, qui te va porter une ruine ente ! O ! le grand bien pour toy de ce que pour trouvas absent du logis ! Mais ta femme Lene, dis-je, galante, qui se resjouit de t'avoir marié, voyant ceste beste furieuse Berthe accouet, en s'escriant tant qu'elle pouvoit, luy dire vilennies, et laquelle vouloit, en fichant le clou, celle, puisqu'elle ne pouvoit lastonner le clou, voyant que ce paquet s'adressoit à elle, bien aussi de son costé sa quenouille, à laquelle isoit que de mettre une grosse poupée d'est et voulant oster ceste poupée, et combattre quenouille, Berthe commence à remuer sa perche. se sentant assez forte avec sa quenouille, et complètement autres armes, elle s'en va au feu, se sa quenouille et poupée, à laquelle, pour matiere seche, la flamme print aussi soudain levaine se delasche contre le mur, quand on y

appose le feu. Berthe, voyant ce falot allumé contre tournant le dos, s'en va, galloppe, et s'envolle aussi qu'un oyseau; car c'est grand'folie que de combattre le feu. Lene, qui remet en memoire tant fenses qu'elle avoit receuës d'elle, la talonne d'aussi que fait un espervier la caille, et qu'une alofette l'esmerillon; elle tasche de luy mettre le feu aux veux. Berthe s'escrie : « Ma douce sœur, ma bonne com pardonnez-moy : pardonnez, ma sœur, à moy misérable Lene la laisse crier, et ne s'esmeut de ses prieres nement, ses oreilles ressemblans à celles d'un mardel. De la main droite, elle tient haut eslevée sa quenouille bruslante, et de l'autre, pendant qu'elle court, tasche attrapper Berthe par les cheveux, lesquels pendoient tre bas, ayant perdu sa coiffe, qui estoit tombée; et par la robbe que le vent faisoit voletter. Berthe tant fort avance le pas, et desjà sentoit quelques estins tomber sur le derriere de sa teste, et le feu estoit si que, voulant se tourner pour souffler le feu qui jaillait en ses cheveux, la flambe la print par le nez, et de ce fort estonnée, court deçà, court delà, comme si chat, à la queue duquel on a attaché une vessie de poisson, en laquelle on a mis cinq ou six pois ou six iceluy fuit, oyant ces pois sonner, et faire bruit; tant il court, de plus près la vessie le suit, et estimoit qu'il soit une personne, qui court après luy.

Berthe, s'approchant enfin d'une maison, cria un cours; et voulant passer par-dessus une haye qui est forte, et bien liée, et pleine de ronces, comme si elle vouloit jetter de l'autre côté, sa robbe s'accrochant aux espines, elle tombe la teste en bas, les pieds en l'air, demeurant là empestree; et, decouvrant par le moyen son quadran, elle fait obscurcir le Soleil, et la lune, et contre nature teint le dessus pour ce coup. Mais ne fut pas pour neant; car Lene fourra en ceste et sa quenouille ardente. Quand la bonne femme vint

stillant entre ses cuisses, de douleur qu'elle sentoit, etta une gallimafrée du derriere avec sa cholere, illit aussi de l'autre bouche, laquelle esteignit sous feu; et se développe de-là, et, estant plus encouragé auparavant, prend une pierre. et la jette de sa force contre sa cousine. Mais Lene habilement le coup, et, prenant la mesme pierre, la rejette d'où nait venue. Entr'elles deux y avoit un gros buisson : a d'un saut se lance par-dessus, et se joint à Lene. les deux se prennent par les cheveux à beaux ongles, se mordent, se tirent çà, et là, se pelent la sans ciseaux.

Un autrefois des poules couvans des œufs, ou même bande de poulets, s'attaquer ainsi les unes les par envie, et se combattre fort cruellement avec les ergots, et tant, et si longuement, que leurs corps ne descouvrent de plumes à force de se becqueter et l'une l'autre. Berthe et Lene se secouoient de ce bruit, les voisins y accourent, et trouvent toutes à demy-mortes, couchées l'une deçà, l'autre là. Le vieillard Jambon les reconcilia pour lors avec le chien. Tognazze y vint aussi. Cingar aussi s'y et. ce bon marchant, feignant de défendre Lene, il le tort à Berthe; et, faisant semblant d'estre bien mécontent contre elle, la menaçoit, et mesme, levant la feignoit luy vouloir donner un beau soufflet. Mais se le reprint, et en le reprenant, luy dit : « Que, ô Cingar? Quel honneur y acquererions-nous? Ce ne sont pas aux hommes de buffeter les femmes. Ne te souviens-tu pas ce que te dit le petit Doctrinal :

La femme n'est que peine,  
Et beau renom n'ameine :  
Si d'elle avons victoire,  
C'est une lasche gloire.

*vois mieux combattre le diable, que contre une*

iceluy à travers les nuës, après t'estre frottée de certain onguent. Chante; et, pendant que tu chanteras les subtilitez de Cingar, embouchant ma sourdine, et soufflant en icelle, je sonneray *tire lire lire liret*.

Desjà un grand bruit s'estoit espandu par le monde, comme la ville de Mantoue se mettoit d'elle-mesme en pieces, et que Balde estoit acculé au plus creux de la grosse tour, et qu'il n'avoit aucune esperance de vivre. Fracasse, ne musant aucunement, s'avance d'aller en la ville, esperant tirer Balde hors de prison, ou de briser toute la ville avec son grand tribal : mais Cingar advise, et plus rusé que pas un autre, court après, et rappelle ce geant. « Je te prie, n'y vas point, lui dit-il, mais pense à l'advenir : pense quel malheur nous pourroit arriver : je t'assure que, si tu fais quelque esmotion, ils tailleront la teste à Balde en prison, et tu seras par ton imprudence la seule occasion de notre ruine ; car, dis-moy, quel dommage, quelle plus grande perte nous scauroit venir, que de perdre le soleil du monde ? Fais plustost ce que la raison te conseille : dépouille-toy de ceste fureur, donne repos à ton courage, et alors tu dompteras tout, tu briseras tout avec le baston de la raison. Ne te fâche, Fracasse, de te ranger à nostre avis, lequel n'est fondé que sur une bonne raison. Prends avec toy pour compagnons deux de nos Cipadiens, que tu cognois ne pouvoir estre mattez par aucune peur : prenez courage ensemble, et entreprenez un long voyage en passant la mer du port de Gennes, et vous en allez au Royaume de Guras le Soldan, où sont les Mamelucs, gens fort endurcis à la guerre. Essayez à tort et à travers, si vous pourrez convertir ceste nation ; je ne dis pas à la foy de Jesus-Christ, puisque vous n'estes bon prescheur ; mais pour leur persuader à venir pardeçà ruiner ce peuple, en façon qu'il ne reste aucune pierre de ceste ville. Et si d'aventure ils veulent que vous reniez cresseme et baptesme, pourquoy non ? Nous nous ferons tous Mahometistes, moyennant que nous nous

sur nostre compaignon et Capitaine. En ces  
 la renommée de tes faicts chevaleureux bruit  
 se sera jamais obscurcie par aucune antiquité,  
 fois l'enseigne Royale, sous le Sophi Roy des  
 l'encontre de ces marrouffes de Turcs. Cepen-  
 ce, ou par ruse, je tireray hors Balde, et n'en  
 oute : j'auray Balde, asseure-toy. Va, je t'en  
 vec toy, Falquet, et Mouchin ; car iceluy est  
 le-expert sur la mer : va, je te dis, ne dors  
 te prie, et chemine. — Ha ! dit Fracasse, lais-  
 le ? » Neantmoins il entreprend ce voyage, et  
 doute qu'il n'ameine Guraz le Soldan, avec  
 e de ses Mamelucs.

à instant, par le commandement de Monsieur  
 l'ognazze estoit venu en la ville de Cipade, se  
 une un renard pelé, lequel, après avoir donné  
 t poulles, et s'estre repeu de quelque une, se  
 sent le long des hayes, et à couvert, laissant  
 n chemin de repaire, en vuidant et deschar-  
 entre. Ce Tognazze enleve Zambelle, et le  
 roy en la ville de Mantouë, luy remonstrant,  
 n, qu'il se doit à present tenir joyeux, et as-  
 celuy, lequel il rendra en peu d'heure escar-  
 el il luy fera manger le foye. Puis, il luy en-  
 forme de Pedant et de Magister, quelle  
 inclinabos il devra faire, et de quels mots  
 arlant devant ces sages Messers ; il l'avertit  
 nez bien mouché, de n'estre si hardy de  
 te pour en chasser ses poulx.

l'avoit jamais veu de ville si remplie de bruit,  
 Cipade ne soit gueres esloignée de Mantoue,  
 luy sembloit voir tout le monde, conside-  
 tant de monceaux de maisons. Ils arrivent  
 a porte de S. George : il faut là passer cinq  
 mbelle les passe à grand'peine ; car, voyant  
*inées funer, et oyant tant de cloches son-*



platelée de ris, tant les uns et les autres esclatoient de rire. Mais Tognazze ne pensoit pas que ceste risée vint pour luy, et œilladoit de plus en plus Berthe, et Berthe luy rendoit de mesme. Et pendant que Cingar danse, passant par devant Tognazze, faisant le compagnon avec luy, luy dit à l'oreille : « Que musez-vous ? elle a envie de danser avec vous plus de trois heures. » Et, passant outre, fait semblant de ne luy avoir rien dit. Ce vieillard ne le se fait dire deux fois, il s'en va à Berthe et luy demande si elle veut pas danser. Icelle, faisant la petite bouche et le petit musequin, baissant la teste, et s'inclinant bas promptement, luy presente la main gauche : et, se tenans ensemble par la main, commencent à danser. Alors une grande risée s'esmeut parmy tous ceux, qui estoient là presens : et Cingar donne ordre le plus qu'il peut, çà et là, à faire taire un chacun, car il avoit peur que ce ris fit rompre son entreprinse. Auprès du bal estoient quelques Bonnetiers, compagnons de Cingar, Brunel, Ganbe, Sguerze, Schiamine, et Lanfranc, lesquels, estans bons freloux, avoient accoustumé de se railler des personnes avec leurs belles parolles. Iceux, parlans l'un à l'autre bas, veulent aussi se railler de Tognazze : mais il ne parloient pas si bas, qu'il ne les entendit bien. Sguerze dit, comme Tognazze passoit auprès de luy : « O qu'il monstre une grande habilité de son corps ? — Voyez, dit Schiamine, combien il balance bien, et proprement son eschine ? » Gambe respond : « Aussi, est-il legier et dispos : je jure Dieu qu'il ne casserait pas un œuf en sautant. » Brunel ajoute : « C'est merveille du saut qu'il fait : toutesfois il pourroit aller encor plus haut, s'il avoit osté son casaquin. Tu dis fort bien, respondit Lanfranc ; car, en ce faisant, il montrera à son amie Berthe la galanterie de sa personne. » Tognazze entend bien tout ce qu'ils disoient de luy : ce qui l'incite à danser davantage, et jette les talons gaillardement le plus haut qu'il peut, et luy est advis qu'il touche au ciel. Il croit que ce soit *Evangile* tout ce que ces bons raillards disoient de

en ces gens icy peuvent loger de foin, et de paille en la fenils, pour engraisser leurs vaches! Pourquoy, Tognazze, ne m'y avez-vous mené plustost? » En braillant tels ois, il advise, au haut des fenestres, de belles dames, n pas belles de leur naturel, mais par artifice, regardes en la rue pour la voix de Zambelle, qu'elles avoient tenduë, et s'estoyent soudain descouvertes, ainsi qu'est coustume des galantes dames, de mettre la teste dehors à quelque bruit que ce puisse estre. Zambelle s'approche à les regarder, et les monstre avec le doigt l'eslevez en haut, et se rit : « Ho, ho, Angonaie, voyez-vous ces dames, Tognazze? » Tognazze luy dit tout bas : « Le cancre te vienne! Que cries-tu marouffe? » En disant cela, il luy donne un coup de poing soubz les costes. L'autre crie haut fort, et hausse encore plus haut son doigt, et dit : « Hi hi ho, tu ne voys pas, Tognazze, ces belles roines? Pourquoy reluisent-elles ainsi? Fi des estoiles! — Si tu regardes nos femmes, autant vaut que tu regardes le cul d'un poisle. » Ce vieux bossu, n'esperant quasi plus faire quelque chose de bon de cet homme, le destourne en autre rue, et là, luy dit : « Ferme ta bouche si tu ne veux estre bastonné. Penses-tu, sot, estre au milieu d'un bois? » Et de là le meine au Palais.

Zambelle, arrivant devant le Podestat, appresta soudain et de loing à rire à tous les assistans; car il estoit tout basti pour cet effect. Il avoit l'entendement tout sourd; il estoit halé du soleil, et demy cuict, ayant la couleur noire, tout deschiré, ses habillemens renouëz, et sembloit n'avoir jamais dormi ailleurs que sur le foin : ses cheveux estoient tous herissez, comme un aspergez, entrelardez de festus de paille, et de brins de chaulme. Un peigne n'y avoit jamais passé, mais bien quelquefois l'estrille de ses bœufs. Aussi, estoit-il teigneux, et avoit tousjours ses ongles en ses cheveux, parce qu'il estoit fort tourmenté de ces grands poux d'Esclavonie. Il portoit un petit sayon de gros bureau, tout deschiré, lequel

vous n'eussiez sçeu juger s'il estoit à l'endroit, o vers : dessous iceluy, il avoit une chemise de gr vas, laquelle il ne blanchissoit qu'une fois l'an chant devant le Preteur, il s'esmerveille de ce grande compagnie se rangeoit près de luy pour der. « O mon amy, dit-il alors, Barbe Tognazze, tu amené ! Je ne veux plus, Tognazze, demeur tage en ce fenil : ramenes-moy à la maison ; ca d'aller à mes affaires me presse. — Qu'as-tu à b Tognazze, quand tu vois Monsieur estre present sus, maraut, avances-toy plus avant, va là ! Que t tu ? A qui parle-je ? va là, diable : touche la main sieur ; fais le petit, plie le genouil, et dis : Bon soit donné, Monsieur le Podestat ! » Zambelle v faire comme Tognazze luy monstre. Mais, estant san, peu pratiqué en la court, n'ayant hanté que ceaux, il advint qu'estant le siege du Podestat, k anciens ont nommé *chaire*, fort haut eslevé, monter huit marches pour en approcher. Zamb acheminant, jette sa veuë sur le preteur, et ten jours ses yeux fichez sur luy, ne se souvenant hausser les pieds, et, ne regardant à bas, heu rudement contre la premiere marche, et tom renverse, et cheant sur l'eschine, il se demole la du pied, et se rompt le cropion. Je vous laisse si plus d'une centaine, qui estoyent là presens, clatterent pas bien à force de rire. Chacun, d qu'il en prenoit, frappoit en ses mains, faisant ceste sale un grand applaudissement. Tognazze se cholere, et prend un baston, avec lequel il avo d'aplanir un peu les espauls de Zambelle, et les de bois, et luy dit : « T'ay-je ainsi appris ? t'a seigné la façon de parler ainsi, beste que tu es ? l dard ? As-tu si-tost oublié ce que t'ay app matin ? Ne t'ay-je pas monstre, gros buttier, coi devois faire des belles reverences devant Monsieur

vois avoir ton nez bien mouché, et que tu luy devois. Bonne vie, Monsieur ! » Et, ce dit, voulant encore in-  
re ce villain à bien et dextremement plier le genouil,  
belle, lançant du derriere un gros pet, s'en voulut  
ler ; car il pensoit que ce tonnerre eust amené une  
», qui eust ensafrané sa chemise. Une odeur en print  
des assistans, non telle, qu'est celle, qui procede  
poudre à canon faicte avec eau vive, salpêtre, et au-  
dregues inventées pour faire ceste marchandise dia-  
me : mais elle tenoit de la senteur des aulx, eschal-  
vignons, cibouilles, et pourreaux. Alors fut encore  
manifeste la sottise de Tognazze. Vous-mesme pensez  
risée n'en fut pas grande, chacun se bouchant le nez  
les mains ? Tognazze excuse l'autre, et allegue que  
ruit, qu'ils ont prins pour un pet, n'est venu que de  
pture de la boucle de sa ceinture. Mais sa face de-  
stra la faute. Il tire neantmoins Zambelle, l'appelle  
ant, idiot, le pousse, le picque, pensant par ce moyen  
tir sa honte.

ambelle nullement exercé en tel art, pendant qu'il  
mettre à effect les enseignemens de son precepteur,  
it une reverence si belle, et si legiere, qu'avec le ge-  
il il rompt une des marches, et estendant la main, le  
stat la prenant, luy dit : « Soit bien venuë la premiere  
lus recommandée loüange de Cipade ! » Puis le feit  
sir à sa dextre ; et là, ce bel orateur, qui estoit plus  
ronian qu'aucun autre, commença à compter de ses  
rys, ayant par ses estudes acquis une aussi grande  
diance de bien dire, qu'un bœuf en sçauroit apprendre  
lechant les fesses. La harangue de Zambelle esmeut  
les Senateurs, sçachant dextremement embrocher  
ce qui est requis pour une vraye persuasion. Et la  
grande loüange qu'on luy donnoit estoit qu'en dis-  
ant de son faict, il sautoit souvent, comme un subtil  
cur du coq à l'asne, et quand il deschifiroit ses plaintes  
les meschancetez de Balde, il entremesloit souvent

que sa vache avoit fait un veau, et qu'il vouloit mener un caillotin à Monsieur le Podestat tout frais, bien que ses propos fussent obscurs, neantmoins la prudence de Gaioffe entendoit bien tout. Et là-dedans donne jugement contre Balde, par lequel il est tenu en prison perpetuelle jusques à la mort, et qui ne sera mis en possession de tous les biens prétendus.

Tognazze le bossu, ne voulant remettre ce negocium incontinent une grande bande de Sergens; et, par l'ordonnance du Senat et commandement du Podestat, chemine vers Cipade, pour mettre à sac toutes les maisons d'icelle, qui estoient à la devotion de Balde. L'intention de Gaioffe n'estoit autre, que, après avoir seurement mis Balde en prison, et sçeu pour le certain que Fra Gheant s'en estoit allé, de renverser toutes les maisons de Cipade, laquelle avoit accoustumé de gratter Brighella, de peigner Cremona, de faire aller Ferrare avec la ville de Mantoue, et de faire Veronne conchier en se braves, nommée de laquelle n'estonne pas seulement Milan, Gennes, les Venitiens; mais aussi l'Empire, et les Rois et Royaumes de Baccan.

Or Cingar, ayant entendu ceste résolution, se retire par soy-mesme, et amasse tous ses esprits, voulant de bon cœur souffrir toutes choses pour son amy Balde: et ce qu'on saccage Cipade, et que tout est mis au feu, sa maison fut plus nette qu'un bassin de barbier. Il ne sçait pas. Toutesfois il se presente devant les Sergens devant Tognazze. Il jure, et fait de grands sermens d'avoir jamais eu compagnie avec ce larron de Balde. Et tant qu'il peut, se feint estre amy de Tognazze. Il dit que la ville de Cipade pillée et mise à sac, tous ces Sergens revont à la ville de Mantoue, chargés de butin, sans sur leur dos plusieurs hardes, et touchant une grande quantité de bestial.

Cependant la femme de Balde, qui s'appelloit

il perdu son mary, et devenue miserable, n'ayant à grand'peine un corset pour se vestir, est chassée de la maison. Car, suyvnt le jugement, il avoit esté arrêté que la possession des biens de feu Berthe seroit ée à Zambelle. Mais Cingar ne la veut ainsi delaisser heureuse, ayant si peu dequoy se sustenter, de peur se tenant sur un siege, comme on expose la marchandise de laquelle on espere tirer du profit, elle tint bouche ouverte, si Cingar, par bon conseil et par effect, ne secouroit. Icelle allaitoit deux fils gemeaux en la sein de son pere, et filoit, et gaignoit sa despense. Mais, jour, la cholere et l'esprit s'augmentant en elle, jette fusseau en terre, et arrache sa quenouille de son costé, et une perche, et s'encourt à la maison de Zambelle, et de luy donner plus de coups de baston que ne font paysans quand ils battent la paille.

laquelle misere à toy, Zambelle, si elle te trouve à la son ! malheur à tes espauls et à ton eschine : voicy tempeste, ô pauvre diable, qui te va porter une ruine évidente ! O ! le grand bien pour toy de ce que pour tu te trouvas absent du logis ! Mais ta femme Lene, femme, dis-je, galante, qui se rejouit de t'avoir mari peu meur, voyant ceste beste furieuse Berthe accouchée elle, et, en s'escriant tant qu'elle pouvoit, luy dire mille vilennies, et laquelle vouloit, en fichant le clou, crever la selle, puisqu'elle ne pouvoit bastonner le client ; Lene, voyant que ce paquet s'adressoit à elle, bien sée tire aussi de son costé sa quenouille, à laquelle elle ne faisoit que de mettre une grosse poupée d'espece, et voulant oster ceste poupée, et combattre sa quenouille, Berthe commence à remuer sa perche. Elle ne se sentant assez forte avec sa quenouille, et n'ayant promptement autres armes, elle s'en va au feu, et prend sa quenouille et poupée, à laquelle, pour une matiere seche, la flamme print aussi soudainement me coulevrine se delasche contre le mur, quand on y

appose le feu. Berthe, voyant ce falot allumé contre elle, tournant le dos, s'en va, galloppe, et s'envolle aussi viste qu'un oyseau; car c'est grand'folie que de combattre contre le feu. Lene, qui remet en memoire tant d'offenses qu'elle avoit receuës d'elle, la talonne d'aussi près, que faict un espervier la caille, et qu'une aloüette fait l'esmerillon; elle tasche de luy mettre le feu aux cheveux. Berthe s'escrie : « Ma douce sœur, ma bonne cousine, pardonnez-moy : pardonnez, ma sœur, à moy miserable ! » Lene la laisse crier, et ne s'esmeut de ses prieres aucunement, ses oreilles ressemblans à celles d'un marchand. De la main droite, elle tient haut eslevée sa quenouille bruslante, et de l'autre, pendant qu'elle court, tasche à attrapper Berthe par les cheveux, lesquels pendoyent courtre bas, ayant perdu sa coiffe, qui estoit tombée; et par la robbe que le vent faisoit voletter. Berthe tant plus fort avance le pas, et desjà sentoit quelques estincelles tomber sur le derriere de sa teste, et le feu estoit si près, qu'elle, voulant se tourner pour souffler le feu; qui ja tintoit en ses cheveux, la flambe la print par le nez, et eust de ce fort estonnée, court deçà, court delà, comme fait un chat, à la queue duquel on a attaché une vessie de poisson, en laquelle on a mis cinq ou six pois ou febvres; iceluy fuit, oyant ces pois sonner, et faire bruit; tant plus il court, de plus près la vessie le suit, et estime qu'il soit une personne, qui court après luy.

Berthe, s'approchant enfin d'une maison, crie au secours; et voulant passer par-dessus une haye qui estoit forte, et bien liée, et pleine de ronces, comme elle vouloit jeter de l'autre costé, sa robbe s'accrochant aux espines, elle tombe la teste en bas, les pieds contre mont, demeurant là empestree; et, descouvrant par ce moyen son quadran, elle fait obscurcir le Soleil et la Lune, et contre nature teint le dessus pour ce coup. Mais ce ne fut pas pour neant; car Lene fourra en ceste eclipse sa quenouille ardente. Quand la bonne femme vit

maintenant que je suis un vendeur de vessies? » Zambelle, bouchant son nez, commence à crier : « O sangsué ! Qu'est-ce que cela ? estoupe le trou, Cingar, je te prie. Ha ! c'est de la merde, qui put trop. Mais qui est l'estourdi, et qui aye l'entendement, si grossier, qui veuille bailler un meschant chetif denier faux, ou rongné, pour une telle marchandise? » Cingar lui dit : « Viens avec moi, tu verras le profit que j'en feray. Toutesfois, te souviens de ne découvrir ce secret à personne. » Puis, haussant ce vaisseau, il le met sur l'espaule de Zambelle, et, marchant devant, ne se pouvoit tenir de rire. Ils viennent à la place du marché. Cingar, sans faire semblant de rien, amène Zambelle devant la boutique d'un Apoticaire, et, le laissant dehors, il entre dedans, demandant en ces mots à cet Apoticaire : « O maistre, voulez-vous acheter merde de mouches à miel? » Zambelle n'ouyt que ce mot de merde, et non de mouches, et fut bien estonné. entendant qu'on faisoit trafic de telle noble marchandise. L'Apoticaire se print incontinent à rire de ceste nouvelle appellation, et jugeoit que le vendeur devoit estre quelque bon bouffon, qu'ainsi appelloit merde du miel ; et soudain met le doigt dedans le dessus du pot, pour taster s'il estoit bon, comme telles gens ont accoustumé ; et ne touchant qu'au miel, qui couvroit ce qui estoit de plus précieux au fonds, et le trouvant fort doux, ne pensa plus que ce fut quelque pippérie. Ils font prix ensemble, et Cingar en tira de bons escus trebuchants : et neantmoins ce bon gaudisseur se plaignoit de laisser sa marchandise pour si petit prix. L'Apoticaire vouloit vider le vaisseau de Cingar dedans le sien pour luy rendre, ce qui eust decouvert toute la fourbe. Cingar, craignant cela : « O, maistre, ne vous hâtez point pour cette heure, retenez mon baril, je viendray tantost : je vay acheter de petites choses dont j'ay affaire, puis reprendray mon vaisseau en passant. » Il appelle Zambelle et s'en vont bien viste, laissant-là leur Apoticaire bien garni et bien trompé. Voila comment les vieux re-



ner (parce que lors le tonnerre<sup>1</sup> esclatoit furieux sur la ville), il se retiroit en arriere, se defiant monde allast renverser, à cause d'un tel tintama: cloches, et de tonnerre bruyant ensemble à l'envy: Tognazze, le prenant par la ceinture, l'attiroit au-c comme on tire un veau, quand il ne veut entrer corcherie. Estant entré et venu jusques en la pl liurte à un bois, et se fait une beigne au front, et donne du cul en terre. Le peuple s'approche pensant que ce fut un fol. « Pourquoi, luy dit To t'amuses-tu? Que ne t'avances-tu? A ce que je vo faut conduire, comme on meine un ours à Modene. » belle ne dit mot, ayant plusieurs contemplations teste, autant et plus que l'on void de lignes tirées papier pour escrire. S'acheminant toutesfois mar petit pas, allant çà et là, ainsi qu'on void aller un folle. Il s'estonne de voir tant de maisons ensembl de ruës, tant de portes, tant de fenestres, tant de tant d'hommes, tant de mules, et de chevaux, par l et regardant en haut, il donne tantost de l'espaule une muraille, il choque contre les premiers qui s vent à sa rencontre, donnant du pied contre une il se laisse tomber, il s'esmerveille grandement un cheval courir, et les chiens après luy pour le à la queuë. Tognazze luy dit : « Ô Zambelle, de que tonnes-tu tant? N'as-tu jamais veu telles choses? » s'arrestant tout court, comme si il étoit aux cham besongne, appuyé sur le manche de sa marre, l pond : « Potte de ma mere, que voicy une grande Ho, Tognazzo, je vous prie, laissez-moy un peu ve de belles maisons : je n'ay point veu de si belles chau depuis que je suis sorti du ventre de ma mere. O

<sup>1</sup> L'usage de sonner les cloches, lors des orages, dan d'écarter la foudre, s'est conservé très-longtemps dan l'Europe, et il subsiste encore au fond de quelques can

des galantes dames, de mettre la teste de-  
que bruit que ce puisse estre. Zambelle s'a-  
regarder, et les monstre avec le doigt l'esle-  
t, et se rit : « Ho, ho, Angonaie, voyez-vous ces  
gnazze? » Tognazze luy dit tout bas : « Le can-  
ne! Que cries-tu maroufle? » En disant cela, il  
un coup de poing soubz les costes. L'autre crie  
t hausse encore plus haut son doigt, et dit :  
tu ne voys pas, Tognazze, ces belles roines?  
eluisent-elles ainsi? Fi des estoiles! — Si tu  
s fermes, autant vaut que tu regardes le cul  
. » Ce vieux bossu, n'esperant quasi plus faire  
se de bon de cet homme, le destourne en au-  
là, luy dit : « Ferme ta bouche si tu ne veux  
né. Penses-tu, sot, estre au milieu d'un bois? »  
meine au Palais.

, arrivant devant le Podestat, appresta sou-  
loing à rire à tous les assistans; car il estoit  
pour cet effect. Il avoit l'entendement tout  
estoit halé du soleil, et demy cuict, ayant la

vous davantage de moy ? Il n'y a aucune esperance ? Il a passé le Pau en merde, et a foiré sa vie. Toutesfois, afin que vous cognoissiez, et toute la ville de Cipade, combien je vous estime, et Zambelle, et tous les vostres, je m'efforceray de vous rendre vostre bon homme : Mais l'ordonnance rigoureuse du Palais rend la chose bien difficile, parce qu'elle veut qu'aucun ne sorte de prison, que premierement il n'apparoisse sa bourse estre vuidée : c'est la pratique de Messieurs, mais plustost des larrons. Voicy, je vous fais offre de ma bourse, et de moy-mesme, afin que plus promptement nous tirions Zambelle de là où il est. Aussi, si vous avez quelque argent il faut le debourser ; car, avec vostre argent et le mien, et la faveur du peuple, ne doutez point que ne le garentissions du gibet, nonobstant le bruit qui court, qu'on le doive faire mourir. » Lene, adjoustant encore plus de foy à telles parolles, redouble ses plaintes, rompt la porte de son logis, et prend son tresor, qui estoit de quelques carolus qu'elle gardoit en un panier, et les presente à Cingar, qui aussitost le serre sans compter, et met avec quelques autres pieces de cuivre qu'il avoit fait luy-mesme en la tour de Cipade ; assurant avec serment qu'il despendroit tout, et son propre sang, pour tirer Zambelle hors du danger de la potence. Aussi-tost il va à la ville, et de propos délibéré passe pardevant la boutique de son Apoticaire, qui avoit acheté de luy une si precieuse marchandise, et qui pour ceste cause avoit fait mettre Zambelle en prison. Cestuy-cy, ayant apperceu Cingar, ne faut de sortir soudain en la rue, et, le poursuivant, s'escrie contre luy de loing : « Demeure, pendard : demeure, bourreau : rends-moy mon argent, larron : tu m'as vendu de la merde pour du miel, coquin ! » Cingar, qui oyt cette clameur après soy, s'avance, et appelle les plus proches à tesmoins : « N'oyez-vous pas ce que cestuy dit ? Je vous prie, dit-il, vous en souvenir, vous en serez tesmoins, s'il vous plaist, mes Freres. Ce larron-cy, et trompeur, confesse

ir ton nez bien mouché, et que tu luy devois  
 re, Monsieur! » Et, ce dit, voulant encore in-  
 clin à bien et dextremement plier le genouil,  
 sachant du derriere un gros pet, s'en voulut  
 il pensoit que ce tonnerre eust amené une  
 ust ensafrané sa chemise. Une odeur en print  
 assistans, non telle, qu'est celle, qui procede  
 à canon faicte avec eau vive, salpêtre, et au-  
 inventées pour faire ceste marchandise dia-  
 us elle tenoit de la senteur des aux, eschal-  
 s, ciboules, et pourreaux. Alors fut encore  
 te la sottise de Tognazze. Vous-mesme pensez  
 'en fut pas grande, chacun se bouchant le nez  
 ins? Tognazze excuse l'autre, et allegue que  
 'ils ont prins pour un pet, n'est venu que de  
 e la boucle de sa ceinture. Mais sa face de-  
 faute. Il tire neantmoins Zambelle, l'appell-  
 ot, le pousse, le picque, pensant par ce moyen  
 onte.

nullement exercé en tel art, pendant qu'il  
 à effect les enseignemens de son precepteur,  
 everence si belle, et si legiere, qu'avec le ge-  
 pt une des marches, et estendant la main, le  
 renant, luy dit : « Soit bien venuë la premiere  
 mmandée loüange de Cipade! » Puis le feit  
 dextre; et là, ce bel orateur, qui estoit plus  
 qu'aucun autre, commença à compter de ses  
 nt par ses estudes acquis une aussi grande  
 e bien dire, qu'un hœuf en scauroit apprendre  
 t les fesses. La harangue de Zambelle esmeut  
 nateurs, sçachant dextremement embrocher  
 est requis pour une vraye persuasion. Et la  
 loüange qu'on luy donnoit estoit qu'en dis-  
 on faict, il sautoit souvent, comme un subtil  
 oq à l'asne, et quand il deschifiroit ses plaintes  
*chancetez de Balde, il entremesloit souvent*

que sa vache avoit fait un veau, et qu'il vouloit en donner un caillotin à Monsieur le Podestat tout frais. Et combien que ses propos fussent obscurs, neantmoins la grande prudence de Gaioffe entendoit bien tout. Et là-dessus, en donne jugement contre Balde, par lequel il est dit qu'il tiendra prison perpetuelle jusques à la mort, et que Zambelle sera mis en possession de tous les biens par-luy pretendus.

Tognazze le bossu, ne voulant remettre ce negoce, prend incontinent une grande bande de Sergens; et, par l'ordonnance du Senat et commandement du Podestat, s'achemine vers Cipade, pour mettre à sac toutes les maisons d'icelle, qui estoient à la devotion de Balde. L'intention de Gaioffe n'estoit autre, que, après avoir seurement resceu Balde en prison, et sceu pour le certain que Fracassone Geant s'en estoit allé, de renverser toutes les maisons de Cipade, laquelle avoit accoustumé de gratter Bressa, de peigner Cremona, de faire aller Ferrare avec le bled vuide, et de faire Veronne conchier en se brayer, la ville nommée de laquelle n'estonne pas seulement Milan, Bologne, Gennes, les Venitiens; mais aussi l'Empire, et les temples et Royaumes de Bacchan.

Or Cingar, ayant entendu ceste résolution, se retire soy-mesme, et amasse tous ses esprits, voulant de bon cœur souffrir toutes choses pour son amy Balde: et cependant qu'on saccage Cipade, et que tout est mis au butin, sa maison fut plus nette qu'un bassin de barbier. Il ne sçait pas. Toutesfois il se presente devant les Sergens, et devant Tognazze. Il jure, et fait de grands sermens, et n'avoir jamais eu compagnie avec ce larron de Balde, tant qu'il peut, se feint estre amy de Tognazze. Ensuite de la ville de Cipade pillée et mise à sac, tous ces Sergens revont à la ville de Mantoue, chargez de butin, emportans sur leur dos plusieurs hardes, et touchans de leur main une quantité de bestial.

Cependant la femme de Balde, qui s'appelloit Be

perdu son mary, et devenue miserable, n'ayant grand'peine un corset pour se vestir, est chassée de la maison. Car, suyvnt le jugement, il avoit esté décidé que la possession des biens de feu Berthe seroit à Zambelle. Mais Cingar ne la veut ainsi delaisser seule, ayant si peu dequoy se sustenter, de peur de se tenir sur un siege, comme on expose la marchandise, laquelle on espere tirer du profit, elle tint bon survert, si Cingar, par bon conseil et par effect, accouroit. Icelle allaictoît deux fils germeaux en la suite son pere, et filoit, et gaignoit sa despense. Mais, par la cholere et l'esprit s'augmentant en elle, jette eau en terre, et arrache sa quenouille de son costé, sans perche, et s'encourt à la maison de Zambelle, de luy donner plus de coups de baston que ne font sans quand ils battent la paille.

Quelle misere à toy, Zambelle, si elle te trouve à la porte ! malheur à tes espaules et à ton eschine : voicy peste, ô pauvre diable, qui te va porter une ruine evidente ! O ! le grand bien pour toy de ce que pour te trouvas absent du logis ! Mais ta femme Lene, me, dis-je, galante, qui se rejouit de t'avoir marié, meur, voyant ceste beste furieuse Berthe accouille, et, en s'escriant tant qu'elle pouvoit, luy dire mille vilennies, et laquelle vouloit, en fichant le clou, la selle, puisqu'elle ne pouvoit bastonner le client, voyant que ce paquet s'adressoit à elle, bien se tire aussi de son costé sa quenouille, à laquelle elle faisoit que de mettre une grosse poupée d'esme, et voulant oster ceste poupée, et combattre la quenouille, Berthe commence à remuer sa perche. ne se sentant assez forte avec sa quenouille, et se promptement autres armes, elle s'en va au feu, allume sa quenouille et poupée, à laquelle, pour une matiere seche, la flamme print aussi soudain de coulevrine se delasche contre le mur, quand on y

appose le feu. Berthe, voyant ce falot allumé contre elle, tournant le dos, s'en va, galloppe, et s'envolle aussi viste qu'un oyseau; car c'est grand'folie que de combattre contre le feu. Lene, qui remet en memoire tant d'offenses qu'elle avoit receuës d'elle, la talonne d'aussi près, que faict un espervier la caille, et qu'une aloüette fuit l'esmerillon; elle tasche de luy mettre le feu aux cheveux. Berthe s'escrie : « Ma douce sœur, ma bonne cousine, pardonnez-moy : pardonnez, ma sœur, à moy miserable ! » Lene la laisse crier, et ne s'esmeut de ses prieres aucunement, ses oreilles ressemblans à celles d'un marchant. De la main droite, elle tient haut eslevée sa quenouille bruslante, et de l'autre, pendant qu'elle court, tasche à attrapper Berthe par les cheveux, lesquels pendoyent contre bas, ayant perdu sa coiffe, qui estoit tombée; ou bien par la robbe que le vent faisoit voletter. Berthe tant plus fort avance le pas, et desjà sentoit quelques estincelles tomber sur le derriere de sa teste, et le feu estoit si près, que, voulant se tourner pour souffler le feu, qui ja tenoit en ses cheveux, la flâmbe la print par le nez, et estant de ce fort estonnée, court deçà, court delà, comme fait un chat, à la queue duquel on a attaché une vessie de pourceau, en laquelle on a mis cinq ou six pois ou febves : iceluy fuit, oyant ces pois sonner, et faire bruit; tant plus il court, de plus près la vessie le suit, et estime que ce soit une personne, qui court après luy.

Berthe, s'approchant enfin d'une maison, crie au secours; et voulant passer par-dessus une haye qui estoit forte, et bien liée, et pleine de ronces, comme elle se vouloit jetter de l'autre costé, sa robbe s'accrochant aux espines, elle tombe la teste en bas, les pieds contre mont, demeurant là empestree; et, descouvrant par ce moyen son quadran, elle fait obscurcir le Soleil et la Lune et contre nature teint le deasus pour ce coup. Mais *ce ne fut pas pour neant*; car Lene fourra en ceste eclipse sa quenouille ardente. Quand la bonne femme sentit

tilant entre ses cuisses, de douleur qu'elle sentoit, et une gallimafrée du derrière avec sa cholere, il lit aussi de l'autre bouche, laquelle esteignoit sous le feu; et se développe de-là, et, estant plus encouragé auparavant, prend une pierre, et la jette de sa force contre sa cousine. Mais Lene habilement au coup, et, prenant la mesme pierre, la rejette d'où elle venue. Entr'elles deux y avoit un gros buisson : d'un saut se lance par-dessus, et se joint à Lene. Les deux se prennent par les cheveux à beaux ongles, se mordent, se tirent çà, et là, se pelent sans ciseaux.

Un autrefois des poules couvans des œufs, ou même bande de poulets, s'attaquer ainsi les unes les autres par envie, et se combattre fort cruellement avec les serres, et tant, et si longuement, que leurs corps se descouvrent de plumes à force de se becqueter et l'une l'autre. Berthe et Lene se secouïent de ce bruit, les voisins y accourent, et trouvent toutes à demy-mortes, couchées l'une deçà, l'autre de là. Le vieillard Jambon les reconcilia pour lors avec le chien. Tognazze y vint aussi. Cingar aussi s'y mit, et ce bon marchand, feignant de défendre Lene, se mit tout à Berthe; et, faisant semblant d'estre bien en colère contre elle, la menaçoit, et mesme, levant la main, feignoit luy vouloir donner un beau soufflet. Mais elle le reprint, et en le reprenant, luy dit : « Que fais-tu, Cingar? Quel honneur y acquererions-nous? Ce n'est pas aux hommes de buffeter les femmes. Ne te souviens-tu pas ce que te dit le petit Doctrinal :

La femme n'est que peine,  
Et beau renom n'ameine :  
Si d'elle avons victoire,  
C'est une lasche gloire.

*Il vaut mieux combattre le diable, que contre une*



femme, qui est pire que trente diables. Tant plus que c  
 leras ses espaules et son eschine avec un lourd bast  
 tant plus elle vomira contre toy d'injures et de vilen  
 La cholere d'un diable n'est rien au-dessus de la sies  
 Si tu la blesses (encore que tu ne le vueilles, et qu  
 volonté ne fut telle) tant soit peu, et moins que m  
 monstre ceste petite lettre i, et non plus qu'un pont,  
 une puce, scauroient laisser de marque de leur fiente  
 ta chemise, ha, ha, prens garde à toy, et sois advi  
 ton faict; car la Sinonne a deux faces, et Gnatonne  
 ses trois langues: quand en une mesme table elle m  
 son pain avec toy, ou qu'elle couchera avec toy en  
 mesme lict, ou qu'elle soit debout, ou assise, ou qu'  
 aille, ou qu'elle remuë en son mesnage, ou qu'esta  
 genoux elle die ses patinostres, elle machine tousjour  
 son cerveau quelque chose, elle travaille son enten  
 ment, son esprit forge quelque ruse, elle couve en  
 cœur, elle minutte plusieurs choses, qu'il faut qu'elle  
 en esprit, ou avec un bruit en la maison, pour, par q  
 que moyen, et maniere que ce soit, prendre de toy,  
 serable, une entiere vengeance. O! malheureux, mis  
 bles, et fols maris! donnez plustost les poules  
 gouvernement des renards, ou les brebis aux loups,  
 perdreaux aux esperviers, que d'adjouster une mieste  
 foy à vos femmes. Une femme seule peut destruire  
 un pays, tant elle sçait bien composer de fraudes, par  
 malin esprit. Elle a une teste de bronze, et si dure,  
 toute l'artillerie du chasteau de Milan, toute celle qu  
 Duc de Ferrare d'un costé et d'autre, ne scauro  
 esbranler un seul petit poil de son nez. Icalle, ari  
 lizant en sa caboche à tort et à travers, veut que son  
 soit receu. Ce qu'elle pense, elle veut que ce soit É  
 gile; et ce qu'elle dict, elle veut que ce soit comme  
 cheval fougueux et opiniastre, qui se tient retif co  
 l'esperon, ne voulant aucunement s'avancer. Mais à c  
 approche-je la lumiere d'une chandelle au Soleil? M

« Le propos pense-je donner conseil au sage? Tu sçais  
ax ce que ç'en est, ô Cingar! Tu l'as souvent esprouvé,  
que ta première femme, avant que le diable l'eust  
ortée, estoit maistresse de toy. Dis-nous, je te prie,  
quels liens la mort l'a tirée à soy : car le bruit est  
ta luy as fait perdre le pain. Mais on ne sçait par  
l'assurement, en quelle rivière, ou avec quel laqs, ou  
lean elle soit morte. Ne t'ennuyes donc point, Cingar,  
nous dire le tout, pendant que ce jour de feste nous  
se repos. Commences, et toy, Jambon, assiez-toy, je  
mie, et tous vous autres soyez assis. »

Le rusé Cingar, qui de longue main avoit eu l'esprit  
ièrement tout l'art de troupierie, et les subtilitez de la  
été, se tient un peu en cervelle, et pense quelque  
sage, avec lequel il peut prendre au piège Tognazze,  
me au glu on attrappe l'oye sauvage. Car il n'avoit  
ie de compter autre chose de sa feuë femme, laquelle,  
ire verité, il avoit enterrée toute vive, l'ayant trouvée  
autour des fuseaux torts : et n'estimant point  
se fait fut encor notoire, il aimoit mieux demeurer  
le point de droict, que de venir sur le faict. Mais au  
se vestit de la robe d'un flatteur, en commençant ce  
pos. « O Tognazze, dit-il, nous experimentons tous les  
re combien tes parolles sont pleines de bon conseil,  
se semblables aux sentences de Salomon; aussi, n'est-il  
able de croire à autres, qu'aux anciens experimentez,  
pratiquez ez affaires de ce monde. » En achevant ces  
ts il donne une œillade à Berthe, et, en luy faisant  
no, tacitement il s'excuse envers elle de ce qu'il a loué  
discours de Tognazze, et qu'il a dit qu'il estoit digne  
stre gravé en marbre pour instruction perpetuelle avec  
tres d'or. Car, par telles flateries, il veut piper ce fol  
vieillard. Berthe, remarquant toutes les ruses de Cin-  
r, et laquelle n'estoit pas moins que luy pleine de trom-  
ries, se tourne vers Tognazze, et parle ainsi doucement  
luy : « *Barbe Tognazze, la renommée de Cipade vole*

Il arrive, bien las, à la maison, en laquelle il ne trouve pour lors sa femme, qui estoit allée à l'Eglise à confesse, ou faire autre chose, et avoit emporté la clef du logis et bien fermé ses huys, de peur des larrons. Zambelle se descharge et avoit grande envie de fricasser en la poêle ses poissons; mais, ne pouvant entrer, ni par la porte, ni par la fenestre, il se gratte la teste, il se fasche et se met à demy en cholere. Et, à force de se gratter, il reveilla si bien son cerveau, qu'il trouva un moyen d'entrer; et, pour cet effect, il prend une eschelle, avec laquelle il monte sur la couverture de son magnifique logis et met le pourpoint bas, et commence à oster les tuiles pour se laisser couler dedans. Cependant arrive la femme, qui venoit de se bien confesser à un Jacobin. Icelle, voyant sa maison découverte et les chevrons remuez de leur place, et entrant dedans, cherche par tout, et trouvant son homme : « O Dieu ! quel degast est cecy ? Ha bourreau ! s'escrie-elle, ha ! mal-heureuse beste ! A la mienne volonté que je te veisse maintenant rompre le col ! Que fais-tu là ? Dis, poltron, faitneant, quel diable te pousse ? O Dieu ! à quel mary ay-je esté mariée ! Que n'ay-je esté plustost mariée au grand diable ! Ha ! que maudit soit le jour, auquel ma mere Agnez me dit : « Tu auras, ma fille, Zambelle pour mari. » Que fais-tu là ? veux-tu laisser cela, meschante beste que tu es ? Tu descouvres encore ma maison ! Ha ! malheureuse que je suis ! Descend vistement, descend, lourdaut ! » Zambelle fut bien estonné et s'attendoit d'estre frotté à bon escient à coups de baston : et, en descendant de l'eschelle, disoit : « Ha ! Lene, pardonnez à vostre mary : l'envie que j'avois de faire cuire ces poissons a esté cause de faire cecy. » Mais icelle, toute transportée de furie, ne prenant pied aux parolles de ce miserable, pousse de sa force l'eschelle contre bas, tellement que l'autre descendit plus tost qu'il ne pensoit, et donna du cul en terre sur des pierres fort rudement. « Ha ha, crie-il, ha, mon Dieu, pardonnez-

moy! je vous prie, ma seur, tuez-moy, j'en suis content, si je fais plus telles choses : pardonnez-moy! » Mais, estant ainsi tombé, Lene avoit sauté sur son ventre et luy fouloit bien la trippe, et le coignoît durement et de poings et de pieds. Les voisins viennent et accourent au bruit, et trouvent encore le pauvre Zambelle sous les pieds de ceste diablesse.

Toutesfois, ce n'estoit point merveille. Car la chose n'estoit point nouvelle, ayant accoustumé d'épousseter tous les jours ce malostru, en ceste façon, ainsi qu'on en voit plusieurs estre traitez comme luy, lesquels je n'estime pas estre hommes, mais gros buffes. Les voisins demandent la cause : Lene leur compte. Mais, quand Tognazze, qui estoit là venu, et les autres aussi, eurent entendu de Zambelle le trafic qu'il avoit fait du panier et de ce qui estoit dedans, ils plaignoient fort le travail de Lene n'estre sans un grand ennui. Et, par les plus sages, fut pleurée la perte de Chiarine. Mais, pour tout cela, Zambelle, n'estant à grand'peine eschappé du baston, ne laisse de vouloir achever ce qu'il avoit envie de faire et fait cuire ces barbeaux, et en mange les œufs et nettoye tout, puis s'en va aux champs pour bescher des naveaux : et cependant Cingar, par un autre chemin, vient à Lene, lequel avoit desjà entendu toute ceste farce, et, en pleurant, feint estre fort attristé de tout cecy. Il blasme Zambelle de ce qu'il est ainsi sans gouvernement et de ce que la longueur du temps ne luy apporte aucun jugement. Lene, pleurant plus fort, luy racompte ses grandes pertes, et comme pour une vache il n'a rapporté qu'un panier : et, qui est encore le pis, il ne sçait à qui il l'a baillée. « Voila une mauvaise chose, dit Cingar ; mais ne bougez, Lene, j'espere que vous aurez ou la vache ou l'argent. Je ne vous faudray à ce besoin, assurez-vous-en sur moy. J'iray à la ville et retrouveray Chiarine. »

Cela dict, et songeant à son vieux mestier, s'en va viste trouver Zambelle à sa besongne. « O pauvre,

grongne, au coq qui chante, à la poule qui cacque; qui clocque en gardant et promenant ses poulets, bruit en les défendant du milan, contre lequel il autre qu'elle, qui crie *hua, hua*. Ainsi, quand il e soing, je depesche mille besongnes; si le pot bou fort, je retire du feu les tisons, je mets la saveur; j'appaise mon enfant en luy donnant à teter et à drappeaux breneux : je donne du pain au plus gr en mesme temps, en criant *pipi, pipi*, les poules vien comme de coustume, à la mangeaille. Voyla les d'une bonne femme. Qui éplucheroit, ô Tognaz, poux de vostre teste? Qui laveroit, et nettoieroit v dures? Qui espuceteroit au matin vostre chemise, n'aviez aucune femme, ou épouze, qui vous servit bonne fourrure pour vous eschauffer au lit? Ne bi donc plus, ô Tognazze, nostre race. Car, depuis qu enterrasmes Bertoline vostre femme, qui vous servi temps, il n'y a plus personne, qui vous face beau, et joly. » Tognazze alors jetta un grand soupir, disa Berthe, tu m'as donné un grand coup au cœur, qu m'as ainsi remis en memoire le nom de ma femme aymée : j'eusse mieux aymé perdre toutes mes vach Bertoline, laquelle les excedoit en tout. Il y a ci passez ou peut-estre six, que j'épousay Bertoline a de Novembre. Ha! ha! qui pourroit reciter ses l coustumes, et qui voudroit nier qu'icelles fussent des femmes d'un Roy, et d'aucun Prince? Certes el abbeuvé mille brebis en une deinye heure. Elle fort dextrement composer des gogues, des tourt tartes, des crespes, de la bouillie. Je ne perdray la memoire, tant que seray en vie, de sa luyante et de ses doigts polis : et, si je voulois compter a seroit un trop grand ennuy. Quand il m'en ressouvi ne sens au dedans tout rompu. Enfin, autant qu'ell de cheveux elle estoit douée de bonnes façons. » É escoutant ces beaux discours, ne pouvoit qu'à grand

## LIVRE VII.

retenir sa ratte d'esclatter. « A dire verité, dit-il, ô Tognazze, c'est un grand crevecueur pour tes affaires d'avoir perdu une telle femme. Car ta maison, tes biens, vont sans dessus dessous, depuis que tu l'as perdue, elle qui étoit Dame et gouvernante de toutes tes affaires; maintenant elle est morte, qu'as-tu besoin de tant t'en soucier? Prends-en une autre jeune, mon bon homme, qui te puisse eschauffer? Ne doute point que tu n'en trouves. Nous deux nous serons tous deux en un endroit où il y a abondance de tout tel bestial : à la mienne volonté que la cherté fust compensée en autant d'abondance de pain, qu'il y a de femmes par le monde. » Et, en disant cecy, il feit signe de l'œil à Berthe à ce qu'elle eust à se retirer, parce qu'il vouloit seul demeurer avec Tognazze. Berthe, fine, sachant que Cingar trainoit, prend congé de Tognazze en luy faisant une grande reverence, et luy donnant une oeillette si saine et picquante. Et, toy, Comine, tu as assez chanté Vincy Gose, qui a préparé le goustier pour toy et pour moy. Il y a desjà long-temps que le pot bout, plein de bon potage.

## LIVRE SEPTIEME.

QUE la presence et grande autorité de nos peres se repose icy presentement, lesquels pensent avoir seigneurisé Minerve, et neantmoins sont plus fols que ces vilains poulains : je prie iceux ne vouloir desdaigner d'écouter nostre Comine; laquelle, jurant avoir eu un mary, et l'avoir de jaloux rendu tout capricieux,

devant soy à present pleine table d'escuelles crespes et beignetz, commence en ceste sort

Cingar ayant par sur tout, devant les yeux, l portoit à Balde, developpe entierement tout litez de son esprit, encor' qu'il y deut perd ou y laisser la teste, voulant trouver les moy hors des fers. Il feint de se rendre ami à To une ruse de renard : avec lequel, discourant choses, enfin vint tomber sur la cause de B il commence à dire mille maux, le blasmant nommant voleur, guetteur de chemins, un rib dard, un meurtrier de gens, un maudit, qui se les portoit mille diables, mille satans, qui 1 morts, voire mille, huit mille, et cent cents lions. Puis, le fin compagnon, tournant sa pa costé, vient sur le fait de Berthe, laquelle, pri qui estoit enfermé et confiné en une prison estant toutes choses desesperées, desjà mor enterrées, desire un nouveau compagnon de dit, il arreste un peu sa parolle, puis recomm un secret, Barbe Tognazze mon amy, que je t moyennant que tu te tiennes muet, et que tu r reveler à personne. Ceste affaire n'est pas d portance, et la faut tenir sous le nœud de Jure-moy que le diable te puisse emporter, autrui quelque moindre demonstration que ceste affaire? Dis, respond Tognazze, je te p jure, et feray mille sermens que je n'en diray sonne. » Cingar soupire, et puis dit : « Celu vray amy, qui cele quelque chose à son amy. l a tousjours esté de servir un chacun fort moyennant toutefois que mon honneur n'y fu sans avoir aucun respect, ny considerer aucu quel propos cecy, me direz-vous? Car, par avai Tognazze, pour les choses que je vous veux de aurez opinion de moy que je suis un Jean qui

tout, et qui se fourre par tout, et qui entreprend d'accorder les amoureux. Mais toutesfois, à cause que ce que je vous veux dire n'est que très-raisonnable, estant suivie d'un saint lien de mariage, jamais personne ne me desavouera d'un si bon office. Berthe, cy-devant femme d'Alde, et maintenant déliée du lien de mariage, est tourmentée à présent d'un grand embrasement de vostre amour. Elle me desgorge de son estomach ses pensées épouvantables en son fonds, ny une rappe, dont on gratte le lardage, n'ont point tant de trous, qu'icelle a de pensées de vous en son ventre percé. Elle vous appelle tousjours, elle ne pense qu'à vous, tousjours soupire, se plaint contre son estomach, et a grand' peur qu'en vous montrant ingrat, vous refusiez son cœur. « O mon bel amy, s'écrie-elle souvent, pourquoy, mon beau Tognazze, ne respis-tu que je t'ayme et que je brule pour toy, mon beau Tognazze? Vien, mon Narcisse; vien, mon Ganimede : chemine, ne me desprise point, ne me refuse ta douce emmiellée. » Ainsi la pauvre crie, transportée hors les bornes de raison, pour le trop grand embrasement, qui la tourmente jour et nuit; elle pense après vous, et sur vostre petite bouche, laquelle, elle croit surpasser en amour le sucre. Et l'ennuy se redouble si fort en elle, et l'aveugle tellement ses nerfs, que vous diriez : Ha! la pauvre femme s'en va mourir! Quant à moy, je cherche les moyens pour la destourner de telles fantasies; mais je sçay bien que je n'y fais rien : partant, je suis venu vers vous de sa part, pour vous annoncer ceste nouvelle, pour savoir de vous si vous la daignez prendre pour vostre femme, et coucher avec elle, moyennant que cecy se face tout en secret, sous contract toutesfois de mariage. »

Car lave les pieds de Tognazze avec telle eau, afin qu'il abreuvé d'icelle, il croisse plus haut. Et ne pensez pas qu'il luy rie au bec, comme on dict, en prononçant telles paroles, lesquelles il *proferoit* avec telle grace, que Tognazze y eust adjousté foy plus qu'en cent Freres-presche



appose le feu. Berthe, voyant ce falot allumé contre elle, tournant le dos, s'en va, galloppe, et s'envolle aussi viste qu'un oyseau; car c'est grand'folie que de combattre contre le feu. Lene, qui remet en memoire tant d'offenses qu'elle avoit receuës d'elle, la talonne d'aussi près, que faict un espervier la caille, et qu'une alofiette suit l'esmerillon; elle tasche de luy mettre le feu aux cheveux. Berthe s'escrie : « Ma douce sœur, ma bonne cousine, pardonnez-moy : pardonnez, ma sœur, à moy miserable ! » Lene la laisse crier, et ne s'esmeut de ses prieres aucunement, ses oreilles ressemblans à celles d'un marchant. De la main droite, elle tient haut eslevée sa quenouille bruslante, et de l'autre, pendant qu'elle court, tasche à attrapper Berthe par les cheveux, lesquels pendoient contre bas, ayant perdu sa coiffe, qui estoit tombée; ou bien par la robbe que le vent faisoit voletter. Berthe tant plus fort avance le pas, et desjà sentoit quelques étincelles tomber sur le derriere de sa teste, et le feu estoit si près, que, voulant se tourner pour souffler le feu, qui jaillissoit en ses cheveux, la flambe la print par le nez, et estant de ce fort estonnée, court deçà, court delà, comme fait un chat, à la queue duquel on a attaché une vessie de pourceau, en laquelle on a mis cinq ou six pois ou fèves. Iceluy fuit, oyant ces pois sonner, et faire bruit; tant plus il court, de plus près la vessie le suit, et estime qu'il soit une personne, qui court après luy.

Berthe, s'approchant enfin d'une maison, cria au secours; et voulant passer par-dessus une haye qui estoit forte, et bien liée, et pleine de ronces, comme elle se vouloit jeter de l'autre côté, sa robbe s'accrochant aux espines, elle tombe la teste en bas, les pieds contre-mont, demeurant là empestée; et, decouvrant par ce moyen son quadran, elle fait obscurcir le Soleil et la Lune, et contre nature teint le deessus pour ce coup. Mais ce ne fut pas pour neant; car Lene fourra en ceste eclypse sa quenouille ardente. Quand la bonne femme vint la

tillant entre ses cuisses, de douleur qu'elle sentoit, et une gallimafrée du derrière avec sa cholere, il fit aussi de l'autre bouche, laquelle esteignit sous le feu; et se développe de-là, et, estant plus encouragé auparavant, prend une pierre. et la jette de sa force contre sa cousine. Mais Lene habilement e coup, et, prenant la mesme pierre, la rejette d'où est venue. Entr'elles deux y avoit un gros buisson : et d'un saut se lance par-dessus, et se joint à Lene. les deux se prennent par les cheveux à beaux ongles, se mordent, se tirent çà, et là, se pelent l'un sans ciseaux.

Un autrefois des poules couvans des œufs, ou même bande de poulets, s'attaquer ainsi les unes les autres par envie, et se combattre fort cruellement avec les serres, et tant, et si longuement, que leurs corps se decouvrent de plumes à force de se becqueter et l'une l'autre. Berthe et Lene se secouïent de ce bruit, les voisins y accourent, et trouvent toutes à demy-mortes, couchées l'une deçà, l'autre là. Le vieillard Jambon les reconcilia pour lors avec le chien. Tognazze y vint aussi. Cingar aussi s'y mit, et ce bon marchand, feignant de défendre Lene, et la tenant à Berthe; et, faisant semblant d'estre bien mécontent contre elle, la menaçoit, et mesme, levant la main, feignoit luy vouloir donner un beau soufflet. Mais Lene le reprint, et en le reprenant, luy dit : « Que fais-tu, Cingar? Quel honneur y acquererions-nous? Ce n'est pas aux hommes de buffeter les femmes. Ne te souviens-tu pas ce que te dit le petit Doctrinal :

La femme n'est que peine,  
Et beau renom n'ameine :  
Si d'elle avons victoire,  
C'est une lasche gloire.

*crois mieux combattre le diable, que contre une*

femme, qui est pire que trente diables. Tant plus que dro-  
leras ses espaulles et son eschine avec un lourd baston,  
tant plus elle vomira contre toy d'injures et de vilenies.  
La cholere d'un diable n'est rien au-dessus de la sienne.  
Si tu la blesses (encore que tu ne le vueilles, et que ta  
volonté ne fut telle) tant soit peu, et moins que ne se  
monstre ceste petite lettre *i*, et non plus qu'un poux, ou  
une puce, scauroient laisser de marque de leur fiante sur  
ta chemise, ba, ha, prens garde à toy, et sois advié à  
ton fait; car la Sinonne a deux faces, et Gnatonne avec  
ses trois langues: quand en une mesme table elle mange  
son pain avec toy, ou qu'elle couchera avec toy en un  
mesme lict, ou qu'elle soit debout, ou assise, ou qu'elle  
aille, ou qu'elle remuë en son mesnage, ou qu'estant à  
genoux elle die ses patinostres, elle machine tousjours en  
son cerveau quelque chose, elle travaille son entende-  
ment, son esprit forge quelque ruse, elle couve en son  
cœur, elle minutte plusieurs choses, qu'il faut qu'elle face  
en esprit, ou avec un bruit en la maison, pour, par quel-  
que moyen, et maniere que ce soit, prendre de toy, mi-  
serable, une entiere vengeance. O! malheureux, misera-  
bles, et fols maris! donnez plustost les poules au  
gouvernement des renards, ou les brebis aux loups; les  
perdreaux aux esperviers, que d'adjouster une miette de  
foy à vos femmes. Une femme seule peut destruire tout  
un pays, tant elle scait bien composer de fraudes, par son  
malin esprit. Elle a une teste de bronze, et si dure, que  
toute l'artillerie du chasteau de Milan, toute celle qu'a le  
Duc de Ferrare d'un costé et d'autre, ne scauroient  
esbranler un seul petit poil de son nez. Icele, aristote-  
lizant en sa caboche à tort et à travers, veut que son advis  
soit receu. Ce qu'elle pense, elle veut que ce soit Évan-  
gile; et ce qu'elle dict, elle veut que ce soit comme un  
cheval fougueux et opiniastre, qui se tient retif contre  
l'esperon, ne voulant aucunement s'avancer. Mais à quoy  
approche-je la lumiere d'une chandelle au Soleil? Mais à

« *l propos pense-je donner conseil au sage? Tu sçais  
 ux ce que ç'en est, ô Cingar! Tu l'as souvent esprouvé,  
 que ta premiere femme, avant que le diable l'eust  
 portée, estoit maistresse de toy. Dis-nous, je te prie,  
 quels liens la mort l'a tirée à soy : car le bruit est  
 ta luy as fait perdre le pain. Mais on ne sçait par  
 il serrement, en quelle riviere, ou avec quel laqs, ou  
 de quelle soit morte. Ne t'ennuyes donc point, Cingar,  
 nous dire le tout, pendant que ce jour de feste nous  
 repose. Commences, et toy, Jambon, assiez-toy, je  
 prie, et tous vous autres soyez assis. »*

Le rusé Cingar, qui de longue main avoit en l'esprit  
 liement tout l'art de tromperie, et les subtilitez de la  
*544*, se tient un peu en cervelle, et pense quelque  
 ruse, avec lequel il peut prendre au piege Tognazze,  
 comme au glu on attrappe l'oye sauvage. Car il n'avoit  
 rien de compter autre chose de sa feuë femme, laquelle,  
*545* verité, il avoit enterrée toute vive, l'ayant trouvée  
 vivant; autour des fuseaux torts : et n'estimant point  
 que se fait fut encor notoire, il aimoit mieux demeurer  
 sur le point de droict, que de venir sur le faict. Mais au  
 qu'il se vestit de la robbe d'un flatteur, en commençant ce  
 propos. « O Tognazze, dit-il, nous experimentons tous les  
 jours combien tes parolles sont pleines de bon conseil,  
 toutes semblables aux sentences de Salomon; aussi, n'est-il  
 facile de croire à autres, qu'aux anciens experimentez,  
 pratiquez ez affaires de ce monde. » En achevant ces  
 mots il donne une ceillade à Berthe, et, en luy faisant  
 que, tacitement il s'excuse envers elle de ce qu'il a loué  
 discours de Tognazze, et qu'il a dit qu'il estoit digne  
 estre gravé en marbre pour instruction perpetuelle avec  
 titres d'or. Car, par telles flateries, il veut pipper ce fol  
 vieillard. Berthe, remarquant toutes les ruses de Cin-  
 gar, et laquelle n'estoit pas moins que luy pleine de trom-  
 peries, se tourne vers Tognazze, et parle ainsi doucement  
 luy : « *Barbe Tognazze, la renommée de Cipade vole*

depuis le Royaume de Castille jusques à celuy des Mores, non point pour confesser ce qui est vray par la vertu de mon mary, non point pource qu'en ce pays des Paladins y fassent residence; mais vostre sagesse, et prudence pleine d'un grand tresor, nourrit ainsi Cipade, et autres villes, comme fait la truie ses cochons, ou une chienne ses petits. Et si Cipade est maintenuë en pied par le conseil de Tognazze; par le mesme conseil, elle pourroit aussi entierement se perdre. Toutesfois, vostre reverence ne trompe en cela, en ce que vous donnez si rudement sur la race des femmes. Mais la doctrine d'un homme sage quelquefois s'abuse. Vous qui estes le grand Conseil, vous qui estes le Roy, vous qui estes le Pape de Cipade, en la main duquel on laisse la bride d'un si grand cheval, ceste mauvaise opinion que vous avez de nous, s'envenime elle ainsi vostre cerveau? Hal! mon amy Barbe, qui saigne trop, creve à la fin: une maison n'a point de consolation, et est pleine de querelles, en laquelle la femme n'a paisance sur le bien. Si la femme ne permettoit à l'homme l'entrée, comme elle doit, que seroit-ce du monde, et de gens? L'estable ne seroit-elle pas sans asnes, sans peulx? L'homme n'endure point les apprehensions de la trière en accouchant: il est sans soucy de ses enfans, et mesme de sa femme, de soy-mesme, et de sa famille; et ne fait que se donner du plaisir, allant çà et là comme un ivry, sans neant. Si la femme fault quelquefois, et tombe à la renverse, quelle merveille? Elle ne peut pas tousjours se soustenir debout sur un talon rond, elle qui de sa nature est mobile, tendre, et très-facile à se laisser tomber par terre. Mais l'homme, qui s'estime estre une certaine espee bien esprouvée, bien meure et ferme, et pleine de raison, de la grande coste duquel la femme est assés, mon Dieu, combien fait-il des entreprises, qui sont si lourdes? Un bœuf, un asne, ny toute autre beste sans entendement, ne voudroit faire pour mille picotins d'avoine ce que l'homme fait. Dites-moy, par vostre foy, les

larrons ! qu'en pend par tout le monde, les bouches  
qu'en dresse de langues, des yeux, et d'oreilles, ne sont  
ils pas d'hommes meschans condamnez par jugement  
Paru-y, y trouve-t-on une seule femme ? S'il y en  
a une, vous les pourrez donc compter du nez, et non  
la bouche. La femme ne renie point Dieu, n'invoque point  
le diable comme fait l'homme, quand au jeu de prime  
ou de taret, il perd durant la nuit son argent, sa robe  
son manteau, sa chemise, sa braiette. La femme ne  
retire point aux bois et forêts, pour voler, et tuer  
personne ; elle ne fréquente point le Palais, pire que  
bois, pour dérober, étrangler, escorcher les petits  
phelins, les pauvres, et les misérables veuves. La femme  
n'appaise point les piqueurs friants de chair, ne donne  
rien aux bracquès, ne donne le pain blanc à des  
vieux. Quand elle oit un mendiant frapper à sa porte,  
un pauvre gueux demandant un petit morceau de pain,  
elle ne dit point : « Dieu te donne patience, et ne  
viens pas à rompre ma porte ! » La femme ne corrompt  
les garçons, ne viole les filles, ne donne point à un  
homme point de nuit les fenestres, ne fait point  
l'Alchimie, ne rengne point la monnoye ; en suite  
de camp, elle ne rapine le bien d'autrui : mais tous  
ces saints lieux et saints à l'endroit de l'homme,  
qui sont Dieu a donné un cœur haut, une subti  
lité d'esprit, une prudence grande, et une ferme et so  
lidaire raison. O impudens ! ô lourde semence ! Allez, vous  
pourceaux, chiens, asnes, et chevaux : car il n'est point  
de vous appeller hommes ; mais plustost les  
pourceaux, chiens, asnes, et chevaux. Et si nous tournons  
le feuillet, la seule femme est bonne et vertueuse,  
qu'elle a accoustumé de ne bouger de la maison, et  
dépêche en une heure mille affaires. Pendant qu'elle  
fait le lit, elle fait bouillir le pot, berce l'enfant, donne  
la marmelle à un autre, au plus grandet elle donne  
la crouste de pain à ronger : elle entend au po

grongne, au coq qui chante, à la poule qui cacquette, et qui clocque en gardant et promenant ses poulets, et qui bruit en les défendant du milan, contre lequel il n'y a autre qu'elle, qui crie *hua, hua*. Ainsi, quand il est besoing, je depesche mille besongnes; si le pot bout trop fort, je retire du feu les tisons, je mets la saveur au pot; j'appaise mon enfant en luy donnant à teter et lave ses drappeaux breneux : je donne du pain au plus grand, et en mesme temps, en criant *pipi, pipi*, les poules viennent, comme de coustume, à la mangeaille. Voyla les œuvres d'une bonne femme. Qui éplucheroit, ô Tognazze, les poux de vostre teste? Qui laveroit, et nettoieroit vos ordures? Qui espuceteroit au matin vostre chemise, si vous n'aviez aucune femme, ou épouse, qui vous servit d'une bonne fourrure pour vous eschauffer au lit? Ne blâmez donc plus, ô Tognazze, nostre race. Car, depuis que nous enterrasmes Bertoline vostre femme, qui vous servit longtemps, il n'y a plus personne, qui vous face beau, coind, et joly. » Tognazze alors jetta un grand soupir, disant : « O Berthe, tu m'as donné un grand coup au cœur, quand tu m'as ainsi remis en memoire le nom de ma femme bien aymée : j'eusse mieux aymé perdre toutes mes vaches que Bertoline, laquelle les excedoit en tout. Il y a cinq ans passez ou peut-estre six, que j'épousay Bertoline au mois de Novembre. Ha! ha! qui pourroit reciter ses bonnes coustumes, et qui voudroit nier qu'icelles fussent dignes des femmes d'un Roy, et d'aucun Prince? Certes elle eut abbeuvé mille brebis en une demye heure. Elle sçavoit fort dextrement composer des gogues, des tourtes, des tartes, des crespes, de la bouillie. Je ne perdray jamais la memoire, tant que seray en vie, de sa luisante peau, et de ses doigts polis : et, si je voulois compter tout, ce seroit un trop grand ennuy. Quand il m'en ressouvient, je me sens au dedans tout rompu. Enfin, autant qu'elle avoit de cheveux elle estoit douée de bonnes façons. » Cingaz, escoutant ces beaux discours, ne pouvoit qu'à grand peyne

air sa ratte d'ecclatter. « A dire verité, dit-il, ô Tognazze, c'est un grand crevecueur pour tes affaires d'avoir une telle femme. Car ta maison, tes biens, vont dessus dessous, depuis que tu l'as perdue, elle qui t'a été Dame et gouvernante de toutes tes affaires; mais elle est morte, qu'as-tu besoin de tant t'en soucier? Prends-en une autre jeune, mon bon homme, qui te puisse suffire? Ne doute point que tu n'en trouves. Nous deux, nous serons tous deux en un endroit où il y a abondance de tout : à la mienne volonté que la cherté fust comode en autant d'abondance de pain, qu'il y a de femmes le monde. » Et, en disant cecy, il feit signe de l'œil à elle à ce qu'elle eust à se retirer, parce qu'il vouloit demeurer avec Tognazze. Berthe, fine, sachant ce que Gingar trainoit, prend congé de Tognazze en luy faisant une grande reverence, et luy donnant une œillade et et piquante. Et, toy, Comine, tu as assez chanté. Et Goso, qui a préparé le goustier pour toy et pour Gilly, a déjà long-temps que le pot bout, plein de bon bouillon.

## LIVRE SEPTIEME.

De la presence et grande autorité de nos peres se repose icy presentement, lesquels pensent avoir seuls engendré Minerve, et neantmoins sont plus fols que cent de poulains : je prie iceux ne vouloir desdaigner d'estimer nostre Comine; laquelle, jurant avoir eu un vieillard, et l'avoir de jaloux rendu tout capricieux, ayant



178



j'appaise mon enfant en luy donnant à teter  
drappeaux breneux : je donne du pain au pl  
en mesme temps, en criant *pipi, pipi*, les poul  
comme de coustume, à la mangeaille. Voyez  
d'une bonne femme. Qui éplucheroit, ô T  
poux de vostre teste? Qui laveroit, et nettoier  
dures? Qui espuceteroit au matin vostre che  
n'aviez aucune femme, ou épouze, qui vous  
bonne fourrure pour vous eschauffer au lict?  
donc plus, ô Tognazze, nostre race. Car, dep  
enterrasmes Bertoline vostre femme, qui vou  
temps, il n'y a plus personne, qui vous face l  
et joly. » Tognazze alors jetta un grand soupir  
Berthe, tu m'as donné un grand coup au cœ  
m'as ainsi remis en memoire le nom de ma  
aymée : j'eusse mieux aimé perdre toutes me  
Bertoline, laquelle les excedoit en tout. Il  
passez ou peut-estre six, que j'épousay Berto  
de Novembre. Ha! ha! qui pourroit reciter  
coustumes, et qui voudroit nier qu'icelles fu  
des femmes d'un Roy. et d'aucun Prince? Ca

retenir sa ratte d'esclatter. « A dire verité, dit-il, ô Tognazze, c'est un grand crevecueur pour tes affaires d'avoir perdu une telle femme. Car ta maison, tes biens, vont sans dessus dessous, depuis que tu l'as perdue, elle qui étoit Dame et gouvernante de toutes tes affaires; maintenant elle est morte, qu'as-tu besoin de tant t'en soucier? Prends-en une autre jeune, mon bon homme, qui te puisse eschauffer? Ne doute point que tu n'en trouves. Nous deux nous neurons tous deux en un endroit où il y a abondance de tel bestial : à la mienne volonté que la cherté fust com-  
pensée en autant d'abondance de pain, qu'il y a de femmes par le monde. » Et, en disant cecy, il feit signe de l'œil à Berthe à ce qu'elle eust à se retirer, parce qu'il vouloit seul demeurer avec Tognazze. Berthe, fine, sachant que Cingar trainoit, prend congé de Tognazze en luy faisant une grande reverence, et luy donnant une oeillette aspre et picquante. Et, toy, Comine, tu as assez chanté Voicy Gose, qui a préparé le goustier pour toy et pour moy. Il y a desjà long-temps que le pot bout, plein de bon potage.

---

## LIVRE SEPTIEME.

QUE la presence et grande autorité de nos peres se repose icy presentement, lesquels pensent avoir se-  
mangé Minerve, et neantmoins sont plus fols que cent mille poulains : je prie iceux ne vouloir desdaigner d'écouter nostre Comine; laquelle, jurant avoir eu un vray mary, et l'avoir de jaloux rendu tout capricieux, a

devant soy à present pleine table d'oescuelles ren  
crespes et beignetz, commence en ceste sorte.

Cingar ayant par sur tout, devant les yeux, l'am  
portoit à Balde, developpe entierement toutes la  
litez de son esprit, encor' qu'il y deut perdre :  
ou y laisser la teste, voulant trouver les moyens  
hors des fers. Il feint de se rendre ami à Tognaz  
une ruse de renard : avec lequel, discourant de  
choses, enfin vint tomber sur la cause de Balde  
il commence à dire mille maux, le blasmant de li  
nommant voleur, guetteur de chemins, un ribaud,  
dard, un meurtrier de gens, un maudit, qui sur se  
les portoit mille diables, mille satans, qui meri  
morts, voire mille, huit mille, et cent centaines  
lions. Puis, le fin compaignon, tournant sa parolle  
costé, vient sur le fait de Berthe, laquelle, privée d  
qui estoit enfermé et confiné en une prison per  
estant toutes choses desesperées, desjà mortes,  
enterrées, desire un nouveau compaignon de lect.  
dit, il arreste un peu sa parolle, puis recommence  
un secret, Barbe Tognazze mon amy, que je te ve  
moyennant que tu te tiennes muet, et que tu ne ve  
reveler à personne. Ceste affaire n'est pas de pe  
portance, et la faut tenir sous le nœud de con  
Jure-moy que le diable te puisse emporter, si t  
autrui quelque moindre demonstration que ce  
ceste affaire? Dis, respond Tognazze, je te promet  
jure, et feray mille sermens que je n'en diray rien  
sonne. » Cingar soupire, et puis dit : « Celuy n'es  
vray amy, qui cele quelque chose à son amy. Ma co  
a tousjours esté de servir un chacun fort volo  
moyennant toutefois que mon honneur n'y fust int  
sans avoir aucun respect, ny considerer aucun pri  
quel propos cecy, me direz-vous? Car, par aventure,  
Tognazze, pour les choses que je vous veux declarer  
aurez opinion de moy que je suis un Jean qui se m

tout, et qui se fourre par tout, et qui entreprend d'accorder les amoureux. Mais toutesfois, à cause que ce que je vous veux dire n'est que très-raisonnable, estant suivy d'un saint lien de mariage, jamais personne ne me destournera d'un si bon office. Berthe, cy-devant femme de Balde, et maintenant deliée du lien de mariage, est tourmentée à présent d'un grand embrasement de vostre amour. Elle me desgorge de son estomach ses pensées : aperible en son fonds, ny une rappe, dont on gratte le dur feuillage, n'ont point tant de trous, qu'icelle a de pensées de vous en son ventre percé. Elle vous appelle tousjours, elle ne pense qu'à vous, tousjours soupire, se plaint contre son estomach, et a grand' peur qu'en vous montrant ingrat, vous refusiez son cœur. « O mon bel amy, s'écrie-elle souvent, pourquoy, mon beau Tognazze, ne sçais-tu que je t'ayme et que je brule pour toy, mon beau Tognazze? Vien, mon Narcisse; vien, mon Ganimede; chemine, ne me desprise point, ne me refuse ta bouche emaniellée. » Ainsi la pauvre crie, transportée hors les bornes de raison, pour le trop grand embrasement, qui la tourmente jour et nuict; elle pense après vous, et sur vostre petite bouche, laquelle, elle croit surpasser en douceur le sucre. Et l'ennuy se redouble si fort en elle, et brève tellement ses nerfs, que vous diriez : Ha! la pauvre femme s'en va mourir! Quant à moy, je cherche les moyens pour la destourner de telles fantasies; mais je trouve que je n'y fais rien : partant, je suis venu vers vous de sa part, pour vous annoncer ceste nouvelle, pour sçavoir de vous si vous la daignez prendre pour vostre épouse, et coucher avec elle, moyennant que cecy se face encor en secret, sous contract toutesfois de mariage. »

Cingar lave les pieds de Tognazze avec telle eau, afin qu'abbrenvé d'icelle, il croisse plus haut. Et ne pensez pas qu'il luy rie au bec, comme on dict, en prononçant telles paroles, lesquelles il proferoit avec telle grace, que Tognazze y eust adjousté foy plus qu'en cent Freres-presches

de Robert<sup>1</sup>. Ainsi que la rave s'enveloppe dans le filet, d'une soudaineté grande, et la grenouille goulué sur le morceau qu'on luy presente, et que la mouche se laisse prendre en la toile de l'araignée; ainsi, aussi, Tognasse s'englué en l'amour de Berthe, lequel aussi tost commence à alonger son eschine, et se tenir plus droit, et avec le doigt essuyer la bave, qui luy couloit des levres. Puis, embrassant trois fois Cingar, et trois fois le baisant, luy dit : « Est-il possible ? Ma Berthe me desire-elle pour mari ? Rien ne me scauroit estre plus cher, que cette affaire ; j'en suis content, je l'accorde, il faut qu'il se face. Si icelle me veut parangonner à aucun, elle confessera que Balde n'est qu'un poltron, qu'un faitneant, et homme de peu : et m'assure qu'elle voudroit que luy et tel mari fussent morts. Que d'ailleurs, Cingar mon amy, ma Berthole ne pense point à ma petite bosse, et à ma teste, qui a des poils blancs : crois-moy, la vieillesse ne me les a point blanchis : ceste dent-là de devant que j'ay perdue, elle n'est point tombée par mes vieux ans ; mais les fatigues et ennus que me donne la Republique en cette cause. Car, je te puis jurer, et le cancre me tué, si j'ay plus de quarante et deux ans. Et elle peut croire que Tognasse est un vieillard rajeuny, et semblable à cet ancien Mathusalem. Qu'elle se souviennne de la sentence de Gonette<sup>2</sup>, qui disoit que la force est au jeune, et la dent-

<sup>1</sup> Il s'agit de Robert de Litio, prédicateur célèbre à la fin du quinzième siècle et dont il sera encore question au neuvième livre de cette histoire.

<sup>2</sup> Il faut lire Gonelle, nom d'un bouffon célèbre en Italie, dont la mémoire est restée populaire. On trouve d'amples détails à son égard dans le curieux ouvrage de Domenico Manni, *Le Vagabonde, ovvero Notizie de' più bizzarri e giocondi uomini italiani*, troisième édition, Florence, 1815.

Un volume d'une extrême rareté et que nous avons signalé dans notre introduction comme renfermant la macaronnée de *Massano*, les *Collectanee de cose facellissime*, renferme les *Fratelli Giocondissime del Gonella*. Nombre de buffonnerie de ce genre.

au vert vieillard. Je suis beau, riche, je suis prut et gaillard : j'ay une bonne terre, et une vallée sse et opulente : une vallée, dis-je, où les grenouilles cottaquent point, et où les mouchérons ne s'engent par une corruption d'air, importunant nos oreilles leurs malplaisantes chansons de *zimt* : mais le vin y est en abondance, qui est doux, fort, et qui fait rougir ace. J'ay trois vaches, une chevre, et une noire Gode, qu'elles en tout temps me font des caillotins : et de r hict je reçois tous les jours de bon argent. Ma main n'est point faite de bousillage, ny couverte de ro-ux, qu'un petit vent puisse emporter : mais elle est lie de brique, et couverte de tuilles neuves, et y eningt-cinq pour rang. En après, j'ay tout ce qui est nécessaire pour le labourage, et pour la cuisine ; des pics, rasteaux, des scies, des marres, des socs, des coies, des paisles basses, et des haches, avec lesquelles j'accoustumé de fendre les gros tisons. J'ay des cloux, marteaux, des vilbrequins, des tarières, des mets de la farine, des saas, des blutteurs, et autres mille mes que je serois trop long à reciter, et en ennuyerois monde. Tout cela est au commandement de ma chere the. Je suis docteur en l'art de labourer : je suis docteur pour sçavoir bien tirer le fumier de l'estable. Tous soirs je sçays bien traire les vaches, et faire les petits nages en leurs faiscelles : je ne porte envie aux Plaitins, et aux Malghesins. Je sçay bien battre le beurre ; j'ay fort bien comme il faut faucher, aplanir les mottes terre, lever des fossez autour des champs, et dresser bœufs sous le joug, et dompter les jeunes taureaux. J'ay trois tects à porcs, couverts de lambrusses verdes, et na court j'ay mon four, auquel toute la ville de Cipade

ont été insérées dans divers recueils, notamment dans la *la di facesie, iralli, molli e burle*, dont il existe de nombreuses éditions. Florence, 1580 ; Vérone, 1586, etc.

depuis le Royaume de Castille jusques à celui des Mores, non point pour confesser ce qui est vray par la vertu de mon mary, non point pource qu'en ce pays des Paladins y fassent residence; mais vostre sagesse, et prudence pleine d'un grand tresor, nourrit ainsi Cipade, et autres villes, comme fait la truie ses cochons, ou une chienne ses petits. Et si Cipade est maintenuë en pied par le conseil de Tognazze; par le mesme conseil, elle pourroit aussi entierement se perdre. Toutesfois, vostre reverence se trompe en cela, en ce que vous donnez si rudement sur la race des femmes. Mais la doctrine d'un homme sage, quelquefois s'abuse. Vous qui estes le grand Conseiller, vous qui estes le Roy, vous qui estes le Pape de Cipade, en la main duquel on laisse la bride d'un si grand cheval, ceste mauvaise opinion que vous avez de nous, renverra-t-elle ainsi vostre cerveau? Hal! mon amy Barbe, qui par trop, creve à la fin: une maison n'a point de consolation, et est pleine de querelles, en laquelle la femme n'a puissance sur le bien. Si la femme ne permettoit à l'homme l'entrée, comme elle doit, que seroit-ce du monde, sans gens? L'estable ne seroit-elle pas sans asnes, sans peulx? L'homme n'endure point les apprehensions de la mort, et accouchant: il est sans soucy de ses enfans, et mesme de sa femme, de soy-mesme, et de sa famille; et ne fait que se donner du plaisir, allant çà et là comme un vray faulx neant. Si la femme fault quelquefois, et tombe à la renverse, quelle merveille? Elle ne peut pas toujours se soutenir debout sur un talon rond, elle qui de sa nature est mobile, tendre, et très-facile à se laisser tomber par terre. Mais l'homme, qui s'estime estre une certaine espece bien esprouvée, bien meure et ferme, et pleine de raison, de la grande coste duquel la femme est accablée, mon Dieu, combien fait-il des entreprinses, qui sont si lourdes? Un bœuf, un asne, ny toute autre beste sans entendement, ne voudroit faire pour mille picotins d'avoine ce que l'homme fait. Dites-moy, par vostre sçay, les

petites ordures, qui estoient dessus, et tire au jour son col le collet de sa chemise blanche; avec la main, tourne, et tire ses cheveux gris, lesquels toutesfois, par force de l'amour, il se persuade estre blonds. Il tasche estendre les rides de son front, et avec du savon il appuie les plis de son visage. Il nettoye, pour l'amour de Berthe, ses yeux chassieux, lesquels par tout le passé n'avoit aucunement lavez. Il gratte à beaux ongles son nez sale et villain, lequel couloit tousjours des roupies et qui cornoit bien fort, et avoit au dessus des verrues. Sa bouche estoit grosse, et de longues baves lui pendoient le long de la poitrine, telles que vous voyez sortir de la gueule d'un vieux bœuf. Il n'avoit point de miroir, pour se faire beau, et, à ce défaut, il s'en alloit à l'aube, où il avoit accoustumé abreuver ses vaches, quand elles estoient pleines : en icelle il se contemple comme un galant Narcisse; et encor' qu'il se voye avoir le nez pendant jusqu'aux épaules, et ses yeux esrailliez de chassies, et ses gencives degarnies de dents, neantmoins espris de grand amour, il se trouve le plus beau du monde. Sur sa teste ronde il prend un bonnet moisi, et sur le bord gauche il attache une rose blanche. Son cousteau à tranchier étoit pendu à son costé, ayant le manche garni de corne de buffle, et doré de letton, estant la gaine attachée à une petite courroye rouge : de l'autre costé, pendoit son carcelle faite à trois plis : icelle estoit pleine de deniers et de liards.

Cependant Cingar avertit Berthe comme elle se devoit comporter, et faire la rusée. Icelle se vest incontinent d'une robe blanche de futaine : et, pour se faire bien paroitre, elle se farde, elle peigne ses cheveux, et en fait trois cordons, et avec fers chauds en frise une partie. Puis avec une coiffe couvre sa teste, et accommode fort proprement une bande au dessus de son front, pour tenir ses cheveux sur ses espauls; elle met un voile jaune, et le lie, duquel les deux bouts pendans sur la poitrine e-



grongne, au coq qui chante, à la poule qui cacquette, et qui clocque en gardant et promenant ses poulets, et qui bruit en les défendant du milan, contre lequel il n'y a autre qu'elle, qui crie *hua, hua*. Ainsi, quand il est besoing, je depesche mille besongnes; si le pot bout trop fort, je retire du feu les tisons, je mets la saveur au pot; j'appaise mon enfant en luy donnant à teter et lave ses drappeaux breneux : je donne du pain au plus grand, et en mesme temps, en criant *pipi, pipi*, les poules viennent comme de coustume, à la mangeaille. Voyla les services d'une bonne femme. Qui éplucheroit, ô Tognazze, les poux de vostre teste? Qui laverait, et nettoierait vos os durs? Qui espuceteroit au matin vostre chemise, si vous n'aviez aucune femme, ou épouse, qui vous servit d'une bonne fourrure pour vous eschauffer au lit? Ne blâmez donc plus, ô Tognazze, nostre race. Car, depuis que nous enterrasmes Bertoline vostre femme, qui vous servit long temps, il n'y a plus personne, qui vous face beau, coiffe et joly. » Tognazze alors jetta un grand soupir, disant : « Berthe, tu m'as donné un grand coup au cœur, quand tu m'as ainsi remis en memoire le nom de ma femme bien aimée : j'eusse mieux aimé perdre toutes mes vaches que Bertoline, laquelle les excedoit en tout. Il y a cinq ou passez ou peut-estre six, que j'épousay Bertoline au mois de Novembre. Ha! ha! qui pourroit reciter ses bonnes coustumes, et qui voudroit nier qu'icelles fussent dignes des femmes d'un Roy, et d'aucun Prince? Certes elle eut abreuvé mille brebis en une demye heure. Elle sçavoit fort dextrement composer des gogues, des tourtes, des tartes, des crespes, de la bouillie. Je ne perdray jamais la memoire, tant que seray en vie, de sa luisante robe et de ses doigts polis : et, si je voulois compter tout, ce seroit un trop grand ennuy. Quand il m'en ressouvient, je me sens au dedans tout rompu. Enfin, autant qu'elle avoit de cheveux elle estoit douée de bonnes façons. » Cinq, en escoutant ces beaux discours, ne pouvoit qu'à grand regret

stemir sa ratte d'esclatter. « A dire verité, dit-il, ô Tognazze, c'est un grand crevecueur pour tes affaires d'avoir ordi une telle femme. Car ta maison, tes biens, vont ins dessus dessous, depuis que tu l'as perduë, elle qui étoit Dame et gouvernante de toutes tes affaires; mais ille est morte, qu'as-tu besoin de tant t'en soucier? Prends-en une autre jeune, mon bon homme, qui te puisse rechauffer? Ne doute point que tu n'en trouves. Nous dînerons tous deux en un endroit où il y a abondance de tel bestial : à la mienne volonté que la cherté fust compensée en autant d'abondance de pain, qu'il y a de femmes par le monde. » Et, en disant cecy, il feit signe de l'œil à Berthe à ce qu'elle eust à se retirer, parce qu'il vouloit seul demeurer avec Tognazze. Berthe, fine, sachant ce que Cingar trainoit, prend congé de Tognazze en luy faisant une grande reverence, et luy donnant une œillade aspre et picquante. Et, toy, Comine, tu as assez chanté. Voicy Gose, qui a préparé le gouter pour toy et pour moy. Il y a desjà long-temps que le pot bout, plein de bon potage.

## LIVRE SEPTIEME.

QUE la presence et grande autorité de nos peres se repose icy presentement, lesquels pensent avoir seul mangé Minerve, et neantmoins sont plus fols que cent mille poulains : je prie iceux ne vouloir desdaigner d'escouter nostre Comine; laquelle, jurant avoir eu un vieil mary, et l'avoir de jaloux rendu tout capricieux, ay

devant soy à present pleine table d'escuelles remplies de crespes et beignetz, commence en ceste sorta.

Cingar ayant par sur tout, devant les yeux, l'amitié qu'il portoit à Balde, developpe entierement toutes les subtilitez de son esprit, encor' qu'il y deut perdre son hien, ou y laisser la teste, voulant trouver les moyens de l'oter hors des fers. Il feint de se rendre ami à Tognazze, avec une ruse de renard : avec lequel, discourant de diverses choses, enfin vint tomber sur la cause de Balde, duquel il commence à dire mille maux, le blasmant de larcin, le nommant voleur, guetteur de chemins, un ribaud, un pendard, un meurtrier de gens, un maudit, qui sur ses espalles portoit mille diables, mille satans, qui meritoit cent morts, voire mille, huit mille, et cent centaines de millions. Puis, le fin compaignon, tournant sa parolle d'autre costé, vient sur le fait de Berthe, laquelle, privée de mary, qui estoit enfermé et confiné en une prison perpetuelle, estant toutes choses desesperées, desjà mortes, et déjà enterrées, desire un nouveau compaignon de lict. Et cecy dit, il arreste un peu sa parolle, puis recommence : « J'ay un secret, Barbe Tognazze mon amy, que je te veux dire, moyennant que tu te tiennes muet, et que tu ne veuilles le reveler à personne. Ceste affaire n'est pas de petite importance, et la faut tenir sous le nœud de confession. Jure-moy que le diable te puisse emporter, si tu fais autrui quelque moindre demonstration que ce soit de ceste affaire? Dis, respond Tognazze, je te promets, je te jure, et feray mille sermens que je n'en diray rien à personne. » Cingar soupire, et puis dit : « Celuy n'est point vray amy, qui cele quelque chose à son amy. Ma coustume a tousjours esté de servir un chacun fort volontiers, moyennant toutefois que mon honneur n'y fust interessé, sans avoir aucun respect, ny considerer aucun profit. A quel propos cecy, me direz-vous? Car, par avanture, Barbe Tognazze, pour les choses que je vous veux declarer, vous aurez opinion de moy que je suis un Jean qui se mele de

tout, et qui se fourre par tout, et qui entreprend d'ac-  
 der les amoureux. Mais toutesfois, à cause que ce que  
 vous vœux dire n'est que très-raisonnable, estant sur  
 d'un saint lien de mariage, jamais personne ne me de-  
 tournera d'un si bon office. Berthe, cy-devant femme  
 balde, et maintenant deliée du lien de mariage, est to-  
 mentée à présent d'un grand embrasement de vo-  
 amour. Elle me desgorge de son estomach ses pensés  
 un erible en son fonds, ny une rappe, dont on gratte  
 dur fannage, n'ont point tant de trous, qu'icelle a de p-  
 sées de vous en son ventre percé. Elle vous appelle to-  
 jours, elle ne pense qu'à vous, tousjours soupire, se pla-  
 contre son estomach, et a grand' peur qu'en vous mo-  
 trant ingrat, vous refusiez son cœur. « O mon bel an-  
 « s'écrie-elle souvent, pourquoy, mon beau Tognazze,  
 « sçais-tu que je t'ayme et que je brule pour toy, mon  
 « beau Tognazze? Vien, mon Narcisse; vien, mon Gar-  
 « mode: chemine, ne me desprise point, ne me refuse  
 « bouche emmiellée. » Ainsi la pauvre crie, transportée  
 hors les bornes de raison, pour le trop grand embrasement  
 qui la tourmente jour et nuict; elle pense après vous,  
 sur vostre petite bouche, laquelle, elle croit surpasser  
 douceur le sucre. Et l'ennuy se redouble si fort en elle,  
 abreuve tellement ses nerfs, que vous diriez: Ha! la pau-  
 vre femme s'en va mourir! Quant à moy, je cherche  
 moyens pour la destourner de telles fantasies; mais  
 trouve que je n'y fais rien: partant, je suis venu ve-  
 vous de sa part, pour vous annoncer ceste nouvelle, pour  
 sçavoir de vous si vous la daignez prendre pour vostre  
 espouse, et coucher avec elle, moyennant que cecy se fa-  
 encor en secret, sous contract toutesfois de mariage. »

Cingar lave les pieds de Tognazze avec telle eau, au-  
 qu'abbreuvé d'icelle, il croisse plus haut. Et ne pensez pas  
 qu'il luy rie au bec, comme on dict, en prononçant telle  
 parolles, lesquelles il proferoit avec telle grace, que To-  
 nazze y eust adjousté foy plus qu'en cent Freres-pres

de derriere tout à l'ouvert. Ceste honte luy fait esteindre le feu d'amour.

Tout est surmonté par Amour,  
Mais honte le dompte à son tour.

Enfin, ayant développé ses jambes en quittant la ses brayes, comme fait le Castor ses couillons à celui qui le pour suit à dent de chien, s'encourt le plus vistement qu'il peut. Je n'ay point veu chat, tombant du fest d'une maison, courir plus fort. Estant venu en lieu où il se pouvoit couvrir, la honte luy fait baisser sa teste grise, n'osant eslever les face : et disoit en soy-mesme comme s'il eust parlé à d'autre : « O vieil Tognazze, quelle disgrace t'a saisi ? nous ne cognois-tu point, ô pauvre malotru, ta honte ? N'aurais-je pensois que la femme n'est qu'une vraye ribaude, et que nous devrions plustost croire à ce larron de Bibbier met, qu'aux fausses langues des femmes ; et maintenant je voy que Berthe m'a prins au piege. Ha ! je m'estimois le plus heureux de tout le monde ; mais à present, chacun se moque de moy comme d'un malheureux. Je scay bien de conseiller les autres, et ne me scaurois conseiller moy-mesme. La coulpe, quand tout est dit, n'en doit estre jettée que sur moy, pauvre sot ! »

Le conseil, ce n'est rien quand on n'en veut user.  
Et cil conseille mal, qui le veut refuser.

J'ay honte de m'estre trompé moy-mesme. Et, pour tant fol amour, je n'ay point recogneu la faute, jusqu'à ce que la vergogne m'aye osté le bonnet, et fait tomber le masque de mon visage. Après le dommage, on se repent, crois-moy, de l'entreprinse. »

Pendant que Tognazze se desprisoit ainsi, Zambelle arrive, lequel le vest de ses habillemens, et s'en vont ensemble. Il se tint trois jours entiers caché, ne voulant se

rer à aucun : et rongeoit cependant son mors, se  
sant à la vengeance, ne voulant laisser tomber à  
l'injure honteuse qu'il avoit receuë de Cingar et de  
e. Par ce moyen, l'honneur et reverence qu'on sou-  
ortier à Tognazze, qui estoit en réputation d'estre le  
ier de la ville, furent fort amoindris, et le moulin de  
r ch-mouloit mieux.

, Scarpine, écris cecy pour servir de miroir aux vieilles  
mes q'on pas que je sois si folle et temeraire de  
dire aux sages vieillards, desquels la jeunesse doit  
nles le droict chemin. Mais je parle à vous, vieux  
is, et galeux, lesquels l'Ecriture appelle eufans de  
ant. O vieil, que resves-tu? Où est-ce que ta bestise  
me? Ne portes-tu pas toujours sur ton dos la maison  
me? T'estimes-tu sage pour porter une callotte  
et avoir le front tout plié, comme si la sagesse  
différemment aux rides et au poil blanc? Tu ne fais  
ment que ronger, et blâmer les jeunes personnes :  
ne la loigne se coule sur un doux velours. Et que  
ant que quakes-tu, pauvre podagre, en disant que  
la gistrat est maintenant entre des mains pueriles ;  
les grandes affaires, et choses serieuses du public,  
administrées par personnes qui sont sans expe-  
e ; que les jeunes se font croistre la barbe, et se  
frotter le visage pour y faire monter le sang, afin  
s semblent à des aveugles estre desjà bien âgez, et,  
s avoir fait passer le rasoir sur leur menton, estre  
dignes à manier les offices honorables, et estre assis  
plus hautes chaires pour rendre le droict à un cha-  
? Tous ces propôs que tu allegues ainsi, ô vieillard  
i, ne partent que de l'ordure d'envie, mais quand  
eux peons se regardent en un miroir, ils ont honte  
d ils voyent leur face amaigrie, et qu'aucune beauté  
bellist leur personne. Leur visage argentin se voit  
gé en couleur d'or ; de leur bouche tombe la bave ;  
va arraché les dents ; les oreilles leur cornent tous-

quand, se trouvant aux tournois, ils rompoient leurs lances : quand ils manioient et faisoient les genets d'Espagne : quand ils menoient son et à la cadence des instruments : quand ils faisoient des œillades à leurs amoureuses. Mais, pendant que ces vieillards rememorent ces choses, ce sont autrui qu'ils sentent, et tels que sont ceux de l'enfer, quand l'Oiseau luy vient arracher le foye renaissant.

Cingar ayant ainsi reprimé Barbe Tognaz de gagner l'amitié de Zambelle, afin aussi de rompre le col. Cestuy-cy, se voyant à présent de tout le bien de feu son pere, ne pouvoit pour la trop grande allegresse dont il estoit delibere de bien ordonner de ses affaires et de sa maison à bon escient. Un jour, il appelle sa femme et la tire à soy, et luy donne un baiser : puis il luy dit : « Nous avons maintenant du bien pour suste

un gros baston ? je ne scauroy mettre en oubly telle chose. Mon cher mary, je vous prie que vous me veüilliez de cest ennuy : fais que la vengeance se face de ceste sorte. Ne t'estimera-t-on un cheval, si laisses ainsi nostre pour. » Zambelle luy respond : « Tu as raison, ma sœur. Berthe a tousjours esté ennemie de nos espauls ; faut incagner, et à plein ventre. » Et là dessus mène une grande entreprise, avec laquelle, ô chose merveilleuse, ils puissent faire une grande vergongne à luy. Ils se levoient de nuict, à cinq heures, et tous deux devant la porte de Berthe alloient descharger leur bras. Pardonnés-moy, Lecteur, si ce que je t'escriray maintenant te pourra. Berthe, se levant de son lict de bon matin, trouvoit sur le seuil de son huis ces belles cailles abarbes. Cingar, ayant une queue pelée de renard, se tenoit bien incontinent que c'estoit là une des prouesses de Zambelle. Que fait le compagnon ? il s'arme l'estomach de bon vin, et tous les jours alloit enlever ceste bonne marchandise, laquelle il gardoit en un pot jusques à ce qu'il fut plein. Berthe s'estonnoit de ceste reserve, et luy demandoit ce qu'il en vouloit faire. Mais Cingar, sachant que une femme n'a jamais de fonds : « Tu en cognoistras, il, un de ces matins, la cause. » Dessus cette bonne queue, il verse une potée de doux miel, afin qu'on estime que tout ce qui estoit au pot fust de mesme. Il le jette sur son espaule en un bissac et s'en va vers la porte en habit deguisé : car, autrement, il n'estoit que trop peu. En s'acheminant, il apperçoit Zambelle ; soudain luy appelle, et se declare à luy, qui il estoit : « O Zambelle, il, ô mon amy Zambelle, attens, je te prie : tu ne me reconnais pas ? Je suis ton bon compagnon Cingar, qui t'ay aidé, et qui te porte, et qui te porteray tousjours bonne fortune. Comment te va ? et comment se porte Lene ta sœur ? Touches-là la main : tu me sembles gaillard, et ton visage monstre une bonne chere. — Je suis, dit Zambelle, sain, gaillard, et Lene aussi est assez saine, et non



moins gaillarde. Mais, dis-moy, que portes-tu en sac? Veux-tu que je t'ayde? Je le porteray volontiers te faire plaisir. »

Lors Cingar, feignant estré las, luy dit : « Ayde donc, aydes-moy, je te prie, à mettre bas ce fard Zambelle, y mettant la main, le descharge, et luy de ce qu'il y avoit dedans. Mais Cingar, encore qu'aucun ne fut sur son front, si ne laissoit-il à s'essuyer au mouchoir, faisant bien le lassé, et luy respond, « descouvrant son secret à son compagnon : « Veux-tu cher Zambelle, que je te die la verité d'une chose peut-estre vous croirez estre fausse; veux-tu que j'en die? Il ne faut celer à son compagnon quelque prinse que ce soit. Berthe te remercie avec tous remerciemens qu'il est possible : laquelle toutesfois tu times digne d'aucun present; elle pensoit cy-devant tu luy fusses ennemy; mais, depuis, elle a cognu l'esprouve, que tu luy es amy, et sur ceste bonne occasion voicy en ce vaisseau tout ce que vous avez laché les nuits devant sa porte, et j'espere aujourd'huy en avoir bon argent. » Zambelle, estonné : « Que dis-tu, mon Pourras-tu bien exposer ma fiente en vente en boutique? Tu me ferois bien chevreter, si tu pouvois faire accroire que tu peusses vendre ce qui sort de ventre. Vas, tu me vens, ou veux vendre des vesses quolles je n'acheteray pas volontiers de Cingar. » luy respond : « Pourquoi non? Ha, ne penses cela fidelle amy; mais plustost de ton parent. Ne sçais-tu que le Panade Berthe estoit frere de Jean le Mig qui ma mere Catherine m'a engendré, et ensemble sœur, tellement que nous sommes cousins? Mais servent tant de propos? La preuve jugera le tout disant ces mots, il tire un petit baston d'épine, qu'il choit un trou, lequel estoit au bas du vaisseau, et il sort une claire matiere, qui les prend au nez. « S'ensuyvit dit Cingar, l'eau rose, et l'ambre de chien? Test-

nant que je suis un vendeur de vessies? » Zambelle, nt son nez, commence à crier : « O sangsué ! Qu'est-ela ? estouppe le trou, Cingar, je te prie. Ha ! c'est erde, qui put trop. Mais qui est l'estourdi, et qui ntendement si grossier, qui veuille bailler un mes- hetif denier faux, ou rongné, pour une telle mar- se? » Cingar lui dit : « Viens avec moi, tu verras le que j'en feray. Toutesfois, te souvienns de ne des- ce secret à personne. » Puis, haussant ce vaisseau, et sur l'espaule de Zambelle, et, marchant devant, pouvoit tenir de rire. Ils viennent à la place du è. Cingar, sans faire semblant de rien, amène lle devant la boutique d'un Apoticaire, et, le lais- ehors, il entre dedans, demandant en ces mots à oticaire : « O maistre, voulez-vous acheter merde de es à miel? » Zambelle n'ouyt que ce mot de merde, de mouches, et fut bien estonné. entendant qu'on trafic de telle noble marchandise. L'Apoticaire se ncontinent à rire de ceste nouvelle appellation, et t que le vendeur devoit estre quelque bon bouffon, si appelloit merde du miel ; et soudain met le doigt s le dessus du pot, pour taster, s'il estoit bon ; comme gens ont accoustumé ; et ne touchant qu'au miel, ouvroit ce qui estoit de plus précieux au fonds, et avant fort doux, ne pensa plus que ce fut quelque rie. Ils font prix ensemble, et Cingar en tira de escus trebuchants ; et neantmoins ce bon gaudisseur ignoit de laisser sa marchandise pour si petit prix. oticaire vouloit vider le vaisseau de Cingar dedans n pour luy rendre, ce qui eust decouvert toute la e. Cingar, craignant cela : « O, maistre, ne vous has- oint pour cette heure, retenez mon baril, je viendray st : je vay acheter de petites choses dont j'ay affaire, reprendray mon vaisseau en passant. » Il appelle Zam- et s'en vont bien viste, laissant-là leur Apoticaire *garni et bien trompé. Voila comment les vieux re-*

nards sont quelquefois afinez : la Fortune permettant à bon droit cela arriver, afin que ceux, qui à tort et à travers amassent des deniers en grande quantité, pour de la casse, pour des petites pillules, pour des syrops, remplis sans leurs escuelles, en faisant bien souvent au monde vuider la vie avec la merde, se voyent aussi de ce côté trompez en mesme matiere : et que, comme telle drogue leur fait venir des escus, aussi la mesme matiere leur sortir de leur bourse mesmes escus.

Là-dessus, Zambelle se propose beaucoup de choses à l'esprit, et se resoult de faire trafic de telles puantes, et estant de retour chez luy, va le long des rues amener un grand plein baril de cette fine drogue, et, le chargeant un jour sur son espaule, trotte à la ville, et droit à la place, et s'en va le long d'icelle par les bouticques, criant : « J'apporte de la merde à vendre : Qui en vent ? je le tiens à bon compte, à la verité ; car elle est bonne, et fresche. » Si aucun rioit de ceste sottise, vous le pouvez croire. Mais malheur suivoit le pauvre Zambelle. Car, se promenant ainsi avec sa marchandise, il arriva devant la boutique d'un certain Apoticaire embrené, que Cingar avoit si bien piqué. Aussitost qu'iceluy apperceut Zambelle avec son fard, laissant là son pillon, prend un gros baston, et allant pas à pas après le bon homme, crachant en ses mains pour mieux tenir son baston, donne un si grand coup sur ce baril, qu'il le defonce, et fait voler les cercles. Tout le bran s'escoule par tout sur le vilain, au visage, au devant, sur le derriere, estant tout couvert de ce breuvage intestinal. Le compagnon court tant qu'il peut de là. « Ha ! disoit-il, mes espaules ! Ha, mon dos ! Ha, mes ronguons ! » L'Apoticaire, ne luy laissant prendre haleine, le poursuit, et ne donne repos à son tribal. L'autre se jette en une boutique, et tantost en une autre, implorant secours et ayde : mais chacun le chasse pour la place, et pour le tour, qui estoit sur luy, et pas un ne luy donne secours. Les enfans courent après luy, luy jettent des pierres, et

boné, et telle villenie. Les Bonnetiers y accourent, toujours prests à railler. Les Dames mettent la teste à fenestre. Le Prevost y arrive avec ses Sergens, et avec le voix forte demande quelle rumeur c'estoit. L'Apotissime, devant le peuple, accuse Zambelle, de ce qu'il luy eût vendu de la merde sous couverture de miel. Zambelle, pleurant, le nie, et veut monstrier que c'est une sottise, braille, et s'escrie fort et ferme : « Je ne suis pas celui-là, dit-il ; Monsieur, ça esté Cingar, le pendard, comme on l'appelle, lequel le Podestat a voulu tant de fois remettre en quatre quartiers. » Le Prevost, sentant, voyant la puanteur qui estoit encore sur cet homme, fait prendre, et luy lier les mains derriere le cul, et aveys en la prison commune.

Cingar, ayant entendu ce faict, aussitost, comme un é paillard, s'en va trouver Lene, femme de Zambelle en maison, laquelle estoit assise sur un botteau de lla, fort en cholere, et, soustenant sa teste dedans la lla, de sa main, pleuroit amerement ; car elle avoit ja vu la prinse de son mary, et ne sçavoit quel party, moyen prendre, et n'avoit aucun conseil pour tirer son ry de là. Cingar, soupirant, entre, et avec son mouir essuyoit ses yeux, qu'il avoit auparavant mouillees de salive : fait semblant de pleurer l'infortune de Zambelle, son bon compagnon, et la reconforte autant qu'eust faire un sien frere, et usoit envers elle de parolles douces que sucre, et la prie de vouloir donner aide à son esprit, si d'aventure il arrive que la potence separe son mary d'avec elle. Car le bruit de la ville étoit que Zambelle le larron s'en alloit en Picardie, pour y être picqué au gibet. « Ha ! miserable que je suis, s'écria-t-elle, je mourray bien-tost ! Que dites-vous, Cingar ? on pare une potence pour Zambelle ? » Et ce disant, elle rappe les mains, elle arrache ses cheveux. La pauvre e implora à jointes mains l'ayde de Cingar. Mais Cingar pleurant, lui dit : « Ma sœur, m'anie, que voulez-

affermir vos playes ; qui guarantira de male peste vos malades : c'est celuy qui ressuscite les vifs et les morts. Vous n'avez pas veu maintenant ressusciter Berthe ? Ainsi pourra-il rendre les morts sains et gaillards. Accourez : que regardez-vous là ? Accourez, ô peuple, accourez, dis-je, pour baiser ce saint cousteau ! » A ceste exhortation, le peuple s'avance, et se presse, comme quand les porcs courent tant qu'ils peuvent au clacquet du chauderon, et tiennent leurs groings dedans l'auge pour humer le lavage. Ils se pressent les uns les autres pour baiser ce cousteau, lequel Cingar leur presentoit, et, comme font les prebstres, quand ils presentent la platine à baiser à l'offerte, leur disoit *Pax tecum*, avec une contenance asseurée ; sentant en son cœur un grand contentement à cause des liards qu'il oyoit sonner dedans le bassin, lequel messire Jacob avoit apporté pour recevoir l'offrande ; aussi, tenoit-il la coiffe de Berthe, en laquelle ces paysans jettoient de bons grands blancs.

La predication de Cingar avoit duré environ une bonne heure, lequel on eust pensé estre frere Robert<sup>4</sup> ; car il alleguoit le Sexte<sup>5</sup>, les Decretales, le Decret<sup>6</sup>, la Somme angelique, la Glose, la Bible, et saint Thomas. Il n'y avoit point eu, entre tous les moines estudians, Bachelier, ou Regent, ou Scotiste, plus sçavant que luy. Il renversoit sans dessus dessous toutes les subtilitez des *Utrum* : il faisoit des argumens, il nioit d'un costé,

<sup>4</sup> Ce frere Robert est Robert Caraccioli de Licio, qui fut regardé comme le Massillon ou le Bourdaloue du quatorzième siècle, et dont les Sermons ont eu près de quatre-vingts éditions différentes de 1472 à 1500.

<sup>5</sup> Il s'agit du *liber sextus Decretalium* de Boniface VIII, qui fut imprimé pour la première fois à Mayence en 1468.

<sup>6</sup> Le *Decretum* de Gratien, publié à Strasbourg en 1481, fut longtemps le code de ce droit canon qui tenait dans la vie de nos ancêtres une place bien plus considérable qu'à présent. Il a été réimprimé maintes fois et notamment en 1726, à Rome, par les soins de J. Fontanini (2 vol. in-folio).

ne pas acheté de Zambelle ceste merde dont il se  
 le pourquoy donc Zambelle est-il prisonnier? Penses-  
 tu ainsi vendre ton fenouil à tes citoyens? Mais  
 tu t'en couvres tes meschancetez. Ne sçais-je pas  
 (et en ay des tesmoins assez) que tu as falsifié tes  
 mesures, et que tes balances ne sont justes? Ne  
 sçaistu pas, meschant, des crottes de chien, et de che-  
 vaux de diabolon, et au lieu de pillule de tribus?  
 Les bonnes drogues, tu n'en vends que de mee-  
 tes. Je m'en vais au Palais, je te feray soudain  
 arrêter, et te prepare de respondre à plus de cent tes-  
 tes, qui meritent aussi bien que moy qu'on leur  
 coupe la gorge. Corps D..., mais je ne veux pas blasphemer.  
 Je feray saccager ta boutique, poltron, et maroufle  
 en ça! As-tu ainsi pensé à t'enrichir aux despens  
 d'un pauvre homme? » Pendant que Cingar tenoit tels pro-  
 pos, le monde s'assembloit autour d'eux, et puis  
 on s'en aller droit au Palais. Mais une peur chiarde  
 l'incontinent l'Apoticaire, et plus viste que sa scam-  
 pe, m'opere en un paysan, il ne sçait ce qu'il doit  
 et se voit perdu s'il n'y donne ordre de bonne  
 heure. Il s'assure bien n'avoir jamais eu de fausses ba-  
 nesses; toutesfois, il est en grand esmoy, et le soucy luy  
 trouble l'entendement. Il va après Cingar et l'appelle ainsi :  
 « Vends un peu, je te prie, ô compagnon ! » Mais Cin-  
 gar l'oreille de marchant. L'Apoticaire crie plus fort :  
 « Ah frere, demeure, que je te die seulement, je te  
 prie trois mots ! » Cingar se tourne et luy demande ce  
 qu'il veut. L'autre, faisant la chattemite, le prie, et sup-  
 pose luy dit : « Hé quoy ! mon compagnon, mon amy,  
 voulez-vous gagner, quand vous m'aurez fait perdre  
 bien et ma vie ? Ha ! pour l'amour de Dieu, et que  
 rien ne vous sauve et garde, ne veuillez m'accuser de  
 de mauvaises choses, et principalement en ce temps, auquel vous  
 tant de loups, ayans la gueule ouverte pour devo-

rer un chacun miserablement. Je te donneray quelque argent, et ne poursuivray plus le paysan touchant sa merde couverte de miel; au contraire, je te jure et promets que je le feray sortir de prison. » Cingar luy respond : « Certes, tu t'es eschappé d'un grand peril; car, de droit, tu eusses perdu toute ta boutique, et peut-estre que le juge t'eust condamné à la mort. Je te remets toutefois ceste faute, moyennant que tu gardes ta promesse que tu me viens de faire, et qu'à tes despens tu tires le bon homme hors de prison. — J'en suis content, dit l'Apothicaire. » Et là-dessus, ce pauvre lourdeau met la main à la bourse, et la vuide de tout ce qu'estoit dedans, le baillant à Cingar, qui le prend très-bien, en le refusant quelque peu, après l'avoir en sa main, à la façon des medecins<sup>4</sup>; et s'en vont ensemble à la prison commune, et non celle de la tour. Zambelle, advisant Cingar, soudain accourt, et tout joyeux s'en vient aux grilles de la fenestre, et l'appelle, le priant le vouloir aider. Cingar lui dit : « Tais toy, tais toy, parle bas, fol, et te tiens joyeux. Car, tout à ceste heure, moy seul, te feray sortir de là, et je ne crains point de despendre mon argent pour toy, et en ay desjà beaucoup deboursé. Cet homme qui est icy venu avec moy, et qui t'a battu à tort, affermera et jurera devant le monde avoir usé d'une menterie, quand il a dit que des bouges de vache, qu'il avoit achetées pour quelque peu de deniers, estoient de la fiante humaine. — Mais, dit Zambelle, telle purgation intestinale nous apporte bien de l'incommodité; toutefois je voudrois estre payé de celle qu'il m'a fait perdre. Dis-moy, Cingar, por-

<sup>4</sup> Rabelais s'est inspiré de ce passage lorsque, au troisième livre de *Pantagruel*, chap. xxv, il montre Panurge s'approchant du docteur Rondibilis et lui mettant en main, sans mot dire, quatre nobles à la rose. « Rondibilis les print très-bien, puy luy dit en effroy comme indigné : Hé, hé, hé, monsieu, il ne failloyt rien. » Nous n'avons pas besoin de rappeler que Molière prête un trait semblable à Sganarelle dans le *Médecin malgré lui* (actes viii).

« Je encore cette grand'perte ? » Cingar lui respond : « pose-toy sur moy pour telle chose; je te promets que tu auras quatre barils bien pleins. Adieu, je m'en va sortir maintenant. O, Apoticaire, allons à l'aube ! » Ainsi s'en vont, et ayant eu audience, Cingar va tout ce qu'il veut, jure, afferme et allegue cent menteries, et fait tant qu'il fait sortir Zambelle, et emmene à sa maison, emportant en sa bourse l'argent Lene luy avoit baillé, et ensemble ce qu'il avoit receu miserable Apoticaire. Mais, pour telle drogue puante, et que la compagnie est en cholere, pendant que meses m'ont tenu le nez bouché. Pardonnez-moy si nous ne remply vos oreilles de choses si grandes. Il vaut mieux en puyr parler que d'en taster. Je me recommande.

---

## LIVRE HUITIEME.

la bonne femme de Zambelle avoit receu son mary au retour de la prison et le caressoit d'estranges maneres. Comment? Estoit-ce avec baisers? Estoit-ce avec brassemens joyeux, comme fait la femme finette, quand elle veut tirer quelque chose de son mary? tant n'y faut. Mais le receut avec un gros baston, avec lequel il luy affermissoit les coustures de son casaquin. Voilà le repos qu'on dennoit à Zambelle après une prison. Et, dix jours après, Lene veut employer son mary en quelques affaires, afin que la pauvrete peut recouvrer ce qu'elle avoit perdu; car Cingar avoit entierement espuisé sa bourse, et ces miserables n'avoient un morceau de



pain en la corbeille. Partant, Lene, advisant à son fai commande à Zainbelle de s'en aller à la ville y menant leur vache pour la vendre.

C'est ceste vache, des plus illustres et plus renommées qui soient au demeurant du monde, de laquelle Cipade estoit ordinairement garnie de ses fromages, de laquelle tous les jours on tiroit une grande chaudronnée de lait, et la ville estoit fournie en tout temps de son beurre et de caillotins. Et comme les anciens ont laissé à leurs petits-fils, icelle fut nommée par le Pannade Berthe, Chiarine. Zainbelle, pour s'acheminer, se fait un éguillon que Calpin<sup>4</sup> nomme *Stimulum*, et nostre Comine l'appelle Gaiole; et picquant avec ceste verge sa vache : « Va là, disoit-il, Chiarine ! » et icelle rendoit une voix qu'il n'est pas possible de mettre par escrit. Mais, parce qu'il n'avoit pas bien appris à compter et à calculer, et ne sçavoit escrire un compte sur tablettes; pour ceste cause, Lene luy commande de vendre la vache et n'en recevoir pour lors l'argent; mais bien qu'il prenne ce que l'on luy voudroit donner en son panier, et qu'il face sa vente en presence

<sup>4</sup> Ambroise Calepino, né en 1435, à Bergame, mort en 1511. Il entra dans l'ordre des Augustins et se rendit célèbre par son grand *Dictionnaire des langues latine, italienne, etc.*, qu'il publia pour la première fois à Reggio en 1502 et qu'il ne cessa, jusqu'à son dernier jour, de revoir, d'accroître et de corriger. Après la mort de ce savant, d'autres érudits, tels que Passerat, La Cerna, L. Chifflet, augmentèrent ce vocabulaire polyglotte qui a été porté successivement jusqu'à onze langues diverses et qui a obtenu plus de vingt éditions différentes. Les deux dernières ont vu le jour à Padoue en 1758 et en 1772, 2 vol. in-folio. Aujourd'hui il ne reste rien du lexique de Calepin, si ce n'est un nom qui s'emploie proverbialement et souvent sans qu'on sache si c'est le nom d'un livre, d'un meuble ou d'un homme. D'habitude on s'en sert pour exprimer un recueil de notes et d'extraits. Tout le monde connaît les vers de Boileau (satire 1) :

Que Jacquin vive ici...

Qui de ses revenus écrits par alphabet

Peut fournir aisément un calepin complet.

de tesmoings, et que celui qui l'acheteroit de luy, luy baillast une scedule payable à samedy prochain, auquel jour elle iroit à la ville recevoir elle-mesme le contenu de la scedule. « Je feray ainsi, luy respond Zambelle, et vous tenez cependant en repos. » Puis, touchant sa vache, parloit à elle en Mantoïan : « Ça, mamao,ournes-ci ? » et subloit comme fait le bouvier à ses bœufs.

Cingar, ayant entendu de Berthe ce marché, que fait-il ? Il ne demeure à quartier, il se haste d'aller après, disant en soy-mesme : « Qui tarde trop jamais ne mange rosti chaud, et jamais n'est bien logé qui trop tard arrive : ainsi, la limace, tardant trop, perdit de bons morceaux. » Pensant à tels inconveniens, chemine hastivement, et, arrivant d'heure à la ville, il espere acheter la vache Chiarine. Il s'en va droit en une boutique, garnie de force hardes, laquelle appartenoit à un Juif nommé Sadoche, lequel, avec sa circoncision, estoit doué de trois beaux presens et bien marqué de Dieu, afin qu'il ne fut incogneu au monde. Il estoit bigle, boiteux et bossu, et qui par usure avoit rendu miserables plus de cent personnes. En sa boutique pendoient plusieurs sortes de vestemens, des cappes, des juppons, des chausses, des fourrures, des sayes, des cottes, des cotillons, des robes. Cingar, donnant gage à ce Juif, prend une manteline déchirée et toute usée et un bonnet jaune, et enfin se vest de tels habillemens, qu'on l'eust creu estre le Juif Sadoche. Il s'en vient ainsi habillé en la place ; on l'estime estre Baganaie. Il void loing de luy Chiarine, et son bouvier. Aussi-tost, clopinant, s'en va vers cil, et, fermant un peu l'œil droit, contrefaisoit le bigle, et se faisoit paroistre bossu en tournant un costé : de pas en pas, il marmonnoit quelques mots hebreux. Zambelle crie le plus haut qu'il peut : « Qui veut acheter ceste belle vache ? » Cingar, l'oyant ainsi crier, ne se pouvoit quasi tenir de rire. *Approchant toutesfois de luy, tenant les yeux à demy fermez et les jambes tortes, se contre-*

plus illustres et le sage Senat. Ils font par entr'eux plusieurs discours entrelardez de longues parolles inutiles que le Moine avoit déclaré sous sa robe grise, c'est le tout estre aussi vray que l'Évangile. Et ce qui y doit à croire cecy, estoit que le bruit dès un peu avant s'estoit espandu, que Fracasse estoit allé vers Tunis<sup>1</sup> en intention d'amener des Turcs et des Morisques. dessus ils donnent ordre pour mettre des sentinelles sur les murailles, et autres pour les advertir toutes les fois de faire bonne garde. Aux tours, aux moineaux et aux bacanes, ils assient des bombardes, des coleuvrines, des passevolans.

Cependant la cloche brimballe *don don don* : de laquelle chacun accourt au Palais, d'un grand courir. Mais aucuns toutesfois s'en vont à grand haste à la chaise, rompant leurs aiguillettes pour estre trop pressés. Au *pon pon pon* des tambours, et au *tararar* des trompettes, tout le peuple armé fait un grand bruit. L'un porte la picque, l'autre l'hallebarde, un autre la pique, l'autre la lance, celui-là un espieu, un autre un javelot, et l'autre un dard. En peu d'espace, se trouvent soudain autant de personnes qu'il en faudroit remplir une bonne armée.

Cingar, après avoir ainsi esmeu ce peuple, s'en retourne vers Zambelle, lequel il avoit laissé avec son asne. Mais celui-là estoit demeuré là, fort estonné par ce tumulte. Il s'accommodoit déjà ses guestres pour mieux fuir. Il appelle et luy commande de ne parler à personne sans que les Moines doivent garder silence. En après son asne affamé en un coing, se souciant d'autre que de luy bailler à manger; l'affaire de Balde luy paroist de bien plus grande importance. Il fait marcher après Zambelle, et, montant les hauts degrez du Palais, marmotte entre ses dents quelques Psalmes qu'il ne sçait.

<sup>1</sup> Tunis.

LIVRE VIII.

tours qu'il connoissoit, et rencontre Zambelle tout sous sa charge et soufflant en assez bonne mesure; n ce travail n'est point ennuyeux à un cœur alegre. Cingar, passant outre, ne fait semblant de l'envisager; n Zambelle, l'advisant, s'arreste sous son fardeau et l appelle : « O Cingar, où vas-tu? Arreste un peu! » Cingar se tourne : « Qui est-ce qui m'appelle? dit-il. Ha, ce gentil Zambelle, je ne te reconnoissois point sous ce niot. Qu'as-tu dedans? » Zambelle luy respond : « Il blesme que je trafique de mon bien. Je suis marchant je vends, j'achete de tout; mais te souviennes des qu barils de merde que tu m'as promis. — N'en fais p de doute, dit Cingar, on te tiendra promesse. Qui s plus riche que toy avec telle matiere? Je ne te voud pas tromper, mon cher Zambelle Pannade : assurese d'avoir ce que je t'ay promis une fois. Penses-tu qu l'homme tiré de la prison, où tu estois, prest à estre per et Cingar n'eust esté ton amy? Sois certain que tu l'a vras à jamais pour amy. Ce sont veritablement parol mais tu en as fait l'épreuve. Or, dis-moy, que portes- Quelle marchandise as-tu trouvée? » Zambelle luy e Mon panier a prins des poissons, lesquels ma fen mangera, comme elle en a envie, estant grosse e petit enfant, pour laquelle je laisserois toute beson afin de luy trouver ce qu'elle desire de manger; au ment, elle perdrait le fruit de sa grossesse. — Tu dit Cingar, une bonne œuvre; car tu dois secourir femme, principalement quand elle est grosse; car, es en tel estat, elle est excusée de mettre la main à la p pour s'apprester à manger, parce qu'elle en pour avorter, et jetteroit son enfant mort comme un a tif. » Zambelle, pour ce mot *abortif*, pensoit que C eust dit *boutir*, qui signifie *beurrée* : « O, dit Zamb lors elle ne fera plus de beurre; car elle a vendu sa v Chiarine : le bigle Sadoche la vient d'acheter. Adieu pendant, Cingar, jusques au revoir. »

Il arrive, bien las, à la maison, en laquelle il ne trouve pour lors sa femme, qui estoit allée à l'Eglise à confesse, ou faire autre chose, et avoit emporté la clef du logis et bien fermé ses huys, de peur des larrons. Zambelle se descharge et avoit grande envie de fricasser en la poêle ses poissons; mais, ne pouvant entrer, ni par la porte, ni par la fenestre, il se gratte la teste, il se fasche et se met à demy en cholere. Et, à force de se gratter, il reveilla si bien son cerveau, qu'il trouva un moyen d'entrer; et, pour cet effect, il prend une eschelle, avec laquelle il monte sur la couverture de son magnifique logis et met le pourpoint bas, et commence à oster les tuiles pour se laisser couler dedans. Cependant arrive la femme, qui venoit de se bien confesser à un Jacobin. Icelle, voyant sa maison découverte et les chevrons remuez de leur place, et entrant dedans, cherche par tout, et trouvant son homme : « O Dieu ! quel degast est cecy ? Ha bourreau ! s'escrie-elle, ha ! mal-heureuse beste ! A la mienne volonté que je te veisse maintenant rompre le col ! Que fais-tu là ? Dis, poltron, faitneant, quel diable te pousse ? O Dieu ! à quel mary ay-je esté mariée ! Que n'ay-je esté plustost mariée au grand diable ! Ha ! que maudit soit le jour, auquel ma mere Agnez me dit : « Tu auras, ma fille, Zambelle pour mari. » Que fais-tu là ? veux-tu laisser cela, meschante beste que tu es ? Tu descouvres encore ma maison ! Ha ! malheureuse que je suis ! Descend vistement, descend, lourdaut ! » Zambelle fut bien estonné et s'attendoit d'estre frotté à bon escient à coups de baston : et, en descendant de l'eschelle, disoit : « Ha ! Lene, pardonnez à vostre mary : l'envie que j'avois de faire cuire ces poissons a esté cause de faire cecy. » Mais icelle, toute transportée de furie, ne prenant pied aux parolles de ce miserable, pousse de sa force l'eschelle contre bas, tellement que l'autre descendit plus tost qu'il ne pensoit, et donna du cul en terre sur des pierres fort rudement. « Ha ha, crie-il, ha, mon Dieu, pardonnez-

« Je vous prie, ma seur, tuez-moy, j'en suis content, je fais plus telles choses : pardonnez-moy ! » Mais, ainsi tombé, Lene avoit sauté sur son ventre et fouloit bien la trippe, et le coignoit durement et de ses mains et de ses pieds. Les voisins viennent et accourent au bruit, et trouvent encore le pauvre Zambelle sous les pieds de ceste diablesse.

Cependant, ce n'estoit point merveille. Car la chose n'estoit point nouvelle, ayant accoustumé d'épousseter tous les jours ce malotru, en ceste façon, ainsi qu'on en voit plusieurs estre traitez comme luy, lesquels je n'estime pas estre hommes, mais gros buffes. Les voisins demandent la cause : Lene leur compte. Mais, quand Tognazze, qui estoit là venu, et les autres aussi, eurent entendu de Zambelle le trafic qu'il avoit fait du panier et de ce qui étoit dedans, ils plaignoient fort le travail de Lene n'estre qu'un grand ennui. Et, par les plus sages, fut pleurée la perte de Chiarine. Mais, pour tout cela, Zambelle, n'estant en grand'peine eschappé du baston, ne laisse de vouloir mener ce qu'il avoit envie de faire et fait cuire ces barreaux, et en mange les œufs et nettoye tout, puis s'en va aux champs pour bescher des naveaux : et cependant Cingar, par un autre chemin, vient à Lene, lequel avoit déjà entendu toute ceste farce, et, en pleurant, feint d'estre fort attristé de tout cecy. Il blasme Zambelle de ce qu'il est ainsi sans gouvernement et de ce que la longueur du temps ne luy apporte aucun jugement. Lene, surant plus fort, luy racompte ses grandes pertes, et dit que pour une vache il n'a rapporté qu'un panier : et, si est encore le pis, il ne sçait à qui il l'a baillée. « Voila une mauvaise chose, dit Cingar ; mais ne bougez, Lene, j'espère que vous aurez ou la vache ou l'argent. Je ne vous faudray à ce besoing, asseurez-vous-en sur moy. J'iray à la ville et retrouveray Chiarine. »

Cela dict, et songeant à son vieux mestier, s'en va chercher Zambelle à sa besongne. « O pauvret,

## LIVRE DIXIEME.

CINGAR, ayant de tout son cœur Balde, toute la nuict ne fait que resver après luy, et, ayant bon courage, remuë tous les moyens en sa cervelle pour tirer hors de prison celui qui estoit fils de Mars ; et dit à Berthe : « Je tireray Balde hors de prison ; ou bien je me feray tailler en plus de mille quartiers. » Et puis, la laissant fournie et garnie de ce qu'elle pouvoit avoir besoiñ, il s'en va par les bois, n'osant se monstrier, pour voler ce qu'il pourroit trouver, et proposant en soy-mesme mille inventions et subtilitez, pour mettre Balde hors du lieu où il estoit.

Cheminant par une forest, il rencontre d'aventure et void de loing venir vers luy en son chemin deux Cordeliers, lesquels se faisoient assez entendre par le *tic toc* de leurs galoches, qui coustumierement leur mangent le dessus du pied lequel ils tiennent nud. Iceux tiroient par le licol après eux un asne chargé de pain, et ne se pouvoit bien juger qui estoit d'entr'eux l'asne ; parce que l'asne et le Cordelier sont couverts de mesme poil. Cingar, les voyant près de soy, soudain prend avec les deux mains son voulge, avec telle contenance, comme s'il vouloit les tailler en quatre. Iceux promptement se laissent tomber sur leurs genoulx, crians pardon, et faisans mille croix. Cingar leur fait quitter l'habillement, ne leur laissant que le haut de chausses et le breviaire pour dire leurs vespres ; et, leur commandant de se retirer, il demeure seul avec ces habits et l'asne. Que fait-il ? En premier, il se coupe la barbe avec des ciseaux, et par sur

ces quartiers, passe par plusieurs petites ruelles. De l  
s'en vint au couvent des Nonnains de Carette, et p  
aux Cordeliers, et, outrepassant Tous-les-Saints, vou  
voir Saint-Marc, là où, en passant, il gagna devotem  
les pardons.

La foire pressoit jà cependant Zambelle; il pett  
et roussinoit, et à grand peine se pouvoit-il retenir, n  
l'avarice l'empeschoit de jeter dehors à pure perte t  
marchandise, laquelle il pensoit estre son bien. Il serr  
pertuis tant qu'il peut, et ne peut neantmoins si b  
faire, que le vent de Sirac ne fasse passage, après leq  
quelquefois la pluie sort. Pour cela, Cingar ne l'arre

mais toujours le haste. Il visite l'église de Saint-  
bastien, et passe par un lieu fangeux qu'on nomme Ch  
teraine. Puis, viennent à la porte Tiresie, laquelle  
peuple surnomme de Ceresie, par laquelle  
hommes ne passent sans buletin. Zambelle passa s  
contredit, portant derriere son buletin bien ensaffran  
car de pas en pas le villain laschoit toujours quel  
chose. Ils passent la place de la foire, et viennent  
fin au pont d'Arlot, ainsi que les Carmes l'appelle  
puis, se tournent vers la ruë des Juifs, ayant Cingar  
en ceste façon un beau tour par la ville. Zambelle  
rive, après tant de destours, dedans la Synagogue, et  
pouvant plus endurer l'oppression de son ventre, s  
croupissant, jette tout dehors, et, se relevant, dit :  
Cingar, en quoy porterons-nous ceste matiere-cy ? — A  
visons premierement, respond Cingar, à recouvrer Ch  
rine, et puis nous achetterons un baril pour cet ef  
Nous voilà arrivez entre ceste canaille de Baganaie.  
souviennne de bien regarder, entre ces bonnets jaunes, s  
pourras voir ton larron de vache ? » Et, ce disant, arriv  
devant la boutique de ce borgne Sadoche. « O mon a  
Cingar, dit lors Zambelle, voilà le galand : voilà le b  
gne, qui a acheté Chiarine. C'est luy qui me bailla  
panier. » Soudain Cingar, avec une contenance brus



et un visage asseuré, entre en ceste boutique, et tirant un poignard, en le tenant de la main droite, en mettant l'autre main sur le collet de Sadoche, luy crie : « Larrea, patarin, patarin, ribaut, penses-tu ainsi piper les bonnes gens, qui sont chrestiens ? Ce pauvre homme-cy t'a vendu une vache, et tu luy as baillé en payement un panier et quelque meschans poissons, qui luy ont quasi fait jetter tous les boyaux dehors. Il vouloit une scedule pour son assurance, et, au lieu, tu luy as seulement baillé un corbillon ; et, en le trompant ainsi, tu as gagné pour peu la vache et le veau. Rends-la vistement, sinon je te couperay le col ? »

Le Juif fut soudain si saisi de peur, qu'il ne pouvoit parler ny respondre à telles menteries. Cingar ne le laisse en repos, le pousse, gronde fort contre luy, et plusieurs s'amassent à ce bruit : on demande la cause de ce debat. Cingar, au lieu de la verité, prouve tout ce qui estoit faux : son eloquence surmonte le droit, et l'equité cede au fil de la langue, et la cause de mieux disant est soustenuë. Mais, après que Sadoche eut un peu reprins ses esprits, enfin il luy dit : « Je ne sçay certes ce que vous dites : vous m'avez vendu une vache, et non ce paysan ; et vous en ay donné huit ducats. — Il n'est pas vray, dit Zambelle, il n'est pas ainsi. Ha ! borgne de Diable, je te cognois : c'est toy-mesme qui as ainsi le costé mal basti ; qui as ainsi les yeux faits, et qui portes une mesme bosse. Tu ne sçaurois le nier, celuy qui a vendu le panier en pourra tesmoigner : qu'on le face venir ! »

Cingar le fait appeller. « Hola, marchand, tesmoigne-nous icy, qui est celuy, à qui tu as vendu un panier ce jour : n'est-ce pas à ce marroulle de Juif ? Dis verité ! N'est-ce pas à ce boiteux ribaut ? Dis ce qui en est : n'est-ce pas à ce diable de bossu, n'est-il pas vray ? Qu'en dis-tu ? » Le marchand respond : « Il est ainsi : le veut-il nier ? O Dieu ! il se faut bien garder de bigler,

sus et de boiteux. — Tu as bien dit, maistre, res-Cingar; il n'y a point de foy aux bossus, et aux boiteux : et, si un borgne ou bigle est bon, il mettre entre les choses miraculeuses. » Sadoche de toute la Synagogue comme ils font quand ils ont l'Arche d'alliance, et barbottent entr'eux : a ay men ehey<sup>1</sup>, » et font un bruit comme s'ils vou-sacrifier une oye en appelant le Messias. Si ne dit-ils ces malotrus tant pour lors marmonner, ny de tel avis de leurs Rabbins, et des maistres de la synagogue, ny par leur bec circoncis et ny par leur si bien faire à Sadoche, que, à l'occasion des tes-

rencontre un passage du même genre dans une pièce d'Al-Banchieri, de Bologne, imprimée à Milan en 1600, intitulée *Studio d'letterole*, et qui est un des premiers essais de la buffa en Italie. Qu'on nous permette ici une citation de ce volume fort rare et très-peu connu. »

fin du troisième acte, Zani, qui s'énonce en patois, veut mettre en gage son manteau, frappe à la porte de la synagogue, mais il ne peut rien obtenir des juifs, attendu que c'est le jour du sabbat.

Tic, tac, tic, tac,  
O Hebræorum gentibus,  
Tic, tac, tic, tac,  
Su prest auri, auri su prest,  
Tic, tac, tic, tac,  
Da hom da ben ch' a butt zo buss.

QUI GLI HEBREI CANTANO IN SINAGOGA.

Ahui Baruchui Adonai Merdochai  
An bilachan  
Chett milotran la Baruchabà.

ZANI.

A non farò negott, negott,  
Che i canta i sinagoga  
O che'l Diavol ve affoga.

SEGUITA LA SINAGOGA.

Oth zorochoth, oth zorochoth,  
Astach, mustach, lochut, zorochoth,  
Calamala Balochott.

pain en la corbeille. Partant, Lene, advisant à son commande à Zambelle de s'en aller à la ville y me leur vache pour la vendre.

C'est ceste vache, des plus illustres et plus renommée soient au demeurant du monde, de laquelle Cipade e ordinairement garnie de ses fromages, de laquelle les jours on tiroit une grande chaudronnée de lait, ville estoit fournie en tout temps de son beurre et de lotins. Et comme les anciens ont laissé à leurs petits icelle fut nommée par le Pannade Berthe, Chiarine. belle, pour s'acheminer, se fait un éguillon que Cal nomme *Stimulum*, et nostre Comine l'appelle Gaiolo picquant avec ceste verge sa vache : « Va là, disoit il, Crine ! » et icelle rendoit une voix qu'il n'est pas possible mettre par escrit. Mais, parce qu'il n'avoit pas bien prins à compter et à calculer, et ne sçavoit escrire compte sur tablettes ; pour ceste cause, Lene luy commande de vendre la vache et n'en recevoir pour lors gent ; mais bien qu'il prenne ce que l'on luy veut donner en son panier, et qu'il face sa vente en pres

<sup>4</sup> Ambroise Calepino, né en 1455, à Bergame, mort en 1510, entra dans l'ordre des Augustins et se rendit célèbre par son grand *Dictionnaire des langues latine, italienne, etc.*, qu'il publia pour la première fois à Reggio en 1502 et qu'il ne cessa, jusqu'à son dernier jour, de revoir, d'accroître et de corriger. Après la mort de ce savant, d'autres érudits, tels que l'assorat, La C. L. Chifflet, augmentèrent ce vocabulaire polyglotte qui a été successivement jusqu'à onze langues diverses et qui a eu plus de vingt éditions différentes. Les deux dernières ont paru à Padoue en 1758 et en 1772, 2 vol. in-folio. Aujourd'hui il ne reste rien du lexique de Calepin, si ce n'est un nom qui s'emploie proverbialement et souvent sans qu'on sache si c'est le nom d'un livre, d'un meuble ou d'un homme. D'habitude s'en sert pour exprimer un recueil de notes et d'extraits. Le monde connaît les vers de Boileau (satire 1) :

Que Jacquin vive ici...  
Qui de ses revenus écrits par alphabet  
Peut fournir aisément un calepin complet.

ils ont tiré les chaudières, les marmites, les pots de terre, broches, poisses : de la spacé nostre vin : ceste pourchallerie a ben enfoncé nos tonneaux, et des saloirs ils ont s pour leurs chevaux. Mais ce seroit trop si compter toute chose : avec grande difficulté l'eschapper de leur main avec mon compas donc tous mon conseil, mes amis; tirons ce e prison, et luy faites trencher la teste. Il e une si mauvaise plante : il faut retrencher le peur que de la puanteur d'icelle l'air s'en- Pourquoi une si meschante beste est-elle si sur terre ? c'est un autre Python, un autre un autre Hydre, une Carybde. Ostez de ce rage de diable : rompez-luy la teste, la ceruora plus. Que Balde soit mort, la force de mdra à neant. Je ne veux pas toutesfois vous pour quelque chose que ce soit, sous ceste abe, et sous ce capuchon, comme si je vou- et solliciter contre ce larron les vengeancees lostre esprit neantmoins, remuant ça et là, epasse le capuchon, et sommes soigneux de tat de l'Eglise. Mais toutesfois, par ce que cet t que la paix, nous cherchons la paix avec les rec les diables. Si la paix ne sert, il faut s'ai- 10. »

rangua ainsi le peuple qui luy avoit donné ice, et, feignant de pleurer, essuyoit ses yeux uchoir. Chacun commença à avoir grand- tant foy au dire de Cingar. Le bruit s'es- te canaille ignorante, comme folle, court par ça, qui là, et s'en vont à la maison du Poste- teur. Ils apprestent leurs armes, ils levent le-levis : ferment les boutiques : les artisans orrements par terre, et prennent leurs piques, et espées Bolonoises. Le Preteur assemble les

faisoit si bien avec ces habits, que Zambelle, le bon honneste, ne le cognoissoit aucunement. « O bon homme, dit-il, j'acheteray ta vache. Que veux-tu ? A quel prix est-elle ? Ne demande, je te prie, que le vray prix, que tu en veux avoir. » Zambelle luy respond : « Si tu veux acheter Chiarine, voici, je te la vendrai, accordons-en : je ne veux, pour le present, en toucher l'argent ; mais, pour mon vin, tu mettras au panier ce que tu voudras, et ne me bailleras qu'une scedule, et Lene viendra samedi prochain querir le contenu d'icelle en te la rendant. » Cingar luy dit : « Qu'elle vienne, je la payeray bien ; mais amene la vache avec toy. Es-tu si fol ? Viens, laisses-tu Chiarine derriere ? — O, dit Zambelle, je ne le suis pas ! Ça icy, va là, chemine. » Ils entrent ensemble en l'ouvroir du vendeur de paniers, et Cingar en achete un et met dedans trois barbeaux, lesquels ont au ventre des œufs de telle vertu, que, si vous en mangez, vous aurez le flux de ventre à bon escient. Puis, prend une escritoire et du papier en presence de tesmoins, et escrit en iceluy à rebours, à la mode des Hebreux, ceste scedule : « Zambelle, fils de Berthe Pannade, a vendu à Sadoche, Juif, une vache, pour laquelle il promet payer samedi prochain huit florins de Rhin, presens Caroie, Bergnacque, Mango, et Hierosme, Prestre. En signe j'ay apposé mon nom : SADOCHÉ. » Cela fait, il plie un papier et y met son scel. Et met sur l'espaule de Zambelle le panier et le renvoye chez soy, en retenant Chiarine et la scedule. Zambelle, pour la pesanteur de son panier, sué d'ahan, chemine toutesfois joyeux, pensant avoir faict un grand gain. Cingar s'en retourne vers son Juif, et luy rend ses vestemens en reprenant son gage, et, qui plus est, il luy vend Chiarine, pour laquelle il tire de luy huit ducats, luy remontrant qu'icelle estoit pleine et devoit bien-tost avoir son veau.

Ayant receu son argent, il s'achemine vers Cipade et *advance* par le chemin Zambelle, prenant les petits des-

tours qu'il connoissoit, et rencontre Zambelle tout sueux sous sa charge et soufflant en assez bonne mesure; mais ce travail n'est point ennuyeux à un cœur alegre. Cingar, passant outre, ne fait semblant de l'envisager; mais Zambelle, l'advisant, s'arreste sous son fardeau et l'appelle : « O Cingar, où vas-tu? Arreste un peu! » Cingar se tourne : « Qui est-ce qui m'appelle? dit-il. Ha, certes, gentil Zambelle, je ne te reconnoissois point sous ce pamiot : Qu'as-tu dedans? » Zambelle luy respond : « Il est besongne que je trafique de mon bien. Je suis marchand, je vends, j'achete de tout; mais te souviennes des quatre herils de merde que tu m'as promis. — N'en fais point de doute, dit Cingar, on te tiendra promesse. Qui sera plus riche que toy avec telle matiere? Je ne te voudrois pas tromper, mon cher Zambelle Pannade : assure-toy d'avoir ce que je t'ay promis une fois. Penses-tu que je fuisse tiré de la prison, où tu estois, prest à estre pendu, si Cingar n'eust esté ton amy? Sois certain que tu l'as estumé à jamais pour amy. Ce sont veritablement parolles; mais tu en as fait l'épreuve. Or, dis-moy, que portes-tu? Quelle marchandise as-tu trouvée? » Zambelle luy dit : « Mon pamiot a prins des poissons, lesquels ma femme mangera; comme elle en a envie, estant grosse d'un petit enfant, pour laquelle je laisserois toute besongne, afin de luy trouver ce qu'elle desire de manger; autrement, elle perdrait le fruit de sa grossesse. — Tu fais, dit Cingar, une bonne œuvre; car tu dois secourir ta femme, principalement quand elle est grosse; car, estant en tel estat, elle est excusée de mettre la main à la pasta pour s'apprester à manger, parce qu'elle en pourroit avorter, et jetteroit son enfant mort comme un abortif. » Zambelle, pour ce mot *abortif*, pensoit que Cingar eust dit *boutir*, qui signifie *beurrée* : « O, dit Zambelle, lors elle ne fera plus de beurre; car elle a vendu sa vache Chiarine : le bigle Sadoche la vient d'acheter. Adieu ce pendant, Cingar, jusques au revoir. »

Il arrive, bien las, à la maison, en laquelle il ne trouve pour lors sa femme, qui estoit allée à l'Eglise à confesse, ou faire autre chose, et avoit emporté la clef du logis et bien fermé ses huys, de peur des larrons. Zambelle se descharge et avoit grande envie de fricasser en la poêle ses poissons; mais, ne pouvant entrer, ni par la porte, ni par la fenestre, il se gratte la teste, il se fasche et se met à demy en cholere. Et, à force de se gratter, il reveilla si bien son cerveau, qu'il trouva un moyen d'entrer; et, pour cet effect, il prend une eschelle, avec laquelle il monte sur la couverture de son magnifique logis et met le pourpoint bas, et commence à oster les tuiles pour se laisser couler dedans. Cependant arrive la femme, qui venoit de se bien confesser à un Jacobin. Icelle, voyant sa maison découverte et les chevrons remuez de leur place, et entrant dedans, cherche par tout, et trouvant son homme : « O Dieu ! quel degast est cecy ? Ha bourreau ! s'escrie-elle, ha ! mal-heureuse beste ! A la mienne volonté que je te veisse maintenant rompre le col ! Que fais-tu là ? Dis, poltron, faitneant, quel diable te pousse ? O Dieu ! à quel mary ay-je esté mariée ! Que n'ay-je esté plustost mariée au grand diable ! Ha ! que maudit soit le jour, auquel ma mere Agnez me dit : « Tu auras, ma fille, Zambelle pour mari. » Que fais-tu là ? veux-tu laisser cela, meschante beste que tu es ? Tu descouvres encore ma maison ! Ha ! malheureuse que je suis ! Descend vistement, descend, lourdaut ! » Zambelle fut bien estonné et s'attendoit d'estre frotté à bon escient à coups de baston : et, en descendant de l'eschelle, disoit : « Ha ! Lene, pardonnez à vostre mary : l'envie que j'avois de faire cuire ces poissons a esté cause de faire cecy. » Mais icelle, toute transportée de furie, ne prenant pied aux parolles de ce miserable, pousse de sa force l'eschelle contre bas, tellement que l'autre descendit plus tost qu'il ne pensoit, et donna du cul en terre sur des pierres fort rudement. « Ha ha, crie-il, ha, mon Dieu, pardonnez-

noy! je vous prie, ma seur, tuez-moy, j'en suis content, si je fais plus telles choses : pardonnez-moy! » Mais, étant ainsi tombé, Lene avoit sauté sur son ventre et luy fouloit bien la trippe, et le coignoit durement et de coings et de pieds. Les voisins viennent et accourent au bruit, et trouvent encore le pauvre Zambelle sous les pieds de ceste diablesse.

Toutesfois, ce n'estoit point merveille. Car la chose n'estoit point nouvelle, ayant accoustumé d'épousseter tous les jours ce malostru, en ceste façon, ainsi qu'on en voit plusieurs estre traitez comme luy, lesquels je n'estime pas estre hommes, mais gros buffes. Les voisins demandent la cause : Lene leur compte. Mais, quand Tognazze, qui estoit là venu, et les autres aussi, eurent entendu de Zambelle le trafic qu'il avoit fait du panier et de ce qui estoit dedans, ils plaignoient fort le travail de Lene n'estre sans un grand ennui. Et, par les plus sages, fut pleurée la perte de Chiarine. Mais, pour tout cela, Zambelle, n'estant à grand'peine échappé du baston, ne laisse de vouloir achever ce qu'il avoit envie de faire et fait cuire ces barbeaux, et en mange les œufs et nettoye tout, puis s'en va aux champs pour bescher des naveaux : et cependant Cingar, par un autre chemin, vient à Lene, lequel avoit déjà entendu toute ceste farce, et, en pleurant, feint estre fort attristé de tout cecy. Il blasme Zambelle de ce qu'il est ainsi sans gouvernement et de ce que la longueur du temps ne luy apporte aucun jugement. Lene, pleurant plus fort, luy raconte ses grandes pertes, et comme pour une vache il n'a rapporté qu'un panier : et, qui est encore le pis, il ne sçait à qui il l'a baillée. « Voila une mauvaise chose, dit Cingar ; mais ne bougez, Lene, j'espère que vous aurez ou la vache ou l'argent. Je ne vous faudray à ce besoing, assurez-vous-en sur moy. J'iray à la ville et retrouveray Chiarine. »

Cela dict, et songeant à son vieux mestier, s'en va vite trouver Zambelle à sa besongne. « O pauvre,



dit-il, tu as fait le maraut. Tu as perdu l'argent et la vache, fol que tu es : ce n'est là grand esprit : ce n'est pas là un bon avis, gros marroufle. Je voy bien que tu n'as point de sel en ta teste : quand auras-tu quelque sentiment ? quand aiguiseras-tu ton esprit, gros buttier, gros asne ? Je suis las de t'avoir tant de fois remontré comme il faut vivre. Mais, dis, sçaurais-tu cognoistre l'homme, qui s'est mocqué ainsi de toy, en te donnant un panier et retenant ta vache ? — Ouy da, dit Zambelle, je recognoistray bien la vache ; car elle a deux cornes en teste, et deux gentilles oreilles, et soubz le ventre elle a son pis. — Mais, dit Cingar, l'acheteur de la vache Chiarine, le pourrais-tu cognoistre et me le montrer, dis-moy ? — Hem, dit Zambelle, mon amy, je ne vous avois bien entendu. Je pourrais bien cognoistre le larron : il n'a point de cornes en teste ; mais quand il chemine il cloche, et, regardant, il tourne ses yeux l'un d'un costé, et l'autre de l'autre, et a, comme Tognara, une grosse bosse sur l'eschine : et son bonnet est de couleur comme la foire d'un enfant. — Je sçay, respond Cingar, qui est celuy que tu veux dire. Allons, par le corps saint Pierre ! il faudra qu'il te rende la vache, ou je tueray le ribaut. — Laisse là ta marre, vien, allons vite à la ville ! »

Ils s'acheminent ensemble. Zambelle, courant, cernant la trippe, et est contraint mettre cul bas pour fumer la terre : parce que les œufs des barbeaux qu'il avoit mangés brouilloient ses boyaux autant que s'il eut avalé sept scrupules de Diagredi. Cingar se haste, et se fourre parmy le peuple, cheminant hastivement, nonobstant la presse des uns et des autres, qui estoient dedans les ruës, voulant aller vers la demeure des Juifs, qui est en entrant la porte de la ville à main gauche. Toutefois, de propos deliberé, il print son chemin par une petite ruelle à main droite tirant vers Sainte-Gade : puis, passant par l'Hospital, et par l'église de Saint-Leonard ; et, en

ces quartiers, passe par plusieurs petites ruelles. De là il s'en vint au couvent des Nonnains de Carette, et puis aux Cordeliers, et, outrepassant Tous-les-Saincts, voulut voir Saint-Marc, là où, en passant, il gagna devotement les pardons.

La foire pressoit jà cependant Zambelle; il pettoit, et roussinoit, et à grand peine se pouvoit-il retenir, mais l'avarice l'empeschoit de jeter dehors à pure perte telle marchandise, laquelle il pensoit estre son bien. Il serre le portuis tant qu'il peut, et ne peut neantmoins si bien faire, que le vent de Siroc ne fasse passage, après lequel quelquefois la pluye sort. Pour cela, Cingar ne l'arreste; mais tousjours le haste. Il visite l'église de Saint-Sebastien, et passe par un lieu fangeux qu'on nomme Chantierine. Puis, viennent à la porte Tiresie, laquelle le menu peuple surnomme de Ceresie, par laquelle les hommes ne passent sans buletin. Zambelle passa sans contredit, portant derriere son buletin bien ensaffrané : car de pas en pas le villain laschoit tousjours quelque chose. Ils passent la place de la foire, et viennent enfin au pont d'Arlot, ainsi que les Carmes l'appellent, puis se tournent vers la ruë des Juifs, ayant Cingar fait en ceste façon un beau tour par la ville. Zambelle arrive, après tant de destours, dedans la Synagogue, et ne pouvant plus endurer l'oppression de son ventre, s'accroupissant, jette tout dehors, et, se relevant, dit : « O Cingar, en quoy porterons-nous ceste matiere-cy ? — Advisons premierement, respond Cingar, à recouvrer Chiarine, et puis nous acheterons un baril pour cet effet. Nous voilà arrivez entre ceste canaille de Baganaie. Te souviens-tu de bien regarder, entre ces bonnets jaunes, si tu pourras voir ton larron de vache ? » Et, ce disant, arrivent devant la boutique de ce borgne Sadoche. « O mon amy Cingar, dit lors Zambelle, voilà le galand : voilà le borgne, qui a acheté Chiarine. C'est luy qui me bailla le panier. » Soudain Cingar, avec une contenance brusque,

et un visage asseuré, entre en ceste bouticque, et tira poignard, en le tenant de la main droite, en mettant l'autre main sur le collet de Sadoche, luy crie : « Le patarin, patarin, ribaut, penses-tu ainsi pippe bonnes gens, qui sont chrestiens ? Ce pauvre homme t'a vendu une vache, et tu luy as baillé en payement panier et quelque meschans poissons, qui luy ont fait jeter tous les boyaux dehors. Il vouloit une assurance, et, au lieu, tu luy as seulement baillé un corbillon ; et, en le trompant ainsi, tu as agné pour peu la vache et le veau. Rends-la viste sinon je te couperay le col ? »

Le Juif fut soudain si saisi de peur, qu'il ne put parler ny respondre à telles menteries. Cingar : laisse en repos, le pousse, gronde fort contre lui plusieurs s'amassent à ce bruit : on demande la fin de ce debat. Cingar, au lieu de la verité, prouve ce qui estoit faux : son eloquence surmonte le droit et l'équité cede au fil de la langue, et la cause mieux disant est soustenuë. Mais, après que Sadoche eut un peu reprins ses esprits, enfin il luy dit : ne sçay certes ce que vous dites : vous m'avez vendu une vache, et non ce paysan ; et vous en avez eu huit ducats. — Il n'est pas vray, dit Zambell n'est pas ainsi. Ha ! borgne de Diable, je te cognois c'est toy-mesme qui as ainsi le costé mal basti ; qui as ainsi les yeux faits, et qui portes une mesme bosse ne sçaurois le nier, celui qui a vendu le panier pourra tesmoigner : qu'on le face venir ! »

Cingar le fait appeller. « Hola, marchand, tesmoigne nous icy, qui est celui, à qui tu as vendu un panier ce jour : n'est-ce pas à ce marroufle de Juif ? Dis vite. N'est-ce pas à ce boiteux ribaut ? Dis ce qui en est. N'est-ce pas à ce diable de bossu, n'est-il pas ? Qu'en dis-tu ? » Le marchand respond : « Il est ainsi. Veut-il nier ? O Dieu ! il se faut bien garder de »

Nole, Beltrasse, Evêque de Cipade, avoit canonisez, lo que les paysans s'assembloient desjà au quarroi. Il n'avoit aucun qui se souciait de sa besche : chacun avoit quitté la charruë, et tous ne songeoient qu'à complaire à leurs amoureuses. Ils prennent leurs beaux chapeaux de paille, s'accoustrent proprement, se peignent, se bannissent le front d'une bande bien blanche, chaussent de chausses, ou des braies bien faites, lesquelles, espargnées pourroient durer mille ans. Les jeunes gens plus et grands du village, qui se sentoient plus fiers à cause de leur bien, et plus audacieux pour l'abondance de la récolte ordinaire de leurs fruicts, portoient, à tels jours de festin de belles chausses attachées tout autour d'esguillettes, pourvus ranger commodement leurs chemises delicatelles, lesquelles leurs maistresses et amoureuses ont faites cousûes. Mais, avant, on sonne la cloche pour chanter la Messe ; et maistre Jacob s'appreste pour la dire. Cinq avoit prins le gajot d'un mouton, et l'ayant remply sang, l'avoit accommodé subtilement contre la gorge Berthe, le couvrant si proprement de son collet blanc selon la coustume, que vous eussiez juré qu'il n'y avoit aucune pipperie, et font leur complot ensemble de se tendre l'un l'autre avec leurs parolles.

Cependant maistre Jacob, après avoir amassé tous les autres prebstres de la paroisse, commençoit à gorge déployée à chanter la Messe, et les autres le suivoient, et grands cris ; ils despeschent incontinent l'Introit, tellement quellement, et viennent aux *Kyrie*, lesquels, avec un bon ordre, ils contre-pointent autant, et aussi de même, que si Adrian<sup>1</sup>, Constans<sup>2</sup>, et Jacquet y estoient.

Quenet et autres bienheureux dont les noms se trouvent dans les écrits de Rabelais et d'autres écrivains facétieux, mais qu'on chercherait en vain sur le calendrier.

<sup>1</sup> Seroit-ce Adrian Villart, mentionné parmi les musiciens de la cour, parle Rabelais (nouveau prologue du livre IV) ?

<sup>2</sup> *Constantio Testi*, nommé dans Rabelais ainsi que Jacques Bercan.

moins et de la crierie de Cingar, il ne fut cond de desbourser encore huit ducats, ou de rendre che. Icelle fut enfin renduë à Zambelle; et Cingi quelque argent pour sa peine.

Voilà comment Zambelle recouvra sa vache, laq comme on dit, de la poisle tomba au feu. Icelle, arrachée de la griffe des Juifs, aussi-tost fut devoré des moines enfrocquez. Dis, je te prie, Comine, la de ceste miserable Chiarine. Il y a un lieu à deux pas de Cipade, lequel, selon que recite l'histoire nommé Motelle, qui est un petit village pour le p maisons qui y sont; mais a un beau et grand te Là y a une vieille Eglise, ayant ses murailles à rompuës, en laquelle font le service quelque soz moines, et est par eux gouvernée comme est un verne par des Brodes et Allemans. Soubs quelle re vivoient, je n'en suis certain : mais, ainsi qu'on p appercevoir avec de la lumiere, on trouvoit qu'un m frere Stopin, qui pour lors sembloit estre la splen de l'Eglise, avoit reformé le convent, et rempli de freres Frappars, desquels si je voulois descrire les n porcins, je craindrois apporter un trop grand sca aux bons Religieux, ausquels pour la mauvaise vi autres pourroit advenir faute de pain et de vin, leur pitance ordinaire, ne recevans plus rien des laicz. Iceluy enseigna à ses moines les preceptes de cuisiner et les passa docteurs en l'art de larderie deux freres Stopins, de ceux qui demeuroient en cé vent, puans tousjours le lard, ne sçay pour quel s'estoient mis lors aux champs, trottans du pied aucune mesure, ayans la teste levée en regardans autour, et ès environs d'où ils passoient, donnant très-mauvais exemple aux simples geus, estans esholascifs, faitneans, sans entendement, n'ayans tousj l'esprit tendu qu'au mestier de ruffiennerie et gueus

*Pendant qu'ils alloient visiter les commerces, ils :*

noient de l'ordonnance du Vieil Testament, qui commandoit de ne laisser aucun morceau au lendemain.

Après donc qu'ils eurent avallé toutes ces viandes, jetté les os sous la table, ils se levèrent plus cuicts que crus, estant leur pot bien plein du bouillon de la bonteille : et s'en vont sous la saussaye, où la cornemuse invitoit chacun d'aller. Maistre Jacob, tenant en sa main tous les deniers qu'il avoit receus à l'offerte, faisant baisser la platine, les donne tous aux cornemuseurs, et leur commande de sonner la pavane, et puis, prenant une belle fille, nommée Pasquiere, commence à danser ; mais grand'peine pouvoit-il mouvoir son ventre plein. Cingar, qui estoit là present, ne se pouvoit tenir de rire voyant danser Maistre Jacob. Un paysan, qu'une mouche avoit piqué sous la queue, s'en va vers Berthe et luy demande si elle vouloit danser. Cingar, appercevant cela, luy fait signe de l'œil, comme il estoit rusé en son mestier. Berthe, qui sçavoit desjà bien ce que Cingar vouloit faire, accorde à l'autre, et, luy tendant la main gauche, se lève et va danser avec luy. Cingar, fermant un œil, estant et avisé, regarde Berthe et ce qu'elle faisoit, ainsi qu'ils avoient convenu ensemble. Celle commence à frotter légèrement la main du galant, comme on fait quand on veut faire une secrete declaration d'amour. Ce gentil compagnon, sentant une certaine allegresse s'estendre par tous ses membres, dansoit plus légèrement, avec ses deux pieds joincts, faisoit en l'air des sauts de bon courage, et n'eut voulu lors avoir le cul dans une ruche de mouches à miel. Berthe, considerant ses gestes, jouoit d'orgues avec ses menus doigts sur la main du compagnon, en la serrant quelquefois, et, la frottant plus souvent, elle feint de soupirer. Le compagnon croit qu'il y a l'amour, tellement que, se sentant chatouillé, il la chatouille aussi de ses doigts en sa main ; et le pauvre rôtlotru croit à la bonne foy estre aimé. Ils se retirent *enfin ensemble un peu loing de la compagnie et d*

as tiré, et alongé la queue par derriere. » Zambelle luy respond : « Je ne suis point barbier, et ne scaurois raser le poil à ceste vache, mais bien luy tirer le lait. — Dis plustost, replicque Roch, chevre, et non pas vache. — Je ne diray pas, respond Zambelle, une mensonge ; c'est Chiarine ma vache. »

Frere Roch fait semblant de se mettre en cholere, jure et dit : « Veux-tu jouer ceste beste, que tu nommes vache, contre huit escus, laquelle je dis estre une vraye chevre ? Veux-tu accorder cela ? — Ouy, dit Zambelle, je le veux, desbourse argent : s'il se peut prouver que ma vache ne soit vache, je ne seray plus Zambelle, ny Chiarine vache ; et tu gaigneras la chevre, si Chiarine est chevre. — Je suis content, dit frere Roch, mais qui pourra vuider ce differend ? Voicy un Religieux. » Sur ceste gageure, que frere Baldrach oyoit de loing, frere Roch parlant haut tout exprès, iceluy sort dehors son embusche, et, faisant comme le vieux renard qui se cache dedans le buisson pour gripper la poule, se leve doucement et marche avec une gravité et sembloit un *sanctificetur*, ayant un panier à son costé. Approchant près de ces gageurs, Roch l'appelle : « O mon pere, je vous prie de venir un peu jusques à nous, et de vouloir user d'une sainte charité en nostre endroit, si telle est en vous ? Jugez-nous icy d'un differend qui n'est pas petit entre nous deux : Cestuy-cy s'opiniastre, ainsi qu'est la façon des paysans, en ce qu'il dit que ce n'est pas une chevre qu'il meine, et jure que c'est une vache. Qu'en dit votre Reverence ? » Baldrach respond : « Il n'y a aucun doute que ce ne soit une chevre : un aveugle le diroit. Et toy, pauvre homme, comment oses-tu dire que ce soit une vache ? Va, tu es un fol. As-tu fait gageure d'aventure contre cestuy-cy ? — Ouy, dit Roch, j'ay mis huit escus contre la vache. » Baldrach conclut : « La chevre est donc perduë selon mon jugement. » Et ainsi Zambelle se trouva desaisi de sa chere Chiarine, laquelle les Freres menerent au couvent de Metelle.

Cependant Cingar venoit tout seul de la ville, et trouvant Zambelle pleurant comme un enfant : « Que fais-tu là, luy dit Cingar ; que pleures-tu ? Où est ta vache Chiarine ? » Zambelle luy respond, en faisant une grande exclamation : « Ha ! je suis mort ! ha ! je suis mort ! je suis mort tout à fait ! Ma femme me tuëra, malheureux que je suis ! » Cingar, en riant, luy dit : « Où est demeurée ta vache ? — Le cancre, respond Zambelle, te puisse ronger le nez ! Il n'y a plus de vache Chiarine : tu m'as fait rendre une chevre pour une vache. — Qui est-ce, dit Cingar, qui te fait accroire que Chiarine soit chevre ? » Zambelle respond : « Un Religieux me le vient d'asseurer tout maintenant. Il porte un cappuchon et un bissac sur son dos, et de grosses patinostres de bois. Il a une barbe de bleu et est ceint d'une sangle. Il tient un breviaire en sa main droite, et de l'autre il porte un panier. Iceluy a jugé que ma vache n'estoit point vache et l'a nommée chevre : ce meschant borgne nous a rendu une chevre et a retenu la vache. La chevre Chiarine nous a esté baillée ; mais la vache Chiarine a esté enlevée. Nous avons premièrement perdu une vache et secondement une chevre, et tu es seul cause de ma perte. — Ha, ha, dit Cingar, pauvre misérable, tu crois donc à un Moine ? As-tu adjousté foy à un tel frere Lambin ? qui, s'il est meschant, il n'y a meschanceté au monde qu'il ne commette. Allons, le cancre me mange ! je te feray rendre la vache. » Car il pensoit bien que ceste tromperie estoit venuë par le moyen de ces Moines, qui renient mille fois leurs conrornnes, lesquels il cognoissoit, sous ceste cappe monachale, bien aises de trouver nappe mise et de remplir le sac de leur ventre de bons vivres. « A leur occasion, disoit-il, les gens de bien, les personnes illustres, ceux qui sont sortis de noble sang et qui sont pleins de bonne lèttres, et qui portent un mesme habit qu'eux, sont travaillés de mocquerie, souffrent des hontes grandes, tellement que les Moines, les freres et les bons Religieux



sont maintenant que la fable du peuple pour la faute des faitneans et poltrons. »

Pendant que Cingar degoisait en cholere telles paroles, maistre Jacob se presente, lequel autrefois avoit esté Chapelain d'Arene. Cestuy-cy se vantoit qu'il ne sçavoit ny l'art, ny la façon de bien vivre, et le montrait par effect. Il estoit prestre d'une Eglise, laquelle vous eussiez dit estre un cabaret, si vous eussiez veu les murailles tant dedans que dehors escrites de plusieurs devises et barboüillées de sales et ordes figures, ainsi qu'on dit que la muraille blanche sert de papier aux fols. Au dedans vous sentiez le pissat de chiens et de femmes, et à l'entrée vous voyiez de belles cailles Lombardes. Je ne sçay qui estoit le simple Evesque qui luy avoit donné les ordres et permis de celebrer la Messe. Entre les autres vertus qu'avoit nostre messire Jacob, il estoit plus sçavant qu'aucun mouton. Iceluy, allant à l'eschole, y avoit passé beaucoup d'années sans pouvoir apprendre une seule lettre, et fallut apprendre ce maroufle, en l'envoyant à Boulongne pour estudier avec une telle dextérité : La premiere lettre de l'Alphabet est A. Icelle, comme capitainesse de toutes les autres, luy fut aussi enseignée la premiere sous la representation d'une esquierre ou d'un compas, duquel se servent les Charpentiers, les Astrologues et Philosophes, quand ils veulent tirer des lignes en rond, en long ou de travers, avec lesquelles on marque toutes sortes de formes. Jacob, par ce moyen, apprint ceste premiere lettre; mais il ne la pouvoit prononcer, et, pour cet effet, on luy bailla un asne pour precepteur, lequel, à force de braire *a a, a a*, luy apprint de la prononcer. La lettre d'après, qui est B, et assez cogneue aux Grecs, fut incontinent par luy apprinse et sans peine, parce qu'elle ressemble à ces fers qu'on met aux pieds des larrons, des meurtriers et meschans qu'on tient en prison, et luy-mesme y avoit esté autrefois attaché pour avoir violé une fille; et, pour la sçavoir bien dire, on luy

soit feindre la voix d'un mouton, *bai, bai*. Quant à C, l'apprint en contemplant l'ause d'une seille ou d'un ruderon, laquelle il cognoissoit assez pour avoir gardé pourceaux, et leur avoit fait et porté souvent des aumones, et la prononçoit assez aisement, parce que les Ciliens disent *Ce, ce*, quand ils appellent leurs porcs. Luy fut fort aisé à apprendre par cœur à raison qu'il n'est accoustumé de blasphemer Dieu; et neantmoins on l'apprint encore par un autre moyen, à sçavoir par le son des cloches quand elles sonnent *din don*. La cinquième, qui est E, avoit esté figurée à Jacob sous la ressemblance d'un arc bandé sur lequel est la fleche posée: étant fait clerc tonsuré, il apprint à la prononcer autant *Kyrie*; par ce que les clercs repetent souvent, et E. Quant à F, il eut tousjours peur de ceste lettre, parce que c'estoit le commencement de ce mot *fourche*, ce nous disons *gibet*, auquel il avoit merité monter plusieurs fois, et autant de fois qu'il avoit forgé de faux monnoies avec Cingâr. Il ne peut apprendre à prononcer G, parce qu'il avoit la langue grasse, et pour ceste cause il bégayoit *Loria in excelsis* et non pas *Gloria*. Il ne se soucia point de H, à raison que, suivant le Doctrinal, les lettres n'ont aucun esgard à icelle. Quant à l'I, pour le tenir en son esprit, on luy proposa le clochier droit et haut de Saint-Marc, en la cime duquel y a un Ange qui tourne çà et là, selon le vent qui le pousse; mais la prononciation luy fut apprinse par le hennissement d'un cheval ou d'un poulain, quand il dit *I, i, i*. Pour K, il le lui enseigna là, parce qu'il ne le pouvoit non plus prononcer que le G, et disoit qu'il le falloit laisser pour le derriere au lieu que pour le devant. Il apprint L, pour la ressemblance qu'elle a à la faux, avec laquelle on faulche les herbes, et comme est celle qu'on donne à la Mort, quand on la dépeint sur les murailles. La flute luy en apprint la prononciation, quand il se trouvoit souvent aux danses de son village avec les autres paysans, l'oyant chanter *lu lu*.

M luy fut montrée par son Magister avec une gentille façon ; il luy démancha une fourche de fer à trois dents, avec laquelle on charge le fumier. Quant à N, on luy presenta, pour l'apprendre, deux fourches sans manches estans l'une contre l'autre mises à l'envers. Et icelle, à quelque temps de là, mit fin à l'estude de maistre Jacob : car il fut pendu entre trois beaux piliers. La cause du sujet fut la lettre O, laquelle, estant ronde, estoit en grande recommandation à ce prebstre, s'employant souvent à forger sa faulce monnoye. En après, il disoit ses Messes toutes d'une sorte; et n'eust sçeu former le signe de la croix. Entre *Confiteor* et *Amen*, il n'y avoit pas grande distance, ne songeant qu'à la fin. Car il ne faisoit que commencer *In nomine Patris*, qu'en trois sauts il estoit à *Ite Missa est*. Si, au milieu de la Messe, il s'arrestoit quelquefois au *Memento*, il n'estoit ravi qu'en pensant à l'oye qui se rostissoit, craignant aussi que le chat meit la patte au plat. Il chantoit souvent deux Messes le jour et emportoit pour soy l'offerte que faisoient les paysans pour les trépasses, sans en rien laisser au Curé ou à son Vicaire. Il vendoit tous les calices d'or et d'argent qu'il pouvoit desrober, et despendoit son argent en rongnons de veau, dont il estoit fort friand. Il n'eust pas reblanchi ou renouvelé en cent ans les corporaux ; aussi peu les serviettes et nappes de l'autel, lesquelles estoient toutes rongées de souris et tachées de vin ; il n'y avoit nappe de cabaret qui ne fut plus blanche. La table, sur laquelle goustent une bande de Lansquenets, est plus nette, quand ils exercent à l'envy leur trinc et brindes. Il confessoit pour trois ou quatre deniers les meurtriers, assassinateurs, larrons et tels meschans, et les absolvait de la peine et de la coulpe. Jamais ne voulut avoir de vieilles pour chambrières, disant que telles femmes avec leur bave ne font qu'abreuver la viande et ont tousjours les oreilles sourdes et le cul lasche ; mais, par sur tout, une jeune chambrière luy plaisoit, de laquelle il avoit tiré

huit garçons, disant qu'il avoit besoin de clercs qui pussent répondre *Kyrie* et *Ora pro nobis*.

Or Cingar l'aperçut, et l'appella : « Holà ! messire Jacob, où va ainsi si vite votre prudence ? » Il répondit : « Je m'en vay à Motelle ; car les saints et beats per m'ont invité d'aller souper à ce soir avec eux. » Cingarluy demande : « Qu'ont-ils de bon pour souper ? — ont arrêté par entre eux, dit-il, de manger une vache toute entière avec la peau. » Incontinent Zambelle s'écria : « Ha ! cancre ! seroit-ce bien, ô Cingar, Chiarine ? — Nous irons tout de ce pas, répond Cingar, et sçavons si la vache est devenuë chevre : car si Chiarine est redevenuë vache comme elle estoit auparavant, il n'a doute que tu ne sois aussi Zambelle ; mais, si Chiarine est chevre, tu seras un autre, et ne seras point un autre vache. — Et qui seray-je, dit Zambelle, si Chiarine est chevre ? — Qui seras ? répond Cingar ; tu seras un bœuf, ou quelque gros sommier. » Ils arrivent en aux portes de la sainte Abbaye, et n'estoit point besoin de frapper à la porte ; car l'entrée n'est défendue par personne, hommes et femmes y entrent et en sortent toute heure, et ce convent n'est jamais sans bons compagnons, mais les reçoit tous. Cingar, Zambelle et messire Jacob entrent ; et ne se présente aucun, qui dise : « Holà, où allez-vous ? » On ne voyoit, par tout le convent, et par les cloistres, que mille ordures, avec une grande puanteur de merde, et les araignées pendues et attachées par tout. En ce lieu il n'y a aucune sobriété, nul silence, nulle discipline : mais le vie qui s'y meine est semblable aux pourceaux, ou bien à la vache de Zambelle, laquelle pour lors ces Motellois devoient manger avec la peau et tout.

Cingar les trouva en certain quartier reculé, estans en bonne troupe tout autour de cette vache rostie, estoient environ vingt ou trente de ces freres. L'un à l'espaule, l'autre à la cuisse : un autre tient un

et un visage assuré, entre en ceste boutique, et tirant un poignard, en le tenant de la main droite, en mettant l'autre main sur le collet de Sadoche, luy crie : « **Larron, patarin, patarin, ribaut, penses-tu ainsi piper les bonnes gens, qui sont chrestiens ? Ce pauvre homme-cy t'a vendu une vache, et tu luy as baillé en payement un panier et quelque meschans poissons, qui luy ont quasi fait jetter tous les boyaux dehors. Il vouloit une scedale pour son assurance, et, au lieu, tu luy as seulement baillé un corbillon ; et, en le trompant ainsi, tu as gagné pour peu la vache et le veau. Rends-la vistement, sinon je te couperay le col ?** »

Le Juif fut soudain si saisi de peur, qu'il ne pouvoit parler ny respondre à telles menteries. Cingar ne le laisse en repos, le pousse, gronde fort contre luy, et plusieurs s'amassent à ce bruit : on demande la cause de ce debat. Cingar, au lieu de la verité, prouve tout ce qui estoit faux : son eloquence surmonte le droict, et l'equité cede au fil de la langue, et la cause du mieux disant est soustenuë. Mais, après que Sadoche eut un peu reprins ses esprits, enfin il luy dit : « **Je ne sçay certes ce que vous dites : vous m'avez vendu une vache, et non ce paysan ; et vous en ay donné huit ducats. — Il n'est pas vray, dit Zambelle, il n'est pas ainsi. Ha ! borgne de Diable, je te cognois : c'est toy-mesme qui as ainsi le costé mal basti ; qui as ainsi les yeux faits, et qui portes une mesme bosse. Tu ne sçaurois le nier, celuy qui a vendu le panier en pourra tesmoigner : qu'on le face venir !** »

Cingar le fait appeller. « **Hola, marchand, tesmoigne-nous icy, qui est celuy, à qui tu as vendu un panier ce jour : n'est-ce pas à ce marroufle de Juif ? Dis verité ! N'est-ce pas à ce boiteux ribaut ? Dis ce qui en est : n'est-ce pas à ce diable de bossu, n'est-il pas vray ? Qu'en dis-tu ?** » Le marchand respond : « **Il est ainsi : le veut-il nier ? O Dieu ! il se faut bien garder de bigner,**

condition toutesfois, que toutes et quantes fois que  
voudra rendre ladite somme à Zambelle, iceluy  
seu rendre ledit cousteau, et ne retenir par-devers  
le relique, auquel appartient faire construire une  
chapelle en l'Eglise, en laquelle ardroit tousjours  
sape, et sur les murailles de laquelle on peindroit  
racles advenus par son moyen, tant ceux qui sont  
, que ceux qui se feront cy-après. » Zambelle cher-  
trouver deniers, veut vendre tout ce qu'il a, sa  
a, sa femme Lene et soy-mesme. Il n'a point  
l'acheteur, et le badaut vend ce qu'il peut à Bru-  
à Lanfranc. Schiamine acheta sa maison, et les  
autres acheterent le reste, les marres, les beches,  
z, les rasteaux, les barils, les coqs et poules, les  
, avec mille vetilleries de mesnage. Lene, au re-  
tout autre paysan, fut engagée pour neuf sols à  
re Jacob; et ayant Zambelle amassé de toutes  
les trente ducats, il les baille à Cingar, lequel les  
n sa bourse, et, en flechissant fort bas le genouil,  
uille le cousteau en la presence de Briosse, qui en  
l'accord. Ce Briosse estoit Notaire, bien entendu à  
ber, et nay pour escorcher les paysans: car il avoit  
urs en sa bourse sept ou huit faux tesmoings,  
a droit ne demandoient que le feu, il y avoit long-  
. Si Nature luy eust donné autant de mains que  
nos nourrist de Juifs Baganaies, que la Romagne  
tous les ans des larrons, on les eut toutes cou-  
Briosse par jugement: car il avoit falsifié autant  
rumens, que la Marque envoie et distribué de fi-  
par tout le monde. Zambelle happe soudain ce  
au, et aussi avidement que feroit un febricitant,  
au, ou un affamé, un morceau de pain: mais le  
able se trouvera enfin avoir prins une grande fles-  
et avoir les mains pleines de freslons.  
and il fut venu chez soy, il voulut faire l'espreuve  
a cousteau. La premiere qu'il en feit fut sur Lene,

et la seconde sur Chiarine. En presence de plusieurs, il prend à l'impourveu Lene et luy fourre ce cousteau au milieu de la poitrine, et de son corps la vie s'envola à la pure verité. Puis, il dit : « O mon cousteau ! He, suscite et remets en vie ma femme ! Je t'en prie, par la vertu de saint Barthelemy ! » Mais c'estoit autant comme s'il eust parlé à une muraille. Elle ne luy fait aucun signe de vie. Aussi, estoit-elle toute roide morte. Zambelle poursuit, baise le cousteau et puis dit : « O mon cousteau, je te prie : He, pourquoy Lene ne revient-elle en vie, comme nagueres vous avez fait ressusciter ceste poltronne de Berthe ? J'ai employé tout ce que j'ay peu pour t'acheter. Quoy donc ? Quoy donc, mon cœur, que fais-tu ? Ainsi me tromperez-vous, mon cousteau ? Mais ses veines et son poulx ne bat aucunement ! »

Alors un amas se fait de grand nombre de paysans, et s'assemblent ensemble les plus sages. Le Bossu faisoit le Consul, n'en estant point de plus caut que luy. Il estoit frere juré à Tognazze et n'eust rien entrepris sans l'advie de Tognazze. Cestuy-cy assemble tous les Cipadiens, et, s'estans tous assis devant Tognazze en grand nombre, au signe du Bossu, chacun tint bouche clause. Tognazze estoit monté sur un haut tronc d'arbre et commença ainsi à remner les levres : « Il est vray, Messieurs, qu'on nous a icy assemblez pour vous donner à cognoistre toute ceste cause. Nous sommes icy cinq pilliers de Cipade, Bertazze, Mengue, le Bossu, Cugnane, et moy Tognazze, qui sommes deliberez de garder le dicton du Catonnet<sup>1</sup> : Combats pour la patrie, si tu veux vivre sainement. Icy les femmes ny les petits enfans ne sont venus, desquels nous avons pleines maisons ; vous sçavez qu'ils sont moins capables de conseil. Vous estes tous hommes dez longtemps masques : vous êtes les defenseurs, vous estes la

<sup>1</sup> Recueil de sentences morales attribuées à Caton, et l'un des livres les plus répandus au moyen âge. Son autorité est invoquée plus d'une fois par Merlin Coccoaie.

arge et bouchier, vous estes l'espée de Cipade. Que vaut,  
 vous prie, Mantouë, sans nostre Cipade? Me voicy pre-  
 sent : je ne manqueray à la verité de ce qui est mien. De  
 roche je vous donnerai conseil, et, par effect, aide, vou-  
 ant bien exposer ma vie pour mes Citoyens. Partant, les  
 lesteurs vous font sçavoir ce que maintenant, comme  
 le passé, nous avons à questionner et debattre avec  
 les compagnons de Balde. Tousjours ces meurtriers, ces  
 assassinateurs, ces larrons et ces gens de diable, ont  
 cherché de rompre le repos de Cipade. Que les craignons-  
 nous? Quoy? dites : ne tenons-nous pas en prison enche-  
 vestré la lie et l'escume de tous les larrons, Balde? qui  
 est le chef, qui est le Roy, qui est le Prince des mes-  
 chans, n'est-il pas à la Cadene par la vertu de Tognazze?  
 Si la teste est emportée, que craignons-nous les autres  
 membres? Vous souviennne des questions et des plaids de  
 Caranze! Estant la force de Cugnane, si grand', qui est  
 ici present, et vous ayans aussi esprouvé, qu'il ne fait  
 gueres bon gratter ma panse. Qui est ceste malheureuse  
 sangne, qui est ce ver à chiens, qui ose exciter ces dia-  
 bles à chatouïller les mouches guespes? Les Medecins  
 vent-ils de leur bon gré chercher leurs malheurs? Cher-  
 chent-ils de la brigade et de la controverse? Nous leur don-  
 nerons de la brigade. Or sus, tenez-vous fermes, je vous  
 prie, soyez constans, mes freres : laissons-là le bien, lais-  
 sons la vie et nos propres enfans, laissons le pays, si aucun  
 veut assassiner nostre honneur : s'aïlle faire pendre qui  
 n'a soing de l'honneur! Il y a long-temps, ô Peres, que  
 vous me congnoissez estre Tognazze? Voicy present le  
 Dieu, par la vertu duquel Cipade a souvent triomphé de  
 Mortelle et a touché jusques au plancher du ciel. Qu'il aye  
 soin des armées comme Consul, jusques à ce que nous  
 ayons reduit à neant les bravaches de Balde. Vous avez  
 vu comment le pauvre Zambelle est demeuré la nourri-  
 ture des poux, achetant le cousteau de ce ribaut de Cin-  
 par, et comme il ne luy est demeuré pas seulement un



cordeau pour se pendre. Il a perdu sa maison, il a une femme, il a vendu toutes ses terres, ses chevres et toute autre chose qu'il avoit : et nous toutesfois (ô combien grande la honte qu'en souffre Cipade!), nous, dis-je, éprouvé tant de fois les ruses de Cingar, voilà, nous nous exposons encore l'oreille à ce meschant! Il fait tous les coups ou cela. Il derobbe icy, il derobbe là; il trompe chacun, il se mocque, il jure, il se parjure, et nous, braves gens, nous ne croyons de rien moins à luy saint Aloie, à saint Beuf ou saint Belin, tant qu'il endure patiemment ce ribaut! Croyez-moy, ô Perescripts, la victoire est à nous. Icy viendra Cingar; mettra au filet, le meschant; il fuit le gibet, il recule arriere; il sera neantmoins prins au trebuchet, et, à la traie, il se viendra prendre à la glus. J'ai dit. »

Lors Zanardin se leva de son siege, et, tenant ses mains sur ses hanches, après avoir, comme sage, compté deux et trois fois, ainsi parla : « O cancre ! comme a dit Barbe Tognazze, estant un autre pere Ciceron, grand Aristote, lequel avec beaux vers a chanté :

Ecrire faut aux petits clercs,  
Qui premier, de Troye aux bords verts,  
S'en vint descendre en Italie.

Mais je croy que Cingar ne sera jamais prins au filet. Vous sçavez la raison et n'est besoin que je la die. Il trompera et nous fera suer d'ahan; car qui est le plus qui voulust s'opposer à luy? Il y a un certain Ver Syre Pole, et iceluy n'est point du rang de pescheur de ce petit menu peuple de Mouran<sup>4</sup>; il n'est point querotier, qui aille crier : « A la barque ! » Mais est un homme de la race de Fasole, qui a tousjours tenu les premiers lieux du grand Conclave et a fait pendre un grand nombre de Caodefians. Cingar, malin, subtil, a de si longue

<sup>4</sup> Murano, petit port dans les lagunes de Venise, habité par des pêcheurs.

igné son amitié, qu'il obtient de luy tout ce qu'il veut ; moindre signe qu'il luy face, à sa simple parolle, et ainsi ce bon homme par le nez, comme on fait un âne. Pensons-nous d'aventure combattre contre saint arc ? J'ay dit mon advis, vous me pardonnerez. »

Soudain Cugnane saillit en place, en cholere. « Quoy, dit-il ? Que baves-tu, Zanardin ? Nostre Cipade n'estime pas Venise une figue, non pas cinq cerises. Quelle bravoure sçauroit faire saint Marc contre Cipade, encore qu'il ay l'espée nuë en la main, encore qu'il aye une longue barbe pendante jusques à l'estomach ? Saint Marc n'est point le Bossu, n'est point Cugnane, qui porte et barbe et espée ; mais plustost il ressemble à un mastin, et à ces grands chiens, qui avec leurs regards hideux espouvantent le peuple. Celuy qui porte une espée et une grand'barbe blanche, si tu ne le sçais, on le nomme saint Paul. Mais c'est nostre folie : nous voulons mesler avec nos affaires les Saints bienheureux ; ne veuilles escrimer avec les saints, dit le proverbe. »

Alors Gurrion print la parolle. « Je ne louë point cecy, dit-il, et n'endureray d'estre contraire aux compagnons de Balde aucunement, quand toutes choses seront certes considerées grossemment : ne pensez point avoir aucun secours de moy. » Lancefeuille, se levant tout choleré, luy respond : « Tu ne donneras point de secours ? Que dis-tu ? Penses-tu te separer d'avec les autres ! O, la grande perte ! Nous laisserons ceste entreprinse pour toy ? » Gurrion, impatient, luy replique : « Je croy, dit-il, et tiens pour certain, que tu laisseras à grand'peine ceste tienne entreprinse. Tous les jours iras, reviendras, remueras plusieurs affaires, et, pensant avoir tout fait, tu trouveras n'avoir rien fait, et toute ceste peine ne sera que pour tirer profit, non pas pour ce que tu veuilles defendre l'estat de Cipade ; mais pour rapiner, et derobber mille bons grands blancs à Cipade. »

*Les Peres du Senat, émeus pour telles parolles, bou-*

donnoient ensemble, et dirent : « Gurron, ta la toujours sale et mal nette, parle trop ! » Gian, Par Garofolol, et plusieurs autres excuserent Gurron ; en firent Girardet le Tanneur, Mengue, et Tonal. il fut arrêté (Gurron en crevant de dépit) d'envoyer Podestat le Bossu et Barbe Tognazze, pour avoir permission de mener en armes les compagnons ; et chacun s'en retourna en son logis.

Cependant Cingar est adverti par Gurron de la r tion du Conseil, fait et assemblé à la sollicitati Bossu et de Tognazze ; il s'en rit, et amasse auprès de bons et braves soldats : et, entre autres, Brunel y Gambe, Schiamine, Lanfranc ; Americ brule du de combattre. Galette aussi fait bien le brave : l'un une arbaleste et l'autre une pistole : Pizzanocque ti espieu : Scivalle un voulge : Jambon porte sur son e une grand'coignée, forgée de bon acier : Rigasse aussi une arquebuzé bien chargée de poudre, tout prest à mettre la mesche allumée en l'esmorche.

L'Aurore n'avoit pas encore chassé les tenebres nuit, quand Cingar amassa tous ces gentils compa et les fait marcher par le milieu de la ville de C donnant grande terreur à un chacun ; et le Caporal sant avec parolles hautes, fait bruit, et commande les autres de crier haut : « Sus, sus, qui veut se avec nous, vienne en place ! O villacques ! ô porc ô canailles ! ô gens de peu ! ô faitneans ! ô poltre gueux pleins de poulx ! ô assommeurs de pain ! Su qui veut se gratter avec nous vienne en place ! » B ainsi tous avec telles parolles, faisoient à leurs er avec la bouche des peterrades ; et Schiamine met à sa pistole, et la poudre de l'arquebuzé de Rignaz un grand feu. Il se fait un grand bruit, et *tuf t* sonne partout. Bertazze oit ce tintamarre ; aussi f gname, Tognazze, et tous les autres. Ils se cache s'enferment, et, verrouïllans bien leurs buys, se ti

en leurs maisons. Ceci advint en la sorte, comme d les veneurs, partie à pied, partie à cheval, donnent à leur chasse, et au son du cornet, ou de la trompe, chiens clabaudent *bau, bau* : l'un prend un espieu, re une laisse, l'un un cheval; un autre crie : « Hau, » et les chiens, à ce cri, s'empoignent l'un l'autre, et repelaudans s'espoussetent eux-mesmes avec le nez le Les lievres et les renards escoutent cependant ce t, se tiennent quoy en leurs buissons et ès bois, et eulent mettre au vent pour tel bruit leurs pulces et s. Ainsi le Consul le Bossu, Cugnane Tribun, et les es Senateurs, et tout le peuple de Cipade, se contien- cachez en leurs logis.

outesfois le dictateur Barbe Tognazze reprend cou- et, confortant les autres, s'en va seul à la ville. Cin- l'advise; il se recule de ses compagnons, et, estant en es, se va cacher en un bois, par lequel on passe quand va à la ville. Tognazze, cheminant, se fantasioit beau- p de choses en l'entendement, et se promet de ren- ser bien toutes les ruses de Cingar. Mais tu ne te viens point de la fable d'*Æsope*, ô Tognazze ! en la- lle, la souri dressant embusche au morceau de lard, le t luy en dressoit de mesme. Cingar s'estoit mis en buscade : Tognazze vient ; s'estant approché, Cingar , et le tourne tout autour, et, ayant en main un bon lon fendu en quatre, torche à bon escient la bosse de nazze ; et pour ces coups tomba par terre la forteresse Cipade, celuy qui estoit le plus grand de tous les es, la reputation de Cipade, qui avoit esté six fois sul, le grand soustien de raison cheut par terre, et le astre fort et ferme fut renversé sans dessus dessous. s Cingar s'en va au loing, ayant premierement prins e soy Berthe et les deux fils gemeaux de Berthe, et se ire vers le quartier de Mantouë, s'allant cacher ès ntagnes de Bresse. Et toy, Lacquay, mets la selle sur o mulet ; car l'envie me prend d'aller à la ville.

en present toute la banque de Gennes, et tous les ducats qui se passent par le trafic de Florence, la generosité de ce brave guerrier ne les eust voulu recevoir. Quiconque veut garder son honneur doit mespriser or et argent. Enfin il le tire d'un coing, et rien n'y peuvent faire les cris, les armes, les parolles outrageuses de tous qui estoient là presens. Il passe par le milieu de toutes leurs épées, et emporte sous son bras ce miserable Gaioffe, et avec sa main droite ne laisse de mesurer les membres de ceux qui s'opposioient à luy. Il descend à bas, et approche de son cheval, sur lequel d'un saut il monte sans toucher du pied à l'estrier, tenant tousjours sa proye, enlevant ce Roy Arlotte par la force de son bras, comme j'ay veu un agneau estre emporté par le loup, ou une poulle par un renard, laquelle les mastins abbayans, et les paysans courans et crians, ne peuvent sauver.

Cependant Cingar donnoit repos à son espée, et le pont-levis estoit abbatu tellement, que le chemin estoit tout ouvert pour se retirer hors la ville. Ce que voyant Balde, il appelle Leonard, et eux trois prennent la fuite, car, de tous les soldats de Leonard, il n'en estoit demeuré un seul en vie. Eux trois, dis-je, galloppent, et ceste canaille, lassée au possible, n'eut plus le cœur de les poursuivre; mais se contentoient fort d'estre eschappez de la griffe de ces trois diables. Chacun d'entr'eux retourne en sa maison. Plusieurs sont portez sur des brancards morts ou blessez. L'un a perdu le bras, qui la jambe, qui l'espaule; l'un cloche, ayant le genouil offensé; l'autre a la hanche emportée; l'un cherche son nez et ne le peut trouver; un autre, n'ayant plus d'ongles ny de doigts, ne peut gratter sa teste qui luy demange. Ce fut lors que Scardasse, l'Herbolet, Aquare et ce Riguc, qui souvent bailloit des clisteres d'eau froide, amasserent de bon bien, et remplirent leurs escarcelles en pansant ces blessez, et en faisant mourir beaucoup d'eux avec leurs appareils. Et en memoire de ce, ces trois personnages que je viens de

chemise accommode dextretement la haire du beau  
 re general : puis, prend la grande robbe grise, et, par  
 sous le capuchon, se ceint de la corde nouée; s'estant  
 echanssé à nuds jambes et pieds, prend les galoches, et  
 fin il met sur ses espaules le petit manteau du frater,  
 sous lequel, au lieu d'un panier, il porte son escarcelle,  
 estoient ses tenailles et crochets, avec lesquels il ou-  
 voit les serrures, ou degondoit les huys, et avoit aussi  
 toutes des autres ferremens qui luy servoient à forger  
 la fusse monnoye. Il n'est plus Cingar, parce qu'il  
 t'estoit de saints habits : et toutesfois il est tousjours  
 Cingar. Car la robbe, ou le froc, ou le roquet ou le ca-  
 chon ne fait pas les personnes saints. Ha ! bien souvent  
 ces de saints habits sont cachez des meschans, et la  
 robe des brebis couvre quelquefois des loups :

Seuls tels vestemens Cingar espere tirer hors Balde,  
 n'est aucune autre esperance de ce faire. Il desmanché  
 toutement son voulege, et cache le fer sous sa robbe ;  
 le manteau couvre tout. Prenant son asne, nommé Rig,  
 son compagnon, monte dessus, et le charge encor' de  
 chaudières de pain. Il fait aller son asne par les monts  
 vallées, et n'eut voulu avoir pour iceluy une hacque-  
 française, tant bien cet asne alloit l'amble. Quiconque  
 rencontre luy fait grande reverence; car il sembloit un  
 saint Macaire : et quand il eut blasphemé, vous eussiez  
 que c'estoyent vespres qu'il disoit, tant il se feignoit  
 d'un bon Religieux faisant le torticollis. Il va par les  
 ruissons, et de porte en porte demande un morceau de  
 pain en aumosne. Chacun luy donne du pain, du vin, du  
 foin; et l'asne en estoit enfin si chargé, qu'à grand'peine  
 pouvoit-il plus marcher. Alors Cingar, estant revenu de  
 queste et despoillé ses habits monachaux, retournoit  
 comme devant en son premier habit par les bois, et puis  
 alloit à la ville vendre tout son butin, et en tiroit de bon  
 gent.

*Enfin, voulant venir à Mantouë, il entre et passe si sub-*

tilement par les portes de Cipade, qu'il n'est aucunement recogneu, et apperçoit Zambelle dedans un champ, qui au soleil faisoit reveuë de ses poux, et en avoit jà fait une grande boucherie. Cingar talonne son asné, et s'en va droit à luy. « O ! dit-il, que fais-tu ? Bonne vie ! Quoy ? hola, bon homme ? Ne sçaurois-tu point où est Zambelle ? dis-moy ? en sçais-tu rien ? » Zambelle respond : « J'estois Zambelle pendant que ma vache Chiarine estoit vache : mais, après qu'elle est devenuë chevre Chiarine, je suis devenu autre, et ne suis plus Zambelle. — Tu me comptes, dit Cingar, mon amy, une grande chose, ô Zambelle, que tu ne sois plus par cy-après mon Zambelle, mais un autre, comme autrefois a esté la vache Chiarine non chevre : mais, encor' que tu sois une souche, ou quelque vieux pot à pisser, dis-moy pourquoy est-ce que je te vois ainsi tout déchiré ? — Ainsi la disgrâce, respond Zambelle, traite les miserables. Je suis desesperé, et la caguesangue ne me sçauroit faire mourir : j'ay esté autrefois riche, et maintenant la pauvreté me contraint d'aller par les portes demander mon pain, et à grand'peine en trouve-je, soit pain, soit vin, ou viande, et un malheureux ribaut a esté seul cause de mon malheur, qui est un Cingar, auquel le cancre puisse ronger le cœur. O si le Podestat pouvoit faire brancher ce larron, il pourroit dire qu'il auroit signé un beau jugement pour un si meschant subject. » Alors Cingar luy dit : « Benist soit Dieu, beniste soit sa mere ! Veux-tu, pauvre miserable, estre mon compaignon ? Je te donneray cette robe, soubz laquelle nous sommes sauvez, et te bailleray le capuchon de saint François. Veux-tu, dis-je, servir Dieu, et estre fait Religieux ? Tu seras predicateur, tu chanteras la Messe. L'Eglise nourrist autant de semblables à toy, que mille galeres sçauroient tenir de forçats à la rame. » Zambelle, se reveillant un peu, luy respondit soudain : « Je suis content et très-content d'estre votre petit frater. Je chanteray Messe nouvelle, moyennant que

se veuillez donner ceste robbe grise. Car mon pour-  
tant s'en va tout en pieces, et je rempliray bien mes  
de pain blanc, lesquelles à grand'peine se peuvent-  
taouler de pain noir. Combien que je ne sois gueres  
tôt, toutesfois avec vous je pourray bien dire vespres. »  
le depouille, et jette son habit pouilleux en un  
; puis le vest de celuy de saint François : et, en le  
vaillant, marmonnoit quelques mots, semblant dire  
Pecaunes. Il le fait son compagnon, et l'appelle  
Frere; et luy se nomme Frere Quentin.

Ensuite, ils s'en vont de Cipade, et comme vrais Moi-  
sés descendant avec une grande gravité. Zambelle mar-  
che pied, tirant après soy l'asne, sur lequel estoit monté  
Balde. Ils entrent en la ville de Mantouë avec un pas  
grave : le peuple pensant que ce fussent saints Reli-  
gieux. Ils viennent d'avanture en la place, lors qu'on  
sonne la trompette pour assembler le peuple. suivant la  
ordonnance, quand on publie quelque ordonnance : au son  
de la trompette, le peuple s'amasse, et chacun laisse la bou-  
che ouverte pour aller ouyr la publication. Cingar ne  
pouvant résister à c'estoit. Il met pied à terre, et dit : « O frere  
Quentin, venez-vous icy; car je vay voir que veut dire cet  
asne au peuple. » Et puis va se fourrer parmy les autres.  
Mais qu'un nommé Cingar, meurtrier, voleur, lar-  
cin, meschant, qui fait de la fausse monnoye, et rogne  
la monnoye, est banny du ressort de Mantouë, et que qui-  
le tuëra aura cent cinquante ducats. Cingar, oyant  
ce se conchioit de peur : toutesfois il estoit tout resolu  
de perdre la vie pour Balde. Que fait-il ? ô la force de  
la rage ! ô la prouesse nompareille ! Haussant soudain sa  
voix, commence ainsi à parler : « O peuple; ô je voy, bien  
vous ne sçavez rien : car en peu de jours ceste ville  
de Mantouë, si à present et si soudainement vous ne tren-  
chez la teste à Balde, que vous tenez attaché en prison. Je  
viens de venir de la Terre sainte, et du saint Sepul-  
cre, et je vous apporte, mes amis, de mauvaises nou-



la fumée, ou les charbons. Ha ! que manges-tu ? Que manies-tu, pauvre malotru ? Si tu ne le sçais, l'hostesse sale et orde t'a préparé telles viandes; l'hostesse galleuse et rogneuse les a patinées et maniées; l'hostesse, après avoir essuyé de ses mains le cul de son enfant, les a lardées et accoustrées. Tu cries : « O hoste, ô l'hoste, vous n'oyez goutte ? Dictes l'hoste, quel vin est cecy ? De quel vignoble est-il ? Est-il Corse ? De Mangeguerre ? De saint Severin ? Est-il Grec ? Est-ce boitte du ciel ? » Cet homme fait lors le sourd, et ne fait pas semblant d'entendre, ayant perdu l'ouye en si peu de temps ; ou, s'il répond, il sçait trouver tant d'eschappatoires, qu'enfin il vent que vous confessiez n'avoir raison. Ce que sera vraye lie, et bassiere moisie, il n'aura honte de dire que ce sera sucre et miel. Si toutesfois votre impatience vous contraint de crier haut : « Messer l'hoste, » celui vous répondra plus fierement que ne l'avez appelé haut, et avec parolles si aigres, que par telle ruse il vous sera force de manger vostre pain en patience. Mais gardez-vous bien de manger trop, car chaque morceau est au poids de la livre, et est nombré sur le doigt; prends garde à toy, et songe à ce que tu manges, et va doucement des dents. Je t'advertis que ta bourse en patira. Pendant que tu t'efforces à remplir ton ventre, ta bourse se vuide. En après il feint de te bailler des draps et linceuls blancs, lesquels il avoit nagueres repliez après les avoir tirez d'un lict, où un passant avoit couché la nuict precedente, afin que par ces plis il entretienne le bon bruit de son hostellerie. Si d'aventure tu as les veines opilées pour trop grande abondance de sang, assure-toy que les punaises et les puces le tireront. Penses-tu que des ventouses, ou les baings de Lucques, te puissent mieux guarir, que scauroient faire ces bestioles, qui habitent ordinairement dedans tels licts ?

Mais, après que tu auras compté toutes les heures de la nuict, cependant que une bande de punaises te piquent

LIVRE X.

de la cuisine, ils ont tiré les chauderons, les marmites, bassins, mille pots de terre, broches, poisles : de cave, ils ont succé nostre vin : ceste pourchallerie a le nostre vin, a enfoncé nos tonneaux, et des saloirs ils ont fait des auges pour leurs chevaux. Mais ce seroit trop je voulois racompter toute chose : avec grande difficulté je peu m'eschapper de leur main avec mon compaignon. Prenez donc tous mon conseil, mes amis ; tirez Balde hors de prison, et luy faites trencher la teste sans arracher une si mauvaise plante : il faut retrencher la maladie, de peur que de la puanteur d'icelle l'air s'épandisse. Pourquoi une si meschante beste est-elle long-temps sur terre ? c'est un autre Python, un autre Polypheme, un autre Hydre, une Carybde. Ostez de la monde ceste rage de diable : rompez-luy la teste, la ceste ne remuera plus. Que Balde soit mort, la force de sa rage viendra à neant. Je ne veux pas toutesfois vous scandalizer, pour quelque chose que ce soit, sous ce terrible robbe, et sous ce capuchon, comme si je voyois un larron se preparer et solliciter contre ce larron les vengeance de Dieu. Nostre esprit neantmoins, remuant çà et là, ne sçait outrepasse le capuchon, et sommes soigneux de maintenir l'estat de l'Eglise. Mais toutesfois, par ce que nous ne sent que la paix, nous cherchons la paix avec les heretiques, et avec les diables. Si la paix ne sert, il faut s'en aller de brigade. »

Cingar harangua ainsi le peuple qui luy avoit donné une audience, et, feignant de pleurer, essuyoit ses yeux avec son mouchoir. Chacun commença à avoir grand pitié de luy, adjoustant foy au dire de Cingar. Le bruit s'en répandit, et ceste canaille ignorante, comme folle, court par les rues, qui çà, qui là, et s'en vont à la maison du l'Archevêque ou Preteur. Ils apprestent leurs armes, ils levèrent les ponts-levis : ferment les boutiques : les artisans ferment leurs ferremens par terre, et prennent leurs piques, arquebuzes, et espées Bolonoises. Le Preteur assemble

cordeau pour se pendre. Il a perdu sa mais-  
femme, il a vendu toutes ses terres, ses ch-  
autre chose qu'il avoit : et nous toutesfois (   
grande la honte qu'en souffre Cipade!), nous  
éprouvé tant de fois les ruses de Cingar, voi-  
tons encore l'oreille à ce meschant! Il fait  
cecy ou cela. Il derobbe icy, il derobbe là;  
chacun, il se mocque, il jure, il se parjure,  
vres gens, nous ne croyons de rien mon-  
saint Aloie, à saint Beuf ou saint Belir  
endure patiemment ce ribaut! Croyez-moy  
scripts, la victoire est à nous. Icy viendra  
mettra au filet, le meschant; il fuit le gibe  
arriere; il sera neantmoins prins au trebuch  
la traie, il se viendra prendre à la glus. J'a

Lors Zanardin se leva de son siege, et, te-  
mains sur ses hanches, après avoir, comme  
deux et trois fois, ainsi parla : « O cancre !  
dit Barbe Tognazze, estant un autre pere (   
grand Aristote, lequel avec beaux vers a cl

Escrire faut aux petits clercs,  
Qui premier, de Troye aux bords verts,  
S'en vint descendre en Italie.

Mais je croy que Cingar ne sera jamais p  
Vous sçavez la raison et n'est besoin que je  
trompera et nous fera suër d'aban; car qu  
qui voulust s'opposer à luy? Il y a un cer  
Syre Pole, et iceluy n'est point du rang de  
dè ce petit menu peuple de Mouran<sup>4</sup>; il n  
querotier, qui aille crier : « A la barque! »  
homme de la race de Fasole, qui a tousjour  
miers lieux du grand Conclave et a fait pen  
de Caodefiens. Cingar, malin, subtil, a de :

<sup>4</sup> *Murano*, petit port dans les lagunes de Venis  
*pêcheurs*.

« **Et**, qu'il obtient de luy tout ce qu'il veut  
**Et** qu'il luy face, à sa simple parolle, et  
**Et** luy par le nez, comme on fait un  
**Et** nous d'avanture combattre contre saint  
**Et** mon advis, vous me pardonnerez. »

Cugnane saillit en place, en cholere. « Quoy,  
 sçaves-tu, Zanardin? Nostre Cipade n'estime  
 ne figue, non pas cinq cerises. Quelle brave-  
 faire saint Marc contre Cipade, encore qu'il  
 n'aye en la main, encore qu'il aye une longue  
 dante jusques à l'estomach? Saint Marc n'est  
 ni, n'est point Cugnane, qui porte et barbe et  
 plustost il ressemble à un mastin, et à ces  
 s, qui avec leurs regards hideux espouvantent  
 eluy qui porte une espée et une grand'barbe  
 u ne le sçais, on le nomme saint Paul. Mais  
 folie : nous voulons mesler avec nos affaires  
 bienheureux; ne veuilles escrimer avec les  
 le proverbe. »

« **Et** print la parolle. « Je ne louë point cecy,  
 endureray d'estre contraire aux compagnons  
 cunement, quand toutes choses seront certes  
 grossement : ne pensez point avoir aucun se-  
 y. » Lancefeuille, se levant tout choleré, luy  
 Tu ne donneras point de secours? Que dis-  
 tu te separer d'avec les autres! O, la grande  
 laisserons ceste entreprinse pour toy? » Gurrón,  
 luy replique : « Je croy, dit-il, et tiens pour  
 tu laisseras à grand'peine ceste tienne entre-  
 les jours iras, reviendras, remueras plusieurs  
 pensant avoir tout fait, tu trouveras n'avoir  
 toute ceste peine ne sera que pour tirer pro-  
 pour ce que tu veuilles defendre l'estat de  
 is pour rapiner, et derobber mille bons grands  
 ade. »

« **Et** du Senat, émeus pour telles parolles, bour-

l'un à l'autre cinq ou six parolles en parlant bas ; mais, après six, ils en adjoustent huit, et après huit, trente, quarante, et après les quarante, le compagnon a envie d'une autre danse ; il la prend par la main, il la tire, elle le suit volontiers quelque part qu'il la veut mener : va vers l'Eglise, pensant ce badin, en quelque coing d'icelle ou derriere l'autel, ou dedans le clocher, jouir d'un si bon butin.

Incontinent Cingar, jettant l'œil sur eux, s'avance avec un cousteau en la main. Le peuple accourt de toutes parts, ne sçachant que c'estoit, quel debat, quelle querelle il y avoit. Mais soudain fut cogneu ce qu'il c'estoit : Cingar, ayant monsté avec le doigt comme Berthe suivoit ce paysan, ainsi qu'une villaine putain suit après son putacier, Cingar l'attrappe, la prend par les cheveux, la pousse et s'escrie : « Ha, meschante, sera-il ainsi ? Est-ce ainsi qu'il faut garder à son mary les ordonnances et statuts de l'Eglise ? » Et, en ce disant, avec son cousteau tranchant, comme un rasoir, à la façon d'un bourreau ou d'un boucher, coupe le gaviot de mouton qui estoit plein de sang, et semble avoir coupé la gorge de Berthe. Icelle tombe en terre, fait la chatte morte et se remuë après toute, comme si la vie s'en alloit de son corps, et, feignant fort bien de rendre les derniers soupirs, battoit la terre avec les pieds ; et, tournant les yeux, et puis peu à peu les fermant, sembloit estre entierement morte. A ce bruit, tous ces paysans, quittant là les filles, accourent, prennent les armes et s'escrient merveilleusement. Cingar ne faillit à se voir soudain environné de telles gens, et en eust enduré, s'il n'eust sauté legierement un fossé, et en diligence ne se fust retiré en une maison, feignant fuir et craindre ces paysans ; et, avec les deux mains montant au haut du toict, il se monstre courant sur iceluy, et se retire à couvert derriere la cheminée, de peur d'estre touché de coups de bale ou de traict. S'estant ainsi caché, il monstroît un peu la teste au-dessus de

nur, et, avec une parolle tremblante, disoit : « O bons compagnons, pourquoy me voulez-vous tuer? — Parce que, respondirent-ils, tu ne souffres pas un de nous autres vivre en repos, et tu broüilles et mets sans dessus dessous toutes les affaires de Cipade, meschant larron que tu es ! Tu fais tous les jours cecy ou cela : et penses-tu que nostre republique veuille endurer tant de maux, tant de pertes, tant de ruines ? Nous ne nous soucions pas, si tu as coupé la gorge à Berthe : ce ne seroit que bien fait, que tout tant qu'il y en a au monde qui lui ressembloit en eussent autant. Mais nous sommes marries de ce que tu broüilles ainsi la feste de saint Brancat, qui regit et garde nos murailles, nos assemblées, nos peres et nostre Senat. » Cingar, faisant la Magdelaine croisée, leur dit : « Si vous voulez me pardonner ce meschef, et si vous voulez jurer que vous ne me ferez aucun mal, je guariray Berthe et la ressusciteray toute vive ; et si je n'en viens à bout, arrachez-moy le cœur et jetez aux chiens ma ratte. » Iceux, estonnez, se regardent l'un l'autre, et s'esmerveillent de ce qu'un homme si meschant et si malin ose promettre de remettre en essence un corps mort. Il n'y a pas un qui ne soit bien aise de voir un tel miracle. Et, partant, ils donnent leur foy, laquelle neantmoins est la plus infidelle qui puisse estre, soit de paysans Padoüans ou de la Romaine. Il ne faut point du tout avoir foi aux parolles des paysans.

Cingar, toutefois, les croit, ou feint de croire à tels larrons, et descend du haut de la maison à bas, et de là s'en va à l'Eglise. Tout le peuple le suit, estant sa coutume de se precipiter pour veoir choses nouvelles. Il s'en va au lieu où Berthe estoit tombée les yeux renversez, et avoit fait les signes d'une personne morte. Mais messire Jacob l'avoit transportée de là, sçachant bien les ruses et subtilitez de Cingar, pour lesquelles seconder il avoit bien conduit la barque. Car il avoit fait enlever de là Berthe laquelle s'estoit laissée porter où on avoit voulu, comme

si ç'eust esté un corps mort, laissant ses jambes pendre çà et là avec sa teste, ainsi qu'une cornemuse non enflée. On la met au milieu du revestiaire, comme est la coutume du pays, et messire Jacob ne souffroit personne approcher d'elle, de peur qu'on apperceust qu'elle respiroit et prenoit vent. Souvent il l'encensoit, et avec le guipillon l'aspergeoit d'eau beniste et chantoit le *Lazarum*. La cloche sonnoit; on faisoit la fosse : une grande bande de femmes y accouroit, criant et pleurant si asprement que les oreilles en estoient rompues à un chacun. Cingar approchoit desjà, lors qu'on estoit à *In Paradisum*. Après laquelle Antiphone, Berthe devoit estre jettée en la fosse. Cingar, approchant, crioit : « Mon pere, messire Jacob, que vostre reverence veuille un peu avoir patience ! J'espere que pour neant vous luy aurez donné les ensencemens de la mort. » Et, en ce disant, il entre en l'Eglise, suivy de tout le peuple, et s'en va droit à l'autel, au devant duquel il s'agenouille, et, levant ses yeux au ciel, pria environ une heure, puis, estant relevé avec une belle gravité, s'en retourne au revestiaire vers Berthe, laquelle il promet remettre en vie, et puis il tire de la gaine son cousteau, je dis le mesme cousteau avec lequel il sembloit avoir coupé la gorge à Berthe et l'avoir fait mourir. Il esleva un peu ses yeux en haut, tous mouillez de larmes, et commença à faire telles prieres avec une voix lamentable : « O mien cousteau, qui m'es plus cher que tout le reste du monde, lequel ne pourroit estre acheté par tous les thresors, quels qu'ils puissent estre, qui avez desjà fait paroistre au monde tant de miracles, je vous prie, par la vertu de saint Berthelemy, qui es encore rouge et ensanglanté de son sang, lors que les Roversans luy arracherent la peau ; si en ta devotion je dis tous les jours, les genoux en terre, mon chappelet, si pour toy je jesusne tous les Dimanches, si je t'ay derobé et enlevé d'entre les mains de ces chiens de Turcs ; je te prie, je te supplie, et avec tous vœus te reprie, que comme

Berthe est morte par ta playe, ainsi, par le merite de ta vertu, elle puisse maintenant ressusciter ! » Ce disant, il fit deux ou trois fois le signe de la croix, prononçant entre ses dents quelques pseumes, et soudain la morteainte commença aussi-tost à se mouvoir, et à ce mouvement le peuple s'escria merueilleusement ; puis, eslevant les yeux en haut, beaucoup de personnes furent si saisis de peur, qu'ils eschapperent de là bien vistement. Et après se leve sur les pieds, disant : « Helas ! pourquoy m'as-tu tué, ô Cingar ? » Et celuy luy fait response : « Pourquoy finies-vous ainsi des cornes à Balde ? — Pardonnez, dit Berthe, à un sexe si tendre et si fragile. La femme est faite du masle ; la femme desire le masle : donnez-nous les gardes, vous autres, si faire le pouvez. Une femme, qui est esloignée de son mary, ne peut, en quelque sorte que ce soit, estre sans homme. Et, si d'avanture il y en a none, c'est un grand miracle. » Alors tous les paysans courroient de toutes parts, crians tant qu'ils pouvoient, et finans retentir en l'air leurs cris et admirations, disant : « O, ô miracle ! ô le grand miracle ! entre tous les cousteaux, il n'y a point tel cousteau que cestuy-là ! O ! très-saint Cingar, nous ne t'avions jamais creu estre si levet et avoir avec toy un si riche thresor. »

Cingar meine lors Berthe en l'Eglise, et monte avec une grande apparence dessus l'autel, et là avec belles paroles annonce au peuple le merite de son cousteau, disant : « O ! gens devotieux, voyez le saint cousteau : voyez le cousteau, avec lequel la meschante forteresse de Romagne, la forteresse des Roversans, pleine de meschans paysans, a renversé cruelle la peau de saint Berthelemy, comme elle eust fait celle d'un veau ou d'un chevreau. Voicy l'heureux cousteau. Voicy le beau thresor, qui n'a point, et n'aura son semblable en l'Eglise de Saint-Marc<sup>1</sup>. C'est celuy, qui pourra guarir, et

<sup>1</sup> La cathédrale de Venise; on y conservait beaucoup de reliques.



affermir vos playes ; qui guarantira de male  
malades : c'est celuy qui ressuscite les vifs et le  
Vous n'avez pas veu maintenant ressusciter  
Ainsi pourra-il rendre les morts sains et gaill  
courez : que regardez-vous là ? Accourez, ô peu  
courez, dis-je, pour baiser ce saint cousteau ! »  
exhortation, le peuple s'avance, et se presse,  
quand les porcs courent tant qu'ils peuvent au  
du chauderon, et tiennent leurs groings dedan  
pour humer le lavage. Ils se pressent les uns l  
pour baiser ce cousteau, lequel Cingar leur pr  
et, comme font les prebstres, quand ils present  
tine à baiser à l'offerte, leur disoit *Pax tec*  
une contenance asseurée ; sentant en son cœur  
contentement à cause des liards qu'il oyoit so  
dans le bassin, lequel messire Jacob avoit app  
recevoir l'offrande ; aussi, tenoit-il la coiffe de  
en laquelle ces paysans jettoient de bons grand


La predication de Cingar avoit duré env  
bonne heure, lequel on eust pensé estre frere  
car il alleguoit le Sexte<sup>2</sup>, les Decretales, le De  
Somme angelique, la Glose, la Bible, et saint  
Il n'y avoit point eu, entre tous les moines  
Bachelier, ou Regent, ou Scotiste, plus sçavant  
Il renversoit sans dessus dessous toutes les  
des *Utrum* : il faisoit des argumens, il nioit d'

il prouvoit de mesme ce qu'il vouloit. Or, craignant que quelque fin et accord vinst sur le lieu, qui eust peu à l'instant decouvrir son fait, il cache et reserre son cousteau, et descend de dessus l'autel, et s'en retourna en son logis chargé de bon argent. Berthe, sans parler à personne, le suivoit.

Après que Cingar fut party, Messire Jacob appelle tous ses paroissiens au *din don* de la cloche, et tous les citoyens de Cipade. Là, les plus sages s'assemblerent, et proposèrent par entr'eux huit opinions dignes d'un Ciron : aussi, n'estoyent-ils pas que huit, ausquels on se rapportoit de tout. Iceux furent Bertasse, Mengue, le Bossu, Gugnane, Gurasse, Zanordin, Garabin, et Lancefeuille. Ils font par entr'eux un long discours sur ce sinct cousteau, à sçavoir : Si le peuple de Cipade vouloit l'acheter à communs despens, et le mettre en la chaise de saint Brancat, afin que le peuple luy peut faire ses prieres. La conclusion fut de l'acheter, et la charge d'en faire le marché fut donnée au Bossu et Lancefeuille. Ce conseil parvint aux oreilles de Zambelle. Il eut soudain ceste envie d'avoir luy seul cet honneur et ceste renommée, que ce cousteau fut en sa possession, et qu'il en eut seul le profit. Il se propose desjà qu'avec iceluy, il pourra ressusciter Chiarine, s'estonnant fort d'avoir veu Berthe estre redevenuë en vie. Il s'estime le plus heureux du monde, s'il peut obtenir la gloire qu'il se propose, moyennant ce cousteau. Il parle à soy-mesme, et se belute tout le cerveau, et dit : « O, si Cingar me vouloit vendre le cousteau, ma vache ne pourroit-elle pas facilement reprendre vie ? Ne pourrois-je pas assommer ma Lene autant de fois qu'avec le baston elle me chatouille les reins ? et puis, après l'avoir ainsi tuée, luy remettre la vie au corps, comme auparavant ? O quel gain je ferois avec ce cousteau ! Cingar a gagné aujourd'huy plus de mille liards : ne me donnera-on pas des œufs des poullets, dont je deviendray riche en trois jours ? »

estre estimé mes-mes, lequel se veut mer, ou  
garde son bien à des hosteliers. Ne verray-je  
des asnes estre bons Geometriens, des cheval  
trologues et mesurer le ciel, et nombrer les es  
de penser pouvoir trouver par tout le mor  
hoste qui soit homme de bien? Les hosteli  
hostes ne gardent aucune loyauté; mais plus  
trent mieux les enseignements comme il faut  
sommer, que ceux qui sont cachez et retirez  
et volent les gens de bien. Comme quoy? Je vo  
pour exemple cecy. Un passager, soit de pi  
cheval, étant las et affamé, desire de loger.  
hostellerie devant luy : hors la fenestre sort  
laquelle on void de loing attachée avec un pe  
à icelle pend une escrevisse ou une espée de l  
l'hoste oyt un bat de chevaux, et bruit sur les  
pavé du chemin; ou, par le remuement des pie  
vaux, quand il oyt la fange et limon gras de  
rejaillir un tel patrouillage en faisant bruit,  
cheval sentant l'avoine hennisse de loing,  
Monsieur l'hoste, ceint d'une serviette en doubl  
avec une face joyeuse, et vous oste son bonne  
bien que vous n'ayez volonté de arrester en c

es vous laissant aller à cent mille carcasses  
t, il vient promptement prendre vostre es-  
prie de mettre pied à terre. Il fait prieres  
. Il vous conjure par des poulets, des chap-  
t qu'il a, avec de bons hachis de veau, qu'il  
tout presentement, pour la bonté et deli-  
ils il vous assure que les morts en ressuscit-  
en avoyent mangé. Il dit n'avoir faute de  
orceaux et autres friandises de rosti, de  
vous presentera tout à l'heure trois sortes  
que vous choisirez le meilleur pour vostre  
pour contenter vostre goust, s'il desire  
: doux. Il vous donne premierelement celuy  
pour tremper du pain dedans, et puis il  
a nouveau, lequel en le buvant rappe les  
qu'y a-il qu'iceluy ne vous promette ? Qu'y  
die ? Il vous dit qu'il a des beaux draps  
en ses lits il n'y a aucunes puces, aucunes  
e l'escuyrie pour les chevaux est bien  
e dedans icelle y a bonne lictiere de paille  
ce qui est meilleur, que la bonne chere  
f fera trouver le logis beau. Mais quand  
entré, vous trouverez tout le contraire. O !  
o ! tu penses entrer en une chappelle, ou en  
, ou revestiaire, ou dedans quelque beau  
en la terre sainte, ou dedans les Catacom-  
dedans l'ancre et caverne de Calixte, tant il  
r ses belles et fardées parolles ; mais, au  
te voids en une tanniere, en une spelon-  
ns ; tu t'es mis en la garde d'un homme  
ubs la foy de Cacus, ou soubs la belle paix  
ue te donne-il ? Premierelement il reschauffe  
lemeuré de reste du soir precedent, et jure,  
saincts qui sont vivans en Paradis, que tout  
il vient de le mettre cuire. Tout ce qu'il te  
tira le lard jaune, ou le beurre chansi, ou



« ble est-il ? Est-il Corse ? De Mangeguerre ? D  
« verin ? Est-il Grec ? Est-ce boitte du ciel ? »  
faict lors le sourd, et ne fait pas semblant  
ayant perdu l'ouye en si peu de temps ; ou, s  
il sçait trouver tant d'eschappatoires, qu'enfin  
que vous confessiez n'avoir raison. Ce que ser  
et bassiere moisie, il n'aura honte de dire  
succre et miel. Si toutesfois votre impatience  
traint de crier haut : « Messer l'hoste, » cel  
pondra plus fierement que ne l'avez appelé ha  
parolles si aigres, que par telle ruse il vous s  
manger vostre pain en patience. Mais garde  
de manger trop, car chaque morceau est au  
livre, et est nombré sur le doigt ; prends gar  
songe à ce que tu manges, et va doucement de  
t'advertis que ta bourse en patira. Pendant que  
ces à remplir ton ventre, ta bourse se vuide.  
feint de te bailler des draps et linceuls blancs,  
avoit nagueres repliez après les avoir tirez d'  
un passant avoit couché la nuict precedente, a  
ces plis il entretienne le bon bruit de son hor  
d'aventure tu as les veines opilées pour t  
abondance de sang, assure-toy que les pun



de bonne fortune pour luy, il avoit auparavant oste et depouillé ses armes, en sorte qu'il avoit les mains, les bras et les jambes delivrées; aussi nageoit-il bien, et sembloit une grenouille ou un loir.

Cependant Balde avoit ouy ce bruit, et oyant comme Cingar demande secours, en criant tant qu'il pouvoit, il luy jette des aiz en la mer, et avec Leonard se tourmente fort, voyant son amy se noyer, par le bon office duquel il avoit eschappé la mort; et, voyant que ces villains jettoient des bois pour empescher que ce pauvre miserable s'attachast et se print à quelque autre, il ne faut pas penser de quel diable il estoit poussé, et, se tournant soudain en furie, dégaine, et du premier coup fait sauter trois testes de ces villains en l'eau; et, pour ce coup, le reste de cette porchaillerie tourne le dos, et ne veulent essayer un tel tranchant. Balde les poursuit fuyans çà et là, et aucuns se jettent dans la mer plustost que d'attendre le coup. Cingar, les voyant trepiller dans la mer desjà rougie de leur sang, ne cesse en nageant de les suivre, et, les prenant d'une main par le col, les jettoit au fond. Leonard en avoit aussi fait trébucher plusieurs en mer, et, tendant une picque, tira Cingar hors de l'eau. Et aussi tost qu'il l'eut tiré bien trempé, et qu'il l'eust envoyé faire seicher ses habillemens, voicy soudain arriver un tourbillon de vents, la Tramontane soufflant la premiere, contre laquelle un vent du Sud pousse furieusement. Nord-Oest y vient, renverse maisons, cheminées, fait voler la poussiere et esleve au ciel les pailles et les buchettes, mais il est soustenu et repoussé rudement par la violence du vent Nord-Oest, lequel, avec son dos courbé, esleve des hautes montaignes d'eau. Sudest bruit et destache les esguillettes de son fessier, et contrefait les tonnerres, fait trembler le monde, et le ciel s'esbranle. Le Sud pestilent emplist la mer et l'air de tenebres, et s'eslevent autres grandes montaignes d'eau par telles esmotions de la mer, lesquelles baignent la supreme region de l'air, et void-

de plusieurs marchandises, quand elle auroit le gré pour desloger. Cingar appelle soudain le capitaine du vaisseau, et luy demande s'il voudroit, en sa bonne monnoye le passage, conduire en Turquie au pays des Maures, trois compagnons, et aux chevaux. « Cela est difficile, respond le patron, et quel moyen je pourrois trouver pour vous satisfaire maintenant arriveront icy trente marchands Turcs du Tesin, marchands, dis-je, qui ont toute l'Inde abondance de laines, et qui sont saouls ordinairement de pain de millet, et de grosse et epaisse biere. Iceux doivent charger ceste caracque de moulinois. » Cingar luy replique : « Que fait cela ? Je ne puis, patron, mon amy, recevoir ces bons compagnons; j'aymeray à double. Nous ne sommes que trois, il ne nous faut pas grand'place. » Enfin le patron le luy accorde et le prie de venir incontinent prendre leur place, quand les Tesinois arrivent. « Je le feray, respond Cingar. » Et aussitost tourne ses chevaux, et s'en va à la recherche de ses compagnons, lesquels, ayant le cœur joyeux, se delibrent d'aller voir les pays estranges par mer et par terre. Ils s'en vont, trottant à la façon Françoise, vers la terre et arrivent au bord, où estoit ce grand vaisseau, qui ne sembloit point un navire, mais un fort chasteau sur la mer.

On y voyoit plusieurs Marchands Turcs et Allemans, occupés à faire emplir Muran de leurs marchandises : on y voyoit plus de mille facquins, portans sur leurs épaules un liard la charge d'un grand mulet, tant l'appas de gagner estrangle ces pauvres fols. La plus grande partie de ces facquins sont Bergamasques : je ne parle pas des habitants de la Bergame, la prudence desquels est proverbiale; mais j'entends seulement parler de ceux, qui sont saouls de chastaignes et de panade, sortent de la ville de Cluson, et vont s'estendre par tout le pays. Quand ils deslogent de chez eux, ils n'apportent



rien sur eux; mais, quand ils retournent, ha! portent sur leurs espauls de nippes, s'en relardement ainsi bien chargez. Ils sont trapp gras, de large quarreure, l'estomach et la p couverte de poil. Une autruche ne pourroit p rer de plomb, comme font ces facquins, de d'eux mange quatre-vingts onces de gras f estre assis, disans que la nourriture de from l'eschine. Le fromage, dit Pizzanfare, engro toutesfois ceste regle est fausse en nos facqu rudes à defendre leurs propres causes? Le B avec son dur langage, y satisfera mieux, que faire un Florentin, avec cent comptes inutil pays, qui ne soit plein de facquins. Par tout mouches : par tout y a moines gallochers; v partout pas moins de facquins. Pas une nati nuye du mestier de facquinerie : les facquins de la race Bergamasque. Ils hantent les Nobles, et s'efforcent de complaire à Monsi dame. Ces facquins donc travailloient lors navire, et portoient des fardeaux, qu'à gra teroit un chameau. Balde s'embarque et compagnons, et logent leurs chevaux en vaisseau.

Voicy de loing arriver les Tesinois s ayans beaucoup de bergers conduisans l estoit en si grand nombre, que la terre verte. Ils portoient sur leurs dos leur avoient leur gros mastins attachez à le quels, quand il en est mestier, ils lasc sur les loups et les tuer. Il y avoit p moutons, et avoient tous la laine blanc cornes. De la laine d'iceux se font les draps de grosse estoffe. On tire la prer dedans la navire : laquelle est inconti les autres, sans avoir aucune peur

la faculté au bercail, de suivre tousjours la première, marche devant.

Mais, quand ceste canaille de Tesinois eut vu Balde et ses compagnons armez dedans le navire, et leurs chevaux occuper la meilleure place du vaisseau : « O, dirent-ils, ou, pourquoy rompez-vous les accors faits entre nous ? Ne nous as-tu pas promis que tu n'en prendrois d'autres en ce navire ? Gardes-tu ainsi tes promesses ? Les barquerolliers, vostre foy est-elle ainsi entretenue en l'air ? O gens, à qui est propre de donner des bourdes aux autres, et qui ne se soucient gueres de commettre une sottise ! Tu es fol, et ne sçais, ô Chiozois, que tu fais, tu ne cognois point telle marchandise, et quel est ce grand gain. Reçois-tu des soldats et diables armez sur ton vaisseau ? Jette ces François, jette nos ennemis ! Le paysan ne s'accorde jamais avec un gendarme, et ne feroient manger leur viande ensemble. J'ay bonne envie de leur rendre autant de bastonnades que nous en avons reçu d'eux. Nous en avons maintenant le moyen : maintenant, dis-je, leur rendre le change, que ces larrons nous aillent hors d'icy, à leur faciende ; il y a des forests des cavernes : en icelles font mieux leur demeure tels ours, que de se venir mettre dedans des navires, et de mesler icy parmy des gens de bien. S'ils ne s'en vont, nous les jetterons en l'eau par force. » Ainsi le plus grand d'eux, et le plus audacieux, parla. Le patron ne leur répondit rien, estoupe ses oreilles à une telle honte, et n'eut aucun masque ne pouvoit couvrir.

M. Balde, entendant les parolles audacieuses de ce vil moutonnier, desgaine incontinent son espée, et met son bouclier au bras, et se delibere d'attaquer ces braves rivaux. Cingar le retient, et, en le retenant, parle à luy à l'oreille, et le prie de luy laisser la charge de faire sa vengeance. « Cela, dit-il, mon Balde, n'est point convenable à vous, ny propre à vostre vertu naturelle ; mais convient plustost à la subtilité de Cingar. Arreste-toy,

mauvaise teste. Ho ! qu'ai-je dit ? Mafeline l'a entendu, & ne veut plus m'en conter ; toutesfois nous l'apaiserons.

---

## LIVRE TREIZIÈME.

NEPTUNE estoit assis en un haut siege, lequel au fond de la mer gouverne son royaume, et au centre d'elle a ses villes, chasteaux et palais. Il tient là un court ouverte à tous ses peuples. Les uns vont et viennent en ses palais, esquels logent les Nymphes et les Dieux humides, les fleuves et lacs, venans tous au commandement de ce Roy. Là, dis-je, estoit ce Dieu entre ces honorables Barons, ordonnant avec le conseil de plusieurs affaires, quand Triton, fils de Neptune et d'Amp' trite, monté sur un poisson, arrive en haste, donnant l'esperon à sa monture. Chacun luy fait place ; on ne la cause de son voyage : chacun s'approche pour sçavoir la nouvelle. Incontinent il descend de dessus le courbé de son Dauphin, et, prenant son chapeau, d'une dure coquille, se presente devant les pieds de Neptune, luy faisant du genouil grande reverence, et à luy ainsi : « O Roy du profond de la mer, d'où vi nouveau tumulte ? D'où est venu ce grand orgueil si grande presumption prend-elle telle audace se cœur si vil ? Veu donc que tu es frere de Jupiter, gouverneur de ceste haute mer, et que tu as l'Em' tous les fleuves, endureras-tu que tes Royaumes gastez et perdus par un faitneant, souillon et pouilleux, et indigne, pour te dire vray, de le derriere ? C'est cest Æole mesme, duquel je v

rtelaines, et ces moutons païssoient autre  
 herbe. Les Tesinois s'efforçoient de les re-  
 r'ils pouvoient ; mais c'estoit pour neant ;  
 e bestail abandonna le vaisseau. Au temps  
 moissons, montez au haut sommet des mon-  
 ploient les forests, et se promenoient joyeux  
 ormes et peupliers, regardans au-dessous  
 et les fleurs ; et maintenant le bercail  
 eaux l'algue, mange et boit ce qu'il ne  
 e tout à fait. Neptune lors fait un grand  
 veillant d'où estoient descendus tant de  
 eux il fait un festin aux Nymphes et Ba-  
 rt, lesquels s'en farcirent à bon escient le  
 s sous la table des ossemens pour les

de rire, Leonard en pette, et les autres  
 Cingar ne rit point ; mais feint estre marri,  
 nal'heur ce qu'il avoit fait de guet à pend,  
 lar secourir ces bestes ; mais, au contraire,  
 les poussoit en la mer : et vous eussiez  
 ien embesogné, que les moutons estoient  
 çavoit bien accommoder sa mocquerie. Et  
 ue mouton, sautant ainsi, chantoit en pro-  
 ai, sa miserable mort, de là la prochaine  
 ée Bebba, et le peuple d'autour fut par nos  
 Bebbens. Iceux ont autrefois dompté les

ce trait (*Pantagruel*, liv. IV, ch. VIII) : « Tous les  
 crians et bellans, commencèrent soy jeter et  
 après à la file. La foule estoit à qui premier y  
 leur compaignon. » Les commentateurs de maître  
 alent pas ce passage de Folengo ; le docteur Regis  
 arle point dans son volumineux commentaire sur  
 Fontaine s'est souvenu de ce trait lorsqu'il a  
 ution qui va dessus la foi d'autrui, » et chacun  
 iage de Figaro (acte IV, sc. VI) : « La rage de sau-  
 ; voyez les moutons de Paqurge. » Swift a de  
 cette manie d'imitation chez la gent bëlante.

dement deux fois ; il s'en va incontinent et galoppe en poste. Il porte sur son espaule en escharpe sa trompette, faite d'une dent de baleine percée, et chemine en diligence par le fond de la campagne marine ; puis, dressant son chemin en haut, là part où les eaux se bouleversent davantage, et baignoient par leur hauteur les pieds de la lune, et, cheminant ainsi sur ces vagues, dansoit par le branle des ondes, comme fait une oye ou un merge agitez sur l'eau, quand elle est esmeuë de quelques vents ; et, sonnant de sa trompette, appelle de loing le Roy *Æole*, lequel, oyant ceste voix, descend incontinent de sa montaigne, du haut de laquelle il regardoit le jeu des ondes et des vents, qui s'estoient attaquez l'un l'autre. Il loüoit tantost le Nord, tantost le Sudest, tantost la puissance de la Tramontane, et la furie du Nordest.

Le trompette estant près de luy, tout enflambé de cholere, fait son ambassade pleine d'ire et de courroux. *Æole*, comme estant le plus petit des Dieux, et un bouchon seulement d'iceux, a peur du Roy, qui commande à la mer, et fait telle reponse au trompette : « Ne doubte point, dit-il, que ce que je fais est par le commandement de Juno : je ne faudray tout à present de renfermer mes vents en la prison de ceste montaigne. Va viste et sonne deux ou trois fois par la mer, de ta trompette ; ce pendant je pourvoiray à tout. » Et, ayant dit cecy, remonte en haut de ce rocher, et, entrant dedans, il destache ce vent, lequel plusieurs appellent Oest, et plusieurs autres le nomment *Maëstral*, lequel peut oster et chasser de la mer ses autres freres et la remettre en sa premiere bonace. Ce *Maëstral* donc avec une face joyeuse se descouvre, ayant une guirlande ou chapeau de fleurs sur la teste : par une douce parole appaise ses freres ; et leur grand debat cesse incontinent. Ils oyent aussi le son aigu de la trompette, par lequel advertissement iceux balient et nettoient le pays.

Estant donc telle rage appaisée, voicy Balde, qui des-

obis, les perdris et les cailles, avec l'espervier, roront ensemble, plustost qu'on puisse trouver un homme de bien. Veux-tu gagner un Citoyen ? luy avec bonnes parolles; mais, envers un paysan, allement de baston. Les grands Seigneurs sont s par douces parolles, les filles par presens, les en- r la verge, les paysans avec le baston. Pais les la paille, les porceaux de gland, les chevaux et les de foin, et les villains d'un tribal. Un villain fera s sermens pour une chose fausse; il tuera un s pour un morceau de pain. Le villain ne garde les de l'Eglise, et dit qu'une beste ne differe en rien femme; il ne se soucie de mere, de fille, ne de qu'il aye. Il a si bon estomach, qu'il digere tout, et comme l'on dit, sa charge de toutes sortes d'herbes. Attons ont toujours la goutte, quand il faut travail- lous, quand ils dansent sous le chesne, ou sous ; ou sous le peuplier verd, au son de la cornemuse, le treignent des pieds sur la terre, lors vous diriez sont daims, chevres, et chevreulx, et blasphement de Dieu, les saints et la Vierge Marie. »

par, pendant ce sien discours, regardoit de travers un chien, et tenoit son halebarde bas, toute à s'en servir, si ces villains eussent voulu luy faire ; mais ces lourdauds craintifs ne voulurent assail- lat, n'ayans le temps lors propre pour eux, et le leur sembloit estre propre pour ce faire : mais sent leur trahison pour un autre temps, et recelent holere en leur cœur, demeurans ainsi peureux et es pour la presence de Balde.

endant Aeole, Roy des vents, prenant en main son , monte au haut de sa montaigne, et, de là esten- se yeux par dessus la mer, il ne voit à l'entour de cun navire ; car celui auquel estoit Balde estoit si loing, qu'il ne peut estre par luy apperceu sur . estant desjà devenu vieil, et ayant besoin de lu-

taict lors le sourd, et ne fait pas semblant d'e  
ayant perdu l'ouye en si peu de temps ; ou, s'il  
il scait trouver tant d'eschappatoires, qu'enfin il  
que vous confessiez n'avoir raison. Ce que sera  
et bassiere moisie, il n'aura honte de dire que  
succre et miel. Si toutesfois votre impatience v  
traint de crier haut : « Messer l'hoste, » celuy  
pondra plus fierement que ne l'avez appelé haut  
parolles si aigres, que par telle ruse il vous sera  
manger vostre pain en patience. Mais gardez-v  
de manger trop, car chaque morceau est au poi  
livre, et est nombré sur le doigt; prends garde  
songe à ce que tu manges, et va doucement des d  
t'advertis que ta bourse en patira. Pendant que tu  
ces à remplir ton ventre, ta bourse se vuide. En  
feint de te bailler des draps et linceuls blancs, le  
avoit nagueres repliez après les avoir tirez d'un  
un passant avoit couché la nuict precedente, afin  
ces plis il entretienne le bon bruit de son hostel  
d'aventure tu as les veines opilées pour troj  
abondance de sang. assure-toy que les dunaies

« t, tu te leveras au matin, ayant les yeux plus rouges brezil<sup>1</sup> ou qu'une escrevisse cuicte. Tu vas en voir ton cheval affamé, car on luy aura desrobbé son avoine, et du rastelier on aura retiré la paille; enfin, avec jurement et blasphemes, tu es, et, en t'en allant, tu trouves, miserable, que tu es desrobbé par un tel hoste. » Pendant que Cingar ce beau discours, qui est veritable, et pendant qu'il apprendre le fait d'autrui, il en fait de mesme.

« Maléine, apporte-moy ce chappon rosty? Il y a en toutes choses, disoit le docteur Pizzanfare. En trop la corde, l'arc se rompt. Il y a temps de feuille les livres, et temps de manier l'espieu. Nous pourrions maintenant nous aider de l'un et de l'autre, s'il me venoit bien des enseignemens de l'escolier Scarpelle, et feroient cuire ses saucisses avec les cartes de Paul le sien, au temps que l'estude florissoit à Cipade.

## LIVRE DOUZIEME.

« C'est lors quand le Soleil eschauffe les cornes du cerceau, lequel porte sur son dos Europe parmy les fleurs odoriferantes du ciel, et quand la terre, embaumée de la rosée, reçoit tout autour de soy sa nouvelle bordée de fleurs, les arbres recevant aussi un plaisir ombrage par leurs feuilles nouvelles, faisant peu à peu les forests monter leurs brins et scions jusques au ciel. Le Rossignol, qui n'est jamais las de chanter à

*Pois de teinture importé du Brésil.*



tant petite soit-elle, et n'oyent qu'un bruit qui se fait à cause du contournement de cet' œuvre si beau.

Balde veut aller vers le lieu d'où il entend venir le bruit des marteaux : et rencontrant une montée, qui tournoit en forme de limace, il monte par icelle, et neantmoins luy-mesme tourne, et se fait un double tour : car toute ceste machine tourne tousjours en rond, et tire la montée après soy, laquelle est suivie des degrez. Après avoir monté plusieurs marches, ils trouverent une demeure, laquelle par plusieurs et frequens tours environne ce coffre immobile. Il y a en icelle sept spheres composées de diverses sortes de metal, desquelles la dernière est plus petite que toutes les autres, et celle qui est la plus haute est la plus spacieuse. La dernière est faite d'argent, et de souffre de blanc fixe, meslé avec du mercure, s'accouplans ainsi par nature, et lequel peut convertir l'estaing en fin argent. Là ils voyent fumer plusieurs bouteilles pleines d'Athalac et de vinaigre, par laquelle vapeur la matiere d'argent perd sa blancheur, et se vest de couleur du ciel, pour se monstrier plus agreable à la veuë des personnes.

Ceste machine, composée de pur argent, va ainsi tournant, et en icelle est taillée la face cornuë de Diane. En après ils montent cinquante marches, et là trouverent la sphere gelée de Mercure. Alphatar couleroit instable et sans arrest, et n'opereroit rien, si avec iceluy n'estoit meslé du Dragant, et du sel de Bocchus, et le tout distillé par l'alambic. Et, par ce moyen, le serf fugitif se tourne en or, si la medecine, comme il faut proportionnée, retient bien ses vapeurs. Tu ne sçauois muer les metaux sans Mercure : d'où vient que les Poëtes chantent qu'il est le Messager des Dieux, sans lequel ne se peut faire la guerre ou la paix. Ils montent derechef, et se trouvent au plancher de la rouge Venus. Là le cuivre est enfin changé en or blond. Mais il y faut despendre cent sacs de charbon, si on veut qu'iceluy acquiere la nature de l'argent, et de

le plusieurs marchandises, quand elle auroit le pré pour desloger. Cingar appelle soudain le patron du vaisseau, et luy demande s'il voudroit, en bonne monnoye le passage, conduire en Turcu pays des Maures, trois compagnons, et avec eux. « Cela est difficile, respond le patron, et par quel moyen je pourrois trouver pour vous satisfaire maintenant arriveront icy trente marchands de Tesin, marchands, dis-je, qui ont toute abondance de laines, et qui sont saouls d'orge et de pain de millet, et de grosse et espaisse biere. » Cingar luy replique : « Que fait cela ? Je te prie, mon amy, reçois ces bons compagnons ; donne-leur à double. Nous ne sommes que trois, il ne nous faut pas grand'place. » Enfin le patron le luy accorde et le prie de venir incontinent prendre leur place, et les Tesinois arrivent. « Je le feray, respond Cingar. Et aussi-tost tourne ses chevaux, et s'en va à la recherche de ses compagnons, lesquels, ayant le cœur joyeux, se delivrent d'aller voir les pays estranges par mer et par terre. Ils s'en vont, trottant à la façon Françoisise, vers la rive, arrivent au bord, où estoit ce grand vaisseau, qui sembloit point un navire, mais un fort chasteau sur la mer.

Ils voyent plusieurs Marchands Turcs et Allemans, et se mettent à faire emplir Muran de leurs marchandises : voyez plus de mille facquins, portans sur leurs épaules un liard la charge d'un grand mulet, tant l'appauvrir estrangle ces pauvres fols. La plus grande partie des facquins sont Bergamasques : je ne parle pas de ceux de la Bergame, la prudence desquels est parvenue à la mer; mais j'entends seulement parler de ceux, qui sortent de la ville de Cluson, et vont s'estendre par tout le pays. Quand ils deslogent de chez eux, ils n'apportent

rien sur eux; mais, quand ils retournent, ha ! combien ils portent sur leurs espales de nippes, s'en revenant gaillement ainsi bien chargez. Ils sont trappaux, refait, gras, de large quarreure, l'estomach et la poitrine tous couverte de poil. Une autruche ne pourroit pas tant digérer de plomb, comme font ces facquins, de fer : chacun d'eux mange quatre-vingts onces de gras fromage sans estre assis, disans que la nourriture de fromage affermist l'eschine. Le fromage, dit Pizzanfare, engrossit le teint : toutesfois ceste regle est fausse en nos facquins. Sont-ils rudes à defendre leurs propres causes ? Le Bergamasque, avec son dur langage, y satisfera mieux, que ne sçaurait faire un Florentin, avec cent comptes inutiles. Il n'y a pays, qui ne soit plein de facquins. Par tout vous voyez mouches : par tout y a moines gallochers; vous ne verrez partout pas moins de facquins. Pas une nation ne se ennuye du mestier de facquinerie : les facquins sont extraits de la race Bergamasque. Ils hantent les maisons des Nobles, et s'efforcent de complaire à Monsieur et à Madame. Ces facquins donc travailloient lors à charger ce navire, et portoient des fardeaux, qu'à grand'peine porteroit un chameau. Balde s'embarque et aussi ses deux compagnons, et logent leurs chevaux en un canton du vaisseau.

Voicy de loing arriver les Tesinois sublans souvent, ayans beaucoup de bergers conduisans leur bercail, qui estoit en si grand nombre, que la terre en sembloit couverte. Ils portoient sur leurs dos leurs fouïllouzes, et avoient leur gros mastins attachez à leur ceinture, lesquels, quand il en est mestier, ils laschent pour se ruer sur les loups et les tuer. Il y avoit plus de trois mille moutons, et avoient tous la laine blanche, et estoient sans cornes. De la laine d'iceux se font les bureaux et autres draps de grosse estoffe. On tire la premiere par les oreilles dedans la navire : laquelle est incontinent suivie de toutes les autres, sans avoir aucune peur; car Nature a donné

de faculté au bercail, de suivre toujours la première, et de marcher devant.

Mais, quand ceste canaille de Tesinois eut veu Balde et ses compagnons armez dedans le navire, et leurs chevaux occuper la meilleure place du vaisseau : « O, dirent-ils, bon, pourquoy rompez-vous les accors faits entre nous ? Ne nous as-tu pas promis que tu n'en prendrois pas d'autres en ce navire ? Gardes-tu ainsi tes promesses ? Il harquerolliers, vostre foy est-elle ainsi entretenue en un navire ? O gens, à qui est propre de donner des bourdes à d'autres, et qui ne se soucient gueres de commettre une sottise ! Tu es fol, et ne sçais, ô Chiozois, que tu fais, tu ne cognois point telle marchandise, et quel est ce marchand gain. Reçois-tu des soldats et diables armez sur ton vaisseau ? Jette ces François, jette nos ennemis ! Un paysan ne s'accorde jamais avec un gendarme, et ne souffriroient manger leur viande ensemble. J'ay bonne envie de leur rendre autant de bastonnades que nous en avons reçu d'eux. Nous en avons maintenant le moyen : fait, dis-je, leur rendre le change, que ces larrons s'en aillent hors d'icy, à leur faciende ; il y a des forests et des cavernes : en icelles font mieux leur demeure tels voleurs, que de se venir mettre dedans des navires, et de se mesler icy parmy des gens de bien. S'ils ne s'en vont, nous les jetterons en l'eau par force. » Ainsi le plus grand paysan, et le plus audacieux, parla. Le patron ne leur répondit rien, estouppe ses oreilles à une telle honte, quelle aucun masque ne pouvoit couvrir.

Or, Balde, entendant les parolles audacieuses de ce vieil moutonnier, desgaine incontinent son espée, et met un bouclier au bras, et se delibere d'attaquer ces braves arrets. Cingar le retient, et, en le retenant, parle à luy à l'oreille, et le prie de luy laisser la charge de faire ceste vengeance. « Cela, dit-il, mon Balde, n'est point tant à vous, ny propre à vostre vertu naturelle ; mais appartient plustost à la subtilité de Cingar. Arreste-toy,

je te prie : tu verras maintenant merveilles; il ne faut point endurer l'orgueil d'un villain merdeux : les uns riront; autres, croy-moy, pleureront. » Balde luy obeist, et rengaine son espée.

Cependant le vent doucement s'enfle, et la mer commence à se cresser, et faire branler ses ondes. Le vaisseau se separe du bord, et peu à peu s'avance au milieu, et laisse le rivage, lequel, en fuyant ainsi, semble emporter avec soy les villes et pays. On ne void desjà plus les bois, on ne voit que la mer et le ciel; et les mariniers, en chantant, se reposent.

Cingar, cauteleux, voyant le temps proche, et propre pour mettre à effect ce qu'il avoit en pensée, finement s'approche de l'un de ces paysans, luy disant : « O, que voicy grande abondance de vivre! Veux-tu, mon compaignon, me vendre un gras mouton? » Le marchand luy respond : « Moy! trois, huict, quatorze, si un seul ne te suffit, moyennant que tu les veüilles payer, et que tu m'en donnes au moins huict carlins pour piece. » Alors Cingar, le marché arrêté, et prenant son mouton, luy compte de sa bourse huict carlins de cuivre, lesquels il avoit nagueres forgez.

Les marchans estoient là presens; et toute la compaignie, riches et pauvres, Lays, Moines et Prebstres, s'attendoient de manger chacun un bon morceau de ce mouton; mais, Balde considerant la mocquerie, desjà se prepare fort bien, et chuchette en l'oreille de Leonard. « Il sortira, dit-il, tantost une belle farce : tais toy, je te prie, et t'appreste à rire. » Cingar prend par les oreilles ce mouton qu'il avoit acheté en presence de la compaignie, et le jette en la mer, du haut du navire. Chose merveilleuse, et paradvanture malaisée à croire à la compaignie! incontinent tout le troupeau à la file saute en la mer, et n'en demeura une seule piece, qui ne sautast, et ne se jettast en l'eau<sup>4</sup> Par ce moyen, la mer fut toute couverte

<sup>4</sup> Nous n'avons pas besoin de rappeler que Rabelais a repro-

s portelaines, et ces moutons paissoient autre de l'herbe. Les Tesinois s'efforçoient de les reus qu'ils pouvoient ; mais c'estoit pour neant ; out ce bestail abandonna le vaisseau. Au temps les poissons, montez au haut sommet des montem-ploient les forests, et se promenoient joyeux : les ormes et peupliers, regardans au-dessous prez et les fleurs ; et maintenant le bercail s les eaux l'algue, mange et boit ce qu'il ne : noye tout à fait. Neptune lors fait un grand amerveillant d'où estoient descendus tant de d'iceux il fait un festin aux Nymphes et Ba-court, lesquels s'en farcirent à bon escient le osans sous la table des ossemens pour les

reve de rire, Leonard en pette, et les autres ment. Cingar ne rit point ; mais feint estre marri, le à mal'heur ce qu'il avoit fait de guet à pend, : d'aller secourir ces bestes ; mais, au contraire, nt il les pousoit en la mer : et vous eussiez oir bien embesogné, que les moutons estoient et il sçavoit bien accommoder sa mocquerie. Et chaque mouton, sautant ainsi, chantoit en pro-ai, bai, sa miserable mort, de là la prochaine ommée Bebbba, et le peuple d'autour fut par nos ppelé Bebbens. Iceux ont autrefois dompté les

ment ce trait (*Pantagruel*, liv. IV, ch. viii) : « Tous les utons, crians et bellans, commencèrent soy jeter et mer après à la file. La foule estoit à qui premier y après leur compaignon. » Les commentateurs de maître s signalent pas ce passage de Folengo ; le docteur Regis r'en parle point dans son volumineux commentaire sur . La Fontaine s'est souvenu de ce trait lorsqu'il a n mouton qui va dessus la foi d'autrui, » et chacun e *Mariage de Figaro* (acte IV, sc. vi) : « La rage de sau-agner ; voyez les moutons de Paqurge. » Swift a de é de cette manie d'imitation chez la gent bëlante.

vieux Poposses, et avoient sous leur domination les Margariens.

Or, estant tout ce troupeau noyé et perdu, trente vilains allerent aux pertuisanes, et commencerent à s'escrier. Cingar incontinent prend sa halebarde, appelle Balde et Leonard, lesquels aussi desgainent leurs espées, et prennent leurs boucliers : dont ces paysans estonnez retirerent le pied arriere, quand ils virent ces trois braves champions en armes, et Cingar leur dit ; « Osez-vous, villains, ainsi braver ? Vous vous en orgueillez, marauts ? Dites-moy, poltrons maudits, dites-moy, larrons, par quel droit pouvez-vous defendre votre cause ? Est-ce l'usage de vostre pays d'ainsi tuer les personnes ? Ne puis-je pas dependre mon bien comme je veux ? Ce mouton-là estoit mien, ma bourse l'avoit payé, et, vous, mangeurs de rabiolles, en avez tiré huit carlins. Ne puis-je pas disposer du mien selon ma fantaisie ? Que ces gentils-hommes, ces mariniers, ces prebstres, ces beaux peres confesseurs, qui ne voudroient dire une menterie pour tous les saints qui logent en paradis, en disent ce qu'il leur en semblera ? Qu'ils disent vérité, et qu'ils n'ayent respect à personne ? Le fort gaste le droit. Or sus, voilà les armes, qu'ils disent de quel côté est la vérité, et que tout nostre differend depende de leur jugement ? Si j'ay tort, esperez en avoir la raison. Je suis assez suffisant pour payer un monde de moutons : mettez aussi bas vos dagues rouillées ; autrement, nous vous monstrerons par effect, sans parolles, que c'est que d'un soldat en armes. Ce nous est un saint sacrifice, et agreable au ciel, et une œuvre de charité d'escorcher villains. L'orgueil sied mal tousjours aux nobles ; mais c'est une meschanceté grande à des paysans d'estre superbes et audacieux. La race de paysans est certes mal née : qui-conque favorisera et defendra les paysans soit pendu, et qu'aucun n'aye pitié de luy que le paysan mesme ! Quant à moy, je croy que les lievres et les chiens, les loups et

brebis, les perdrix et les cailles, avec l'espervier, sauront ensemble, plustost qu'on puisse trouver un bon, homme de bien. Veux-tu gagner un Citoyen? sers à luy avec bonnes parolles; mais, envers un paysan, seulement de baston. Les grands Seigneurs sont gagnés par douces parolles, les filles par presens, les enfans par la verge, les paysans avec le baston. Pais les gens de paille, les porceaux de gland, les chevaux et les chiens de foin, et les villains d'un tribal. Un villain fera mille sermens pour une chose fausse; il tuera un homme pour un morceau de pain. Le villain ne garde les biens de l'Eglise, et dit qu'une beste ne differe en rien d'une femme; il ne se soucie de mere, de fille, ne de neveu qu'il aye. Il a si bon estomach, qu'il digere tout, et comme l'on dit, sa charge de toutes sortes d'herbes. Les poltrons ont toujours la goutte, quand il faut travailler; mais, quand ils dansent sous le chesne, ou sous la haine, ou sous le peuplier verd, au son de la cornemuse, qu'ils trepignent des pieds sur la terre, lors vous diriez qu'ils sont daims, chevres, et chevreux, et blasphement le nom de Dieu, les saints et la Vierge Marie. »

Engar, pendant ce sien discours, regardoit de travers une un chien, et tenoit son halebarde bas, toute prête à s'en servir, si ces villains eussent voulu luy faire un my; mais ces lourdaux crainctifs ne voulurent assaillir le chat, n'ayans le temps lors propre pour eux, et le chat ne leur sembloit estre propre pour ce faire : mais craignant leur trahison pour un autre temps, et recelant la cholere en leur cœur, demeurans ainsi peureux et inutiles pour la presence de Balde.

Pendant Eole, Roy des vents, prenant en main son sceptre, monte au haut de sa montaigne, et, de là estendant ses yeux par dessus la mer, il ne voit à l'entour de luy aucun navire; car celuy auquel estoit Balde estoit si loing, qu'il ne peut estre par luy apperceu sur la mer, estant desjà devenu vieil, et ayant besoin de lu-



*pro capite, una tria scrupula, fiat.* Il commence à jouer de son art de passepasse, et si habilement, que Saramello ne joua jamais mieux devant le Duc Borse <sup>1</sup>. C'estoit merveille comme il avoit la main subtile, remuant si bien dessus dessous ces petites bales, que de trois en paroisoient cinquante. Il met tantost un gobelet sur l'autre, tantost, les renversant, les divise et separe le cul contre-mont, et sur iceluy il met tantost trois, tantost cinq de ces petites pelotes, et une seule tantost paroist. Ayant achevé ce jeu et mis à part ces gobelets, il commence un plus beau mystere. Il se fait apporter une bouteille, non de forte malvoisie, mais d'une douce : disant qu'il ne pouvoit autrement faire ce qu'il avoit envie de leur montrer. Il la boit jusques au fond, il jette le bouchon en la mer : puis, il ouvre la bouche, et monstre qu'il n'y a rien dedans, et, grinçant les dents et les serrant, et les couvrant de ses levres, souffle. Et, en soufflant, fait rire la compagnie, leur estant advis qu'ils voyoient la nonne Bertuse, laquelle avoit une coiffe en teste, rechinoit des dents, et, avec une venë esgarée, grondoit en courant parmy le peuple. Mais qui croira ce que je dis ? Pendant que cestuy-cy souffle, voicy une farine qui luy sort de son large gosier, laquelle souillant tous les assistans les contraint de reculer. O ! pensez quelle risée pouvoit estre entre les plus grossiers d'esprit, qui estoient là presens ! Toutesfois, cela n'esmeut point Balde à rire davantage, sinon qu'en ce mesme temps il veid pendu au col de Cingar le bouchon que Bocal avoit jetté en la mer, et luy mettant en la bouche un morceau de pain, et luy commandant incontinent de cracher, et le jetter hors de sa bouche, ô chose merveilleuse !

<sup>1</sup> Le duc Borse, seigneur de Ferrare, vers la fin du quatorzième siècle ; fort amateur de la plaisanterie, il avait autour de lui nombre de bouffons à l'égard desquels la tradition en Italie a conservé le souvenir de maintes facéties, et on dit encore proverbialement à quelqu'un qui veut rire en un moment inopportun : *Non siamo più al tempo del Duca Borsao.*

voicy ce n'est plus pain, mais crotttes rondes de cheval. Cingar, selon sa coustume joyeuse, et courtoise, endure tout, de peur qu'en se courrouçant, l'ennuy suive le courroux. Que diray-je davantage? Devant les yeux d'un chascun, tira les esguillettes de Leonard sans les rompre, et commanda à Gilbert de les chercher au sein de Balde. De là, Gilbert tire l'un après l'autre (ô combien! ô quelles choses!) à sçavoir, une bouteille, un miroir, une escrtoire, une sonnette, une semelle de soulier, une estrille, une piece de verre, des cierges dont l'on use à l'Eglise. Balde s'estonne de tout cela, et ne peut penser à quelle heure il a esté à la foire de Lauzane, ou de Racanette, pour acheter telles choses, ne valans pas cinq sols. Puis, Boccac commande à Gilbert de souffler du nez : ce chancre ne refuse rien, il esternue deux, trois et quatre fois; soudain, avec un grand bruit, luy sort du nez un taon, lequel est suivi d'un grillon, et, après le grillon, trente poulx.

La fin de ces jeux advint, lors que Phebus estoit prest d'entrer en sa maison, appellant à haute voix ses domestiques. Voicy Ptoe, Horie, Pithie, Phos, Mitre, Mirine, qui se presentent pour descendre leur maistre de son chariot. Les uns font tomber la fange des rouës, et les nettoient avec de l'eau; les autres meinent les chevaux à l'escuyrie, les desbrident, et leur frottent avec paille fraîche le dos suant, puis les abbreuvent; et enfin leur bailent l'orge ordinaire.

## LIVRE QUATORZIEME.

MENNON, expédié de par sa mere Aurore, chassoit avec son fouët devant soy le Chien, le Bouc et une infinité d'autres estoilles hors du chemin, par lequel devoit passer le chariot de son pere. Et la Nuict jà s'eschappoit, ayant apperceu la splendeur et lueur de l'Aube. Balde, voyant les chevaux du Soleil sortir hors l'horison et tirer son char enflambé, considerant cecy, dit lors à Cingar : « O! Cingar, je m'esmerveille grandement de ce que je voy, et ne sçay comment ces choses-cy peuvent estre! Ne voy-je pas le soleil, quand il naist, estre plus large et plus rond, que quand nous le voyons au plus haut du ciel? Et aussi je luy vois à present un visage si rouge, qu'il semble avoir bien beu au baril. » Cingar luy respond : « Vous me demandez, ô Balde! de grandes choses, pour lesquelles nous donner à entendre les Astrologues se travaillent fort, car icelles excedent les sens humains. Un Grec, grand personnage, qui se nomme Platon, si bien m'en souvient, et un autre Astrologue qu'on appelle Ptolomée; et Jonas le Prophete, Solon, Aristote, Melchisedech, Og et Magog en ont traicté amplement en leurs livres. » Quand Leonard eut entendu Cingar user de ces gros mots d'Og et Magog pour Philosophes, il se print si fort à rire, qu'estant couché à terre, il sembloit qu'il deust crever. Balde, qui sçavoit par experience les bonnes coustumes de Cingar, n'en feit que sourire, et luy dit : « Cingar, es-tu Astrologue? Comptes-tu quelquefois les astres? Si j'eusse sçeu que tu eusses estudié en telles choses, tu m'eusses rendu

gée de plusieurs marchandises, quand elle auroit le  
 sa à gré pour desloger. Cingar appelle soudain le pa-  
 tre de ce vaisseau, et luy demande s'il voudroit, en  
 et en bonne monnoye le passage, conduire en Tur-  
 , et au pays des Maures, trois compagnons, et au-  
 de chevaux. « Cela est difficile, respond le patron, et  
 pay quel moyen je pourrois trouver pour vous satis-  
 ; car maintenant arriveront icy trente marchands  
 de la Tesin, marchands, dis-je, qui ont tous-  
 une grande abondance de laines, et qui sont saouls or-  
 dinairement de pain de millet, et de grosse et espaisse  
 bière. Iceux doivent charger ceste caracque de mou-  
 tesinois. » Cingar luy replique : « Que fait cela ? Je  
 sçay, patron, mon amy, reçois ces bons compagnons ;  
 je payeray à double. Nous ne sommes que trois, il ne  
 s'en faut pas grand'place. » Enfin le patron le luy ac-  
 cède, et le prie de venir incontinent prendre leur place,  
 et que les Tesinois arrivent. « Je le feray, respond  
 le patron. » Et aussitost tourne ses chevaux, et s'en va à  
 ses compagnons, lesquels, ayant le cœur joyeux, se deli-  
 vent d'aller voir les pays estranges par mer et par  
 sa. Ils s'en vont, trottant à la façon Française, vers la  
 mer, et arrivent au bord, où estoit ce grand vaisseau,  
 qui ne sembloit point un navire, mais un fort chateau  
 sur la mer.

À se voyent plusieurs Marchands Turcs et Allemans,  
 seillant à faire emplir Muran de leurs marchandises :  
 et y voyez plus de mille facquins, portans sur leurs  
 pour un liard la charge d'un grand mulet, tant l'ap-  
 pêt de gagner estranglé ces pauvres fols. La plus grand  
 t de ces facquins sont Bergamasques : je ne parle pas  
 des habitans de la Bergame, la prudence desquels est par  
 tout notoire ; mais j'entends seulement parler de ceux,  
 saouls de chastaignes et de panade, sortent de la  
 montagne de Cluson, et vont s'estendre par tout le  
 monde. Quand ils deslogent de chez eux, ils n'apportent

rien sur eux; mais, quand ils retournent, ha! combien ils portent sur leurs espauls de nippes, s'en revenant gail-lardement ainsi bien chargez. Ils sont trappaux, refaits, gras, de large quarreure, l'estomach et la poitrine toute couverte de poil. Une autruche ne pourroit pas tant dige-rer de plomb, comme font ces facquins, de fer : chacun d'eux mange quatre-vingts onces de gras fromage sans estre assis, disans que la nourriture de fromage affermist l'eschine. Le fromage, dit Pizzanfare, engrossit le teint : toutesfois ceste regle est fausse en nos facquins. Sont-ils rudes à defendre leurs propres causes? Le Bergamasque, avec son dur langage, y satisfera mieux, que ne scauroit faire un Florentin, avec cent comptes inutiles. Il n'y a pays, qui ne soit plein de facquins. Par tout vous voyez mouches : par tout y a moines gallochers; vous ne verrez partout pas moins de facquins. Pas une nation ne se en-nuye du mestier de facquinerie : les facquins sont extrais de la race Bergamasque. Ils hantent les maisons des Nobles, et s'efforcent de complaire à Monsieur et à Ma-dame. Ces facquins donc travailloient lors à charger ce navire, et portoient des fardeaux, qu'à grand'peine por-teroit un chameau. Balde s'embarque et aussi ses deux compagnons, et logent leurs chevaux en un canton du vaisseau.

Voicy de loing arriver les Tesinois sublans souvent, ayans beaucoup de bergers conduisans leur bercail, qui estoit en si grand nombre, que la terre en sembloit cou-verte. Ils portoient sur leurs dos leurs fouillouzes, et avoient leur gros mastins attachez à leur ceinture, les-quels, quand il en est mestier, ils laschent pour se ruer sur les loups et les tuer. Il y avoit plus de trois mille moutons, et avoient tous la laine blanche, et estoient sans cornes. De la laine d'iceux se font les bureaux et autres draps de grosse estoffe. On tire la premiere par les oreilles dedans la navire : laquelle est incontinent suivie de toutes les autres, sans avoir aucune peur; car Nature a donné

de faculté au bercail, de suivre toujours la première, et de marcher devant.

Mais, quand ceste canaille de Tesinois eut vu Balde et ses compagnons armez dedans le navire, et leurs chevaux occuper la meilleure place du vaisseau : « O, dirent-ils, bon, pourquoy rompez-vous les accors faits entre nous ? Ne nous as-tu pas promis que tu n'en prendrais pas d'autres en ce navire ? Gardes-tu ainsi tes promesses ? Al barquerolliers, vostre foy est-elle ainsi entretenue en ce navire ? O gens, à qui est propre de donner des bourdes aux autres, et qui ne se soucient gueres de commettre une sottise ! Tu es fol, et ne sçais, ô Chiozois, que tu fais, et que tu ne cognois point telle marchandise, et quel est ce grand gain. Reçois-tu des soldats et diables armez dans ton vaisseau ? Jette ces François, jette nos ennemis ! Un paysan ne s'accorde jamais avec un gendarme, et ne souffriroient manger leur viande ensemble. J'ay bonne envie de leur rendre autant de bastonnades que nous en avons receu d'eux. Nous en avons maintenant le moyen : allons, dis-je, leur rendre le change, que ces larrons ne s'en aillent hors d'icy, à leur faciende ; il y a des forests et des cavernes : en icelles font mieux leur demeure tels voleurs, que de se venir mettre dedans des navires, et de se mesler icy parmy des gens de bien. S'ils ne s'en vont, nous les jetterons en l'eau par force. » Ainsi le plus grand paysan, et le plus audacieux, parla. Le patron ne leur répondit rien, estoupe ses oreilles à une telle honte, quelle aucun masque ne pouvoit couvrir.

Or, Balde, entendant les parolles audacieuses de ce vieil moutonnier, desgaine incontinent son espée, et met son bouclier au bras, et se delibere d'attaquer ces braves maraudeurs. Cingar le retient, et, en le retenant, parle à luy à l'oreille, et le prie de luy laisser la charge de faire ceste vengeance. « Cela, dit-il, mon Balde, n'est point sans à vous, ny propre à vostre vertu naturelle ; mais appartient plustost à la subtilité de Cingar. Arreste-toy,

je te prie : tu verras maintenant merveilles ; il ne faut point endurer l'orgueil d'un villain merdeux : les uns riront ; autres, croy-moy, pleureront. » Balde luy obeist, et rengaine son espée.

Cependant le vent doucement s'enfle, et la mer commence à se cresser, et faire branler ses ondes. Le vaisseau se separe du bord, et peu à peu s'avance au milieu, et laisse le rivage, lequel, en fuyant ainsi, semble emporter avec soy les villes et pays. On ne void desjà plus les bois, on ne voit que la mer et le ciel ; et les mariniers, en chantant, se reposent.

Cingar, cauteleux, voyant le temps proche, et propre pour mettre à effect ce qu'il avoit en pensée, finement s'approche de l'un de ces paysans, luy disant : « O, que voicy grande abondance de vivre ! Veux-tu, mon compaignon, me vendre un gras mouton ? » Le marchand luy respond : « Moy ! trois, huict, quatorze, si un seul ne te suffit, moyennant que tu les veüilles payer, et que tu m'en donnes au moins huict carlins pour piece. » Alors Cingar, le marché arresté, et prenant son mouton, luy compte de sa bourse huict carlins de cuivre, lesquels il avoit nagueres forgez.

Les marchans estoient là presens ; et toute la compaignie, riches et pauvres, Lays, Moines et Prebstres, s'attendoient de manger chacun un bon morceau de ce mouton ; mais, Balde considerant la mocquerie, desjà se prepare fort bien, et chuchette en l'oreille de Leonard. « Il sortira, dit-il, tantost une belle farce : tais toy, je te prie, et t'appreste à rire. » Cingar prend par les oreilles ce mouton qu'il avoit acheté en presence de la compaignie, et le jette en la mer, du haut du navire. Chose merveilleuse, et paradvanture malaisée à croire à la compaignie ! incontinent tout le troupeau à la file saute en la mer, et n'en demeura une seule piece, qui ne sautast, et ne se jettast en l'eau <sup>4</sup> Par ce moyen, la mer fut toute couverte

<sup>4</sup> Nous n'avons pas besoin de rappeler que Rabelais a repro-

issons portelaines, et ces moutons paissoient autre que de l'herbe. Les Tesinois s'efforçoient de les rele plus qu'ils pouvoient ; mais c'estoit pour neant ; fin tout ce bestail abandonna le vaisseau. Au temps lage, les poissons, montez au haut sommet des monts, contemploient les forests, et se promenoient joyeux sous les ormes et peupliers, regardans au-dessous

les prez et les fleurs ; et maintenant le bercail sous les eaux l'algue, mange et boit ce qu'il ne et se noye tout à fait. Neptune lors fait un grand s, s'admireillant d'où estoient descendus tant de lous : d'iceux il fait un festin aux Nymphes et Bades sa court, lesquels s'en farcirent à bon escient le n, laissans sous la table des ossemens pour les

de creve de rire, Leonard en pette, et les autres reignent. Cingar ne rit point ; mais feint estre marri, porte à mal'heur ce qu'il avoit fait de guet à pend, gnoit d'aller secourir ces bestes ; mais, au contraire, nement il les pousoit en la mer : et vous eussiez le voir bien embesogné, que les moutons estoient y, tant il sçavoit bien accommoder sa mocquerie. Et e que chaque mouton, sautant ainsi, chantoit en proant *bai, bai*, sa miserable mort, de là la prochaine fut nommée Bebbba, et le peuple d'autour fut par nos ns appelé Bebbens. Iceux ont autrefois dompté les

exactement ce trait (*Pantagruel*, liv. IV, ch. viii) : « Tous les es moutons, crians et bellans, commencèrent soy jeter et er en mer après à la file. La foule estoit à qui premier y eroit après leur compaignon. » Les commentateurs de maître pois ne signalent pas ce passage de Folengo ; le docteur Regis même n'en parle point dans son volumineux commentaire sur gruel. La Fontaine s'est souvenu de ce trait lorsqu'il a : « d'un mouton qui va dessus la foi d'autrui, » et chacun dans le *Mariage de Figaro* (acte IV, sc. vi) : « La rage de sauer gagner ; voyez les moutons de Panurge. » Swift a de e parlé de cette manie d'imitation chez la gent bëlact.



vieux Poposses, et avoient sous leur domination les Margariens.

Or, estant tout ce troupeau noyé et perdu, trente vilains allerent aux pertuisanes, et commencerent à s'écrier. Cingar incontinent prend sa halebardo, appelle Balde et Leonard, lesquels aussi desgainent leurs espées, et prennent leurs boucliers : dont ces paysans estoionnez retirerent le pied arriere, quand ils virent ces trois braves champions en armes, et Cingar leur dit ; « Osez-vous, villains, ainsi braver ? Vous vous en orgueillez, marauts ? Dites-moy, poltrons maudits, dites-moy, larrons, par quel droit pouvez-vous defendre votre cause ? Est-ce l'usage de vostre pays d'ainsi tuer les personnes ? Ne puis-je pas dependre mon bien comme je veux ? Ce mouton-là estoit mien, ma bourse l'avoit payé, et vous, mangeurs de rabiolles, en avez tiré huit carlins. Ne puis-je pas disposer du mien selon ma fantaisie ? Que ces gentils-hommes, ces mariniers, ces prestres, ces beaux peres confesseurs, qui ne voudroient dire une menterie pour tous les saints qui logent en paradis, en disent ce qu'il leur en semblera ? Qu'ils disent vérité, et qu'ils n'ayent respect à personne ? Le fort gaste le droit. Or sus, voilà les armes, qu'ils disent de quel costé est la verité, et que tout nostre differend depende de leur jugement ? Si j'ay tort, esperez en avoir la raison. Je suis assez suffisant pour payer un monde de moutons : mettez aussi bas vos dagues rouillées ; autrement, nous vous monstrerons par effect, sans parolles, que c'est que d'un soldat en armes. Ce nous est un saint sacrifice, et agreable au ciel, et une œuvre de charité d'escorcher villains. L'orgueil sied mal tousjours aux nobles ; mais c'est une meschanceté grande à des paysans d'estre superbes et audacieux. La race de paysans est certes mal née : quiconque favorisera et defendra les paysans soit pendu, et qu'aucun n'aye pitié de luy que le paysan mesme ! Quant à moy, je croy que les lievres et les chiens, les loups et

is, les perdrix et les cailles, avec l'espervier, sont ensemble, plustost qu'on puisse trouver un homme de bien. Veux-tu gagner un Citoyen? ny avec bonnes parolles; mais, envers un paysan, sment de baston. Les grands Seigneurs sont par douces parolles, les filles par presens, les en la verge, les paysans avec le baston. Pais les paille, les porceaux de gland, les chevaux et les foïn, et les villains d'un tribal. Un villain fera le sermons pour une chose fausse; il tuera un pour un morceau de pain. Le villain ne garde les l'Eglise, et dit qu'une beste ne differe en rien une; il ne se soucie de mere, de fille, ne de 'il aye. Il a si bon estomach, qu'il digere tout, et une l'on dit, sa charge de toutes sortes d'herbes. rons ont toujours la goutte, quand il faut travail- is, quand ils dansent sous le chesne, ou sous ou sous le peuplier verd, au son de la cornemuse, trepignent des pieds sur la terre, lors vous diriez nt daims, chevres, et chevreulx, et blasphement le Dieu, les saints et la Vierge Marie. »

r, pendant ce sien discours, regardoit de travers un chien, et tenoit son halebarde bas, toute s'en servir, si ces villains eussent voulu luy faire mais ces lourdaux craintifs ne voulurent assail- it, n'ayans le temps lors propre pour eux, et le leur sembloit estre propre pour ce faire : mais nt leur trahison pour un autre temps, et recelent lere en leur cœur, demeurans ainsi peureux et pour la presence de Balde.

dant Æole, Roy des vents, prenant en main son monte au haut de sa montaigne, et, de là esten- yeux par dessus la mer, il ne voit à l'entour de un navire; car celuy auquel estoit Balde estoit i loing, qu'il ne peut estre par luy apperceu sur tant desjà devenu vieil, et ayant besoin de lu-

nuds font la garde, pendant qu'ils reposent ronflans comme pourceaux. Ces jeunes enfans chantent, dansent, font plusieurs moresques, estans grassets, propres et habiles à pastisser. Chascun d'eux porte la teste droicte, la couronnent de pampre; chascun tient en sa main des grappes de raisins; chascun a pendu à son costé un petit flascon. Ils se delicatent, ils rient, ils celebrent en l'honneur de leur pere la feste du vin, puis eux-mesmes s'enyvrent soubz les treilles chargées de raisins. La mere est yvre, le pere est yvre, aussi sont les enfans, et estans ainsi tous yvres, chascun ronfle à bouche ouverte. Or Bacchus a un grand Palais à part, auquel y a cent tonneaux, pippes, cuves, et autres vaisseaux arrangez soubz terre comme chevaux en une escuyrie. Là vous voyez tousjours relier plusieurs grands tonneaux, et resserrer de grandes cuves; et là se vident, de vaisseaux en vaisseaux, des vins dignes de la table des Dieux; car icy se viennent charger les mulets d'iceux. Les formis ne vont et reviennent si souvent, quand ils ont rencontré un monceau de mil, s'esmouvans fort et ferme à porter de gros fardeaux pour remplir leurs greniers. Ainsi fait-on en ce Palais de ce Roy porte-vin, y venans souvent plusieurs lacquais et garçons avec pots vuides, s'en retournans chargez les uns sur le dos avec hottes, autres sur leurs espauls avec barils pendus devant et derriere, remplis de bons vins muscats, grecs et autres. Icy aucuns mettent bas les charges, autres en remplissent les cuves, autres foulent la vendange avec les pieds, et entonnent le vin pissant par la canelle fort loing; puis, on pressure le marc sous la pesanteur du fust du pressoir, pour en tirer le plus gros vin, lequel communement on vend aux pauvres. L'Autonne y est present, lequel, vestu de sa camisolle souillée et marquée de taches de vin, commande à tout cet ouvrage, et tasche à contenter les Dieux par le commandement du patron. Les Allemans disent iceux estre leurs patrons, et les Lansquenets ne recognoissent point d'au-

tres Dieux. Si tu ne le veux croire, l'effect t'en monstrera la preuve. Regarde, quand ils s'emploient à la table garnie de vivres, comme ils vident le verre à chaque morceau qu'ils mangent : lors tu verras comme Mangeguerre se rue par les bouteilles et gobelets, et comme il se fait un grand fracasement des vaisseaux pleins de bon vin. L'eau ne s'apporte point à telles tables; laquelle, en estant bannie, ne sert qu'à laver les pieds des saules, et est par entre eux un vieil proverbe : Meschanceté est d'estrangler le vin. Après qu'ils ont vuidé le baril, ils donnent furieusement sur iceluy coups de pieds et coups de poing, et le mettent en tel estat, qu'il n'y a moyen de le racoustrer. Ils se choquent l'un à l'autre le front du cul du verre, jettant de leurs gorges des rots puans, et parlans sans cesse et plus qu'ils ne faisoient avant boire : mais leur devis n'est que de vin; car l'Allemand ne songe qu'après le vin, et ne parle que d'iceluy, engage sa pique, son espée, ses chausses, pour du vin, les vend, et soy-mesme aussi : et si, de toutes ses armes il veut garder quelque chose, ce sera son morion pour s'en servir de tasse à boire, pendant qu'ils font *trincq*. Se levant de table pour s'en aller, ils ne peuvent, leur ayant esté mis par le vin des fers aux piedz. Vous ne les verrez gueres abandonner les murailles : ils se montrent semblables au soleil, quand il se leve le matin, tournant les yeux flam-bans en la teste, et ont cent mille pensées au cerveau. Et, combien qu'ils soient debout, ils ne peuvent remüer les jambes : ils ne sont conduits par aucune raison, et vont tastonnans, comme nous faisons, marchans de nuit; et, encore qu'il n'y ait en leur chemin aucune pierre ny aucun bois, ils ne laissent neantmoins de trebucher, et enfin se prennent des mains à la muraille, ou à un banc, ou à un bois, ou à quelque pilier, jusques à ce qu'ils se soient couchez sur de la paille, ou contre terre, ou dedans de la fange, se veautrans comme pourceaux.

« Or maintenant voicy l'Hyver, le dernier fils de Nature,

tain grains, qu'on nomme tempeste et gresle. Ceste matiere ne tombe point en temps froid; mais, lors qu'Apollon brusle par trop la terre, qui est quand la chose humide se lie et conjoint avec le chaud, dont se fait une consolidation de glace, laquelle apporte au nez une odeur sentant le soulfre et la poudre à canon; et lors ce vent Nordest, comme espicier estranger, l'ayant mise en un vaisseau, et la remuant souventefois sans dessus dessous, forme de telle matiere de la coriandre, et la jette en terre tout autour de soy, et lors fait que les paysans faitneants maudissent le ciel, pour raison que telle tempeste gaste et ruine en une heure tout le bled qu'on peut acquerir par un long temps. Il arrache les bourgeons des vignes, rompt et égraine les raisins, et autant en fait des fromens et seigles. Vous oirez ces meschans paysans blasphemer pour une telle perte, et, eslevans les mains, faire la figue au ciel<sup>1</sup>. Est-Suest vient du costé de l'Aurore avec une douce haleine; il appaise et adoucit les chaleurs ardentes, quand Apollon passe. Les Novarois l'estiment et l'appellent galant et bon compagnon, ne soufflant point comme Nort-Oest, ou comme Sudoest, lesquels on accoustumé de se mocquer, et piper les mariniers par un traistreux serain. Nort-Nordest-Oest ne fait pas aussi comme eux; mais va en liberté avec un soufflement doux et gracieux, soit qu'il donne en poupe, soit qu'il guide à orce; mais, s'il se sent battu des autres, lors se courrouçant, il renverse la mer sans dessus dessous, et donne tousjours advisement de sa cholere aux Nautonniers, afin qu'ils soient advisez et qu'ils se tiennent en cervelle. Il y a aussi Oest, qui n'a point son pareil en douceur, lequel ne scauroit esmouvoir la mer la grosseur d'un petit poil. Ceux de Genes

<sup>1</sup> Cette expression se retrouve dans Rabelais (liv. IV, ch. XLIV) :

« Un d'eux, voyant le portrait papal, lui feit la figue, qui est en icelluy pays signe de contennement et derision manifeste. »

illent Maëstral. Iceluy refait les Mariniers las et  
na, et met l'air en toute serenité, et fait que le So-  
vient, lequel s'estoit retiré pour tempeste de Su-

**A**lo, ayant deschainé tous ces vents, se tire à part,  
car qu'il s'envolast avec eux ; car peut-estre empor-  
t-ils leur maistre par l'air. La nuict au milieu du  
roit espandu ses tenebres, et les voiles s'embroüil-  
se rennoient en diverses façons. Le patron accort  
reçoignu plusieurs signes, par lesquels il prevoyoit  
surs dangereux. « O, s'escria-il, moy miserable ! Tan-  
Apello bravoit, et maintenant, comme mourant, il  
le-seuls une obscure nuage. Voyez comme les Dau-  
stantent avec leur courte eschine ; regardez les Mer-  
ulans et voletans par-dessus les ondes, et l'aigle en  
oyant a gagné le haut du ciel. » Et ce dit, il se pré-  
t résister aux vents. Il commande aux Nautonniers  
sont choses, et à l'un et à l'autre il donne des char-  
les uns desnoient des cordes, les autres les tirent ;  
et les lachent, et vous oiriez cent sifflemens que ces  
se font en les tirant et retirant ; aussi le bruit se fait  
d-des uns et des autres, en parlant et commandant.  
noble Leonard estoit en un certain lieu du vaisseau,  
et aux eschechs avec Balde, quand il s'esleva un grand  
; non du ciel, mais par la trahison de ces paysans,  
elle fut lors decouverte ; car Cingar estoit seul cou-  
en un coing, lequel, estant bien endormi, ronfloit  
se un bœuf, n'entendant rien de cette tempeste, et  
ant si profondement, que des bombardes n'eussent  
rèmpre son sommeil. Ces paysans, à qui n'agueres  
r avoit fait noyer tant de moutons, l'assaillent pen-  
qu'il dort, et, le prenant en travers du corps, le jet-  
en la mer, se vengeans enfin ainsi de leur perte, sa-  
sant à leur envie. Iceluy, quasi se noyant par ceste  
le, rompit son sommeil, et ne s'en fallut gueres qu'il  
mplist d'eau ses chausses au fond de la mer ; mais,

cordes en tierces, quintes, et octaves, commençant  
cette sorte :

Ha ! par combien de monstres effroyables  
En ce gouffre mondain  
Sommes poussez çà et là misérables  
Sans un secours humain !  
Ceste mer nostre  
Est par un autre  
Malheur suivie :  
La langue hardie  
L'esmeut par vents à tous impitoyables.

D'autre costé les vagues vagabondes  
Des cyniques propos  
S'enflent sur elle, ainsi que rudes ondes,  
Ne luy donnent repos.  
Raconteray-je,  
Ou bien tairay-je  
Les mers jaseuses  
Les mers causeuses,  
A mal parler du nom d'autrui fécondes ?

Diray-je aussi les escueils de l'envie  
Dessous la mer mussez ?  
Les chiens de Scylle, et Charybde alouvie  
De cent vaisseaux froissez ?  
Qui a puissance  
Et la science  
De bien conduire  
Le sien navire  
Entre tels bancz, meine une heureuse vie.

Le long travail et la vertu maistresse,  
La patience aussi,  
Qui est tousjours des monstres dompteresse,  
Vous a rendu ainsi  
Aptes à fendre,  
Sans perte prendre,  
Les rudes ondes  
Tant soyent profondes,  
Hausser, baisser la voile chasseresse.

A grand'peine avoit-il achevé cette chanson, que le

atons puissans les ondes de la mer. Desjà les  
 amours des hommes touchoient jusques aux  
 ciel ; et oyt-on un grand bruit des cordes, et  
 mer ne monstre que signes de peur, faisant pa-  
 couleurs de la mort. Les nues obscures volent,  
 par des diables noirs. Le ciel flamboye par es-  
 lesquels Sudest retentist ses pets ; puis agite  
 les vagues, jettant plus rudement ses bales. La  
 se destache et deslie ses froids cheveux, et,  
 et lunatique, se fourre parmy les ondes. Les  
 en vain se travaillent de destacher les voiles,  
 violence des vents leur en donne empes-  
 Maintenant le Sud cruel a le dessus ; mainte-  
 est victorieux. La mer mugle, et les astres  
 des vagues. La fortune menace d'horrible mort  
 ers, lesquels pour n'avoir aucune esperance se  
 et à force de crier et se frappent la poitrine à  
 sing ; mais Balde n'avoit pour lors aucune peur  
 , va ça et là, exhortant tantost cestui-cy, tan-  
 là ; il donne secours au Comite, aux Nauton-  
 tron ; il excite un chacun, tourne et dresse le  
 se s'espargne aucunement ; il commande icy, il  
 conforte avec une voix hardie les couards ; il  
 vidist les cordes, selon la volonté du patron :  
 out lascher, il les rompt. La tempeste, surmon-  
 effort des Nautonniers, renverse tout. Toutesfois  
 ant en teste ny bonnet, ny chapeau, asseure les  
 autres, et leur dit qu'il ne se soucie d'estre  
 nant que tous eschappent. Jà le Nord victo-  
 t mis ses compagnons sans dessus dessous, mu-  
 seul offusque le monde de tenebres, et excite  
 orts des montaignes du profond de la mer,  
 estoilles, descouvrant les maisons et palais  
 Le navire desesperé gemit et pleure, et se  
 la tempeste son ennemie, demandant pardon.  
 it le patron, ostez la voile ? Elle est trop motül-



plus qu'une mer de sausse et brouët. » Bocal, estonné, regardé çà et là. Que fait-il, voyant qu'il n'y avoit rien pour luy, s'il ne vouloit, comme un pourceau, se veautrer en telles sausses? Incontinent il prend le plat, et, regardant au ciel, dit ces mots : « *Asperges me, Domine, et munda dabor hyssopo*; » et, en ce disant, il tourne, et en asperge le pain, et tous les plus proches, souillant Balde, et ses compagnons, de ceste eau grasse, et leur en barbouille leur barbe. Qui n'eust ri? et qui n'eust crevé de rire? Balde voit couler sa barbe, comme si elle eust esté mouillée d'eau de pluie. Cingar essuye sa face avec sa serviette; Gilbert en eust sa part, et aussi Leonard; chacun torche son visage, son estomach, et son sein. Ils se levent tous de table : le ris leur empesche le manger. Balde, en riant, ne laisse d'approuver ce faict; car il dit : « La sausse a eu raison de suivre le poisson : sans eau n'est jamais le poisson, n'y l'eau sans poisson. — Nous mangerons donc, dit Cingar, le poisson, puisque iceluy doit estre où l'eau abonde. Bocal n'aura point du turbot; qu'il s'aïlle gratter le cul ! » En ce disant, il retourne à table, et fait moudre son moulin : autant en font les autres : chacun mange son avoine.

Balde, toutesfois, en mangeant, disoit à Bocal : « J'm'esmerveille que, pendant que nous nous esclattons de rire, ayant laissé là nostre poisson, tu ne t'en assissois, afin qu'au lieu de pain, il ne nous fust resté que de la fôface. » Bocal luy respond : « Entre gentils compagnons, il ne faut point faire une gaillardie et plaisanterie sans grace : vous avez bien mocqué l'aveugle en partageant le poisson, passe; et ceste mocquerie ne doit estre rompuë par aucune rumeur : aussi, moi, vous ay bien baillé de l'aspergez, passe aussi celuy qui on le mette aux chroniques. Toutes choses ont fort doucement, et celuy qui est le moins saoul, ferme la reille sourde. » Cingar luy dit : « Tu pourras t'opposer tel danger; il est permis aux affamez de manger.

ces pièces de bois. Ce fortuné s'aigrist de plus en plus et ne sait-on plus quelle route tenir, ny en quel vent emporte le vaisseau, lequel tantost est eslevé au-dessus des nuës, tantost donne du fond contre les cornes des diables. Le patron, tout estonné, avoit perdu l'escrie de son timon, et, estant esperdu, crioit : « Compagnons, nous nous noyons ! Avant qu'il soit trop tard, nous irons souper avec les morts ! Toutesfoies il y a encore un peu d'esperance, si nous pouvons décharger le vaisseau de tant de bales de marchandises. Or sus donc, que regardez-vous ? Preferez la vie ? Qu'on donne aux poissons ce qui pese le plus, ayez courage de Roland, jettez-moy ces marchandises, chacun obeist au patron, et, comme sages et raisonnables, donnent ordre à leur salut, et jettent tout ce qui est de plus, comme caisses de velours plein et de ras, soie et autres draps, et de pièces de tapisserie. Et tout en la mer, estimans en temps de mort ces choses que la neige en hiver. Les marchands sembloient estre des statuës : « Ha ! disoient-ils, nous-nous amassé ces richesses ? Ha ! en quelles avons nous passé nostre vie ? » Pleurans ainsi, et pris de miserable peur, sont contrains de livrer leurs bales ; car la vie leur plaist plus que cent richesses. Le patron leur dit de rechef : « Ce qui est encore le plus, je vous dis que le jettiez au large. » A ces mots, un certain personnage, qui n'avoit pas de biens, et n'avoit au vaisseau aucune marchandise, duquel estoit assise sa femme, qui estoit laide et vieille, et qui estoit une diablesse envers son mari, se jette et embrasse par le milieu du corps, et brusquement dedans l'eau, s'escriant : « Va, merde de vieillesse ! car je n'ay point ici chargé plus pesante marchandise que toy. » Celle s'en alla ainsi la teste renversée sur les ondes, dessous lesquelles en peu d'heure elle se noya. Ainsi s'en aillent toutes les laides, et qui ont



NEPTUNE estoit assis en un haut siege, le  
de la mer gouverne son royaume, et au  
celle a ses villes, chasteaux et palais. Il  
court ouverte à tous ses peuples. Les uns  
nent en ses palais, esquels logent les Nyr  
Dieux humides, les fleuves et lacs, venans  
mandement de ce Roy. Là, dis-je, estoit c  
ces honorables Barons, ordonnant avec le co  
sieurs affaires, quand Triton, fils de Neptune  
trite, monté sur un poisson, arrive en haste  
l'esperon à sa monture. Chacun luy fait plac  
la cause de son voyage : chacun s'approche  
la nouvelle. Incontinent il descend de da  
courbé de son Dauphin, et, prenant son ch  
d'une dure coquille, se presente devant les  
tune, luy faisant du genouil grande revere  
à luy ainsi : « O Roy du profond de la mer,  
nouveau tumulte ? D'où est venu ce grand  
si grande presumption prend-elle telle aud  
ceur si vil ? Veux donc que tu es frere de

l par ce qu'il a eu cet honneur d'espouser Deïopée,   
 liere de Juno, du rang de celles qui ont le soing et   
 urge de laver les pots et chauderons, et de bailler   
 le aux pourceaux, leve la creste bien haut, et s'in-   
 souvent de plusieurs affaires, lesquelles vous ne vou-   
 pas vous-mesme entreprendre. C'est cest Æole,   
 , qui se resjouist pour ce qu'il possède je ne sçay   
 rochers polis, nullement garnis d'herbes, et sechez   
 hail, et se paist de la fumée d'un rosti, et chastie   
 s en façon de pedant ou Magister, et comme un   
 er donne la bride et le mords pour dompter un   
 in. Iceuluy, o Roy très-puissant, a ouvert l'huis des   
 les cavernes de la montaigne des vents, sans ton com-   
 ment, et ceste prison ouverte, et ayant deschainé   
 air et les mains de Nordœst, et de tous les autres   
 a lancé et jetté par l'air tant d'eaux, tant d'ondes,   
 le vagues, que les Dieux d'en haut ont longtemps   
 et craignent encore d'estre noyez, et ne s'en est   
 et ilu que Jupiter ne se soit osté de son siege,   
 et que les Geants voulussent encore lui enlever le   
 des Cieux, en mettant montaigne sur montaigne.   
 et aussi à present entrer en nos maisons, et ses vents   
 linc et ruinent nos sales, nos jardins, nos estables,   
 gis, nos palais; et, si vous n'y pourvoyez, Sire, je   
 vertis pour le certain que vous et nous, avec tous   
 stes, serons noyez. »

stune, oyant ce recit, s'emflambe tout de cholere, et   
 ois fois a touché en terre de son trident, et com-   
 de faire venir à soy son trompette, lequel venu   
 n il envoie à la montaigne Æolienne, et à ce ro-   
 pelé; et luy encharge d'aller trouver ce Roy tel   
 lequel a receu cest office de Jupiter, d'estriller les   
 et curer les estables, et luy commande de luy dire   
 part toutes les injures qu'appartiennent à gens de   
 faitneants, et qui conviennent à un gueux et à un   
 y piedau. *Le trompette ne se fait faire ce comman-*

nettes. Certainement, s'il eut sçeu qu'un tel Baron eut esté sur mer, il eut retenu les vents courroucez en prison. Ceste montagne est creuse, et de son sommet touche le ciel, et le pied d'icelle est jusques au profond de la mer. Elle se monstre très-aspre pour les grandes pierres et roches, qui pendent autour d'elle. En icelle n'y a aucunes forests; on n'y void aucunes herbes verdoyer, là les prez n'engraissent le bercail. Au haut d'icelle, la porte est barrée de grosses chaisnes, et icelle porte est toute de fer, faite en la boutique de Vulcan. Icelle ferme une grande caverne, comprise soubz et au-dedans de ceste grande roche, en laquelle sont enfermez les vents, comme en une prison: et là, estans cadpnatz, crient et beurlent avec divers soufflemens, ainsi qu'on oyt des porcs gronder en leurs porcheries, quand on est trop long-temps à apporter en leur auge leur lavage et mangaille. Là, dis-je, sont les vents de Note, d'Auster, de Siroch, lesquels ne font que guetter à la porte pour sortir dehors, et une heure leur dure mille ans, n'estant leur plaisir qu'à tourmenter la mer: comme le veneur tient au chenil ses bracqucs, levriers, et autres chiens, et ne leur donne beaucoup à manger, afin qu'estans plus affamés, ils soient plus dispos à courir les chevreulx, le jour et la nuict hurlent avec leurs voix importunes *bau, bau, bau*, et ne laissent les voisins dormir à repos; car il y a aussi peu de discretion en des chiens, qu'en ceux qui en veulent nourrir trois cens. Le Roy *Æole* tient ces vents en ceste obscure caverne, afin que ceux qui desirent avec voiles estendues passer les mers soient çà et là plus cruellement tourmentez. O! miserable navire! et encore plus miserable le patron, lequel est assailli à l'impourveu d'une bande de vents, lequel est importuné, et tourmenté par le cruel Oest avec ses compagnons! O! combien doit estre expérimenté en l'art de la marine, celui qui combat contre la troupe enragée des vents!

*Æole* donc, voulant donner plaisir à ses vents, ouvre

est en accouloir, de pur or, au-dessus duquel on voit continuellement voleter des enseignes, esquelles sont brodées des Aigles grifounes. Là, vous verrez des colonnes d'argent soutenir des arceaux eslevez bien haut en l'air. Là se voient de beaux baings, et de grands Palais, et de grandes et merveilleuses cuves. On y void des places à courir et manier chevaux, plusieurs marchez, de grands Theatres, lieux propres à représenter batailles navales, des conduits d'eau, des colosses, des arcs, des pyramides, mille temples encrustez de marbre; là, sont les maisons des Dieux, au dessus desquelles on voit trois cents mille cheminées tousjours fumantes à force de myrrhe et d'encens, ayant leurs cuisines nettes, et parfumées de souëfres odeurs. Tous les Dieux ont basti en ceste ville leur Palais, et au milieu d'iceux est celui de Jupiter. Icy Dedale, le premier Maçon, le premier Charpentier, et le premier Architecte, a montré parfaitement sa maîtrise. Vous y verrez cent fenestres çà et là tousjours ouvertes, par lesquelles ils voyent tout ce qui vient de loing. Il y a une galerie qui tourne tout autour du Palais, soutenue de six cents piliers de bronze. En icelle on void tousjours mille Dieux, autant de Deesses, et de braves Nymphes se promenant en rond. La porte est superbe, laquelle ne se void jamais fermée: et au devant d'elle est un large et spatieux porche, lequel est fait et quarré sur huit pilastres. A l'entrée d'iceluy l'arceau est de porphyre, et au milieu se voyent les trois foudres, qui sont fort à craindre, lesquels servent d'armes propres seulement au grand Jupiter. Le seuil et l'entrée sont jà cavez, et mangez pour les allées et venuës des Dieux, combien qu'elles soit d'albastre fort dur. Les cadenats des portes, les serrures, les cloux, les verroux sont d'argent doré.

Après avoir passé le porche, vous entrez dedans cent cloistres, lesquels sont, de chasque costé, embellis de piliers faicts de diamants: et chacun d'iceux est composé d'un art très-excellent, lesquels Vulcan a endurec de

tains grains, qu'on nomme tempeste et gresle. Ceste matiere ne tombe point en temps froid; mais, lors qu'Apollon brusle par trop la terre, qui est quand la chose humide se lie et conjoint avec le chaud, dont se fait une consolidation de glace, laquelle apporte au nez une odeur sentant le soulfhre et la poudre à canon; et lors ce vent Nordest, comme espicier estranger, l'ayant mise en un vaisseau, et la remuant souventefois sans dessus dessous, forme de telle matiere de la coriandre, et la jette en terre tout autour de soy, et lors fait que les paysans faitneants maudissent le ciel, pour raison que telle tempeste gaste et ruine en une heure tout le bled qu'on peut acquerir par un long temps. Il arrache les bourgeons des vignes, rompt et égraine les raisins, et autant en fait des fromens et seigles. Vous oirez ces meschans paysans blasphemer pour une telle perte, et, eslevans les mains, faire la figue au ciel<sup>4</sup>. Est-Suest vient du costé de l'Aurore avec une douce haleine; il appaise et adoucit les chaleurs ardentes, quand Apollon passe. Les Novarois l'estiment et l'appellent galant et bon compagnon, ne soufflant point comme Nort-Oest, ou comme Sudoest, lesquels on accoustumé de se mocquer, et piper les mariniers par un traistreux serain. Nort-Norœst-Oest ne fait pas aussi comme eux; mais va en liberté avec un soufflement doux et gracieux, soit qu'il donne en poupe, soit qu'il guide à orce; mais, s'il se sent battu des autres, lors se courrouçant, il renverse la mer sans dessus dessous, et donne tousjours advertissement de sa cholere aux Nautonniers, afin qu'ils soient advisez et qu'ils se tiennent en cervelle. Il y a aussi Oest, qui n'a point son pareil en douceur, lequel ne sçauroit esmouvoir la mer la grosseur d'un petit poil. Ceux de Gennes

<sup>4</sup> Cette expression se retrouve dans Rabelais (liv. IV, ch. XLIV) :  
*\* Un d'eux, voyant le portrait papal, lui fait la figue, qui est en icelluy pays signe de contennement et derision manifeste. »*

et Maëstral. Iceluy refait les Mariniers las et et met l'air en toute serenité, et fait que le Sonit, lequel s'estoit retiré pour tempeste de Su-

le, ayant deschaisné tous ces vents, se tire à part, qu'il s'envolast avec eux ; car peut-estre emportent leur maistre par l'air. La nuict au milieu du espendu ses tenebres, et les voiles s'embrouilloient en diverses façons. Le patron accort plusieurs signes, par lesquels il prevoyoit dangereux. « O, s'escria-il, moy miserable ! Tant lo bravoit, et maintenant, comme mourant, il est sous une obscure nuage. Voyez comme les Dautent avec leur courte eschine ; regardez les Mermes et voletans par-dessus les ondes, et l'aigle en est a gagné le haut du ciel. » Et ce dit, il se présente aux vents. Il commande aux Nautonniers choses, et à l'un et à l'autre il donne des charmes desnoient des cordes, les autres les tirent ; ils lâchent, et vous oiriez cent sifflemens que ces est en les tirant et retirant ; aussi le bruit se fait de uns et des autres, en parlant et commandant. Le Leonard estoit en un certain lieu du vaisseau, et escheus avec Balde, quand il s'esleva un grand vent du ciel, mais par la trahison de ces paysans, fut lors decouverte ; car Cingar estoit seul couché en coing, lequel, estant bien endormi, ronfloit comme un bœuf, n'entendant rien de cette tempeste, et si profondement, que des bombardes n'eussent pu interrompre son sommeil. Ces paysans, à qui n'agueres avoit fait noyer tant de moutons, l'assaillent pendant qu'il dort, et, le prenant en travers du corps, le jetèrent à mer, se vengeans enfin ainsi de leur perte, satisfait à leur envie. Iceluy, quasi se noyant par ceste interruption de son sommeil, et ne s'en fallut gueres qu'il fût d'eau ses chausses au fond de la mer ; mais,



poux. Sa teste, avec le poil herissé, est chargée de lentes. Il marche tout vouté, s'appuyant sur un baston, comptant ses pas, et de pas en pas ne fait que toussir et cracher de gros flegmes. Il a les yeux tous chassieux, et l'ordure n'en bouge. Il se couvre le corps jusques aux talons d'une grande robe fourrée, et en tout temps est toujours tremblant. Sa maison basse pleure sans cesse d'une humidité facheuse : les murailles y pleurent, les planchers y pleurent, tout ce qui est de luy pleure, et n'y a rien plus Saturnien que luy. Toutes ses viandes sont moisies; car en icelle Apollo n'envoye jamais ses beaux rayons. La nuict y apporte tousjours ses noires tenebres. En icelle resident les choüettes, les chat-huans, les chauves-souris, qui n'aiment que la nuict, durant laquelle on y oit aussi les matoux chanter *gnao, gnao*. La tristesse demeure avec luy, la maigreur, toute espece de maladie, le mal de costé, la squinancie, la fiebvre quarte, l'épidémie, l'apostume, le charbon, la male-peste, le flegme, l'apoplexie, l'hydropisie, les vers, la colique, la pierre, le chancre, les glandes, les pustules, la grosse verole, la cague-sangue, la petite verole, la foiblesse de cerveau, la rage frenetique, la rage de chien, les cloux, la douleur des dents, les escrouelles, les fistules, l'hernie enflée du cotillon pendant, la teigne, la ladrerie, l'asthme, la goutte, les fiebvres phthisiques. Je ne scaurois nommer toutes les maladies, lesquelles sont ordinairement avec Saturne, et lesquelles l'accompagnent et luy font service, mais avec peu de fidélité, car elles voident tous les jours sa bourse, et c'est ce que les medecins aiment. Saturne donc commande au plus haut ciel, duquel tombant il se puisse rompre le col. Nous avons descrit les sept cieux, lesquels ont esté mal déchifrez par les anciens, et plus mal par les modernes, soit Aristote, soit Higine, soit Macrobe. Il reste que nous venions au huitiesme Cercle.

« Mais qu'est-ce que je voy ? Vous ne voyez pas ? Voyez là ! » Comme Gingar disoit ce mot, on cria du haut de la

s moutons paissans les ondes de la mer. Desjà les  
 et clameurs des hommes touchoient jusques aux  
 nes du ciel ; et oyt-on un grand bruit des cordes, et  
 la mer ne monstre que signes de peur, faisant pa-  
 e les couleurs de la mort. Les nues obscures volent,  
 des par des diables noirs. Le ciel flamboye par es-  
 , après lesquels Sudest retentist ses pets ; puis agite  
 fort les vagues, jettant plus rudement ses bales. La  
 montane destache et deslie ses froids cheveux, et,  
 ne fole et lunatique, se fourre parmy les ondes. Les  
 amiers en vain se travaillent de destacher les voiles,  
 i grande violence des vents leur en donne empes-  
 sant. Maintenant le Sud cruel a le dessus ; mainte-  
 le Nort est victorieux. La mer mugle, et les astres  
 lavez des vagues. La fortune menace d'horrible mort  
 mariniers, lesquels pour n'avoir aucune esperance se  
 sentent à force de crier et se frappent la poitrine à  
 de poing ; mais Balde n'avoit pour lors aucune peur  
 mort, va ça et là, exhortant tantost cestui-cy, tan-  
 celui-là ; il donne secours au Comite, aux Nauton-  
 , au patron ; il excite un chacun, tourne et dresse le  
 ; il ne s'espargne aucunement ; il commande icy, il  
 là ; il conforte avec une voix hardie les couards ; il  
 et roidist les cordes, selon la volonté du patron :  
 les peut lascher, il les rompt. La tempeste, surmon-  
 out l'effort des Nautonniers, renverse tout. Toutesfois  
 , n'ayant en teste ny bonnet, ny chapeau, assure les  
 t les autres, et leur dit qu'il ne se soucie d'estre  
 moyennant que tous eschappent. Jà le Nord victo-  
 , ayant mis ses compagnons sans dessus dessous, mu-  
 et luy seul offusque le monde de tenebres, et excite  
 es efforts des montaignes du profond de la mer,  
 es aux estoilles, descouvrant les maisons et palais  
 enfer. Le navire desesperé gemit et pleure, et se  
 las à la tempeste son ennemie, demandant pardon.  
 , crioit le patron, ostez la voile ? Elle est trop moüil-

separue, et a un coup trenche neu cable  
tombent soudain à bas.

Cingar seul trembloit en un coing, et  
qu'il avoit de mourir, lascha son orduie en  
les limes sourdes, les crochets, les tenaill  
voient pour lors de rien, ny les subtilitez  
les finesses d'un renard. La Mort le pre  
Mort cruelle le menace de tous costez : il s  
à tous les saints ; il jure que le canere'  
ne va tous deschaux par le monde, et v  
d'un sac ; il dit qu'il ira trouver Saint D  
gnan, lequel vit encore soubs la voute d'un  
et porte le cil de ses yeux pendant jusqu  
noux ; il promet aller vers les sabots et  
quels Ascense avoit autrefois portez, et  
prins en l'Isle de Taprobane par les Portu  
il fera dire des Messes par dix Moines, et  
leur offrira un cierge aussi grand et pesa  
grand et pesant l'arbre du navire, s'il peu  
ce danger : il confesse avoir derobbé et  
boutiques ; avoir crochetté des maisons, ex

de bois. Ce fortuné s'aigrist de plus en plus, on ne sait plus quelle route tenir, ny en quel port on porte le vaisseau, lequel tantost est eslevé au-dessus de la lune, tantost donne du fond contre les diables. Le patron, tout estonné, avoit perdu de son timon, et, estant esperdu, crioit : « Nous, nous nous noyons ! Avant qu'il soit tard, nous irons souper avec les morts ! Toutesfois il y a encore un peu d'esperance, si nous sauver le vaisseau de tant de bales de marchandises donc, que regardez-vous ? Preferez la vie. Qu'on donne aux poissons ce qui pese le plus, jetez courage de Roland, jetez-moy ces marchandises, aucun obeist au patron, et, comme sages et bons, ont ordonné à leur salut, et jettent tout ce qui est inutile, comme caisses de velours plein et de ras, et autres draps, et de pieces de tapisserie. Ils sont en la mer, estimans en temps de mort les richesses que la neige en hiver. Les marchands disoient estre des statuës : « Ha ! disoient-ils, nous avons amassé ces richesses ? Ha ! en quelles choses nous avons passé nostre vie ? » Pleurans ainsi, et avec une miserable peur, sont contraincts de livrer les marchandises ; car la vie leur plaist plus que cent fois l'argent. Le patron leur dit de rechef : « Ce qui est le plus, je vous dis que le jettiez au fond de la mer, un certain personnage, qui n'avoit pas de marchandises n'avoit au vaisseau aucune marchandise, elle estoit assise sa femme, qui estoit laide, et qui estoit une diablesse envers son mari, elle se jette par le milieu du corps, et brusquedans l'eau, s'escriant : « Va, merde de la vie, je n'ay point ici chargé plus pesante marchandise. » Icelle s'en alla ainsi la teste renversée, dessous lesquelles en peu d'heure elle se jette, et s'en aillent toutes les laides, et qui ont

rie pousoit si violemment l'enflamhé Balda, qu'il n'eut eu aucun respect à saint François. Cingre le suit de même courage, comme aussi fait Leonard, et tous deux donnent de merveilleux coups. Ces trois compagnons monstrent qu'ils sçavoient bien que c'estoit de frapper et comme il falloit donner à droit, de revers, d'estes et de taille; ils ensemblantent tout le tillac, et fient pour eux diables.

Lyron, d'autre costé, estant sur la galere bastarde, avec une halebardo en la main, estoit plus grand que tous les autres; il ne representoit pas seulement un homme, mais sembloit un gros pilastre. Iceluy comence de tourner sa galere vers la poupe du navire, pendant qu'icelle se defendoit contre les deux autres. Assailant ainsi par derriere ce navire avec sa halebardo, donne un si grand coup de toute sa force, qu'il trancha en deux le timon et gouvernail, dont le patron se pensa estre dépêché, n'ayant plus son cheval aucune bride, ny aucun mords. Lyron, avec main, se prend au navire, pour monter en iceluy, et n'est point trompé en son courage; car combien que les Chiotois luy jettent pierres, traveteaux, torches sulphurées, et perches de pin allumées, il ne laisse pour cela, estant suivi de ses compagnons, de monter en la poupe, et se jeter parmy ses ennemis, auxquels avec son cimeterre il abbat bras et jambes, ne se souciant d'harquebuses, arbalestes et dards; d'un coup il met bas la teste au patron. Imaginez-vous, lecteur, un qui entreroit en une boutique, pleine de pots, bouteilles, et escuelles de terre, et avec un gros baston frapperoit dessus tout autour: ô! combien cestui-cy feroit de pièces et de morceaux! Ainsi faisoit Lyron, taillant, tuant, étripant, escartellant, et assommant tout ce qui se trouvoit devant luy.

Boccal, qui d'aventure estoit caché en un coing, et lequel, ayant grand peur, tenoit son derriere bien bouché, ne sçavoit, et n'avoit pas grand envie de sçavoir

ce qu'il a eu cet honneur d'espouser Deïopée. s de Juno, du rang de celles qui ont le soing et de laver les pots et chauderons, et de bailler x pourceaux, leve la creste bien haut, et s'in- nt de plusieurs affaires, lesquelles vous ne vou- vous-mesme entreprendre. C'est cest Æole, i se resjouist pour ce qu'il possède je ne sçay ers polis, nullement garnis d'herbes, et sechez et se paist de la fumée d'un rosti, et chastie m façon de pedant ou Magister, et comme un mme la bride et le mors pour dompter un xhui, o Roy très-puissant, a ouvert l'huis des vernes de la montaigne des vents, sans ton com- t, et ceste prison ouverte, et ayant deschaisné t les mains de Nordœst, et de tous les autres moé et jetté par l'air tant d'eaux, tant d'ondes, gues, que les Dieux d'en haut ont longtemps raignent encore d'estre noyez, et ne s'en est n que Jupiter ne se soit osté de son siege, s les Geants voulussent encore lui enlever le s Cieux, en mettant montaigne sur montaigne. si à present entrer en nos maisons, et ses vents et ruinent nos sales, nos jardins, nos estables, nos palais; et, si vous n'y pourvoyez, Sire, je s pour le certain que vous et nous, avec tous , serons noyez. »

, oyant ce recit, s'emflambe tout de cholere, et dis a touché en terre de son trident, et com- faire venir à soy son trompette, lequel venu envoie à la montaigne Æolienne, et à ce ro- et luy encharge d'aller trouver ce Roy tel l a receu cest office de Jupiter, d'estriller les rrer les estables, et luy commande de luy dire toutes les injures qu'appartiennent à gons de reants, et qui conviennent à un gueux et à un chu. *Le trompette ne se fait faire ce comman-*

vēnts; et, sonnānt de sa trompette, appelle  
Roy *Æole*, lequel, oyant ceste voix, descen  
de sa montaigne, du haut de laquelle il r  
des ondes et des vents, qui s'estoient attaq  
tre. Il louoit tantost le Nord, tantost le S  
la puissance de la Tramontane, et la furie

Le trompette estant près de luy, tout en  
lere, fait son ambassade pleine d'ire et de co  
comme estant le plus petit des Dieux, et un  
lement d'iceux, a peur du Roy, qui comma  
et fait telle reponse au trompette : « Ne  
dit-il, que ce que je fais est par le com  
Juno : je ne faudray tout à present de r  
vents en la prison de ceste montaigne. Va  
deux ou trois fois par la mer, de ta trompe  
je pourvoieray à tout. » Et, ayant dit cecy, re  
de ce rocher, et, entrant dedans, il destache  
plusieurs appellent Oest. et plusieurs autr

ouvre de loing un rocher pointu, lequel pour sa hauteur orloit le fardeau du ciel comme un second Atlas. Leatron tend à cet endroit, et tourne le timon de son navire, si navire se doit maintenant appeller, lequel semloit plustost une tour ou bastion, contre lequel la furie es canons eust joué. Sur ceste roche ne s'y void aucune verdure, ny aucun arbre; personne n'y paist brebis, ny vache : on n'y void que de grosses pierres pendantes, sous lesquelles aient les faucons, esperviers, aigles, essuyons, et laviers. En icelle neantmoins ce vaisseau tout desarmé arrive, afin que les mariniers, et ceux qui estoient dedans, peussent faire secher leurs chemises aux rayons du soleil, et avec de la mousse et estoupes boucher les ruptures du navire, qui estoit par les flancs ouvert. Cingar se jette le premier sur le bord, du costé de la prouë : il se resjouist de se voir en terre, et se sentoit gay et gaillard, jettant derriere le dos tous les vœux, et promesses qu'il avoit faictes. Balde le suit; puis fait Leonard : et celuy qui n'aguere avoit jetté sa femme en la mer, disant qu'il n'y avoit fagot ny homme à l'homme plus fascheux, ny plus pesant que d'avoir une femme attachée à son costé, laquelle eut un esprit d'oyson, et un visage de ramonneur de cheminée. Celuy estoit de Bergame, descendu de la race des Marans, de laquelle nous avons honte de parler, et les femmes de la nommer. Son nom estoit Boccal, et n'y avoit aucun qui fut plus sçavant en l'art de bouffonnerie que luy. Tous les autres sortent aussi du vaisseau, et chascun cherche place à l'escart, pour se despouiller, et se revestir. Cingar, selon sa coustume, va cherchant partout, et vint en une obscure caverne, en laquelle il craint d'entrer; mais ouvre les oreilles pour escouter s'il oyroit là dedans quelque bruit. Comme par les boutiques des artisans il se fait un bruit, les uns frappans du marteau, autres jouians de la lime, autres soufflans les charbons avec les soufflets et les rendans plus rouges qu'une escrevisse cuite, ainsi



qu'on oyt à Bresse ou à Milan : Cingar oyt resonner un pareil bruit : et, voyant qu'aucune lumiere ne luisoit en ceste caverne, fait signe à ses compagnons. Ils accourent : ils se delibèrent d'entrer dedans : ils y vont tous. Ceste maison sembloit toute noire de suye autant qu'ils en pouvoient veoir par le moyen d'un tison que Boccal portoit. Tant plus ils entroient avant, tant plus ils oyoient le *tic toc* des marteaux, et le *bouf bouf* des soufflets.

Après avoir passé environ cent pas, ils trouvent une grande place quarrée, laquelle en chaque costé avoit trente pas de long. Il y avoit autour huict galeries soutenues de colonnes formant en chasque costé un cloistre admirable, lequel tourne en rond comme la sphere, qui tourne autour des poles, ou comme on voit à Modene ou à Boulongne le rouët des filandieres tourner et pirouëter, devidans mille boubines de soye. Chacune de ces colonnes est double et est faite de bronze. Les arceaux sont d'argent, et les voutes basties à la Mosaïque, esquelles se voyent les beaux gestes des grands et vertueux personnages. Apelle, le plus grand peintre de tous les peintres, avoit peint en icelles tout ce que la Fée Manto luy avoit commandé. Ceste Manto estoit descenduë de Tyrenias, femme de Folet. On y voit la guerre tousjours memorable faicte, quand Pompée fait sortir par force Barigasse hors du chasteau de Cipade, et quand il rompit Alexandre le Grand ayant envoyé contre luy à la haste plusieurs gens de guerre, et quand il meit en peine sous le capitaine Grandovic, près la ville de Nine, la canaille de Xerxes <sup>4</sup>. Là voit-on le guerrier Roland furieux, pendant qu'il defait le fort Annibal, et jette par terre le soldat Achille, luy avalant la teste de dessus la selle du grand

<sup>4</sup> Pompée combattant contre Alexandre et mettant en déroute les bandes de Xerxès, Roland luttant contre Achille, César ayant Renaud pour compagnon, voilà de ces anachronismes dont s'amusaient les poëtes badins de l'Italie.

heval Bucephale. D'un autre costé, on voit Cæsar, menant  
 vec soy Renaud, rompre, et froisser aux Alpes près Fo-  
 igny de Ferrare une armée navale composée d'un grand  
 nombre de navires, galeres, fustes, et autres vaisseaux  
 le mer, laquelle Darie, prince du monde et de la moi-  
 tié de Milan, avoit envoyée en bon equipage pour destruire  
 Spade.

Telles et plusieurs autres choses avoit dépeint ce  
 monument des peintres, ceste lumiere, Lune et Soleil, du  
 pincem. Au milieu de ce cloistre est posé un grand  
 coffre ou caisse sur huit piliers, au dessus duquel est une  
 voute de plomb : iceluy est long de dix brasses, et haut  
 de trente, s'eslevant en pointe et en forme de pyramide.  
 Il est tout taillé de sculpture en pur or, et s'y voyent plu-  
 sieurs joyaux precieux engravez en marbre poli, reluisans  
 comme font les estoilles au ciel. Chaque pilier est de cris-  
 tal beau et luisant : et au dedans de chascun y a un beau  
 et grand rubi, qui reluit là dedans comme une lumiere  
 dans une lanterne. Les murailles sont enrichies de  
 porphyre et d'albastre blanc, de Calcidoine, et de coral.  
 Là on oyt plusieurs tours et contours de rouës, lesquelles  
 sont guidées par contrepoids comme une horloge : et, pour  
 ceste cause, toute ceste machine tourne tousjours en rond,  
 comme fait un fuzeau quand une femme file. Le coffre  
 seul demeure immobile, sur ces luisans pilastres, pendu  
 comme la Terre est entre les sept ciels. Ces Seigneurs  
 estoient fort estonnez de veoir tant de belles choses, par  
 la splendeur et clarté que leur rendoient les pierres pre-  
 cieuses. Iceux aussi se rioient, se voyant tourner avec  
 ceste machine : mais, quand ils venoient au centre, où le  
 coffre se tenoit ferme, ils demeuroient arrestez, voyant  
 devant eux toutes ces galeries et portiques tourner à l'en-  
 tour d'eux. Ils s'esmerveilloient davantage, voyant les  
 planchers tourner, comme fait toute la machine du monde,  
 étant iceux poussez et agitez par diverses rouës dente-  
 lées. Ils ne voyent là aucun homme, ny aucune mouche.

passé le destroit de saint George, à Ceres <sup>4</sup>, et leur dit : « Je fais peu de compte de ceste mer, moy qui ay navigué le grand Ocean de Bugue, et le golfe de Cipade, tant de fois : ne doutez ! Pendant que le vent d'Est-Suest nous souffle de devers l'Orient à souhait, nous irons a orce par trente heures : partant, desployons les voiles : toy, Cingar, tire ceste corde ; Leonard, aide, et toy, hola, qui es icy, ô mon bon compagnon, aides-moy à estendre ceste voile ? » Auquel Boccal respond : « Moy ? Me voilà prest, soit fait ! » Mosquin dit derechef : « Toy, Balde, demeure icy au timon ? Cingar, tire, tire, tire, Cingar, tire ainsi ? Leonard, ainsi donne secours ? Gilbert, c'est assez accourci l'orce ! Pese, Balde, sur le timon ! Ho, compagnon, assis-toy, tu es mal entendu à ce mestier. Or sus, au nom de Dieu, Cingar, lasche un peu ceste corde ? Ha ! compagnons, le vent nous dit bien. Et toy, Balde, assis-toy aussi, laisse-moy estre au timon ? J'ay les levres bien seiches ! Où est ce Boccal ? » Boccal dit : « Me demandes-tu ? » Les compagnons se prindrent fort à rire ; et par-là Mosquin apprint que ce bon compagnon avoit nom Boccal. Puis, il regarde le ciel : « O ! combien, dit-il, l'Est-Suest donne gaillardement dedans nostre voile ! O saint Nicolas, veuille nous estre favorable, qui as tousjours soing des Nautonniers : et combien que ceste fuste soit venuë des corsaires, toutesfois ne nous faillez au besoin ; mais nous delivrez de tout danger, et adressez nostre chemin ! » Cingar là-dessus luy dit : « Pourquoi appelles-tu tant saint Nicolas ? Pour te donner bon vent ? Pries-le plustost qu'il te donne du pain ; car les boyaux me crient au ventre pour la faim, et la face de Boccal semble une maigre lanterne. » Boccal luy respond soudain : « Je ne voy point que la graisse coule sur la tienne ? » Cingar,

<sup>4</sup> Pour comprendre ceci, il faut connaltre la topographie de Mantoue, entourée de divers lacs que séparent des digues : Saint-Georges et Ceres sont des villages à l'extrémité de quelques-unes de ces digues.

## LIVRE XII.

on sent paissans les ondes de la mer. Desjà les  
 larmes des hommes touchoient jusques aux  
 la ciel; et oyt-on un grand bruit des cordes, et  
 mer ne monstre que aignes de peur, faisant pa-  
 le couleur de la mort. Les nues obscures volent,  
 par des diables noirs. Le ciel flamboye par es-  
 près lesquels Sudest retentist ses pets; puis agite  
 t les vagues, jettant plus rudement ses bales. La  
 tane destache et deslie ses froids cheveux, et,  
 fole et lunatique, se fourre parmy les ondes. Les  
 niers en vain se travaillent de destacher les voiles,  
 grande violence des vents leur en donne empes-  
 ent. Maintenant le Sud cruel a le dessus; mainte-  
 le Nort est victorieux. La mer mugle, et les astres  
 avez des vagues. La fortune menace d'horrible mort  
 ariniers, lesquels pour n'avoir aucune esperance se  
 nement à force de crier et se frappent la poitrine à  
 s de poing; mais Balde n'avoit pour lors aucune peur  
 la mort, va çà et là, exhortant tantost cestui-cy, tan-  
 t cestui-là; il donne secours au Comite, aux Nauton-  
 rs, au patron; il excite un chacun, tourne et dresse le  
 non; il ne s'espargne aucunement; il commande icy; il  
 t cela; il conforte avec une voix hardie les couards; il  
 sche et roidist les cordes, selon la volonté du patron:  
 il ne les peut lascher, il les rompt. La tempeste, surmon-  
 tant tout l'effort des Nautonniers, renverse tout. Toutesfois  
 Balde, n'ayant en teste ny bonnet, ny chapeau, assure les  
 uns et les autres, et leur dit qu'il ne se soucie d'estre  
 tué, moyennant que tous eschappent. Jà le Nord victo-  
 rieux, ayant mis ses compagnons sans dessus dessous, mu-  
 tist, et luy seul offusque le monde de tenebres, et excite  
 par ses efforts des montaignes du profond de la mer,  
 jusques aux estoilles, decouvrant les maisons et palais  
 de l'enfer. Le navire desesperé gemit et pleure, et se  
 rend las à la tempeste son ennemie, demandant pardon.  
 crioit le patron, *ostez la voile? Elle est trop moü*

laquelle il fendoit en deux, comme fait une oye traversant le Pau, ou comme un canard se joiant au marez de Cognacque. Cet homme venoit contre la fuste, et, en approchant, menaçoit; car il pensoit que ce fut un vaisseau d'aucuns pirates, qui lui avoient n'agueres enlevé un gros butin. Balde s'estonna fort de ce qu'un homme nageoit si aisement, sans s'aider aucunement des bras, estant mesme chargé d'armes. Mais, après que Mosquin l'a envisagé, il s'escrie, joyeux : « C'est Falcquet ! Et, ô Falcquet, viens ! Balde, je dis, Balde et ton amy Cingar sont icy. Hastes-toy, chemine. » Or pensez quand il entendit ainsi nommer ses compagnons, desquels il pensoit aucuns estre morts, et autres encore prisonniers, quelle nouvelle ce luy fut ? Il quitte incontinent son bouclier et son dard, et se met à nager de ses quatre jambes et de ses deux bras si roidement, qu'il sembloit voler, estant moitié chien, moitié homme. Quand aussi Cingar veid Falcquet en la mer, lequel pardessus tous les autres, excepté Balde, il avoit tousjours aimé, aussi-tost il met la cuirasse bas, et sa chemise; et, se bouchant le nez avec la main, se jette en l'eau, du mast, la teste la premiere, descendant six brasses dedans l'eau, et puis soudain se represente au-dessus, secouant les oreilles pleines d'eau, et repoussant ceste eau salée en soufflant, et, battant avec la main et les pieds, il fend l'eau, se portant sur sa poitrine. Ces deux enfin se joignent. Cingar, le mieux qu'il peut, embrasse Falcquet, et viennent nageans et devisans ensemble, et estans contre le vaisseau, Leonard, leur baillant la main, les tire à soy. Ils se font mille caresses sans nombre. Ils recitent les uns aux autres les fortunes et les perils passez, et les miseres endurées haut et bas. Devisant ainsi, et se raillant, ils descouvrent de loing la superficie d'une terre, y remarquant des forests et hautes montaignes. Icelle estoit une Isle, laquelle verdoyoit de pins, fouteaux et ormes. L'ayant tous apperceu, Cingar s'escria le premier : « Terre, terre, ne la voyez-vous pas ? La voilà ! » Balde

promptement commande de tourner le timon vers ce quartier, et faire surgir leur fuste au port.

On jette incontinent l'ancre en l'eau, et tous sautent en terre, de la fuste, avec les armes : chascun est aise de se voir sur terre, et maudissent la mer. Ils entrent en ces bois et cherchent de quoy manger, se contentans avoir mangé du biscuit par trois jours, et d'avoir graissé leur gorge de lard jaune. Ils apperçoivent deux chevres sauvages, suivies de deux chevreaux blancs, courants legierement, et, en faisant leurs sauts, monstrent leur cul blanc. Falcquet se met à la course comme un levrier, fait voler le sable avec les pieds à force de courir, et soudain attrape les deux chevreaux, lesquels il estrangale et laisse à terre : cependant il poursuit une de ces chevres, laquelle il prend, l'autre s'eschappant et se sauvant. Il apporte, joyeux, la mere et les deux enfans, et les escorche tous trois.

Boccal ne manque à luy ayder. Il fait cecy, il fait cela, il met le nez partout, bouffonnant tousjours à sa mode accoustumée. Balde coupe une branche d'un fresne, laquelle il cure des feuilles, l'aiguise par le bout. Boccal la prend, et embroche en icelle, par quartiers, ces chevreaux, pour les faire rostir. Leonard avoit apporté du vaisseau un fuzil, avec lequel, frappant du carreau d'acier plusieurs coups, il fait tomber quelques estincelles de feu, lesquelles se prennent à l'emorche, et puis, avec un peu de souphre ou allumette, il fait de la flambe avec laquelle il allume le feu, ayant Mosquin dressé et ajancé du bois sec. Cingar cependant apporte plusieurs instrumens de cuisine. Il met les trippes et fressures, lavées trois et quatre fois, en un pot, lequel il avoit eschaudé avec eau chaude, et les fait cuire avec sel et huile, pour en faire une bonne mangeaille. Boccal tourne la broche : le rosti commence à fumer. Balde le flambe avec du lard. Cependant Gilbert prepare une belle feüillée, sous laquelle ils peussent manger plus joyeusement, et plus à leur aise, leur disner.

La Cigale commençoit à chanter, estant le mois de Juin lors venu avec une grande chaleur : en somme, tous commençant à se refaire avec ce rosti. Cingar fait le premier moudre son moulin. Boccal avoit ja devoré la moitié de la chevre. Balde ne disoit mot (Qui parle perd toujours) : il donne à Leonard et à Gilbert du meilleur endroit de la beste, lequel Boccal souvent grippe. Mosquin rôtit la viande, laissant son assiette nette, laquelle il avoit tirée du fond d'une boîte. Chacun remplit bien ses boyaux, et ne voyent Falquet avec eux.

La faim souvent nous contraint tellement, que nous oublions quelquefois nos amis. Balde toutefois ne se faisoit transporter à un tel vice. Mais toujours souvenant à ses amis, et lors ainsi dit : « O compagnons, Falquet n'est point icy : où est-il allé? Certainement, c'est une honte à nous : il a pris la chevre et les chevreaux, la plus grande et meilleure part luy en est due, et nous mangeons le tout, iceluy n'y estant point ! Lève-ty, Cingar ; Mosquin, prends une picque, vas par ces bois, cherche nostre compagnon, chemine ! » Cingar se lève, jette son trenchoir, prend une picque et va en la forêt. « Hola, orloit-il, hé, Falquet ! » Mais « hé, Falquet ! » luy respondoit l'escho. Cependant le jeune Leonard hâte aussi soudainement le disner, et, se ceignant son épée et prenant son bouclier, suit Cingar dans ce bois espalé. Il s'estoit fait un chapeau de fétilles, à cause de la chaleur. Cingar marchoit fort loing de luy : ha ! le misérable Leonard ne sçavoit suivre ! On peut bien dire misérable, à qui, en sa jeunesse paisible, pure, et semblable à un rubi, on prepare une cruelle mort. Et qui a esté la cause de sa mort ? Une femme. Et eut esté merveille, si aucun autre monstre qu'une femme eut peu rompre un entendement si saint, si chaste et si plaisant à Dieu. Ha ! Dieu ! combien la Terre est engraisée de tels fumiers ! et combien pleure-t-elle, estant oppressée de si grand nombre de Louves ! Or sus, Togne, qui es la puissance de

par ce qu'il a eu cet honneur d'espouser Deïopée, l'ore de Juno, du rang de celles qui ont le soing et se de laver les pots et chanderons, et de bailler aux pourceaux, leve la creste bien haut, et s'invent de plusieurs affaires, lesquelles vous ne vous-mesme entreprendre. C'est cest Æole, qui se resjouist pour ce qu'il possède je ne sçay chers polis, nullement garnis d'herbes, et sechez l, et se paist de la fumée d'un rosti, et chastie s en façon de pedant ou Magister, et comme un donne la bride et le mors pour dompter un . Iceluy, o Roy très-puissant, a ouvert l'huis des cavernes de la montaigne des vents, sans ton command, et ceste prison ouverte, et ayant deschainé et les mains de Nordœst, et de tous les autres lancé et jetté par l'air tant d'eaux, tant d'ondes, vagues, que les Dieux d'en haut ont longtemps craignent encore d'estre noyez, et ne s'en est alla que Jupiter ne se soit osté de son siege, que les Geants voulussent encore lui enlever le fils Cieux, en mettant montaigne sur montaigne. aussi à present entrer en nos maisons, et ses vents nos et ruinent nos sales, nos jardins, nos estables, s, nos palais; et, si vous n'y pourvoyez, Sire, je artie pour le certain que vous et nous, avec tous es, serons noyez. »

me, oyant ce recit, s'emflambe tout de cholere, et fois a touché en terre de son trident, et comme faire venir à soy son trompette, lequel venu il envoye à la montaigne Æolienne, et à ce rolé; et luy encharge d'aller trouver ce Roy tel quel a receu cest office de Jupiter, d'estriller les curer les estables, et luy commande de luy dire art toutes les injures qu'appartiennent à gons de hitneants, et qui conviennent à un gueux et à un piedau. *Le trompette ne se fait faire ce comman-*



ces chiennes. Ha ! qui est celui, qui, escoutant leurs menées et pratiques, ne bouche son nez et ses oreilles ? Estant donc ainsi icelles touchées au vif, pour jouir de leurs amours, elles mettent la main à l'œuvre, et cherchent çà et là, plusieurs et divers chemins, pour parvenir à leurs desseins : tantost se servent de presens, tantost de sonnets, et telles autres escrits. Enfin, ne pouvant fieschir ce à quoy elles pretendent, et ne pouvant esbranler des tours si bien fondées, pour saouler leurs abymes devorant tout; elles vont à conseil à des vieilles pourries, lesquelles ont accoustumé de donner des instructions de pipperie et de sorcellerie. Icelles sont des beghines, lesquelles se vantent estre bigames, et sont sœurs du troisieme ordre, et se nomment saintes, dignes d'estre citées et honorées, sur leurs sepultures, de cinq fuzeaus : ne faisans telles vieilles que lecher et gouter les bonnes viandes. Je les voy courir, deçà, delà, par les Eglises, tenans des chandelles allumées en leurs mains, pour estre mieux veues par le peuple, marmonnant entre leurs dents telles quelles patinostres, et baisent souvent la terre, et lechent les pierres : souvent frappent rudement de la main leur estomach, et font sonner leur poitrine *don, don,* comme un tabourin, et, à force de frotter, font rougir leurs yeux, et en tirent des larmes, lesquelles elles laissent seicher sur leurs joues, et estendent leurs bras en haut, faisant le crucifix. Elles remuent leur dentier barbu, comme font les chevres, quand elles sont après des chardons et grattes-culs. Maintenant, elles entrent és Eglises en public, se monstrans à un chascun, ne voulans faire leurs prieres en quelque lieu obscur au commencement, afin que la chandelle donne clarté au chandelier : puis, se vont retirer en quelques trous, tanières, et coings obscurs et reculez, ou derriere quelque pillier ou sepulture. Estans-là, ces tigresses et vieilles mules se tiennent quoyes, pendant qu'on celebre la Messe. Et que font-elles là, ces poltronnes ? Que chuchent-elles ? A

vre de loing un rocher pointu, lequel pour sa hauteur  
 toit le fardeau du ciel comme un second Atlas. Le  
 on tend à cet endroit, et tourne le timon de son na-  
 , si navire se doit maintenant appeller, lequel sem-  
 it plustost une tour ou bastion, contre lequel la furie  
 canons eust joué. Sur ceste roche ne s'y void aucune  
 lure, ny aucun arbre; personne n'y paist brebis, ny  
 is : on n'y void que de grosses pierres pendantes,  
 les lesquelles aient les faucons, esperviers, aigles, es-  
 pions, et laviers. En icelle neantmoins ce vaisseau  
 tout desarmé arrive, afin que les mariniers, et ceux  
 estoient dedans, peussent faire secher leurs chemises  
 rayons du soleil, et avec de la mousse et estoupes  
 cher les ruptures du navire, qui estoit par les flancs  
 ouvert. Cingar se jette le premier sur le bord, du  
 de la prouë : il se resjouist de se voir en terre, et se  
 pre gay et gaillard, jettant derriere le dos tous les  
 es, et promesses qu'il avoit faictes. Balde le suit;  
 fait Leonard : et celuy qui n'aguere avoit jetté sa  
 femme en la mer, disant qu'il n'y avoit fagot ny  
 à l'homme plus fascheux, ny plus pesant que  
 une femme attachée à son costé, laquelle eut un  
 rit d'oyson, et un visage de ramonneur de cheminée.  
 luy estoit de Bergame, descendu de la race des Marans,  
 laquelle nous avons honte de parler, et les femmes de  
 nommer. Son nom estoit Boccal, et n'y avoit aucun  
 i fut plus sçavant en l'art de bouffonnerie que luy.  
 us les autres sortent aussi du vaisseau, et chascun cher-  
 e place à l'escart, pour se despouiller, et se revestir.  
 gar, selon sa coustume, va cherchant partout, et vint  
 une obscure caverne, en laquelle il craint d'entrer;  
 is ouvre les oreilles pour escouter s'il oyroit là dedans  
 elque bruit. Comme par les boutiques des artisans il se  
 t un bruit, les uns frappans du marteau, autres jouans  
 la lime, autres soufflans les charbons avec les soufflets  
 les rendans plus rouges qu'une escrevisse cuite, ainsi

qu'on oyt à Bresse ou à Milan : Cingar oyt resonner un pareil bruit : et, voyant qu'aucune lumiere ne luisoit en ceste caverne, fait signe à ses compagnons. Ils accourent : ils se delibèrent d'entrer dedans : ils y vont tous. Ceste maison sembloit toute noire de suye autant qu'ils en pouvoient veoir par le moyen d'un tison que Boccal portoit. Tant plus ils entroient avant, tant plus ils oyent le *tic toc* des marteaux, et le *bouf bouf* des soufflets.

Après avoir passé environ cent pas, ils trouvent une grande place quarrée, laquelle en chaque costé avoit trente pas de long. Il y avoit autour huit galeries soutenues de colonnes formant en chasque costé un cloistre admirable, lequel tourne en rond comme la sphere, qui tourne autour des poles, ou comme on voit à Modene ou à Boulongne le rouët des filandieres tourner et pirouëter, devidans mille boubines de soye. Chacune de ces colonnes est double et est faite de bronze. Les arceaux sont d'argent, et les voutes basties à la Mosaïque, esquelles se voyent les beaux gestes des grands et vertueux personnages. Apelle, le plus grand peintre de tous les peintres, avoit peint en icelles tout ce que la Fée Manto luy avoit commandé. Ceste Manto estoit descenduë de Tyresias, femme de Folet. On y voit la guerre toujours memorable faicte, quand Pompée fait sortir par force Barigasse hors du chateau de Cipade, et quand il rompit Alexandre le Grand ayant envoyé contre luy à la haste plusieurs gens de guerre, et quand il meit en peine sous le capitaine Grandovie, près la ville de Nine, la canaille de Xerxes <sup>1</sup>. Là voit-on le guerrier Roland furieux, pendant qu'il defait le fort Annibal, et jette par terre le soldat Achille, luy avalant la teste de dessus la selle du grand

<sup>1</sup> Pompée combattant contre Alexandre et mettant en déroute les bandes de Xerxès, Roland luttant contre Achille, César ayant Renaud pour compagnon, voilà de ces anachronismes dont s'amusaient les poëtes badins de l'Italie.

al Bucephale. D'un autre costé, on voit Caesar, menant soy Renaud, rompre, et froisser aux Alpes près For de Ferrare une armée navale composée d'un grand bre de navires, galeres, fustes, et autres vaisseaux ner, laquelle Darie, prince du monde et de la moile Milan, avoit envoyée en bon equipage pour destruire de.

elles et plusieurs autres choses avoit dépeint cession des peintres, ceste lumiere, Lune et Soleil, du cern. Au milieu de ce cloistre est posé un grand fre ou caisse sur huit piliers, au dessus duquel est une te de plomb : iceluy est long de dix brasses, et haut trente, s'eslevant en pointe et en forme de pyramide. et tout taillé de sculpture en pur or, et s'y voyent plusieurs joyaux precieux engravez en marbre poli, reluisans une font les estoilles au ciel. Chaque pilier est de crisebeau et luisant : et au dedans de chascun y a un beau grand rubi, qui reluit là dedans comme une lumiere dans une lanterne. Les murailles sont enrichies de sphyre et d'albastre blanc, de Calcidoine, et de coral. On oyt plusieurs tours et contours de rouës, lesquelles et guidées par contrepoids comme une horloge : et, pour la cause, toute ceste machine tourne tousjours en rond, comme fait un fuzeau quand une femme file. Le coffre al demeure immobile, sur ces luisans pilastres, pendu comme la Terre est entre les sept ciels. Ces Seigneurs estoient fort estonnez de veoir tant de belles choses, par splendeur et clarté que leur rendoient les pierres precieuses. Iceux aussi se rioient, se voyant tourner avec ceste machine : mais, quand ils venoient au centre, où le coffre se tenoit ferme, ils demeuroident arrestez, voyant devant eux toutes ces galeries et portiques tourner à l'enleur d'eux. Ils s'esmerveilloient davantage, voyant les planchers tourner, comme fait toute la machine du monde, etant iceux poussez et agitez par diverses rouës dentelées. Ils ne voyent là aucun homme, ny aucune mouche.

ant petite soit-elle, et n'oyent qu'un bruit qui cause du contournement de cet' œuvre si beau.

Balde veut aller vers le lieu d'où il entend le bruit des marteaux : et rencontrant une montaigne qui tournoit en forme de limace, il monte par icelle. Neantmoins luy-mesme tourne, et se fait un double tour, car toute ceste machine tourne tousjours en rond. La montée après soy, laquelle est suivie des degres, et d'avoir monté plusieurs marches, ils trouveront une chambre, laquelle par plusieurs et frequens tours se meut, et se fait un coffre immobile. Il y a en icelle sept spheres d'or, sées de diverses sortes de metal, desquelles la plus basse est la plus petite que toutes les autres, et celle qui est la plus haute est la plus spacieuse. La dernière est d'argent, et de souffre de blanc fixe, meslé avec du mercure, s'accouplans ainsi par nature, et lequel peut servir à vertir l'estaing en fin argent. Là ils voyent fumer par les bouches pleines d'Athalac et de vinaigre, par la vapeur la matiere d'argent perd sa blancheur, et prend de la couleur du ciel, pour se monstrier plus agreable aux veües des personnes.

Ceste machine, composée de pur argent, va et vient, et en icelle est taillée la face cornue de Mercure. Après ils montent cinquante marches, et là trouvent une sphere gelée de Mercure. Alphatar couleroit sans arrest, et n'opereroit rien, si avec icelle il n'y avoit meslé du Dragant, et du sel de Bocchus, et le tout par l'alambic. Et, par ce moyen, le serf fugitif se peut arrêter, si la medecine, comme il faut proportionner bien ses vapeurs. Tu ne scaurois muer les Dieux : d'où vient que les Poëtes chantent le Messager des Dieux, sans lequel ne se peut faire la paix. Ils montent derechef, et se trouvent la chambre de la rouge Venus. Là le cuivre est converti en or blond. Mais il y faut despendre cent livres, si on veut qu'iceluy acquiere la nature

tesfois jamais iceluy ne reçoit leur couleur, par le  
 gnage de Gerber. Mais la despense sera moindre,  
 fût plus grand de laisser le cuivre pour cuivre et  
 des pots, ou chauderons, que de chercher de l'or  
 luy avec tant de travaux, et tant de malheurs, et ne  
 voir trouver qu'après plus de trois mille folies. Du  
 er de Venus, ils montent au cercle du Soleil, et de  
 le cercle est d'or, et semblable à Phœbus, lequel  
 mille fatigues employées en vain, après beaucoup  
 s perdu, et plusieurs heures escoulées, a trouvé  
 eux le vray art d'icelles choses, et a trouvé la  
 des Philosophes comprins en trois mots. Ceste  
 de plusieurs couleurs est composée des quatre ele-  
 du feu, de l'air, de la terre, de l'eau; dont il est  
 de au dedans, et chaud au dehors, humide et gelé,  
 a soy quatre natures. Ceste pierre est esprit, qui se  
 e en un corps noble, brulant, et semblablement vo-  
 Il ne s'enfuit point du feu, mais coule comme de  
 e. Il multiplie, il affermit, et preserve par un long  
 t; et peut rendre les morts à leur premiere vie. Ce  
 se consiste en trois mots, lequel est donné par Ju-  
 ux sages et bien heureux. Il s'engrossist soy-mesme,  
 t de soy-mesme, il engendre de mesme, et vit par  
 esme, et se tuë en soy-mesme, il se ressuscite soy-  
 e : car ainsi Dieu l'a disposé. Ceste pierre est une  
 re rouge, et une blancheur vive concevant l'or, s'il  
 nt à la vapeur blanche. Est-ce la pierre dicte Elio-  
 e, le diamant, la calamite, la lipercole? Non : car  
 nage, soit qu'elle soit avec un corps, ou sans corps<sup>1</sup>.  
 ay-je enfin plus apertement? C'est la vie par la-  
 nous jouissons et acquerons le vray or. Ils vien-  
 puis après, à la sphere de Mars, laquelle est toute  
 ; et est affinée en acier clair. Sans ceste matiere

moyen âge attribua à des pierres précieuses souvent ima-  
 une foule de propriétés merveilleuses.

lée, elle pese trop : l'arbre s'en ira à l'orce, et à travers ! » Incontinent tous se diligentent pour commandement du patron ; mais ils ne peuvent lever les cordes, et chacun, tombant pour le gain, n'en pouvoit venir à bout. Balde habilement prelebarde, et d'un coup trenche neuf cables, et tombent soudain à bas.

Cingar seul trembloit en un coing, et, peu qu'il avoit de mourir, lascha son ordure en ses limes sourdes, les crochets, les tenailles, n'avoient pour lors de rien, ny les subtilitez d'un les finesses d'un renard. La Mort le presse, la Mort cruelle le menace de tous costez : il fait un serment à tous les saints ; il jure que le cancre lui ne va tous deschaux par le monde, et vestu d'un sac ; il dit qu'il ira trouver Saint Dancan, lequel vit encore sous la voute d'une grue et porte le cil de ses yeux pendant jusqu'à nous ; il promet aller vers les sabots et gale quels Ascense avoit autrefois portez, et lesquels prins en l'Isle de Taprobane par les Portugais ; il fera dire des Messes par dix Moines, et, en leur offrira un cierge aussi grand et pesant, et grand et pesant l'arbre du navire, s'il peut escaper ce danger : il confesse avoir derobbé et volé boutiques ; avoir crochetté des maisons, emmené vaux et poulains, et, s'en repentant, promet que à present sortir de ce peril en liberté, il se reconnoit second saint Macquaire, un autre Paul hermite, avoir visité le saint Sepulchre, qu'il menera un joyable.

Pendant que Cingar en son cœur tremblant telles choses, une haute vague, surmontant la grue, porta avec soy plusieurs personnes du navire, et Balde contre icelle ferme comme un chevre. Cingar soit estre lors depesché, et avoit à l'aventure.

de bois. Ce fortuné s'aigrist de plus en t-on plus quelle route tenir, ny en quel porte le vaisseau, lequel tantost est eslevé de la lune, tantost donne du fond contre les diables. Le patron, tout estonné, avoit de son timon, et, estant esperdu, crioit : « nous nous noyons ! Avant qu'il soit s'irons souper avec les morts ! Toutesfois y a encore un peu d'esperance, si nous ger le vaisseau de tant de bales de marchandises donc, que regardez-vous ? Preferez la Ju'on donne aux poissons ce qui pese le courage de Roland, jettez-moy ces marchandises un obeist au patron, et, comme sages et t ordre à leur salut, et jettent tout ce qui comme caisses de velours plein et de ras, et autres draps, et de pieces de tapisserie. en la mer, estimans en temps de mort oses que la neige en hiver. Les marchands nient estre des statuës : « Ha ! disoient-ils, us amassé ces richesses ? Ha ! en quelles nous passé nostre vie ? » Pleurans ainsi, et miserable peur, sont contraincts de livrer bales ; car la vie leur plaist plus que cent Le patron leur dit de rechef : « Ce qui e le plus, je vous dis que le jettiez au ots, un certain personnage, qui n'avoit pas n'avoit au vaisseau aucune marchandise, l estoit assise sa femme, qui estoit laide qui estoit une diablesse envers son mari, rassee par le milieu du corps, et brusquelledans l'eau, s'escriant : « Va, merde de je n'ay point ici chargé plus pesante mary. » Icelle s'en alla ainsi la teste renversée, dessus lesquelles en peu d'heure elle i s'en sillent toutes les laides, et qui ont



Phœbus peu à peu descendoit en autre region, et alloit esclaired aux Antipodes. La Lune nous faisoit paroistre hors de la mer ses cornes, et nous apportait la lumiere qu'elle avoit empruntée de son frere : c'estoit lors que Falcquet sentoit en son ventre ses boyaux estre vuides, et eust à telle heure engoulé un veau tout entier avec la peau, estans ses compagnons repeus seuls de la prinée qu'il avoit faite. Il n'avoit point envie de chanter, pendant que son estomac crioit : un loup affamé ne chante point. Alongeant donc ses jambes, comme un mastin quand la cherté contraint le païsan, il voit de loin durant la nuit une petite lumiere, et tire droit celle part. Il arrive en la maison où estoit ceste lumiere : icelle n'estoit qu'une chaulmine faite de pierres seiches. Sans frapper à la porte, ny sans dire qui est là, il entre, tenant son espée et son bouclier. Il trouve là un homme se jouant avec une femme, laquelle neantmoins mesprisoit les caresses de ce villain et laid vieillard. Ce vieillard estoit veritablement fort laid, et n'y avoit bourreau si villain que luy. Il avoit l'eschine de Daulphin, et la couleur de son visage estoit jaulne comme safran, et en ses machoires n'y avoit aucune dent, et son nez tousjours couloit, distillant comme un alambic. Neantmoins, quelquefois ceste rusée supportoit ce vieillard jaloux, et enduroit ses baisers haveux, et ceste louve entretenoit par parolles emmiellées ce vieillard cornu, lequel elle tiroit comme un buffle par le nez. C'est ceste mesme Pandrague, malheureuse et meschante par sur toutes, laquelle te plante des cornes au front mieux qu'il n'y en a és testes des vaches.

Quand donc icelle eut apperceu Falcquet, incontinent le reçoit avec une embrassade, ainsi qu'une femme a acoustumé de caresser son mary. Falcquet fut tout estonné d'une telle reception : le pauvre homme ne sçait pas encore quelles sont les viandes de cette truye. « Donnez-moy, dit-il, Madame, je vous prie, à repaistre, ayant grand faim; il y a trois jours que je porte le ventre vuide :

car ce qu'il a eu cet honneur d'espouser Deïopée, ore de Juno, du rang de celles qui ont le soing et o de laver les pots et chauderons, et de bailler aux pourceaux, leve la creste bien haut, et s'invent de plusieurs affaires, lesquelles vous ne vous vous-mesme entreprendre. C'est cest *Æole*, qui se resjouist pour ce qu'il possède je ne sçay chers polis, nullement garnis d'herbes, et sechez l, et se paist de la fumée d'un rosti, et chastie n en façon de pedant ou Magister, et comme un donne la bride et le mords pour dompter un Achy, o Roy très-puissant, a ouvert l'huis des cavernes de la montaigne des vents, sans ton comant, et ceste prison ouverte, et ayant deschaisné l et les mains de Nordcest, et de tous les autres énoé et jetté par l'air tant d'eaux, tant d'ondes, vagues, que les Dieux d'en haut ont longtemps craignent encore d'estre noyez, et ne s'en est que Jupiter ne se soit osté de son siege, et les Geants voulussent encore lui enlever le Cieux, en mettant montaigne sur montaigne. Mais à present entrer en nos maisons, et ses vents et ruinent nos sales, nos jardins, nos estables, nos palais; et, si vous n'y pourvoyez, Sire, je n'en pour le certain que vous et nous, avec tous, serons noyez. »

me, oyant ce recit, s'emflambe tout de cholere, et fois a touché en terre de son trident, et comme faire venir à soy son trompette, lequel vanu il envoye à la montaigne *Æolienne*, et à ce rolé; et luy encharge d'aller trouver ce Roy tel quel a receu cest office de Jupiter, d'estriller les écuries les estables, et luy commande de luy dire et toutes les injures qu'appartiennent à gens de mécontents, et qui conviennent à un gueux et à un piedau. *Le trompette ne se fait faire ce comman-*

chassant, disoit : « Garde diable ! ce n'est pas une mouche : est-ce une femme, meschante ribaude ? Je me doute que tu me veux mettre des cornes au haut de la teste. » Et en disant ces mots, soudain il taschoit à prendre la mouche ou la pulce, et cherchoit entre leurs jambes s'il y connoistroit la marque du masle. Luy-mesme donc lie avec des chaines les membres de Falcquet, et ne veut que la dame face tel office, de peur qu'elle commette adultere avec un endormi. Icele, ayant esprouvé dès long-temps les folies de son lourd mari, se rit, et par un tel ris donne à entendre à ce vieil fol que la lune et la planette Diane nagent au puis. Beltrasse y guigne, y guignant aussi sa femme. Quiconque aime trop, quand son amoureuse rit, il rit aussi, et quand elle pleure, il pleure semblablement, tant il est miserable. On leve une grande pierre, sous laquelle est cachée une caverne ; en icelle, avec une longue corde, ils descendent Falcquet, et, remettans la pierre, l'entrée de ceste prison se referme, et jamais aucun n'est retiré de là, et ne doit penser estre deslié ni voir le jour.

Or, cependant que ces choses se passent ainsi, à sçavoir que Falcquet est vif enterré, et que Leonard est mort, sans estre encor' inhumé, par la fraude et malice de ceste femme, reprenons ce que nous disions de luy, mettons au devant des Ours une brebis. Ceste Ourse, sortie de la rage de la diabolicque Megere, tourmentoit fort Leonard, estant aidée par le masle. Ce Leonard, vray defenseur de pudicité, ne craignoit d'exposer pour elle mille vies, si tant il en avoit. Avec son bras gauche il presente à ceste beste son rondache, et de la droite il luy donne plusieurs estocades, tantost se baissant, tantost se haussant, tantost remuant les jambes legierement. L'Ourse cruelle, et plus maligne pour avoir laissé ses petits en son repaire, non encor' formez, s'avance contre luy, et Leonard luy voulant donner de la pointe dedans le ventre, icelle, faisant un saut à costé, évite le coup, et puis se leve droite sur les jambes de derriere, ouvrant ses pattes et sa gueule :

de loing un rocher pointu, lequel pour sa hauteur le fardeau du ciel comme un second Atlas. Le vent à cet endroit, et tourne le timon de son navire se doit maintenant appeller, lequel sembleroit une tour ou bastion, contre lequel la furie des vents eust joué. Sur ceste roche ne s'y void aucune herbe, ny aucun arbre; personne n'y paist brebis, ny chèvres : on n'y void que de grosses pierres pendantes, auxquelles aient les faucons, esperviers, aigles, eschiers, et laviers. En icelle neantmoins ce vaisseau est desarmé arrive, afin que les mariniers, et ceux qui sont dedans, peussent faire secher leurs chemises sous le soleil, et avec de la mousse et estoupes sur les ruptures du navire, qui estoit par les flancs ouvert. Cingar se jette le premier sur le bord, du costé de la prouë : il se resjouist de se voir en terre, et se sent gay et gaillard, jettant derriere le dos tous les vœux et promesses qu'il avoit faictes. Balde le suit; vient Leonard : et celuy qui n'aguères avoit jetté sa femme en la mer, disant qu'il n'y avoit fagot ny paille à l'homme plus fascheux, ny plus pesant que sa femme attachée à son costé, laquelle eut un foyson, et un visage de ramonneur de cheminée. Vint de Bergame, descendu de la race des Marans, lequel nous avons honte de parler, et les femmes de mer. Son nom estoit Bocal, et n'y avoit aucun plus sçavant en l'art de bouffonnerie que luy. Les autres sortent aussi du vaisseau, et chascun cherche à l'escart, pour se despouiller, et se revestir. Selon sa coustume, va cherchant partout, et vint dans une obscure caverne, en laquelle il craint d'entrer; couvre les oreilles pour escouter s'il oyroit là dedans quelque bruit. Comme par les boutiques des artisans il se fait du bruit, les uns frappans du marteau, autres jouans de luth, autres soufflans les charbons avec les soufflets, rendans plus rouges qu'une escrivisse cuite, ainsi

sent d'une grande ardeur et violence ; l'un  
l'autre serre estroitement, et plus que ne sau-  
tenailles, et par ce moyen s'estouffent l'un l'  
tombans ensemblement, ainsi embrassez, fini-  
vies par une mesme mort : toutesfois le sort  
l'un et l'autre ne fut pareil, demeurant l'un  
sans ame estendu sur la terre, et l'esprit de l'  
lant au Ciel.

Tu vois, Seigneur, combien ce jouvenceau,  
En pureté ressemblant à l'agneau,  
Pour t'obeir, perd librement sa vie,  
Par un forfait, par une injure impie !  
Tu vois, ô Dieu, ce jeune homme innocent,  
En te servant bien et fidèlement,  
Souffrir pour toy une mort très-cruelle !  
N'estoit-il pas, de la chasteté belle,  
Le vray soustien, et le fort expulseur  
Des fols attraits de ce diable abuseur,  
Dit Cupidon, chassant Venus arriere,  
Pour conserver le corps, et l'ame entiere ?  
Tu l'as créé, pour servir parmy nous

phale. D'un autre costé, on voit César, menant  
 naud, rompre, et froisser aux Alpes près For-  
 rare une armée navale composée d'un grand  
 navires, galeres, fustes, et autres vaisseaux  
 quelle Darie, prince du monde et de la moi-  
 , avoit envoyée en bon equipage pour destruire

t plusieurs autres choses avoit dépeint ce  
 s peintres, ceste lumiere, Lune et Soleil, du  
 u milieu de ce cloistre est posé un grand  
 isse sur huit piliers, au dessus duquel est une  
 lomb : iceluy est long de dix brasses, et haut  
 s'eslevant en pointe et en forme de pyramide.  
 taillé de sculpture en pur or, et s'y voyent plu-  
 x précieux engravez en marbre poli, reluisans  
 t les estoilles au ciel. Chaque pilier est de cris-  
 luisant : et au dedans de chacun y a un beau  
 rbi, qui reluit là dedans comme une lumiere  
 ne lanterne. Les murailles sont enrichies de  
 t d'albastre blanc, de Calcidoine, et de coral.  
 plusieurs tours et contours de rouës, lesquelles  
 s par contrepoids comme une horloge : et, pour  
 , toute ceste machine tourne tousjours en rond,  
 t un fuzeau quand une femme file. Le coffre  
 re immobile, sur ces luisans pilastres, pendu  
 Terre est entre les sept ciels. Ces Seigneurs  
 rt estonnez de veoir tant de belles choses, par  
 ir et clarté que leur rendoient les pierres pre-  
 eux aussi se rioient, se voyant tourner avec  
 ine : mais, quand ils venoient au centre, où le  
 enoit ferme, ils demeuroient arrestez, voyant  
 : toutes ces galeries et portiques tourner à l'en-  
 c. Ils s'esmerveilloient davantage, voyant les  
 ourner, comme fait toute la machine du monde,  
 x poussez et agitez par diverses rouës dente-  
 voyent là aucun homme, ny aucune mouche.

vostre nom; car c'est une chose merveilleuse, et à moy un grand estonnement de ce que vous me cognoissez, mon compagnon, et toutes autres choses. Estes-vous Balaam? ou si bonne mule de Balaam vit encore, et repose en vostre estable?» Le vieillard respond : « Si voulez avoir cognoissance de mon nom, lequel dort en ces pierres, amenez-moy icy premierement Balde; et puis, à vous et à Balde, je dirai mon nom. » Cingar s'esmerveille grandement de tout ce que luy disoit ce bon homme, en luy nommant Balde, Falcquet et son nom. Il croit que ce soit quelque grand Prophete, et se delibere de luy amener Balde. Et puis se met au chemin que luy avoit enseigné cette sainte ame; et enfin parvint au lieu où demouroit ceste putain.

L'Aurore peu à peu faisoit esvanoïr la luisante splendeur de la Lune, et Eoé amenoit jà avec soy le clair jour. Pandrague ayant descouvert l'arrivée de Cingar, incontinent sort hors de sa case, et le vient recevoir avec un visage riant, et salutations courtoises, courant au devant de luy avec les bras estendus. Cingar, recoignoissant les yeux amoureux et putaciers de ceste femme, fait soudain trois fois le signe de la croix, comme s'il eut veu devant soy un Diable, et ne s'en fallut gueres, et fort peu et si petit que rien plus, qu'il ne fut attrapé en la chargeoire, comme un vieil renard : mais, ayant tousjours en memoire l'amitié grande qu'il portoit à Falcquet, en baissant la veuë, il se retire en arriere soudainement, et luy baille une rude moustache, et, redoublant, luy donne un si fort revers. qu'il luy fait tomber deux dents de la bouche, et la jette par terre, et luy arrache les cheveux. Icelle, comme une enragée, crie tant qu'elle peut, et en fait fendre les pierres des roches voisines. A ce bruit, voicy ce crevé de Beltrasse qui accourt, si courir peut une tortuë, ou une limace, qui porte sur soy sa maison. De pas en pas, il tousse, il lasche le ventre en ses chausses, il barbote, et avec un bruit s'escrie, ainsi qu'il pouvoit : « Ha Satan ! » Et, voyant son amie couchée soubz Cingar, lequel, avec

poings et pieds, prenoit sa mesure, et la chargeoit comme un asne de melons, ce vieillard s'avance au-devant de son ennemy, trotinant comme un pourceau, et grinçant les dents, dont il n'en avoit plus gueres, eut bien voulu avaler Cingar en trois morceaux. Mais Cingar, le poussant rudement en l'estomach, le jette par terre à la renverse, luy faisant rompre ses hemorrhoides, et sortir par sa brayette les hernies, qui le tourmentoient, et ce pauvre vieillard fait la combreselle. Cependant ceste femme, comme une chienne enragée, se leve, et, comme un chat, à beaux ongles se jette sur le visage de Cingar, et, le mordant à belles dents, luy arrachoit du poil de la barbe; mais Cingar la print par les cheveux, et la tire par les fanges et sur les cailloux, comme on voit un larron trainé à la queue d'un cheval. Beltrasse le poursuit : « Bourreau, disoit-il, ha larron, veux-tu ainsi desmembrer ma fille ! Que mille cagesangues se puissent engendrer en ton ventre ! O ma Pandrague ! ô ma beauté ! Ha, comme les pierres cassent ta tendre teste ! Je ne puis t'en empêcher, je ne puis te défendre ! Ha ! quel deuil et ennuy me presse maintenant ! Les ronces et espines deschiquent tes blanches jouës ; les cailloux pochent tes beaux yeux. Demeure, larron cornu, demeure, pendard. Ha ! misérable que je suis ! Ha ! je suis mort ; je suis perdu, et je me voy sans secours : je suis las ; ce voleur s'efforce de plus en plus : ce Diable ne cesse. Ha ! cruelles espines ! ha ! cruelles pierres, rougissez-vous ainsi du sang d'une si belle femme ? » Pendant qu'il jette ainsi sa cholere, il est contraint de s'arrester, ne pouvant aller plus avant ; car son âge decrepit luy avoit accourci le pas, et les gouttes luy avoient retiré les pieds.

Voicy, sur tel fait, se presenter la personne d'un geant estrange, lequel à l'improviste sortoit de l'obscur ombrage de la forest. Iceluy, oyant les miserables cris de Pandrague, ne sçavoit encor' ce que c'estoit. En tout le monde, il n'y avoit beste plus mordante, et plus rapace, ny mieux ressemblant à un asne. Il ne cachoit aucune-



nos peines seroient inutiles, et partant le fer est plus nécessaire que l'estaing et le cuivre. Les marres sont de fer, les rateaux, les faucilles, les faux, les tranches, et tous autres tels instrumens avec lesquels on a pain et vin. Il n'y a rien plus commode que le fer, ny plus propre. Aucun ouvrage d'Artisans ne s'achèveroit sans le fer : les charpentiers travaillent après leurs bois avec le fer ; le bonnetier fait ses bonnets avec des aiguilles de fer ; les cordonniers font leurs souliers avec fer ; un maçon maçonne avec le fer ses murailles ; un barbier ne rase la barbe sans un rasoir ; et un enguilmineur n'arrache les dents sans tenailles ; un sennear ne chastre les porcs sans fer.

Après avoir contemplé ceste demeure de Mars, ils montent en la maison blanche de Jupiter : blanche, dis-je, d'estaing, lequel blanchit les corps noirs ; mais peche en bouillant. Car il brise tous corps, excepté celui de Saturne, et du Soleil, et de la Lune, avec lesquels il s'affermist, et ne se retire plus d'avec eux. Laquelle finit (sçavoir quand il brise ainsi les corps) quiconque la sçait corriger est heureux. O trop heureux est celui, qui pourroit incontinent changer en bel or ses traveteaux, ses pierres, ses briques, et tout ce qu'il a ! Mais, par ce que ceste recepte naist avec l'homme, et ne se peut aisément apprendre, heureux, heureux, qui sçait bien estamer ses poisles et ses pots, et qui est excellent en l'art de pintorie ! De ceste sphere d'estaing, ils vont au plomb finis de Saturne, et là trouverent deux cens artisans. Là se presenta à eux, avec une face joyeuse, une belle, excellente, et grave femme.

Balde, courtois, pliant le genoül la saluë honnestement, puis la prie de leur vouloir pardonner si avec telle hardiesse ils estoient entrez dedans la sainte maison des Deesses. Ceste femme se sourit, disant telles paroles : « Suis-je digne de veoir un si grand guerrier, qui est reveré par le ciel, par la terre, par la mer, et par l'enfer ?

lante, du nom de laquelle Mantouë a prins  
 Elle fut bastie en l'eau par Ocnus au temps  
 aux Cheval ruina Troye, et ne vous eston-  
 ne si j'ay peu vivre jusques à ceste heure :  
 Venné Fée, j'ay ce don de vivre tousjours jus-  
 le Juge supernel vienne briser le monde.  
 ent Mantouë a pâti et enduré soubz un cruel  
 ay a fait perdre toutes ses hennestes meurs :  
 ent est venné l'illustre, royalle, et grande  
 mages, laquelle chasse partout les Aigles  
 demeure, que vous voyez composée d'un si  
 est, toute dediée à François de Gonzague;  
 nerons ce beau sepulchre, après avoir ac-  
 ailles, après avoir gagné mille trophées,  
 s loüanges de sa belle vie, et après les ans  
 r. Je preside et commande à ces richesses,  
 iestres Orfevres, et apprens et enseigne à  
 me par la vertu de trois mots, les noms  
 oyrez approchans vos oreilles. Et, en disant  
 de Thebes et la nourrice de Cipade, en leur  
 sur dit plusieurs paroles en leurs oreilles,  
 ceste vertu de faire toucher de la main les  
 gines des choses, les vertus des herbes, les  
 estoilles, les divers effets des pierres, et, en  
 donne advis pour avoir tousjours la bourse  
 : ce qui importe le plus, et qui acquiert  
 honneur, qu'en estudiant en plusieurs livres,  
 et les astres perdre le jugement.

les nautonniers avoient bouché et racom-  
 rs fentes du navire, et se preparent d'aller  
 r la malice des diables. Balde avec ses com-  
 tire de la caverne de tels orfevres, et se re-  
 le vaisseau, puis commande de mettre la  
 . Les Zephirs leur soufflent en poupe, et  
 ere eux le *sejour de la montaigne enchantée.*  
*passagers, y avoit soubz le tillac un certain*

personnage ayant les yeux vifs, la face plaisante respectueux, tant séparé des autres, que tout le voyage il ne dist pas huit paroles, estant, de sa habitude et de son naturel, craintif et honteux : ceste raison, se tenoit seulet à part. Son nom est bert, lequel avec sa voix et avec sa lyre estoit un Orphée dans les bois, et un second Arion entre phins. Il attiroit à soy l'ouye des rochers et des Balde l'envisageoit quelquesfois : mais iceluy ne supporter la lumiere des yeux d'un si grand per la rougeur luy venoit au front et baissoit sa vent espris de cet homme, fust mort alors, si aussi tost sceu qui il estoit, où il alloit, et d'où il venoit, avoit envie de faire.

Ayant donc sceu qu'il estoit expert à jouer de mens de musique, il le prie de vouloir recreer pagnie, et avec sa douce voix abreger la lon chemin. Cestuy-cy se resout d'obeyr à un te nage, et d'autant plus qu'il se cognoissoit hor en tel art. Il tire d'un sac une viole, ou lyre p mieux, laquelle il manie avec l'archet, et par s rend tous les escoutans estonnez, et comme d'esprit, tirant avec l'archet de longues et d dennes : enfin commença à prononcer cette chan cordant avec sa lyre :

A l'imprudent souvent  
Plaist la mer infidelle,  
Qui, avecques cautelle,  
Luy presentant un vent,

Souëf, et gracieux  
(Que nous nommons Zephire),  
Cependant luy attire  
L'Aquilou furieux :

Lequel, pour cest effet,  
A tousjours auprès d'elle,

Pour se jouer, cruelle,  
De nous, comme il lui plaist.

L'homme legierement  
Sur elle se vient rendre,  
Pour veoir et pour apprendre  
Trop curieusement :

Pensant peut-estre veoir  
S'y baigner les Deesses,  
Et y peigner leurs tresses,  
S'en servans de miroir :

Ou bien veoir le trident,  
Et le char de Neptune,  
Commandant à Fortune  
Et à cet element.

Mais, quand bien loing de nous  
Sont allez les rivages,  
Et que mer et nuages  
Seulement voyons-nous,

Et que la mer au ciel  
De toutes parts s'assemble;  
Lors avoir il nous semble  
Dedans le cœur un fiel.

Pour vuider cet amer,  
L'estomac se degorge,  
En rendant nostre gorge  
Rontusement en mer :

Sodillant vilainement  
Le sejour des Nereides,  
Et leurs Palais humides,  
Par tel vomissement.

Lors, sur un tel forfait  
Chaque vent en furie,  
Pour venger son amie,  
Se bande tout à fait :

Voyant un corps mortel  
Estre si temeraire,

ces vers : lequel se monstre avoir esté nourrisson de Phœbus et de Zoroastes, et lequel embellist la renommée des anciens Barons. Je l'ay cy devant nommé, et le nommeray souvent, comme estant grand vaticinateur de plusieurs choses à venir, et ministre du Demon. Cingar ne doute plus et congnoist desjà apertement la mort de Leonard, en donne toute la coulpe à ceste putain, sçachant bien les mœurs et les arts de telles mal-heureuses. « Ha ! Dien, s'escrie-il, Leonard est-il mort ! La meschante Fortune l'a-t-elle ainsi emporté ? Ha ! Balde mourra d'ennui et de cholere, pour l'amour de luy ? Ha ! moy, miserable, que feray-je ? Où me retireray-je ? O ! malheureux compagnons, qui avons esté agitez par tant de malheurs, Leonard est-il mort ? A-t-il d'aventure servi de pasture aux bestes cruelles ? Ne le pouvons-nous voir au moins mort ? Falcquet est-il detenu en obscure prison ? Je ne voy point Balde ; Mosquin est loing. Les astres donnent-ils si grand' force à ces meschantes ? Les destins sont-ils si propices et favorables à ces chiennes ? Je ne te pardonne point, villaine, non, non ; je suis deliberé de m'exposer à tous perils ; je n'estime la mort un rave. »

Après telles plaintes, Cingar prend ceste espée, se met en la forest la plus espaisse, et où estoit le repaire des lievres et autres bestes. De pas en pas, il resve, ne faisant que songer à Leonard, et, le cherchant par tout, il entr'oit de loing un terrible bruit au dedans de ceste forest : la terre en tremble. Cingar, n'ayant plus aucune peur en soy, et desirant mourir, tire droit la part d'où il oyoit ce bruit, et espere trouver là ceste ribaude. Mais il aperçoit approchant de là que c'estoient deux Barons qui combattoient l'un contre l'autre à outrance. L'un estoit Balde enragé de cholere, lequel, ayant rencontré le Centaure, qui emportoit Leonard, pensoit qu'iceluy en estoit le meurtrier, et pour cela manioit son espée avec une merveilleuse force, ayant resolu de tuer le Centaure, et puis se faire mourir soy-mesme sur le corps de Leonard :

ouvre de loing un rocher pointu, lequel pour sa hauteur portoit le fardeau du ciel comme un second Atlas. Le patron tend à cet endroit, et tourne le timon de son navire, si navire se doit maintenant appeler, lequel sembloit plustost une tour ou bastion, contre lequel la furie des canons eust joué. Sur ceste roche ne s'y void aucune verdure, ny aucun arbre; personne n'y paist brebis, ny moutons : on n'y void que de grosses pierres pendantes, sur lesquelles aient les faucons, esperviers, aigles, essoreillons, et laviers. En icelle neantmoins ce vaisseau quasi tout desarmé arrive, afin que les mariniers, et ceux qui estoient dedans, peussent faire secher leurs chemises aux rayons du soleil, et avec de la mousse et estoupes boucher les ruptures du navire, qui estoit par les flancs entr'ouvert. Cingar se jette le premier sur le bord, du bout de la prouë : il se resjouist de se voir en terre, et se montre gay et gaillard, jettant derriere le dos tous les vœux, et promesses qu'il avoit faictes. Balde le suit; puis fait Leonard : et celuy qui n'aguères avoit jetté sa femme en la mer, disant qu'il n'y avoit fagot ny homme à l'homme plus fascheux, ny plus pesant que d'avoir une femme attachée à son costé, laquelle eut un esprit d'oyson, et un visage de ramonneur de cheminée. Celuy estoit de Bergame, descendu de la race des Marans, de laquelle nous avons honte de parler, et les femmes de la nommer. Son nom estoit Boccal, et n'y avoit aucun qui fut plus sçavant en l'art de bouffonnerie que luy. Tous les autres sortent aussi du vaisseau, et chascun cherche place à l'escart, pour se despouiller, et se revestir. Cingar, selon sa coustume, va cherchant partout, et vint en une obscure caverne, en laquelle il craint d'entrer; mais ouvre les oreilles pour escouter s'il oyroit là dedans quelque bruit. Comme par les boutiques des artisans il se fait un bruit, les uns frappans du marteau, autres jouans de la lime, autres soufflans les charbons avec les soufflets, et les rendans plus rouges qu'une escrevisse cuite, ainsi

qu'on oyt à Bresse ou à Milan : Cingar oyt resonner un pareil bruit : et, voyant qu'aucune lumiere ne luisoit en ceste caverne, fait signe à ses compagnons. Ils accourent : ils se delibèrent d'entrer dedans : ils y vont tous. Ceste maison sembloit toute noire de suye autant qu'ils en pouvoient veoir par le moyen d'un tison que Boccal portoit. Tant plus ils entroient avant, tant plus ils oyent le *tic toc* des marteaux, et le *bouf bouf* des soufflets.

Après avoir passé environ cent pas, ils trouvent une grande place quarrée, laquelle en chaque costé avoit trente pas de long. Il y avoit autour huict galeries soutenues de colonnes formant en chasque costé un cloistre admirable, lequel tourne en rond comme la sphere, qui tourne autour des poles, ou comme on voit à Modene ou à Boulongne le rouët des filandieres tourner et pirouëter, devidans mille boubines de soye. Chacune de ces colonnes est double et est faite de bronze. Les arceaux sont d'argent, et les voutes basties à la Mosaïque, esquelles se voyent les beaux gestes des grands et vertueux personages. Apelle, le plus grand peintre de tous les peintres, avoit peint en icelles tout ce que la Fée Manto luy avoit commandé. Ceste Manto estoit descenduë de Tyresias, femme de Folet. On y voit la guerre tousjours memorable faicte, quand Pompée feit sortir par force Barigasse hors du chasteau de Cipade, et quand il rompit Alexandre le Grand ayant envoyé contre luy à la haste plusieurs gens de guerre, et quand il meit en peine sous le capitaine Grandovic, près la ville de Nine, la canaille de Xerxes <sup>4</sup>. Là voit-on le guerrier Roland furieux, pendant qu'il defait le fort Annibal, et jette par terre le soldat Achille, luy avalant la teste de dessus la selle du grand

<sup>4</sup> Pompée combattant contre Alexandre et mettant en déroute les bandes de Xerxès, Roland luttant contre Achille, César ayant Renaud pour compagnon, voilà de ces anachronismes dont s'amusaient les poëtes badins de l'Italie.

cephale. D'un autre costé, on voit Cæsar, menant Renaud, rompre, et froisser aux Alpes près Ferrare une armée navale composée d'un grand de navires, galeres, fustes, et autres vaisseaux, laquelle Darie, prince du monde et de la moitie, avoit envoyée en bon equipage pour destruire

et plusieurs autres choses avoit dépeint ce des peintres, ceste lumiere, Lune et Soleil, du . Au milieu de ce cloistre est posé un grand u caisse sur huit piliers, au dessus duquel est une e plomb : iceluy est long de dix brasses, et haut te, s'eslevant en pointe et en forme de pyramide. ent taillé de sculpture en pur or, et s'y voyent plusieurs bijoux precieux engravez en marbre poli, reluisans font les estoilles au ciel. Chaque pilier est de cristal et luisant : et au dedans de chascun y a un beau d rubi, qui reluit là dedans comme une lumiere s une lanterne. Les murailles sont enrichies de re et d'albastre blanc, de Calcidoine, et de corail. ont plusieurs tours et contours de rouës, lesquelles idées par contrepoids comme une horloge : et, pour ruse, toute ceste machine tourne tousjours en rond, fait un fuzeau quand une femme file. Le coffre demeure immobile, sur ces luisans pilastres, pendu e la Terre est entre les sept ciels. Ces Seigneurs et fort estonnez de veoir tant de belles choses, par ndeur et clarté que leur rendoient les pierres precieuses. Iceux aussi se rioient, se voyant tourner avec machine : mais, quand ils venoient au centre, où le se tenoit ferme, ils demeuroient arrestez, voyant e eux toutes ces galeries et portiques tourner à l'enfer. Ils s'esmerveilloient davantage, voyant les vers tourner, comme fait toute la machine du monde, iceux poussez et agitez par diverses rouës dentees ne voyent là aucun homme, ny aucune mouche.



poussez d'une poitrine gemissante, ne peuvent plaire à un cœur joyeux. Pleurer est chose feminine : il faut que l'homme se monstre viril, fort et robuste. La mort est la vie de Leonard, laquelle ne mourra jamais : lequel, pour n'obscurcir la clarté de son vierge soleil, a reçu la vie céleste et a tué la mort. Qu'il vous suffise maintenant de ces raisons ! Le Centaure, Balde, mon amy, n'a point tué ce jeune homme comme vous pensez, et avez tort pour ceste opinion. » A ces mots, Cingar adjousta tout du long comme tout ce faict s'estoit passé, luy declarant comme Pandrague n'estoit qu'une meschante ribaude et le Centaure homme de bien et bon amy.

Balde tenoit ses yeux fichez en terre, comme s'il eust esté une statuë de cuivre ou de marbre, qui est et seroit mille ans sur un autel ou sur un pilier. Le beau parler de Cingar penetra les oreilles de Balde et ne perdit pas une once de ses parolles ; et Balde par icelles s'appaisa un peu : mais toutesfois, les pleurs revenans soudainement, il ne peut dissimuler sa douleur ; car qui est le visage franc et loyal, auquel on ne voye les pensées du cœur imprimées ? Et la voix, qui de honte estoit auparavant retenuë, sortit enfin dehors, et ainsi Balde commença à dire : « O cœur, qui es fait la seule et entiere veine de mes cruels ennuis, et aussi de ces miennes larmes, jusques à ce que tout ce mien corps s'en aille en pleurs ! ô cœur perdu, pleure, pleure, et que jamais ne puisses cesser de te plaindre ! Ne cherchons plus les confins de la mer, les dernieres colonnes de la terre : vivons-nous donc ? vivons-nous, ayans reçu en vain la playe de la mort ? Mon esperance, ma lumiere, ma gloire, m'ont esté ravies : pleure, pleure, ô cœur, et que l'interieur de toy ne cesse de pleurer ! O malheureux compagnons, que sert de vivre, puisque la mort meschante a emporté le soulagement de nostre vie ? O Leonard, qui estois mon honneur et repos, ne me responds-tu point ? Je suis Balde ; je suis ce tien ; je suis ce pauvre miserable coffre

r : toutesfois jamais iceluy ne reçoit leur couleur, par le  
 moingnage de Gerber. Mais la despense sera moindre,  
 le profit plus grand de laisser le cuivre pour cuivre et  
 faire des pots, ou chauderons, que de chercher de l'or  
 iceluy avec tant de travaux, et tant de malheurs, et ne  
 pouvoir trouver qu'après plus de trois mille folies. Du  
 côté de Venus, ils montent au cercle du Soleil, et de  
 . Ce cercle est d'or, et semblable à Phœbus, lequel  
 de mille fatigues employées en vain, après beaucoup  
 temps perdu, et plusieurs heures escoulées, a trouvé  
 heureux le vray art d'icelles choses, et a trouvé la  
 tre des Philosophes comprins en trois mots. Ceste  
 tre de plusieurs couleurs est composée des quatre ele-  
 me, du feu, de l'air, de la terre, de l'eau; dont il est  
 : Sec au dedans, et chaud au dehors, humide et gelé,  
 et en soy quatre natures. Ceste pierre est esprit, qui se  
 tige en un corps noble, brulant, et semblablement vo-  
 il. Il ne s'enfuit point du feu, mais coule comme de  
 mille. Il multiplie, il affermit, et preserve par un long  
 temps, et peut rendre les morts à leur première vie. Ce  
 secret consiste en trois mots, lequel est donné par Ju-  
 or aux sages et bien heureux. Il s'engrossist soy-mesme,  
 spoit de soy-mesme, il engendre de mesme, et vit par  
 -mesme, et se tuë en soy-mesme, il se ressuscite soy-  
 -mesme : car ainsi Dieu l'a disposé. Ceste pierre est une  
 nature rouge, et une blancheur vive concevant l'or, s'il  
 joint à la vapeur blanche. Est-ce la pierre dicte Elio-  
 opie, le diamant, la calamite, la lipercole? Non : car  
 ne nage, soit qu'elle soit avec un corps, ou sans corps<sup>4</sup>.  
 diray-je enfin plus apertement? C'est la vie par la-  
 quelle nous jouissons et acquerons le vray or. Ils vien-  
 nt, puis après, à la sphere de Mars, laquelle est toute  
 fer, et est affinée en acier clair. Sans ceste matiere

Le moyen âge attribua à des pierres précieuses souvent ima-  
 gines une foule de propriétés merveilleuses.

nos peines seroient inutiles, et partant le fer est plus necessaire que l'estaing et le cuivre. Les marres sont de fer, les rateaux, les faucilles, les faux, les tranches, et tous autres tels instrumens avec lesquels on a pain et vin. Il n'y a rien plus commode que le fer, ny plus propre. Aucun ouvrage d'Artisans ne s'acheveroit sans le fer : les charpentiers travaillent après leurs bois avec le fer ; le bonnetier fait ses bonnets avec des aiguilles de fer ; les cordonniers font leurs souliers avec fer ; un maçon maçonne avec le fer ses murailles ; un barbier ne rase la barbe sans un rasoir ; et un enguilmineur n'arrache les dents sans tenailles ; un sennear ne chastre les porcs sans fer.

Après avoir contemplé ceste demeure de Mars, ils montent en la maison blanche de Jupiter : blanche, dis-je, d'estaing, lequel blanchit les corps noirs ; mais peche en bouillant. Car il brise tous corps, excepté celuy de Saturne, et du Soleil, et de la Lune, avec lesquels il s'affermist, et ne se retire plus d'avec eux. Laquelle fante (sçavoir quand il brise ainsi les corps) quiconque la sçait corriger est heureux. O trop heureux est celuy, qui pourroit incontinent changer en bel or ses traveteaux, ses pierres, ses briques, et tout ce qu'il a ! Mais, par ce que ceste recepte naist avec l'homme, et ne se peut aisement apprendre, heureux, heureux, qui sçait bien estamer ses poisles et ses pots, et qui est excellent en l'art de pintorie ! De ceste sphere d'estaing, ils vont au plomb fluide de Saturne, et là trouverent deux cens artisans. Là se presenta à eux, avec une face joyeuse, une belle, excellente, et grave femme.

Balde, courtois, pliant le genoül la saluë honnestement, puis la prie de leur vouloir pardonner si avec telle hardiesse ils estoient entrez dedans la sainte maison des Deesses. Ceste femme se sourit, disant telles paroles : « Suis-je digne de veoir un si grand guerrier, qui est reveré par le ciel, par la terre, par la mer, et par l'enfer ?

de Manto, du nom de laquelle Mantouë a prins  
laquelle fut bastie en l'eau par Ocnus au temps  
heureux Cheval ruina Troye, et ne vous eston-  
nement si j'ay peu vivre jusques à ceste heure :  
devenuë Fée, j'ay ce don de vivre tousjours jus-  
que le Juge supernel vienne briser le monde.  
present Mantouë a pâti et enduré soubz un cruel  
iel luy a fait perdre toutes ses honnestes meurs :  
tenant est venuë l'illustre, royalle, et grande  
s Gonzagues, laquelle chasse partout les Aigles  
de demeure, que vous voyez composée d'un si-  
ge, est toute dediée à François de Gonzague;  
donnerons ce beau sepulchre, après avoir ac-  
batailles, après avoir gagné mille trophées,  
ieurs loüanges de sa belle vie, et après les ans  
estor. Je preside et commande à ces richesses,  
maistres Orfevres, et apprens et enseigne à  
formé par la vertu de trois mots, les noms  
ous oyrez approchans vos oreilles. Et, en disant  
ere de Thebes et la nourrice de Cipade, en leur  
t, leur dit plusieurs paroles en leurs oreilles,  
ont ceste vertu de faire toucher de la main les  
origines des choses, les vertus des herbes, les  
des estoilles, les divers effets des pierres, et, en-  
sur donne advis pour avoir tousjours la bourse  
scuz : ce qui importe le plus, et qui acquiert  
ut honneur, qu'en estudiant en plusieurs livres,  
plant les astres perdre le jugement.  
ant les nautonniers avoient bouché et racom-  
sieurs fentes du navire, et se preparent d'aller  
enter la malice des diables. Balde avec ses com-  
retire de la caverne de tels orfevres, et se re-  
ns le vaisseau, puis commande de mettre la  
ent. Les Zephirs leur soufflent en poupe, et  
riere eux le sejour de la montaigne enchantée.  
les passagers, y avoit soubz le tillac un certain

daide l'envisageoit quelquesfois , mais ceuy ne supporter la lumiere des yeux d'un si grand pers la rougeur luy venoit au front et baissoit sa veuë espris de cet homme, fust mort alors, si aussi tost : sceu qui il estoit, où il alloit, et d'où il venoit, avoit envie de faire.

Ayant donc sceu qu'il estoit expert à jouer des mens de musique, il le prie de vouloir recreer pagnie, et avec sa douce voix abreger la long chemin. Cestuy-cy se resout d'obeyr à un tel nage, et d'autant plus qu'il se cognoissoit bon en tel art. Il tire d'un sac une viole, ou lyre première, laquelle il manie avec l'archet, et par se rend tous les escoutans estonnez, et comme d'esprit, tirant avec l'archet de longues et dardennes : enfin commença à prononcer cette chanson cordant avec sa lyre :

Pour se joler, cruelle,  
De nous, comme il luy plaist.

L'homme legierement  
Sur elle se vient rendre,  
Pour veoir et pour apprendre  
Trop curieusement :

Pensant peut-estre veoir  
S'y baigner les Deesses,  
Et y peigner leurs tresses,  
S'en servans de miroir :

Ou bien veoir le trident,  
Et le char de Neptune,  
Commandant à Fortune  
Et à cet element.

Mais, quand bien loing de nous  
Sont allez les rivages,  
Et que mer et nuages  
Seulement voyons-nous,

Et que la mer au ciel  
De toutes parts s'assemble;  
Lors avoir il nous semble  
Dedans le cœur un fiel.

Pour vuidier cet amer,  
L'estomac se degorge,  
En rendant nostre gorge  
Honteusement en mer :

Soüillant vilainement  
Le sejour des Nereides,  
Et leurs Palais humides,  
Par tel vomissement.

Lors, sur un tel forfait  
Chaque vent en furie,  
Pour venger son amie,  
Se bande tout à fait :

*Voyant un corps mortel  
Estre si temeraire,*

chassant, disoit : « Garde diable ! ce n'est pas une mouche : est-ce une femme, meschante ribaude ? Je me doute que tu me veux mettre des cornes au haut de la teste. » Et en disant ces mots, soudain il taschoit à prendre la mouche ou la pulce, et cherchoit entre leurs jambes s'il y connoistroit la marque du masle. Luy-mesme donc lie avec des chaines les membres de Falquet, et ne veut que la dame face tel office, de peur qu'elle commette adultere avec un endormi : icelle, ayant esprouvé dès long-temps les folies de son lourd mari, se rit, et par un tel ris dote à entendre à ce vieil fol que la lune et la planette Diane nagent au puis. Beltrasse y guigne, y guignant aussi la femme. Quiconque aime trop, quand son amoureux rit, il rit aussi, et quand elle pleure, il pleure semblablement, tant il est misérable. On leve une grande pierre, sous laquelle est cachée une caverne ; en icelle, avec une longue corde, ils descendent Falquet, et, remettans la pierre, l'entrée de ceste prison se referme, et jamais aucun n'est retiré de là, et ne doit penser estre deslié ni voir le jour.

Or, cependant que ces choses se passent ainsi, à sçavoir que Falquet est vif enterré, et que Leonard est mort, sans estre encor' inhumé, par la fraude et malice de ceste femme, reprenons ce que nous disions de luy, mettons au devant des Ours une brebis. Ceste Ourse, sortie de la rage de la diabolique Megere, tourmentoit fort Leonard, estant aidée par le masle. Ce Leonard, vray défenseur de pudicité, ne craignoit d'exposer pour elle mille vies, si tant il en avoit. Avec son bras gauche il presente à ceste beste son rondache, et de la droite il luy donne plusieurs estocades, tantost se baissant, tantost se haussant, tantost remuant les jambes legierement. L'Ourse cruelle, et plus maligne pour avoir laissé ses petits en son repaire, non encor' formez, s'avance contre luy, et Leonard luy voulant donner de la pointe dedans le ventre, icelle, faisant un saut à costé, évite le coup, et puis se leve droite sur les jambes de derriere, ouvrant ses pattes et sa queue :

un rocher pointu, lequel pour sa hauteur  
 leau du ciel comme un second Atlas. Le  
 cet endroit, et tourne le timon de son na-  
 se doit maintenant appeller, lequel sem-  
 une tour ou bastion, contre lequel la furie  
 et joué. Sur ceste roche ne s'y void aucune  
 aucun arbre; personne n'y paist brebis, ny  
 y void que de grosses pierres pendantes,  
 es aient les faucons, esperviers, aigles, es-  
 laviers. En icelle neantmoins ce vaisseau  
 armé arrive, afin que les mariniers, et ceux  
 dedans, peussent faire secher leurs chemises  
 au soleil, et avec de la mousse et estoupes  
 ruptures du navire, qui estoit par les flancs  
 l'ingrat se jette le premier sur le bord, du  
 où : il se resjouist de se voir en terre, et se  
 et gaillard, jettant derriere le dos tous les  
 messes qu'il avoit faictes. Balde le suit;  
 tard : et celuy qui n'aguere avoit jetté sa  
 en la mer, disant qu'il n'y avoit fagot ny  
 homme plus fascheux, ny plus pesant que  
 comme attachée à son costé, laquelle eut un  
 , et un visage de ramonneur de cheminée.  
 le Bergame, descendu de la race des Marans,  
 nous avons honte de parler, et les femmes de  
 son nom estoit Boccal, et n'y avoit aucun  
 sçavant en l'art de bouffonnerie que luy.  
 es sortent aussi du vaisseau, et chascun cher-  
 l'escart, pour se despouiller, et se revestir.  
 sa coustume, va cherchant partout, et vint  
 re caverne, en laquelle il craint d'entrer;  
 es oreilles pour escouter s'il oyroit là dedans  
 t. Comme par les boutiques des artisans il se  
 , les uns frappans du marteau, autres joians  
 autres soufflans les charbons avec les soufflets  
 es plus rouges qu'une escrevisse cuite, ainsi



qu'on oyt à Bresse ou à Milan : Cingar oyt resonner un pareil bruit : et, voyant qu'aucune lumiere ne luisoit en ceste caverne, fait signe à ses compagnons. Ils accourent : ils se delibèrent d'entrer dedans : ils y vont tous. Ceste maison sembloit toute noire de suye autant qu'ils en pouvoient veoir par le moyen d'un tison que Boccal portoit. Tant plus ils entroient avant, tant plus ils oyent le *tic toc* des marteaux, et le *bouf bouf* des soufflets.

Après avoir passé environ cent pas, ils trouvent une grande place quarrée, laquelle en chaque costé avoit trente pas de long. Il y avoit autour huict galeries soutenues de colonnes formant en chasque costé un cloistre admirable, lequel tourne en rond comme la sphere, qui tourne autour des poles, ou comme on voit à Modene ou à Boulongne le rouët des filandieres tourner et pirouëter, devidans mille boubines de soye. Chacune de ces colonnes est double et est faite de bronze. Les arceaux sont d'argent, et les voutes basties à la Mosaique, esquelles se voyent les beaux gestes des grands et vertueux personnages. Apelle, le plus grand peintre de tous les peintres, avoit peint en icelles tout ce que la Fée Manto luy avoit commandé. Ceste Manto estoit descenduë de Tyresias, femme de Folet. On y voit la guerre tousjours memorable faicte, quand Pompée fait sortir par force Barigame hors du chasteau de Cipade, et quand il rompit Alexandre le Grand ayant envoyé contre luy à la haste plusieurs gens de guerre, et quand il meit en peine sous le capitaine Grandovic, près la ville de Nine, la canaille de Xerxes <sup>1</sup>. Là voit-on le guerrier Roland furieux, pendant qu'il defait le fort Annibal, et jette par terre le soldat Achille, luy avalant la teste de dessus la selle du grand

<sup>1</sup> Pompée combattant contre Alexandre et mettant en déroute les bandes de Xerxès, Roland luttant contre Achille, César ayant Renaud pour compagnon, voilà de ces anachronismes dont s'amusaient les poëtes badins de l'Italie.

lucéphale. D'un autre costé, on voit Cæsar, menant  
 y Renaud, rompre, et froisser aux Alpes près Fo-  
 r Ferrare une armée navale composée d'un grand  
 de navires, galeres, fustes, et autres vaisseaux  
 ; laquelle Darie, prince du monde et de la moi-  
 filan, avoit envoyée en bon equipage pour destruire

et plusieurs autres choses avoit dépeint ce  
 des peintres, ceste lumiere, Lune et Soleil, du  
 i. Au milieu de ce cloistre est posé un grand  
 caisse sur huit piliers, au dessus duquel est une  
 le plomb : iceluy est long de dix brasses, et haut  
 de, s'eslevant en pointe et en forme de pyramide.  
 est taillé de sculpture en pur or, et s'y voyent plu-  
 joyaux precieux engravez en marbre poli, reluisans  
 font les estoilles au ciel. Chaque pilier est de cris-  
 et luisant : et au dedans de chascun y a un beau  
 rubi, qui reluit là dedans comme une lumiere  
 une lanterne. Les murailles sont enrichies de  
 et d'albastre blanc, de Calcidoine, et de corail.  
 Et plusieurs tours et contours de rouës, lesquelles  
 liées par contrepoids comme une horloge : et, pour  
 l'une, toute ceste machine tourne tousjours en rond,  
 fait un fuzeau quand une femme file. Le coffre  
 immobile, sur ces luisans pilastres, pendu  
 e la Terre est entre les sept ciels. Ces Seigneurs  
 et fort estonnez de veoir tant de belles choses, par  
 couleur et clarté que leur rendoient les pierres pre-  
 s. Iceux aussi se rioient, se voyant tourner avec  
 machine : mais, quand ils venoient au centre, où le  
 se tenoit ferme, ils demeuroident arreztez, voyant  
 eux toutes ces galeries et portiques tourner à l'en-  
 d'eux. Ils s'esmerveilloient davantage, voyant les  
 vers tourner, comme fait toute la machine du monde,  
 iceux poussez et agitez par diverses rouës dente-  
 s ne voyent là aucun homme, ny aucune mouche.

tant petite soit-elle, et n'oyent qu'un bruit qui se fait à cause du contournement de cet' œuvre si beau.

Balde veut aller vers le lieu d'où il entend venir le bruit des marteaux : et rencontrant une montée, qui tournoit en forme de limace, il monte par icelle, et neantmoins luy-mesme tourne, et se fait un double tour : car toute ceste machine tourne tousjours en rond, et tire la montée après soy, laquelle est suivie des degrez. Après avoir monté plusieurs marches, ils trouverent une demeure, laquelle par plusieurs et frequens tours environne ce coffre immobile. Il y a en icelle sept spheres composées de diverses sortes de metal, desquelles la dernière est plus petite que toutes les autres, et celle qui est la plus haute est la plus spacieuse. La dernière est faite d'argent, et de souffre de blanc fixe, meslé avec du mercure, s'accouplans ainsi par nature, et lequel peut convertir l'estaing en fin argent. Là ils voyent fumer plusieurs bouteilles pleines d'Athalac et de vinaigre, par laquelle vapeur la matiere d'argent perd sa blancheur, et se rest de couleur du ciel, pour se monstrier plus agreable à la veüë des personnes.

Ceste machine, composée de pur argent, va ainsi tournant, et en icelle est taillée la face cornuë de Diana. En après ils montent cinquante marches, et là trouverent la sphere gelée de Mercure. Alphatar couleroit instable et sans arrest, et n'opereroit rien, si avec iceluy n'estoit meslé du Dragant, et du sel de Bocchus, et le tout distillé par l'alambic. Et, par ce moyen, le serf fugitif se tourne en or, si la medecine, comme il faut proportionnée, retient bien ses vapeurs. Tu ne sçauois muer les metaux sans Mercure : d'où vient que les Poëtes chantent qu'il est le Messager des Dieux, sans lequel ne se peut faire la guerre ou la paix. Ils montent derechef, et se trouvent au plancher de la rouge Venus. Là le cuivre est enfin changé en or blond. Mais il y faut despendre cent sacs de charbon, si on veut qu'iceluy acquiere la nature de l'argent, et de

or : toutesfois jamais iceluy ne reçoit leur couleur, par le  
 amoingnage de Gerber. Mais la despense sera moindre,  
 le profit plus grand de laisser le cuivre pour cuivre et  
 faire des pots, ou chauderons, que de chercher de l'or  
 iceluy avec tant de travaux, et tant de malheurs, et ne  
 pouvoir trouver qu'après plus de trois mille folies. Du  
 mythier de Venus, ils montent au cercle du Soleil, et de  
 r. Ce cercle est d'or, et semblable à Phœbus, lequel  
 rés mille fatigues employées en vain, après beaucoup  
 temps perdu, et plusieurs heures escoulées, a trouvé  
 ailleurs le vray art d'icelles choses, et a trouvé la  
 tre des Philosophes comprins en trois mots. Ceste  
 erre de plusieurs couleurs est composée des quatre ele-  
 ments, du feu, de l'air, de la terre, de l'eau; dont il est  
 t : Sec au dedans, et chaud au dehors, humide et gelé,  
 a en soy quatre natures. Ceste pierre est esprit, qui se  
 nage en un corps noble, brulant, et semblablement vo-  
 ff. Il ne s'enfuit point du feu, mais coule comme de  
 mille. Il multiplie, il affermit, et preserve par un long  
 temps, et peut rendre les morts à leur premiere vie. Ce  
 secret consiste en trois mots, lequel est donné par Ju-  
 ter aux sages et bien heureux. Il s'engrossist soy-mesme,  
 reçoit de soy-mesme, il engendre de mesme, et vit par  
 y-mesme, et se tuë en soy-mesme, il se ressuscite soy-  
 same : car ainsi Dieu l'a disposé. Ceste pierre est une  
 inture rouge, et une blancheur vive concevant l'or, s'il  
 t joint à la vapeur blanche. Est-ce la pierre dicte Elio-  
 ropie, le diamant, la calamite, la lipercole? Non : car  
 elle nage, soit qu'elle soit avec un corps, ou sans corps <sup>4</sup>.  
 i diray-je enfin plus apertement? C'est la vie par la-  
 nelle nous jouissons et acquerons le vray or. Ils vien-  
 nt, puis après, à la sphere de Mars, laquelle est toute  
 fer, et est affinée en acier clair. Sans ceste matiere

<sup>4</sup> Le moyen âge attribua à des pierres précieuses souvent ima-  
 ginaires une foule de propriétés merveilleuses.

nos peines seroient inutiles, et partant le fer est plus nécessaire que l'estaing et le cuivre. Les marres sont de fer, les rateaux, les faucilles, les faux, les tranches, et tous autres tels instrumens avec lesquels on a pain et vin. Il n'y a rien plus commode que le fer, ny plus propre. Aucun ouvrage d'Artisans ne s'acheveroit sans le fer : le charpentiers travaillent après leurs bois avec le fer ; le bonnetier fait ses bonnets avec des aiguilles de fer ; le cordonniers font leurs souliers avec fer ; un maçon maçonne avec le fer ses murailles ; un barbier ne rase la barbe sans un rasoir ; et un enguilmineur n'arrache les dents sans tenailles ; un sennear ne chastre les porcs sans fer.

Après avoir contemplé ceste demeure de Mars, ils montent en la maison blanche de Jupiter : blanche, dis-je, d'estaing, lequel blanchit les corps noirs ; mais peu en bouillant. Car il brise tous corps, excepté celui de Saturne, et du Soleil, et de la Lune, avec lesquels il s'affermist, et ne se retire plus d'avec eux. Laquelle fin (sçavoir quand il brise ainsi les corps) quiconque la voit corriger est heureux. O trop heureux est celui, qui y roit incontinent changer en bel or ses traveteaux, pierres, ses briques, et tout ce qu'il a ! Mais, par ceste recepte naist avec l'homme, et ne se peut aisément apprendre, heureux, heureux, qui sçait bien estancher les poisles et ses pots, et qui est excellent en l'art de ruer ! De ceste sphere d'estaing, ils vont au plomb de Saturne, et là trouverent deux cens artisans presenta à eux, avec une face joyeuse, une belle lente, et grave femme.

Balde, courtois, pliant le genoüil la saluement, puis la prie de leur vouloir pardonner si hardiesse ils estoient entrez dedans la sainte Deesses. Ceste femme se sourit, disant telle : « Suis-je digne de veoir un si grand guerrier, créé par le ciel, par la terre, par la mer, et

le Manto, du nom de laquelle Mantouë a prins  
 quelle fut bastie en l'eau par Ocnus au temps  
 heureux Cheval ruina Troye, et ne vous eston-  
 nent si j'ay peu vivre jusques à ceste heure :  
 devenuë Fée, j'ay ce don de vivre tousjours jus-  
 que le Juge supernel vienne briser le monde.  
 present Mantouë a pâti et enduré sous un cruel  
 el luy a fait perdre toutes ses honnestes meurs :  
 tenant est venuë l'illustre, royalle, et grande  
 Gonzagues, laquelle chasse partout les Aigles  
 de demeure, que vous voyez composée d'un si-  
 re, est toute dediée à François de Gonzague;  
 donnerons ce beau sepulchre, après avoir ac-  
 batailles, après avoir gagné mille trophées,  
 leurs loüanges de sa belle vie, et après les ans  
 autor. Je preside et commande à ces richesses,  
 maistres Orfevres, et apprens et enseigne à  
 forné par la vertu de trois mots, les noms  
 aux oyres approchans vos oreilles. Et, en disant  
 re de Thebes et la nourrice de Cipade, en leur  
 , leur dit plusieurs paroles en leurs oreilles,  
 ont ceste vertu de faire toucher de la main les  
 origines des choses, les vertus des herbes, les  
 des estoilles, les divers effets des pierres, et, en  
 ur donne advis pour avoir tousjours la bourse  
 scuz : ce qui importe le plus, et qui acquiert  
 ut honneur, qu'en estudiant en plusieurs livres,  
 plant les astres perdre le jugement.  
 ont les nautonniers avoient bouché et racom-  
 ieurs fentes du navire, et se preparent d'aller  
 enter la malice des diables. Balde avec ses com-  
 retire de la caverne de tels orfevres, et se re-  
 is le vaisseau, puis commande de mettre la  
 ent. Les Zephirs leur soufflent en poupe, et  
 rriere eux le sejour de la montaigne enchantée.  
 es passagers, y avoit sous le tillac un certain

personnage ayant les yeux vifs, la face plaisante, ort respectueux, tant séparé des autres, que tout le long du voyage il ne dist pas huit paroles, estant, de sa propre habitude et de son naturel, craintif et honteux : et, pour ceste raison, se tenoit seulet à part. Son nom estoit Gilbert, lequel avec sa voix et avec sa lyre estoit un second Orphée dans les bois, et un second Arion entre les Dauphins. Il attiroit à soy l'ouye des rochers et des forests. Balde l'envisageoit quelquesfois : mais iceluy ne pouvant supporter la lumiere des yeux d'un si grand personnage, la rougeur luy venoit au front et baissoit sa veuë. Balde, espris de cet homme, fust mort alors, si aussi tost il n'eust sceu qui il estoit, où il alloit, et d'où il venoit, ce qu'il avoit envie de faire.

Ayant donc sceu qu'il estoit expert à jouer des instrumens de musique, il le prie de vouloir recreer la compagnie, et avec sa douce voix abreger la longueur du chemin. Cestuy-cy se resout d'obeyr à un tel personnage, et d'autant plus qu'il se cognoissoit bon maistre en tel art. Il tire d'un sac une viole, ou lyre pour dire mieux, laquelle il manie avec l'archet, et par son chant rend tous les escoutans estonnez, et comme esperdus d'esprit, tirant avec l'archet de longues et droites cadences : enfin commença à prononcer cette chanson, l'accordant avec sa lyre :

A l'imprudent souvent  
Plaist la mer infidelle,  
Qui, avecques cautelle,  
Luy presentant un vent,

Souëf, et gracieux  
(Que nous nommons Zephire),  
Cependant luy attire  
L'Aquilon furieux :

Lequel, pour cest effet,  
A tousjours auprès d'elle,

Pour se jôler, cruelle,  
De nous, comme il luy plaist.

L'homme legierement  
Sur elle se vient rendre,  
Pour veoir et pour apprendre  
Trop curieusement :

Pensant peut-estre veoir  
S'y baigner les Deesses,  
Et y paigner leurs tresses,  
Pren servans de miroir :

Ou bien veoir le trident,  
Et le char de Neptune,  
Commandant à Fortune  
Et à cet element.

Mais, quand bien loing de nous  
Sont allez les rivages,  
Et que mer et nuages  
Seulement voyons-nous,

Et que la mer au ciel  
De toutes parts s'assemble;  
Lors avoir il nous semble  
Bedans le cœur un fiel.

Pour vuider cet amer,  
L'estomac se degorge,  
En rendant nostre gorge  
Honteusement en mer :

Soüillant vilainement  
Le sejour des Nereïdes,  
Et leurs Palais humides,  
Par tel vomissement.

Lors, sur un tel forfait  
Chaque vent en furie,  
Pour venger son amie,  
Se bande tout à fait :

Voyant un corps mortel  
Estre si temeraire,



Et si hardy de faire  
Aux Dieux esclandre tel.

Chacun se fourre en l'eau,  
Pour nettoyer l'ordure,  
Et, pour venger l'injure,  
Se herisse la peau.

La barbe, leurs cheveux,  
Se dressent, et leur face,  
Malgré la froide glace,  
S'enflambe toute en eux.

Et, se haussant du fond  
De la mer courroucée,  
De mainte onde eslançée,  
Enforment un haut mont.

Sur son dos enlevant  
Le mal-heureux Navire,  
Lequel soudain se vire,  
Aux Enfers s'abissant;

Par telle cruauté  
Ils vengent les Phorcydes,  
Avec les Nereïdes,  
Esprins de leur beauté;

Fracassans le vaisseau  
En pieces plus de mille,  
Le donnans à la pille,  
A tout poisson de l'eau.

O fols et insensez!  
Le mal d'autrui n'enflamme  
Le profond de vostre ame,  
Et n'en estes poussez!

Avant que se mocquer  
De Fortune legiere,  
Et par audace fiere  
Voulans sur mer voguer,

Sur vos predecesseurs  
La tempeste eslançee

pit en la pensée  
à rendre bien plus seurs,

son oras, au fort  
oreille tempeste  
apant vostre teste,  
rer estre au bord.

rant qu'il chantoit ceste chanson, et pendant  
insi de sa lyre, avoit tellement estourdi les  
chacun, que, si Boccal n'y eust prompte-  
a, le Navire n'eust point porté des hommes,  
des pots, des troncs, et des colonnes, et  
Boccal, comme nous avons dit cy-devant,  
masqué. Iceluy, accourant incontinent, tire de  
quelques pieces recousuës, et plus sales que le  
m cuisinier. D'entre ces drappeaux, il prend  
e, laquelle soudain il met à sa ceinture pen-  
té droict : puis, ayant rangé deux treteaux,  
de dessus; et se tenant au devant d'elle,  
n bancquier vouloit compter argent, il re-  
ement la manche de son pourpoint et de la  
les rebrasse jusques au coude, comme fait  
re, quand elle veut laver la buée sur le bord  
montrer ses grosses jambes aux barquero-  
: resserre sa lyre en son sac, s'assied près de  
garde à ce que vouloit faire Boccal : lequel  
de sa besace trois ou cinq gobelets de cuivre,  
combien de petites pelottes plus grandes que  
Mesué<sup>4</sup> a déclarées quand il a escrit : *Recipe*,

le nom que les Occidentaux ont donné à un des  
médecins arabes, Iahia, fils de Musoniah; il écrivait  
me siècle, et il fut attaché à la personne du célèbre  
-Al-Raschid. Il laissa de nombreux ouvrages fort  
l'Orient et qui, traduits en latin, firent longtemps  
es écoles de l'Europe; ils furent plusieurs fois réim-  
t le quinzième et le seizième siècle.

humaines je puis nommer sa puissance), s'est icy rencontré. » Cingar, resvant, s'arreste un peu, et puis parle : « O Centaure ! quelle aventure m'a fait tomber entre vos mains ? » Alors Virmasse lui compta tout par ordre. Cingar, avec une affection fraternelle, l'alla embrasser et luy donna plus de cent baisers en la poitrine. « Ha ! dit-il, par toy la vie m'est donnée, combien qu'icelle me soit fort ennuyeuse, ne desirant autre chose que d'estre séparée de ces miens ossemens, puisque nous sommes privés d'un tel amy. Ce vaillant personnage, que l'ennuy a jetté par terre, est Balde. Je sçay que tu as esprouvé une proûesse, laquelle est cogueue par les Poles, par toute la terre et par la mer profonde. Il n'est possible d'en trouver un semblable par tout le monde, je dis, semblable en courage et en sage gouvernement, et lequel je te rendray amy, frere, et compagnon fidelle. Mais cependant, je te prie, pour lien de nostre nouvelle amitié, de me faire un plaisir, et ne m'estime point, pour cela, villain. » Le Centaure luy fait response : « Je feray tout ce que tu me commanderas : mande, commande, dis-moy ce que tu voudras ? estime que ce que tu auras dit sera aussi-tost fait. » Cingar le prie de vouloir trouver incontinent le logis de Pandrague, et faire en sorte qu'elle n'eschappe nos mains : « Je te prie de la retenir, pendant que je viendray et seray incontinent à toy. — Je le feray ainsi ! » respond le Centaure. Et aussi-tost s'en va à travers la forest, et Cingar va vers Balde, lequel, avec une voix basse, gémissoit ; et ayant iceluy apperceu Cingar, haussa sa voix avec plus de pleurs, disant : « O, jeune Leonard ! que me sert de vivre plus sans toy ! ô jeune Leonard ! pourquoi la mort te retient sans moy ! ô Leonard, je suis seul cause de ta perte ! ô Leonard, ta mort est cause de mon ennuy ! ô Leonard, ô Leonard ! les destins iniques et meschans t'ont bien bouleversé ! ô Leonard, la vie est par trop odieuse à moy, malheureux et miserable ! La main cruelle qui t'a envoyé à la mort, icelle non moins cruelle en mon endroit me

ace mourir ! » Se levant soudainement sur ses pieds, et prenaut son espée à deux mains, pensant le Centaure estre encore-là present, tiroit de grands coups ; car la force et violence de sa douleur luy faisoit perdre tout jugement, et manioit ainsi son espée, comme feroit un paysan, qui avec sa coignée abattroit un vieil chesne, lequel par un long temps auroit resisté aux efforts du vent Borrée.

Cingar, le voyant ainsi transporté, croit qu'il aye l'esprit perdu, et luy dit pour le consoler : « O Balde ! mon amy, Leonard estoit vassal de la mort ; aussi sommes-nous, aussi est cestuy-cy, et cestuy-là, un tiers, un quart, Martin, Philippes. Si les larmes luy peuvent rendre la vie, jettons des larmes abondamment, or sus, et ne nous-y espargnons. Toutesfois tu n'ignores point que tout ce qui naist au monde ne demeure vif, non plus que le bruit et murmur de ceste eau, qui tombe en temps de pluye. Icelle incontinent se void, incontinent en tombant fait *buf, buf*, et ce qui estoit d'elle en moins de rien ne se voit plus. La poudre à canon allumée ne s'esvanouïst pas plus tost, que toutes choses créées courent à la mort. La mort ne pardonne à personne ; icelle n'excepte personne ; elle est si hardie, qu'elle n'a respect à aucunes personnes. Elle condamne un chascun, indifferemment tué, prend, emporte Papes, Empereurs, Roys, grands Seigneurs, faitneans, souïllons de cuisines, sergens et autres telles canailles. La mort meine tout au marché, et fait sa charge de toutes sortes d'herbes, ne se repose point, n'estant jamais lasse. Ne pleures point les morts, mon amy Balde, car, tesmoing Cocone, ce sont des pleurs jettez en vain. Nous ne scaurions éviter ce passage. Nous sommes obligez à la mort, et tout ce qui nous appartient. La mort frappe d'un mesme pied les chasteaux des grands et les petites bouticques des pauvres. Nos ans en ce monde ne sont perpetuels : nostre pays est estably là haut au ciel. Les larmes, qui maintenant sortent de tes yeux, ne peuvent estre agreables à Leonard. Ces souspirs,

poussez d'une poitrine gemissante, ne peuvent plaire à un cœur joyeux. Pleurer est chose féminine : il faut que l'homme se monstre viril, fort et robuste. La mort est la vie de Leonard, laquelle ne mourra jamais : lequel, pour n'obscurcir la clarté de son vierge soleil, a reçu, du ciel céleste et a tué la mort. Qu'il vous suffise maintenant de ces raisons ! Le Centaure, Balde, mon amy, n'a point, tel ce jeune homme comme vous pensez, et avez tort par ceste opinion. » A ces mots, Cingar adjeusta tout d'un coup comme tout ce faict s'estoit passé, luy declarant que Pandrague n'estoit qu'une meschante ribaude et le Centaure homme de bien et bon amy.

Balde tenoit ses yeux ficeux en terre, comme s'il eust esté une statue de cuivre ou de marbre, qui est et seroit mille ans sur un autel ou sur un pilier. Le beau parler de Cingar penetra les oreilles de Balde et ne perdit pas une once de ses parolles ; et Balde par icelles s'apaisa un peu : mais toutesfois, les pleurs revenans soudainement, il ne peut dissimuler sa douleur ; car qui est le visage franc et loyal, auquel on ne voye les pensées du cœur imprimées ? Et la voix, qui de honte estoit auparavant retenuë, sortit enfin dehors, et ainsi Balde commença à dire : « O cœur, qui es fait la seule et entiere veine de mes cruels ennuis, et aussi de ces miennes larmes, jusques à ce que tout ce mien corps s'en aille en pleurs ! ô cœur perdu, pleure, pleure, et que jamais ne puisses cesser de te plaindre ! Ne cherchons plus les confins de la mer, les dernières colonnes de la terre : vivons-nous donc ? vivons-nous, ayans reçu en vain la playe de la mort ? Mon esperance, ma lumiere, ma gloire, m'ont esté ravies : pleure, pleure, ô cœur, et que l'interieur de toy ne cesse de pleurer ! O malheureux compagnons, que sert de vivre, puisque la mort meschante a emporté le soulagement de nostre vie ? O Leonard, qui estois mon honneur et repos, ne me responds-tu point ? Je suis Balde ; je suis ce tien ; je suis ce pauvre miserable coffre

de toutes douleurs, le Phlegethon des peines, le fleuve et la mer de pleurs ! Ha, Dieux ! quel personnage vous avez voulu perdre ! Ha, quel, ô Destin, vous avez tué ! Ha, douleur ! ha, douleur ! ha, quel ennuy ! » Et là-dessus Balde, ce faisant, avoit mis contre son estomac la pointe de son espée. Mais Cingar, le prenant par les deux espauls, luy arrache soudain l'espée d'entre les mains, et cependant iceluy tombe par terre, luy venant au visage une soudaine couleur pasle, ressemblant à la mort : mais, s'endormant, son esprit print quelque repos.

---

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

L'ESPRIT de Balde, abreuvé de la douce liqueur endormante, s'estoit retiré là à part, où son bel astre clair et radieux l'avoit tiré, s'estant joint au beau Juppiter et à la benigne Venus, et l'avoit posé au jardin secret de la Destinée. En ce lieu il apprint, entre autres choses, combien estoit un travail inutile de s'attacher et appuyer à une colonne branlante, qui est à dire, de fonder son espérance sur choses caducques et transitoires. Pendant qu'il estoit ainsi endormi, il avoit sa teste au giron de Cingar sous un chesne, l'un veillant, l'autre dormant. Cependant le Centaure, ayant bonne volonté d'exposer sa vie à tous les perils pour l'amour de Cingar, chemine doucement et le plus quoyement qu'il peut, pas à pas, vers la demeure de Pandrague, de peur qu'elle entende sa venue, et qu'elle s'enfuie pour éviter la mort qu'on luy préparoit à cause du decez de Leonard. Comme nous voyons quelquefois un chat alonger tout le corps, et se trainer

nos peines seroient inutiles, et partant le fer est plus necessaire que l'estaing et le cuivre. Les marres sont de fer, les rateaux, les faucilles, les faux, les tranches, et tous autres tels instrumens avec lesquels on a pain et vin. Il n'y a rien plus commode que le fer, ny plus propre. Aucun ouvrage d'Artisans ne s'acheveroit sans le fer : les charpentiers travaillent après leurs bois avec le fer; le bonnetier fait ses bonnets avec des aiguilles de fer; les cordonniers font leurs souliers avec fer; un maçon maçonne avec le fer ses murailles; un barbier ne rase la barbe sans un rasoir; et un enguilmineur n'arrache les dents sans tenailles; un sennear ne chastre les pores sans fer.

Après avoir contemplé ceste demeure de Mars, ils montent en la maison blanche de Jupiter : blanche, dis-je, d'estaing, lequel blanchit les corps noirs; mais poche en bouillant. Car il brise tous corps, excepté celui de Saturne, et du Soleil, et de la Lune, avec lesquels il s'affermist, et ne se retire plus d'avec eux. Laquelle faut (sçavoir quand il brise ainsi les corps) quiconque la sçait corriger est heureux. O trop heureux est celui, qui pourroit incontinent changer en bel or ses traveteaux, ses pierres, ses briques, et tout ce qu'il a ! Mais, par ce ceste recepte naist avec l'homme, et ne se peut aisément apprendre, heureux, heureux, qui sçait bien estamer poisles et ses pots, et qui est excellent en l'art de prier ! De ceste sphere d'estaing, ils vont au plomb ! de Saturne, et là trouverent deux cens artisans. presenta à eux, avec une face joyeuse, une belle, lente, et grave femme.

Balde, courtois, pliant le genoüil la saluë honorablement, puis la prie de leur vouloir pardonner si avhardiesse ils estoient entrez dedans la sainte ma Deesses. Ceste femme se sourit, disant telles : « Suis-je digne de veoir un si grand guerrier, qveré par le ciel, par la terre, par la mer, et par

ceste Manto, du nom de laquelle Mantouë a prins  
 laquelle fut bastie en l'eau par Ocnus au temps  
 malheureux Cheval ruina Troye, et ne vous eston-  
 nement si j'ay peu vivre jusques à ceste heure :  
 int devenuë Fée, j'ay ce don de vivre tousjours jus-  
 que que le Juge supernel vienne briser le monde.  
 à present Mantouë a pâti et enduré sous un cruel  
 quel luy a fait perdre toutes ses honnestes meurs :  
 maintenant est venuë l'illustre, royale, et grande  
 des Gonzagues, laquelle chasse partout les Aigles  
 Ceste demeure, que vous voyez composée d'un si  
 rage, est toute dediée à François de Gonzague;  
 y donnerons ce beau sepulchre, après avoir ac-  
 rit batailles, après avoir gagné mille trophées,  
 mineurs louanges de sa belle vie, et après les ans  
 Nestor. Je preside et commande à ces richesses,  
 de maistres Orfevres, et apprens et enseigne à  
 r formé par la vertu de trois mots, les noms  
 vous oyrez approchans vos oreilles. Et, en disant  
 mere de Thebes et la nourrice de Cipade, en leur  
 ent, leur dit plusieurs paroles en leurs oreilles,  
 s ont ceste vertu de faire toucher de la main les  
 es origines des choses, les vertus des herbes, les  
 es des estoilles, les divers effets des pierres, et, en  
 leur donne advis pour avoir tousjours la bourse  
 l'escuz : ce qui importe le plus, et qui acquiert  
 haut honneur, qu'en estudiant en plusieurs livres,  
 implant les astres perdre le jugement.  
 dant les nautonniers avoient bouché et racom-  
 lusieurs fentes du navire, et se preparent d'aller  
 tenter la malice des diables. Balde avec ses com-  
 se retire de la caverne de tels orfevres, et se re-  
 lans le vaisseau, puis commande de mettre la  
 vent. Les Zephirs leur soufflent en poupe, et  
 derriere eux le sejour de la montaigne enchantée.  
 les passagers, y avoit sous le tillac un certain



à évader. Vous eussiez dit que c'estoit un cerf qui courroit après un beuf. Cingar le prend en trois sauts par le col. Iceluy luy demande pardon. Cingar luy fait l'oreille sourde et l'emmeine avec soy, et dit : « O Boccal, je te recommande ce beau joyau ! Il n'y a rien mieux appartenant à l'office d'un bourreau, que de bien fouetter les espauls des putains et les fesses des vieillards. Un vieillard aimant les Dames d'un cœur trop amoureux ne mérite autre chastiment que de la verge ; car une vieille personne amoureuse et semblablement jalouse est un enfant de cent ans, et qui ne demande qu'à estre monté sur un cheval et avoir le fouet sur ses fesses nues. Voicy, ô Boccal ! un nouveau escolier qui entre en ta nouvelle escole ; il est tendre, il apprendra incontinent toutes choses. Apprens luy les reigles du passif. Il n'y a point si grande discordance, que cet enfant n'accorde au son de la verge. » Boccal prend ceste charge, et est fait Pedant, Reformateur, Pedagogue et Magister. Il se prepare d'endoctriner ce vieil barbasse et ce lourdaut rajeuni, s'il y a aucune doctrine au fouet, et si une mere peut apprendre quelque chose à son enfant, en luy donnant des verges sur le cul.

Cependant le Centaure avoit osté de la bouche et entrée de la caverne une grande pierre, et avoit tiré hors d'icelle avec une corde l'arcquet. Iceluy, voyant le corps mort de Leonard, se print à pleurer, et, ayant entendu l'occasion de sa mort, se mordoit le doigt, estant tout en cholere : « Que Pandrague, dit-il, prenne garde à soy ! il faudra qu'elle rende compte. » Or, ayans mis en ce lieu le corps de Leonard, jusques à ce qu'on peult dresser un tombeau digne d'un si grand personnage, ils s'en vont ensemble, et viennent trouver leurs compagnons. Phoebus descendoit peu à peu du ciel, et à grand'peine restoient trois heures du jour, lequel s'en alloit finir, quand ils arrivent au lieu où estoit Boccal, s'employant fort et ferme après ceste louve, la battant et rebattant

Pour se joïer, cruelle,  
De nous, comme il luy plaist.

L'homme legierement  
Sur elle se vient rendre,  
Pour veoir et pour apprendre  
Trop curieusement :

Pensant peut-estre veoir  
S'y baigner les Deesses,  
Et y peigner leurs tresses,  
S'en servans de miroir :

Ou bien veoir le trident,  
Et le char de Neptune,  
Commandant à Fortune  
Et à cet element.

Mais, quand bien loing de nous  
Sont allez les rivages,  
Et que mer et nuages  
Seulement voyons-nous,

Et que la mer au ciel  
De toutes parts s'assemble;  
Lors avoir il nous semble  
Dedans le cœur un fiel.

Pour vuider cet amer,  
L'estomac se degorge,  
En rendant nostre gorge  
Honteusement en mer :

Soüillant vilainement  
Le sejour des Nereïdes,  
Et leurs Palais humides,  
Par tel vomissement.

Lors, sur un tel forfait  
Chaque vent en furie,  
Pour venger son amie,  
Se bande tout à fait :

Voyant un corps mortel  
Estre si temeraire,

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

Et si hardy de faire  
Aux Dieux esclandre tel.

Chacun se fourre en l'eau,  
Pour nettoyer l'ordure,  
Et, pour venger l'injure,  
Se herisse la peau.

La barbe, leurs cheveux,  
Se dressent, et leur face,  
Malgré la froide glace,  
S'enflambe toute en eux.

Et, se haussant du fond  
De la mer courroucée,  
De mainte onde es lancée,  
Enforment un haut mont.

Sur son dos enlevant  
Le mal-heureux Navire,  
Lequel soudain se vire,  
Aux Enfers s'abissant;

Par telle cruauté  
Ils vengent les Phorcydes,  
Avec les Nereïdes,  
Esprins de leur beauté;

Fracassans le vaisseau  
En pieces plus de mille,  
Le donnans à la pille,  
A tout poisson de l'eau.

O fols et insensez!  
Le mal d'autrui n'enflamme  
Le profond de vostre ame,  
Et n'en estes poussez!

Avant que se mocquer  
De Fortune legiere,  
Et par audace fiere  
Voulans sur mer voguer,

Sur vos predecesseurs  
La tempeste es lancée

Devoit en la pensée  
 Vous rendre bien plus seurs,

Et moi ores, au fort  
 De pareille tempeste  
 Menaçant vostre teste,  
 Desirer estre au bord.

ert, durant qu'il chantoit ceste chanson, et pendant  
 uoit ainsi de sa lyre, avoit tellement estourdi les  
 s d'un chascun, que, si Boccal n'y eust prompte-  
 pourveu, le Navire n'eust point porté des hommes,  
 lustost des pots, des troncs, et des colonnes, et  
 . Ce Boccal, comme nous avons dit cy-devant,  
 bergamasque. Iceluy, accourant incontinent, tire de  
 ote quelques pieces recousuës, et plus sales que le  
 ail d'un cuisinier. D'entre ces drappeaux, il prend  
 ecieire, laquelle soudain il met à sa ceinture pen-  
 au costé droit : puis, ayant rangé deux treteaux,  
 ne table dessus; et se tenant au devant d'elle,  
 e si un banquier vouloit compter argent, il re-  
 e habilement la manche de son pourpoint et de la  
 ie, et les rebrasse jusques au coude, comme fait  
 vandiere, quand elle veut laver la buée sur le bord  
 m et montrer ses grosses jambes aux barquero-  
 Gilbert resserre sa lyre en son sac, s'assied près de  
 prend garde à ce que vouloit faire Boccal : lequel  
 à tiré de sa besace trois ou cinq gobelets de cuivre,  
 ie say combien de petites pelottes plus grandes que  
 1, que Mesué<sup>1</sup> a déclarées quand il a escrit : *Recipe*,

né est le nom que les Occidentaux ont donné à un des  
 célèbres médecins arabes, Iahia, fils de Musoniah; il écrivait  
 e neuvième siècle, et il fut attaché à la personne du célèbre  
 Haroun-Al-Raschid. Il laissa de nombreux ouvrages fort  
 is dans l'Orient et qui, traduits en latin, firent longtemps  
 té dans les écoles de l'Europe; ils furent plusieurs fois réim-  
 pendant le quinzième et le seizième siècle.

en quelles batailles, en quels tournois j'ay esté reclamé, par tout le monde, victorieux, et le premier de tous. Les Italiens ont congneu, comme aussi ont faict les fortunes Grecs, les asnes de Mores, les chiens de Turcs, quelle prudence de Capitaine a esté autrefois en moy, quelle force j'ay fait paroistre par mes armes, et quels ont esté les stratagemmes et ruses dont j'ay usé en guerre. Que diray-je davantage? En somme, il y a eu tant de graces en moy, que la fille du Roy de France, aussi-tost qu'elle m'a veu, aussi soudain s'est esprise de moy, et m'a prins pour mary. Mais il vaut mieux laisser le reste sous silence. Il suffit d'alleguer ce peu, pour en donner à cognoistre le surplus. Cette fureur de rage, laquelle communement on appelle Amour, qui reduit en pierres les sages et advisez, et dispose haut et bas à son desir de toutes choses, traite, manie et remue le monde, comme il luy plaist, nous a de magnifiques rabaisé à estre pitaux, estre du nombre de paysans, et servir de pasture aux poux : et ainsi nostre gloire et orgueil nous a rendu poltrons et faitneants. Par là, on peut sçavoir ce que c'est de l'homme; c'est une giroüette; c'est un joüet exposé au plus petit vent. L'homme est l'estouppe près d'un feu, est une neige au soleil, et une bruine et gelée à la chaleur, et non pas, comme il se vante, un Cesar, un Roy, un Pape, ou l'un de ceux qui en Rome portent un surplis ou rochet sur leur robbe. J'ay toutesfois ainsi passé ma miserable vie gaillardement. Au commencement, je ne voulus pas mener avec moy ma femme grosse, et lasse du chemin; aussi, n'eusse-je peu. Berthe, homme plein de belles et vertueuses caresses, la receut en son logis, comme en un port seur; et estant deliberé de conquérir par force ou par amour quelque ville, ou pays, ou bien perdre la vie, je fus incontinent adverty par l'excellent Seraphe, vray prophete, qu'il m'estoit nay un bel enfant, avec tout bon augure. On ne sçauroit imaginer quelle joye m'apporta ceste nouvelle, si on n'a esté au-

ne n'est plus pain, mais crotttes rondes de cheval, selon sa coustume joyeuse, et courtoise, endure le peur qu'en se courrouçant, l'ennuy suive le x. Que diray-je davantage? Devant les yeux d'un n, tira les esguillettes de Leonard sans les rompre, manda à Gilbert de les chercher au sein de Balde.

Gilbert tire l'un après l'autre (ô combien! ô choses!) à sçavoir, une bouteille, un miroir, une ire, une sonnette, une semelle de soulier, une es-  
 une piece de verre, des cierges dont l'on use à Balde s'estonne de tout cela, et ne peut penser à dire il a esté à la foire de Lauzane, ou de Racar acheter telles choses, ne valans pas cinq sols. Balde commande à Gilbert de souffler du nez : ce ne refuse rien, il esternue deux, trois et quatre main, avec un grand bruit, luy sort du nez un quel est suivi d'un grillon, et, après le grillon, eux.

de ces jeux advint, lors que Phcbus estoit prest en sa maison, appellant à haute voix ses domes-  
 Voicy Ptoe, Horie, Pithie, Phos, Mitre, Mirine, presentent pour descendre leur maistre de son char-  
 Les uns font tomber la fange des rouës, et les ont avec de l'eau; les autres meinent les chevaux à rie, les desbrident, et leur frottent avec paille frais-  
 des suant, puis les abbreuvent; et enfin leur bail-  
 orge ordinaire.

de sorcieres. Croyez que ce sont, à la verité, mocqueries; ce sont des bourdes et enseignes de sorcieres. Ce n'est pas icy une Isle, laquelle neantmoins vous semble Isle. Ce n'est point montagne, ni rocher; mais une longue eschine de balaine, laquelle la sorciere Pandrague a ainsi affermie et arrestée par ses enchantemens magiques; et dessus ses espaules et dos ample et spacieux, a fait venir un terroir par art diabolique, des montagnes, des campagnes, des bois, des animaux, des fontaines. Quand j'estois seul en une caverne des montagnes d'Armenie, je me sentoie porté en l'air avec ma grotte, avec la forest, et la montagne, le tout eslevé ensemble, et puis, estre posé icy peu à peu aussi doucement qu'on mettroit bas un panier plein d'œufs, ou plein de verres. Il y a trois pestes, par lesquelles l'air, la mer, et tout le monde est infecté : trois sorcieres, trois diablesses. Cette Pandrague en est une; Smirande l'autre; et la troisieme est Gelfore, qui est la pire lie de toutes les sorcieres. Icelles se vantent estre Fées pour un temps perpetuel, Demogorgon leur donnant un breuvage, par le moyen duquel ceste vie mortelle se peut passer exempte de la mort; et disent Falerine et Medée, estre ainsi éternelles, et autant de Dragontine, de Circé, et d'Alcine, seur de Morgane. En ce nombre, elles mettent Sylvaine, qu'on dit avoir esté femme de Folet, et autres telles mille sorcieres, qui ont merité le feu, lesquelles Seraphe combat tousjours avec la vertu et puissance des Paladins, estans aussi combattues par iceux, comme par Thesée, Roland, Jason, Tristan, et cet Hector, qui portoit pour enseigne l'aigle noire; et Roger, qui portoit l'aigle blanche, lesquels tous sont du nombre des Chevaliers de la Table Ronde. Seraphe a prins plaisir à la peine qu'ont prins tous ceux-cy après telles sorcieres. Seraphe est un saint Demon, grand persecuteur de ceste magie trompeuse, mais un vray reimpart, et bastion de la vraye. C'est ce Seraphe, auquel l'entendement souverain a donné le pou-

voir de vivre long-temps, auquel ont esté infuz d'en haut les secrets de la prophetie, et divination approuvée, auquel a esté commis le soin de la renommée des Paladins, estant aussi iceux prests à combattre pour luy, comme c'est raison de rompre la lance, pour ce qui est de droict et d'équité. Roland est mort, Ajax, Tristan et autres, lesquels j'ay cy-dessus dit avoir esté vrais Chevaliers. Ainsi, aussi, maintenant je seray couvert d'un habillement et pourpoint de bois, et m'en iray soubz terre, laissant et abandonnant ce monde. Et parce que j'estois le guerrier Baron, et champion de Seraphe, ceste œuvre demeurera à Balde. Qu'il te soit permis, ô Balde, de defricher le pays de telles ribaudes sorcieres ! Il n'y a qu'une seule Manto, qui est l'entiere et vraye Sibille de Seraphe, lequel ne se pourra monstrier à toy, jusques à ce que je m'en sois allé de ce monde au ciel : icy tu le verras, icy tu seras fait, entre les corps et simulachres des Barons, le champion de raison, de justice, de foy, de la patrie, et de la Table Ronde : tu descouvriras avec ton espée les Royaumes des sorcieres, mieux que six mille inquisiteurs et maistres du Palais avec leurs cent masques. Sus donc, prens courage, et ne crains point d'exposer ta teste à tous perils : fourres-toy par feu, par eau, et à travers les armes, pour l'amour de la vertu. Voilà tout ce que je puis te dire, pour l'heure presente, sentant les forces de ce foible corps me defaillir, et, en mourant, je m'en vois au ciel : adieu, mon fils ! » Achevant ces mots, et se levant les mains jointes, il demeura debout comme une statuë, et son ame s'envola en l'air.

Il estoit nuict pour lors, et neantmoins une si grande lumiere fut veüe autour de ce corps, aucun d'entr'eux dit que c'estoit une nuict sans nuict. Tous furent bien estonnez, et regardoient Balde en visage, lequel, revenant un peu à soy, profera ce peu de parolles : « O Pere très-saint ! qu'au moins j'eusse peu vous dire pendant vostre vie ces dernieres parolles ! » Et, ayant ce dit, se



courbant sur le corps de son pere, le baisa par tous ses membres, le lavant avec ses larmes. Et de quel embrassement serra-t-il pour lors son pere? Alors Gilbert chanta avec un chant lugubre ces vers :

Nous naissons, et nous mourons,  
Aussi-tost que nez nous sommes :  
Un temps prefix est aux hommes.  
Contre iceluy que ferons?  
Cil meurt miserablement,  
Et a fortune ennemie,  
De qui la corps et la vie,  
Se perd sous un monument.

A peine eut-il achevé de chanter piteusement ces vers par quatre fois, comme les manes et infernaux se delectent d'un nombre pair, qu'aussi-tost tout le lieu se met à trembler par l'espace de demie heure, et toutesfois l'endroit où se tenoit Balde ne trembla point, tenant iceluy un regard assuré. Tous les autres, ne pouvant imaginer la raison de ce tremblement, se regardoient les uns les autres sans dire mot, se monstrant fort estonnez. Il oyent tous un petit guichet, en un coing de la chambrette, où ils estoient, faire un bruit en s'ouvrant, ne voyant aucune personne sortir par iceluy. Balde, voulant descouvrir ce qui en estoit, entre par ceste porte tout seul, et soudain le tremblement de terre cessa, et Balde se trouva enfermé, l'huis se refermant de soy-mesme, demeurant tous ses compagnons avec le corps de l'Hermite. Balde ne s'estonne point ; mais se tient ferme sur ses pieds, et avec une grande assurance attend pour sçavoir si ce sont oracles, ou songes, ou responces de Phœbus, regardant tout autour de soy. Ce lieu, où il estoit ainsi enclos, estoit quarré, fait en forme d'une petite sale, au milieu de laquelle pendoit une lampe ardente, par la clarté de laquelle on pouvoit remarquer les sieges, qui estoient autour : et y en avoit trente, desquels un paroissoit plus haut eslevé. En iceluy il voit Guy, ou plustost son si-

ent, dansent, et se baignent toutes nuës  
 ontaines. Là se voyent les plaisans feüil-  
 qui avec leur ombrage entretiennent  
 eurs et la verdure des herbes, et don-  
 ntentement à la lassitude de ces Nym-  
 grand'abondance de Fouteaux, de Pins,  
 onniers, de Nefliers, estendans leurs  
 r de pausade aux Nymphes. Elles vont  
 chasse, portans arcs et flesches, et ren-  
 s daims, cerfs, chevreux. Il n'y a point  
 eaux buissons pour la chasse, qui sont  
 engiers, de Myrthes, de Lauriers, de  
 Genievres. En ce lieu, les paisans ne  
 et n'y void-on les vieilles filer. On n'y  
 es, de porreaux, ny ciboules, ny de l'ail  
 le, et qui neantmoins sert de theriaque  
 y a point, sous des orties, espines et  
 is, couleuvres et villains crapaux. Icy est  
 gracieux; icy est la paix; icy se void la  
 n n'y void que gentils esprits et cœurs  
 lant que la belle Venus se resjouit avec  
 ttend que le soleil veuille s'acheminer  
 aquelle desirant precéder son chariot,  
 us belles de sa compagnie de la suyvre.  
 t teste belles ghirlandes, et tenans en  
 neaux et des roses fraisches, accompa-  
 an dansant et chantant. Icele va la pre-  
 poles, et, pleine de roses, s'en va veoir le  
 an, de l'escume duquel elle est née, son-  
 é par des blanches colombes; et, quand  
 ebus estre fort proche d'elle, soudain  
 l'eau tremblante de la mer, et oste son  
 a veuë des hommes, et chasse quant et  
 autres estoilles du ciel, et engendre une  
 s une lueur mediocre. C'est assez parlé  
 s au cercle du Soleil, lequel gouverne

personnage ayant les yeux vifs, la face plaisante, ort respectueux, tant séparé des autres, que tout le long du voyage il ne dist pas huict paroles, estant, de sa propre habitude et de son naturel, craintif et honteux : et, pour ceste raison, se tenoit seulet à part. Son nom estoit Gilbert, lequel avec sa voix et avec sa lyre estoit un second Orphée dans les bois, et un second Arion entre les Dauphins. Il attiroit à soy l'ouye des rochers et des forests. Balde l'envisageoit quelquesfois ; mais iceluy ne pouvant supporter la lumiere des yeux d'un si grand personnage, la rougeur luy venoit au front et baissoit sa veuë. Balde, espris de cet homme, fust mort alors, si aussi tost il n'eust sceu qui il estoit, où il alloit, et d'où il venoit, ce qu'il avoit envie de faire.

Ayant donc sceu qu'il estoit expert à jouer des instrumens de musique, il le prie de vouloir recreer la compagnie, et avec sa douce voix abreger la longueur du chemin. Cestuy-cy se resout d'obeyr à un tel personnage, et d'autant plus qu'il se cognoissoit bon maître en tel art. Il tire d'un sac une viole, ou lyre pour dire mieux, laquelle il manie avec l'archet, et par son charme rend tous les escoutans estonnez, et comme espris d'esprit, tirant avec l'archet de longues et droites dennes : enfin commença à prononcer cette chanson, l'accordant avec sa lyre :

A l'imprudent souvent  
Plaist la mer infidelle,  
Qui, avecques cautelle,  
Luy presentant un vent,

Souëf, et gracieux  
(Que nous nommons Zephire),  
Cependant luy attire  
L'Aquilon furieux :

Lequel, pour cest effet,  
A tousjours auprès d'elle,

Pour se jouer, cruelle,  
De nous, comme il luy plaist.

L'homme legierement  
Sur elle se vient rendre,  
Pour veoir et pour apprendre  
Trop curieusement :

Passant peut-estre veoir  
S'y baigner les Deesses,  
Et y peigner leurs tresses,  
S'en servans de miroir :

Ou bien veoir le trident,  
Et le char de Neptune,  
Commandant à Fortune  
Et à cet element.

Mais, quand bien loing de nous  
Sont allez les rivages,  
Et que mer et nuages  
Seulement voyons-nous,

Et que la mer au ciel  
De toutes parts s'assemble ;  
Lors avoir il nous semble  
Dedans le cœur un fiel.

Pour vuider cet amer,  
L'estomac se degorge,  
En rendant nostre gorge  
Rontusement en mer :

Souillant vilainement  
Le sejour des Nereides,  
Et leurs Palais humides,  
Par tel vomissement.

Lors, sur un tel forfait  
Chaque vent en furie,  
Pour venger son amie,  
Se bande tout à fait :

Voyant un corps mortel  
*Estre si temeraire,*

Et si hardy de faire  
Aux Dieux esclandre tel.

Chacun se fourre en l'eau,  
Pour nettoyer l'ordure,  
Et, pour venger l'injure,  
Se herisse la peau.

La barbe, leurs cheveux,  
Se dressent, et leur face,  
Malgré la froide glace,  
S'enflambe toute en eux.

Et, se haussant du fond  
De la mer courroucée,  
De mainte onde eslançée,  
Enforment un haut mont.

Sur son dos enlevant  
Le mal-heureux Navire,  
Lequel soudain se vire,  
Aux Enfers s'abismant;

Par telle cruauté  
Ils vengent les Phorcydes,  
Avec les Nereïdes,  
Esprins de leur beauté;

Fracassans le vaisseau  
En pieces plus de mille,  
Le donnans à la pille,  
A tout poisson de l'eau.

O fols et insensez!  
Le mal d'autrui n'enflamme  
Le profond de vostre ame,  
Et n'en estes poussez!

Avant que se mocquer  
De Fortune legiere,  
Et par audace fiere  
Voulans sur mer voguer,

Sur vos predecesseurs  
La tempeste eslançee

à la pensée  
faire bien plus seurs,  
[il]

des, au fort  
de tempeste  
t, vostre teste,  
estre au bord.

Et qu'il chantoit ceste chanson, et pendant  
de sa lyre, avoit tellement estourdi les  
acun, que, si Boccal n'y eust prompte-  
Navire n'eust point porté des hommes,  
s pots, des troncs, et des colonnes, et  
al; comme nous avons dit cy-devant,  
ue. Iceluy, accourant incontinent, tire de  
des pieces recousuës, et plus sales que le  
uisimier. D'entre ces drappeaux, il prend  
quelle soudain il met à sa ceinture pen-  
roict : puis, ayant rangé deux treteaux,  
dessus; et se tenant au devant d'elle,  
ancquier vouloit compter argent, il re-  
ent la manche de son pourpoint et de la  
rebrasse jusques au coude, comme fait  
quand elle veut laver la buée sur le bord  
trier ses grosses jambes aux barquero-  
serre sa lyre en son sac, s'assied près de  
de à ce que vouloit faire Boccal : lequel  
a besace trois ou cinq gobelets de cuivre,  
bien de petites pelottes plus grandes que  
lé<sup>4</sup> a déclarées quand il a escrit : *Recipe*,

nom que les Occidentaux ont donné à un des  
cins arabes, Iahia, fils de Musoniah; il écrivait  
siècle, et il fut attaché à la personne du célèbre  
Raschid. Il laissa de nombreux ouvrages fort  
nt et qui, traduits en latin, firent longtemps  
oles de l'Europe; ils furent plusieurs fois réim-  
quinzième et le seizième siècle.

et mis à part ces gobelets, il commence un mystère. Il se fait apporter une bouteille, non malvoisie, mais d'une douce : disant qu'il ne peut faire ce qu'il avoit envie de leur montrer jusques au fond, il jette le bouchon en la mer, il ouvre la bouche, et montre qu'il n'y a rien, grinçant les dents et les serrant, et les couvrant les lèvres, souffle. Et, en soufflant, fait rire la compagnie, estant advis qu'ils voyoient la nonne Bertuse, laquelle une coiffe en teste, rechinoit des dents, et, avec esgarée, grondoit en courant parmy le peuple : croira ce que je dis ? Pendant que cestuy-cy soufflait une farine qui luy sort de son large gosier, laquelle tous les assistans les contrainst de reculer. Quelle risée pouvoit estre entre les plus grossiers, qui estoient là presens ! Toutesfois, cela ne point Balde à rire davantage, sinon qu'en ce mesme il veid pendu au col de Cingar le bouchon qu'il avoit jetté en la mer, et luy mettant en la main un morceau de pain, et luy commandant incontinent de le jeter hors de sa bouche, à chaque mot.

ne n'est plus pain, mais crottes rondes de cheval, selon sa coustume joyeuse, et courtoise, endure le peur qu'en se courrouçant, l'ennuy suive le ux. Que diray-je davantage? Devant les yeux d'un n, tira les esguillettes de Leonard sans les rompre, manda à Gilbert de les chercher au sein de Balde.

Gilbert tire l'un après l'autre (ô combien! ô choses!) à sçavoir, une bouteille, un miroir, une ire, une sonnette, une semelle de soulier, une es-une piece de verre, des cierges dont l'on use à n. Balde s'estonne de tout cela, et ne peut penser à heure il a esté à la foire de Lauzane, ou de Racapour acheter telles choses, ne valans pas cinq sols. Bocal commande à Gilbert de souffler du nez : ce e ne refuse rien, il esternue deux, trois et quatre soudain, avec un grand bruit, luy sort du nez un lequel est suivi d'un grillon, et, après le grillon, poulx.

fin de ces jeux advint, lors que Phebus estoit prest ar en sa maison, appellant à haute voix ses domes-  
t. Voicy Ptoe, Horie, Pithie, Phos, Mitre, Mirine, presentent pour descendre leur maistre de son cha-  
Les uns font tomber la fange des rouës, et les ent avec de l'eau; les autres meinent les chevaux à rrie, les desbrident, et leur frottent avec paille frais-  
dos suant, puis les abbreuvent; et enfin leur bail-  
orge ordinaire.



## LIVRE QUATORZIEME.

**M**ENNON, expédié de par sa mere Aurore, chassoit : son fouët devant soy le Chien, le Bouc et une infinité d'autres estoilles hors du chemin, par lequel devoit passer le chariot de son pere. Et la Nuict jà s'eschappoit, et aperceu la splendeur et lueur de l'Aube. Balde, voyant les chevaux du Soleil sortir hors l'horison et tira son char enflammé, considerant cecy, dit lors à Cingar : « Cingar, je m'esmerveille grandement de ce que je ne voye ne sçay comment ces choses-cy peuvent estre ! Ne vois-tu pas le soleil, quand il naist, estre plus large et plus brillant que quand nous le voyons au plus haut du ciel ? Et ne vois-tu pas à present un visage si rouge, qu'il sembleroit avoir bien beu au baril. » Cingar luy respond : « Ne me demandez, ô Balde ! de grandes choses, pour lesquelles nous donner à entendre les Astrologues se travaillent fort, car icelles excèdent les sens humains. Un Grec, un personnage, qui se nomme Platon, si bien m'en souviens, et un autre Astrologue qu'on appelle Ptolomée, et le Prophete, Solon, Aristote, Melchisedech, Og et Moïse en ont traicté amplement en leurs livres. » Quand Balde eut entendu Cingar user de ces gros mots d'Osiris, Magog pour Philosophes, il se print si fort à rire, qu'il tant couché à terre, il sembloit qu'il deust crever. Mais qui sçavoit par experience les bonnes coustumes de Cingar, n'en feut que sourire, et luy dit : « Cingar, es-tu Astrologue ? Comptes-tu quelquefois les astres ? Si j'eusse que tu eusses estudié en telles choses, tu m'eusses r

tre grand maistre en icelles. » Cingar n'en rit  
 nais se contenoit en telle gravité, qu'on eust dit  
 est esté un Pythagoras en chaire. « O! combien de  
 -il, ô Balde! je t'ay trompé! ô combien de fois je  
 pé! Tu pensois que je me levasse la nuict pour  
 r, ou pour crocheter des huys, ou pour monter  
 fenestres : mais (le cancre me vienne si je vous  
 terie!) je m'en allois monter sur les hautes tours  
 hors pour contempler le ciel de plus près. Je con-  
 la Lune blanche, tachée au front de grandes ta-  
 -ancer les tenebres de dessus la mer et la terre.  
 Elle a les cornes pointuës et ressemble à une es-  
 -melon, et, ayant les cornes remplies, elle prend  
 d'un demy trenchoir, et, quand les deux cornes  
 sont, elle semble à un cul de chauderon. Icelle ne  
 as personnes qui sont legiers d'esprits se reposer  
 ups et se tenir en cervelle. Valence, qui nourrist  
 plusieus milliers de fols, la sent piccoter  
 le cerveau de ses Citoyens. Les paysans, encore  
 ont de gros esprit, cognoissent et remarquent  
 Pluton, quand il faut abattre du bois; autrement,  
 les souvent des vers, qui se concreent soubs l'es-  
 les Medecins y ont aussi esgard, quand ils veulent  
 une medecine à un malade : autrement, elle feroit  
 hors trippes et boyaux. Pendant qu'elle luist, les  
 et sorcieres se resjouissent et dansent : à la lueur  
 ils se dépouillent tout nuds, et puis se frottent  
 les membres de certains onguens diaboliques,  
 ain toute ceste nuict chevauchent sur le balay,  
 treteaux, escabelles, et chaires. La Lune met les  
 en desespoir; car elle les fait descouvrir et re-  
 re. Quand elle a le visage rouge, elle pronostique  
 riniers la tempeste prochaine, et, quand elle l'a  
 et tenebreux, c'est signe de pluye. Elle gouverne  
 basse partie du ciel, et est enluminée la nuict  
 chevaux de Phœbus. Quelques fois Pluton l'attire

son Royaume au milieu des autres cercles, et a fondé et établi son Palais au quatriesme siege, tenant toujours Cour ouverte, n'ayant aucune crainte d'y entrer. Là demeure un vieil barbasse, qu'on appelle le Temps, out lequel ne se passe chose plus prompte, tant il se dérobie vite en peu d'heure, lequel toujours fait des actions diverses, et ne demeure jamais arresté en une pensée; tantost veut cecy, tantost veut cela; tantost fait une chose tantost l'autre, comme un joueur de tours de passe-passe et est plus legier qu'une paille, ou une feuille poussée par le vent. Iceluy tient sa boutique à part, et fabrique des horloges de sable, et autres pleines de petites roues. Il a pour sa femme une belle dame appelée Nature, laquelle engendre plus de cent mille enfans, et ne tend à autre chose le plus qu'à exciter son homme au lict pour multiplier et faire sortir de son ventre fecond des hommes, des moutons, des chevaux et autres choses. Entre autres elle a eu deux filz et deux filles du Soleil, en faisant des cornes à son mari, pensant toutesfois ce bon-homme d'enfens estre à luy, desquels les noms sont tels : Printemps, l'Esté, l'Automne et l'Hyver. La Primevere fut mariée au filz de Venus, lequel porte des aisles à ses oreilles, et se tient nud, ne couvrant aucunement ses parties honteuses. Il porte toujours un arc bandé et une traie pleine de flesches, et si subtiles et deliées, que desquelles soyé ne filent pas plus delié. Ses flesches sont divers effect, lesquelles ce pippeur lance sur nous, avec divers ennuis, et rompt par chascun an plus de cent cordes, et le fer de ses flesches n'est tiré en vain d'icelles a la pointe de plomb, qui est sujette à rebouter et ne peut percer le cœur, ny penetrer l'estomac voulant Cupidon : de là vient que ceux qui sont rousés par un astre penible se pendent ou se tuent de quelque chose. Car qui est l'homme, qui, desesperé, ne se peut rompre le col en se precipitant du haut en bas d'un arbre miserable, si mal'heureux, que d'estre méprisé.

e il desire, il louë, il honore, à laquelle il ne fait  
 meurtre, et pour laquelle il brule? Ceste disgrâce vient  
 lasche, qui est ainsi garnie de plomb, estant, toy,  
 t; haï de celle mesme que tu aimes, d'où par ne-  
 il te faut pendre toy-mesme. L'autre sorte de fles-  
 mist, pour estre garnie d'or, laquelle, estant desco-  
 ntre dans les yeux, penetre les remparts de l'esprit,  
 et abbat les murailles de raison. Par le coup d'i-  
 le outrage d'une bonne volonté se laisse tomber;  
 coup, incontinent on lasche la bride à l'entende-  
 par son coup, on jette derriere le dos les bons  
 et par son coup, on refuit les bonnes compagnies :  
 coup, Paris fut la ruine de son pays : par son  
 elle couppa le poil à son pere : par son coup, Her-  
 culant sa massue, se meit à filer avec la quenouille :  
 coup, Europe chevaucha sur Jupiter cornu, et Io,  
 devint vache tout à fait. De là viennent les  
 les choleres, les indignations, les desdaings, et  
 leux du diable. La Primevere, estant une vraye  
 minime, ne regarde pas plus loing que le bout  
 et est bien aise d'avoir Cupidon pour mari,  
 quel plaire elle peigne tous les jours ses cheveux,  
 ceux de devant, et se met sur la teste un beau  
 de roses, et de belles violettes avec lesquelles  
 embellit ses tresses. Elle se vest d'une robe chan-  
 et d'un cotillon de soye, sur lesquels sont atta-  
 plusieurs fleurs et herbes odoriferantes. Elle porte  
 sur soy du musc, de la civette, et autres par-  
 et odeurs, par lesquelles le bastard de Venus est  
 é : et, en telles voluptez, ce paillard s'afoblit  
 Et, par ce qu'elle est belle, et plus belle que  
 les autres, elle ne se soucie de tirer avec le fuzeau  
 d'une quenouille ny d'en devider le fil au rouët;  
 delecte seulement sous verdes ramées, ou se pro-  
 pour passer le temps parmi les charps fleuris,  
 envie toujours par une infinité de plaisans oiseaux,

personnage ayant les yeux vifs, la face plaisante, ort respectueux, tant séparé des autres, que tout le long du voyage il ne dist pas huit paroles, estant, de sa propre habitude et de son naturel, craintif et honteux : et, pour ceste raison, se tenoit seulet à part. Son nom estoit Gilbert, lequel avec sa voix et avec sa lyre estoit un second Orphée dans les bois, et un second Arion entre les Sarrphins. Il attiroit à soy l'ouye des rochers et des forests. Balde l'envisageoit quelquesfois : mais iceluy ne pouvant supporter la lumiere des yeux d'un si grand personnage la rougeur luy venoit au front et baissoit sa veuë. Balde espris de cet homme, fust mort alors, si aussi tost il n'eus sceu qui il estoit, où il alloit, et d'où il venoit, ce qu'il avoit envie de faire.

Ayant donc sceu qu'il estoit expert à jouer des instrumens de musique, il le prie de vouloir recreer la compagnie, et avec sa douce voix abreger la longueur du chemin. Cestuy-cy se resout d'obeyr à un tel personnage, et d'autant plus qu'il se cognoissoit bon maître en tel art. Il tire d'un sac une viole, ou lyre pour d'mieux, laquelle il manie avec l'archet, et par son chant rend tous les escoutans estonnez, et comme espris d'esprit, tirant avec l'archet de longues et droites dennes : enfin commença à prononcer cette chanson, cordant avec sa lyre :

A l'imprudent souvent  
Plaist la mer infidelle,  
Qui, avecques cautelle,  
Luy presentant un vent,

Souëf, et gracieux  
(Que nous nommons Zephire),  
Cependant luy attire  
L'Aquilou furieux :

Lequel, pour cest effet,  
A tousjours auprès d'elle,

es herbes ne se peuvent tenir droictes, n'ayans aucune humeur qui les substente et abreuve. Nous avons dit du temps de la grand'chaleur : faut à present r du troisieme filz de Nature.

Les anciens souloient appeler l'Automne Silence, la duquel ils disent avoir esté par les taons picquée. y a la superintendance des maisons et de toute la fa- de Bacchus, lequel autrement nous appelons Rece- et plusieurs le nomment Procureur et Facteur. Et, es que le Soleil boit volontiers du vin doux, le au matin estre chargé de vin rouge, il aime Bac- et son receveur. Ce Silence a une certaine Nymphé sa femme, laquelle a la teste grande comme un ton- et la panse grosse comme une cuve : tousjours le vin, dont a esté dite Vendange. Tous deux sont et si pleins, qu'un pourceau mis à l'auge ne scau- levenir plus gras, et semblent devoir crever, tant ils sent estre enflés de vents. Ils ont tousjours à l'en- eux, devant, derriere et à costé, mille flascons, et barils sonnans, avec lesquels, marchans, sau- dansans et chantans, ils se recréent et emplissent testes de plusieurs fumées. Ils s'accoustument aussi enter souvent plusieurs sonnets, et, à chaque sonnet vé, ils avalent une gorgée de vin; après avoir beu, ils ent; après la danse, ils vuident les pots, et continuans ste façon, et renouvelans souvent ceste pratique, ils vrent à bride abbatuë, et lors ils volent environ les lagnes, sont transportez en plusieurs maisons et païs; pas qu'ils aillent ainsi tournans, mais il leur est advis elles choses tournent et courent si fort, qu'elles lassent des chevaux barbes. Ils ne cessent de boire et trin- , et ce jusques à ce qu'ils ayent mis toutes les bouteilles ersées contre terre. Le sommeil enfin se presente, le- s'il ne lioit leurs membres, iceux, plus cuits que s, moiennant qu'ils peussent s'aider des jambes, pren- ut une partie du ciel. Sur iceux nuds, mille enfans

Et si hardy de faire  
Aux Dieux esclandre tel.

Chacun se fourre en l'eau,  
Pour nettoyer l'ordure,  
Et, pour venger l'injure,  
Se herisse la peau.

La barbe, leurs cheveux,  
Se dressent, et leur face,  
Malgré la froide glace,  
S'enflambe toute en eux.

Et, se haussant du fond  
De la mer courroucée,  
De mainte onde eslançée,  
Enforment un haut mont.

Sur son dos enlevant  
Le mal-heureux Navire,  
Lequel soudain se vire,  
Aux Enfers s'abismant;

Par telle cruauté  
Ils vengent les Phorcydes,  
Avec les Nereïdes,  
Esprins de leur beauté;

Fracassans le vaisseau  
En pieces plus de mille,  
Le donnans à la pille,  
A tout poisson de l'eau.

O fols et insensez!  
Le mal d'autrui n'enflamme  
Le profond de vostre ame,  
Et n'en estes poussez!

Avant que se mocquer  
De Fortune legiere,  
Et par audace fiere  
Voulans sur mer voguer,

Sur vos predecesseurs  
La tempeste eslançee

Devoit en la pensée  
Vous rendre bien plus seurs,

Et non ores, au fort  
De pareille tempeste  
Mençant vostre teste,  
Desirer estre au bord.

ert, durant qu'il chantoit ceste chanson, et pendant  
noit ainsi de sa lyre, avoit tellement estourdi les  
d'un chacun, que, si Boccal n'y eust prompte-  
ourveu, le Navire n'eust point porté des hommes,  
lustost des pots, des troncs, et des colonnes, et  
Ce Boccal, comme nous avons dit cy-devant,  
ergamasque. Iceluy, accourant incontinent, tire de  
ote quelques pieces recousuës, et plus sales que le  
il d'un cuisinier. D'entre ces drappeaux, il prend  
ecièrre, laquelle soudain il met à sa ceinture pen-  
u costé droict : puis, ayant rangé deux treteaux,  
ne table dessus; et se tenant au devant d'elle,  
si un banquier vouloit compter argent, il re-  
habilement la manche de son pourpoint et de la  
e, et les rebrasse jusques au coude, comme fait  
andiere, quand elle veut laver la buée sur le bord  
a et montrer ses grosses jambes aux barquero-  
ilbert resserre sa lyre en son sac, s'assied près de  
prend garde à ce que vouloit faire Boccal : lequel  
tiré de sa besace trois ou cinq gobelets de cuivre,  
sçay combien de petites pelottes plus grandes que  
que Mesué<sup>4</sup> a declarées quand il a escrit : *Recipe*,

sé est le nom que les Occidentaux ont donné à un des  
lres médecins arabes, Iahia, fils de Musoniah; il écrivait  
onvième siècle, et il fut attaché à la personne du célèbre  
aroun-Al-Raschid. Il laissa de nombreux ouvrages fort  
dans l'Orient et qui, traduits en latin, firent longtemps  
dans les écoles de l'Europe; ils furent plusieurs fois réim-  
pendant le quinzième et le seizième siècle.



et, pendant que je discourray d'iceluy, donne-moy, Bocal, ma robbe fourrée, car sans doute la glace me gale-  
roit à bon escient, moy qui suis maigre. L'hiver es  
maigre, et le Caresme n'est plus maigre que luy : il n'a  
aucune humeur en ses veines, et a un rasteau attaché  
l'eschine; a les jouës creuses et le col delié, et, depuis  
les pieds jusques à la tête, on luy compteroit les os  
comme Gonnelle faisoit à sa cavalle. Il a toujours le  
yeux humides cachez dans le front. Il est paslé et comm  
mort, estropiat, et si melancholique, qu'il semble tous  
jours pleurer. La glace luy pend de son menton gelé, et  
les glaçons souvent pendent à ses cheveux : sa chair mai  
gre se herisse par le trop grand froid, et luy sert peu d'a  
voir deux fourrures. Si l'Esté et l'Automne ne luy don  
noient, l'un à manger, et l'autre à boire, le miserable  
mourroit de maigre faim. Il est toujours auprès du feu  
estendant ses cuisses, et n'a l'esprit de tirer après soy  
chaire : il attize le feu, et fait bouillir le pot; il va  
paresseux, et bien ceint de sa ceinture. Quand il se va  
à l'air, lors se tient si serré, qu'il pourroit passer par  
trou d'une aiguille. Sa maison est toujours couverte  
frimas blancs, et du bas de la couverture pendent  
chandelles de glace. Il ne prend gueres de plaisir, et  
quand paresseux il gratte sa gale avec ses ongles  
tus. Toute la bande des oyseaux qui ont accoustu  
chanter melodieusement le refuit, comme aussi fa  
ce qui depend de la Primevere. Il est seulement :  
pagné des corneilles chantans *qua, qua*, et des cor  
avec leur *cro, cro*, et aussi des choucas. En ce te  
prevoiant formi ne sort de sa maison; le limace s'  
en sa coque et muraille son entrée; les abeilles  
gent de leurs ruches; vous n'y verrez promene  
tites lezardes; les bergers gardent leurs troupe  
en leurs bergeries; seulement, se voyent les gr  
*temps* froid, contrefaisans les tremblans, n'esta  
d'aucun habillement. Les heures toutesfois de

n'est plus pain, mais crottes rondes de cheval. selon sa coustume joyeuse, et courtoise, endure la peur qu'en se courrouçant, l'ennuy suive le c. Que diray-je davantage? Devant les yeux d'un , tira les esguillettes de Leonard sans les rompre, manda à Gilbert de les chercher au sein de Balde. Gilbert tire l'un après l'autre (ô combien! ô choses!) à sçavoir, une bouteille, un miroir, une e, une sonnette, une semelle de soulier, une es- me piece de verre, des cierges dont l'on use à . Balde s'estonne de tout cela, et ne peut penser à sure il a esté à la foire de Lauzane, ou de Racaur acheter telles choses, ne valans pas cinq sols. local commande à Gilbert de souffler du nez : ce ne refuse rien, il esternue deux, trois et quatre adain, avec un grand bruit, luy sort du nez un quel est suivi d'un grillon, et, après le grillon, oulx.

n de ces jeux advint, lors que Phebus estoit prest en sa maison, appellant à haute voix ses domes- Voicy Ptoe, Horie, Pithie, Phos, Mitre, Mirine, resentent pour descendre leur maistre de son chaces uns font tomber la fange des rouës, et les nt avec de l'eau; les autres meinent les chevaux à ie, les desbrident, et leur frottent avec paille frais- dos suant, puis les abbreuvent; et enfin leur bail- rge ordinaire.

## LIVRE QUATORZIEME.

MENNON, expédié de par sa mere Aurore, chassoit son fouët devant soy le Chien, le Bouc et une ix d'autres estoilles hors du chemin, par lequel devoit le chariot de son pere. Et la Nuict jà s'eschappoit, apperceu la splendeur et lueur de l'Aube. Balde, les chevaux du Soleil sortir hors l'horison et tix char enflambé, considerant cecy, dit lors à Cingar Cingar, je m'esmerveille grandement de ce que je ne sçay comment ces choses-cy peuvent estre! Ne pas le soleil, quand il naist, estre plus large et plus que quand nous le voyons au plus haut du ciel? Et je luy vois à present un visage si rouge, qu'il a avoir bien beu au baril. » Cingar luy respond : « me demandez, ô Balde! de grandes choses, pour les nous donner à entendre les Astrologues se travaillent fort, car icelles excèdent les sens humains. Un Grec, personnage, qui se nomme Platon, si bien m'en sçait et un autre Astrologue qu'on appelle Ptolomée, et le Prophete, Solon, Aristote, Melchisedech, Og et moi en ont traicté amplement en leurs livres. » Quand nard eut entendu Cingar user de ces gros mots d' Magog pour Philosophes, il se print si fort à rire, tant couché à terre, il sembloit qu'il deust crever. Qui sçavoit par experience les bonnes coustumes de C n'en fait que sourire, et luy dit : « Cingar, es-tu logue? Comptes-tu quelquefois les astres? Si j'eusse que tu eusses estudié en telles choses, tu m'eusses

grand maistre en icelles. » Cingar n'en rit  
 et se contenoit en telle gravité, qu'on eust dit  
 c'esté un Pythagoras en chaire. « O ! combien de  
 ô Balde ! je t'ay trompé ! ô combien de fois je  
 ! Tu pensois que je me levasse la nuict pour  
 ou pour crocheter des huys, ou pour monter  
 bestres : mais (le cancre me vienne si je vous  
 ie !) je m'en allois monter sur les hautes tours  
 pour contempler le ciel de plus près. Je con-  
 Lune blanche, tachée au front de grandes ta-  
 ar les tenebres de dessus la mer et la terre.  
 e a les cornes pointuës et ressemble à une es-  
 pion, et, ayant les cornes remplies, elle prend  
 un demy trenchoir, et, quand les deux cornes  
 elle semble à un cul de chauderon. Icelle ne  
 personnes qui sont legiers d'esprits se reposer  
 et se tenir en cervelle. Valence, qui nourrist  
 plusieurs milliers de fols, la sent piccoter  
 nouveau de ses Citoyens. Les paysans, encore  
 de gros esprit, cognoissent et remarquent  
 u, quand il faut abattre du bois ; autrement,  
 avant des vers, qui se concreent sous l'es-  
 medecins y ont aussi esgard, quand ils veulent  
 medecine à un malade : autrement, elle feroit  
 foyes et boyaux. Pendant qu'elle luist, les  
 meres se resjouissent et dansent : à la lueur  
 dépouillent tout nuds, et puis se frottent  
 ombres de certains onguens diaboliques,  
 te ceste nuict chevauchent sur le balay,  
 , escabelles, et chaires. La Lune met les  
 espoir ; car elle les fait decouvrir et re-  
 d'elle a le visage rouge, elle pronostique  
 tempeste prochaine, et, quand elle l'a  
 ux, c'est signe de pluye. Elle gouverne  
 tie du ciel, et est enluminée la nuict  
*Phæbus. Quelques fois Pluton l'attire*

son Royaume au milieu des autres cercles, et a fondé et établi son Palais au quatriesme siege, tenant toujours Cour ouverte, n'ayant aucune crainte d'y entrer. Là demeure un vieil barbasse, qu'on appelle le Temps, outre lequel ne se passe chose plus prompte, tant il se dérobbe viste en peu d'heure, lequel toujours fait des actions diverses, et ne demeure jamais arresté en une pensée; tantost veut cecy, tantost veut cela; tantost fait une chose, tantost l'autre, comme un joueur de tours de passe-passe, et est plus legier qu'une paille, ou une feuille poussée par le vent. Iceluy tient sa boutique à part, et fabrique des horloges de sable, et autres pleines de petites roües. Il a pour sa femme une belle dame appelée Nature, laquelle engendre plus de cent mille enfans, et ne tend à autre chose le plus qu'à exciter son homme au lit pour procreer et faire sortir de son ventre second des hommes des moutons, des chevaux et autres choses. Entre autre elle a eu deux filz et deux filles du Soleil, en faisant de cornes à son mari, pensant toutesfois ce bon-homme de voir ses enfans estre à luy, desquels les noms sont tels : Printemps, l'Esté, l'Automne et l'Hyver. La Primavera fut mariée au filz de Venus, lequel porte des aisles à ses espaulles, et se tient nud, ne couvrant aucunement ses parties honteuses. Il porte toujours un arc bandé et une troupe pleine de flesches, et si subtiles et deliées, que des veilles ne filent pas plus delié. Ses flesches sont divers effect, lesquelles ce pippeur lance sur nous, espand divers ennuis, et rompt par chascun an plus de cent cordes, et le fer de ses flesches n'est tiré en vain. d'icelles a la pointe de plomb, qui est sujette à reboter et ne peut percer le cœur, ny penetrer l'estomach voulant Cupidon : de là vient que ceux qui sont nés sous un astre penible se pendent ou se tuent de quelque mal. Car qui est l'homme, qui, desesperé, ne se pend, rompt le col en se precipitant du haut en bas, si miserable, si malheureux, que d'estre méprisé.

1, il louë, il honore, à laquelle il ne fait  
 our laquelle il brule? Ceste disgrâce vient  
 n est ainsi garnie de plomb, estant, toy,  
 celle mesme que tu aimes, d'où par ne-  
 pendre toy-mesme. L'autre sorte de fles-  
 estre garnie d'or, laquelle, estant desco-  
 les yeux, penetre les remparts de l'esprit,  
 les murailles de raison. Par le coup d'i-  
 e d'une bonne volonté se laisse tomber;  
 ncontinent on lasche la bride à l'entende-  
 coup, on jette derriere le dos les bons  
 a coup, on refuit les bonnes compagnies :  
 Paris fut la ruine de son pays : par son  
 appa le poil à son pere : par son coup, Her-  
 massué, se meit à filer avec la quenouille :  
 arope chevaucha sur Jupiter cornu, et Io,  
 vint vache tout à fait. De là viennent les  
 roleres, les indignations, les desdaings, et  
 lu diable. La Primevere, estant une vraye  
 e, ne regarde pas plus loing que le bout  
 est bien aise d'avoir Cupidon pour mari,  
 ure elle peigne tous les jours ses cheveux,  
 devant, et se met sur la teste un beau  
 es, et de belles violettes avec lesquelles  
 es tresses. Elle se vest d'une robbe chan-  
 cotillon de soye, sur lesquels sont atta-  
 fleurs et herbes odoriferantes. Elle porte  
 oy du musc, de la civette, et autres par-  
 s, par lesquelles le bastard de Venus est  
 n telles voluptez, {ce paillard s'afoblit  
 ce qu'elle est belle, et plus belle que  
 s, elle ne se soucie de tirer avec le fuzeau  
 quenouille ny d'en devider le fil au rouët;  
 seulement sous verdes ramées, ou se pro-  
 sser le temps parmi les champs fleuris,  
 usjours par une infinité de plaisans oiseaux,

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

occasion de ce faire, en la forge de la boutique de  
ntendement, qu'il la die, et qu'il mette ses amis hors  
oute? » Boccal leur dit : « Je vous osteray de ce doute.  
a aujourd'huy quatre semaines que j'envoyay en la  
ma femme, pour apprendre à nager ; maintenant  
une grande envie de sçavoir nouvelles de son estât,  
pour ceste cause, j'esleve mes petits poissons à ma  
reilles, pour sçavoir d'eux si elle est du tout morte, e  
i elle s'esbat là bas avec ceux qui y sont ; mais ils r  
respondent qu'ils sont nais n'aguères, tellement q  
n'ont point de cognoissance dans ce faict : mais ce to  
plus vieil, avec lequel ces trois compagnons discor  
avec la dent secretement, m'en pourroit mieux p  
et partant je voudrois bien qu'il me fust permis d'  
viser un peu avec luy. »

Chascun commença lors soudain à rire, et di  
avoit raison, et que sa demande n'estoit point.  
Il faut à bon droit luy donner ceste permission.  
du poisson est celle qui seule peut parler, le  
peut dire mot, la quenë est muette ; mais l  
pourroit discourir, la langue luy formant le  
Ainsi chascun disoit, et tel estoit l'avis de  
aussitost dit, aussitost fait. On met la teste  
bot devant Boccal, laquelle Cingar avoit pri  
et en estoit marri, et en rioit du bout des  
soit ces mots, en murmurant : « Et bien,  
bouche de ce turbot, la langue duquel pe  
desir de Boccal ? Soit, que la bouche face  
ler. Mais pourquoy a-t-il des yeux, pour  
pourquoy un derriere en la teste ? On n  
tort : j'en appelle à Gilbert. — J'en suis co  
O mon cher Gilbert ! je prie, par ceste tes  
mettre fin à ce différend. » Gilbert, avec  
entreprend cet affaire, et s'assied ; et,  
coutans, dit ainsi : « Du temps que la  
ris plaidoyent ensemble, le Milan

l'appaisera cestuy-cy. » Et, en disant ces mots, groupe sur la table, et enleve ceste teste : toute que l'ôte ce fait, en disant que c'estoit bien en les loix civiles.

Quant mis fin à leurs propos, et diferends joyeux, après que les tables et treteaux furent levez, par le commandement, retourna à ses discours graves, auxquels Leonard prestoit l'oreille attentive. Mars, dit Cingar, le tout puissant en armes, au cinquième ciel. Iceluy monstre tousjours courroucé et plein de menaces. Il regarde avec flambez; de ses levres tombe une bave sanglante; en teste un heaume accresté, et la visière : il paroist tout couvert d'armes d'acier, droite une grande targe, et à gauche une espée, pesante pendue à l'arçon, laquelle pese cent livres, mains. Ce fort et vaillant soustien des galans jeunes hommes, Loüis de Gonzague<sup>1</sup> en portapaille, lequel aucuns maladvisez ont nommé Mars, et l'eust-on mieux à propos surnommé Rogier, ou Roland, s'il faut accompagner la gaillardise du Mars la vertu de l'esprit, et du courage. Mars se au milieu d'une presse, avec son gros cheval galant apprend aux siens à dresser un camp, hastir les casemattes et eslever des remparts. Autour Mars ne scauroit desirer aucune sorte d'armes : là daches, halebardes, pertuisanes, boucliers, moines, picques, espées, dagues, corselets, heaumes,

de Gonzague, troisième fils de Frédéric II, cinquième premier duc de Mantoue; il forma la branche des ducs de Salengo renouvellera plus loin (liv. XIX) l'éloge qu'il fait des guerrières de ce prince. Cieco d'Ascoli, l'auteur de l'épique de *Mambriano*, invoque également les Gonzagues. Au début de son troisième chant, il dit que, l'astre des *Montes Gonzagenses* (sole) se levant plus brillant que jamais, entre des fleurs et des roses poétiques sous l'influence du soleil.



lieu commença à trembler derechef, et ces ombres, et ces sieges s'en vont soudain en fumée, emportans avec eux Balde, pour leur Roy esleu, et créé, mais en image seulement; car le vray Balde demeure entier au corps de Balde, n'estant qu'un Balde feint, qui s'envole sous l'image de Balde, lequel s'en revint à ses compagnons, et leur fait recit de tout ce qu'il avoit veu, et se vantoit avoir veu les faces luisantes de tant de braves Seigneurs et Chevaliers, et avoir porté par entr'eux le sceptre.

---

## LIVRE DIX-NEUVIEME.

PENDANT que moy couronné de laurier en Bergame, et en la bonne ville de Cipade, je me prepare pour chanter au son du gril, les Diabes, les proüesses de Fracasse et les horribles faicts de la Baleine, donnez secours, ô Muses, à votre Coccaye. Je ne veux point pescher en ces eaux froides de Parnasse, comme ce badaut de Maro, qui n'eust jamais en badauderie son pareil, pendant qu'il fourre en son corps ces eaux gelées de Helicon, avec lesquelles il refroidist et glace son estomach en refusant l'usage du vin: dont une douleur le prend en la teste, et se rompt les veines de la poitrine. Et pour quoy? pour quatre sols seulement, pendant qu'en l'ombre il chante: *Dis-moy, Damete*, et sa brague tomboit. Que de la malvoisie vienne m'abreuver! il n'y a point meilleure manne, ny meilleure Ambrosie, ny autre plus plaisant Nectar.

Apollo avoit esveillé ses chevaux, et amenoit avec soy un jour si beau et si luisant, que de long-temps il n'en

avoit présenté au monde de tel. De peur donc qu'un jour si gracieux se passast avec quelques affaires melancoliques, Boccal ameine devant les compagnons Beltrasse comme un escolier, lequel trembloit et chyoit des estoupes devant son magister. Car ce grossier d'entendement ne pouvoit jamais accorder le cas avec le nombre. Boccal le tance premierement, et puis le fait monter à cheval. Cingar estoit le cheval, et Beltrasse le chevaucheur. Mais, afin que les coups de fouët qu'il luy donnoit ne fussent donnez en vain, il luy avoit retroussé tout le derriere, et, le presentant en ceste sorte devant la compagnie, ce ne fut pas sans rire à bon escient. Boccal, puis luy disoit : « O galant Beltrasse, *Poëta quæ pars?* » Beltrasse respond : « *Amen.* — Ha ! dit Boccal, si je chantois la Messe, tu me respondrois bien. » En ce disant, il donne de l'esguillon : « Ce n'est pas *Amen*, dit-il, mais *Arri l'asne*<sup>1</sup>, *pru, prout, chemine, vieille rosse.* » Ce pauvre malotru, tremblant, disoit : « Pardonnez-moy, Magister; je ne sçay pas la Grammaire. » Boccal redouble. Balde se print à rire; aussi seirent tous les autres, et se couchent tous sur l'herbe, cependant que Boccal continuoït ses coups, et en donna plus de cent sur le quadran nud de ce pauvre miserable; et estant ainsi bien escorché, on le lascha par le commandement de Balde, et s'enfuist par la forest, sans qu'on ouist plus nouvelles de luy.

Or, quant à Pandrague, estant sa meschante vie assez notoire, et verifiée, on ne la detache pas ainsi; mais est reserrée plus estroitement. Falquet, avec ses armes en la main, en avoit la garde, pendant que les autres compa-

<sup>1</sup> Une pièce de vers, composée par un ardent calviniste et imprimée en 1562, est intitulée *Chanson nouvelle contenant la forme et manière de dire la messe sur le chant de Hari, Hari l'asne, Hari bourriquet*; elle a été insérée par M. Leroux de Lincy dans son *Recueil de Chants historiques français*, deuxième série, p. 266, et par M. de Montaigon, dans les *Anciennes poésies françaises*. Paris, annet, t. VII, p. 46.

gnons se preparoyent pour aller inhumér les deux corps de Guy et de Leonard, pour là eux deux demeurer jusques à ce que la trompette du Jugement sonnast. Gilbert et Cingar marchoyent avec torches en la main ; Balde demeure derriere, seul, et range en la biere les ossements de son Pere, y respendant dessus des violettes et des lily et tout entour; et sur sa teste, luy met une couronne de laurier, et en sa main une branche de Palme, luy appartenant droitement telles marques pour les victoires qu'il avoit obtenues en plusieurs batailles et combats.

Le Centaure avoit retrouvé le tombeau de marbre plus blanc que le lait, lequel estoit construit en une grande et spatieuse caverna. Entre toutes les montagnes que la troupe noire des Diables noirs, conjurée par les paroles de Pandrague avoit, icy apportées, Metrapas est l'une des plus hautes, soustenant sur sa cime la montagne icelle, pour chapeau, est toujours couverte d'une neé. Au fond d'icelle est une obscure tombe; à l'entrée y a une grande pierre, en laquelle on void un tel Epigramme gravé :

Dedans ceste grande sepulture  
Molcaël subtil magicien,  
Et Bariel astrologien,  
Ont eu leurs corps sans pourriture.

Le Centaure, après avoir leu cet escrit, dit : « Voicy bonne rencontre ! Que serviroit cecy, si en l'urne il n'y a plus n'y l'un n'y l'autre ? Molcaël estoit disciple de Zoroastes au temps de Nine ; depuis un si long temps, ses os ne sont-ils pas pourris et devenus à neant ? J'ay envie d'en faire l'espreuve. » Et soudain prend les boucles de l'urne pour en hausser le couvercle. Mosquin, qui avoit esté envoyé par Balde, luy ayde, et font tant, que le couvercle, qui estoit grand et pesant, tombe à costé. Il n'estoit pas à grand peine cheut, qu'aussitost voicy un Diable noir qui sort et saute sur la croupe du Centaure, et luy donne

hommes, lesquels estiment lors le ciel quand Ganymede se presente, et luy baise le pied d'yeux mignards, et qu'il luy presente même de doux Nectar, incontinent sa cho-depâin s'enfuit de son cœur, il descharge le Soleil paroist tout nouveau, et la fleur playe se redresse à la clarté du Soleil. Ainsi grands personnages, les grands maistres et quelquefois plus esmeuz par la beauté d'une ar le docte avis d'un sçavant Caton.

gros grands et magnifiques, montans justes de corail, et de marbre, et de jaspe. a nonante marches, par lesquelles montent, vont et reviennent les Dieux et Deesses, les chambres d'or et sales d'or : le plan n'est point fait de bois; mais les soliveaux et d'or et d'argent, et y void-on reluire yre. Ça et là les serviteurs des Dieux et Deesses sement et couvrent de diverses bien accommodez, les garnissans de beaux et de riches couvertures tissues, bordées et les Nymphes avec un merveilleux artifice, née du cerveau de Jupiter, tient là des et apprendre le mestier de l'aiguille et de

tenant à parler de Saturne, qui est situé dans la même region. Iceluy a une femme, laquelle avec luy ensemble, et tels, qu'il se plaignoit d'eux. Car ils couperent à leur propre et genitales, et luy enleverent par force le Royaume. Iceluy est de corpulence fort grosse et bave tousjours, et a la roupie pendue au nez. Qui est plus maladif que luy? Qui est plus laid? Ses machoires n'ont pas une seule dent, et sa mauvaise et puante haleine il infecte un chascun. Une *grise mal peignée* est vilaine et pleine de

poux. Sa teste, avec le poil herissé, est chargée de lendes. Il marche tout vouté, s'appuyant sur un baston, comptant ses pas, et de pas en pas ne fait que toussir et cracher de gros flegmes. Il a les yeux tous chassieux, et l'ordure n'en bouge. Il se couvre le corps jusques aux talons d'une grande robbe fourrée, et en tout temps est toujours tremblant. Sa maison basse pleure sans cesse d'une humidité facheuse : les murailles y pleurent, les planchers y pleurent, tout ce qui est de luy pleure, et n'y a rien plus Saturnien que luy. Toutes ses viandes sont moisies; car en icelle Apollo n'envoye jamais ses beaux rayons. La nuit y apporte toujours ses noires tenebres. En icelle resident les choüettes, les chat-huans, les chevres-souris, qui n'aiment que la nuit, durant laquelle y oit aussi les matoux chanter *gnao, gnao*. La trist demeure avec luy, la maigreur, toute espece de mal le mal de costé, la squimancie, la fiebvre quarte, l'astmie, l'apostume, le charbon, la male-peste, les fièvres, l'apoplexie, l'hydropisie, les vers, la colique, la piécagne-sanguie, la petite verole, la foiblesse de cœur, la rage frenetique, la rage de chien, les cloux, la rage des dents, les escroüelles, les fistules, l'hernie, le coüillon pendant, la teigne, la ladrerie, l'astme, la goutte, les fiebvres phthisiques. Je ne scauroi toutes les maladies, lesquelles sont ordinaires à Saturne, et lesquelles l'accompagnent et luy font mal, mais avec peu de fidélité, car elles voident sa bourse, et c'est ce que les medecins aimant donc commander au plus haut ciel, duquel il puisse rompre le col. Nous avons descrit les uns par les modernes, soit Aristote, soit Hippocrate. Il reste que nous venions au huitième.

« Mais qu'est-ce que je voy ? Vous ne voyez rien ! » Comme Gingar disoit ce mot, on eut

« Ce sont fustes. Aussi-tost on court aux  
 « Il faut autrement as-  
 « et ne s'amuser à contempler de nuit  
 « Matelaine, tu as assez chanté, avec ton  
 « les estoilles à eux longtemps  
 « maintenant pourront mieux tromper la

## LIVRE SEIZIEME.

Togne, chef du monde, et la lumiere de  
 est chanter combien maintenant elle est  
 elle elle a esté, et quelle elle sera à l'adve-  
 a peut voir par la porte et ruine qu'elle a  
 mes et beignets, et pendant qu'elle se pre-  
 les horribles batailles, la voicy venir en  
 y venir, et boira tout à l'Allemande. Gar-  
 teilles? Escampes, barils, flascons? Estans  
 le vous brisera, et mettra en pieces. Or oyez  
 us, laissant là le discours que je pourrois  
 nières et secondes causes.

ir, qui void de loing trois fustes voguer bien  
 s monstroient du doigt à ses compagnons.  
 en a fait partir une oye sauvage, le Faucon  
 int dessus si roide (tombant à plomb) sur sa  
 s fustes sembloient voler contre le vaisseau  
 yans leurs petits vaisseaux que des rameurs  
 n iceux estoient des pirates corsaires et vo-  
 t, ne croyans en Jesus-Christ, ou l'ayant re-  
 de loing : « Ho, ho ! tost baissez les voiles !  
 « prisonniers, descendez du navire : il est

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

A grand'peine avoient-ils achevé ces mots, e de ces fustes, qui estoit une galere bastarde, autre, viennent après le navire pour l'affronter. En y commandoit un grand Capitaine, et sollicitoit s rameurs autant que faisoit la presence de Turne. avoit point au monde chose plus cruelle que ce Calde. Ce voleur-cy entre les voleurs estoit nommé Ly- Son regard estoit de fer, sa barbe estoit toujours allée de quelque nouveau massacre, et se repaisoit de air humaine comme d'autre beste.

Ces trois fustes viennent donc avec une grande harniesse pour mettre à fond le navire, et, à force de ramer, saisoient les armes, degaine son espée, et met au bras son rondache, baisse la visiere de son heaume. Leonard se serre auprès de Balde avec son bouclier et son estoc. Le patron s'assure, voyant ces seigneurs bien deliberez, et ne craignant rien, tourne son timon contre ces fustes, se prepare à un combat plus dangereux que pas un autre. Les Chiozois et Sclavons, qui sont gens duits à la mer, prennent les armes et encouragent tous les autres : ils chargent leurs harquebuses, et bandent leurs arbalestes. Aucuns montent en la gabie, autres demeurent bas. La force à tous redouble par la presence de Balde sur lequel les marchands mettent toute leur esperance.

Desjà l'une de ces fustes commençoit à tourner au du navire, quand le patron, bien experimenté, son timon et le manie comme une bride. J'ay vu çois Marie de Feltre souvent (au corps duquel, qu'il fut bien petit, on voyoit de grands dons manier legerement un jeune cheval d'Espagne tantost avec une grande adresse la bride, tanto chant, et peu à peu le rendant obeissant à son tellement qu'il le faisoit manier en rond, et court et si habilement, qu'à grand'peine pour cerner la teste de la croupe. Ce patron maniv

exposant toujours la proue au-devant de  
à-tost on destacha d'une part et d'autre  
volées d'harquebuses, et lascherent plus  
et ciseaux, personne n'en eut sceu com-  
t les voix d'une part et d'autre estoient  
mier assaut, qu'elles retentissoient jus-  
jettes pierres, traveteaux et grosses per-  
avec un feu artificiel, qui brusle hom-  
lors le courageux Balde, ressemblant un  
u haut de la proue dedans la fuste au  
uis, ensanglantant du premier coup son  
suit, estant couvert d'une grande targe,  
terre abbat de toutes parts. Leonard se  
eux, tombant droit sur un de ces cor-  
fait tomber en l'eau, et en blesse un  
oc. Balde, comme un hardi Capitaine,  
nier au patron de la fuste, et, luy four-  
omme une tariere, luy tire les trippes  
es corsaires, avec grands cris et hurle-  
nt Balde tout autour, et ce Baron, en-  
accoustumée, tant plus que la presse  
is ne laissoit à frapper sur eux coura-  
ettoit en pieces les plastrons et armes  
uels, voyans un tel eschec, estonnez, luy  
e. A l'un il arrache le morion, à l'autre  
tre le heaume, à un autre la maille; à  
espaules, et le jette par bas; aux autres  
air bien menu, et n'y a cuirasse, ny ha-  
e, qui puissent demeurer entiers aux  
oit aussi rudement qu'eut sceu faire Ro-  
x poissons belle pasture de testes et de  
la flambe court à travers les roseaux,  
tane souffle : Balde faisoit pareille ruine  
c son espée. Aucun ne se pouvoit es-  
car, ou il mouroit de coup d'espée, ou  
e precipiter et noyer en la mer. La fu-



autre occasion de ce faire, en la forge de la boutique de son entendement, qu'il la die, et qu'il mette ses amis hors de doute? » Boccal leur dit : « Je vous osteray de ce doute. Il y a aujourd'huy quatre semaines que j'envoyay en la mer ma femme, pour apprendre à nager ; maintenant j'ay une grande envie de sçavoir nouvelles de son estat : et, pour ceste cause, j'esleve mes petits poissons à mes oreilles, pour sçavoir d'eux si elle est du tout morte, ou si elle s'esbat là bas avec ceux qui y sont ; mais ils me respondent qu'ils sont nais n'agueres, tellement qu'ils n'ont point de cognoissance dans ce faict : mais ce turbot plus vieil, avec lequel ces trois compagnons discouroient avec la dent secretement, m'en pourroit mieulx parler : et partant je voudrois bien qu'il me fust permis d'en deviser un peu avec luy. »

Chascun commença lors soudain à rire, et dire qu'il avoit raison, et que sa demande n'estoit point incivile. Il faut à bon droit luy donner ceste permission. La teste du poisson est celle qui seule peut parler, le ventre ne peut dire mot, la queue est muette ; mais la teste est pourroit discourir, la langue luy formant les paroles. Ainsi chascun disoit, et tel estoit l'advis de Baldo : et aussi-tost dit, aussi-tost fait. On met la teste de ce turbot devant Boccal, laquelle Cingar avoit prinse pour sa et en estoit marri, et en rioit du bout des dents, et disoit ces mots, en murmurant : « Et bien, on m'a osté bouche de ce turbot, la langue duquel peut accomplir desir de Boccal ? Soit, que la bouche face l'office de parler. Mais pourquoy a-t-il des yeux, pourquoy un fro pourquoy un derriere en la teste ? On me fait un grand tort : j'en appelle à Gilbert. — J'en suis content, dit Bo. O mon cher Gilbert ! je prie, par ceste teste, que tu viennes mettre fin à ce différend. » Gilbert, avec une face joyeuse, entreprend cet affaire, et s'assied ; et, tous les autres coutans, dit ainsi : « Du temps que la grenouille et le ris plaidoyent ensemble, le Milan appaisa ce y

« j'appaiseray cestuy-cy. » Et, en disant ces mots, le groupe sur la table, et enleve ceste teste : toute pagnie loüe ce fait, en disant que c'estoit bien selon les loix civiles.

voient mis fin à leurs propos, et diferends joyeux, après que les tables et treteaux furent levez, par le commandement, retourna à ses discours allegues, auxquels Leonard prestoit l'oreille attentive. « Mars, dit Cingar, le tout puissant en armes, est au cinquiesme ciel. Iceluy monstre tousjours son courroucé et plein de menaces. Il regarde avec sa flamme; de ses levres tombe une bave sanglante. Il porte en teste un heaume accresté, et la visière fermée : il paroist tout couvert d'armes d'acier, à droite une grande targe, et à gauche une espée, une masse pendue à l'arçon, laquelle pese cent livres, et plus. Ce fort et vaillant soustien des galans jeunes hommes, Louis de Gonzague<sup>1</sup> en porte une pareille, lequel aucuns maladvisez ont nommé Mars, et l'eust-on mieux à propos surnommé Rogier, ou Roland, s'il faut accompagner la gaillardise du monde avec la vertu de l'esprit, et du courage. Mars se tient au milieu d'une presse, avec son gros cheval galopant, et apprend aux siens à dresser un camp, bastir des casemattes et eslever des remparts. Autour de lui, on ne scauroit desirer aucune sorte d'armes : là sont les rondaches, halebardes, pertuisanes, boucliers, molaines, picques, espées, dagues, corselets, heaumes,

Louis de Gonzague, troisième fils de Frédéric II, cinquième duc et premier duc de Mantoue; il forma la branche des ducs de Mantoue. Polengo renouvellera plus loin (liv. XIX) l'éloge qu'il fait des vertus guerrières de ce prince. Cieco d'Ascoli, l'auteur de la romanesque de *Mambriano*, invoque également les Gonzagues. Au début de son troisième chant, il dit que, l'étoile des Gonzagues (*il Gonzageno sole*) se levant plus brillante que jamais, produisant des fleurs et des roses poétiques sous l'influence de ses rayons.

ses cheveux en teste tous dressez de peur. Boccal, despourveu de courage pour donner secours à autrui, par une trop grande frayeur, avoit remply ses chausses de musc ; çà et là il cherche à se cacher, et ne peut trouver lieu assez commode pour ce faire, et combien qu'il en trovast, il luy estoit advis qu'il estoit tousjours descouvert : de pas en pas, il faisoit sur soy signes de la Croix ; il eut bien voulu avoir de l'eau beniste, laquelle chassast de loing ces diables : il barbotoit mille *Patinostres*, et autant d'*Ave Maria*, et des *Salve Regina* ; mais il ne sçavoit dire le *Credo*.

Or, est-il besoin que je describe quelques coups de Balde, avec lesquels il feit voler en haut plusieurs cornes des diables. Ce grand esquadron d'iceux combattoit autour de luy : les uns frappent sur luy de costé, autres devant, autres derriere. Mais il ne craint leurs ongles, leurs dents, ny leurs grandes grifes, ny leurs fourches à trois cornes, ny tous leurs engins, avec lesquels ils jettent leurs glifoirées sulphureres, et leurs pots pleins d'une puante charongne, qui sont forgez par Malebosse. La force de Balde s'augmente de plus en plus, et, avec son espée donnant de taille, et de revers, et de toutes sortes de traits accoustumez en guerre, et principalement de coups d'estoc, perçant les bras et jambes de ces soldats infernaux, leur fait voler les testes cornues en l'air, lesquelles, à ceux qui les voyent de loing, semblent non testes, ny bras, ny jambes, mais corneillaux et noirs corbeaux. Cagnasse, abboyant de sa grosse teste de Chien, voulant avec les dens attrapper par derriere la ceinture de Balde ; iceluy luy bailla, en se tournant, un si grand revers, qu'il luy feit tomber avec le devant du front deux cornes ; et Malatasque, se rencontrant à ce coup, receut en la teste une playe fort grande. Ces deux s'enfuient remplissans l'air de cris. Barbarisse se presente devant Balde avec un grand fourgon, lequel il luy lascha de loin ; mais Balde le prend soudain de la main gausche, et, le serrant bien estroit, le

sur un dais, de pur or, au-dessus duquel on voit  
 flotter des enseignes, esuelles sont  
 les aigles grifonnées. Là, vous verrez des colonnes  
 d'ivoire des arceaux eslevez bien haut en l'air.  
 Des bains, et de grands Palais, et de  
 grandes vieilluses cuves. On y void des places à  
 plusieurs chevaux, plusieurs marchez, de grands  
 lieux propres à représenter batailles navales,  
 des d'eau, des colosses, des arcs, des pyrami-  
 des, des temples encrastez de marbre; là, sont les mai-  
 sons, au dessus desquelles on voit trois cents  
 cheminées toujours fumantes à force de myrrhe  
 et d'encens, ayant leurs cuisines nettes, et parfumées de  
 fleurs. Tous les Dieux ont basti en ceste ville  
 leur temple; et au milieu d'iceux est celui de Jupiter.  
 Le premier Maçon, le premier Charpentier, et  
 le premier Architecte, a monstré parfaitement sa mai-  
 son; y verrez cent fenestres çà et là toujours ou-  
 vertes, par lesquelles ils voyent tout ce qui vient de loing.  
 Une galerie qui tourne tout autour du Palais, sou-  
 tenue par cent piliers de bronze. En icelle on void  
 mille Dieux, autant de Deesses, et de braves  
 héros se promenant en rond. La porte est superbe,  
 et ne se void jamais fermée: et au devant d'elle  
 un large et spacieux porche, lequel est fait et quarré  
 de pierres. A l'entrée d'iceluy l'arceau est de por-  
 ce; au milieu se voyent les trois foudres, qui sont  
 d'airain, lesquels servent d'armes propres seule-  
 ment à grand Jupiter. Le seuil et l'entrée sont ja cavez,  
 et pour les allées et venuës des Dieux, combien  
 soit d'albâtre fort dur. Les cadénats des portes,  
 les serrures, les cloux, les verroux sont d'argent doré.  
 Après avoir passé le porche, vous entrez dedans cent  
 salles, lesquels sont, de chasque côté, embellis de pi-  
 stons de diamants: et chacun d'iceux est composé  
 d'un très-excellent, lesquels Vulcan a endurcis de

# HISTOIRE MACCARONIQUE.

ore sang, les ayant premierement amollis avec  
bouc. La Sale du consistoire est très-ample,  
environnée de sieges d'or, en laquelle les Dieux  
ont de toutes affaires, et de mille autres hommes,  
stinées, du brief temps, et de mille autres negoces.  
aut bout de la sale est la chaire de Jupiter, plus  
ée que les autres : laquelle le Dieu de l'argent, le  
de l'or, et l'inventeur et rechercheur de toutes ri-  
sses, a fabriqué et y a employé tout ce qu'en pe-  
timer riche et precieux abondamment, autant et p-  
u'on ne jette tous les ans d'ordures et immondices  
anal de Venise. Pensez donc combien telle chaire  
estre belle. Tous les Dieux et Deesses viennent y  
cevoir les ordonnances de Jupiter, lequel leur p-  
destin et leur mesure la fatalité, et fait chevaux  
Fortune sur un cheval tout folastre et fougueux.  
tres ne reçoivent aucune deité, ny aucune puis-  
les briefs et les bulles (desquelles despend la  
certaine raison pour disposer des affaires) ne so-  
du consentement de Jupiter. Car iceluy est le  
de tous les Dieux, auquel les Empereurs s'enc-  
luy baiser les pieds, estant autour de luy un t-  
cent testes rouges. Il est courtié tous les j-  
Dieux, et les reçoit tous joyeusement, et ne  
jamais qu'une bonne chere, tant envers  
qu'envers les riches. Quelquefois (et pour  
Dieu est offensé par un autre. Vulcan se-  
et dit que Venus est une Ribaude. Juno  
vers Ganimede. Cerès pleure sa fille rav-  
chaque Deesse accuse Priape de ce qu'il  
Nymphes tout nud. Jupiter les escoute  
l'autre oreille, et comme juge oit l'un  
sonnant, entre lesquelles il se trouve  
equitable. Si toutesfois il se trouve  
Dieux, il commande d'apporter son f-  
aux tonnerres de bombarder, esto-

et les hommes, lesquels estiment lors le ciel ais, quand Ganimede se presente, et luy baise le visage, et regarde d'yeux mignards, et qu'il luy presente d'or pleine de doux Nectar, incontinent sa chose, le desdain s'enfuit de son cœur, il descharge ses larmes, le Soleil paroist tout nouveau, et la fleur de la pluye se redresse à la clarté du Soleil. Ainsi sont les grands personnages, les grands maistres et quelquefois plus esmeuz par la beauté d'une femme que par le docte avis d'un sçavant Caton.

Les degrez grands et magnifiques, montans jusqu'au ciel, faits de corail, et de marbre, et de jaspe. Par l'iceux a nonante marches, par lesquelles montent et descendent, vont et reviennent les Dieux et Deesses, par des chambres d'or et sales d'or : le plancher duquel n'est point fait de bois; mais les soliveaux sur lesquels sont d'or et d'argent, et y void-on reluire des Saphyrs. Ça et là les serviteurs des Dieux et des Deesses sement et couvrent de diverses tapisseries, les lits bien accommodez, les garnissans de beaux tapis, et de riches couvertures tissuës, bordées et parées par les Nymphes avec un merveilleux artifice. Minerve, née du cerveau de Jupiter, tient là des livres pour apprendre le mestier de l'aiguille et de la broche.

Je maintenant à parler de Saturne, qui est situé en une lointaine region. Iceluy a une femme, laquelle a plusieurs enfans ensemble, et tels, qu'il se plaignoit de ne pouvoir engendrez. Car ils couperent à leur propres parties genitales, et luy enleverent par force le fruit de son Royaume. Iceluy est de corpulence fort grosse, et fort vieil, et bave tousjours, et a la roupie pendue au nez. O! qui est plus maladif que luy? Qui est plus laid que luy? Ses machoires n'ont pas une seule dent, et sa mauvaise et puante haleine il infecte un chapeau. Sa robe grise mal peignée est vilaine et pleine de

terrassé Adam, et la jette, non en la façon que la jeunesse de Naples jette les uns contre les autres des oranges, mais comme fait une coulevrine de Milan. Ceste pomme bruit en l'air, et porte avec elle un grand feu. Belzebut reçoit ceste cerise, s'estant mis au devant du coup, et le pauvre malheureux en eut deux costes rompues. Ceste temerité en un simple capitaine sembla à tous les soldats ne devoir estre endurée, tellement que tous se bandent, et tournent leurs armes contre Malebosse, et l'emportent déjà mis en cent mille morceaux si Balde, prenant son party, ne luy eust donné secours. Balde, se voyant à repos de Malebosse, remet son espée au fourreau, et prend Belzebut avec les deux mains par les deux jambes pour s'en servir de massuë. Tous donc (ô la belle feste et le plaisant jeu!) s'efforcent de mettre bas ce capitaine des diables avec leurs cornes, leurs fourgons, leurs crochets, et le déchirer à belles dents; mais Alchin, Sirliel, Malebranc et Minos, braves et vaillans capitaines, prennent les armes, et font armer leurs soldats pour secourir Malebosse leur cousin : car il estoit cousin germain à ces quatre. Plus de trente mille s'assemblent, crians : « Arme, arme ! » et en moins de rien, chacun se met en ordre, en sorte que toute ceste armée diabolicque se divise en deux. Chacun se range sous son enseigne; chacun suit son caporal; chacun tient le party de son capitaine. La renommée de telle esmotion court viste aux Enfers, et, estant fort adeulee, se plaint aux oreilles de Lucifer, criant que ses gens s'estoyent bandez les uns contre les autres, estans mesme les chefs divizez.

Lucifer monte promptement sur sa mule vieille de Nul-Temps, et eut tost fait que dit, s'il s'acchemine; il oit de loing le son des tambours, des trompettes et des cornets, troublant en haut l'air et en bas le fleuve de Phlegeton. Cependant Asmodée, ressemblant un sanglier, Melloniël à un Ours, avec six mille loups Stygiens, et autant de cruels sangliers, s'en viennent au combat d'une grande

« Les fustes ! » Ce sont fustes. Aussi-tost on court aux fustes. L'Astrologue Gingar dit : « Il faut autrement assés à présent, et ne s'amuser à contempler de nuict les fustes. » Le roy, Mafeline, tu as assez chanté, avec ton fustes. Les Astrologues, les estoilles à eux longtemps les fustes maintenant pourront mieux tromper la fustes.

## LIVRE SEIZIEME.

« Que Togne, chef du monde, et la lumiere de tout, vont chanter combien maintenant elle est belle, et quelle elle a esté, et quelle elle sera à l'advenir. On peut voir par la perte et ruine qu'elle a eue, et par ses escarpes et beignets, et pendant qu'elle se prepare aux horribles batailles, la voicy venir en telle voicy venir, et boira tout à l'Allemande. Gardez-vous, honteilles ? Racampes, barils, flascons ? Estans prêts, elle vous brisera, et mettra en pieces. Or oyez Messieurs, laissant là le discours que je pourrois faire des premieres et secondes causes.

Le roy Gingar, qui void de loing trois fustes voguer bien, et les monstroït du doigt à ses compagnons. Et un chien a fait partir une oye sauvage, le Faucon s'est point dessus si roide (tombant à plomb) sur sa queue, que ces fustes sembloient voler contre le vaisseau d'iceux, n'ayans leurs petits vaisseaux que des rameurs d'iceux. En iceux estoient des pirates corsaires et voleurs, ne croyans en Jesus-Christ, ou l'ayant reus de loing : « Ho, ho ! tost baissez les voiles ! faites nos prisonniers, descendez du navire : il est



## HISTOIRE MACCARONIQUE.

2. » A grand'peine avoient-ils achevé ces mots, l'une de ces fustes, qui estoit une galere bastarde, ne autre, viennent après le navire pour l'affronter. Les y commandoit un grand Capitaine, et sollicitoit les rameurs autant que faisoit la presence de Turin. Il n'y avoit point au monde chose plus cruelle que ce Capitaine. Ce voleur-cy entre les voleurs estoit toujours en. Son regard estoit de fer, sa barbe estoit toujours ouillée de quelque nouveau massacre, et se repaisoit de chair humaine comme d'autre beste.

Ces trois fustes viennent donc avec une grande hardiesse pour mettre à fond le navire, et, à force de ramer, laissent après eux de grosses vagues. Balde prend promptement les armes, degaine son espée, et met au bras son rondache, baisse la visiere de son heaume. Leonard se serre auprès de Balde avec son bouclier et son estoc. Le patron s'assure, voyant ces seigneurs bien deliberez, et ne craignant rien, tourne son timon contre ces fustes, se prepare à un combat plus dangereux que pas un autre. Les Chiozois et Sclavons, qui sont gens duits à la mer, prennent les armes et encouragent tous les autres, ils chargent leurs harquebuses, et bandent leurs arbalestes. Aucuns montent en la gabie, autres demeurent bas. La force à tous redouble par la presence de l'ours sur lequel les marchands mettent toute leur esperance.

Desjà l'une de ces fustes commençoit à tourner du navire, quand le patron, bien experimenté, son timon et le manie comme une bride. J'ay vu çois Marie de Feltré souvent (au corps duquel qu'il fut bien petit, on voyoit de grands dours manier legerement un jeune cheval d'Espagne tantost avec une grande adresse la bride, tant chant, et peu à peu le rendant obeissant à sa tellement qu'il le faisoit manier en rond, et court et si habilement, qu'à grand'peine pour cerner la teste de la croupe. Ce patron man-

appuyant toujours la poutre au-devant de la-test en destacha d'une part et d'autre des volées d'harquebuses, et lascherent plus et ciseaux, personne n'en eut sceu compter les voix d'une part et d'autre estoient premier assaut, qu'elles retentissoient jus-jette pierres, traveteaux et grosses per-avec un feu artificiel, qui brusle hom-lors le courageux Balde, ressemblant un lu haut de la poutre dedans la fuste au mis, ensanglantant du premier coup son suit, estant couvert d'une grande targe, terre abbat de toutes parts. Leonard se e eux, tombant droit sur un de ces cor-fait tomber en l'eau, et en blesse un loc. Balde, comme un hardi Capitaine, nier au patron de la fuste, et, luy four-somme une tariere, luy tire les trippes les corsaires, avec grands cris et hurle-ent Balde tout autour, et ce Baron, en-accoutumée, tant plus que la presse us ne laissoit à frapper sur eux coura-ettoit en pieces les plastrons et armes quels, voyans un tel eschec, estonnez, luy e. A l'un il arrache le morion, à l'autre utre le heaume, à un autre la maille; à espauls, et le jette par bas; aux autres air bien menu, et n'y a cuirasse, ny ha-te, qui puissent demeurer entiers aux oit aussi rudement qu'eut sceu faire Ro-ix poissons belle pasture de testes et de la flambe court à travers les roseaux, itane souffle : Balde faisoit pareille ruine ec son espée. Aucun ne se pouvoit es-car, ou il mouroit de coup d'espée, ou se precipiter et noyer en la mer. La fu-

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

essoit si violemment l'enflambé Balde, qu'il n'eut aucun respect à saint François. Cingar le suit de ce courage, comme aussi fait Leonard, et eux deux ont de merveilleux coups. Ces trois compagnons estrent qu'ils sçavoient bien que c'estoit de frapper, comme il falloit donner à droit, de revers, d'estoc et taille; ils ensanglantent tout le tillac, et font pour aux ables.

Lyron, d'autre costé, estant sur la galere bestarde, avec une halebarde en la main, estoit plus grand qu tous les autres; il ne representoit pas seulement l'homme, mais sembloit un gros pilastre. Iceuy commen de tourner sa galere vers la poupe du navire, pens qu'icelle se defendoit contre les deux autres. Assai ainsi par derriere ce navire avec sa halebarde, dont si grand coup de toute sa force, qu'il trancha en d timon et gouvernail, dont le patron se pensa estre ché, n'ayant plus son cheval aucune bride, ny mords. Lyron, avec main, se prend au navire, pour en iceuy, et n'est point trompé en son courage; bien que les Chiozois luy jettent pierres, travetes ches sulphurées, et perches de pin allumées, i pour cela, estant suivi de ses compagnons, de la poupe, et se jetter parmy ses ennemis avec son cimeterre il abbat bras et jambes, ciant d'harquebuses, arbalestes et dards; d'un bas la teste au patron. Imaginez-vous, pleine de pots, entreroit en une boutique, avec un gros bas escuelles de terre, et avec combien cestui-cy dessus tout autour: ô! combien cestui-cy et de morceaux! Ainsi faisoit Lyron, tailla pant, escartellant, et assommant tout ce devant luy.

Boccal, qui d'aventure estoit caché le quel, ayant grand peur, tenoit son ché, ne sçavoit, et n'avoit pas gran

leur combat : il estoit-là quoy, attendant ce que le vaincroit, ou si le navire seroit victorieux, ce qu'il espéroit-il de là ? Il espéroit gagner la victoire, par son art de bouffonnerie ; mais sit ce grand geant dedans le navire, et faire subir de testes, incontinent il devint à demy mort estourdi, fantasioit en son cerveau ce qu'il avoit vu. Il advise d'aventure l'esquif près de luy, et les mariniers vont et viennent ordinairement à braver les vivres : il le jette dedans la mer, avec luy fait Gilbert, et eux deux se separerent de

ne prit pas effet au malheur qui estoit arrivé  
 du navire, lequel estoit en la possession de  
 lui, continuant ses coups, estoit aussi enragé à  
 comme seroit un Lyon, qui se seroit deschainé ;  
 qu'il les laisse tous morts ou blessez : et  
 monnoient son furieux regard, se jettoient en  
 dans font les poissons qui sautent hors la poise :  
 l'ecappe, il pousse deça delà, estant tout sotillé  
 Je ne sçaurois raconter d'autre part la force et  
 de Lyon, lequel ne frappoit en lieu que les  
 n'y demeurassent, déchiquetant ses ennemis  
 baloarde sanglante, et tous s'enfuyent de de-  
 tombans de leurs corps leurs poulmons, leur  
 urs boyaux, leur foye, et leurs trippes. On n'oit  
 cris, et plaintes des mourans; les uns appelloient  
 aint; les autres, saint Nicolas<sup>4</sup>; autres, le cornu  
 ; et autres, le diable, Depuis que les oreilles  
 ites, on n'ouit jamais un tel cry, un tel grince-  
 et tel chamailis. D'autre costé, Balde, comme un

dis s'est souvenu de ce passage lorsqu'il a montré les  
de l'abbaye de Scoullé mis en déroute par le frère Jean  
monastère, et tombant sous les coups de ce *bons despocheur*  
« Les uns crioient sainte Barbe, les autres saint  
autres sainte Nitouche.... »

luy, en signe d'un trophée, Gilbert, à la prière de Balde, chanta ces vers, lesquels aussi-tost il grava en la pierre :

Les armes que tu vois icy haut attachées,  
Je te prie, ô Passant, les vouloir admirer,  
D'un pitoyable pleur les vouloir honorer,  
Et qu'au fond de ton cœur tu les tiennes fichées.  
Leonard, le nonpareil d'honneur, les a chargées;  
Elles luy ont donné dequoy son los parer :  
Ensemble on les a veu en vigueur s'asseurer ;  
Ore ensemble en ce lieu à repos sont couchées.  
Que Rome martiale, à ses fils belliqueux  
Se rendo gratieuse, et s'employe pour ceux  
Qui ornent d'un costé de grande tours sa richesse,  
Par colonnes d'ailleurs appuient sa hauteesse.

Toutes telles ceremonies lugubres et funebres s'acheverent par ces barons au mieux qu'il leur fut pour lors possible. Autrement, je vous prie, quelle convenance y a-il entre des tarantatare de trompettes et des sons de cloches ? Et des *Kyrie eleisons* entre le maniement de picques ? ou la braveassiette de beaux bataillons, avec *Requiem eternam*, *Miserere*, et *De profundis* ? Vous suffise qu'au moins faisant en grande devotion leurs prieres, chascun dit à genoux son chapelet.

Or Pandrague restoit à estre payée de ses bien-faits, laquelle estoit encor attachée à un arbre. Ils feirent un petit taudis de bois sec couvert de coppeaux et autres buchetes pour brusler en iceluy ceste sorciere comme en une cage. Toutesfois Balde, qui avoit le cœur genereux, se recula loing d'un tel office, ne voulant veoir un spectacle si miserable. Ce fut là la fin de ceste putain. Ainsi puissent finir toutes les courratieres, et villaines louves, qui sont parmi le monde.

Ceste meschante ne fut pas plutost descenduë aux enfers, qu'incontinent ceste isle commença à flotter sur l'eau, estonnant les esprits des plus asseneuz. Ils remettent en memoire ce que Guy avoit recité à Balde et aux autres,

pourroient sortir de ceste fuste, sans que manger, ni que boire. Ils ges, ni aucune terre; leurs yeux que de la mer, et du ciel: et est uoy donner à digerer à ses boyaux. la voudroient bien chasser; mais le put donner ordre.

nt un grand creve-cœur: toutesfois e crainte, et esperent de regagner u'il se pourroit trouver en ceste

manger. Ils ne furent point des- uant partout en ceste fuste, trouve urs choses, qui premierement res- et puis consolerent leurs boyaux.

se vouloit ressouvenir de ses com- estimoit perdus, il voit venir vers rec le bouffon Boccal, lesquels avec lus qu'ils pouvoient; et la fuste vo- x s'escrierent: « Ho, ho, attendez- lde et ses compagnons les attendent yans aucuns rameurs et des rames nsoient-ils faire seuls? Ayant donc

leur esquif en leur fuste, Gilbert e industrie ils sont eschappez; et ent des dangers passez, Cingar, fu- tous les coings et recoings du vais- jeune Jouvenceau, beau en visage, aux talons estoit lié et enchainé, et, le detachast d'une si longue prison. e plaindre, accourt à luy, et en pitié essouvient avoir veu autrefois cet el bois, en quelle forest, en quelle montaigne il ne sçait: et sur un e en son esprit ce qu'il en pourroit ; luy dit-il, qui tu es? De quel pays es ainsi enchainé? » Il luy respond:

et stable sur un rocher au milieu de la mer, et aussi leur fuste demouroit à l'ancre seule en la campagne marine. Ils apperçoivent de loing une autre plus grande merveille, qui estoit d'un haut geant, lequel paroissoit sur une grosse navire, et se tenoit droit comme le mas d'un vaisseau, et estendoit les bras au lieu de voiles. Car l'arbre par l'impetuosité de la mer, et par les vents, estoit tombé en l'eau. Je dis que ses bras servoient au lieu d'antenne, et son corps servoit de mas plus ferme qu'une grosse tour. Que les vents soufflent tant qu'ils pourront souffler, qu'ils facent gambader les ondes et sauter et danser les escumes de la mer ressemblans de loing un troupeau de bergeail blanc, ils esmouveront neantmoins ce grand et puissant geant, autant qu'un coup de pied d'une mousche sçauroit esbranler la forteresse et les murs de Trevisé ! « Ho ! Diable, dit Cingar, qu'est-ce là que je veoy ? Ne voyez-vous, compagnons, ce grand geant ? Ne voyez-vous pas comme tenant la voile il demeure ferme ? » A quoy respond Boccal : « Amen. O malheureuse taverne, en laquelle un tel ventre se va loger ! A grand' peine un beuf entier pourroit remplir un de ses boyaux ! »

D'autre costé, ce geant, approchant, s'estonnoit grandement de ce que ceste isle flotloit ainsi sur mer comme un navire. Iceux s'esmerveillent de veoir cet homme haut comme un mas ; et luy, d'autre part, admire ceste terre n'aguères ferme courir à present sur l'eau. Enfin, se joignans les uns les autres au milieu de la mer, comme il advient quand les vaisseaux, allans et revnans de Padouë sur le fleuve Brente, se saluent l'un l'autre ; ils commencent à s'envisager. Falcquet incontinent avec une joyeuse parole dit : « O Dieu, resves-je ? Est-ce là le phantosme de Fracasse ? Voicy, c'est Fracasse ; c'est luy qui tient ceste voile tenduë. » Mosquin confirme ce que dit Falcquet, et que c'est luy à la verité, disant : « Voilà sa propre personne : ô Dieu ! en

my les delices du pourceau Sardana-  
m un haut siege; mais ces vrais com-  
t ceste peine, que pour te delivrer  
e, ou de permettre au diable de leur  
la s'employent, par monts, par vaux,  
de toutes parts. Penses-tu qu'ils se  
ur acquerir du bien, ou pour obtenir  
des Papes et des Roys? Non, non;  
lever de prison, ou emporter en l'air  
et les voicy, pauvres miserables, en-  
a de faim! Qui pourroit trouver tels  
vois de tels, tu les pourrois compter  
gnoit les vrais amis, quand on est

Qu'y a-t-il plus heureux que l'a-  
greable au monde et au ciel, qu'elle?  
ses, hormis les amis, qui sont joyaux,  
seuvent achepter un cher compagnon,  
ele. Celuy-là est un faitneant, et non  
ost beste, lequel a plus de soing de  
que de chercher un homme, auquel  
nsées. Voicy, ô Balde, ton Moscquin :  
cognoistre? Ha, Dieu! le temps obs-  
la distance d'iceluy fait qu'on oublie  
« Cingar, en disant cecy, pleuroit à  
oit pleurer ses compagnons, et Balde  
luy disant : « Mon Moscquin, est-ce  
si estois le repos et le doux secours  
? « Et, ne pouvant parler davantage,  
nent, et baise ce jeune homme, au-  
la barbe sortoit.

de larmes, Moscquin leur fait ample  
ses compagnons. Balde dit : « Je me  
er mes freres; mais qui nous osterà  
? Il n'y a ici personne qui puisse lever  
in estoit expert en tel art, pour avoir  
ogué sur la mer de Pietola, et avoir



pour sçavoir ce que veut faire Fracasse. Il les prie de se vouloir aussi tous despouiller. Ce qu'un chacun volontiers fait, craignans aussi bien d'estre noyez. Or Fracasse, grand et fort, et ne s'estimant pas moins qu'Hercules, arrache de dessus le bord un vieil chesne, puis tire de sa gaine un cousteau, duquel il avoit accoustumé couper son pain, lequel estoit long de cinq brasses. Avec iceluy il cure ce chesne de ses branches et rameaux, et le rend comme est un osier, duquel on lie les treilles, puis esguise le plus gros bout et le fiche contre le bord, ainsi que l'oiseleur picque en terre ses estançons, quand il veut faire la pipée, ou pour prendre perdrix, ou pour prendre cailles. « Ha ! dit Boccal, il est besoning de manger des porreaux. » Balde, avec les autres, s'en rit : et Gilbert s'estohne fort de la force de ce geant.

La baleine s'efforce encor de singler plus fort, sentant ce pau entrer par entre ses costes. Après cela, Fracasse coupe les rameaux à un sapin, et puis l'arrache aisement qu'on feroit une eschalote d'un jardin. Il l'accoustre en forme d'un grand aviron, et s'en veut servir d'iceluy au lieu d'une rame, l'appuiant sur le chesne qui luy devoit servir de fourchette. Or, affermant et asseurant bien ses pieds, et estendant l'eschine, commence à ramer au contraire où voguoit la baleine, et ne se repose la valeur d'une petite once, et s'efforce plus en plus, remuant ses bras avec la fermeté de ses reins, en sorte qu'on oyoit ses os cracquer le long de son corps nerveux, et de son visage tomboit une grosse pluye de sa sueur : il confesse n'avoir jamais tant travaillé. Balde, le voyant en telle peine, vouloit avec les autres luy aider ; mais Fracasse s'escric : « Laisse, Balde, je te prie : ma fantasie est à present d'ainsi conduire le monde : je te prie, Balde mon ami, recule-toy. » Balde se retient à la priere de Fracasse, lequel employe toute sa force, et de bras, et de jambes, et de reins, suant abondamment, et avec une merveilleuse respiration reprend haleine.

perchant partout, trouve en un  
caché, à demy moisie, et fait du  
cres; ayant grande barbe moisie, et  
pas. Il trouve aussi un cacque d'eau  
plein de lard tout jaune : tout cela  
bloit du laict, du sucre et miel, et ju-  
smais tasté de si bons morceaux. Ils  
e demeure rien. Qui a faim, et a de  
arle, il perd temps.

omme si bonnes viandes, Cingar, ad-  
ie, rougeant un brin de fenouil, jette  
et l'estend le plus loing qu'il peut,  
de l'œil, pour mieux voir si en quel-  
roit descouvrir terre; mais il ne void  
mes d'eau. Le vent estoit fort bon, et  
and pays. Mosquin ne songeoit qu'à  
on, commandant souvent, tantost de  
tantost de lascher l'autre, à quoy  
'employent dextrement. Cingar chan-  
t, les fredonnant melodiusement de  
ntant il advise de loin je ne sçay qui,  
uste, nageant par le milieu de l'eau.  
il pense que ce soit quelque bois,  
autre dit que c'estoit un coffre, et  
an autre estime que ce soit un bœuf.  
us près, ils trouvent que ce n'est ny  
mais un homme vif, et nageant sur

geant, ne gardoit point la commune  
sçavoir mener les jambes et les bras;  
des bras; il ne souffloit l'eau; et, au  
oule du pourpoint paroissoit au-dessus  
les ne mouilloient point sa barbe, ni  
ie seulement les jambes, et des pieds  
en sa droite un dard, et un bouclier  
tout le reste de son corps en l'eau,

laquelle il fendoit en deux, comme fait une oye traversant le Pau, ou comme un canard se joïant au marez de Cagnacque. Cet homme venoit contre la fuste, et, en apprenant qu'il y avoit d'aucuns pirates, qui lui avoient enlevé un gabutin. Balde s'estonna fort de ce qu'un homme nage si aisement, sans s'aider aucunement des bras, est mesme chargé d'armes. Mais, après que Moscoquin l'a visagé, il s'escrie, joyeux : « C'est Falcquet ! Et, ô Falcquet ! Balde, je dis, Balde et ton amy Cingar surviens ! Hastes-toy, chemine. » Or pensez quand il entend nommer ses compagnons, desquels il pensoit aucuns morts, et autres encore prisonniers, quelle mort luy fut ? Il quitte incontinent son bouchier et son se met à nager de ses quatre jambes et de ses deux bras, si roidement, qu'il sembloit voler, estant moitié homme. Quand aussi Cingar veid Falcquet, lequel pardessus tous les autres, excepté lui, avoit tousjours aimé, aussi-tost il met la cuisinière en l'eau, du mast, la teste la première, dedans les brasses, secouant les oreilles pleines d'eau dessus, se couant l'eau, et puis soudain se baissant sur ses pieds, il fend l'eau, se portant sur sa poitrine, enfin se joignent. Cingar, le mieux qu'il peut, Falcquet, et viennent nageans et devisant, estans contre le vaisseau, Leonard, leur amy, les tire à soy. Ils se font mille caresses et les miseres endurées haut et bas. Cingar, y remarquant des forests et hauteurs, estoit une Isle, laquelle verdoyoit de toutes parts. L'ayant tous apperceu, Cingar s'escrie : « Terre, terre, ne la voyez-vous ? »

ving, soudain le luy lance, et le fiche en l'un de ses yeux, et la pointe penetra jusques au fond de la cervelle. Engar, Falquet et Moscquin amassent de toutes parts des festus, des pierres, des tuilles, des fagots d'épines, des mottes de terre, se rians ensemble d'une telle sorte d'armes et d'une telle guerre. J'ay veu autrefois les paisans saillir un loup, quand, poussé de faim, il cherche quelque agneau pour se repaistre; il va trainant la queue le long des sillons ou le long d'une haie jusques à ce qu'il a prins ce qu'il demande : lors il fuit emportant sa proie, et ne craignant plus à se monstrier. Les paisans, selon leur coutume, espars çà et là, font de grandes rumeurs, remplissent l'air de leurs cris effroyables, et avec leurs fourches-fieres l'arrestent sur cul. Quel tintamarre font, et courant et criant ! Tel ces barons en font contre le monstre marin, s'esclattans de crier.

Balde avoit bonne envie de couper en deux ceste bête; mais tant plus qu'il y touche et moins en vient-il à bout. Il jette de colere par dépit son espée et se prepare pour quand ceste beste monstreroit sa teste. Elle ne veut point de l'eslever derechef, pensant avaler tout d'un coup le géant. Mais Balde, qui estoit pour lors encor' tout nud, saute soudain en l'eau et luy prend un de ses oreillons avec les deux mains. Falquet saute aussi de l'autre côté, et se saisist de l'autre oreillon, estant secouru et aidé par Moscquin. Icelle hurle tant qu'elle peut, et de son cri estourdist le ciel et s'efforce de se retirer en l'eau; mais elle ne peut à cause que Fracasse la retenoit par la queue, et sa teste n'avoit plus telle liberté qu'elle avoit. Elle tire en haut, elle tire à bas iceux resistans opiniâtement à ses efforts. Cecy vous sembleroit ne se pouvoir faire; toutesfois les anciens registres contiennent la chose ainsi arrivée.

Comme Balde et ses compagnons estoient en ces entreprises, voicy le Pirate Lyron qui se presente. Iceluy, aussi-tôt qu'il eut congneu avoir perdu sa demie galere, la-

La Cigale commençoit à chanter, estant le mois de Juin  
lors venu avec une grande chaleur : en somme, tous  
commencent à se reposer avec ce rosti. Cingar fait le pre-  
mier moudre son moulin. Boccal avoit jà devoré la moitié  
de la chevre. Balde ne disoit mot (Qui parle perd temps) :  
il donne à Leonard et à Gilbert du meilleur endroit de la  
beste, lequel Boccal souvent grippe. Mosquin rompt la  
viande, laissant son assiette nette, laquelle il avoit fait  
du fond d'une boîte. Chacun remplit bien ses boyaux,  
et ne voyent Falquet avec eux.

La faim souvent nous contraind tellement, que nous  
oublions quelquefois nos amis. Balde toutesfois ne se lai-  
soit transporter à un tel vice. Mais toujours songeoit  
ses amis, et lors ainsi dit : « O compagnons, Falquet  
n'est point icy : où est-il allé? Certainement, c'est  
honte à nous : il a prins la chevre et les chevreaux  
plus grande et meilleure part luy en est due, et  
mangeons le tout, iceluy n'y estant point! Lève-toy  
gar; Mosquin, prends une picque, vas par ces  
cherche nostre compagnon, chemine! » Cingar  
jette son trenchoir, prend une picque et va en la  
« Hola, crioit-il, ho, Falquet! » Mais « ho, Fal-  
luy respondoit l'escho. Cependant le jeune Leon-  
aussi soudainement le disner, et, se ceignant  
et prenant son bouclier, suit Cingar dans ce b-  
Il s'estoit fait un chapeau de fétilles, à cause  
leur. Cingar marchoit fort loing de luy : ha!  
ble Leonard ne sçavoit suivre! On peut bier  
rable, à qui, en sa jeunesse paisible, pure, et  
un rubi, on prepare une cruelle mort. Et  
cause de sa mort? Une femme. Et eut esté  
aucun autre monstre qu'une femme eut p-  
entendement si saint, si chaste et si plais-  
Dieu! combien la Terre est engraisée de  
combien pleure-t-elle, estant oppressée d-  
bre de Louves! Or sus, Togne, qui e

ron, dis, et nous recite les pieges des rufiennes, rets araigneux, et le putanisme de nostre chierde Que cela ne te fasche de nous en dire ce qui en re que tu sois femme.

faut te mettre à part, et celles qui te ressem-  
ordonnez-moy, Messieurs? La force de la cholere  
apporte, et me contraint de lascher quelques sales

Ha ! c'est une chose de trop grande importance,  
ant perdre une si belle fleur. Ne croyez pas

Togne, pour ce qu'elle se prepare de dire, que  
respondant au prebtre, proferoit ce mot : *Amen*.

le ne fasche point tant le nez, ou une puante cha-  
que fait une femme, qui se veut embellir par  
ité fardée, et veut qu'on l'appelle Courtisanne et  
gnore. O ! meschanceté sale, et vilaine, et qui

estre jamais blanchie par aucuns lavemens, ny  
le savons ! Hé, que font ces Louves et ces Truyes ?

s gens, je vous prie, escoutez Togne, laquelle,  
par l'ardeur de sa bouteille, devine ce qui est  
prophetize une chose assez cogneuë.

a, à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à  
à Gennes, à Bresse, et à Boulogne, de si grands

ux de telles vaches, que toute la mer, les fleuves,  
ngs, les lacs, et toutes les bourses sont espuisées

es, et lesquelles par les sots sont appelées et  
es en leurs escrits : Deesses, Dames, Maistresses, et

s ; et leurs baillent telles appellations, les invitans  
fenestres, par leurs madrigales, ou plustost mer-

. Ils chantent leur beauté, avec leur voix, en  
du Luth, et toutesfois icelles les mesprisent, et se

nt de leurs flatteries, estimans peu leurs sonnets,  
chansons, par lesquelles neantmoins aucunes ob-

, comme mules, sont enfin domptées. Mais l'amour  
iples jouvençaux, et leur face gentille et sincere,

blant à des purs aigneaux, et à des blanches co-  
les, fait enrager de grande concupiscence et luxure

quelle Balde et ses compagnons luy avoyent enlevée, il se meit à les chercher, jurant qu'il leur mangeroit le cœur. Il avoit jà bien fait six cens lieues de chemin par mer et passé le destroit de Giblaltar, s'enhardissant de voguer sur le grand Ocean, malgré les vents de midi, et tournant la prouë vers l'Afrique à main gauche, il s'en vint sur ceste mer qui n'avoit jamais esté couruë par aucun, à l'opposite de laquelle est une montagne seche et aduste, laquelle est surnommée de Lune, parce que sur elle est fondé le plancher d'icelle : elle est toute creuse. Sur ceste mer, Lyron flotte, cherchant ses ennemis. Il maudit le ciel à l'occasion qu'il ne les peut trouver. Il avoit avec soy trente vaisseaux armez, dedans lesquels il avoit mis à la cadene mille Genevois qu'il avoit prins aux rives de Calicut, lesquels Philoforme, Prince de Mutine, y avoit conduits, et par la trahison d'iceux, leur chef avoit esté prins par ces pirates et avoit païé sa rançon pour mille ducats qui estoient de la forge de Prejan. Lyron toutesfois se monstroït courtois envers luy et esventoït cruellement les autres avec un nerf de beuf. Il estoit accompagné de si grand nombre de vaisseaux à l'occasion de son entreprise, qui n'estoit pas de chercher seulement ses ennemis, mais aussi pour decouvrir plusieurs contrées çà et là. Plusieurs Roys, avec un grand nombre de deniers, taschoient à le prendre à la pippée en quelqu'endroit que ce fust, car c'estoit un Diable ne laissant vivre aucun. Commandant donc à ses galeriens de tourner les proues en ceste isle, il s'estonne voyant une queue si estrange et une teste si pleine d'effroy, et le merveilleux corps et la force de Fracasse, lequel tenoit avec les mains ceste demesurée queue. L'envie le prend de veoir de plus près ce que c'en est. Il descend le premier et commande aux autres de le suivre, et de luy amener son cheval Brisachaine. Ce cheval avoit esté autrefois à Leonard et l'avoit prins par combat naval à Balde. Il saute dedans la selle legerement, sans mettre le pied à l'estrié, et sans esperon

quel moyen ils pourroient sortir de ceste fuste, sçavoir, ne trouvant que manger, ni que boire. Ils ne virent aucuns rivages, ni aucune terre; leurs yeux n'eurent aucun object que de la mer, et du ciel: et est le qui n'a de quoy donner à digerer à ses boyaux. Les uns prennent, et la voudroient bien chasser; mais le Cingar n'y peut donner ordre.

Les autres ont un grand creve-cœur: toutesfois ils ne sont à part toute crainte, et esperent de regagner leurs boyaux, et qu'il se pourroit trouver en ceste mer une chose à manger. Ils ne furent point desespérés. Le Cingar, remuant partout en ceste fuste, trouva plusieurs choses, qui premierement resjouirent leur esprit, et puis consolerent leurs boyaux. Mais lorsque Balde se vouloit ressouvenir de ses compagnons, lesquels il estimoit perdus, il voit venir vers eux Gilbert avec le bouffon Bocal, lesquels avec eux estoient le plus qu'ils pouvoient; et la fuste voyant venir ces deux, iceux s'escrierent: « Ho, ho, attendez-vous frères! » Balde et ses compagnons les attendent avec impatience; car, n'ayans aucuns rameurs et des rames sçavoir, que pensoient-ils faire seuls? Ayant donc ces deux avec leur esquif en leur fuste, Gilbert vit avec quelle industrie ils sont eschapper; et qu'ils discourent des dangers passez, Cingar, fut toujours par tous les coings et recoings du vaisseau, et enfin un jeune Jouvenceau, beau en visage, le col jusques aux talons estoit lié et enchainé, et, prioit qu'on le detachast d'une si longue prison. Voyant ainsi se plaindre, accourt à luy, et en pitié le veyant, et se ressouvient avoir veu autrefois cet homme. Mais en quel bois, en quelle forest, en quelle mer, en quelle montaigne il ne sçait: et sur un coup de vent il recherche en son esprit ce qu'il en pourroit dire: « Dis-moy, luy dit-il, qui tu es? De quel pays es-tu? Et pourquoy tu es ainsi enchainé? » Il luy respond:



rien le monde seube le garentage d'un tel bestien. Cingar craint que quelque mal'heur n'arrive par ce combat : il maudit la meschante fortune ; mais Falcquet le reprend, et luy remonstre que c'est un grand honneur de mourir en bataille : et tout soudain s'estant bien armé, vs vers ces voleurs, ne les estimant pas mille cisillons, et se parlant ainsi de furie, crie : « Tue, assomme ! Retires-voys maudits, qui n'estes que la merde du Diable ; moy seul je ne vous prise pas un poil. » Et, lançant son dard, en outreperce trois ; puis il en jette un autre, et de ce coup en tue deux autres, qui avec le sang vomissent leur sang. En après, prenant la massue, avec laquelle il avoit accoustumé de combattre, il commença à rompre les os, à briser la cervelle au vent, briser les heaumes, enfoncer les cuirasses. Ils se fourre où il voit ses ennemis en plus grand nombre luy tendre leurs picques, lesquelles il met soudain en pieces. Personne n'ose attendre la cheute de sa massue. Aucun ne veut recevoir, ny se baigner en telle rosée ; personne n'a envie de telles nefies. Cingar se joint avec luy, et font couler le sang sur la terre comme ruisseaux. Mosquin n'est pas loing, et donne de terribles revers, ensanglantant son espée jusques à la poignée.

Le Centaure, d'autre part, precipitoit en la mer ces miserables pirates, et avoit vuïdé trente vaisseaux de tels voleurs : non pas que luy seul eust peu fournir à tel eschec ; mais Philoforme, qui avoit esté prisonnier, considerant la fortune pouvoir succeder bien pour soy et pour les siens s'il donnoit aide à Balde et à ses compagnons, met l'espée au poing, et donne couragement sur ces voleurs, se declarant, et de bouche et par effect, vray et fidelle compagnon du Centaure, etripant et crevant ces meschans. Puis destache les Genevois, et leur oste les fers des pieds. Iceux, se voyant en liberté, crient : « Arme, arme ! » et se saisissans des bastons des morts ou noyez, assomment ces larrons comme pourceaux. Car, se resouvenans des coups de latte et de nerfs de bœuf qu'ils


nus, non parmy les delices du pourceau Sardana-  
 an colloqué en un haut siege; mais ces vrais com-  
 mes ne prennent ceste peine, que pour te delivrer  
 prison obecure, ou de permettre au diable de leur  
 perdre la vie. Ils s'employent, par monts, par vaux,  
 mer, par terre, de toutes parts. Penses-tu qu'ils se  
 aient ainsi pour acquerir du bien, ou pour obtenir  
 pades faveurs des Papes et des Roys? Non, non;  
 est pour t'enlever de prison, ou emporter en l'air  
 et la tour : et les voicy, pauvres miserables, en-  
 et mourans de faim! Qui pourroit trouver tels  
 si tu en trouvois de tels, tu les pourrois compter  
 par. On cognoit les vrais amis, quand on est  
 dans disgrâce. Qu'y a-t-il plus heureux que l'a-  
 qui est plus agreable au monde et au ciel, qu'elle?  
 que toutes choses, hormis les amis, qui sont joyaux,  
 tresor, qui peuvent achepter un cher compagnon,  
 secret et fidele. Celuy-là est un faitneant, et non  
 mais plustost beste, lequel a plus de soing de  
 son ventre, que de chercher un homme, auquel  
 dire ses pensées. Voicy, ô Balde, ton Mosquin :  
 nous à le recognoistre? Ha, Dieu! le temps obs-  
 t. le temps : la distance d'iceluy fait qu'on oublie  
 traits du visage. « Cingar, en disant cecy, pleuroit à  
 scient, et faisoit pleurer ses compagnons, et Balde  
 son Mosquin, luy disant : « Mon Mosquin, est-ce  
 est-ce toy, qui estois le repos et le doux secours  
 mes ennuis? « Et, ne pouvant parler davantage,  
 se estreitement, et baise ce jeune homme, au-  
 grand' peine la barbe sortoit.  
 n, après tant de larmes, Mosquin leur fait ample  
 la perte de ses compagnons. Balde dit : « Je me  
 re de retrouver mes freres; mais qui nous otera  
 ce vaisseau? Il n'y a ici personne qui puisse lever  
 les. » Mosquin estoit expert en tel art, pour avoir  
 mille fois vogué sur la mer de Pietole, et avoir

grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en luy mettant au devant la proue de son vaisseau : ainsi Cingar, contre le furieux assaut d'Hippolite, se roidist pour l'attendre : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite, lequel luy donna sur la teste si rudement, qu'il oublia s'il estoit jour ou nuict. Falcquet, voyant son amy en tel hazard, s'enflambe de colere outre mesure, et de sa massue donne sur le heaulme d'Hippolite, et redouble derechef, donnant plus asprement qu'à la premiere fois, et luy fait tomber le pennache à bas, et à la tierce, luy donne en mesme endroit un tel coup, qu'il le contraint d'embrasser le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroist si en fin comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de furie, et de despit, bruïant comme une tempeste, et, prenant son espée avec les deux mains, vouloit fendre Falcquet en deux ; mais iceluy feit un saut à costé, evitant ce coup. L'autre ne cesse de redoubler ses coups. Falcquet ne peut éviter ceste cerise, qui fut si brusque, et si gaillarde, qu'il ne se peut tenir de tomber, estant sa visiere emportée. Cingar, soudain tout furieux, s'avance, et donne un grand coup sur le bras droit d'Hippolite, pour luy faire sortir du poing son espée. Falcquet incontinent se releve, et, pendant qu'Hippolite estoit empesché avec Cingar, Falcquet d'un autre costé luy donne un coup de sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et se revirant vers Falcquet pour le charger, Cingar le reprend, et luy fait tomber une partie de son harnois. Comme un lion se monstre terrible en combattant contre deux Ours, se jetant tantost sur l'un avec ses pattes, tantost sur l'autre avec la dent, n'ayant pas loisir de pouvoir reprendre haleine, recevant un coup de dent de l'un, pendant qu'il s'amuse à l'autre : ainsi se comportoit, entre ces deux, le vaillant Hippolite. Il estoit espris de si grand' rage, et d'une telle furie, que le feu, pour une telle colere, luy sortoit de la teste. Pendant que Cingar s'avançoit trop devant luy, il reçoit une telle taillade, non sur l'eschine, mais

se, cherchant partout, trouve en un  
saut caché, à demy moisie, et fait du  
peres, ayant grande barbe moisie, et  
ignes. Il trouve aussi un cacque d'eau  
ir plein de lard tout jaune : tout cela  
mbloit du lait, du sucre et miel, et ju-  
jamais tasté de si bons morceaux. Ils  
ne demeure rien. Qui a faim, et a de  
parole, il perd temps.

sommé si bonnes viandes, Cingar, ad-  
abie, rongeanr un brin de fenouil, jette  
r, et l'estend le plus loing qu'il peut,  
de l'osil, pour mieux voir si en quel-  
roit descouvrir terre; mais il ne void  
aines d'eau. Le vent estoit fort bon, et  
grand pays. Moscquin ne songeoit qu'à  
non, commandant souvent, tantost de  
, tantost de lascher l'autre, à quoy  
s'employent dextrement. Cingar chan-  
es, les fredonnant melodieusement de  
tantant il advise de loin je ne sçay qui,  
fuste, nageant par le milieu de l'eau.  
t, il pense que ce soit quelque bois,  
n autre dit que c'estoit un coffre, et  
un autre estime que ce soit un bœuf.  
plus près, ils trouvent que ce n'est ny  
mais un homme vif, et nageant sur

nageant, ne gardoit point la commune  
à sçavoir mener les jambes et les bras;  
t des bras; il ne souffloit l'eau; et, au  
noule du pourpoint paroissoit au-dessus  
des ne mouilloient point sa barbe, ni  
nie seulement les jambes, et des pieds  
en sa droite un dard, et un bouclier  
et tout le reste de son corps en l'eau,



et tant de morceaux de corps morts. Il n'y  
ce fust une boucherie, voyant tant de poulmo  
les, de trippes, de fressures, de panses, de r  
aux arbres et ensanglanter les herbes.  
coups ! ô playes dignes d'un Renauld, et d'e  
par cent doctes Virgiles ! L'un frappe, l'aut  
taille, l'autre est fendu ; vous eussiez veu les m  
rasses, les plastrons, les rondaches voler par  
oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyans  
estoyent en terre criant, et s'amassoient en  
nils, lievres, quittoient d'effroy les bois. Les  
tonnez sauteloient sur l'eau. Ces pirates co  
monstrer les talons ; les nostres les chassent

Cependant Fracasse ne lasche la queue  
et commande à ses compagnons de se saisir  
qui estoyent vuides ; parce qu'il vouloit fai  
trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous pen  
pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle est  
comme est une anguille, se hastent, comme  
sagers, qui, voulans aller à Padouë par l  
Brente, viennent à la foule se rendre à une bar  
quelle le barquerolier crie : « Apave ! » Baldo

et commande de tourner le timon vers ce  
port, surgir leur fuste au port.  
Jettent l'ancre en l'eau, et tous sautent en  
mer, avec les armes : chacun est aise de se  
sauver, et maudissent la mer. Ils entrent en ces  
bateaux de quoy manger, se contentans avoir  
vivres par trois jours, et d'avoir graissé leur  
corps. Ils apperçoivent deux chevres sau-  
vées de deux chevreux blancs, courants legie-  
rement en faisant leurs sauts, monstrent leur cul blanc.  
L'un d'eux met à la course comme un levrier, fait voler  
ses pieds à force de courir, et soudain at-  
teint les chevreaux, lesquels il estrangle et laisse à  
mourir. Pendant il poursuit une de ces chevres, laquelle  
sautant s'eschappant et se sauvant. Il apporte,  
avec elle les deux enfans, et les escorche tous trois.  
Il manque à luy ayder. Il fait cecy, il fait cela,  
il va partout, bouffonnant tousjours à sa mode.  
Balde coupe une branche d'un frene, la  
coupe des feuilles, l'aiguise par le bout. Boccal la  
met sur la broche en icelle, par quartiers; ces chevreaux,  
sont rostir. Leonard avoit apporté du vaisseau  
un peu de charbon, frappant du carreau d'acier plusieurs  
foies, fait tomber quelques estincelles de feu, les-  
quelles prennent à l'emorche, et puis, avec un peu de  
cette allumette, il fait de la flambe avec laquelle  
il fait le feu, ayant Mosquin dressé et ajancé du bois  
sec, cependant apporte plusieurs instrumens de  
cuisine, met les trippes et fressures, lavées trois et  
quatre fois, en un pot, lequel il avoit eschaudé avec eau  
bouillante, les fait cuire avec sel et huile, pour en faire  
un ragoût. Boccal tourne la broche : le rosti  
est à fumer. Balde la flambe avec du lard. Cepen-  
dant il prepare une belle fetillée, sous laquelle ils  
mangent plus joyeusement, et plus à leur aise,

La Cigale commençoit à chanter, étant le mois de Juin  
lors venu avec une grande chaleur : en somme, tous  
commencent à se refaire avec ce rosti. Cingar fait le pre-  
mier moulin. Balde ne disoit mot (Qui parle perd temps):  
il donne à Leonard et à Gilbert du meilleur endroit de la  
beste, lequel Boccal souvent grippe. Mosquin rompt la  
viande, laissant son assiette nette, laquelle il avoit fait  
du fond d'une boîte. Chacun remplit bien ses boyaux,  
et ne voyent Falquet avec eux.

La faim souvent nous contraind tellement, que nous  
soit transporter à un tel vice. Mais toujours songeait à  
ses amis, et lors ainsi dit : « O compagnons, Falquet  
n'est point icy : où est-il allé? Certainement, c'est un  
honte à nous : il a prins la chevre et les chevreux, le  
plus grande et meilleure part luy en est due, et nous  
mangeons le tout, iceluy n'y estant point ! Leve-toy, Cin-  
gar ; Mosquin, prends une picque, vas par ces bois  
cherche nostre compagnon, chemine ! » Cingar se le-  
vette son trenchoir, prend une picque et va en la for-  
« Hola, crioit-il, ho, Falquet ! » Mais « ho, Falquet  
luy respondoit l'escho. Cependant le jeune Leonard  
aussi soudainement le disner, et, se ceignant son  
et prenant son bouchier, suit Cingar dans ce bois  
Il s'estoit fait un chapeau de feuilles, à cause  
leur. Cingar marchoit fort loing de luy : ha !  
ble Leonard ne sçavoit suivre ! On peut bien  
rable, à qui, en sa jeunesse paisible, pure, et  
un rubi, on prepare une cruelle mort. Et  
cause de sa mort ? Une femme. Et eut esté  
aucun autre monstre qu'une femme eut y  
entendement si saint, si chaste et si plais  
Dieu ! combien la Terre est engraisée de  
combien pleure-t-elle, étant oppressée  
bre de Louves ! Or sus, Togne, qui

dis, et nous recite les piéges des rufiennes, s'araigneux, et le putanisme de nostre chierde et cela ne te fasche de nous en dire ce qui en que tu sois femme.

ut te mettre à part, et celles qui te ressemblent-moy, Messieurs? La force de la cholere forte, et me contraint de lascher quelques sales ! c'est une chose de trop grande importance, et perdre une si belle fleur. Ne croyez pas ogne, pour ce qu'elle se prepare de dire, que pondant au prebstre, proferoit ce mot : *Amen*. ne fasche point tant le nez, ou une puante chaire fait une femme, qui se veut embellir par fardée, et veut qu'on l'appelle Courtisanne et ore. O ! meschanceté sale, et vilaine, et qui tre jamais blanchie par aucuns lavemens, ny savons ! Hé, que font ces Louves et ces Truyes ? gens, je vous prie, escoutez Togne, laquelle, de l'ardeur de sa bouteille, devine ce qui est prophétise une chose assez cogneüe.

à Rome, à Naples, à Florence, à Venise, à Gènes, à Bressé, et à Boulogne, de si grands de telles vaches, que toute la mer, les fleuves, les lacs, et toutes les bourses sont espuisées et lesquelles par les sots sont appelées et en leurs escrits : Deesses, Dames, Maistresses, et et leurs baillent telles appellations, les invitans nestres, par leurs madrigales, ou plustost miers, chantent leur beauté, avec leur voix, en Luth, et toutesfois icelles les mesprisent, et se de leurs flatteries, estimans peu leurs sonnets, mions, par lesquelles neantmoins aucunes ob-scurité mules, sont enfin domptées. Mais l'amour des Jouvençaux, et leur face gentille et sincere, ont à des purs aigneux, et à des blanches co-  
*lles curages de grande concupiscence et luxure*



ces chiennes. Ha ! qui est celui, qui, escoutant leurs mœurs et pratiques, ne bouche son nez et ses oreilles. Estant donc ainsi icelles touchées au vif, pour jouir leurs amours, elles mettent la main à l'œuvre, et cherchent çà et là, plusieurs et divers chemins, pour parvenir à leurs desseins : tantost se servent de presens, tantost de sonnets, et telles autres escrits. Enfin, ne pouvant fleschir ce à quoy elles pretendent, et ne pouvant esbravler des tours si bien fondées, pour saouler leurs abymes devorant tout; elles vont à conseil à des vieilles pourrioles, lesquelles ont accoustumé de donner des instructions de pipperie et de sorcelerie. Icelles sont des beghines, lesquelles se vantent estre bigames, et sont sœurs du troisieme ordre, et se nomment saintes, dignes d'estre citées et honorées, sur leurs sepultures, de cinq fuzeaux ne faisant telles vieilles que lecher et gouter les bonnes viandes. Je les voy courir, deçà, delà, par les Eglises, tenans des chandelles allumées en leurs mains, pour esmonieux veues par le peuple, marmonnant entre les dents telles quelles patinostres, et baisent souvent la terre et lechent les pierres : souvent frappent rudement la main leur estomach, et font sonner leur poitrine comme un tabourin, et, à force de frotter, font briller leurs yeux, et en tirent des larmes, lesquelles laissent seicher sur leurs joues, et estendent leur bras en haut, faisant le crucifix. Elles remuent leur barbu, comme font les chevres, quand elles sont sur des chardons et grattes-culs. Maintenant, elles sont en Eglises en public, se monstrans à un chascun, sans faire leurs prieres en quelque lieu obscur et secret, afin que la chandelle donne clarté : puis, se vont retirer en quelques trous, et coings obscurs et reculez, ou derriere quelque sepulture. Estans-là, ces tigresses et vieilles se tiennent quoyes, pendant qu'on celebre la messe : que font-elles là, ces poltronnes ? Que chuchent-elles ?

sont ces vieilles moizies et pourries? Par leurs  
 et menteries, elles cherchent à souiller une  
 qui est encore saine et entiere, ou de corrom-  
 une garçon. « Ha, disent-elles, mon fils, ou ma  
 fille, ne puis-je pas songer pour vous, comme je  
 voyant, vous voyant en tel estat, que vous n'avez  
 la bonne coustume; aucune amoureuse, ou que  
 n'avez aucun amoureux? Vous tenant ainsi  
 de scennée, vous vous allongez au lict la nuict pour  
 Pensez que les hommes ont grand soing de vous,  
 et craignent ce que vous vous repentirez, puis après,  
 et dit : vous semblerez, avec le temps, plusieurs fois  
 plus qu'une folle beste. Que vous sert ceste belle  
 et contentement vous revient de ce beau front de  
 ? Que vous vient-il de la beauté de vos yeux,  
 qui tirent à eux les cœurs des personnages, comme  
 le gresset le moucheron en sa bouche? Que vous  
 ont ces dents plus blanches que perles, et aussi ces  
 et corallines, lesquelles il semble que Nature  
 ait donné en vain, et ensemble vos jouës plus  
 roses, que neige entremeslée de rouge, tellement que  
 elles semblent estre laict et vin vermeil, meslez en-  
 ? Pourquoi te voyons-nous si beau, si galand en  
 et pour neant, sans en tirer aucun profit? car, à ce  
 l'aby, tu ne veux aimer les filles. Tu es beau, pour  
 pour aimer, pour estre aimé, pour enflamber, et  
 pour estre bruslé, non pas dans les fournaies du  
 d'Etna; mais plustost sur une douce, emmielée,  
 et pleine de Nectar, poitrine d'une belle et tendre  
 des. Veux-tu en ta jeunesse perdre ta fleur, sans  
 avoir aucun fruit? Veux-tu te laisser tomber en  
 melancholie fascheuse, sans joye? Mesprises-tu à  
 , mon fils? Sois certain que tu aimeras, estant de-  
 vieil. Mesprises-tu, ma fille, à aimer? Tu devien-  
 à male du diable. Veux-tu te rendre moine Frater,  
 nombre de ceux qui ne sont que gros bufles, et

gens de peu, lesquels, ou par desespoir, ou pour ne recevoir aucune pitié, se laissent ainsi rendre moines et hermites? Tu te lasserai, pauvre, d'estre ainsi enfermé entre de grosses murailles, et eslevées fort haut, pourrissant sur la paille comme une neffle. Il n'y a personne de saint au monde? Les saints sont en paradis. Nature nous a fait chair, afin que jouyssions de la chair, et que remplissions nostre ventre de voluptez charnelles. Dieu et Nature ensemble n'ont rien créé pour neant. Les oiseaux, les poissons, les bestes sauvages ont esté faictes, afin qu'il y eut des chasseurs et pescheurs, et afin de repaistre nostre appetit de diverses viandes. On a planté des bois et forests, il y a des roches de marbre et autres pierres, et c'est pour faire navires, batteaux, maisons, et couvertures. La laine a esté baillée aux brebis, la plume aux poulles et aux oyes, afin que nous eussions des lits plus mols, et des vestemens plus chauds. Ainsi, aussi, ils ont fait de belles et delicates filles, lesquelles vous autres jeunes garçons vous devez aimer. Voilà les enchantemens que font ces gouges mal-be-reuses, par les coings secrets, et autres lieux à elles co-modes pour gagner, et afin de prendre à la pipée jeunes garçons et fillettes, leur faisans par ce moyen tomber souvent leur blanche rose avec leur honte puante. Et si elles ne peuvent abattre leur jugement ferme et solide, et qu'elles rencontrent estre fers qu'elles pensoient estre plomb; elles se retirent vers les arts magiques, et invoquent les diables apprennent de Satan et de Bellial mille façons voyes, pour parvenir à leur but, ou pour gaster serables par leurs ensorcelemens, courant çà et chant secrettement de la cervelle d'un chat, d'une taupe, la fiante d'un renard, de la terre pulture d'un mort, deux jambes de grenouille lette d'un enfant naissant. Mais je laisse plusieurs autres telles faderies, ayant autres

seulement; reste ceci à dire, qu'elles ont si grand' aversion qu'elles cherchent du lait de poules, de chèvre, de chamoignon, du son de cloche<sup>1</sup>, du han-  
droc d'une aune, du talon d'une tanche, des costes  
d'un chapon, de l'urine d'oye, de l'oreille d'une  
mouton de saon.  
Sur l'ogee, il faut que tu retournes à la maison,

Facéties semblables se lisent dans d'autres auteurs  
des *Lettere facete* de Cesar Rao (Venise, 1619, p. 48)  
une recette contre la stérilité: *Recipere in prima del  
paci et delle code di ramocchi, il suon della campana  
bello, latte di cappons*, etc. Un auteur facétieux, dans un  
livre plus piquant et plus singulier qu'édifiant, Vin-  
cenzio (*Lettere facete e chitridiazose*, Paris, 1588), indique  
un remède analogue contre le même mal: *Recipe  
de Pluiss, quatre pié d'une anguilla, un brazzo de  
coton, etc.* Bruscambille a imité ces passages dans ses  
lettres de Lyon, 1634, p. 418): « Prenez à jeun la quintes-  
sime d'un puce, demi-aune de queue de grenouille,  
une cloche de corvent, broyez le tout dans une pantoufle. »  
L'ouvrage, attribué à Reboul, 1646, p. 284, indique de  
même recette pour faire un hérétique: « Prenez les os  
de la cervelle d'une enclume, les plumes d'une chauve-  
soutane, douzaine de langues de limaçons, les pieds de l'oiseau  
d'ogee et le poil d'un œuf. » Avant l'impression du poème  
on trouve des exemples de facéties de ce genre; une  
vraie, intitulée *Médecine pour les dents*, publiée au com-  
mencement du dix-septième siècle à la suite du *Débat de l'homme et  
de la femme*, s'exprime ainsi :

Frank...  
Prenez le plus beau pied d'un mouton  
Avec de l'huile de coton,  
Le tout d'une cornette,  
Faites un piqueur d'un caillou bis  
Le sang, et le seing d'un vieux huy,  
Et les mettez ensemble  
Batrez-les en un seul pertuis  
Oh le soleil raye de nuit,

de Tricors, dans ses *Joyeuses recherches de la langue tou-  
loise* (Toulouse, 1578), a dit de son côté :

mot bestre se peut prendre pour le cerveau d'une mou-  
se, les dents d'une puce, pour le lait d'une pucelle, pour  
lait d'une nourrice, »

et que reprennes le chemin que tu as laissé ; nous avons assez et trop parlé de ces vaches. La chambrière m'a desjà appelé de mon estude : « O maistre, laisse soudain ta plume, ton escritoire, et ton papier ; le soupper est prest, la soupe se refroidist ; les compagnons ont ja mangé la salade. » Ce livre-cy prendra fin avec vous, Messieurs, et le soupper commencera pour moy.

## LIVRE DIX-SEPTIÈME.

LEONARD, qui estoit le vray rayon de toute honnesteté, cheminoit par le sejour et demeure des bestes sauvages, où la mort violente le portoit. Iceluy, estant entré dans le plus espais de la forest, avoit, mal-heureux, perdu les marques de son droit chemin. Il appelle souvent ses compagnons, et double, et redouble *ho, ho*, laquelle voix le ribaude Fortune espendoit par l'air ; et, tracassant ainsi, il arrive en un pré couvert de belles et diverses fleurs, lesquelles estoient esbranlées par un doux et petit vent. Au milieu d'iceluy y avoit une fontaine, sortant d'une petite roche, laquelle abreuvoit par ses ondelettes l'herbe du pré. Autour d'icelle sont lauriers et myrthes verts, des limoniers et orangiers. Les oyseaux se voyent voletter par les arbres, et chantans melodieusement, invitans tous les passans, par la douceur de leurs chants, à arrêter leurs pas, ou pour boire de ceste eau claire et fresche, ou pour jouir en dormant de la frescheur de si beaux ombrages, lesquels agreent merveilleusement aux passans, n'estant jamais outre-percez des rayons du Soleil.

Estant donc Leonard, d'avanture, arrivé en ce beau lieu, il se tourne droict vers ce ruisseau cristalin, et se couche

le et se met là en proye au sommeil, son  
t estendu. Cependant voicy venir une jeune  
void ce beau jeune homme dormir ainsi  
envie d'assouvir sa double soif; elle es-  
boire, mais une autre soif la saisit. Cette  
tain, et pleine de cent piperies, et sça-  
r les diables par ses mots magiques. Les  
oient Pandraque. Elle n'avoit pas bien  
it la beauté de ce Baron, ni sa belle face,  
en composé, ni ses levres, imitans le beau  
nt, elle donna son cœur à ce sale amour, et  
le démembrer : mais elle ne sçait ce  
e; la crainte la retient d'un costé, et  
se de l'autre. La crainte l'admoneste de  
ce qui la rend glacée et gelée; l'amour  
ne perdre tel plaisir dont elle brusle. Elle  
soy, et dit : « Je suis, à la verité, bien folle :  
ent point, lequel se passe avec sourdes oreil-  
renant ce courage, s'approche de la bou-  
homme, et n'ose toutesfois le toucher, mais  
le comme une chenevotte : elle s'arreste à la  
e voudroit bien luy donner un baiser; et  
s'approche pour luy baiser sa petite bou-  
ire derechef, craignant de luy rompre son  
ardissant davantage, elle commence à luy  
sur le front. Iceluy n'en sent rien, estant  
sommeil, à l'occasion de sa lassitude. Ce-  
louve cueille des fleurs, qui estoient au-  
les met dedans le sein de Leonard estant  
insi, peu à peu s'estant renduë plus coura-  
plus perdre temps, ny que l'heure se  
ment : elle s'assied près de luy, pour con-  
cet angelique jouvenceau, et ceste perle  
ulant souïller de bourbe une si belle rose,  
mier en une fontaine si claire. Leonard  
ces attouchemens non accoustumez. Son

ainsi qu'une vache est espoignée par le taureau, soit-elle, jeune fol, me refuses-tu ? O tendron, mais Demeure, arrête-toy : regarde quelle est ma chat uses-en librement, pendant qu'aucun ne te le pescher, pendant que la belle fortune t'est favorable. Leonard ne l'écoute aucunement, mais recule, et au loing ; une femme luy plaisant moins que les troubles, et pense le genre humain est miserable, devant qu'il sorte du ventre d'une femme. Il s'enfuit et s'eschappe d'un feu, par lequel mille Troies se et seront toujours brulées : et pendant qu'il se parloit en soy-mesme, et disoit :

Les brefs plaisirs, et delices mondaines  
Que recevons en ce monde lascif,  
Pendant qu'encor avons nostre corps vif,  
Font oublier les voluptes certaines,

Font oublier les beautés souveraines,  
Avec le lieu d'où l'esprit est natif,  
En se rendant d'iceluy fugitif,  
Pour trop cherir les blandices humaines.

Après luy, disant : « Attens-moy, fille ! Je ne suis point tigre ; je ne suis une ours : je ne suis point un Dracene : ha ! que fais-tu ? Voicy je te vois tendres pieds en te suivant : et tu dising, qu'une fille delicate se blesse ? Oyable : veuilles au moins me regarder celle que tu fais, et juge si je suis sage te puisse faire peur ? Ha ! regarde quelle est ma face, quel est quelle est mon ardeur ? » Leonard, à cœur plus dur qu'un diamant. Tant plus sont ses oreilles sourdes. Alors et le bardache Cupidon s'enflent, et esmeuvent une grande flamme dedans ague : et là forgent une cruelle hayne entre de Megere. Pandrague fait un tour, tournant à elle, fait venir des Ours, de desmembrer ce miserable jeune voyant, ne fuit plus ; mais s'arreste, as, et tient son espée nuë au poing, et se herisse le poil de son dos. Le combat commencé, toute irritée,

ne cependant toujours Falcquet, et il suble, il jure, il blaspheme, il se le, d'autre costé, voyant que personne aussi en la forest, ayant sa grande mandant à Moscquin de garder leur ours. Avec luy demeure Gilbert, et le quels trois, vaincus du sommeil, se Ces sept compagnons, au temps qu'il esmeurer plustost ensemble, et ne se les uns des autres, ces miserables, destin, s'escartent.





bon bien enflambé, rendent le fer tout rouge. lissent des beaulmes, autres s'employent sur d'autres enlassent des mailles, et autres forg pour les pieds des chevaux. A un tel labeur side, et quelquefois leur donne bien estroict de Tous ces gens sont noirs, enfumez, mal pe pleins de poux. Baffel ne laisse chommer la h tous forgerons ne frappent gueres du marteau

Pendant qu'ils sont ententifs à veoir faivrage, et que d'amour, ou par force, comme l'un à l'autre, ils se garniront de ces plus Balde oyt hennir son cheval, et Liron, lesquels ils avoyent attachez dehors. L'asne a fois avoit repeté son *hin hen*. On ne sçait ils courent pour veoir qui en est la cause. hennit plus fort et gratte la terre; Rochef un beau bruit, et le Parde avec le pied les pierres. Balde veut sortir dehors avant tres; mais, aussi-tost qu'il eut mis le pied sur l'huis, un grand vent le repoussa au-dedans s'esmerveillerent grandement. Il veut derechef porte, qui estoit ouverte; mais le vent, plus

s'il y a aucune compassion és belles dames, un peu de pain, j'en demeureray vostre es-  
cailard luy respond : « Tu as assez de raison  
Ile demande. O Pandrague, apporte-luy à  
ut secourir ce pauvre homme. » Icelle, ves-  
nt d'une cotte blanche, se meut avec gestes,  
ances de putain; et, aprestant dequoy man-  
ille ça et là, et, n'ayant encore couvert la  
des qu'elle y vouloit mettre, Falcquet, es-  
lebout, prend un pain : soudain il l'avale  
illule, et après cestuy-cy deux autres, et puis  
ut aucune pausade jusques à ce qu'il en eut  
et toutesfois l'envie de boire ne le prenoit  
mais donna l'assaut à un plat avec une dent  
uel il trouve plus de mille ossemens, autant  
roit avoir en la vallée de Josaphat : c'estoit  
mes, et ailes de chappon, et autres telles  
es. Falcquet, ne parlant point, devore tout :  
insi son ventre bien rempli de bons mor-  
à deux mains une grande bouteille de vin,  
nonobstant qu'il eut un verre, il beut son  
à miserable, avalant une telle opiathe, incon-  
par terre, assommé de sommeil, demeu-  
endu comme s'il estoit mort, et se formant  
lusieurs et diverses resveries. Le vieillard,  
asse, s'en rit, et en riant descouvre en sa  
achaires edentées : car ce meschant vieillard  
zanne fait feste et se resjouit, quand il void  
stre prins, et pipez par l'art et subtilité de  
Iceluy certes estoit plus fort que trente pou-  
t fils d'Envie, et plus jaloux qu'un coq, tant  
gé et espris de l'amour de ceste vesse, et  
gard sembloit l'engloutir. Si d'aventure il  
joué d'icelle ou sur son front une mouche,  
ne chassoit point, incontinent, s'imaginant  
*chassoit luy-mesme ceste mouche, et, en la*

chassant, disoit : « Garde diable ! ce n'est pas une mouche : est-ce une femme, meschante ribaude ? Je me doute que tu me veux mettre des cornes au haut de la teste. » Et en disant ces mots, soudain il taschoit à prendre la mouche ou la pulce, et cherchoit entre leurs jambes s'il y connoistroit la marque du masle. Luy-mesme donc lie avec des chaines les membres de Falcquet, et ne veut que la dame face tel office, de peur qu'elle commette adultere avec un endormi. Icelle, ayant esprouvé dès long-temps les folies de son lourd mari, se rit, et par un tel ris donne à entendre à ce vieil fol que la lune et la planette Diane nagent au puis. Beltrasse y guigne, y guignant aussi sa femme. Quiconque aime trop, quand son amoureuse rit, il rit aussi, et quand elle pleure, il pleure semblablement, tant il est miserable. On leve une grande pierre, sous laquelle est cachée une caverne ; en icelle, avec une longue corde, ils descendent Falcquet, et, remettans la pierre, l'entrée de ceste prison se referme, et jamais aucun n'est retiré de là, et ne doit penser estre deslié ni voir le jour.

Or, cependant que ces choses se passent ainsi, à sçavoir que Falcquet est vif enterré, et que Leonard est mort, sans estre encor' inhumé, par la fraude et malice de ceste femme, reprenons ce que nous disions de luy, mettons au devant des Ours une brebis. Ceste Ourse, sortie de la rage de la diabolicque Megere, tourmentoit fort Leonard, estant aidée par le masle. Ce Leonard, vray défenseur de pudicité, ne craignoit d'exposer pour elle mille vies, si tant il en avoit. Avec son bras gauche il presente à ceste beste son rondache, et de la droite il luy donne plusieurs estocades, tantost se baissant, tantost se haussant, tantost remuant les jambes legierement. L'Ourse cruelle, et plus maligne pour avoir laissé ses petits en son repaire, non encor' formez, s'avance contre luy, et Leonard luy voulant donner de la pointe dedans le ventre, icelle, faisant un saut à costé, évite le coup, et puis se leve droite sur les jambes de derriere, ouvrant ses pattes et sa gueule :

tenant un revers sur le menue, l'attendant fait tomber une de ses machoires. voyant sa compagne blessée, du sang de ses dents, les fleurs rougissoient; et s'efforçant Leonard, et, eslevant ses ongles, les mordant Leonard. Toutesfois, ce personnage n'eut point telle playe, et donne derriere icelle, plus legiere qu'un chat, et le coup ne portant point sur elle, se sablon jusques aux gardes. L'Ours, soudain avec les ongles prend le bord tire fort, et eut depesthé ce jeune soudain remedié; car ce vaillant champion, et baissant son estoc, le luy fourra par touttefois la teste nue de son nez quand l'Ours void son mari rendre la vie plus de vivre, se jette à gauche, se recule, tantost se recule, rouant les dents si legierement et si furieuse-ment-on voit. Il est verité qu'elle n'a point ses dents, ne pouvant icelle mordre dire: Tout son espoir n'est qu'en ses ongles avec ses ongles, se montre enragée pendant Leonard jettoit du sang par touttefois tout l'enclos du Monde n'est si ferme et si asseuré; il se void son cœur nempareil ne diminué en ment, ni sa conscience droite et empescher d'exposer sa belle vie. Ceste ours ses yeux fichez sur la teste nue elle elle lance ses griffes, dresse ses dents defend avec son bouclier et son nez tant plus souffrir que ce combat durast tant la son bouclier, et, prenant son nez, mains, tourmente ceste beste avec se lance deçà, delà, et, se remuant

soit tant, qu'enfin Brisechaine ne peut plus retenir ce serpent, et le lascia sortir. Les chevaux le suivent, l'un l'assaillant à ruades, l'autre à belles dentées, et le tourmentent tant, que, sentant son haleine s'engrossir, il se prend à voler avec ses ailes basses. Fracasse auroit bonne envie de jouër de son baston, mais il craint de faire tort à ses compagnons ou aux chevaux. Le Parde, ayant un courage furieux contre son ennemy, et tirant un coup de pied, en donna à Cingar, le faisant tomber par terre. Puis, leve le devant sur les espauls de Boccal, lequel soudain s'escria : « Secourez-moy ! Ce dragon m'a jetté sous luy ! » et pense plustost que ce soit un diable. Cingar luy respond : « Patience ! Contre verité, contre ma volenté, la patience m'est une chere compagne. Il m'a aussi tantost rompu le cropion. » Gilbert s'en rit. « Ris-tu, dit Cingar, de ceste meslée icy ? Je n'ay pas, quant à moy, grand envie à présent de ricaner. Je n'ay pas icy des ventoses et des ciroesnes pour remedier à mon eschine. » Sur telles goguenardies, le serpent s'en va hors de cette forge, siblant, lequel Rochefort ne peut empescher de sortir avec ses ruades, et s'en va ainsi siblant par les destours de ceste caverne, et, comme ces guerriers le vouloient suivre, les portes, qui estoient ouvertes, se referment.

Lors, Fracasse, courant à cloche-pied, comme les Gascons, renverse tout sans dessus dessous, et, avec une forte voix retentissant là-dedans comme un tonnerre, dit à tous ses compagnons : « Suivez-moy ! Où est allée nostre force contre ces couards ? Où diable est nostre prouesse ? » Et, disant cecy, il se signe, et se jette hors de ceste forge, n'en ayant plus esté empesché par la violence du vent. Alors tous mettent leurs boucliers au bras, desgainent leurs espées, et se presentent tous bien armez. Les chevaux les suivent aussi avec l'oreille levée : ce serpent pestiferé, s'escoulant par les tenebres de la caverne, remplit de ses horribles sifflemens toutes les concavitez. Les compagnons vont tousjours vers luy, et

ependant avoit tracassé par la forest et ap-  
 quet avec une voixjà toute enrrouée, et se  
 une maisonnette d'un saint Hermite, et,  
 etite porte, demande : « Ho, qui est logé  
 de dedans luy respond : « *Ave Maria.* »  
 celle soit tousjours louée de par nous. »  
 se, on ouvre la porte de ceste petite cel-  
 se presente un vieillard, tout blanc, la  
 nt jusques au bas de l'estomach et sem-  
 une de bonnes et saintes mœurs. Cingar  
 on pere venerable, je vous prie, dites-  
 que ma demande ne vous soit ennuieuse,  
 veu un homme moitié homme et moitié  
 erche par ceste forest : l'avez-vous point  
 ! » L'Hermite, en souriant, luy respond :  
 r, encore que je ne vous voye point, ayant  
 toutesfois je vous voy au dedans, et vous  
 ent : je vous dis que vous travaillez pour  
 r Falquet. — Ha ! moy miserable ! luy  
 que dites-vous, mon pere ? Est-il d'aven-  
 pourrois s'il n'estoit plus en vie. — Non,  
 il n'est pas mort ; mais Beltrasse le tient  
 e obscure prison, non mort, mais fort de-  
 , luy ayant la paillarde Pandrague donné  
 r dormir. Il est là enchainé, et bien gar-  
 le la prison : d'où vous ne le tirerez que  
 'avez lié d'une corde ceste truie, moyen-  
 ez attrapé par les blandices de ceste pu-  
 : un doux parler, crache une telle pu-  
 nillite, aussi soudainement que feroit une  
 ne s'en donnent garde. — Je vous prie,  
 trez-moy le chemin par lequel je puisse  
 bonne piece : si elle me tronie, elle  
 r trompé un diable. Mais, je vous prie,  
 vostre barbe et par vostre teste, et s'il y  
 à porter le panier, veuillez-moy dire

ours enragez, et se barbouille entierement en sang. Vir-masse et Philoforme commencerent une grande mes-lée contre deux taureaux. Cingar ne faisoit que battre son espée avec des cailloux, pour tousjours en tirer du feu. Le Dragon l'assaut par derriere, le voulant em-pescher de donner plus telle clarté à ses compagnons. Cingar crie à l'aide : Mosquin le vient secourir, et, lai-sant là son espée, il se met sur le dos de ce serpent, et le serrant avec les mains par le col, se tenoit dessus luy comme s'il eust esté à cheval. Ce Dragon l'emporte : Falcquet, l'appercevant, vient à luy pour le secourir, et crie : « ô Mosquin, où est ce diable ? Ce diable de dra-gon t'emporte ? Descens, miserable, car j'ay peur de toy : saute vistement à bas. » Mosquin ne l'entend point, et ne faisoit que congner ce serpent entre les deux oreilles à grands coups de poing. Falcquet, courant legierement, se joint à Mosquin, et l'admoneste derechef de sauter à bas. Mosquin, voyant son amy près de soy, doublant et quadruplant ses forces, serre si fort le ventre de cette beste, qu'icelle fut contrainte s'estendre contre terre à faute d'haleine, Falcquet la prend par une oreille, le tirant de costé et d'autre ; Mosquin ne bouge de dessus luy, et avec coups de pied, et à coups de poing le congne à bon escient. Mais ce serpent se retire en soy, et ne fait compte de s'avancer : comme une vache qu'un bou-cher traîne, plus recule en arriere, qu'on ne la scau-roit faire aller devant, voyant de loing ses compaignes escorcher, et leurs membres pendans à des crochets en-sanglantez.

Cingar avoit fait à son espée plusieurs dents avec ses cailloux, tellement qu'elle ne sembloit plus une espée, mais une scie : si ne laissoit-il toutesfois de continuer ce fusil, et de donner un peu de clarté à ses compagnons. Le Dragon, se sentant desjà mort, se change en une au-tre forme ; et, chose merveilleuse, ce qui estoit n'aguere serpent se presente comme une belle jeune fille, et se

piels, prenoit sa mesure, et la chargeoit comme de melons, ce vieillard s'avance au-devant de son trotinant comme un pourceau, et grinçant les dents il n'en avoit plus gueres, eut bien voulu avoir en trois morceaux. Mais Cingar, le poussant en l'estomach, le jette par terre à la renverse, veut rompre ses hemorrhoides, et sortir par ses hernies, qui le tourmentoient, et ce pauvre fait la combreselle. Cependant ceste femme, une chienne enragée, se leve, et, comme un chat, s'agitant se jette sur le visage de Cingar, et, mordant les dents, luy arrachoit du poil de la barbe; mais il prit par les cheveux, et la tire par les fanges et villoux, comme on voit un larron trainé à la queue val. Beltrasse le poursuit : « Bourreau, disoit-il, haïeux-tu ainsi desmembrer ma fille ! Que mille caresses se puissent engendrer en ton ventre ! O ma Pandore ma beauté ! Ha, comme les pierres cassent ta tête ! Je ne puis t'en empêcher, je ne puis te défendre ! quel deuil et ennuy me presse maintenant ! Les épines deschiquent tes blanches joues ; les poches tes beaux yeux. Demeure, larron cornu, pendard. Ha ! misérable que je suis ! Ha ! je suis suis perdu, et je me voy sans secours : je suis voleur s'efforce de plus en plus : ce Diable ne m'a ! cruelles espines ! ha ! cruelles pierres, roules ainsi du sang d'une si belle femme ? » Pendant ce ainsi sa cholere, il est contraint de s'arrester, ne peut aller plus avant ; car son âge decrepit luy avoit le pas, et les gouttes luy avoient retiré les pieds. Il, sur tel fait, se presenter la personne d'un geant, lequel à l'improviste sortoit de l'obscur ombrage de la forest. Iceluy, oyant les miserables cris de douleur, ne sçavoit encor' ce que c'estoit. En tout le il n'y avoit *beste plus mordante, et plus rapace, et ressemblant à un asne*. Il ne cachoit aucune-



loing ses rayons, laquelle s'escrie : « Prenez derechef, ô Barons, ceste orde et sale putain ; car tout le monde est ruiné par une telle peste. » Lyron la reprend soudain par le collet, et la tient plus ferme que n'avoit fait Falquet : et lors arriva un barbaque de vieillard, qui en gravité ressembloit à Caton. Iceuluy, avec un joyeux regard, saluë tous ces compagnons ; puis leur commande de luy bailler ce livre magique. Iceille incontinent crie : « Ne donnez point mon livre, ô Falquet ? Ce meschant vieillard a envie de vous tromper. » Ce bonhomme, se tournant vers elle, luy dit : « O meschante sorciere, desjà le temps s'approche, auquel tu doibs rendre compte de tant d'ames qui se sont perdues en enfer pour l'amour de toy, et pour tes semblables, issus de la race des sorcieres ! Dis-moy, putain de Satan, dis-moy, concubine de Chiapin, dis-moy maintenant, qui es-tu ? Tu dis que tu es une des Nymphes de Pallas ; veu que tu es ceste vilaine truye Comasne de Milan, pour laquelle tant de gens vont et reviennent si souvent. Ha ! la vengeance divine a trop patienté de toy, qui maintenant doibs estre punie, et qui devrois desjà estre au fond de l'enfer ! Jette le livre, ô Falquet : jette maintenant ceste peste, et ceste charongne de tout le monde, et l'infection de l'air. » Falquet regarde Balde, lequel luy fait signe d'obeir à ce vieillard. Falquet jette à terre ce livre, et aussi-tost qu'il l'eust jetté, incontinent advint un grand bruit et tremblement de terre, accourans tous les diables, pour gripper et enlever ceste ribaude, laquelle miserable, en criant horriblement, fut entraînée en enfer, et, avec six mille autres putains, à chaque heure sert de viandes aux diables.

et ainsi emporté sur l'espaule de ce geant, poule par un renard, n'en sçeut rien, à ce du venin. Ce miserable avoit perdu pour tout, et Molocque s'estoit retenu en bon état, n'ayant rien de manger en trois coups sans qu'il avoit accoustumé d'avalier tous ceux qui étoient en la fosse de Pandrague, laquelle les luy avoit souvent en remplissoit son ventre, si bien qu'il dit, et en demeuroit encor' de reste pour les loups, mille chiens, et mille corbeaux.

Il ne pouvoit aucunement la saouler de sa viande, laquelle estoit présentée jour et nuict de sa viande, qui s'en lassoit bien, mais ne s'en saouler. Il étoit donc, pour lors, depesché, soit qu'il se fût de disner ou de souper à ce geant, si au mesme instant, le Centaure ne l'eust saouler. Le Centaure est moitié homme, et moitié cheval, et il étoit ignare, et le fort Tarrasse, qui furent vaincus par la padine Ancroye, suivant ce qu'en a escrit Beron, porte en main deux dards, et une targe de fer, et garnie d'une peau de Dragon; à son bras luy pend une massue de fer, d'où on le saouler. Quand iceluy veit Molocque, lequel

il désigne l'ouvrage intitulé *Antiquitates variae*, sous le nom de Berose, par Annius de Viterbe, et qui est au commencement du seizième siècle; c'est une œuvre aujourd'hui ne fait plus l'objet du moindre doute. Il y a de longs détails à cet égard dans la *Biographie universelle*, et Eusèbe Salverte (*Essai sur les noms propres*), en rendant la bonne foi d'Annius.

Les auteurs de l'antiquité ont porté le nom de Berose; l'un étoit un chaldéen qui paraît avoir vécu du temps d'Achab, un astronome, prêtre de Bélus et mentionné par

ailleurs que c'est par raillerie que notre poète a fait de Berose au sujet de l'histoire de la padine Ancroye de Charlemagne selon les romans de che-

il cognoissoit, passé long temps, et avoit combattu contre luy plusieurs fois : « Lasche cet Aigneau, ô loup, s'escrie-il, lasche ce poulet, vieil Renard ! Ce n'est pas une viande pour ton estomach, meschant renegat ! Hola ? à qui est-ce que je parle, poltron ? Ce soupper te sera vendu cher. » Et, en disant ces mots, il luy lança un de ses dards, lequel donna droit de la pointe dedans le flanc velu. Molocque fit un grand cri pour une telle playe, et, mettant Cingar à terre, s'enflambe de cholere, et s'everta combattre le Centaure avec ses armes accoustumées. Il jette du derrière une vilaine matiere enflammée; il ne se soucie point de cracher sa puante salive, parce qu'il sçavoit qu'il n'avoit pas grand' vertu contre le Centaure, lequel a un si meschant venin se munissoit le nez, le pour temples, le cœur, d'un certain oignement, dont il souvent esprouvé la vertu, et lequel luy avoit esté par Seraphe, tres-sçavant en la medecine, lequel tousjours à mettre par escrit les gestes des seigneurs Paladins. Le Centaure lance rudement son sec et le pousse d'une telle violence, qu'en volant que ce seroit la foudre et le tonnerre du Ciel. L'entre les deux espaulles. Ce geant tombe comme quand un païsan, entendu au labourage, ple en son champ un vieil poirier sec ne porte dommage à ses bledz. Avec la hache, il abat le bre, et, en l'abbattant, fait voler en l'air les luy enfin tombe par terre, et ne porte plus sance aux semences. Ainsi est-il de notre d'un vilain fumier : elle tombe morte à brant, jette par le derriere toute sa meschance, advient quand on a pris un clistere : et ordure, une goutte donna jusques à la taure.

Cingar n'estoit point encor' resveillé  
sommeil. Ce bon Centaure le print et l'achine de cheval, ayant premierement

ement terrasser Virgile, mais aussi Homere, et qu'iceux ne fussent pas dignes de luy torcher le derriere. Phœbus, songeant bien meurement à ceste affaire, donna enfin ceste responce : « Il y a divers metaux que j'ay accoustumé de distribuer aux uns et aux autres Poëtes. A l'un je donne de l'argent ; à l'autre, de l'estain ; à un autre, de l'or ; à cestuy-cy, du plomb, et à un autre, de la merde de fer. Nostre magazin est rempli de telles matieres, hormis que la boîte de l'or a esté du tout espuisée par Homere et par Virgile, et n'en est pas demeuré une miette, ayans ces poltrons et calomniateurs devoré tout, n'en ayant rien laissé à ceux qui devoient venir après eux. Si vous me mettez en avant Pontan, Sannazare, Fraccastor, Vida, ou Marulle<sup>4</sup>, croyez-moy, tout ce qu'ont escrit les nouveaux, ce n'est qu'Alchemie. Partant, ne mesprisez mon conseil, si vous voulez avoir honneur en vostre entreprinse. Allez-vous-en plustost aux souillons de cuisine, et trouvez les beaux et luisans Royaumes des Crespes et Beignets, où on a accoustumé de mener ordinairement une vie heureuse, et où est le vray Paradis des Oisons. Comme je sonne icy de ma lire, et que les Muses dansent autour de moy à la cadance d'icelle ; ainsi là Tiphis jouë de la Cornemuse entre les seurs, lesquelles avec de la paste et farine se font des moresques en abondance. Allez-vous-en là promptement, et ne retardez aucunement vostre chemin : il n'y a encore aucun qui excelle en cest art nouveau. La premiere palme et le premier honneur des Beignets et Maccarons attend Cipade.»

L'Ambassadeur, ayant bien compris ce conseil, et fourré en son cerveau, remercie Phœbus. Delà, outrepas-sant le destroit de Gibraltar, et fendant l'Ocean, cherche

<sup>4</sup> Il s'agit de Michel Tarchaniota, dit Marullus, poëte du quinzième siècle dont les *Hymni* et les *Epigrammata* furent souvent imprimés à cette époque. Quant aux autres écrivains nommés ensuite, Pontan, Sannazar, Fracastor, Vida, il sont trop connus pour que nous jugions utile de nous arrêter sur leur compte.

à gauche, à droict, requiert, demande de toutes parts ce qu'il avoit envie de trouver. Enfin, il arrive au pied de certaines montagnes, où les habitans lient les vignes avec des saucisses, et où les arbres partout portent pour leur fruit des tourtes et tartes. Il parle là au pere Tiphis, et à ses sœurs. Il luy fut donné fort bonne audience, et lors Cipade reçut une nouvelle recepte, par le moyen de laquelle elle peut acquerir quelque Poëte portetripe, auquel Virgile serviroit de lacquais, et Homere de pallefre-nier pour estriller sa mule. On eslit un jeune enfant, de la race et famille illustre de Folengne, estans le peuple et le Senat amassez pour faire ceste nomination. On le met au milieu, et est ordonné que Cipade l'entretiendra aux despens du public, et qu'aucun ne sera exempt de ceste taxe, parce que ce doit estre un profit public, attendu que c'est un honneur commun à tous d'ainsi nourrir un Poëte qui doit un jour chanter les hauts faits de Cipade. Lors tout soudain fut veu à tout le monde un grand miracle, et tel qu'on dit estre autrefois advenu à Platon, lequel fut nourri par un essein de mouches à miel, estant encore au berceau : ainsi, aussi tous les jours, un merle noir passoit le fleuve du Pau, portant en son bec la pasture à cest enfant, dont le nom de Merlin luy fut donné, et le dire commun fut longtemps en usage : *Le Merle traverse le Pau* pour nourrir Coccaie.

On le baille puis après à un sage et sçavant Maistre, et, estant devenu docte à composer en vers et en prose, il s'en alla avec plusieurs de ses compagnons à Boulongne, pour estudier et veoir que c'estoit des menteries de Peret Philosophastre, sur lesquelles il commença aussi-tost à se tordre le nez : et cuisoit et faisoit rostir ses saucisses avec les cartes de Pierre d'Espagne, et s'adonna du tout aux arts Maccaroniques, ausquels il estoit voué dès son berceau, et dédié pour estre leur gras Poëte. Pendant donc que Pomponasse Peret faisoit ses leçons, et qu'il renver-soit sans dessus dessous tous les gros livres d'Aristote,

ivé de la presence d'un tel compagnon, cent morts. Le Centaure donnoit bien lde; toutesfois il avoit dardé contre luy et sans aucun effect s'aydoit de sa masse; sustenoit d'un grand courage l'effort de le Leonard estoit là posé en terre, Balde n œil pleurant, tant de fois qu'il jettoit puis s'efforçoit contre le Centaure, et roit de cruelles estocades. Cingar là-des- , le voyant, jette du fond de la poitrine de et, la douceur du cœur le surmontant, il mais, comme la passion presse nos sens, er en terre comme demy mort, ne sen- e Centaure, pour un tel accident estrange, irreste, n'estimant, comme il estoit gene- el œuvre de blesser son ennemy cheu en sse ses yeux pleins de larmes au Ciel, et : de là haut, qui semblez n'avoir aucune suffise de nous avoir ravi nostre cœur, ite vertu, et le tresor de toutes bonnes et s! Voulez-vous aussi perdre ce vaillant is si cruels? Aimez-vous tant la cruauté?idez-vous? Que musez-vous tant? Ostez- e, et Falcquet aussi! Qui vous retient? Que ouvisse! » Puis, se tournant tout troublé e, luy dit : « Quelle reputation, ô Cen- loire te fera d'avoir tué un aigneau, qui l en douceur? » Le Centaure luy respond : ompes, mon amy : la coulpe n'est point a faut rejeter sur ceste ribaude Pandra- pourras sçavoir cela estre vray, à la fon- t'ayant porté pour te baigner en icelle, venin qui t'avoit empoisonné, j'ay trouvé mort, massacré cruellement, lequel pen- pprestois à le mettre en un tombeau, ce , ce nouveau Hector (si par telles forces

humaines je puis nommer sa puissance), s'est icy rencontré. » Cingar, restant, s'arreste un peu, et puis parle : « O Centaure ! quelle aventure m'a fait tomber entre vos mains ? » Alors Virmasse lui compta tout par ordre, et luy donna plus de cent baisers en la poitrine. « Ha ! soit fort ennuyeuse, ne désirant autre chose que d'estre séparée de ces miens ossemens, puisque nous sommes privés d'un tel amy. Ce vaillant personnage, que l'ennuy a jetté par terre, est Balde. Je sçay que tu as espruvé sa proësse, laquelle est cognene par les Poles, par toute la terre et par la mer profonde. Il n'est possible d'en trouver un semblable par tout le monde, je dis, semblable à courage et en sage gouvernement, et lequel je te rendray amy, frere, et compagnon fidelle. Mais cependant, j'ay prié, et ne m'estime point, pour cela, villain. » Le Centaure luy fait response : « Je feray tout ce que tu m'ordonneras : estime que ce que tu auras dit sera aussitôt fait. Cingar le prie de vouloir trouver incontinent Pandrague, et faire en sorte qu'elle n'eschappe. » Je te prie de la retenir, pendant que je vienray vers Balde, lequel, avec une voix basse, ayant iceluy apperceu Cingar, haussa sa voix, et dit : « O, jeune Leonard ! pour plus sans moy ! ô jeune Leonard, je suis content sans moy ! ô Leonard, je suis content sans moy ! ô Leonard, ta mort est cause de malheur ! ô Leonard ! les destins iniques et malheureux et miserable ! La mort, icelle non moins »

revenir. Se levant soudainement sur ses pieds, et  
 tenant son épée à deux mains, pensant le Centaure estre  
 de la part, tiroit de grands coups ; car la force et  
 la douleur luy faisoit perdre tout jugement,  
 ainsi son épée, comme feroit un paysan, qui  
 en sa fureur abattroit un vieil chesne, lequel par un  
 vent auroit résisté aux efforts du vent Borrée.  
 Le voyant ainsi transporté, croit qu'il aye l'es-  
 prit, et luy dit pour le consoler : « O Balde ! mon  
 cousin, estoit vassal de la mort ; aussi sommes-  
 nous, est cestuy-cy, et cestuy-là, un tiers, un quart,  
 et Philippes. Si les larmes luy peuvent rendre la  
 vie, des larmes abondamment, or sus, et ne  
 te fâche pas. Toutesfois tu n'ignores point, que  
 nul n'est au monde ne demeure vif, non plus que  
 le murmur de ceste eau, qui tombe en temps de  
 pluie, et ce qui estoit d'elle en moins de rien ne  
 reste. La poudre à canon allumée ne s'esvanouïst  
 point, que toutes choses créées courent à la mort.  
 Elle ne pardonne à personne ; icelle n'excepte per-  
 sonne, est si hardie, qu'elle n'a respect à aucunes  
 personnes. Elle condamne un chascun, indifferamment  
 Papes, Empereurs, Roys, grands Sei-  
 gneurs, artisans, souillons de cuisines, sergens et autres  
 gens de bien. La mort meine tout au marché, et fait sa  
 part de toutes sortes d'herbes, ne se repose point,  
 ne se lasse. Ne pleures point les morts, mon  
 cousin Balde, car, tesmoing Cocoue, ce sont des pleurs  
 en vain. Nous ne scaurions éviter ce passage. Nous  
 sommes obligés à la mort, et tout ce qui nous appar-  
 tient. La mort frappe d'un mesme pied les chasteaux des  
 Roys et les petites boutiques des pauvres. Nos ans en  
 ce monde ne sont perpetuels : nostre pays est estably là  
 en ciel. Les larmes, qui maintenant sortent de tes  
 yeux, ne peuvent estre agreables à Leonard. Ces souspirs,



poussez d'une poitrine gemissante, ne peut un cœur joyeux. Pleurer est chose féminin l'homme se monstre viril, fort et robuste la vie de Leonard, laquelle ne mourra jamais n'obscurcir la clarté de son vierge soleil, céleste et a tué la mort. Qu'il vous suffise ces raisons ! Le Centaure, Balde, mon amy ce jeune homme comme vous pensez, et ceste opinion. » A ces mots, Cingar adjoint comme tout ce faict s'estoit passé, luy de Pandrague n'estoit qu'une meschante ribaure homme de bien et bon amy.

Balde tenoit ses yeux ficeux en terre, c'esté une statuë de cuivre ou de marbre, qui mille ans sur un autel ou sur un pilier. de Cingar penetra les oreilles de Balde et une once de ses parolles ; et Balde par icell peu : mais toutesfois, les pleurs revenans il ne peut dissimuler sa douleur ; car q franc et loyal, auquel on ne voye les p imprimées ? Et la voix, qui de honte esto tenuë, sortit enfin dehors, et ainsi Bal dire : « O cœur, qui es fait la seule et mes cruels ennuis, et aussi de ces mie ques à ce que tout ce mien corps s'en cœur perdu, pleure, pleure, et que cesser de te plaindre ! Ne cherchons la mer, les dernières colonnes de la donc ? vivons-nous, ayans receu en mort ? Mon esperance, ma lumiere, ravies : pleure, pleure, ô cœur, et ne cesse de pleurer ! O malheure sert de vivre, puisque la mort me soulagement de nostre vie ? O Le honneur et repos, ne me resp Balde ; je suis ce tien ; je suis ce

loulours, le Phlegethon des peines, le fleuve et pleurs! Ha, Dieux! quel personnage vous avez tre! Ha, quel, ô Destin, vous avez tué! Ha, douleur! ha, quel ennuy! » Et là-dessus Balde, ce roit mis contre son estomac la pointe de son s Cingar, le prenant par les deux espauls, luy udain l'espée d'entre les mains, et cependant ibe par terre, luy venant au visage une sou- our pasle, ressemblant à la mort : mais, s'en- son esprit print quelque repos.

---

## LIVRE DIX-HUITIÈME.

le Balde, abreuvé de la douce liqueur endor- s'estoit retiré là à part, où son bel astre clair l'avoit tiré, s'estant joint au beau Juppiter et ie Venus, et l'avoit posé au jardin secret de la In ce lieu il apprint, entre autres choses, com- un travail inutile de s'attacher et appuyer à ie branlante, qui est à dire, de fonder son espé- choses caducques et transitoires. Pendant qu'il i endormi, il avoit sa teste au giron de Cingar heane, l'un veillant, l'autre dormant. Cepen- taure, ayant bonne volonté d'exposer sa vie à rils pour l'amour de Cingar, chemine douce- plus quoyement qu'il peut, pas à pas, vers la e Pandrague, de peur qu'elle entende sa venuë, s'enfuit pour éviter la mort qu'on luy prepa- se du decez de Leonard. Comme nous voyons un chat alonger tout le corps, et se traîner

laissant son baston, esperant avec icelle rompre les cloches d'Enfer. « Il y a icy, dit Balde, abondance de toutes sortes d'armes : quelle pusilanimité vous tient à present, ou quelle reverence vous empestre, que ne preniez de ces bonnes armes ? » Alors tous les compagnons, se desarmans de leurs armes, vestent de ces belles armes, et mettent à dos ces cuirasses, qui estoient enrichies d'or et de pierreries : puis, prennent et enlissent en leurs bras des escus, boucliers, targes et rondaches, et ne demandent plus qu'à se mesler vistement avec les diables. Boccal ne pouvoit trouver aucunes armes selon sa fantaisie : il remue tout, il cherche par tout et ne prend rien de ce qu'il trouve. Enfin il avise une chose qui luy pleut. C'estoit la Dague de Margut, autrefois chantée par Louys<sup>1</sup>. Elle estoit posée en un coin, sans fourreau, et paroissoit par l'or qu'on pouvoit remarquer par entre la rouille. Il la prend de bonne affection, la baise, et la met à sa ceinture. Il blasme tous ses compagnons, et les appelle porte-faix, n'ayans aucun esprit, ny aucune raison, ne pouvans cheminer ainsi chargez, ayans sur leur dos de grosses charges de fer, et voulans user leurs espaulles comme facquins sous tels fardeaux. Balde l'oyant : « O Boccal, dit-il, pourquoy ne te munis-tu d'armes ? Regarde combien en voilà encore ? » Il respond : « Nature ne m'a point creé fer ; je suis chair de chair, et ainsi demoreray en ma chair. — Pourquoy, luy dit Balde, portes-tu donc la Dague de Margut ? — Je croy, respond Boccal, que toute ceste compagne s'emploiera à pescher de bonnes anguilles au fleuve de Phlegeton, et de grosses et grasses grenouilles : si tu as faute là, pauvre homme, de vivres, que mangeras-tu ? En quelle façon penserois-tu escorcher ces anguilles et ces grenouilles ? Et, pour ce, ceste dague nous servira, qui sçaura bien les despouiller de leur belle robbe. Il y a là des chaudrons pleins d'huile boül-

<sup>1</sup> Il s'agit de Louis Pulci, dont nous avons déjà signalé le poëme sur Margute.

te, ainsi que nous ont dit Barillete et frere Robert en r predications. Qui nous empeschera de fricasser là ; genouilles et de faire rostir nos anguilles ? »

Cependant que ces compagnons se donnoient ainsi du isir, soudain Balde se lance en l'air, et, estant dis- s et gaillard, desgaine son espée, commence à es- mer, et autour de soy combat les vents à grands ps, sans leur faire mal. Cingar à l'instant oste son es- e de son costé, et, la tenant en main, se tient abbaissé tout courbé sous sa rondache qu'il portoit sur son bras uche : « Que braves-tu ? dit-il. Tu t'en repentiras pos- sible. J'estime peu les braveries d'un rufien. Garde, de- euvre. » Et, en ce disant, il donna trois coups d'un iet : il s'avance pour donner une taillade ; soudain e une estocade, puis un revers. Balde pare l'un et l'au- e, et ne s'esbranle aucunement : il rit, et tourne autour i Cingar, sans faire contenance de tirer aucun coup, et end garde seulement si Cingar avance un pied : ce ie s'il fait, il l'arrestera, comme il advint. Car Cingar lvançant un pied, soudain Balde y met le sien dessus, i Cingar ne faut de tomber, et donner du cul en terre; ir, pensant retirer son pied de dessous celui de Balde our tirer un revers, il ne peut sitost, estant retenu plus rme qu'il ne pensoit, et Balde l'vant son pied prompte- ment, l'autre, tirant encore à soy pour ravoir son pied, mba soudain à la renverse : dont tous se prinrent fort à ire. Cingar se releve, et, regardant ses compagnons, 'escrie à eux : « Or sus, freres, tost, que faites-vous là ? rrestez ! mettez l'espée au poing, et tous ensemble bargeons sur Balde. » Alors tous, tirans incontinent leurs spées, assaillirent Balde. L'un le prent à costé, l'autre evant, un autre derriere. Mais le fuseau d'une femme uand elle file, ou une toupie, ou la meule d'un moulin, ie tourne point si viste que faisoit Balde, tantost çà, tan- ost là : il chassoit avec son espée ces mouches, et leur onna à tous une atteinte, sans qu'il en peut recevoir

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

vers : lequel se monstre avoir esté nourrisson de Phœbus et de Zoroastes, et lequel embellist la renommée des anciens Barons. Je l'ay cy devant nommé, et le nomme-ay souvent, comme estant grand vaticinateur de plusieurs choses à venir, et ministre du Demon. Cingar ne doute plus et congnoist déjà apertement la mort de Leonard, en donne toute la coulpe à ceste putain, sçachant bien les mœurs et les arts de telles mal-heureuses. « Ha ! Dieu, s'escrie-il, Leonard est-il mort ! La meschante Fortune l'a-t-elle ainsi emporté ? Ha ! Balde mourra d'ennui et de cholere, pour l'amour de luy ? Ha ! moy, miserable, que feray-je ? Où me retireray-je ? O ! malheureux compagnons, qui avons esté agitez par tant de malheurs, Leonard est-il mort ? A-t-il d'aventure servi de pasture aux bestes cruelles ? Ne le pouvons-nous voir au moins mort ? Balde ; Monsieur ! il detenu en obscure prison ? Je ne voy point Balde ; Monsieur ! Les astres donnent-ils si grand' force à ces quin est loing. Les destins sont-ils si propices et favorables meschantes ? Les destins sont-ils si propices et favorables à ces chiennes ? Je ne te pardonne point, villaine, non ; je suis delibéré de m'exposer à tous perils ; je n'omettime la mort un rave. »

Après telles plaintes, Cingar prend ceste espée, se met en la forest la plus espaisse, et où estoit le repaire des lievres et autres bestes. De pas en pas, il resve, ne faisant que songer à Leonard, et, le cherchant par tout, il entr'oü de loing un terrible bruit au dedans de ceste forest : la terre en tremble. Cingar, n'ayant plus aucune peur soy, et desirant mourir, tire droit la part d'où il oyait ce bruit, et espere trouver là ceste ribaude. Mais il aperçoit approchant de là que c'estoient deux Barons qui combattoient l'un contre l'autre à outrance. L'un estoit Balde enragé de cholere, lequel, ayant rencontré le Centaure, qui emportoit Leonard, pensoit qu'iceluy en estoit le meurtrier, et pour cela mauioit son espée avec une merveilleuse force, ayant resolu de tuer le Centaure, puis se faire mourir soy-mesme sur le corps de Leonard.

s : chascun se donnoit du plaisir de Cingar et de cal ; car tous deux estoient en l'art de bouffonnerie si grands maistres que Bufamalque, Nele et Symon. racomptotent les uns aux autres mille folies, lesquelles r faisoient trouver plus court le chemin qui estoit bien g. Balde, portant au haut de son habillement de teste t escarboucle, chassoit par la lueur d'iceluy les obscures tenebres.

Ils avoient desjà cheminé par plusieurs mils, quand ils entendirent derriere eux un nouveau bruict. Balde s'arresta : aussi font tous les autres et tiennent leurs oreilles attentives à ce bruit. Ils entendent ces mots : « Demeure, Balde, va, retourne ! » ainsi que nous oyons, quand un grand nombre de halebardiens et gentilshommes accompagnent le Roy, faisans arrester le peuple d'un costé et d'autre, disans : « Place, place, serrez-vous ! » On oyoit par-là des voix approcher de Balde et de ses compagnons, non pas venans au devant d'eux, mais les suivans. « Je m'esmeue fort, dit Balde, d'où vient ce nouveau bruit ! Designez vos espées et tenez le rondache au bras ? » Puis, il fait separer des deux costez du chemin. En ce faisant, il font place à ceste troupe invisible, tenans la pointe de leurs espées tenduë vers le chemin, prestes à la percer s'ils vouloyent passer outre, comme quand il faut qu'un terrible Suisse ou Lansquenet passe les picques. Voicy fin arriver une foule de personnes nullement rangez sur une enseigne, mais se poussant à la Françoisse pesle pesle. Ces gens, icy cheminans ainsi à la foule, ne sont point sur genestz, ni sur courtaults, ni sur roussins : mais, le diray-je ? Qui le croira ? Pour leurs montures, ils chevauchent des bancs, des escabelles, la naye du four, des sazes, et bluteaux, des pots, des coquilles, des toupies, des chaires, des quaiesses, des paniers, des corbeilles, des tabourets, des seilles, des balais, et tels autres meubles. Ils vont par le chemin contre les pierres un merveilleux bruit, tirant après eux des tables, des ais, des coffres, et

autres telles choses. Ils passent ainsi, sans parler, entre ces compagnons. Cingar le premier ne se peut plus tenir de rire; puis dit : « Quels gens sont cecy ? Hola ! hola, Où allez-vous ? Qui vous haste ainsi ? Parlez à nous ? » Mais personne ne luy respond, et toujours passent. Tous les compagnons se prennent aussi à rire ; ils prennent toutesfois bien garde à eux, se tenans prests à jouer des cousteaux, si d'avanture on vouloit faire quelque effort contre eux. Falcquet dit : « Voicy une longue suite : je croy que c'est la tiritanteine des sorciers. Il est aujourd'huy jeudi et font le triomphe de Juppiter; ils s'en vont veoir Demogorgon : toutesfois ce n'est pas asseurance; demande-leur, Boccal ? — Non feray, respond Boccal. Demande-leur toy-mesme; souventes fois il arrive du mal à ceux qui veulent tenter la fortune : quand un mastin dort, ne le faut resveiller <sup>1</sup>. » Le dernier qui passoit de ceste troupe, postoit tant qu'il pouvoit sur une maigre cavalle, à sçavoir sur le dos d'un grand et gros tonneau. Cestuy-cy, passant entre ces espées nues, toucha le nez de Cingar du bout du doigt : chose merveilleuse incontinent apparut ; car le nez de Cingar commença à s'enfler comme quand on souffle dedans une vessie de pourceau, et descendoit desjà jusques sur le menton et sembloit le nez d'un Alembic, avec lequel les Apoticquaires distillent leurs eaux. Cingar est bien estonné, et ne sçait plus parler. Il pense que ce soit quelque chose qui luy fasse ombre; le voulant reculer avec la main, et y touchant, aussitost ce nez pend jusques à bas. « O miserable que je suis, s'ecrie-t-il, quelle queue ! Quel boyau est cecy ? D'où m'est venu un si grand nez en si peu de temps ? Voyez-vous, compagnons, d'où vient ceste longueur de nez ? De quel pays m'est venu ce maistre-nez ? Devien-

<sup>1</sup> C'est le proverbe italien. En français on substitue un chat au matin, et ceci rappelle un singulier adage du seizième siècle : « Il est esveillé comme un chat qu'on chastre. »

ray-je à la fin tout nez, croissant ainsi cestuy-cy à veuë 'œil ? Ha ! pour l'amour de Dieu, ha ! ne permettez point, mes freres, qu'il faille que je me trouve chargé 'un si pesant nez. » Balde ne se peut tenir de s'attrister à l'ennuy de son compagnon : « Ne crains point, dit-il, à pleures point ? Nous l'osterons, et luy rendrons sa premiere forme. » Boccal luy dit : « Tu ne sçais, fol que tu es, la commodité qui t'en viendra ; je te porte envie d'un il present de nez qu'on t'a faict : ne pourras-tu pas, esant tout debout, flairer les melons au cul, et tu n'auras lus que faire de te baisser contrebas ? » Cingar fut encor contrainct de rire, et dit : « Patience, tu me tireras main-mant comme un beufle par le nez : mais, parce qu'il a esjà trente pieds de long, et qu'il m'empesche de cheminer se broüillant par entre mes jambes, je le veux enortiller à l'entour de mon col, et m'en faire trois tours comme une belle chaine d'or. » Il le met ainsi autour de son col : mais, parce que par la continuelle humeur il croisoit tousjours, il l'incommodoit fort pour la pesanteur, et se le pouvoit plus porter sur ses espaules sans aide. Falcuet, ayant compassion de son amy, incontinent destourne le nez d'autour le col de Cingar, et le charge sur son espaule, chascun des compagnons prenant ceste fatigue l'un près l'autre.

Cependant le pere Seraphe vient de loing amenant avec soy deux jeunes garçons. L'un estoit mulet engendré d'un pere Grec et d'une mere Calabroise : pensez, je vous prie, quelle meslange, quelle sausse et quelle sardedade ce pouvoit estre : il estoit trompeur, pippeur, larcion, voleur, pendard, meschant. Quoy plus ? il estoit Albanois : puis-je dire pis ? Mais, parce que usance Albanoise est d'escarmoucher et esbourrer la meslée, et puis se retirer à quartier après avoir donné l'alarme, on l'appelloit Resveilleguerre. Seraphe se servoit d'une telle espee d'homme et meit à effet nouvelles entreprinses pour l'amour de luy. L'autre estoit jeune, et Narcisse ne fut



ces vers : lequel se monstre avoir esté nourrisson de Phibus et de Zoroastes, et lequel embellist la renommée d'anciens Barons. Je l'ay cy devant nommé, et le nommeray souvent, comme estant grand vaticinateur de plusieurs choses à venir, et ministre du Demon. Cingar ne desplus et congnoist desjà apertement la mort de Leonard en donne toute la coulpe à ceste putain, sçachant bien les mœurs et les arts de telles mal-heureuses. « Ha ! Dieu s'escrie-il, Leonard est-il mort ! La meschante Fortune l'a-t-elle ainsi emporté ? Ha ! Balde mourra d'ennui et cholere, pour l'amour de luy ? Ha ! moy, miserable, que feray-je ? Où me retireray-je ? O ! malheureux compagnon qui avons esté agitez par tant de malheurs, Leonard est mort ? A-t-il d'aventure servi de pasture aux bestes cruelles ? Ne le pouvons-nous voir au moins mort ? Falcquet est-il detenu en obscure prison ? Je ne voy point Balde ; Moquin est loing. Les astres donnent-ils si grand' force à ces meschantes ? Les destins sont-ils si propices et favorables à ces chiennes ? Je ne te pardonne point, villaine, non ; je suis deliberé de m'exposer à tous perils ; jeitime la mort un rave. »

Après telles plaintes, Cingar prend ceste espée, et en la forest la plus espaisse, et où estoit le repaire lievres et autres bestes. De pas en pas, il resve, ne que songer à Leonard, et, le cherchant par tout, il de loing un terrible bruit au dedans de ceste forterre en tremble. Cingar, n'ayant plus aucune soy, et desirant mourir, tire droit la part d'où ce bruit, et espere trouver là ceste ribaude. Mais perçoit approchant de là que c'estoient deux B combattoient l'un contre l'autre à outrance. Le Balde enragé de cholere, lequel, ayant rencontré, qui emportoit Leonard, pensoit qu'iceluy le meurtrier, et pour cela manioit son espée merveilleuse force, ayant resolu de tuer le C puis se faire mourir soy-mesme sur le corps d'

par terre, et luy fait rompre le genoüil. Hippolyte dit : « Que nous sert d'avoir icy une lumiere, veu qu'il y a autre chose qui nous oste la vertu de veoir ? Je suis icy, ô Balde, congné à coups de poing, et neantmoins je ne voy rien du tout, mais jé sens seulement les coups : je croy que tu penses que je suis fol. » Entrant en colere, pendant que Rubin le cognoit, il escrime des poings çà et là, ne faisant que frapper le vent, et des pieds et des dents se defendoit, ne scachant contre qui. Fracasse manie ses jambes tantost haussant l'une, tantost haussant l'autre, sentant qu'on les luy picquoit asprement ; et sembloit un païsan, lequel, ayant les jambes nues en esté, ne peut fournir à chasser les mousches de dessus icelles et defendre sa peau. Seraphe avoit osté le nez de Cingar de dessus les espauls de Falcquet et le menoit comme un aveugle. Cingar crie : « On me meine par le nez comme un beufle et ne sçay qui est celuy qui ainsi me conduit, ny où il me meine. O quelle chose est cecy ? Bien fols sont ceux qui telles choses cherchent ! » Mosquin, le voulant secourir, reçoit un grand coup au costé, et, voulant s'en venger, estend la main comme pour bailler un soufflet si rudement qu'il eust bien pensé avoir fait tomber, avec iceluy, trois dents de la bouche de tels esprits invisibles, mais il fut payé de mesme et reçeut son salaire ; car, de la colere et force qu'il y alloit, il donna si asprement sur une pierre, qu'il fut contraint soudain, pour la douleur, de souffler sur ses doigts, comme faict celuy qui se haste de manger sa soupe encor' trop chaude. Gilbert saute deçà, saute delà, ainsi qu'il se sent picqué de costé et d'autre. Philoforme n'en reçoit pas moins, et, pendant qu'il sent d'estranges coups, il se tourne de toutes parts. Enfin, après qu'ils se furent donné tels passe-temps, l'un et l'autre, par le commandement de Seraphe, oste de sa bouche sa pierre, et aussi-tost furent veus d'un chacun. Or, pensez s'ils rioient et s'ils ne se resjouissent pas ensemblement ? Ils recognoissent Seraphe, et

baissé le long d'un buisson ou d'une muraille, pour attrapper un petit oyseau, qu'il auroit long temps aguetté, se joüant et voltigeant sur des basses branches; ainsi le Centaure s'avance peu à peu par ceste forest, et trouve (ô la grande adventure!) ceste ribaude dormant, dormant, dis-je, auprès de son jaloux Beltrasse. Il l'empogne soudainement et l'emporte avec une mesme soudaineté, que feroit un loup quand il n'est chargé que d'une oye. Mais, parce qu'icelle portoit toujours un livre enveloppé de quelque linges de Molocque, le Centaure, qui sçavoit bien ce qu'il cherchoit sur elle, remuant sans dessus dessous tous ses habillemens. Enfin il le trouve caché entre ses cuisses, et, luy ostant de là, icelle se prend à crier et enrager plus belle. Virmasse, avec un bouchon d'herbe, luy ba le gosier, afin qu'elle ne peult plus crier, craignant qu'elle ne se desespere, il laisse tomber ses braves, il appelle tous les diables à son ayde. Elle s'estime perdue; elle n'attend plus que le feu. Beltrasse luy tigne le visage, il s'arrache la barbe. Cingar oit et peu à peu il pose la teste de Balde sur l'herbe tant de son giron. Il se leve, tire son espée et s'enfuit autour de soy. Il attend, pour voir l'occasion de faire bruit. Voicy le Centaure qui arrive vers luy, sur son dos Pandrague, comme feroit un espadon encaillé entre ses ongles, ou comme un renard enroulé autour d'une poulle. Cingar va doucement au-devant de luy, signe d'approcher sans faire bruit, de peur de luy. Balde. Mais Pandrague s'escrime, et se tourne vers Cingar, luy faisant par force ouvrir la bouche avec un gros baston bien lié, en sorte qu'elle ne pouvoit plus crier. Ils la despoüillent aussi d'un balay, comme on accoustre ordinairement les tains. Pour faire cet office, il n'y avoit qu'un bourreau, si d'aventure ne se fût

» Se levant soudainement sur ses pieds, et  
pée à deux mains, pensant le Centaure estre  
sent, tiroit de grands coups ; car la force et  
la douleur luy faisoit perdre tout jugement,  
et son espée, comme feroit un paysan, qui  
l'ée abattroit un vieil chesne, lequel par un  
neuroit resisté aux efforts du vent Borrée.  
voyant ainsi transporté, croit qu'il aye l'es-  
prit luy dit pour le consoler : « O Balde ! mon  
seigneur estoit vassal de la mort ; aussi sommes-  
tu cestuy-cy, et cestuy-là, un tiers, un quart,  
et plus. Si les larmes luy peuvent rendre la  
vie, les larmes abondamment, or sus, et ne  
te gâtons. Toutesfois tu n'ignores point que  
rien n'est au monde ne demeure vif, non plus que  
le murmur de ceste eau, qui tombe en temps de  
incontinent se void, incontinent en tombant  
et ce qui estoit d'elle en moins de rien ne  
reste. La poudre à canon allumée ne s'esvanoïist  
que toutes choses créées courent à la mort.  
N'importe à personne ; icelle n'excepte per-  
sonne si hardie, qu'elle n'a respect à aucunes  
elles. Elle condamne un chascun, indifferemment  
n'importe Papes, Empereurs, Roys, grands Sei-  
gneurs, souillons de cuisines, sergens et autres  
et plus. La mort meine tout au marché, et fait sa  
route de toutes sortes d'herbes, ne se repose point,  
elle ne se lasse. Ne pleures point les morts, mon  
seigneur, car, tesmoing Cocone, ce sont des pleurs  
inutiles. Nous ne scaurions éviter ce passage. Nous  
irons tous à la mort, et tout ce qui nous appar-  
tient frappe d'un mesme pied les chasteaux des  
petites bouticques des pauvres. Nos ans en  
ce monde sont perpetuels : nostre pays est estably là  
et ne change point. Les larmes, qui maintenant sortent de tes  
yeux, ne peuvent estre agreables à Leonard. Ces souspirs,

poussez d'une poitrine gemissante, ne peuvent plaire à un cœur joyeux. Pleurer est chose féminine : il faut que l'homme se monstre viril, fort et robuste. La mort est la vie de Leonard, laquelle ne mourra jamais : lequel, pour n'obscurcir la clarté de son vierge soleil, a reçu la vie céleste et a tué la mort. Qu'il vous suffise maintenant de ces raisons ! Le Centaure, Balde, mon amy, n'a point tué ce jeune homme comme vous pensez, et avez tort pour ceste opinion. » A ces mots, Cingar adjousta tout du long comme tout ce faict s'estoit passé, luy declarant comme Pandrague n'estoit qu'une meschante ribaude et le Centaure homme de bien et bon amy.

Balde tenoit ses yeux fichez en terre, comme s'il eust esté une statuë de cuivre ou de marbre, qui est et seroit mille ans sur un autel ou sur un pilier. Le beau parler de Cingar penetra les oreilles de Balde et ne perdit pas une once de ses parolles ; et Balde par icelles s'appaisa un peu : mais toutesfois, les pleurs revenans soudainement, il ne peut dissimuler sa douleur ; car qui est le vinge franc et loyal, auquel on ne voye les pensées du cœur imprimées ? Et la voix, qui de honte estoit auparavant retenuë, sortit enfin dehors, et ainsi Balde commença à dire : « O cœur, qui es fait la seule et entiere veine de mes cruels ennuis, et aussi de ces miennes larmes, jusques à ce que tout ce mien corps s'en aille en pleurs ! ô cœur perdu, pleure, pleure, et que jamais ne puisses cesser de te plaindre ! Ne cherchons plus les confins de la mer, les dernières colonnes de la terre : vivons-nous donc ? vivons-nous, ayans reçu en vain la playe de la mort ? Mon esperance, ma lumiere, ma gloire, m'ont esté ravies : pleure, pleure, ô cœur, et que l'interieur de toy ne cesse de pleurer ! O malheureux compagnons, que sert de vivre, puisque la mort meschante a emporté le soulagement de nostre vie ? O Leonard, qui estois mon honneur et repos, ne me responds-tu point ? Je suis Balde ; je suis ce tien ; je suis ce pauvre miserable coffre

« Voulez-vous que je le vous die trois fois, asnes, pour-eaux, gens pleins de poux ? » Balde endure tout et prend plaisir à ce vieillard, l'estimant eomme revenu en enfance. Mais Fracasse ne pouvoit plus retenir en l'estomach sa cholere, et secouant sa teste et parlant haut : « Es-tu point Dieu ? dit-il : ou, si les dieux cornus font sur demeure en ces cavernes et lieux tenebreux, tu lois estre plustost Archidiabie et la charongne d'Enfer ? » Le vieillard, parlant un peu plus doucement, dit lors : « La divine Gelfore m'a donné le Royaume de ce fleuve et a mis ceste eau soubs ma puissance pour tout jamais : on l'appelle Nil et se rend en la mer par sept bouches ou canaux, et sa source est incogneue à Aristote, à Platon et à tous les maistres és arts, combien qu'ils ayent rempli leurs gros livres d'infinies barbotilleries, pensans en donner la cognoissance : mais, vous autres, avec un esprit malin et mauvais cœur, avez trouvé son origine qui est incogneue à ceux de lassus, et avec vos pieds mortels avez souillé ces bords et rivages des dieux. Ceste belle compagnie de deesses me sert et Gelfore m'a fait le haut Dieu de ce fleuve, laquelle s'est establi au fond de la mer de grands Royaumes, et a distribué à ses barons et vassaux, des fleuves, des estangs, des lacs, des fontaines et des ruisseaux ; et, entre le nombre des dieux, je suis nommé Rousseau. Partant, comme Dieu et plein de la deïté des dieux, je commande, j'excommunie, je jure, sur peine d'encourir mon indignation, ma disgrace, et sur peine de la hart, qu'on m'oste ces bouchers, ces chercutiers ! Nettoyez-moy de ces villains icy ! A qui est-ce que je le dis ? Sus, viste, allez, meschans ! » Balde luy dit : « Tu es peut-estre Dieu de quelque latrine emmerdée. Si toutesfois, comme tu causes, tu te puis asseurer soubs ta deïté, garentis-toy, et tes putains, de ta ruine. » En ce disant et se baissant, soudain prend une pierre, avec laquelle il donne droit sur la teste du Crocodile et luy fait faire le plongeon en l'eau. Le Rousseau est con-

« tilement ! Il n'est point seant de pleurer ce qui nous  
 « doit resjoûir. La plus belle palme qu'on peut acquérir  
 « en combattant, est de se surmonter soy-mesme. Ceste  
 « putain s'est estudiée de violer ma pudicité, et eust fait  
 « sa volonté de moy, nonobstant mon contredict, si la grace  
 « de Dieu ne m'eust esté soudain envoyée, moyennant la  
 « quelle elle eust plustost aplani les hautes montagnes,  
 « que de me souiller, tant peu que c'eust esté, par son  
 « lubrique attouchement. Il n'y a rien plus villain que de  
 « se mesler parmi les putains. » Ayant ainsi parlé à son  
 il m'est advis qu'il m'a prins par la main, et qu'il m'a  
 emporté par tout le ciel, et par tous les cabinets d'or  
 luy, et m'a fait veoir des choses, lesquelles je pour  
 reciter si j'avois cent langues et une voix d'acier.  
 dernieres parolles, lesquelles enfin il m'a dites, en  
 telles : « Cherche ton pere ! il ne demeure pas  
 « d'icy : lequel tu enterreras avec moy en un mesme  
 « beau. » Soyons donc, mes freres, et avec une bon  
 corde, servons ensemble d'une tour contre les e  
 Fortune, lesquels ceste bande d'amis pourra  
 Par terre, par mer, et par les abyssmes, nous  
 siter les cavernes des diables noirs. Mais, av  
 que nous allions prendre les sages advis de  
 m'a mis en ce monde. Il fault chercher mon  
 chons-le donc, combien qu'il ne nous appare  
 signal pour le pouvoir trouver. » Cingar, a  
 joyeuse, respond soudain à cela : « Je pens  
 amy, avoir trouvé ton pere : suivez-moy  
 mine, marchant devant tous les autres, et pe  
 à travers les buissons de la forest, et pe  
 à la petite loge, en laquelle estoit seul  
 mite, vers lequel Cingar vouloit amene  
 il conjecturoit estre cet homme, et le  
 avoit conseillé à Balde de chercher. I  
 Aussi-tost se leve de son siege ceste  
 et ressembloit à saint Paul, l'her

si emporté sur l'espaule de ce geant, le par un renard, n'en sçeut rien, à venin. Ce miserable avoit perdu pour et Molocque s'estoit retenu en bon et bien de manger en trois coups sa voit accoustumé d'avaler tous ceux . fosse de Pandrague, laquelle les luy vent en remplissoit son ventre, si bien et en demeuroid encor' de reste pour s, mille chiens, et mille corbeaux. pouvoit aucunement la saouler de sa le estoit présentée jour et nuict de- i s'en lassoit bien, mais ne s'en saou- estoit donc, pour lors, depesché, soit disner ou de souper à ce geant, si sme instant, le Centaure ne l'eust se- est moitié homme, et moitié cheval, e, et le fort Tarrasse, qui furent vain- Ancroye, suivant ce qu'en a escrit Be- en main deux dards, et une targe garnie d'une peau de Dragon ; à son vend une massuë de fer, d'où on le Quand iceluy veit Molocque, lequel

gner l'ouvrage intitulé *Antiquitates variez*, nom de Berose, par Annius de Viterbe, et commencement du seizième siècle ; c'est une l'hui ne fait plus l'objet du moindre doute. ngs détails à cet égard dans la *Biographie* usèbe Salverte (*Essai sur les noms propres*, la bonne foi d'Annius.

ntiquité ont porté le nom de Berose ; l'un éen qui paraît avoir vécu du temps d'A- tronome, prêtre de Bélus et mentionné par

irs que c'est par raillerie que notre poète erose au sujet de l'histoire de la paladine de Charlemagne selon les romans de che-



il cognoissoit, passé long temps, et avoit combattu contre luy plusieurs fois : « Lasche cet Aigneau, ô loup, s'escrie-il, lasche ce poulet, vieil Renard ! Ce n'est pas une viande pour ton estomach, meschant renegat ! Hola ? à qui est-ce que je parle, poltron ? Ce soupper te sera vendu cher. » Et, en disant ces mots, il luy lança un de ses dards, lequel donna droit de la pointe dedans le flanc velu. Molocque feit un grand cri pour une telle playe, et, mettant Cingar à terre, s'enflambe de cholere, et s'evertue contre le Centaure avec ses armes accoustumées. Il jette du derriere une vilaine matiere enflambée; il ne se soucie point de cracher sa puante salive, parce qu'il sçavoit qu'icelle n'avoit pas grand' vertu contre le Centaure, lequel contre un si meschant venin se munissoit le nez, le poulx, les temples, le cœur, d'un certain oignement, dont il avoit souvent esprouvé la vertu, et lequel luy avoit esté donné par Seraphe, tres-sçavant en la medecine, lequel travaille tousjours à mettre par escrit les gestes des Chevaliers Paladins. Le Centaure lance rudement son second dard, et le pousse d'une telle violence, qu'en volant on diroit que ce seroit la foudre et le tonnerre du Ciel. Le coup fut entre les deux espaules. Ce geant tombe mourant, comme quand un païsan, entendu au labourage, contemple en son champ un vieil poirier sec ne portant plus que dommage à ses bledz. Avec la hache, il assaut cet arbre, et, en l'abbattant, fait voler en l'air les copeaux. Le luy enfin tombe par terre, et ne porte plus aucune nuisance aux semences. Ainsi est-il de notre heste conceüe d'un vilain fumier : elle tombe morte à bas, et, en mourant, jette par le derriere toute sa meschanceté, comme il advient quand on a pris un clistere : et de ceste vilaine ordure, une goutte donna jusques à la barbe du Centaure.

Cingar n'estoit point encor' resveillé de son profond sommeil. Ce bon Centaure le print et le meit sur son *eschine* de cheval, ayant premierement ramassé ses dards;

mbien qu'elle soit tourmentée et agitée par les vents, travers laquelle le Soleil lance ses rayons et penetre ste humidité, comme on veoid une chandelle allumée travers un verre : et par là ce nouveau monde paroist, une nouvelle façon de vivre d'autres gens. Tous les mpagnons s'esmerveillent de veoir cecy, et Fracasse escrie : « Ha ! diable, auras-tu tant de puissance que i puisses ainsi muer et changer les dispositions naturelles ? Assiez-tu en ceste sorte le fond de la mer en art, et par ta puissance les eaux se maintiennent-elles a haut sans pesanteur, comme si elles estoyent d'air ? » on, non, que faisons-nous ? Nous tardons trop ! » Boccal aspond : « Tu as raison, mon gros bedon ; mais nostre me ne porte plus que manger. — J'ay faim ! » dit Cingar. loscquin dit : « Comme un aveugle, je ne voy rien. » Le centaure dit : « Ma pance gronde de faim là dedans. » : Mangeons l'asne ! » respond Fracasse. Aussi-tost dit, ussi-tost fait. Il le prend par les pieds, et, luy tirant le ol, l'estrange, comme fait la chambriere une poule. ingar commence à l'escorcher par les jambes. Boccal, vec sa dague de Margut, luy fend la poitrine et luy tire lu ventre les trippes, les rongnons, le foie et toute la ressure. Balde, avec un caillou, fait sortir, de son espée l'acier, des bluettes et scintilles de feu, lesquelles Hippolyte reçoit sur de la paille menue, qu'il ajance : et Lyron, soufflant doucement, fait flamber ceste paille et allume le feu. Philoforme apporte de l'eau dedans leurs heaumes et casques, et aussi Gilbert, et lavent ensemble les pieces et quartiers de l'asne, lequel enfin ils mangent, partie rosty, partie bouilly. S'estant ainsi repeus, ils s'acheminent vers le palais, Ils n'avoient gueres cheminez, qu'ils rencontrerent un vieillard boiteux et une pelerine avec luy, ayant un visage joyeux. Eux deux tenoient chascun en main un bourdon et un chapeau en teste : et à leurs bourdons pendoient un petit escrit, contenant le malheur qui leur avoit causé de vouër leur

ces vers : lequel se monstre avoir esté nourrisson de Phœbus et de Zoroastes, et lequel embellist la renommée des anciens Barons. Je l'ay cy devant nommé, et le nommeray souvent, comme estant grand vaticinateur de plusieurs choses à venir, et ministre du Demon. Cingar ne doute plus et congnoist desjà apertement la mort de Leonard, en donne toute la coulpe à ceste putain, sçachant bien les mœurs et les arts de telles mal-heureuses. « Ha ! Dieu, s'escrie-il, Leonard est-il mort ! La meschante Fortune l'a-t-elle ainsi emporté ? Ha ! Balde mourra d'ennui et de cholere, pour l'amour de luy ? Ha ! moy, miserable, que feray-je ? Où me retireray-je ? O ! malheureux compagnon qui avons esté agitez par tant de malheurs, Leonard est-il mort ? A-t-il d'aventure servi de pasture aux bestes cruelles ? Ne le pouvons-nous voir au moins mort ? Falcquet est-il detenu en obscure prison ? Je ne voy point Balde ; Monquin est loing. Les astres donnent-ils si grand' force à ces meschantes ? Les destins sont-ils si propices et favorables à ces chiennes ? Je ne te pardonne point, villaine, non ; je suis delibéré de m'exposer à tous perils ; je n' time la mort un rave. »

Après telles plaintes, Cingar prend ceste espée, se en la forest la plus espaisse, et où estoit le repaire lievres et autres bestes. De pas en pas, il resve, ne se que songer à Leonard, et, le cherchant par tout, il se de loing un terrible bruit au dedans de ceste fore terre en tremble. Cingar, n'ayant plus aucune pr soy, et desirant mourir, tire droit la part d'où i ce bruit, et espere trouver là ceste ribaude. Mai perçoit approchant de là que c'estoient deux Bar combattoient l'un contre l'autre à outrance. L' Balde enragé de cholere, lequel, ayant rencontré taure, qui emportoit Leonard, pensoit qu'iceluy le meurtrier, et pour cela manioit son espée merveilleuse force, ayant resolu de tuer le Cer puis se faire mourir soy-mesme sur le corps de

us trompez vous-mesme, mon amy : l'homme se  
 ompe, qui pense Paradis estre plein de delices, d'alle-  
 esses et de joyeux passe-temps. Il y a cinquante ans,  
 e, moy, tenant hostellerie, je servois d'hostelier à Rome  
 estois si cogneu à toute la ville, que ma renommée et  
 on nom y demeurera à perpetuité, et m'ont les Peres  
 noré d'une statue, comme on a accoustumé de faire à  
 ux qui sont dignes d'un renom, d'un honneur et d'un  
 au triomphe. Ce ne te seroit pas une petite vertu d'ac-  
 erir une loüange par des choses que tu penserois estre  
 reables aux Rois, aux Papes, à ceux qui portent mi-  
 s et bonnets rouges. Partant, j'ay trouvé que tout  
 stre soing et estude ne doit estre qu'envers trois arts  
 mestiers; à sçavoir l'art de cocquinerie, de bouffon-  
 rie et de ruffiennerie. Par les merites de tels mestiers,  
 y souvent gagné de bons presens par Messieurs les  
 rteurs de rochets, et ay receu d'eux beaucoup de plai-  
 s : par telle pratique, ayant la cognoissance des gestes,  
 s prouesses, des actions, des vertus, des merites et du  
 urs de la vie de si grands personnages, je puis seul  
 adre bon compte de tout cecy à tout le monde et en  
 lever le secret. S'il faut adjouster foy aux saincts Pro-  
 etes, croiez à Pasquin, sage et advisé Prophete. Tout  
 qu'il dit est aussi vray que le *Credo*, qu'on chante en  
 glise. Estant devenu tout decrepit, l'heure de ma  
 rt s'approchoit, et toute la ville de Rome s'attristoit  
 t pour moy. Elle supplia le Saint Pere de me vouloir  
 voyer au ciel, et me charger de forces bulles et briefs.  
 e pape aussi-tost assembla le College, pour l'amour de  
 y. Là, après un long discours sur ce que, par la perte  
 in tel Citoyen, il arriveroit un grand dommage aux  
 nes courtisans et aux courtisanes, on me donne enfin  
 ste indulgence, que je peusse tenir hostellerie devant la  
 rte du ciel, afin que quand les Prelats de l'Eglise, bien  
 as, bien refaits, viendroient au Royaume de Paradis  
 r leurs mules, je fusse prest à les recevoir en ma

tilement ! Il n'est point seant de pleurer ce qui nous  
doit resjoir. La plus belle palme qu'on peut acquerir  
en combattant, est de se surmonter soy-mesme. Ceste  
putain s'est estudiée de violer ma pudicité, et eust fait  
sa volonté de moy, nonobstant mon contredict, si la grace  
de Dieu ne m'eust esté soudain envoyée, moyennant la-  
quelle elle eust plustost aplani les hautes montagnes,  
que de me soifiller, tant que c'eust esté, par son  
labrique attouchement. Il n'y a rien plus villain que de  
se mesler parmy les putains. Ayant ainsi parlé à moy,  
il m'est advis qu'il m'a prins par la main, et qu'il m'a  
emporté par tout le ciel, et par tous les cabinets d'ice-  
luy, et m'a fait veoir des choses, lesquelles je pourro  
reciter si j'avois cent langues et une voix d'acier. I  
dernieres parolles, lesquelles enfin il m'a dites, ont  
telles : « Cherche ton pere ! il ne demeure pas l  
« d'icy : lequel tu enterreras avec moy en un mesme  
« beau. » Soyons donc, mes freres, et avec une bonne  
corde, servons ensemble d'une tour contre les effo  
Fortune, lesquels ceste bande d'amis pourra se  
Par terre, par mer, et par les abyssmes, nous ir  
siter les cavernes des diables noirs. Mais, avant  
que nous allions prendre les sages advis de ce  
m'a mis en ce monde. Il fault chercher mon per  
chons-le donc, combien qu'il ne nous apparois  
signal pour le pouvoir trouver. » Cingar, avec  
joyeuse, respond soudain à cela : « Je pense, F  
amy, avoir trouvé ton pere : suivez-moy ! »  
mine, marchant devant tous les autres, et parvi  
à la petite loge, en laquelle estoit seul ce  
mite, vers lequel Cingar vouloit amener Ba  
il conjecturoit estre cet homme, et le pere  
avoit conseillé à Balde de chercher. Ils es  
Aussi-tost se leve de son siege ceste gra  
quel ressembloit à saint Paul, l'hermite

au bien à saint Macaire. Il embrasse fort tendre-  
 alde, et les larmes coulent abondamment de ses  
 l fut un long temps sans pouvoir parler ; Cingar,  
 t, et tous les autres ne se peuvent tenir de pleu-  
 rans devant eux un acte si pitoyable. On ne doute  
 e ce ne soit là le pere, et icy le fils. Ces deux, se  
 ainsi embrassez, eussent attendri les pierres, et  
 s seulement les cœurs bien affectionnez d'aucuns  
 s. Le pere, enfin, s'efforçant de parler, s'assied,  
 sseoir Balde, et tous les autres, et puis leur dit :  
 e les ames sont contrefaites en ce monde ! ô com-  
 hommes sont de peu de valeur ! Ha, comme notre  
 maine est souillée par nous ! Ne sommes-nous  
 is chiens, à cause de l'envie qui nous maistrise ?  
 semblons-nous pas aux pourceaux, par la graisse  
 siveté nous fournit ? La tromperie ne nous fait-elle  
 sembler les renards ? Mordans autrui, n'imitons-  
 us la cholere des ours ? Ne sommes-nous pas loups  
 gloutonnerie, et rage de manger, qui nous ac-  
 me ? Quelle difference y a-t-il entre nous et les  
 perbes et orgueilleux ? La luxure nous fait sem-  
 aux cinges et aux chats. Il n'y a personne qui  
 a les vestiges du chemin droit : chascun suit à  
 entre sa seule volonté. O ! que ceux ont bon nez  
 monde, qui sçavent fuir les choses vaines et peris-  
 et qui conduisent bien leur entendement, delivrez  
 plus de ce monde ! Je sçay, quant à moy, ce que  
 nous rayonne, ce que la terre nous verdoye, ce  
 mer nous ameine, ce que l'enfer nous cache. Vous  
 ez point ces cheveux gris, ni ces longs poils de  
 blanche estre en moy sans cause. J'ay essayé le  
 le chaud : le martel que m'a donné en teste mon  
 m'a rendu plus sage et advisé. J'ay esté autrefois  
 la grand' gloire des François, Guy, sorti de la  
 Renaut de Montauban. La France me servira de  
 n, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, l'Hongrie,

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

en quelles batailles, en quels tournois j'ay esté reclus  
 par tout le monde, victorieux, et le premier de tous  
 Italiens ont congneu, comme aussi ont faict les fous  
 Grecs, les asnes de Mores, les chiens de Turcs,  
 prudence de Capitaine a esté autrefois en moy.  
 force j'ay fait paroistre par mes armes, et quels  
 les stratagemmes et ruses dont j'ay usé en gu  
 diray-je davantage? En somme, il y a eu tant  
 en moy, que la fille du Roy de France, aussie  
 m'a veu, aussi soudain s'est esprise de m  
 prins pour mary. Mais il vaut mieux laisser l  
 silence. Il suffit d'alleguer ce peu, pour en  
 gnoistre le surplus. Cette fureur de rage,  
 munement on appelle Amour, qui reduit  
 sages et advisez, et dispose haut et bas  
 toutes choses, traite, manie et remue le  
 il luy plaist, nous a de magnifiques ral  
 taux, estre du nombre de paysans, et  
 aux poux : et ainsi nostre gloire et org  
 poltrons et faitneants. Par là, on p  
 c'est de l'homme; c'est une giroüette  
 posé au plus petit vent. L'homme  
 d'un feu, est une neige au soleil, et  
 à la chaleur, et non pas, comme il  
 Roy, un Pape, ou l'un de ceux q  
 surplus ou rochet sur leur robb  
 passé ma miserable vie gaillarde  
 ment, je ne voulus pas mener av  
 et lasse du chemin; aussi, n'eus  
 plein de belles et vertueuses  
 logis, comme en un port seur  
 querir par force ou par am  
 ou bien perdre la vie, je fus  
 cellent Seraphe, vray prop  
 enfant, avec tout bon au  
 elle joye m'apporta c

enflammé d'amour paternel. Mais la fermeté de  
 ce monde est inconstante et fragile; après la  
 mort, bien souvent on boit de l'arsenic. Voicy Sera-  
 phim d'une voix fascheuse m'annonce ma femme  
 morte. Ha! quelles injures et reproches ne fey-je  
 ciel! O mort! disois-je, ô mort, couratiere du  
 postillon de Satan, plus viste qu'aucune autre  
 qui maintenant me semble estre plus longue  
 que l'espace! que tardes-tu! Qu'avec ta faulx ne me  
 donnes-tu un revers, ou que ne me donnes-tu une corde,  
 pour tout desesperé je m'estrange? Ayant donc  
 vu ma femme, je m'en allois çà et là, comme un  
 orphelin, passant ma vie à travers mille tra-  
 versails. Mais la bonté divine, ayant pitié de la dou-  
 leur que je portois pour toy, Balde, orphelin, et pour  
 ta vie, fait que mon desir se changea en mieux. Je  
 voy que ce monde n'estoit qu'une cage de plu-  
 ms; et que la plus grande vertu estoit de sçavoir  
 mourir; et puis me retiray en ce lieu, où vous m'a-  
 vez élevé seul, mon fils, fuyant toutes compagnies des  
 hommes: je me nourris de racines, d'herbes, et de pure  
 nourriture, les pleurs, les veilles, m'ont fait perdre  
 la vue, dis je, du corps, mais non les yeux de  
 l'antimoine on voit les choses terriennes, plus  
 tendement penetrer les astres. Seraphe m'a en-  
 seigné des secrets de prophetiser, lesquels on n'apprend  
 que par jeunes, par longues prieres et par veilles, et  
 par la mort et descouvre tout ce qui est du monde  
 par les yeux de tels personnages. Ayant receu de  
 Dieu un don, j'ay tousjours eu devant mes yeux tous  
 les secrets et ay congneu, mon fils, tous tes ennuis. La  
 mort t'a retenu en sa prison un long temps.  
 Contre la violence des vents, tu as pasté sur la mer de gran-  
 des ondes, après lesquelles les corsaires t'ont fait la  
 mort; enfin, tu es venu aborder au séjour de ton  
 père, vous estonnez point de veoir icy de mocqueries



soient des mortiers de bronze ; car c'estoit-là l'Apotiquaierie. Il entre plus avant et, revisitant tout, il s'estonne d'y veoir une infinité de vieilles, assemblées ensemble, lesquelles enseignent une infinité aussi d'hommes, ou plutost sorciers, à mille choses meschantes. Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols, des Allemans, des riches, des pauvres, des laïcs, des moines, des prestres, des dames, des nonnes, et, en somme, de toutes sortes de gens. Iceux sollicitent et procurent secretement diverses choses, et font, selon ce qu'on leur apprend, des onguents, des ciroènes, des pastes, des linimens, des emplastres, des pillules, des confections, des sirots. Ils ouvrent et referment, tournent, remuent mille boëtes, mille pots, flacons de triacle, barils et bouteilles. Les uns pesent l'eau avec balances, les autres pilent et concassent herbes et drogues, avec les pilons dedans les mortiers, comme du taxe, du cambrossen, des squilles, de l'aconit, de la ciguë. Autres emplissent des vaisseaux d'estain de electuaires noirs. composez la nuit, à la clarté de la cinquiesme Lune, avec de la salive de crapaut, de la chair de pendu, du poulmon d'un asne, de la peau d'une grenouille verte, de la sanie de la matrice, de soulfhre tiré de l'argent vif, des corps morts par mort violente, de la sueur d'un loup enragé, de la gresse de vipere, du fiel d'une puppu et du lait d'une ceraste. Davantage, ils meslent les choses sacrées avec les prophanes, et se servent de chandelles faites de la cire du cierge Paschal, du cresseme, du sel du baptême, autres telles choses que de mauvais Prestres donnent à ces poltrons. Je pourrois bien d'aventure descrire comme ils font telles compositions ; mais je me defie que, pensant reprendre les fautes d'autrui, je deviendrois precepteur et instructeur d'icelles, tellement qu'on m'estimerait digne de la mitre d'un Thomiste, et me donneroit-on en main la queue d'un asne en guise d'une bride, recevant telles choses pour un si grand labeur. Car, pour

ug-temps, auquel ont esté infuz d'en haut la prophetie, et divination approuvée, aumis le soin de la renommée des Paladins, eux prests à combattre pour luy, comme rompre la lance, pour ce qui est de droit oland est mort, Ajax, Tristan et autres, y-dessus dit avoir esté vrais Chevaliers. maintenant je seray couvert d'un habillepoint de bois, et m'en iray soubs terre, adonnant ce monde. Et parce que j'estois ron, et champion de Seraphe, ceste œuvre balde. Qu'il te soit permis, ô Balde, de des de telles ribaudes sorcieres! Il n'y a danto, qui est l'entiere et vraye Sibille de el ne se pourra monstrier à toy, jusques à a sois allé de ce monde au ciel : icy tu le seras fait, entre les corps et simulachres champion de raison, de justice, de foy, de la Table Ronde : tu descouvriras avec ton aumes des sorcieres, mieux que six mille maistres du Palais avec leurs cent mas-, prens courage, et ne crains point d'ex- : à tous perils : fourres-toy par feu, par vers les armes, pour l'amour de la vertu. que je puis te dire, pour l'heure presente, ces de ce foible corps me defaillir, et, en 'en vois au ciel : adieu, mon fils! » Achevant e levant les mains jointes, il demeura de- ne statuë, et son ame s'envola en l'air. et pour lors, et neantmoins une si grande uë autour de ce corps, aucun d'entr'eux it une nuict sans nuict. Tous furent bien egardoient Balde en visage, lequel, reve- soy, profera ce peu de parolles : « O Pere 'au moins j'eusse peu vous dire pendant dernieres parolles! » Et, ayant ce dit, se

Balde les suit, pour l'envie qu'il a de veoir tout. Il s'y voit un autre lieu, long de trois cens brasses, large de deux cens, autant spatieux qu'aucun autre, qui se puisse trouver. Là, les uns sont enseigner, les autres enseignent autant de sorciers qu'il y a de graine au sable de la mer, autant que la forest de Bacane jette de feuilles, et autant que la seche et sterile Pouille engendre des mouches noires. Là sont de vieilles édentées, vieilles guenippes, vieilles chassieuses, lesquelles Gelfore a instituées pour estre maistresses d'escole, et des premieres du Sema. Icelles, à la façon des Pedagogues, savent fort bien dispenser leur science, donnant les preceptes de sorcellerie, et pour operer avec onguens, et faire de telles bonnes œuvres, comme d'esmouvoir les tonnerres du ciel, faire tomber la tempeste sur les bleds et sur les vignes, attirer la Lune çà bas, et faire retrograder les estoilles, remonter les fleuves contremont, et de la mer faire retourner les fontaines à leur premiere source; comme il faut changer les corps en diverses formes, muer les hommes en loups, en ours, en chiens, et se tourner soy-mesme en chat, en chouette, en hibou, chantans la nuit sur les couvertures pour tristes augures; et comme les Prestres peuvent abuser par fascinations leurs commeres, et les meschans Moines chevaucher sur les diablesses de mules. Balde oit d'un costé et d'autre plusieurs preceptes de sorcellerie, et, regardant de près pour veoir s'il en recognoistroit quelque-une, il advise la femme de Cingar, et Berthe servir de maistresses d'escole à des petites filles: dont, tout estonné, ne se peut quasi tenir de tirer son espée. Mais, considerant qu'il y voyoit aussi plusieurs Madames, femmes de nobles personnes, et autres, sortans de dessous de grands chappiers, vrayes montures de Satan, se prostituer aux diables, il appaisa sa colere, se teut et se tint encore ainsi invisible, se confortant en soy-mesme; et se resout de prendre un jour telles bonnes pieces sur le fait, voyant clairement que celles que nous

ut armé, lequel, après s'estre assis, fait as-  
sauter les autres Barons chacun en son siege. Guy es-  
t assis, et tous ces guerriers à ses environs; ils  
sont tous vestus de cuirasses, et devoient en-  
treprendre plusieurs affaires. Balde se tient de bout,  
sans aucunement le pied : s'il estoit estonné,  
il ne peut penser, voyant son pere vivant et armé,  
de ne point de laisser mort entre ses compagnons,  
dit de Hermite. Il contemple tout autour les  
braves vaillans Capitaines et Chevaliers, qui estoient  
de toute vaillantise et de fidelité, lesquels or-  
mes armes blanches de la seule vertu, et faisoient  
de semblances pour servir de miroüer à Balde :  
celui qui est encore plein de vie est fait  
mort par pas en effect, mais par imagination de la  
mort quand Hector, ou Thesée, ou Ferrand  
vivoient encore en chair humaine, ils guer-  
rent vaillamment avec leur corps vif, et n'adven-  
tent des entreprises sans raison, et cependant leur  
representation estoit assise, comme Prince, et  
entre les simulachres et images des Cheva-  
liers, lesquels combattent seulement pour l'é-  
viter le tort. Jusques à present avoit ainsi  
la representation de Guy : maintenant qu'il a fini  
d'accompli tous ses travaux, il faut qu'il des-  
cende du haut siege et se mette au rang des autres ;  
ce nouveau champion de droicture et équité  
selon qu'il sera choisi par l'avis et chois des  
seigneurs, ce conte de ballotter dépend seulement de  
celui de Seraphe, lequel leur en propose un, et  
attend la principauté du consentement de toutes  
les ames, et tout ce qu'il trouve bon est ap-  
prouvé.

Il est entré en ce lieu, ne sçachant rien de tou-  
tes choses de faire, y estant conduit par Seraphe in-  
Il contemple attentivement cestui-cy, puis

pagne et le bal de la torche. La magicienne Gelfore fournit de toutes ces choses pour une telle volupté, étant assise au haut de la salle dedans une chaire dorée.

Pendant que Balde contemploit cecy, il voit qu'on amaine, avec une grande rumeur, Boccal enchaîné, en le traînant, et auquel les gueux et la villaine canaille donnoient de grands coups de pied et de poing. Tout le peuple y accouroit pour veoir ce que c'estoit, et pour tourmenter ce pauvre homme; on le pousse, et de pieds et de poings, devant le trône de la Roine. Il crie, recrie, et demande souvent pardon, et jure la foi qu'il doit à Dieu n'avoir rien fait. Gelfore, enflée de colere, demande la cause de sa prinse. On luy respond que ce meschant goulu estoit clandestinement entré en la cuisine pour desrober, et qu'il avoit jà fait son petit paquet de fromage et de beurre, et qu'il avoit estrillé, avec un baston, deux marmitons d'icelle, n'estant enrôlé au nombre des serviteurs domestiques de la Cour de la Roine, ni tirant ce villain bourreau aucun salaire de sa Majesté : et y avoit davantage, c'estoit qu'il ne vouloit dire de quel quartier il estoit venu. Gelfore, tournant le visage avec une façon desdaigneuse, et toussissant un bon coup, et jettant un crachat hors de son estomach, parla en ceste sorte : « Hors d'icy sus ! hors, menez au loin ce maroufle ! Sus, vite ! Que tardez-vous ? Ce mastin me deplaît. O baddaubs que vous estes, combien a esté grande vostre indiscretion d'avoir amené devant moy une telle charongne : allez viste, et changez sa villaine figure ! » Aussi-tost, à ce commandement, ce pauvre malotru est emmené hors de là, et toute la troupe suit après, criant contre luy. On luy donne plus de coups que n'en porteroit un asne paresseux. Balde se contient bien à force, et avoit mis la main sur son espée deux, trois et quatre fois : toutesfois il a patience pour veoir la fin, desirant avoir cognoissance certaine de plusieurs choses. Enfin, on oint Boccal de je ne sçay quel onguent : aussi-tost ses oreilles croissent

ir mis en blanc Rome Dame de toutes. Après cestui-cy, Pompée tient son devant allégué, et alleguera tousjours ue les Romains n'ont tourné la pointe entre eux-mesmes pour son occasion pour la seule ambition de Cesar. ute s'y veoyent, accusans de mesme la de Cesar, qui renversa le Senat, et lesse luy donnerent vingt-trois coups de tan reluist, Lancelot flambe, lesquels leur sort pour avoir eu faute en leurs escrivants habiles, qui, comme ils ment leurs lances et espées, iceux r leurs plumes en composant de beaux lantises et actes genereux, espuisans, nt leurs escritaires d'encre. O que nous roses, si Renaut et Rolant eussent renle Charlemagne, un Plutarque, un Tite-lceux toutesfois ne laissent à se monscoutenance haulte, ayans les espauuverts de longs pennaches d'autruche. Ferrand de Gonzague, et Roger d'Est, t vaillans Chevaliers, lesquels l'Afrique s soubz la bonne conduite de Charles. s Sordelle, le plus notable personnage Godiens, les admirables prouesses dus partout.

present en ce lieu Balde, le vieil, le entre en iceluy : il prend Balde, et ut siege, et Guy se met au-dessous de voyant ainsi assis entre ces honorables ien qu'il cogneut que ce n'estoient vifs, mais seulement des ombres, il se parler à eux, et harangua devant eux, s'accusant de n'estre digne d'un tel t qu'il eut mis fin à sa harangue, ce

asne, le chassoit devant soy avec un baston pointu, disant : « Arri, arri, rosse, pru, pru, arrête. » Et, estant ainsi devenu muletier, il fait tant qu'il met l'asne hors du cloistre. Ceste beste de Boccal ne sçait qui le guidoit par derriere, ne peut encore comprendre qui est le musnier qui le touche. Il tourne souvent la teste, pensant en apprendre quelque chose ; il voit bien l'esguillon, mais non pas le bouvier. Estant un peu esloignez, Balde oste sa pierre de sa bouche, par le moyen de laquelle il avoit esté çà et là invisible, et monstre sa face à son cher asne, lequel, encore qu'il fut couvert d'une peau grise, reconnoissant Balde incontinent, en eslevant ses jambes de devant, se dresse comme fait un tel animal voulant saillir une jument, pour rompre son pucelage ; et, avec ses jambes, comme si ce fussent ses bras, se jette sur le col de Balde, et, avec la discretion telle qu'elle peut estre en un asne, presente son muffle baveux à la bouche de Balde pour la baiser. Balde ne se peut tenir de rire à bon escient, sentant un si grand fardeau sur ses espaules ; toutesfois, comme il estoit plus courtois qu'aucun autre, et qui ne sentoit aucune incommodité pour sa courtoisie, et s'accommodoit à un chascun, tant il estoit doux, gentil et gracieux ; il endure les embrassemens et les sales baisers de Boccal, et pleura par trois fois son malheur, puis il lui demande nouvelles de ses compagnons, s'il en sçavoit quelque chose. Mais iceluy avec sa bouche d'asne ne fait qu'asnonner : Balde ne peut entendre son langage asinin.

Boccal ne pouvant, ny de la langue, ny de ses mains, rien exprimer, par le mouvement de ses grandes oreilles donnoit au moins quelque intelligence à Balde, à ce qu'il eust à le suivre la part où il iroit. Ce que fait Balde ; et non loing de là se presente devant eux derechef ceste fille, laquelle nous avons cy-devant dit avoir esté en la compagnie de celuy qui se disoit Pasquin. Icelle avoit pour lors lié avec une corde six animaux : un toreau, un sanglier, un linx, un singe, un renard et un cheval, et

monde de tel. De peur donc qu'un jour  
 s'ast avec quelques affaires melancoli-  
 ne devant les compagnons Beltrasse  
 , lequel trembloit et chyoit des estou-  
 agister. Car ce grossier d'entendement  
 accorder le cas avec le nombre. Boc-  
 rement, et puis le fait monter à che-  
 e cheval, et Beltrasse le chevauteur.  
 oups de fouët qu'il luy donnoit ne fus-  
 in, il luy avoit retroussé tout le der-  
 ntant en ceste sorte devant la compa-  
 s sans rire à bon escient. Bocal, puis  
 alant Beltrasse, *Poëta quæ pars?* »  
 : « *Amen.* — Ha ! dit Bocal, si je  
 tu me respondrois bien. » En ce disant,  
 lon : « Ce n'est pas *Amen*, dit-il, mais  
 , *prout, chemine, vieille rosse.* » Ce  
 semblant, disoit : « Pardonnez-moy, Ma-  
 as la Grammaire. » Bocal redouble.  
 re; aussi feirent tous les autres, et se  
 l'herbe, cependant que Bocal conti-  
 en donna plus de cent sur le quadran  
 iserable; et estant ainsi bien escorché,  
 commandement de Balde, et s'enfuit  
 qu'on ouist plus nouvelles de luy.  
 drague, estant sa meschante vie assez  
 , on ne la detache pas ainsi; mais est  
 tement. Falquet, avec ses armes en la  
 garde, pendant que les autres compa-

s, composée par un ardent calviniste et im-  
 titulée *Chanson nouvelle contenant la forme et*  
*asse sur le chant de Hari, Hari l'anne, Hari*  
 é insérée par M. Leroux de Lincy dans son  
*toriques français*, deuxième série, p. 266, et  
*dans les Anciennes poésies françaises*. Paris,



prestiges et fascinations, et que, reprenans leurs vraies formes, ils se representent à leur naturel, et se montrent tels qu'ils sont à la verité. Cingar, en moins de rien, se descharge de la figure de singe; Fracasse quitte sa forme de bœuf; Lyron n'est plus linx; le sanglier devient Hippolyte; le Centaure, qui estoit tout cheval, en perd la moitié; Falcquet reprend sa forme humaine, en se despoüillant de celle de renard; Boccal se trouve devestu de sa peau grise d'asne. Ils changerent tous le poil; mais quant aux coustumes, je ne sçay.

Or, parce que la chandelle est bruslée jusques au bout, et que la lampe vuide d'huile a consommé toute sa meche, j'en ay assez dit jusques icy; à demain le demeurant.

---

## LIVRE VINGT-QUATRIEME.

**G**ELFORE avoit entendu le grand meurtre qui avoit esté fait des siens, et en avoit veu une partie de ses propres yeux : dont elle estoit fort estonnée; et, se voulant informer plus à plein d'où estoit procedée ceste desconvenüe, ceste vieille arriva vers elle, estant encor toute nuë, laquelle s'estoit eschappée des pattes de Balde, comme une vieille renarde que les paisans auroient poursuivie plus de six cens pas, crians après elle : « Au renard, prenez, arrestez, courez, devant, à vous, icy, là, de là! » laquelle ainsi mal menée fuit la queue levée, fientant de rage de peur villaines ordures, et pense avoir beaucoup fait pour elle de pouvoir remporter sa peau entiere : elle s'escole, tirant la langue dehors un pied de long. Ainsi estoit de ceste vieille, de toutes les vieilles la vraie ordure, la

e vivre long-temps, auquel ont esté infuz d'en haut  
 crets de la prophetie, et divination approuvée, au-  
 a esté commis le soin de la renommée des Paladins,  
 l aussi iceux prests à combattre pour luy, comme  
 raison de rompre la lance, pour ce qui est de droict  
 équité. Roland est mort, Ajax, Tristan et autres,  
 els j'ay cy-dessus dit avoir esté vrais Chevaliers.  
 , aussi, maintenant je seray couvert d'un habille-  
 et pourpoint de bois, et m'en iray sous terre,  
 nt et abandonnant ce monde. Et parce que j'estois  
 errier Baron, et champion de Seraphe, ceste œuvre  
 urera à Balde. Qu'il te soit permis, ô Balde, de de-  
 r le pays de telles ribaudes sorcieres! Il n'y a  
 e seule Manto, qui est l'entiere et vraye Sibille de  
 he, lequel ne se pourra monstrier à toy, jusques à  
 e je m'en sois allé de ce monde au ciel : icy tu le  
 s, icy tu seras fait, entre les corps et simulachres  
 arons, le champion de raison, de justice, de foy, de  
 trie, et de la Table Ronde : tu decouvras avec ton  
 les Royaumes des sorcieres, mieux que six mille  
 siteurs et maistres du Palais avec leurs cent mas-  
 Sus donc, prens courage, et ne crains point d'ex-  
 ta teste à tous perils : fourres-toy par feu, par  
 et à travers les armes, pour l'amour de la vertu.  
 tout ce que je puis te dire, pour l'heure presente,  
 nt les forces de ce foible corps me defaillir, et, en  
 ant, je m'en vois au ciel : adieu, mon fils! » Achievant  
 mots, et se levant les mains jointes, il demeura de-  
 comme une statuë, et son ame s'envola en l'air.  
 estoit nuict pour lors, et neantmoins une si grande  
 re fut veüe autour de ce corps, aucun d'entr'eux  
 ue c'estoit une nuict sans nuict. Tous furent bien  
 nez, et regardoient Balde en visage, lequel, reve-  
 un peu à soy, profera ce peu de parolles : « O Pere  
 ainct! qu'au moins j'eusse peu vous dire pendant  
 e vie ces dernieres parolles! » Et, ayant ce dit, se

pouse, ny plus magnifique que ceste-cy. Quatre beaux roussins blancs couverts de drap d'or tiroient son coche. Icelle tenoit en main un sceptre, et avoit sur ses cheveux une couronne d'or. Cent estaffiers, et cent autres de ses domesticques, ayant chacun l'espée au costé, marchent devant elle, et après elle suit une autre grande troupe de ses gens, tous parfumez de musc et de civette. Iceux se disent Courtisans, bien attifez et bien polis; les meurs et façons de faire desquels si vous vouliez mesurer avec l'œil de raison, vous ne les jugeriez pas estre hommes, mais les diriez estre putains. Le vray Courtisan estoit au temps passé, quand ce bon Roy Artus tenoit sa Cour et sa Table ronde. On sçait quels ont esté Tristan, Lancelot, Galvanes<sup>1</sup>, et toute ceste honorable bande, qui remplissoit la famille, le palais du Roy et de la belle Genevre<sup>2</sup>. Alors Amour portoit sur le dos la cuirasse, et avec coups d'espée acquerroit de l'honneur, auquel la sueur de son corps et la poudre servoyent de musc, d'ambre et de storax de Levant. Alors la face courtisanesque estoit apte pour appaiser et amollir le cœur d'une rigoureuse dame la voyant lavée de la suer, qui procedoit de la charge et pesanteur de leur salade et heaume, et hallée de l'ardeur du Soleil et couverte de poussiere. Mais maintenant, ô Dieu, et en ce temps, on ne voit que des parfums en telle gens, et diverses senteurs, les cheveux bien peignez sous leurs

<sup>1</sup> Gauvain, neveu d'Arthur, joue un rôle important dans les épopées chevaleresques de la Table ronde. Un ancien poëme anglais, dont il est le héros (*Sir Gawayne*), a été publié en 1839 à Londres avec une introduction et des notes par le savant conservateur des manuscrits du Musée britannique, Frédéric Madden. On connaît aussi un poëme allemand du quatorzième siècle, conservé en manuscrit à la bibliothèque de la ville de Leipzig, et dont on vante la naïveté et la gaieté. Quant à Tristan et à Lancelot, ils sont trop connus pour que nous ayons besoin d'en parler ici.

<sup>2</sup> Cette épouse du roi Artus ne le rendit pas heureux en ménage; ses galanteries sont l'objet de maint récit dans les épopées chevaleresques de la Table ronde.

riné, lequel, après s'estre assis, fait as-  
 res Barons chacun en son siege. Guy es-  
 tous ces guerriers à ses environs; ils  
 s vestus de cuirasses, et devoient en-  
 lusieurs affaires. Balde se tient de bout,  
 cunement le pied : s'il estoit estonné,  
 enser, voyant son pere vivant et armé,  
 de laisser mort entre ses compagnons,  
 e Hermite. Il contemple tout autour les  
 lans Capitaines et Chevaliers, qui estoient  
 vaillantise et de fidelité, lesquels or-  
 s blanches de la seule vertu, et faisoient  
 blanches pour servir de miroüer à Balde :  
 qui est encore plein de vie est fait  
 s en effect, mais par imagination de la  
 uand Hector, ou Thesée, ou Ferrand  
 nient encore en chair humaine, ils guer-  
 nient avec leur corps vif, et n'adven-  
 treprises sans raison, et cependant leur  
 ntation estoit assise, comme Prince, et  
 les simulachres et images des Cheva-  
 squels combattent seulement pour l'é-  
 le tort. Jusques à present avoit ainsi  
 tation de Guy : maintenant qu'il a fini  
 mpli tous ses travaux, il faut qu'il des-  
 t siege et se mette au rang des autres ;  
 uveau champion de droicture et équité  
 qu'il sera choisi par l'advis et chois des  
 conte de ballotter dépend seulement de  
 Seraphe, lequel leur en propose un, et  
 principauté du consentement de toutes  
 es, et tout ce qu'il trouve bon est ap-

tré en ce lieu, ne sçachant rien de tou-  
 faire, y estant conduit par Seraphe in-  
 ntemple attentivement cestui-cy, puis

et ses compagnons, lesquels font contenance d'avoir peur; et, avec une voix superbe, il leur dit : « O Poltrons, quelle fantaisie vous a prins d'ainsi sans aucun respect venir au Palais des Dieux ? Ignorez-vous que ce soit icy leur séjour ? Avez-vous eu si grande fiance sur vous autres, canailles ? Fuyez d'icy vistement, et escamppez habilement ! Venez-vous icy, teigneux, bastardeux, sales et vilains, ainsi contaminer l'entrée de la maison des Dieux ? Cette venerable femme (mais plutôt, disoit Gingar en soy-mesme, venerable Putain) m'a envoyé vers vous, laquelle a soubs soy l'Empire de ceste contrée : elle vous commande de vous en aller bien loing de ce quartier, en qui vous veniez vous prosterner devant elle, estant fort courroucée contre vous : peut-estre meriteres-vous d'estre employez pour faire de vous un sacrifice ; car icelle s'appaise par une effusion de sang humain. »

Lors Balde dit : « Ha, nous sommes icy mal arrivés ! Pourquoi nos meres, quand elles nous ont mis hors de leur ventre, n'ont-elles pas plutôt mis au monde quelques raves ou naveaux ? Allons donc, miserables, apaiser la sainte Deité, adorons la divinité du Ciel : car peut-estre que la nature colérique des Dieux s'adoucira par prieres humaines. » Les compagnons rioient en leurs cœurs le plus du monde : toutesfois en leur visage ils feignoient sentir une grande douleur. Tous commencent à marcher la teste basse, comme si, ayans les mains liées derriere le dos, on les menoit au gibet pour y estre pendus. Alors le Trompette les presente à la Roïne, et luy dit : « Voicy ceux qui ont profané vostre Royaume. » Gelfore eut peur de ce grand corps de Fracasse : elle luy demande qui il est, et de quelle race. Il respond en tremblant : « On me nomme Sturlon : je suis du pays de Bresse, et suis descendu de ces geants qui voulurent une fois tirer Juppiter à bas hors de son siège, et partager par entr'eux le Royaume des Dieux. » Gelfore, oyant cecy, eut encor plus grand-peur. Puis, considerant la face belle de Balde, ses yeulles

de voir mis en blanc Rome Dame de tous  
sains. Après cestui-cy, Poinpée tient son  
ex-devant allegué, et alleguera tousjours  
que les Romains n'ont tourné la pointe  
contre eux-mesmes pour son occasion  
mais pour la seule ambition de Cesar.  
Et Brutus s'y voyent, accusans de mesme la  
tyrannie de Cesar, qui renversa le Senat, et les  
compense luy donnerent vingt-trois coups de  
à Tristan reluist, Lancelot flambe, lesquels  
de leur sort pour avoir eu faute en leur  
quelques escrivants habiles, qui, comme ils  
millamment leurs lances et espées, iceux  
manier leurs plumes en composant de beaux  
et vaillantises et actes genereux, espuisans,  
souvent leurs escritoirs d'encre. O que nous  
ces choses, si Renaut et Rolant eussent ren-  
temps de Charlemagne, un Plutarque, un Tite-  
luste! Iceux toutesfois ne laissent à se mons-  
re une contenance haulte, ayans les espau-  
sins couverts de longs pennaches d'autruche.  
est Ferrand de Gonzague, et Roger d'Est,  
saves et vaillans Chevaliers, lesquels l'Afrique  
ensjours sous la bonne conduite de Charles.  
pit assis Sordelle, le plus notable personnage  
des Godiens, les admirables prouesses du-  
gneues partout.

Et ainsi present en ce lieu Balde, le vieil, le  
Seraphe entre en iceluy : il prend Balde, et  
plus haut siege, et Guy se met au-dessous de  
alde, se voyant ainsi assis entre ces honorables  
combien qu'il cogneut que ce n'estoient  
images vifs, mais seulement des ombres, il se  
moins à parler à eux, et harangua devant eux  
a heure, s'accusant de n'estre digne d'un tel  
*ami-tost qu'il eut mis fin à sa harangue, ce*

lieu commença à trembler derechef, et ces ombres, et ces sieges s'en vont soudain en fumée, emportans avec eux Balde, pour leur Roy esleu, et créé, mais en image seulement; car le vray Balde demeure entier au corps de Balde, n'estant qu'un Balde feint, qui s'envole sous l'image de Balde, lequel s'en revint à ses compaignons, et leur fait recit de tout ce qu'il avoit veu, et se vantoit avoir veu les faces luisantes de tant de braves Seigneurs et Chevaliers, et avoir porté par entr'eux le sceptre.

## LIVRE DIX-NEUVIEME.

PENDANT que moy couronné de laurier en Bergame, et en la bonne ville de Cipade, je me prepare pour chanter au son du gril, les Diables, les proüesses de Fracasse et les horribles faicts de la Baleine, donnez secours, O Muses, à votre Coccaye. Je ne veux point pescher en ces eaux froides de Parnasse, comme ce badaut de Maro, qui n'eust jamais en badauderie son pareil, pendant qu'il fourre en son corps ces eaux gelées de Helicon, avec lesquelles il refroidist et glace son estomach en refusant l'usage du vin: dont une douleur le prend en la teste, et se rompt les veines de la poitrine. Et pour quoy? pour quatre sols seulement, pendant qu'en l'ombre il chante: *Dis-moy, Damete*, et sa brague tomboit. Que de la malvoisie vienne m'abreuver! il n'y a point meilleure manne, ny meilleure Ambrosie, ny autre plus plaisant Nectar.

Apollo avoit esveillé ses chevaux, et amenoit avec soy un jour si beau et si luisant, que de long-temps il n'est

mté au monde de tel. De peur donc qu'un jour  
 t se passast avec quelques affaires melancoli-  
 cal ameine devant les compagnons Beltrasse  
 l'ecolier, lequel trembloit et chyoit des estou-  
 t son magister. Car ce grossier d'entendement  
 : jamais accorder le cas avec le nombre. Boc-  
 e premierement, et puis le fait monter à che-  
 r estoit le cheval, et Beltrasse le chevauteur.  
 que les coups de fouët qu'il luy donnoit ne fus-  
 ez en vain, il luy avoit retroussé tout le der-  
 le presentant en ceste sorte devant la compa-  
 ie fut pas sans rire à bon escient. Boccal, puis  
 : « O galant Beltrasse, *Poëta quæ pars?* »  
 respond : « *Amen.* — Ha ! dit Boccal, si je  
 . Messe, tu me respondrois bien. » En ce disant,  
 l'esguillon : « Ce n'est pas *Amen*, dit-il, mais  
 e<sup>4</sup>, *pru, prout, chemine, vieille rosse.* » Ce  
 lotru, tremblant, disoit : « Pardonnez-moy, Ma-  
 ne sçay pas la Grammaire. » Boccal redouble.  
 rint à rire; aussi feirent tous les autres, et se  
 zous sur l'herbe, cependant que Boccal conti-  
 oups, et en donna plus de cent sur le quadran  
 uuvre miserable; et estant ainsi bien escorché,  
 a par le commandement de Balde, et s'enfui-  
 st, sans qu'on ouist plus nouvelles de luy.  
 nt à Pandrague, estant sa meschante vie assez  
 verifiée, on ne la detache pas ainsi; mais est  
 us estroitement. Falcquet, avec ses armes en la  
 avoit la garde, pendant que les autres compa-

ce de vers, composée par un ardent calviniste et im-  
 1662, est intitulée *Chanson nouvelle contenant la forme et*  
*tire la messe sur le chant de Hari, Hari l'asne, Hari*  
 elle a été insérée par M. Leroux de Lincy dans son  
*Chants historiques français*, deuxième série, p. 266, et  
 ontaignon, dans les *Anciennes poésies françaises*. Paris,  
 1, p. 46.



Fracasse, cependant, fracassoit et brisoit tout ce villain palais, pour en descharger le monde. Il donna un coup contre un gros pillastre de marbre si rudement, qu'il le meit en cent pieces, et par sa cheute se feit un merveilleux bruit des poutres, soliveaux, et autres bois de charpente des chambres, salles et retraites de ces sorcieres, tombans toutes par terre, et le poussier, se levant contremont, rendoit une grande obscurité : et redoublant ses coups, il brise toutes les colonnes ; et les murailles, qui estoient basties sur icelles, tomberent toutes par terre, et voyoit-on les planchers dorez en pieces, et meslez parmy les pierres.

Pendant que ce geant estoit eschauffé à faire si beau mesnage, et voulant assaillir une tour, Seraphe soudain s'en vient à luy, l'appelle et crie : « Pardonne, Fracasse, à ceste tour, pardonne ! La peine est assez bien payée. Laisse, pour le present, ceste tour en son entier, laquelle, quand elle tomberoit en ruine, incontinent tout le fondement de ceste mer suspenduë là haut tomberoit aussi quant et quant, et vous seriez tous noyez, et serviriez de pasture aux poissons. Si tu ne le sçais, je te veux bien advertir qu'en icelle sont encloses sept statuës fées, six de cire, et une de plomb, lesquelles ont esté, soubs le mont Tonale en la cinquiesme Lune, composées par sept sorcieres, à sçavoir Madoge, Ladoge, Stane, sa sœur, Birle, Sberliffe, Cantare et Dine. Aussi-tost que tu aurois rompu ceste tour et brisé ces figures, tout ce lieu s'en iroit en fumée, et vous beuveriez de l'eau plus que vous ne voudriez. » Balde, après avoir fait si grand massacre, s'en estoit venu en ce lieu avec tous ses compagnons. Là prennent advis ensemble de ce qu'il falloit faire. Cingar est d'advis qu'il fault aller, et descendre en ces manoirs infernaux, lesquels Seraphe leur avoit dit n'estre loing de ce lieu, et que seroit bien fait de laisser à Seraphe ce qui resteroit encor' à faire pour ruiner le Royaume de sorcelerie, pour ablatre ceste tour et pour oster ces images

poing sans aucune relasche. Moscoquin rnes ; mais ce Diable, remuant et se-  
 eschappe d'entre ses mains, et se re-  
 n l'air ; puis, retournant, vient encor'  
 itaure, et luy commande de lascher le  
 té à Pandrague, s'il veut qu'il le laisse  
 taure, n'aimant point un combat contre  
 ce livre par terre, et demande paix avec  
 se saisist soudain de ce livre, et en fait  
 me estant bien joyeux d'avoir en sa pos-  
 'avoit autrefois dompté, et pour l'amour  
 receu tant de bastonnades. Les autres  
 de le veoir ainsi se resjoûir, et, s'arrestans  
 ourage, se resolvent de veoir la fin de tel-  
 mages.

plante sur une grand' et haute pierre, avec  
 iles, lesquelles ressemblent à celles de la  
 . Il porte en teste quatre grandes cornes,  
 tes et contournées comme celles d'un Belier,  
 oreilles : les deux autres se dressent comme  
 reau. Il a le mufle comme un chien : sor-  
 eule deux longues dens, l'un d'un costé, et  
 utre, le rendant fort laid à veoir : un gri-  
 t le nez, ny une harpie le bec si dur et si  
 sien, propre à percer cuirasses ; sa barbe de  
 rs grasse de sang, luy souille la poitrine,  
 uante au possible. Il a les oreilles plus lon-  
 s d'un asne, et de ses yeux enfoncez sortent  
 s ardents, lesquels avec leur regard obscur-  
 il, tant ils sont enflambez. Sa teste eshontée  
 lle d'un serpent trainant une queue derriere  
 es deliées sont soustenues par ses pieds faits  
 tes d'une oye, et jette par son fessier mai-  
 ' sulphurée.

it lors à l'oreille de Moscoquin, et le prie  
 " leurs compagnons de ceste nouveauté.

gardeient ce commandement à l'estroit, et toujours cheminoient, ils arrivent au bout du grand chemin, lequel s'estendoit et s'elargissoit en une horrible campagne toute couverte de cendre. En icelle regnoient les vents souterrains, par lesquels adviennent les tremblemens de terre que nous sentons : avec leur impetuosité ils poussent çà et là ces cendres, esmouvant une grande tempeste avec icelles, ayant une odeur de soulfre.

Balde se rejouit de se voir en une telle nouveauté. Il admoneste Lyron et tous les autres de n'avoir aucune peur. « Quoy? dit Falquet ; pendant que nous te verrons, Balde, toute la canaille des Diables qui sont en Enfer ne nous estonnera point, ny tout-tant qu'il y en a par l'air. » Et, se monstrant gaillard et dispos, se lance de là, se lance deçà, contre ces terribles vents. Cingar le suit : et, se gaudissans ensemble, rient, sautent, vont, reviennent çà et là, comme font de jeunes agneaux, lesquels, laissant leur mere, sautent en l'air des quatre pieds, et font des cabrioles ; mais, quand ils oyent le loup près d'eux hurler, soudain tous peureux se retirent sous le pair de leur mere : le berger s'approche, et appelle à soy son gros mastin. Falquet de mesme avec Cingar se donnoient carrière à plaisir loing des autres ; mais, s'ils apprehendoient quelques hasards et perils, incontinent se retiroient vers Balde, comme à un port, pour combattre plus hardiment sous son ombre : lequel, comme a de coustume un advisé Caporal, ne se soucioit point de soy ; mais regardoit seulement à ses amis.

Au bout de ceste campagne y avoit un bois obscur, et espais, non point planté de mirtes, ny de lauriers, ny de platans, ny d'ormes, ny de cyprès ; mais estoit rempli de ifs, d'aconites, de cignes, estans aussi hauts que les grands fouteaux qu'on voit au haut des Alpes : de l'escorce de ces arbres coule un suc veneneux. Balde, y entrant le premier, prend plaisir à veoir telles nouveautez, et ne craint de cheminer par ces obscuritez veneneuses. Il a oyent de

onde, sont arrivez en ces pays, et ont eu la rompre les ruses et fraudes de nostre Panle est maintenant fresche et a receu trois ades et coups de fouet toute nuë, en avance-; et la malheureuse aimeroit mieux estre d'estre ainsi escorchée et dechiquetée par l'illea perdu ce livre, et, pour ceste perte, elle estre dépeschée : car nous l'emporterons. » que luy dit : « O Rubican, romps ce livre, e peur que quelqu'autre Magicien le trouve, it pâtir et endurer des travaux pires que . — Il ne faut pas, dit Rubican, deschirer ; mais il faut qu'avant le rompre nous fagalanterie. Je veux premierement conjurer s d'enfer, ou, si nous ne les voulons tous moins nous en ayons trente des principaux. cy de peintures ! Vois-tu combien d'images ? egarde un peu, Libicocque, en voicy plus de nille. Vois-tu, en ce premier feüillet, le Penlomon<sup>1</sup> ? Vois-tu combien de petites lignes ; les autres ? Combien de quarrez, de poincts, voilà Zoroastes Persien, depeint au premier premier enchevestra l'enfer. Tu le sçais, je fait Pluton, et les diables, lesquels tantost abs la baguette, et mis à la cadene, tantost sz, et rendus miserables. Voilà le magicien ructeur de nostre Royaume. Voicy la table istre Piccatrix<sup>2</sup>, par le moyen de laquelle ombres chascun est contraint d'aimer. Tien, e de Michelasse l'Escossois<sup>3</sup>, lequel, avec six

asse encore chez les Musulmans pour avoir possédé es très-étendues en sorcellerie.

v. III, ch. xxiii, fait mention du « reverend père is, recteur de la faculté dyabolologique. »

Michel Scott, théologien et astronome du treizième é par ses contemporains et accusé dans les siècles

faces de cire et une de plomb, se fait sous l'influence Saturne et de Mars, et avec lequel on fait de si grands miracles. Voicy le mesme Escossois, qui, estant à l'om d'un arbre, fait, en un petit cercle, mille caracteres, pellant avec une haute voix quatre grands diables : l'un vient de devers le Couchant ; l'autre, de la part du levant ; un autre, de Midy, et le quart, de Septentrion. leur fait consacrer un mors, avec lequel il bride un cheval noir, invisible à tous autres, sur lequel montant, après il vole çà et là plus viste que n'est poussée en une fiesche Turquoise. Voicy, d'autre part, ce magicien, qui compose un navire de telle sorte, qu'est eslevé en l'air, le porte voguant par iceluy avec les rames, et en trois heures tourne tout le monde. Il un parfum de la mouëlle de l'espine de l'homme, avec mots magiques il consacre une cappe, et par ceste consecration, ceste vapeur penetrant jusques à mi

suyvants d'être en relations avec les esprits infernaux. Son nomme dans le XX<sup>e</sup> chant de l'*Inferno* :

Michele Scote fu che veramente  
Delle magiche frode seppe il giuoco.

Boccace, dans son *Décameron* (journée VIII, nov. 12) ; F. Mirandole, dans son *Traité contre les Astrologues*, le représentent sous le même aspect.

En revanche, Scott a trouvé des défenseurs. Il est un de *hommes accusés de magie* dont Naudé a composé l'*Apologetique* observations de Bayle tendent au même but sans être le penchant qui entraînait le docteur écossais, comme tant de ses contemporains, à assigner à tous les effets chimériques des causes surnaturelles. En 1759, un J. G. Schmutzer, regarda comme nécessaire de disculper Michel Scott de sortilèges et de maléfices, et il écrivit une dissertation spéciale : *De Michael Scoto veno, damnato*. Presque tous les anciens auteurs qui ont pu dire que ses livres de magie furent enterrés avec ostentation à laquelle un poëte célèbre, qui s'est représenté petit-neveu de l'illustre enchanteur, a fait allusion dans son *dernier menestrel*. Consulter d'ailleurs sur Michel Scott *littéraire de la France*, t. XX, p. 43 et suiv.

ir un grand murmure des Esprits. Car lors, s forcez, et nous tire à luy avec une grande nous sentons. Quiconque, soit masle ou femme, cette cappe, manteau, ou gabon, sur soy, où il aille, n'est aucunement visible. Voilà l'Artault, qui arreste les fleuves, desèche les rureaux, fait tomber la gresle sur les fruicts, seaux ; il faict perdre la vertu à la calamite, e se joindre au fer, et nouë en amour les vois-tu Apollone Thianée ? Vois-tu, après, le ranate, grand enchanteur, et puis Magondat, et appelé à soy les diables, il a ce qu'il de- y le Padoüan : le vois-tu ? Voilà Pierre Aban<sup>1</sup>, i Physicque, mais plus sçavant en la Magie. our son manger, et pour toutes autres choses, oing, ne craint de bailler force escus et du- tant de retour à la maison, il fait revenir en tout ce qui en est sorti, et le vendeur ne n la sienne un seul denier ; et s'il pense ten- nt en sa main bien close et serrée, en l'ou- trouve que du charbon, ou des buchettes, ou s. Vois-tu tout cela depeint avec de belles s que muse-je davantage ? Je voys commencer on. »

un cercle à la façon des magiciens, au mi- commande à Libicocque de se mettre. Puis, re, lit et relit en iceluy, et après fait plus de igrures, et avec une hardiesse, il invocque *Agla, ya, ya* : et fait toutes les prieres ac- ux magiciens. Voicy un grand, et merveil-

Abano, médecin et alchimiste italien, né en 1246, dans les prisons de l'Inquisition, où il avait été ecier. Son trépas le préserva du supplice du feu. Ses rages sur la physique et les sciences naturelles, ion à l'époque où écrivait Folengo, sont aujourd'hui ubliés.

aux bruit qui se fait par les bois, et par la forest, rou-  
pant et fracassant tout, la terre tremblant tout autour.

Barbarisse se presente lors le premier, avec Cagnasse,  
clabaudant : « Que veux-tu? crient-ils. Que veux-tu  
maintenant, ô Pandrague? » Mais, se voyans mocquer par  
Rubican, laschent soudain de villains vents de leur col :  
ce ne fut qu'une belle risée par entr' eux. Rubican pour-  
suit à feuilleter son livre. Voicy venir trois autres di-  
bles, avec un terrible bruit. Calcabrin estoit le premier,  
lequel estoit suivy par Gambator, et l'autre estoit Mala-  
tasque, qui jettoit du feu par les naseaux. « Que nous  
veux-tu commander, Pandrague? disoyent-ils ; que de-  
mandes-tu de nous? » Uriel, et Futiell, avec de grands  
cris, y accourent. « Pourquoi nous appelles-tu, Pandra-  
gue? Pourquoi faire, nous demandes-tu? » Voicy venir  
Farfarel, et Draganisse, lesquels se voyans mocquer se  
s'en feirent que rire. Aussi-tost furent suivis par Mala-  
cod, dit la Ruine, et par le furieux Marmot, et par Sata-  
n avec ses trois cornes. « Que demandes-tu, Pandrague?  
Pourquoy nous tourmentes-tu, Pandrague? » Mais  
voyant point Pandrague, ains seulement Rubican, fero-  
le maistre de Magie, or pensez s'ils se rient, et se m-  
quent les uns des autres. Astarot y accourt à g-  
haste, et aussi Belzebut, apportant en main un fou-  
Malebosse le suivoit, et Graphican, tenant une fou-  
trois dents. « Que veux-tu sçavoir, Pandrague? A-  
veux-tu, Pandrague? » Voicy Asmodée, Alchin, M-  
Zaphe, Tarata, et Siriel. Tous ceux-cy brailloy-  
semble : « Qui a-il de nouveau, Pandrague? P-  
nous appelles-tu? » Stissasfer, Melloniell, et Ac-  
viennent, et sont suivis par Malabranc accom-  
Ciriat. Chascun, par l'air tenebreux, s'escrie :  
faut-il, Pandrague? Qui te fasche, Pandrague?  
Scarmile, Paimon, Bombarde, Minos, achever  
et chantent de mesme : « Qu'as-tu à nous c-  
Pandrague? Que veux-tu de nous? » Ayant

la tromperie de Rubican, ils se prirent tous à risées, qu'il sembloit que la terre tremblast, le tonnerre fust en l'air, et que le Ciel deust

oyant un tel tintamarre, se leve soudain, et grand courage, tenant l'espée nue au poing, se milieu de ces diables. Belzebut, comme Prince, abbaye en l'air comme un chien, et ramasse un vilain esquadron. Le bossu Garapel leur sur lors de tambour, et, au son d'iceluy, chascun arme, arme ! » Belzebut, avec un seul son de sonne des tombes six cent milles diables armez. Luyorant la cause, cherche partout, et veut sçavoir on fait un si grand amas. On luy fait response point autre occasion plus grande que celle-cy, faire amasser tant de diables ensemble, et faire grand tumulte. « C'est ce brave et ce vaillant louté de si longtems çà bas, et dont la mesassez cogneü par ces pais tenebreux. Iceluy, Parque nous en menace par les livres de Sedit par force abbattre les murs d'enfers. Il faut it par force le repousser de tout l'enfer, et emu'il ne descende çà bas, s'il trouve d'aventure illes pour descendre icy, où il nous ruinerait

ant Balde, avec son espée, hardi, et courageux, çà et là ces diables et sergens d'enfer, crians, braillans, et tonnans. Iceux, avec fourches, tenailles, crochets, grifes, ongles, et cornes, donnent sur Balde. Incontinent le Centaure à soy-mesme un coup de fouet (car par le derroit cheval, et par le devant un brave et vaillant et s'avance pour donner vistement secours à tant en main un grand soliveau pour baston. court, Cingar, et Moscquin ; mais Gilbert se er autre part faire la garde à Pandrague, ayant



lieu commença à trembler derechef, et ces ombres, et ces sieges s'en vont soudain en fumée, emportans avec eux Balde, pour leur Roy esleu, et créé, mais en image seulement; car le vray Balde demeure entier au corps de Balde, n'estant qu'un Balde feint, qui s'envole sous l'image de Balde, lequel s'en revint à ses compagnons, et leur fait recit de tout ce qu'il avoit vu, et se vantoit avoir vu les faces luisantes de tant de braves Seigneurs et Chevaliers, et avoir porté par entr'eux le sceptre.

## LIVRE DIX-NEUVIEME.

PENDANT que moy couronné de laurier en Bergame, et en la bonne ville de Cipade, je me prepare pour chanter au son du gril, les Diabes, les proüesses de Fracasse et les horribles faicts de la Baleine, donnez secours, O Muses, à votre Coccaye. Je ne veux point pescher en ces eaux froides de Parnasse, comme ce badaut de Maro, qui n'eust jamais en badauderie son pareil, pendant qu'il fourre en son corps ces eaux gelées de Helicon, avec lesquelles il refroidist et glace son estomach en refusant l'usage du vin: dont une douleur le prend en la teste, et se rompt les veines de la poitrine. Et pour quoy? pour quatre sols seulement, pendant qu'en l'ombre il chante: *Dis-moy, Damete*, et sa brague tomboit. Que de la malvoisie vienne m'abreuver! il n'y a point meilleure manne, ny meilleure Ambrosie, ny autre plus plaisant Nectar.

*Apollo* avoit esveillé ses chevaux, et amenoit avec soy un jour si beau et si luisant, que de long-temps il n'en

mé au monde de tel. De peur donc qu'un jour  
 n'ait pasté avec quelques affaires melancoli-  
 ques, au sein devant les compagnons Beltrasse  
 jectuel, lequel trembloit et chyoit des estou-  
 leon magister. Car ce grossier d'entendement  
 n'aurait accordé le cas avec le nombre. Boc-  
 cal premierement, et puis le fait monter à che-  
 r estoit le cheval, et Beltrasse le chevaucheur.  
 que les coups de foiet qu'il luy donnoit ne fus-  
 sent en vain, il luy avoit retroussé tout le der-  
 re presentant en ceste sorte devant la compa-  
 nie fut pas sans rire à bon escient. Boccal, puis  
 dit : « O galant Beltrasse, *Poëta quæ pars?* »  
 respond : « *Amen.* — Ha ! dit Boccal, si je  
 à Messe, tu me respondrois bien. » En ce disant,  
 la l'oeuillon : « Ce n'est pas *Amen*, dit-il, mais  
 le <sup>1</sup>, *pru, prout, chemins, vieille rosse.* » Ce  
 letru, tremblant, disoit : « Pardonnez-moy, Ma-  
 tie sçay pas la Grammaire. » Boccal redouble.  
 print à rire; aussi feirent tous les autres, et se  
 tous sur l'herbe, cependant que Boccal conti-  
 coups, et en donna plus de cent sur le quadran  
 pauvre miserable; et estant ainsi bien escorché,  
 se par le commandement de Balde, et s'enfuit  
 est, sans qu'on ouist plus nouvelles de luy.  
 et à Poudrague, estant sa meschante vie assez  
 l'averifiée, on ne la detache pas ainsi; mais est  
 les estroitement. Falquet, avec ses armes en la  
 avoit la garde, pendant que les autres compa-

les de vers, composée par un ardent calviniste et im-  
 562, est intitulée *Chanson nouvelle contenant la forme et*  
*dire la messe sur le chant de Hart, Hart l'asne, Hart*  
 elle a été insérée par M. Leroux de Lincy dans son  
*Chants historiques français*, deuxième série, p. 266, et  
 ontalgon, dans les *Anciennes poésies françaises*. Paris,  
 17, p. 46.

luy feit lascher prinse, et retirant sa queue, et se tournant court, luy donna un bon coup de baston, et prenant Zaphé par la corne, le jetta fort rudement contre terre, restant seul celuy qui jouoit des tenailles.

Non loing de là, Mosquin combattoit contre Dragnisse, avec grands efforts d'une part et d'autre. Cependant Balde tuë Malatasque; lequel, estant mort, court çà, court là, fuyant sans sa fressure, et portant en main sa teste que Balde luy avoit avallée de dessus les espauls. Puis, prend Malacod par la queue, et le tournoit autour de soy comme un plumail, et puis ouvrant la main, le laisse escamper à travers l'air, et à huit mil de là, s'en alla tomber à bas; et, pour une telle cheute, Marmot s'enfuit; aussi feit Astarot et Belzebut, qui le premier des trois s'enfuit belle erre. Voicy Malebosse se presenter devant Balde, estant chargé d'une hissachée de grosses balles de fer, luy lançant cruellement telles noisettes de son bissac. Toutefois, ce bourreau n'ose se tenir en place devant Balde, et se contente de le frapper, ou de le tuer de loing : comme aujourd'huy on porte à la guerre des arquebuses et mosquets, un coquin, un gueux, un pouilleux, un avaleur de miches, estant caché derriere une muraille, et aguignant comme un chat, mirant de loing, et serrant sa malheureuse main, et faisant un bruit, *af, tof*, en l'air, percera luy seul le cœur<sup>1</sup>, et fera mourir toy, Jehannet de Medicis, le plus fort et robuste qu'on puisse trouver à present au monde; ou toy, Bourbon, la gloire premiere des François, par le conseil et par les ar-

<sup>1</sup> Un poëte français du dix-septième siècle avait dit : « Un pa de plomb peut casser la plus belle tête du monde, » pensée que Voltaire a exprimée de son côté :

Et un plomb dans un tube entassé par un sot  
Peut casser d'un seul coup la tête d'un héros.

Cervantes met dans la bouche de Sancho Panza une idée analogue à celle qu'exprime ici notre poëte macaronique.

l nostre aage fleurist; ou toy, Louys de Gon-  
 la magnanimité et la force leonine (d'icelle les  
 et plus que suffisantes, et comparables par des-  
 Rolands, et mesme par dessus tous ces Sansons,  
 et sur leurs espaules des montagnes et des ro-  
 assez congneue par Charles et par ses Lieute-  
 enne par le diable, auquel souvent en esprit  
 yé le Cartel. Ainsi Malebosse, volant tantost  
 et bas, lançoit d'un bras fort et roide ses bales  
 e Balde, aussi rudement que feroient des bom-  
 acquées devant un chasteau. Balde se voulant  
 un tel fol, et se preparant à en prendre la ven-  
 se depestrer d'une telle peine, ce bourreau  
 t, en courant, monstre par moquerie les joües  
 puis, soudain retournant, tire une balle de son  
 ance, et ne lasche jamais coup en vain; mais  
 jours sur la teste de Balde, tellement qu'il ne  
 loisir de dormir. Balde, pour eviter tels coups,  
 ite en avant, en arriere, à costé, tantost se  
 se repent bien de n'avoir apporté une ronda-  
 ut esperoit avoir la victoire par ceste façon de  
 et en estre bien tenu à Malebossse. Balde ad-  
 t qu'il ne pourroit long-temps resister à telles  
 sans se remparer de quelque chose, se jette  
 et sur Belzebut, et avec la main gauche, le  
 etient de toute sa force par le poil long de son  
 e, et, l'eslevant en l'air, s'en servoit d'un bon  
 et s'en paroit contre les balles de Malebosse.  
 yen, Belzebut, le Prince de tous les capitaines  
 , et l'Archidiable, recevoit en l'eschine ou en  
 malgré qu'il en eust, tous les coups que las-  
 bosse, les sentant plus durs que pommes d'o-  
 udain on commande à cet arquebuzier de pren-  
 à la personne d'un tel prince; mais Malebosse  
 à ce commandement, et, en continuant ses  
*nd la pomme avec laquelle il avoit autrefois*



le long du neveu, et s'approchant de lui  
aucun bruit, et si legerement, qu'à grande  
peu remarquer ses pas, le prend soudain  
collet, et luy fait faire trois ou quatre tour  
autruche fait à une oye, et puis le jette rud  
s'envolant comme une corneille : et si Di  
donné secours, il se fust tout brisé en tom  
bonne fortune, tombant dedans le vuide  
garenti par la legereté, et demeura, par ce  
entier. Fracasse se delibere après de meir  
dole, et le bonhomme pensoit entrer de  
porté en un si petit vaisseau ; mais, n'y ay  
que le pied, il veid son esquif prest d'esti  
pouvant soustenir un si gros pilastre, com  
pouvoit porter un gros roussin, ou un four  
bled de Boulongne. Fracasse, voyant cest in  
retire arriere, et s'advise d'un autre moye  
sa teste. Avec le pied, il pousse si rudement  
par derriere, qu'elle fut aussi-tost à l'aut  
que si le vent Sudest l'y eust poussée, et est  
brusquement, que s'ils n'eussent avancé  
pour la recevoir doucement, elle se fust l

en l'air un grand murmure des Esprits. Car lors, mmes forcez, et nous tire à luy avec une grande que nous sentons. Quiconque, soit masle ou femelle, porte cette cappe, manteau, ou gabon, sur soy, part où il aille, n'est aucunement visible. Voilà eau d'Artault, qui arreste les fleuves, desèche les pastoureaux, fait tomber la gresle sur les fruicts, les oiseaux; il faict perdre la vertu à la calamite, et de se joindre au fer, et nouë en amour les hommes. Vois-tu Apollone Thianée? Vois-tu, après, le diable de Granate, grand enchanteur, et puis Magondat, ayant appelé à soy les diables, il a ce qu'il desire. Voicy le Padoüan : le vois-tu? Voilà Pierre Aban<sup>1</sup>, en la Physicque, mais plus sçavant en la Magie. Il y, pour son manger, et pour toutes autres choses, il a besoin, ne craint de bailler force escus et d'or, estant de retour à la maison, il fait revenir en sa main tout ce qui en est sorti, et le vendeur ne laisse en la sienne un seul denier; et s'il pense te donner l'argent en sa main bien close et serrée, en l'ouverture il n'y trouve que du charbon, ou des buchettes, ou des ossements. Vois-tu tout cela depeint avec de belles couleurs? Mais que muse-je davantage? Je voys commencer la description.

Il trace un cercle à la façon des magiciens, au milieu duquel il commande à Libicocque de se mettre. Puis, il prend un livre, lit et relit en iceluy, et après fait plus de mille figures, et avec une hardiesse, il invoque le diable : *Agla, ya, ya* : et fait toutes les prières accoutumées aux magiciens. Voicy un grand, et merveil-

<sup>1</sup> Pierre de Abano, médecin et alchimiste italien, né en 1246, mort en 1320 dans les prisons de l'Inquisition, où il avait été déclaré sorcier. Son trépas le préserva du supplice du feu. Ses ouvrages sur la physique et les sciences naturelles, tombés en désuétude à l'époque où écrivait Folengo, sont aujourd'hui presque oubliés.

mais serpens veneneux, et villaines cerastes, lesquelles se dressant contremont, rendent des siffemens horribles. Elle tient en ses mains un fouet composé de viperes, avec lequel elle deschire les flancs de cest enfant. Grillon lors soudainement s'escrie : « O moy, miserable, je vous prie tous, secourez mon pauvre frere ! O mon pere ! souffrirez-vous veoir une chose si cruelle ? Voilà Fanet, votre fils, et mon frere : ha Dieu ! voyez comme il est tourmenté : c'est Fanet, à la verité, à qui ceste meschante vieille donne tant d'affaires comme vous voyez ! » Le pere fut picqué au cœur, et, d'une course legere, court après Thesiphone. Icelle, voyant Balde courir si furieusement après elle, quitte Fanet, et se fourre entre les compagnons de Balde, et arrache de ses cheveux serpentins, qu'elle jette parmy eux. Ha Dieu ! quelle escarmouche soudain s'eleva entr'eux ! quels coups horribles ils se donnent du poing l'un à l'autre ! Cingar en donne un si grand à Falquet, qu'il l'estend en terre tout estourdi. Falquet, avec un hideux regard, avoit le visage tout enflammé de cholere, et met la main à sa masse, avec laquelle il commence le combat contre Cingar, en sorte que ceux, qui n'aguères eussent exposé l'un pour l'autre trois cens vies, estoient à present disposez et resolus de se manger la fressure l'un de l'autre. Mosquin regarde Philoforne de travers : « Que me regardes-tu tant ? dit Philoforne ; desgaine, villain ! » Avec telles braveries, ces deux commencent un duel. Le vaillant Hippolyte s'attaque à son frere Lyron, et se grattent la teigne à bon escient. Fracasse prend à deux mains son rond baston ferré, esperant paistrir une tourte du corps du Centaure ; mais, ayant les nerfs aussi durs que metal, telle matiere ne seroit pas propre pour estre fricassée en une poisle. Toutesfois le geant ne laisse de se mettre en devoir, et lancer coups à gauche, à droite ; mais souvent en vain, le Centaure luy donnant de la fôüace pour du pain. Grillon s'estoit prins desjà à Fanet son frere, et ces deux, n'ayant

la tromperie de Rubican, ils se prirent tous à  
 les risées, qu'il sembloit que la terre tremblast,  
 le tonnerre fust en l'air, et que le Ciel deust

, oyant un tel tintamarre, se leve soudain, et  
 grand courage, tenant l'espée nue au poing, se  
 milieu de ces diables. Belzebut, comme Prince  
 res, abboye en l'air comme un chien, et ramasse  
 en un villain esquadron. Le bossu Garapel leur  
 pour lors de tambour, et, au son d'iceluy, chascun  
 Arme, arme! » Belzebut, avec un seul son de son  
 tire des tombes six cent milles diables armez. Lu-  
 gnorant la cause, cherche partout, et veut sçavoir  
 oy on fait un si grand amas. On luy fait response  
 y a point autre occasion plus grande que celle-cy,  
 se faire amasser tant de diables ensemble, et faire  
 rand tumulte. « C'est ce brave et ce vaillant  
 redouté de si longtems çà bas, et dont la me-  
 est assez cogueü par ces païs tenebreux. Iceluy,  
 la Parque nous en menace par les livres de Se-  
 doit par force abbattre les murs d'enfers. Il faut  
 tant par force le repousser de tout l'enfer, et em-  
 qu'il ne descende çà bas, s'il trouve d'aventure  
 belles pour descendre icy, où il nous ruineroit

ndant Balde, avec son espée, hardi, et courageux,  
 oit çà et là ces diables et sergens d'enfer, crians,  
 , braillans, et tonnans. Iceux, avec fourches,  
 s, tenailles, crochets, grifes, ongles, et cornes  
 ées, donnent sur Balde. Incontinent le Centaure  
 à soy-mesme un coup de fouët (car par le der-  
 estoit cheval, et par le devant un brave et vaillant  
 . et s'avance pour donner vistement secours à  
 nant en main un grand soliveau pour baston.  
 y court, Cingar, et Moscquin; mais Gilbert se  
 aller autre part faire la garde à Pandrage, ayant



tous deux ces pierres ! O Philoforme, qu'est-ce que Moscquin t'a fait ? Hola, Moscquin, pourquoy te coleres-tu ainsi contre un si bon amy ? Recules tous, et rengainez vos espées ! » Mais, voyant que ces paroles n'avoient aucun pouvoir, il met l'espée au poing, pensant avec le plat démêler tels differends. Il les menace souvent qu'il sera contraint de manier les mains, sans respect d'aucun. Chacun estoit déjà assez las de se combattre, et toutesfois ils ne vouloyent aucunement escouter Balde, qui tantost avec douces paroles les prioit, tantost juroit, tantost les menaçoit : et considerant qu'il n'en pouvoit venir à bout en quelque sorte que fust, il se tourne vers Thesiphone, qui estoit là arrestée à les regarder : « Peut-estre, dit-il, qu'ainsi ce tumulte s'appaisera. » Elle s'enfuit incontinent, et remplit l'air de ses cris, et quelquefois, se tournant, menaçoit Balde, puis grinçoit les dents, et soudain ouvroit la bouche, rendant une haleine puante. N'avez-vous jamais veu un chien enragé courir, lequel, pendant qu'on le chasse à coups de baston et huées que chacun fait après luy, porte la queue entre les jambes, et tournant la teste derriere soy, grince les dents, et redouble quelquefois *bau bau* ? Ainsi ceste vieille meschante et villaine fait à Balde, qui la suivoit derriere ; et pensant l'attraper incontinent, il la perd, estant icelle esprit, qui ne s'accouple gueres à un corps. Elle s'en va vers une montagne, qui avoit tout autour une grande et spacieuse vallée, et au-dessus vomissoit des flammes sulphurées, et plus mal sentantes que privez et latrines. Ceste vieille ribaude ne se soucioit de grimper au haut de ceste montagne, y estant plus prompte que ne seroit une chevre. Balde la suit quelque part qu'elle aille, et ne se soucie des ronces, des espines, des pierres et des precipices, estant resolu de n'abandonner ses pas.

Pendant qu'il la poursuit si chaudement, il descend en un lieu desert où le chemin estoit tel, qu'il n'y en avoit ; « u monde de plus rude. Tantost il descendoit bien bas

le ; le dernier est Dragamas, lequel fouëtto à  
 it son crocodile qu'il chevauchoit. Ainsi tous  
 à grand haste ; et ces pauvres malheureux ai-  
 plutost endurer tous les tourmens, que de veoir  
 et. Boccal, les voyant ainsi bien fuir, ne cesse  
 après, jusques à ce qu'ils arrivent au champ de  
 quel on voyoit desjà de grands ruisseaux cou-  
 g noir. Mais les diables, voyans de loing le Cru-  
 i-tost et en un moment crians et hurlans, s'en  
 mée à plus de mille mil de là, et après eux  
 ne si grande puanteur, que rien ne servoit de  
 m nez. Tous s'en vont à la mal-heure, et ne fut  
 à aucun malin esprit, par le bienfait de Boccal.  
 Boccal, vive la bouteille, et vive l'insigne mai-  
 sciennne Folengue !

---

## LIVRE VINGTIÈME.

le les Diables furent ainsi deschassez par le  
 ne, et par la seule presentation qui leur fut  
 ucifix, et que Balde eust proferé beaucoup de  
 la louange de Boccal, et qu'il eut mis son Pere  
 u que le Centaure avoit trouvé, et avec luy  
 le corps de Leonard, ils engravèrent au devant

st Guy, Pere de Balde grand :  
 beau renom le reste vous apprend.

he fut brief : mais, après que les armes de  
 rent posées sur le tombeau, et autour d'ice-

luy, en signe d'un trophée, Gilbert, à la priere de  
chanta ces vers, lesquels aussi-tost il grava en la p

Les armes que tu vois icy haut attachées,  
Je te prie, ô Passant, les vouloir admirer,  
D'un pitoyable pleur les vouloir honorer,  
Et qu'au fond de ton cœur tu les tiennes fichées.  
Leonard, le nonpareil d'honneur, les a chargées;  
Elles luy ont donné dequoy son los parer :  
Ensemble on les a veu en vigueur s'asseurer;  
Ore ensemble en ce lieu à repos sont couchées.  
Que Rome martiale, à ses fils belliqueux  
Se rendo gratieuse, et s'employe pour ceux  
Qui ornent d'un costé de grands tours sa richesse,  
Par colonnes d'ailleurs appuient sa hauteur.

Toutes telles ceremonies lugubres et funebres s'ach  
par ces barons au mieux qu'il leur fut pour lors p  
Autrement, je vous prie, quelle convenance y a-  
des tarantatare de trompettes et des sons de clor  
des *Kyrie eleisons* entre le maniement de picqu  
brave assiette de beaux bataillons, avec *Requiem e*  
*Miserere*, et *De profundis*? Vous suffise qu'  
faisant en grande devotion leurs prieres, cha  
genoux son chapelet.

Or Pandrague restoit à estre payée de ses  
laquelle estoit encor attachée à un arbre. Il  
petit taudis de bois sec couvert de coppeau  
buchetes pour brusler en iceluy ceste sorcie  
une cage. Toutesfois Balde, qui avoit le cor  
se recula loing d'un tel office, ne voulant v  
tacle si miserable. Ce fut là la fin de ceste  
puissent finir toutes les courratieres, et vi  
qui sont parmi le monde.

Ceste meschante ne fut pas plutost des  
fers, qu'incontinent ceste isle commença à  
estonnant les esprits des plus asseurez.  
memoire ce que Guy avoit recité à Bal

« ceste isle n'estoit point isle, mais une  
 , après que ceste putain seroit allée en  
 , seroit plus estimée isle. Icelle donc  
 les de la mer si legierement, qu'elle fai-  
 in que ne feroit une bale sortant de la  
 se bombarde, et avoit en un clin d'œil  
 remin. Cingar, tout desesperé, s'escrie :  
 les est cecy ? » Le Centaure s'estonne,  
 it point encor arrivé. Falcquet encou-  
 tres de n'avoir peur, leur disant que  
 loüable de veoir et apprendre tousjours  
 i, aller par le monde, endurer plusieurs  
 gratter tousjours son ventre en son  
 r abandonner son pain. Mais Balde, ne  
 e en soy-mesme une telle nouveauté ; et  
 à tous de se tenir sur le bord. Le bouf-  
 t « : Il est besoing de se resjoûir, com-  
 nous admoneste par un certain mys-  
 as devons tenir joyeux. Car la terre ne  
 nos pieds. Quelle tempeste marine nous  
 e l'ennuy, puisque, passant la mer, nous  
 ? » Tous se regaillardirent sur ces pa-  
 Ils voyent les ours, les onces, les leo-  
 s se lancer hors des forests, lesquels,  
 l remueiment de terre non accoustumé,  
 la mer. Puis Virmasse leur monstre  
 ux demeuroit le sepulchre de Guy ferme

des écrits d'un genre fort différent de celui du  
 es exemples de baleines prises pour des îles.  
 Brandan, moine irlandais du neuvième siècle,  
 longues pérégrinations à la recherche d'une  
 ent un récit de cette espèce. Des auteurs scandi-  
 in évêque officia sur le dos d'un *kraken* ; en-  
 i commun, imprimé en 1621, contient, entre  
 ne qui représente un missionnaire disant la  
 un poisson. (*Nova typis transacta navigatio.*  
*Alipono.*)

toutes choses, lors que je puis traîner ma queue et faire en sorte qu'aucun ne soit eslevé à ce haut degré d'honneur par saintes prieres, ni par le consentement de la sainte colombe. O que nous sommes bienheureux ! ô, comme nous sommes bien parvenus aux fins de nos doux et plains souhaits, quand un pontife est forgé par nostre faveur ! Car nous sommes engraissez de la chair et du sang d'un troupeau sain et entier, s'il est conduit par un pasteur aveugle. Le berger, mitré par mon soing et sollicitude, tue et assomme les ouailles, et les laisse pour viande au loup, s'enfuiant de peur : il pele ses brebis, il arrache les plumes à ses oiseaux. A mon occasion, les autres se voyent sales et villains parmi les temples à demi rompus, l'Eglise tombe et la Mere chet du haut en bas : Mere, dis-je, qui nourrit les bastards, et qui enfin sera mise sous le joug de l'Alcoran, si elle n'est consolée par quelque juste et saint Evesque. Et lors seroit malheur à nous, et une pauvreté et misere bien grande [pour nous, si la chair de Jesus-Christ estoit octroyée à un tel personnage, qui ne voulust plus vendre les bonnets rouges, qui ostast de dessus les espauls des hommes mille charges, qui renouvelast les saintes ordonnances de l'Eglise, desquelles nous avons fait perdre l'usage, et qui voulust remettre en son vray point ce qui est corrompu en icelle. Vous cognoissez, il y a long-temps, quels Peres saints l'Eglise a eu quelquefois ; comme ils ont esté dignement sacrez ; comme ils sont bien pansez, combien ils sont jolis, comme ils sont parez, comme ils sont vrayz buffes d'entendement, comme ils sont sçavans aux cartes, et comme ils sont coustumiers de nourrir et entretenir des garces qu'ils appellent leurs sœurs, de nourrir des bastards qu'ils nomment leurs nepveux, de se parfumer de bonnes odeurs, de porter cappes à l'Espagnolle, et faire bouffer le velours à leurs chausses ; nourrir oiseaux de proie, des chiens, des esperviers, des braques ! Et cependant l'Eglise, déchirée et mal accommodée, pleure, ainsi qu'on peut veoir :

sage fleurist; ou toy, Louys de Gon-  
 nanimité et la force leonine (d'icelle les  
 que suffisantes, et comparables par des-  
 s, et mesme par dessus tous ces Sansons,  
 urs espauls des montagnes et des ro-  
 ongneue par Charles et par ses Liente-  
 ar le diable, auquel souvent en esprit  
 lartel. Ainsi Malebosse, volant tantost  
 lançoit d'un bras fort et roide ses bales  
 , aussi rudement que feroient des bom-  
 devant un chasteau. Balde se voulant  
 ol, et se preparant à en prendre la ven-  
 estrer d'une telle peine, ce bourreau  
 urant, monstre par mocquerie les joües  
 oudain retournant, tire une bale de son  
 et ne lasche jamais coup en vain; mais  
 ar la teste de Balde, tellement qu'il ne  
 e dormir. Balde, pour eviter tels coups,  
 avant, en arriere, à costé, tantost se  
 ent bien de n'avoir apporté une ronda-  
 croit avoir la victoire par ceste façon de  
 estre bien tenu à Malebosse. Balde ad-  
 ne pourroit long-temps resister à telles  
 se remparer de quelque chose, se jette  
 Belzebut, et avec la main gauche, le  
 de toute sa force par le poil long de son  
 l'eslevant en l'air, s'en servoit d'un bon  
 porcé contre les balles de Malebosse.  
 zebut, le fr... les capitaines  
 Ar... d'une ou en  
 que que las-  
 d'o-

qu'approchant le temps et mesme l'heure d'accoucher, la femme de Lucifer, la mere de Lupasse, la putain de Satan, vindrent à moy pour me secourir à mon accouchement et recevoir mon part. Pendant qu'elles travailloyent par-devant à le recevoir, comme est la coustume, sortirent par la villaine et sale bouche de mon derriere deux enfans avec une très-puante odeur, lesquels, à grand'peine estans à demis sortis, commencerent à se donner l'un à l'autre des coups de poing, et se deschirer les joues avec leurs ongles. Je me resjouissois en moy-mesme, je le confesse, de ce que ceste laide semence pronostiquoit desja devoir estre la ruine des Rois du monde. Je les ay tousjours nourris de lait de serpens, et les ay faict sucer les mammelles d'un basilic ; et lors ils combattoient l'un contre l'autre à qui auroit la droite ou la gauche, se donnans de grands coups de pied ; l'un se nommoit Guelphe et l'autre Gibelin. Iceux, ayant atteint l'age de douze ans, ne cessoient jour et nuict de se querreller. Il advint, un jour, qu'ils se tindrent aigrement à beaux ongles et avec belles dents de chien. Guelphe, avec ses dents trenchantes, coupa net le pouce à Gibelin ; et pour triomphe le portoit partout, pour en faire plus grand'honte à son frere. Mais iceluy, se revenchant, coupa aussi avec les dents à Guelphe le doigt d'auprès le pouce, et le devora, portant seulement la semblance d'iceluy, pour marque de sa vengeance : dont vient que Guelphe, avec le pouce de sa main droicte, tue les puces ; et Gibelin leche et essuye les mortiers avec le doigt d'auprès le pouce de sa main gauche. Avec tels soldats j'ay renversé tout le monde, et par telles boucheries j'ay infecté toute la terre de sang. Dites-moy, que vaudroit à present ceste compagnie de Guelphes et Gibelins, si ce n'estoyent mes enfans, ayant icelle tel pouvoir qu'elle rompt, qu'elle deschire, et qu'elle met sans dessus dessous tant de villes et tant de pays ? Le Guelphe veut porter son pennache à droit ; au contraire le Gibelin le veut porter à gauche.

ncent à jouer des mains. Acheron, mpagnons, les reçoivent courageuse- z de corbin, leurs faux et leurs groins els ils rompent et brisent une infinité , avec ses hautes cornes, s'esleve plus 'avance demandant hardiment à ses t envie de se venir gratter. Stislafer pans de sa bouche, et, en colere, vo- ée d'un villain et infect sang. Molcan Zaccar, ny Graphican, et font haster uns suivies de huit mille diables. Ma- e premier, et est secondé par Ciriât. de, faisant un terrible eschec. Il s'es- rrible meslée. On oit le *tron tron* des nent des pourceaux, le hennissement y des mastins, le muglement des to- : des loups, le sifflement des tygres, ions, le sifflement des dragons : tous entre ces Diables.

ré un peu à part, aucun ne luy don- , ny par fourches ny par bales ; car s'estoit divisée en deux autres parts. n en main : son espée se reposoit, et sa gaine, et, s'estant servi une heure d'une massuë, il l'avoit mis en cent ceaux, ne luy estant resté en la main lement, et tous ses membres estoyent pendus à des arbres, comme la ratte, ; partie avoient esté rompus et brisez e, aspergeant la face noire de chasque : sang d'iceux, d'où le miserable al- ant les morceaux de ses membres. assez d'occasion de pleurer sa perte; s a-t-il pour faire telles plaintes ? Il i puissent baigner sa face de larmes int de langue, qui avec grands cris



tre de travers, vous luy pouvez dire qu'il n'est point de sang illustre, qu'il n'est ny Seigneur, ny Duc, ny Marquis, ny Baron, ny Gentilhomme : car pas un d'iceux en cent ans ne suivroit telles villaqueries. Voilà de belles conquestes, et dignes de grandes louanges ! Et tu t'oses vanter, par dessus mes trionphes, de ce que tu as totalement ainsi mis le monde sans dessus dessous, comme tu dis ; et neantmoins voilà Cipade, qui s'est encor' garantie de tes serpens ! Mais, moy seule, j'ay fait maintenant, et fais qu'icelle s'est bandée cruellement contre soy-mesme, et s'est fourré d'elle-mesme le couteau en son ventre : laquelle ny vous, ny ceste louve de Megere n'avez peu aucunement desmembrer. Qui croit que j'aye peu rompre par entr'eux la paix : la paix, dis-je, tant ferme, et le lien si solide, qui retenoit en amitié ceste grande, illustre et venerable Cipade, laquelle, après avoir rangé sous ses loix toutes les villes du monde, est venuë ça bas pour deposseder Pluton de son Royaume. Balde, Balde est icy, ce Heros Renaldique, auquel, comme estant de cœur royal et franc, autant plaist le parti des Guelphes que celui des Gibelins, pourveu que l'un et l'autre aiment la bonne et belle reputation, et soyent affamez de l'honneur. Ceux qui osent dire le Roy de France estre Guelphe, et l'Empereur Gibelin, n'ont pas grand entendement, pensant que tels princes se lient à telles folies. »

Or Balde, ayant eu patience pour escouter tous ces beaux discours, soudain prend son espée, rompt les portes et entre dedans. Le voyant tous entrer en telle furie, incontinent toute ceste infâme assemblée se depart, s'enfuit, quittant là chascun sa chaire. Comme quand l'Aurore, reluisant avec ses belles rouges couleurs, se descouvre au matin et vient revoir le monde, tous les chathuans se cachent, et font soudain retraite, de peur de veoir la clarté du jour : ainsi ceste compagnie infernale escampe à la veuë de Balde, et ne peut souffrir l'aspect et le regard d'un si grand personnage. Il demeure là seul, voyant

toutes les chaires vuides ; et, s'en courrouçant, brise et decoupe tout avec son espée. Pendant qu'il s'amusoit à cela, il aperçoit la gratieuse personne de Seraphe, qui souvent vient et revient voir Balde : les Compagnons duquel il avoit jà trouvez comme ils estoient ainsi poussez en furie l'un contre l'autre, et lesquels il avoit reduits et remis en bonne cervelle, et les avoit là amenez bien rassis et paisibles ; et puis soudain disparut, et s'en retourna en haut.

Or les Compagnons recommencent à poursuivre leur chemin par ces lieux tenebreux. Fracasse marche le premier, ayant un courage tel, qu'il bouilloit d'envie d'arracher les cornes aux Diables ; et ne parloyent tous par entr'eux que de tels exploits. Boccal recite les folles inventions par les Poëtes, lesquelles ils disent estre aux Enfers. Il raconte ce qu'il avoit leu autrefois du guerrier Meschin ; pendant qu'aussi Cingar rapportoit à son amy Falcquet le sixiesme livre de Virgile. O chose merveilleuse ! qui la pourroit croire, si on ne l'avoit veuë de ses propres yeux ? Cingar demeure court au milieu de son conte, sans pouvoir plus parler, et s' imagine toute autre chose que le contenu de ce sixiesme livre, et ne se resouvient en avoir parlé.

Falcquet ne sçait aussi ce que Cingar luy avoit dit, et estoit tout alourdi fantastique après toute autre chose, sans se resouvenir de ce qu'il avoit entendu de ce sixiesme livre. Le Centaure brouille sa cervelle de plusieurs choses, tantost veut celle-cy, tantost celle-là, et ne sçait que choisir. Fracasse fait beaucoup de chasteaux en l'air. Sa langue se taist autant comme si elle n'eust jamais parlé. Hippolyte n'avoit plus de sel en la teste ; son entendement embrouillé passe à travers de plus de cent chimeres. Lyron, ravi de plusieurs imaginations, tenoit ses yeux eslevez en haut, se riddant le front. Mosquin estoit fol, et Philoforme plus fol : car le soing de plusieurs affaires fait devenir les hommes fols. Fanet et Grillon marchaient en-

semble, sans parler l'un à l'autre, et se regardoient avec les yeux ficez l'un sur l'autre. Boccal en humeur fantastique marchoit seul devant, remuant les levres sans proferer aucun mot, et avec les deux mains jouoit à la inorre tout seul, s'escriant quelquefois, sans prononcer une parole. Mais Balde, ayant la parole à commandement, blasmoit fort le silence qu'il voyoit en ses compagnons, et, parlant à eux, il leur demandoit response : mais iceux, estans devenus muets le regardoient seulement pour toute response. « Ho ! dit-il, voicy une chose bien nouvelle : ô Cingar, que veux-tu dire ? ô Lyron ? Hippolyte, vous ne parlez point ? Et d'où vient cela ? Voulez-vous garder silence comme en un cloistre ? Dites-moy quelque chose, afin que le long chemin ne nous ennuye. Ne daignez-vous rendre response à vostre Balde ? » Iceluy usoit de tels mots à ses compagnons ; mais il eust plustost ouï parler des murailles. Partant, estant las de leur faire tant de demandes, ne voulut plus essayer à les faire parler.

Ainsi marchoient-ils à pas mal asseurez, comme font les Lansquenetz quand ils ont en l'estomach du vin plus crud que cuict. Balde enfin veut sçavoir la cause de cecy : il s'avance avant les autres, et trouve une autre chose nouvelle ; car il sent la terre manquer sous ses pieds, et ne luy semble plus veoir terre sur laquelle il puisse affermir ses pas, et comme s'il estoit suspendu en l'air, manie les jambes, et ne sent aucun travail à marcher. Il se tourne vers ses compagnons et les voit marcher de mesme comme luy avec pareille legereté. Ils veulent bien parler à luy, mais ils ne peuvent que remuer les levres, et, comme muets, ne parlent que de l'œil et des mains. Chascun sent son corps se porter legierement, et aller comme à nage, et se resjouissent de marcher ainsi sans aucune peine. Cecy leur dura jusques à ce qu'un vent les poussa dedans un creux. Là estoit le sejour de Fantasie, accompli d'un murmure de silence, d'un mouvement permanent, et d'un bruit taisible, par un ordre confus

pho ; le dernier est Dragamas, lequel fouëtto à  
nt son crocodile qu'il chevauchoit. Ainsi tous  
à grand haste ; et ces pauvres malheureux ai-  
plutost endurer tous les tourmens, que de veoir  
ist. Boccal, les voyant ainsi bien fuir, ne cesse  
après, jusques à ce qu'ils arrivent au champ de  
quel on voyoit desjà de grands ruisseaux cou-  
g noir. Mais les diables, voyans de loing le Cru-  
i-tost et en un moment crians et hurlans, s'en  
mée à plus de mille mil de là, et après eux  
me si grande puanteur, que rien ne servoit de  
on nez. Tous s'en vont à la mal-heure, et ne fut  
là aucun malin esprit, par le bienfait de Boccal.  
Boccal, vive la bouteille, et vive l'insigne mai-  
ncienne Folengue !

---

## LIVRE VINGTIÈME.

ue les Diables furent ainsi deschassez par le  
me, et par la seule presentation qui leur fut  
rucifix, et que Balde eust proferé beaucoup de  
la louïange de Boccal, et qu'il eut mis son Pere  
au que le Centaure avoit trouvé, et avec luy  
le corps de Leonard, ils engravèrent au devant

ist Guy, Pere de Balde grand :  
beau renom le reste vous apprend.

pho fut brief : mais, après que les armes de  
*rent posées sur le tombeau, et autour d'ice-*

luy, en signe d'un trophée, Gilbert, à la priere de Balde, chanta ces vers, lesquels aussi-tost il grava en la pierre :

Les armes que tu vois icy haut attachées,  
Je te prie, ô Passant, les vouloir admirer,  
D'un pitoyable pleur les vouloir honorer,  
Et qu'au fond de ton cœur tu les tiennes fichées.  
Leonard, le nompareil d'honneur, les a chargées;  
Elles luy ont donné dequoy son los parer :  
Ensemble on les a veu en vigueur s'asseurer;  
Ore ensemble en ce lieu à repos sont couchées.  
Que Rome martiale, à ses fils belliqueux  
Se rendo gratieuse, et s'employo pour ceux  
Qui ornent d'un costé de grands tours sa richesse,  
Par colonnes d'ailleurs appuient sa hauteesse.

Toutes telles ceremonies lugubres et funebres s'acheveront par ces barons au mieux qu'il leur fut pour lors possible. Autrement, je vous prie, quelle convenance y a-il entre des tarantatare de trompettes et des sons de cloches? Et des *Kyrie eleisons* entre le maniement de picques? ou la brave assiette de beaux bataillons, avec *Requiem eternam*, *Miserere*, et *De profundis*? Vous suffise qu'au moins faisant en grande devotion leurs prieres, chacun dît à genoux son chapelet.

Or Pandrague restoit à estre payée de ses bien-faits, laquelle estoit encor attachée à un arbre. Ils feirent un petit taudis de bois sec couvert de coppeaux et autres buchetes pour brusler en iceluy ceste sorciere comme en une cage. Toutesfois Balde, qui avoit le cœur genereux, se recula loing d'un tel office, ne voulant veoir un spectacle si miserable. Ce fut là la fin de ceste putain. Ainsi puissent finir toutes les courratieres, et villaines loues, qui sont parmi le monde.

Ceste meschante ne fut pas plutost descenduë aux enfers, qu'incontinent ceste isle commença à flotter sur l'eau, estonnant les esprits des plus asseurez. Ils remettent en memoire ce que Guy avoit recité à Balde et aux autres.

que ceste isle n'estoit point isle, mais une  
 ille, après que ceste putain seroit allée en  
 na seroit plus estimée isle. Icelle donc  
 ondes de la mer si legierement, qu'elle fai-  
 amin que ne feroit une bale sortant de la  
 rosse bombarde, et avoit en un clin d'œil  
 e chemin. Cingar, tout desesperé, s'escrie :  
 iables est cecy ? » Le Centaure s'estonne,  
 estoit point encor arrivé. Falcquet encou-  
 autres de n'avoir peur, leur disant que  
 lus louable de veoir et apprendre toujours  
 uté, aller par le monde, endurer plusieurs  
 le gratter toujours son ventre en son  
 loir abandonner son pain. Mais Balde, ne  
 sche en soy-mesme une telle nouveauté ; et  
 le à tous de se tenir sur le bord. Le bouf-  
 dit « : Il est besoing de se resjoûir, com-  
 cy nous admoneste par un certain mys-  
 nous devons tenir joyeux. Car la terre ne  
 à nos pieds. Quelle tempeste marine nous  
 r de l'ennuy, puisque, passant la mer, nous  
 rre ? » Tous se regaillardirent sur ces pa-  
 . Ils voyent les ours, les onces, les leo-  
 ions se lancer hors des forests, lesquels,  
 tel remueiment de terre non accoustumé,  
 n la mer. Puis Virmasse leur monstre  
 e eux demeuroit le sepulchre de Guy ferme

ns des écrits d'un genre fort différent de celui du  
 o des exemples de baleines prises pour des îles.  
 nt Brandan, moine irlandais du neuvième siècle,  
 de longues pérégrinations à la recherche d'une  
 ntient un récit de cette espèce. Des auteurs scandi-  
 u'un évêque officia sur le dos d'un *kraken* ; en-  
 peu commun, imprimé en 1621, contient, entre  
 , une qui représente un missionnaire disant la  
 d'un poisson. (*Nova typis transacta navigatio*  
*Philipono.*)

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

stable sur un rocher au milieu de la mer, et aussi sur fuste demouroit à l'ancre seule en la campagne marine. Ils apperçoivent de loing une autre plus grande merveille, qui estoit d'un haut geant, lequel paroissoit sur une grosse navire, et se tenoit droit comme le mas d'un vaisseau, et estendoit les bras au lieu de voiles. Car l'arbre par l'impetuosité de la mer, et par les vents, estoit tombé en l'eau. Je dis que ses bras servoient au lieu d'antenne, et son corps servoit de mas plus ferme qu'une grosse tour. Que les vents soufflent tant qu'ils pourront souffler, qu'ils facent gambader les ondes, sauter et danser les escumes de la mer ressemblant loing un troupeau de bergeail blanc, ils esmouvent neantmoins ce grand et puissant geant, autant qu'un coup de pied d'une mousche scauroit esbranler la ferresse et les murs de Treviso! « Ho! Diable, dit Sir qu'est-ce là que je veoy? Ne voyez-vous, compagne ce grand geant? Ne voyez-vous pas comme tend la voile il demeure ferme? » A quoy respond B « Amen. O malheureuse taverne, en laquelle ventre se va loger! A grand' peine un beuf entier! remplir un de ses boyaux! »

D'autre costé, ce geant, approchant, s'estonnoit de ce que ceste isle flottoit ainsi sur mer un navire. Iceux s'esmerveillent de veoir ce haut comme un mas; et luy, d'autre part, ad terre n'aguères ferme courir à present sur fin, se joignans les uns les autres au milieu comme il advient quand les vaisseaux, allans de Padouë sur le fleuve Brente, se l'autre; ils commencent à s'envisager. Falcetient avec une joyeuse parole dit: « O Dieu Est-ce là le phantosme de Fracasse? Voicasse; c'est luy qui tient ceste voile tendue confirme ce que dit Falcquet, et que c'estrité, disant: « Voilà sa propre person

te se retrouvent les amis ! Nous pourrons bien  
 et aller tous en enfer, puisqu'avec nous est ceste  
 de geant. » Cingar, joyeux au possible, l'ap-  
 le suble. Mais Fracasse, s'entendant nommer  
 son, laschant sa voile, soudain saute du haut  
 vire sur ce terroir courant, et pour la pesan-  
 son saut, ceste isle de la Baleine cuida estre  
 sous les ondes, et pour telle agitation elle re-  
 course ; car ses costes furent froissées par  
 it. Aussi, ceste grosse navire Genevoise, de la-  
 avoit sauté, recula en arriere bien cinq mil ; car  
 ment un batteau refuit derriere soy, quand au-  
 ssus son bord se jette en terre.

ost Balde et Cingar l'embrassent, mais par les  
 t à grand peine par les genoux. Falcquet, Mos-  
 les autres en font autant, et se font tous force

, estonné du tremblement de ceste terre advenu  
 nt de Fracasse, s'estoit allé cacher plus loing.  
 evient apportant avec soy une longue eschelle.  
 is le voyans en riant, et ne savent ce qu'il en  
 ire. Estant venu devant eux, il va droit à Fra-  
 niant dresser son echelle contre ses espaules, n'y  
 monter sans eschelle. « Que veux-tu faire, dit  
 gentil Boccal ? Veux-tu avec ceste eschelle  
 un chasteau ? — Non, dit Boccal, mais je luy  
 un mot en l'oreille, et rien autre chose. » Le  
 casse prend tout en patience, comme est la  
 entre compagnons paisibles. Cependant, se ri-  
 ont, s'estonne d'une chose si merveilleuse, et  
 rofondement en son esprit, et à grand'peine  
 roire ce qu'il voit de ses propres yeux. Il de-  
 roir la cause d'une telle merveille, et veut  
 n effet son desir. Il se despoille tout nud, rete-  
 nement sa chemise, afin qu'il peust nager plus  
 t s'il en estoit besoin. Ils sont tous en esmay



## HISTOIRE MACCARONIQUE.

ur sçavoir ce que veut faire Fracasse. Il les prie de se vouloir aussi tous despouiller. Ce qu'un chacun volontiers fait, craignans aussi bien d'estre noyez. Or Fracasse, grand et fort, et ne s'estimant pas moins qu'hercules, arrache de dessus le bord un vieil chesne, puis tire de sa gaine un cousteau, duquel il avoit accoustumé couper son pain, lequel estoit long de cinq brasses. Avec iceluy il cure ce chesne de ses branches et reimeaux, et le rend comme est un osier, duquel on lie les treilles, puis esguise le plus gros bout et le fiche contre le bord, ainsi que l'oiseleur picque en terre ses estançons quand il veut faire la pipée, ou pour prendre perdrix, pour prendre cailles. « Ha ! dit Boccal, il est besoing manger des porreaux. » Balde, avec les autres, s'en rit. Gilbert s'estonne fort de la force de ce geant.

La baleine s'efforce encor de singler plus fort, et se ce pau entrer par entre ses costes. Après cela, Fracasse coupe les rameaux à un sapin, et puis l'arrache aisement qu'on feroit une eschalote d'un jardin. Il le coustre en forme d'un grand aviron, et s'en veut servir d'iceluy au lieu d'une rame, l'appuyant sur le chesne, et luy doit servir de fourchette. Or, affermant luy bien ses pieds, et estendant l'eschine, et ne ramer au contraire où vogueit la baleine, et ne ramant la valeur d'une petite once, et s'efforce plus et muant ses bras avec la fermeté de ses reins, qu'on oyait ses os cracquer le long de son dos, et de son visage tomboit une grosse sueur : il confesse n'avoir jamais tant travaillé : voyant en telle peine, vouloit avec les autres mais Fracasse s'escrie : « Laisse, Balde, je m'en vais, mais Fracasse est à present d'ainsi conduire le monde, prie, Balde mon ami, recule-toy. » Balde prie de Fracasse, lequel employe tout son corps, bras, et de jambes, et de reins, suant à avec une merveilleuse respiration repr

l'espace de trois heures, il ne peut alentir le cours  
 baleine, ny la destourner de son chemin, car, estant  
 entée, elle s'enforce davantage en l'eau, et, se sen-  
 brée, plus tasche à s'avancer, et ne peut estre  
 us. Ce que voyant, ce geant s'irrita fort, il donna  
 si grandes secousses de son aviron l'une après l'au-  
 tre, il meit le nez en terre, tant il se baissoit et alon-  
 Enfin il parvint à son attente, et selon son desir,  
 nt que la baleine s'arreste et vogue à reculons.  
 n admira ceste grand force de Fracasse, ayant esté  
 nissant pour faire changer le chemin à un si grand  
 i, qui portoit sur soy un Royaume.  
 e escrivisse allant ainsi en arriere, l'isle sembloit  
 ner d'où elle venoit. Pour cela, Fracasse ne laisse  
 ars de ramer, et en dépit de nature veut demeurer  
 ieux : et, maniant son aviron, bouleversoit la mer,  
 t eslever de grandes et hautes ondes; mais la ba-  
 impatiente pour se veoir contrainte de lascher son  
 in, et de ce que sa poupe marchoit devant elle, fait  
 soudain sur l'eau sa longue queue, et commence à  
 nier en battant l'eau avec des coups si grands, si  
 et retentissans si haut, que ceste bataille diabo-  
 n'avoit point fait un si grand bruit, et si la force  
 eant n'y eust donné remede, nos barons n'eussent  
 s'en sauver. Ceste queue (comme recitent nos An-  
 de Cipade) estoit longue de quatre cents brasses, et  
 n falloit pas une. Elle la remuë de costé et d'autre,  
 oit et de travers, et la contourne en plusieurs nœuds,  
 e quand un paysan prend un baston pointu, et as-  
 en trahison un serpent endormi, luy pressant sur  
 te et avec son baston luy perce la cervelle comme  
 ; et pendant qu'il tient ainsi son baston fiché, ceste  
 ne pouvant retirer sa teste, demeine le reste du  
 s'entortillant autour d'iceluy comme fait le lierre :  
 ceste baleine battoit l'eau, et avec sa queue tiroit  
 vers terribles, abbattant des ormes et brisant des

Livre dix-huitième.. . . . .	.....
Livre dix-neuvième. . . . .	.....
Livre vingtième. . . . .	.....
Livre vingt et unième. . . . .	.....
Livre vingt-deuxième. . . . .	.....
Livre vingt-troisième. . . . .	.....
Livre vingt-quatrième. . . . .	.....
Livre vingt-cinquième. . . . .	.....

**FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.**

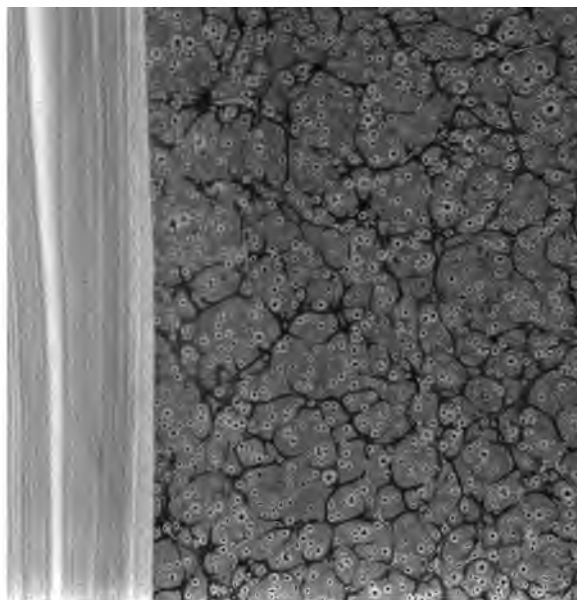
ndain le luy lance, et le fûche en l'un de ses  
 la pointe penetra jusques au fond de la cervelle.  
 Falcquet et Moscquin amassent de toutes parts  
 , des pierres, des tuilles, des fagots d'épines,  
 de terre, se rians ensemble d'une telle sorte  
 t d'une telle guerre. J'ay veu autrefois les paisans  
 un loup, quand, poussé de faim, il cherche quel-  
 a pour se repaistre; il va trainant la queue le  
 sillons ou le long d'une haie jusques à ce qu'il  
 ce qu'il demande : lors il fuit emportant sa  
 ne craignant plus à se monstrer. Les paisans,  
 r coutume, espars çà et là, font de grandes  
 mplissent l'air de leurs cris effroyables, et avec  
 ches-fieres l'arrestent sur cul. Quel tintamarre  
 t courant et criant ! Tel ces barons en font contre  
 e marin, s'esclattans de crier.

avoit bonne envie de couper en deux ceste  
 ais tant plus qu'il y touche et moins en vient-il  
 l jette de colere par dépit son espée et se pre-  
 quand ceste beste monstreroit sa teste. Elle ne  
 l'eslever derechef, pensant avaler tout d'un coup  
 Mais Balde, qui estoit pour lors encor' tout nud.  
 lain en l'eau et luy prend un de ses oreillons  
 deux mains. Falcquet saute aussi de l'autre  
 se saisist de l'autre oreillon, estant secouru et  
 Moscquin. Icelle hurle tant qu'elle peut, et de  
 stourdist le ciel et s'efforce de se retirer en  
 is elle ne peut à cause que Fracasse la retenoit  
 suë, et sa teste n'avoit plus telle liberté qu'elle  
 lle tire en haut, elle tire à bas iceux resistans  
 nt à ses efforts. Cecy vous sembleroit ne se  
 ire; toutesfois les anciens registres contiennent  
 ainsi arrivé.

Balde et ses compagnons estoient en ces entre-  
 cy le Pirate Lyron qui se presente. Iceluy, aussi-  
 ent congneu avoir perdu sa demie galere, la-







MAR

71

1000



quelle à grand' peine des chevres pouvoient-elles monter. Ils n'y montent point, mais, sans aucune frayeur, entrèrent au commencement d'une caverne, et penetrerent dedans le creux de ceste montagne. Falcquet va le premier, sonde le chemin, et apprend aux autres où il falloit qu'ils sentent leurs pieds. Fracasse n'y pouvoit cheminer que par la voute, car autrement il se fut donné de bonnes loques en la teste, contre le haut de la voute.

Cependant, Cingar, se promenant seul le long du mer, et regardant à ses pieds, pleuroit amerement, amy, sans lequel il n'esperoit pas pouvoir vivre plusieurs heures. Il se fust souvent tué de son espée, s'il n'esté empesché par la presence de Virmasse. Mais voicy venir de loing un cheval, qui estoit le meilleur de tous : c'estoit Brisechaine, lequel (qui ne diroit communément) portoit sur son dos deux vaillans corps, Balde en croupe, et Lyron en la selle; car quand il sentit l'eau croistre, et Lyron eut peur de bride de son cheval, ne l'un ne l'autre, ne se sentant de mettre fin à leur combat, ne voulans se noyer, sauta en trousse derriere Lyron, et l'embrassa, et luy bailla la main, usa envers luy de paroles gracieuses et luy donna courage, et, d'ennemis, se rendirent amis; car, un peril commun faict devenir freres, qui estoient ennemis. Brisechaine nage le mieux, ne peut, ne monstrant sur l'eau que le nez, et au-dessus voyoient seulement les testes de deux hommes, et quelquefois font le plongeon, comme fait le canard, car Balde avoit du pire, estant sur la croupe, et estroit d'avaler souvent des gorgées d'eau salée. Toi, il prend courage, esperant le secours divin. Cingar percevant de loing ce cheval, appelle son compagne et luy monstre ce qu'il voyoit sur l'eau, ne sachant la verité ce que c'estoit, parce que la veue humaine ne peut penetrer si longue espace d'air. Le Centaure jette soudain en l'eau, nageant fort bien, à cause

al, et, s'estant avancé bien avant en  
de Brisechaine, qui commençoit à  
ayant sur soy une trop grande charge.  
t Balde, et le met sur son eschine de  
ce moyen, grand allegement au che-

it cela, sent une joye couler par tou-  
omme une cire, qui font au feu ; car  
si grande douceur, qu'il n'eut pas  
iere en des braisches de miel. Enfin,  
à bord et prindrent terre. Là, se  
ouvelle feste, force baisers, force cares-  
ue sucre. Balde, avec une façon si  
se, gagna tant Lyron, qu'iceluy se re-  
e partout. Hippolyte estoit aussi ar-  
son cheval Rochefort, qui l'avoit bien  
er. Lyron le va trouver, l'embrasse,  
ir plus apprehender aucun travail, et  
se soumettre comme luy à ce brave  
J'en suis content, respond Hippolyte,  
ie tu me commanderas. » Aussi-tost,  
accourt à Balde, lequel le reçoit en  
t avec un bon lien d'amitié, s'unis-  
me vrais freres, reputans leur force,  
lle, qu'ils n'estimeroient pas tout le  
d'ail. Hippolyte monte sur le cheval  
Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine.  
riere du Centaure, monte sur sa  
e s'en souciant point, alloit à pied  
r. Ils s'en alloient ainsi equippez,  
ouvint des trente galeres et navires  
es. Balde pria fort Lyron et son frere  
andonner point tant de vaisseaux, qui  
vir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hip-  
ent aucunement entendre. Philoforme  
prendre la charge, tant la calamite,

grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en luy mes-  
 tant au devant la proue de son vaisseau : ainsi Cingar  
 contre le furieux assaut d'Hippolite, se roidist pour luy  
 tendre : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite, lequel  
 luy donna sur la teste si rudement, qu'il oubliä s'il estoit  
 jour ou nuict. Falcquet, voyant son amy en tel danger  
 s'enflambe de colere outre mesure, et de sa main droite  
 sur le heaulme d'Hippolite, et redouble derechef, desirant  
 tant plus asprement qu'à la premiere fois, et luy fit  
 tomber le pennache à bas, et à la tierce, luy donna  
 mesme endroit un tel coup, qu'il le contraint d'embrasser  
 le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroit à un  
 comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de fumee  
 de despit, bruïant comme une tempeste, et, par  
 son espée avec les deux mains, vouloit fendre Falc-  
 quet en deux ; mais iceluy feit un saut à costé, evitant ce  
 L'autre ne cesse de redoubler ses coups. Falc-  
 quet peut éviter ceste cerise, qui fut si brusque, et  
 tarde, qu'il ne se peut tenir de tomber, estant  
 emportée. Cingar, soudain tout furieux, s'ach-  
 donne un grand coup sur le bras droit d'Hippe-  
 luy faire sortir du poing son espée. Falcquet  
 se releve, et, pendant qu'Hippolite estoit em-  
 Cingar, Falcquet d'un autre costé luy donne  
 sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et se  
 Falcquet pour le charger, Cingar le repren-  
 tomber une partie de son harnois. Com-  
 monstre terrible en combattant contre deu-  
 tant tantost sur l'un avec ses pattes, tant  
 avec la dent, n'ayant pas loisir de pouvoïr  
 leine, recevant un coup de dent de l'u-  
 s'amuse à l'autre : ainsi se comportoit, e-  
 vaillant Hippolite. Il estoit espris de si gra-  
 telle furie, que le feu, pour une telle  
 de la teste. Pendant que Cingar s'ach-  
 luy, il reçoit une telle taillade, nor

qu'il luy semble oïr cent mille tintouïns, et stourdi à terre, alongeant les cuisses, et s'es-  
à plat comme une grenouille. Le sang luy  
rines, de la bouche, et des oreilles, abreuvant  
re tout autour de soy. « Ha ! voleur, dit Fal-  
nt ribaut, as-tu tué un si vaillant homme ? »  
nt, il prend à deux mains sa massue, fait un  
, comme feroit un Leopard, et donne sur le  
ippolite avec telle puissance, qu'il met en  
cu, lequel il avoit jetté sur sa teste pour se  
tel coup, et neantmoins Hippolite ne peut  
auser, qu'il ne donnast, à la renverse, de la  
roppe de son cheval, lequel l'emportoit ça  
demeuré en selle, et les bras étendus et

tout le fort des ennemis s'approche, et Cin-  
sà revenu à soy, et estoit sus bout. Un Lion  
écé par le veneur, ne s'acharne point plus  
s et mastins de Molosse ou de Corse, des-  
ins et les autres avec ses ongles, que faisoit  
sur ses ennemis, estant accompagné de  
i, d'un costé et d'autre, donnoit des coups  
a massue. Ces deux, bien serrez ensemble,  
de devant eux plusieurs personnes, lesquels  
nte de leur montrer le dos.

endant donnoit bien des affaires à Lyron, et  
n blanc de ses armes : et si Fracasse se fut  
e meslée, sans doute Lyron y eust fini la  
n, le Centaure et Philoforme, se tenans en-  
t rougir la terre de sang, et font voler les  
air à plusieurs. Personne pour lors n'estoit  
: les galeres et navires ; tous, tant Mores que  
mbattoient sur terre : et le Centaure, ayant  
n l'eau ceux qui y estoient restez, estoit aussi  
secours aux siens. Gilbert, se pourmenant  
out soul, s'en va vers les navires, entre de-

dans, et n'y trouvant personne, se tient en fr  
les, se contentant de veoir de loing une tel  
rieuse escarmouche, n'ayant aucune exp  
guerre. Il a horreur de veoir tant de tromper  
et autres tels bastons de guerre voler en l'  
voix lamentables retentir sur la mer, et ta  
retrenchez et laissez ça et là, tant de rui  
et tant de monceaux de corps morts. Il l  
ce fust une boucherie, voyant tant de pou  
les, de trippes, de fressures, de panes,  
aux arbres et ensanglanter les her  
coups ! ô playes dignes d'un Renauld,  
par cent doctes Virgiles ! L'un frappe  
taille, l'autre est fendu ; vous eussiez ve  
rasses, les plastrons, les rondaches vo  
oiseaux. Les corneilles et corbeaux  
estoyent en terre criant, et s'amassoï  
nils, lievres, quittoient d'effroy les  
tonnez sautoient sur l'eau. Ces  
monstrer les talons ; les nostres l

Cependant Fracasse ne lasche  
et commande à ses compagnons  
qui estoyent vuides ; parce qu'  
trait, et digne d'une belle fin. Il  
pouvoit plus tenir ceste queu  
comme est une anguille, se b  
sagers, qui, voulans aller  
Brente, viennent à la foule se  
quelle le barcquier crie  
ne se souciant de l'averti  
point quitter sa prinse, et  
comme un conquerant d'  
la victoire de Lyron. Le  
baleine avec si grande v  
sentoit, elle esleve der  
... cloutir comme fait

n se saisist de la teste, laquelle il tort  
col d'une oye, et en quatre tours il l'ar-  
re du corps. Aussi-tost, peu à peu, les  
commencent à s'escouler au fond de la  
ce ceste isle, qui estoit portée sur le dos  
perd, et chascun sent la terre defaillir  
t, de peur d'estre noyé en l'eau, desire  
se sentant avoir desjà l'eau jusques aux

e estoit au fond de la mer, et avoit attiré  
six mille journaux de bois, par dedans  
ms se promenoient, se resjouissans d'une  
aucuns estoient perchez sur des arbres,  
d'iceux mangeoient le gland, s'esmer-  
ant de chevreuls, lievres et cerfs noyez,  
tant de corps et de membres humains,  
t de merrain, tant de tables, de cloches  
moses. Auparavant, ces Barons avoient  
des vaisseaux de mer, et ce qui estoit  
is. Iceux avoient occupé tous ces vais-  
comme ces miserables corsaires vou-  
rtre, demandans pitoyablement qu'ils  
les repoussoit cruellement, exceptez  
en print pour fournir aux rames, et aus-  
fers aux pieds, leur apprenant à manier  
uillées.

geant, remue les bras avec telle force,  
ses ondes, pliant les jambes, et de la  
oussant l'eau. Il ne faisoit tempester la  
lorsque la Tramontane et le Nord-Est  
r Nord-Ouest ; et, comme il nageoit  
de bonne fortune Boccal, qui n'avoit  
beuvoit sans fin, et en avoit quasi pleine  
nd et le met sur sa teste, sur laquelle  
se trouva moins assuré que le Caste-  
Salei. Hippolite estoit gaillardement

# HISTOIRE MACCARONIQUE.

pour sçavoir ce que veut faire Fracasse. Il les prie, veut aussi tous despoiller. Ce qu'un chacun volontiers fait, craignans aussi bien d'estre noyez. Or casse, grand et fort, et ne s'estimant pas moins qu'il cules, arrache de dessus le bord un vieil chesne, tire de sa gaine un cousteau, duquel il avoit accousé couper son pain, lequel estoit long de cinq branches. Avec iceluy il cure ce chesne de ses branches meaux, et le rend comme est un osier, duquel on l'estreille, puis esguise le plus gros bout et le fiche le bord, ainsi que l'oiseleur picque en terre ses estacs, quand il veut faire la pipée, ou pour prendre perdrix pour prendre cailles. « Ha ! dit Boccac, il est bien manger des porreaux. » Balde, avec les autres, s'en Gilbert s'estonne fort de la force de ce geant.

La baleine s'efforce encor de singler plus fort, ce pau entre par entre ses costes. Après cela, coupe les rameaux à un sapin, et puis l'arrache aisement qu'on feroit une eschalote d'un jardin. d'iceluy au lieu d'une rame, l'appuiant sur le chesne luy devoit servir de fourchette. Or, affermant rant bien ses pieds, et estendant l'eschine, et ne ramant au contraire où voguoit la baleine, et ne la valeur d'une petite once, et s'efforce de ses reins, muant ses bras avec la fermeté de ses os, qu'on oyoit ses os cracquer le long de son vœux, et de son visage tomboit une grosse sueur : il confesse n'avoir jamais tant travaillé voyant en telle peine, vouloit avec les autres mais Fracasse s'escrie : « Laisse, Balde, j'ai fantasie est à present d'ainsi conduire ta priere de Fracasse, lequel employe tout bras, et de jambes, et de reins, suant avec une merveilleuse respiration »

ois heures, il ne peut alentir le cours  
lestourner de son chemin, car, estant  
nforce davantage en l'eau, et, se sen-  
che à s'avancer, et ne peut estre  
ant, ce geant s'irrita fort. il donna  
usses de son aviron l'une après l'au-  
x en terre, tant il se baissoit et alon-  
nt à son attente, et selon son desir,  
leine s'arreste et vogue à reculons.  
e grand force de Fracasse, ayant esté  
faire changer le chemin à un si grand  
sur soy un Royaume.

llant ainsi en arriere, l'isle sembloit  
venoit. Pour cela, Fracasse ne laisse  
et en dépit de nature veut demeurer  
iant son aviron, bouleversoit la mer,  
andes et hautes ondes; mais la ba-  
ur se veoir contrainte de lascher son  
sa poupe marchoit devant elle, fait  
eau sa longue queue, et commence à  
t l'eau avec des coups si grands, si  
s si haut, que ceste bataille diabo-  
fait un si grand bruit, et si la force  
donné remede, nos barons n'eussent  
ste queue (comme recitent nos An-  
oit longue de quatre cents brasses, et  
ie. Elle la remuë de costé et d'autre,  
s, et la contourne en plusieurs nœuds,  
ysan prend un baston pointu, et as-  
serpent endormi, luy pressant sur  
baston luy perce la cervelle comme  
qu'il tient ainsi son baston fiché, ceste  
retirer sa teste, demeine le reste du  
autour d'iceluy comme fait le lierre :  
attoit l'eau, et avec sa queue tiroit  
*abbattant des ormes et brisant des*



pour sçavoir ce que veut faire Fracasse. Il les prie de se vouloir aussi tous despouiller. Ce qu'un chacun volontiers fait, craignans aussi bien d'estre noyez. Or Fracasse, grand et fort, et ne s'estimant pas moins qu'hercules, arrache de dessus le bord un vieil chesne, puis tire de sa gaine un cousteau, duquel il avoit accoustumé couper son pain, lequel estoit long de cinq brasses. Avec iceluy il cure ce chesne de ses branches etrameaux, et le rend comme est un osier, duquel on fait treilles, puis esguise le plus gros bout de terre ses estanle bord, ainsi que l'oiseleur picque en terre ses estanle quand il veut faire la pipée, ou pour prendre perd pour prendre cailles. « Ha ! dit Boccal, il est beau manger des porreaux. » Balde, avec les autres, s'en Gilbert s'estonne fort de la force de ce geant.

La baleine s'efforce encor de singler plus fort ce pau entrer par entre ses costes. Après cela coupe les rameaux à un sapin, et puis l'arraise ment qu'on feroit une eschalote d'un jaricoustre en forme d'un grand aviron, et s'en d'iceluy au lieu d'une rame, l'appuiant sur luy devoit servir de fourchette. Or, affermirant bien ses pieds, et estendant l'eschine, ramer au contraire où voguoit la baleine, la valeur d'une petite once, et s'efforce p' muant ses bras avec la fermeté de ses qu'on oyoit ses os cracquer le long de veux, et de son visage tomboit une g' sueur : il confesse n'avoir jamais tant voyant en telle peine, vouloit avec le mais Fracasse s'escrie : « Laisse, Balde fantasie est à present d'ainsi condu prie, Balde mon ami, recule-toy. » priere de Fracasse, lequel employe bras, et de jambes, et de reins, s'avec une merveilleuse respiratio

à trois heures, il ne peut alentir le cours  
la destourner de son chemin, car, estant  
s'enforce davantage en l'eau, et, se sen-  
tasche à s'avancer, et ne peut estre  
voyant, ce geant s'irrita fort. il donna  
secousses de son aviron l'une après l'au-  
tre nez en terre, tant il se baissoit et alon-  
arvint à son attente, et selon son desir,  
baleine s'arreste et vogue à reculons.  
ceste grand force de Fracasse, ayant esté  
pour faire changer le chemin à un si grand  
loit sur soy un Royaume.

se allant ainsi en arriere, l'isle sembloit  
elle venoit. Pour cela, Fracasse ne laisse  
ier, et en dépit de nature veut demeurer  
maniant son aviron, bouleversoit la mer,  
e grandes et hautes ondes; mais la ba-  
e pour se veoir contrainte de lascher son  
que sa pouppe marchoit devant elle, fait  
ir l'eau sa longue queuë, et commence à  
ttant l'eau avec des coups si grands, si  
ssans si haut, que ceste bataille diabo-  
oint fait un si grand bruit, et si la force  
ist donné remede, nos barons n'eussent  
. Ceste queuë (comme recitent nos An-  
estoit longue de quatre cents brasses, et  
is une. Elle la remuë de costé et d'autre,  
vers, et la contourne en plusieurs nœuds,  
n paysan prend un baston pointu, et as-  
t un serpent endormi, luy pressant sur  
son baston luy perce la cervelle comme  
ant qu'il tient ainsi son baston fiché, ceste  
nt retirer sa teste, demeine le reste du  
ant autour d'iceluy comme fait le lierre :  
ne battoit l'eau, et avec sa queuë tiroit  
les, *abbattant des ormes et brisant des*

vieils ciprez, et le bruit s'en oit à plus de octante mil de là.

D'autre costé, elle leve sa grosse teste du profond de l'eau et ouvre une grande et enorme gueulle : Ho! que ses yeux estoient grands et ses nazeaux larges! Sa teste sembloit une montagne, son front une campagne, et ses dents sembloient en longueur à des hauts pins. Fracasse ne donne cependant aucun repos à ses bras et se roïdisoit davantage. Cingar l'encourage, luy disant : « O gentil Fracasse, tu monstres bien que tu es venu de la race de Morgant; sois ferme, ô vaillant Paladin! » Pendant que Cingar l'encourageoit ainsi, ceste baleine vomit une grande quantité d'eau, comme si c'eust esté un fleuve, et la lance d'une telle roideur, qu'elle brise plus de trente Ciprez aussi facilement que des brins de paille, et les tronçons verts en voloient en l'air. Ce mesme coup donna sur les espauls de Fracasse qui luy fait chanceler l'arme en son grand corps, et, quittant là son aviron, prend incontinent ceste queuë, la serrant bien estroit avec les mains, et la retient, luy donnant telles secoüades, qu'il la contraint de bugler et de jetter de grands vomissemens. « Retiens, dit Balde, tiens ferme ceste queuë, je te feray veoir un beau coup. » En ce disant, donne dessus une grande taillade de son espée, pensant la couper net; mais il n'y fait aucun dommage, l'espée rejalit en arriere, car icelle estoit couverte partout de dures escailles. Soudain elle tourne sa teste et ouvre sa gueule creuse au possible, et efforce d'attraper le geant; mais iceluy luy baille un si grand coup de pied qu'il luy fait tomber trois dents de ses machoires. Icelle, buglant estrangement, fait des cris si horribles, que l'Echo en retentissoit jusques au ciel, et vomissant en haut des eaux en si grande abondance que c'estoit chose merveillable, elle salit toutes les filles de Juno. Derechef, sentant qu'on luy tenoit encor sa queuë, elle tourne sa grosse teste pour engouler Fracasse; mais Virmasse, ayant le bras levé et le dard en

lain le luy lance, et le fiche en l'un de ses pointe penetra jusques au fond de la cervelle. Falquet et Mosquin amassent de toutes parts des pierres, des tuilles, des fagots d'espines, de terre, se rians ensemble d'une telle sorte d'une telle guerre. J'ay veu autrefois les paisans loup, quand, poussé de faim, il cherche quel-pour se repaistre; il va trainant la queue le allons ou le long d'une haie jusques à ce qu'il ce qu'il demande : lors il fuit emportant sa ne craignant plus à se monstrier. Les paisans, coutume, espars çà et là, font de grandes aplissent l'air de leurs cris effroyables, et avec des-fieres l'arrestent sur cul. Quel tintamarre courant et criant ! Tel ces barons en font contre e marin, s'esclattans de crier.

voit bonne envie de couper en deux ceste ais tant plus qu'il y touche et moins en vient-il jette de colere par dépit son espée et se pre-quand ceste beste monstreroit sa teste. Elle ne eslever derechef, pensant avaler tout d'un coup Mais Balde, qui estoit pour lors encor' tout nud. ain en l'eau et luy prend un de ses oreillons leux mains. Falquet saute aussi de l'autre ie saisist de l'autre oreillon, estant secouru et loscquin. Icelle hurle tant qu'elle peut, et de tourdist le ciel et s'efforce de se retirer en s elle ne peut à cause que Fracasse la retenoit uë, et sa teste n'avoit plus telle liberté qu'elle le tire en haut, elle tire à bas iceux resistans it à ses efforts. Cecy vous sembleroit ne se re; toutesfois les anciens registres contiennent ainsi arrivé.

Balde et ses compagnons estoient en ces entre- y le Pirate Lyron qui se presente. Iceluy, aussi- ut congneu avoir perdu sa demie galere, la-

grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en tant au devant la proue de son vaisseau : ainsi contre le furieux assaut d'Hippolite, se roidistendre : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite donna sur la teste si rudement, qu'il ouï jour ou nuict. Falquet, voyant son amy s'enflambe de colere outre mesure, et de sursur le heaulme d'Hippolite, et redouble tant plus asprement qu'à la premiere tomber le pennache à bas, et à la tierce mesme endroit un tel coup, qu'il le coï le col de son cheval. Le mont-Gibel comme Hippolite brusloit de colere, de despit, bruïant comme une son espée avec les deux mains, vint en deux; mais iceluy feit un saut. L'autre ne cesse de redoubler peut éviter ceste cerise, qui larde, qu'il ne se peut tenir d'emportée. Cingar, soudain donne un grand coup sur le luy faire sortir du poing son se releve, et, pendant qu'il Cingar, Falquet d'un autre sa massue. Hippolite, lai Falquet pour le charger tomber une partie de monstre terrible en coï tant tantost sur l'un avec la dent, n'ayant leine, recevant un s'amuse à l'autre vaillant Hippolite telle furie, que de la teste. Pour luy, il reçoit

ve cheval à son plaisir. Cingar dit lors à  
'est advis que je veoy Brisechaine, le veois-  
t-ce songe ou chose veritable? Voilà certes  
pirate, qui avoit emmené nostre navire;  
eau de Diable! » Balde, resolu contre tout  
ient, soudain s'avance et arreste ce cheval  
ncor' qu'il se veit nud. « Demeure, voleur!

sçaurois nommer autrement; tu es un vo-  
l'un gibet: ce cheval cy n'est tien, il est à  
d à terre! » Lyron, voyant la bride de son  
isie, s'estonne au commencement et pense  
, s'esmerveillant de ce qu'un homme tout  
ioit une telle braverie; enfin il donne lors  
son cheval pour le faire sauter des quatre  
aladin. Mais Balde, dispos comme un chat,  
lier en faisant un sault, et donne quant et  
ccade en la poitrine de Lyron si rudement,  
perdre l'haleine, ne la pouvant reprendre  
dessus plusieurs de ces pirates se viennent  
er sur Balde; et devant eux marchoit un  
mé Hippolite, qui estoit frere de Lyron et  
un mesme mestier. Il estoit homme rusé,  
aimoit la guerre et à faire parler de soy.  
aure veit le combat eschauffé, s'arma incon-  
belles et luisantes armes, et s'en alla vers  
de ces corsaires, lesquels estoient desgarnis  
l'Hyppolite avoit amenez, exceptez cin-  
ssc, songeant de plus loing, n'ose aban-  
eué de la Baleine, craignant que, comme  
neit entre deux eaux.

oit prins au fort Lyron, lequel il trouva rusé  
et rude guerrier. Il tourne tout autour

Lion, et, encor' qu'il fust nud, si fait suer la  
ltre, et bien que son corps ne fust aucune-  
i ne perdoit-il courage: sa dextre n'estoit  
*oit garnie de sa bonne espée, n'estimant*

rien le monde sous le garentage d'un tel baston. Cingar, qui d'eux  
craint que quelque mal'heur n'arrive par ce combat : il se les  
maudit la meschante fortune ; mais Falcquet le reprend, et lui con-  
et luy remonstre que c'est un grand honneur de mourir en ba-  
en bataille : et tout soudain s'estant bien armé, va vers ces  
ces voleurs, ne les estimant pas mille oisillons, et se pou-  
sant ainsi de furie, crie : « Tue, assomme ! Retiens-les, ces  
maudits, qui n'estes que la merde du Diable : nay, nay, nay !  
je ne vous prise pas un poil. » Et, lançant son dard, s'en  
oultreperce trois, puis il en jette un autre, et de ce coup  
en tue deux autres, qui avec le sang vomissent leur ame.  
En après, prenant la massue, avec laquelle il avoit accoustu-  
tumé de combattre, il commença à rompre les os, met-  
la cervelle au vent, briser les heaumes, enfoncer les cas-  
rasses. Ils se fourre où il voit ses ennemis en plus grand  
nombre luy tendre leurs picques, lesquelles il met sou-  
dain en pieces. Personne n'ose attendre la chute de sa  
massue. Aucun ne veut recevoir, ny se baigner en sa san-  
rosée; personne n'a envie de telles nefles. Cingar se jette  
avec luy, et font couler le sang sur la terre comme de rui-  
seaux. Moscquin n'est pas loing, et donne de terribles  
revers, ensanglantant son espée jusques à la poignée.

Le Centaure, d'autre part, precipitoit en la mer avec  
miserables pirates, et avoit vuidé trente vaisseaux de  
voleurs : non pas que luy seul eust peu fournir à leur  
eschec; mais Philoforme, qui avoit esté prisonnier, com-  
derant la fortune pouvoir succeder bien pour soy et pour  
les siens s'il donnoit aide à Balde et à ses compagnons, se  
met l'espée au poing, et donne couragement sur ces  
voleurs, se declarant, et de bouche et par effect, vray  
et fidelle compagnon du Centaure, etripant et crevant  
ces meschans. Puis destache les Genevois, et leur oste les  
fers des pieds. Iceux, se voyant en liberté, crient : « Arme,  
arme ! » et se saisissans des bastons des morts ou noy-  
assomment ces larrons comme pourceaux. Car, se re-  
venans des coups de latte et de nerfs de best qu'il

ix, ils leur rendoient bien la pareille. avoit amenez en terre, et combattoient tre mille autres.

main le fer de sa pertuisanne, lequel sa hampe. Voyant ce secours venu à rage plus fort, et avec son fer ouvroit le qu'il rencontroit, et le sang, rejalissant rendu tout rouge, et remet en memoire : vaillantises par luy commises en sa Cil s'estoit caché en un creux, et, comme couché contre terre, ayant ceste opinion oit un pauvre malotru qui s'eschappoit quelque maniere que ce fut.

longuement consideré telle meslée, et veoir des guerriers si braves. et n'avoit de desgainer son espée, ny mettre sa s. Car, en son cœur, il prenoit grand lde et ses compagnons combattre contre nd courage, et avec telle adresse, qu'ils stre des Rolands, ou des Renauds, tant ils s, de bras, de mains, faisans de terri-corps morts, et sembloit toute la cam-iceux. Chascun fait preuve merveilleuse purgeant le monde miserable de telle s. Si aucun eust veu tant de cuirasses, , morions, et telles armeures esparses ça certainement il eut dit qu'il n'y avoit plus horrible, non pas mesme les trem-, ny les foudres, ny les tonnerres. Hip-voyoit qu'il tarδοit trop : il pousse cheval Rochefort, et tenant en main son u au bras, il sembloit un torrent des-tagne. Cingar le voyant venir : « Garde, -il; voicy un lourd joueur ! Tien ferme, je nt. »

te advisé, voyant la vague avec un



grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en luy tant au devant la proue de son vaisseau : ainsi Cingar contre le furieux assaut d'Hippolite, se roidist pour l'attendre : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite, lequel luy donna sur la teste si rudement, qu'il oubliâ s'il estoit jour ou nuit. Falquet, voyant son amy en tel hazard s'enflambe de colere outre mesure, et de sa massue donne sur le heaulme d'Hippolite, et redouble derechef, de plus en plus asprement qu'à la première fois, et luy fait tomber le pennache à bas, et à la tierce, luy donne au mesme endroit un tel coup, qu'il le contraint d'embrasser le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroist si en colère comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de fureur de despit, bruiant comme une tempeste, et prenant son espée avec les deux mains, vouloit fendre Falquet en deux ; mais iceluy feit un saut à costé, evitant ce coup. L'autre ne cesse de redoubler ses coups. Falquet ne peut éviter ceste cerise, qui fut si brusque, et si violente, qu'il ne se peut tenir de tomber, estant sa vie emportée. Cingar, soudain tout furieux, s'avance et donne un grand coup sur le bras droit d'Hippolite, luy faire sortir du poing son espée. Falquet incessamment se releve, et, pendant qu'Hippolite estoit empêché, Cingar, Falquet d'un autre costé luy donne un coup de sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et se revirant vers Falquet pour le charger, Cingar le reprend, et fait tomber une partie de son harnois. Comme un monstre terrible en combattant contre deux Ours, tant tantost sur l'un avec ses pattes, tantost sur l'autre avec la dent, n'ayant pas loisir de pouvoir reprendre leine, recevant un coup de dent de l'un, puis de l'autre : ainsi se comportoit, entre ce vaillant Hippolite. Il estoit espris de si grande rage, de telle furie, que le feu, pour une telle colere, sortoit de la teste. Pendant que Cingar s'avançoit vers luy, il reçoit une telle taillade, non sur l'œil

, qu'il luy semble oïr cent mille tintouins, et estourdi à terre, alongeant les cuisses, et s'est à plat comme une grenouille. Le sang luy arines, de la bouche, et des oreilles, abreuvant rre tout autour de soy. « Ha! voleur, dit Falcant ribaut, as-tu tué un si vaillant homme? » sant, il prend à deux mains sa massue, fait un r, comme feroit un Leopard, et donne sur le Hippolite avec telle puissance, qu'il met en scu, lequel il avoit jetté sur sa teste pour se n tel coup, et neantmoins Hippolite ne peut sauver, qu'il ne donnast, à la renverse, de la croppe de son cheval, lequel l'emportoit çà t demeuré en selle, et les bras étendus et

t tout le fort des ennemis s'approche, et Cinajà revenu à soy, et estoit sus bout. Un Lion decé par le veneur, ne s'acharne point plus es et mastins de Molosse ou de Corse, dessus et les autres avec ses ongles, que faisoit sur ses ennemis, estant accompagné de ai, d'un costé et d'autre, donnoit des coups sa massue. Ces deux, bien serrez ensemble, r de devant eux plusieurs personnes, lesquels onte de leur montrer le dos.

endant donnoit bien des affaires à Lyron, et n blanc de ses armes : et si Fracasse se fut te meslée, sans doubte Lyron y eust fini la in, le Centaure et Philoforme, se tenans ent rougir la terre de sang, et font voler les 'air à plusieurs. Personne pour lors n'estoit r les galeres et navires ; tous, tant Mores que mbattoyent sur terre : et le Centaure, ayant n l'eau ceux qui y estoient restez, estoit aussi r secours aux siens. Gilbert, se pourmenant *tout seul, s'en va vers les navires, entre de-*

ans, et n'y trouvant personne, se tient en l'une  
 de, se contentant de veoir de loing une telle et  
 icuse escarmouche, n'ayant aucune expertise  
 guerre. Il a horreur de veoir tant de tronçons de p  
 et autres tels bastons de guerre voler en l'air, et  
 voix lamentables retentir sur la mer, et tant de m  
 retranchez et laissez çà et là, tant de ruisseaux d  
 et tant de monceaux de corps morts. Il luy sembl  
 ce fust une boucherie, voyant tant de poulmons, d  
 les, de trippes, de fressures, de panses, de rattes  
 aux arbres et ensanglanter les herbes. O le  
 coups ! ô playes dignes d'un Renauld, et d'estre  
 par cent doctes Virgiles ! L'un frappe, l'autre p  
 taille, l'autre est fendu ; vous eussiez veu les maille  
 rasses, les plastrons, les rondaches voler par piec  
 oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyans tant  
 estoyent en terre criant, et s'amassoient ensemble  
 nils, lievres, quittoient d'effroy les bois. Les po  
 tonnez sauteloient sur l'eau. Ces pirates com  
 monstrent les talons ; les nostres les chassent viv  
 Cependant Fracasse ne lasche la queue de l  
 et commande à ses compagnons de se saisir de  
 qui estoyent vuides ; parce qu'il vouloit faire  
 trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous pensa  
 pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle estoit  
 comme est une anguille, se hastent, comme font  
 sagers, qui, voulans aller à Padouë par le fleuve de  
 Brente, viennent à la foule se rendre à une barcque, de la  
 quelle le barquerolier crie : « Apave ! » Balde, touteslois,  
 ne se souciant de l'avertissement de Fracasse, ne veul  
 point quitter sa prinse, et, comme un hardi champion, et  
 comme un conquerant d'honneur, s'estoit resolu d'avoir  
 la victoire de Lyron. Le Geant tourne la queue de ceste  
 baleine avec si grande violence, que, de douleur qu'elle  
 sentoit, elle esleve derechef la teste contre luy, pensant  
 l'engloutir comme

ist de la teste, laquelle il tort  
e oye, et en quatre tours il l'ar-  
tps. Aussi-tost, peu à peu, les  
ncent à s'escouler au fond de la  
le, qui estoit portée sur le dos  
t chascun sent la terre defaillir  
ir d'estre noyé en l'eau, desire  
t avoir desjà l'eau jusques aux

u fond de la mer, et avoit attiré  
journaux de bois, par dedans  
menoyent, se resjouissans d'une  
estoient perchez sur des arbres,  
mangeoient le gland, s'esmer-  
ievreuls, lievres et cerfs noyez,  
corps et de membres humains,  
rain, tant de tables, de cloches  
paravant, ces Barons avoyent  
eaux de mer, et ce qui estoit  
avoyent occupé tous ces vais-  
ses miserables corsaires vou-  
mandans pitoyablement qu'ils  
oussoit cruellement, exceptez  
our fournir aux rames, et aus-  
pieds, leur apprenant à manier

emue les bras avec telle force,  
s, pliant les jambes, et de la  
eau. Il ne faisoit tempester la  
a Tramontane et le Nord-Est  
Ouest ; et, comme il nageoit  
ne fortune Boccal, qui n'avoit  
ns fin, et en avoit quasi pleine  
net sur sa teste, sur laquelle  
moins assuré que le Caste-  
Hippolite estoit gaillardement

porté par son cheval. Le  
val portoit le maistre, qui  
l'eau.

Cingar estoit au haut de la poupe du pa-  
seau, et n'avoit les yeux tendus que pour veoir Balde,  
miserable que je suis ! s'escric-il. Balde, seroit-il d'  
ture sous l'eau pour servir de pasture aux poissons  
Dieux ! qui guidez les destins, est-ce là vostre ju-  
La destinée des hommes est-elle conduite avec telle  
son ? J'incague les malheureuses estoiles : j'in-  
Mars, Phœbus et toute telle canaille. Il me fasche  
ne puis escrire vos meschancetez, j'en compose  
bien ample volume. Vous n'estes point Dieux, mais  
test la merde et lie des diables. Le peuple qui vou-  
est fol et sans cervelle ; vous, qui n'estes que  
rabioteux, yvrongnes, homicides, rufiens et pa-  
Venus est-elle pas une vraie putain publique de  
monde ? Juno, la sœur de Juppiter l'a prise  
mie de Troye ? et toutesfois Juppiter n'est-elle pas  
espouse ! De mille filles cinquante ne pouvoient  
Juppiter, voire cent, voire trois cent. C'a esté un  
beste, laquelle neantmoins à tort Homere a ta-  
et ce lasche gode de Virgile et toute la bande de  
Je te fais la figue et t'embrene d'estrons. Que  
te mange, et qu'il n'en demeure rien, qui as  
monde de tant d'ordures ! Dis-moy, ô Jupp  
puissante, pourquoy tout le peuple t'a-il es-  
du ciel, veu que tu es un adultere, un avar  
leur et bourreau des chastes filles ? Tu as,  
a ton Pere ses sonettes, afin qu'il ne fei  
trois fils. Tu as, puis après, bourreau,  
as forcé Alcmene pour forger un Ge-  
la palme de toutes grandes entreprinse  
petite femmelette, par un simple res-  
l'a contraint de filer et tirer à la qu-  
les qui plaisoyent à tes yeux, fusse

rompois en asne desbasté. Si tu es encor' en u te puisses rompre le col, puisque tu nous en-morts si cruelles, puisque la lumiere de toute lde, est esteinte ! »

t que Cingar mettoit au vent telles folles parol-nioit son baptesme, Fracasse, levant les yeux auoit aussi de mesme : « Je jure, dit-il, par ce saint que je porte sur ma teste, par ce ventre qui u monde, je chercheray tant par monts et val-les cavernes, par les bois et forests, par terre u, par les manoirs obscurs de Diables, et, s'il est ar les hautes demeures du Ciel, que je trouveray ou malade, Balde, avec lequel je suis resolu de Ciel ou en enfer ! Mais, avant cela, j'osteray à ce e de Pluton son Royaume, et luy jetteray à bas couronne, et gouverneray sous mon sceptre te race de diables. » Puis dit : « O compagnons, et ennui, vengeons Balde ! il ne nous reste plus . Suivez-moy, je vous prie, et allons là bas à cet Il appelle tous les capitaines en la plus grande t commande à tous les autres de la suivre.

ayant prins terre, Fracasse, avec son grand a main, se met en chemin. Mosquin le suit, et tous les autres. Cingar veut demeurer seul, ndre garde, si, entre les corps que la mer pour-æ à bord, il y verroit point celui de Balde. Le demeure avec Cingar. Tous les autres vont après , non sans pleurer ; chacun n'estimoit pas sa : souppes. Là où le chemin sembloit plus rude, rennent, ne se soucians ni d'espines, ni de ron-de pierres, ni des tempestes, des pluyes, ni du du chaud. Les tigres, les lions, les sangliers, les les voleurs ne leur font peur. Ils combattent qu'ils trouvent, ils mangent ce qu'ils peuvent ; s'ils ne trouvent rien : « Patience ! » disent-ils. s arrivent au pied d'une montagne, au haut de la-

354

HISTOIRE MACCARONIQUE.

quelle à grand' peine des chevres pouvoient-elles monter. Ils n'y montent point, mais, sans aucune frayeur, entrèrent dedans au commencement d'une caverne, et pénétrèrent dans le creux de ceste montagne. Falcquet va le premier, sonde le chemin, et apprend aux autres où il falloit qu'ils aillent à leurs sent leurs pieds. Fracasse n'y pouvoit cheminer que par sa voute, car autrement il se fut donné de bonnes contusions en la teste, contre le haut de la voute.

Mais pendant que Falcquet se promenant seul le long du chemin, pendant à ses pieds, pleuroit amerement, Fracasse, qui ne sauroit pas pourvoir vivre sans sa compagne, se voyant seul de son espèce, se mit à pleurer aussi.

hemmin, et approuva. Fracasse n'eut  
nt leurs pieds. Cependant il se fut donné  
uté, car autrement il se fut donné  
n la teste, contre le haut de la voute.  
Cependant, Gingar, se promenant  
mer, et regardant à ses pieds, pleuroit amerement  
amy, sans lequel il n'espéroit pas pouvoir vivre  
heures. Il se fust souvent tué de son espée, s'il  
esté empesché par la presence de Virmasse. Mais  
voicy venir de loing un cheval, qui ne diroit ce  
tous : c'estoit Brisechaine, lequel (qui ne diroit ce  
menterie) portoit sur son dos deux vaillans corpes  
voir, Balde en croupe, et Lyron en la selle; car  
quand il sentit l'eau croistre, et Lyron eut  
bride de son cheval, ne l'un ne l'autre, ne se  
de mettre fin à leur combat, ne voulans se  
sauta en trousse derriere Lyron, et l'embrassa,  
luy bailla la main, usa envers luy de paroles  
et luy donna courage, et, d'ennemis, se ren  
amis; car, un peril commun faict devenir fr  
qui estoient ennemis. Brisechaine nage le  
peut, ne monstrant sur l'eau que le nez, et au  
voyoient seulement les testes de deux hommes  
quelque fois font le plongeon, comme fait le canard  
Balde avoit du pire, estant sur la croupe, et  
traint d'avaler souvent des gorgées d'eau salée  
il prend courage, esperant le secours divin.  
et luy monstre ce qu'il voyoit sur l'eau, n  
la verité ce que c'estoit, parce que la vent  
peut penetrer si longue espace d'air. L  
jette soudain en l'eau, nageant fort bien.

le cheval, et, s'estant avancé bien avant en  
re près de Brisechaine, qui commençoit à  
leine, ayant sur soy une trop grande charge.  
ntinent Balde, et le met sur son eschine de  
nt, par ce moyen, grand allegement au che-

il voyoit cela, sent une joye couler par tou-  
lles, comme une cire, qui font au feu ; car  
y une si grande douceur, qu'il n'eut pas  
e derriere en des braisches de miel. Enfin,  
nt tous à bord et prindrent terre. Là, se  
me nouvelle feste, force baisers, force cares-  
ices que sucre. Balde, avec une façon si  
gracieuse, gagna tant Lyron, qu'iceluy se re-  
e Balde partout. Hippolyte estoit aussi ar-  
rt sur son cheval Rochefort, qui l'avoit bien  
t danger. Lyron le va trouver, l'embrasse,  
e vouloir plus apprehender aucun travail, et  
nt de se soumettre comme luy à ce brave  
de. « J'en suis content, respond Hippolyte,  
ut ce que tu me commanderas. » Aussi-tost,  
lu, s'en accourt à Balde, lequel le reçoit en  
esse, et avec un bon lien d'amitié, s'unis-  
le, comme vrais freres, reputans leur force,  
stre telle, qu'ils n'estimeroient pas tout le  
gousse d'ail. Hippolyte monte sur le cheval  
e, sur Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine.  
à la priere du Centaure, monte sur sa  
gar, ne s'en souciant point, alloit à pied  
estaffier. Ils s'en alloient ainsi equippez,  
ir ressouvint des trente galeres et navires  
t laissées. Balde pria fort Lyron et son frere  
e n'abandonner point tant de vaisseaux, qui  
ent servir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hip-  
voulurent aucunement entendre. Philoforme  
issi peu prendre la charge, tant la calamite,



grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en luy mettant au devant la proue de son vaisseau : ainsi Cingar, contre le furieux assaut d'Hippolite, se roidist pour l'attendre : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite, lequel luy donna sur la teste si rudement, qu'il oublia s'il estoit jour ou nuict. Falquet, voyant son amy en tel hazard, s'enflambe de colere outre mesure, et de sa massue donne sur le heaulme d'Hippolite, et redouble derechef, devenant plus asprement qu'à la premiere fois, et luy fait tomber le pennache à bas, et à la tierce, luy donne au mesme endroit un tel coup, qu'il le contraint d'embrasser le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroist si en fureur comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de furie, de despit, bruiant comme une tempeste, et, prenant son espée avec les deux mains, vouloit fendre Falquet en deux ; mais iceluy feit un saut à costé, evitant ce coup. L'autre ne cesse de redoubler ses coups. Falquet ne peut éviter ceste cerise, qui fut si brusque, et si guillardarde, qu'il ne se peut tenir de tomber, estant sa visière emportée. Cingar, soudain tout furieux, s'avance, et donne un grand coup sur le bras droit d'Hippolite, pour luy faire sortir du poing son espée. Falquet incontinent se releve, et, pendant qu'Hippolite estoit empesché avec Cingar, Falquet d'un autre costé luy donne un coup de sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et se revirant vers Falquet pour le charger, Cingar le reprend, et luy fait tomber une partie de son harnois. Comme un lion se monstre terrible en combattant contre deux Ours, se jetant tantost sur l'un avec ses pattes, tantost sur l'autre avec la dent, n'ayant pas loisir de pouvoir reprendre haleine, recevant un coup de dent de l'un, pendant qu'il s'amuse à l'autre : ainsi se comportoit, entre ces deux, le vaillant Hippolite. Il estoit espris de si grand' rage, et d'une telle furie, que le feu, pour une telle colere, luy sortoit de la teste. Pendant que Cingar s'avançoit trop devant luy, il reçoit une telle taillade, non sur l'eschine, mais

semble oïr cent mille tintouïns, et terre, alongeant les cuisses, et s'es-  
comme une grenouille. Le sang luy  
la bouche, et des oreilles, abreuvant  
utour de soy. « Ha ! voleur, dit Fal-  
t, as-tu tué un si vaillant homme ? »  
end à deux mains sa massue, fait un  
feroit un Leopard, et donne sur le  
avec telle puissance, qu'il met en  
il il avoit jetté sur sa teste pour se  
, et neantmoins Hippolite ne peut  
r'il ne donnast, à la renverse, de la  
son cheval, lequel l'emportoit çà  
é en selle, et les bras étendus et

ort des ennemis s'approche, et Cin-  
u à soy, et estoit sus bout. Un Lion  
le veneur, ne s'acharne point plus  
stins de Molosse ou de Corse, des-  
autres avec ses ongles, que faisoit  
ennemis, estant accompagné de  
osté et d'autre, donnoit des coups  
Ces deux, bien serrez ensemble,  
t eux plusieurs personnes, lesquels  
ir montrer le dos.

onnoit bien des affaires à Lyron, et  
e ses armes : et si Fracasse se fut  
, sans doubte Lyron y eust fini la  
taure et Philoforme, se tenans en-  
a terre de sang, et font voler les  
sieurs. Personne pour lors n'estoit  
res et navires ; tous, tant Mores que  
nt sur terre : et le Centaure, ayant  
ux qui y estoient restez, estoit aussi  
aux siens. Gilbert, se pourmenant  
s'en va vers les navires, entre de-

ns, et n'y trouvant personne, se tient en l'une d'icelles, se contentant de veoir de loing une telle et si terrible escarmouche, n'ayant aucune expertise de la guerre. Il a horreur de veoir tant de tronçons de piques, et autres tels bastons de guerre voler en l'air, et tant de voix lamentables retentir sur la mer, et tant de renforts et laissez çà et là, tant de ruisseaux de sang, et tant de monceaux de corps morts. Il luy sembloit que ce fust une boucherie, voyant tant de poulmons, d'entrailles, de trippes, de fressures, de panses, de ratteaux, de coups! ô playes dignes d'un Renauld, et d'estre par cent doctes Virgiles! L'un frappe, l'autre par la taille, l'autre est fendu; vous eussiez veu les mailles, les rasses, les plastrons, les rondaches voler par pieces en oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyans tant de morts, estoient en terre criant, et s'amassoient ensemble. Les poissons, lieures, quittoient d'effroy les bois. Les poissons sautoient sur l'eau. Ces pirates commencent à monstrer les talons; les nostres les chassent vers le vent.

Cependant Fracasse ne lasche la queue de la Baleine, et commande à ses compagnons de se saisir des navires qui estoient vuides; parce qu'il vouloit faire un bon trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous pensans qu'il pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle estoit creusée comme est une anguille, se hastent, comme font des passagers, qui, voulans aller à Padouë par le fleuve de Brente, viennent à la foule se rendre à une barque, de laquelle le barquerolier crie: « Apave! » Balde, toutefois, ne se souciant de l'avertissement de Fracasse, ne veut point quitter sa prinse, et, comme un hardi champion, et comme un conquerant d'honneur, s'estoit resolu d'avoir la victoire de Lyron. Le Geant tourne la queue de ceste baleine avec si grande violence, que, de douleur qu'elle sentoit, elle esleve derechef la teste contre luy, prenant l'engloutir comme fait le levrier, le levraut. Il quitte la

Il se mit de la teste, laquelle il tort le col d'une oye, et en quatre tours il l'arracha du corps. Aussi-tost, peu à peu, les larmes commencèrent à s'écouler au fond de la que ceste isle, qui estoit portée sur le dos, se perd, et chacun sent la terre defaillir, et, de peur d'estre noyé en l'eau, desirer, se sentant avoir déjà l'eau jusques aux

seins estoit au fond de la mer, et avoit attiré de six mille journaux de bois, par dedans lesquels se promenoient, se resjouissans d'une liesse : aucuns estoient perchez sur des arbres, mité d'iceux mangeoient le gland, s'esmerveillant de chevreuls, lievres et cerfs noyez, tant de corps et de membres humains, tant de merrain, tant de tables, de cloches et choses. Auparavant, ces Barons avoient eus des vaisseaux de mer, et ce qui estoit devoit. Iceux avoient occupé tous ces vaisseaux comme ces miserables corsaires vouloient entrer, demandans pitoyablement qu'ils fussent, on les repoussoit cruellement, exceptez ceux qu'on print pour fournir aux rames, et aussitôt les fers aux pieds, leur apprenant à manier mal taillées.

En nageant, remue les bras avec telle force, et grosses ondes, pliant les jambes, et de la tête poussant l'eau. Il ne faisoit tempester la mer que lorsque la Tramontane et le Nord-Est soufflent par Nord-Ouest ; et, comme il nageoit contre de bonne fortune Boccac, qui n'avoit rien, mais beuvoit sans fin, et en avoit quasi pleine la coupe et le met sur sa teste, sur laquelle il ne se trouva moins assuré que le Casteau ou de Salei. Hippolite estoit gaillardement

porté par son cheval. La mer portoit le cheval, et le cheval portoit le maistre, qui n'avoit que les jambes au-dessus de l'eau.

Cingar estoit au haut de la poupe du plus grand vaisseau, et n'avoit les yeux tendus que pour voir s'il y avoit un misérable que je suis ! s'escrie-il. Balde, servit-il à l'humanité sous l'eau pour servir de pasture aux poissons ? Dieux ! qui guidez les destins, est-ce là votre justice ? La destinée des hommes est-elle conduite avec tant de raison ? J'incague les malheureuses estoiles : Jupiter, Mars, Phœbus et toute telle canaille. Il me fâche qu'on ne puis escrire vos meschancetez, j'en composerois un bien ample volume. Vous n'estes point Dieux, mais tost la merde et lie des diables. Le peuple qui vous est fol et sans cervelle ; vous, qui n'estes que rabioleux, yvrongnes, homicides, rufiens et Venus est-elle pas une vraie putain publique monde ? Juno, la sœur de Juppiter, n'est-elle mie de Troye ? et toutesfois Juppiter l'a prise espouse ! De mille filles cinquante ne pourroit Juppiter, voire cent, voire trois cent. C'est à Juno, la quelle neantmoins à tort Homer et ce lasche gode de Virgile et toute la bestie, Je te fais la figue et t'embrene d'estromper, te mange, et qu'il n'en demeure rien, monde de tant d'ordures ! Dis-moy, puissante, pourquoy tout le peuple t'admire du ciel, veu que tu es un adultere, un meurtrier et bourreau des chastes filles ? Tu as ton Pere ses sonettes, afin qu'il n'ait pas de peine à te faire des vers, et tu as trois fils. Tu as, puis après, bourré la palme de toutes grandes entrepriser par une petite femmelette, par un simple valet, l'a contraint de filer et tirer à la voile, et les qui plaisoyent à tes yeux, sur

« en ame desbasté. Si tu es encor' en  
 ses rompre le col, puisque tu nous en-  
 cruelles, puisque la lumiere de toute  
 esteinte! »

ngar mettoit au vent telles folles parol-  
 baptesme, Fracasse, levant les yeux au  
 de mesme: « Je jure, dit-il, par ce saint  
 porte sur ma teste, par ce ventre qui  
 le, je chercheray tant par monts et val-  
 rnes, par les bois et forests, par terre  
 s manoirs obscurs de Diables, et, s'il est  
 utes demeures du Ciel, que je trouveray  
 de, Balde, avec lequel je suis resolu de  
 en enfer! Mais, avant cela, j'osteray à ce  
 ton son Royaume, et luy jetteray à bas  
 ne, et gouverneray sous mon sceptre  
 le diables. » Puis dit: « O compagnons,  
 vengeons Balde! il ne nous reste plus  
 moy, je vous prie, et allons là bas à cet  
 le tous les capitaines en la plus grande  
 ande à tous les autres de la suivre.

prins terre, Fracasse, avec son grand  
 se met en chemin. Moscquin le suit,  
 les autres. Cingar veut demeurer seul,  
 de, si, entre les corps que la mer pour-  
 l, il y verroit point celuy de Balde. Le  
 e avec Cingar. Tous les autres vont après  
 ns pleurer; chascun n'estimoit pas sa  
 3. Là où le chemin sembloit plus rude,  
 ne se soucians ni d'espines, ni de ron-  
 es, ni des tempestes, des pluyes, ni du  
 d. Les tigres, les lions, les sangliers, les  
 eurs ne leur font peur. Ils combattent  
 ouvent, ils mangent ce qu'ils peuvent  
 trouvent rien: « Patience! » disent-ils.  
 au pied d'une montagne, au haut de la-

vouté, car autrement il se fût donné  
en la teste, contre le haut de la voute.

Cependant, Cingar, se promenant a  
mer, et regardant à ses pieds, pleuro  
amy, sans lequel il n'esperoit pas po  
heures. Il se fust souvent tué de son  
esté empesché par la presence de Virn  
voicy venir de loing un cheval, qui es  
tous : c'estoit Brisechaine, lequel (qui  
menterie) portoit sur son dos deux vai  
voir, Balde en croppe, et Lyron en la  
quand il sentit l'eau croistre, et Ly  
bride de son cheval, ne l'un ne l'autre  
de mettre fin à leur combat, ne voul  
sauta en trousse derriere Lyron, et l'e  
luy bailla la main, usa envers luy de  
et luy donna courage, et, d'ennemis,  
amis; car, un peril commun faict de  
qui estoient ennemis. Brisechaine na  
peut, ne monstrant sur l'eau que le n  
voyoient seulement les testes de deux  
quefois font le plongeon, comme fait le  
Balde avoit du pire, estant sur la croi

rtie cheval, et, s'estant avancé bien avant en rive près de Brisechaine, qui commençoit à haleine, ayant sur soy une trop grande charge. Contient Balde, et le met sur son eschine de tant, par ce moyen, grand allègement au che-  
 n.

qui voyoit cela, sent une joye couler par toutes, comme une cire, qui font au feu ; car soy une si grande douceur, qu'il n'eut pas le derriere en des braisches de miel. Enfin, nent tous à bord et prindrent terre. Là, se une nouvelle feste, force baisers, force caresses que sucre. Balde, avec une façon si et gracieuse, gagna tant Lyron, qu'iceluy se revivre Balde partout. Hippolyte estoit aussi ar- port sur son cheval Rochefort, qui l'avoit bien du danger. Lyron le va trouver, l'embrasse, ne vouloir plus apprehender aucun travail, et itent de se soumettre comme luy à ce brave Balde. « J'en suis content, respond Hippolyte, tout ce que tu me commanderas. » Aussi-tost, ndu, s'en accourt à Balde, lequel le reçoit en gresse, et avec un bon lien d'amitié, s'unis- nible, comme vrais freres, reputans leur force, , estre telle, qu'ils n'estimeroient pas tout le e gousse d'ail. Hippolyte monte sur le cheval lde, sur Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine. , à la priere du Centaure, monte sur sa ngar, ne s'en souciant point, alloit à pied a estaffier. Ils s'en alloient ainsi equippez, leur ressouvint des trente galeres et navires ent laissées. Balde pria fort Lyron et son frere , de n'abandonner point tant de vaisseaux, qui roient servir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hip- y voulurent aucunement entendre. Philoforne aussi peu prendre la charge, tant la calamité,



rien le monde sous le garentage d'un tel baston. Si craint que quelque mal'heur n'arrive par ce combat maudit la meschante fortune ; mais Falcquet le rep et luy remonstre que c'est un grand honneur de m en bataille : et tout soudain s'estant bien armé, va ces voleurs, ne les estimant pas mille oisillons, et se sant ainsi de furie, crie : « Tue, assomme ! Retiens maudits, qui n'estes que la merde du Diable : ne je ne vous prise pas un poil. » Et, lançant son d'outreperce trois, puis il en jette un autre, et de ce en tue deux autres, qui avec le sang vomissent leur En après, prenant la massue, avec laquelle il avoit ac tumé de combattre, il commença à rompre les os, la cervelle au vent, briser les heaumes, enfoncer les rasses. Ils se fourre où il voit ses ennemis en plus nombre luy tendre leurs picques, lesquelles il m dain en pieces. Personne n'ose attendre la cheute massue. Aucun ne veut recevoir, ny se baigner e rosée; personne n'a envie de telles nefles. Cingar avec luy, et font couler le sang sur la terre comme seaux. Mosquin n'est pas loing, et donne de t revers, ensanglantant son espée jusques à la poig

Le Centaure, d'autre part, precipitoit en la misérables pirates, et avoit vuidé trente vaisseau voleurs : non pas que luy seul eust peu fou eschec; mais Philoforme, qui avoit esté prisonni derant la fortune pouvoir succeder bien pour s les siens s'il donnoit aide à Balde et à ses co met l'espée au poing, et donne couragement voleurs, se declarant, et de bouche et par et fidelle compagnon du Centaure, etripant ces meschans. Puis destache les Genevois, et fers des pieds. Iceux, se voyant en liberté, cri arme ! » et se saisissans des bastons des mor assomment ces larrons comme pourceaux. ( venans des coups de latte et de nerfs ?

d'eux; ils leur rendoient bien la pareille. Les avoit amenez en terre, et combattoient contre mille autres.

Il en main le fer de sa pertuisanne, lequel de sa hampe. Voyant ce secours venu à secourage plus fort, et avec son fer ouvroit le coeu qu'il rencontroit, et le sang, rejalissant avoit rendu tout rouge, et remet en memoire les et vaillantises par luy commises en sa Ciccal s'estoit caché en un creux, et, comme s'est couché contre terre, ayant ceste opinion l'estoit un pauvre malotru qui s'eschappoit de quelque maniere que ce fut.

Il avoit longuement considéré telle meslée, et de voir des guerriers si braves. et n'avoit pu desgainer son espée, ny mettre sa main en bras. Car, en son cœur, il prenoit grand plaisir de voir ses compagnons combattre contre de si grand courage, et avec telle adresse, qu'ils estoient des Rolands, ou des Renauds, tant ils estoient de bras, de mains, faisant de terribles coups de corps morts, et sembloit toute la campagne d'iceux. Chascun fait preuve merveilleuse de force, purgeant le monde miserable de telle vermine. Si aucun eust veu tant de cuirasses, de morions, et telles armeures esparses çà et là, certainement il eut dit qu'il n'y avoit rien de plus horrible, non pas mesme les tremble-terre, ny les foudres, ny les tonnerres. Cependant voyoit qu'il tardoit trop : il pousse son cheval Rochefort, et tenant en main son escu au bras, il sembloit un torrent descendant la montagne. Cingar le voyant venir : « Garde, s'écria-il; voicy un lourd jouëur ! Tien ferme, je ray point. »

Le pilote advisé, voyant la vague avec un

grand bruit des vents venir vers luy, la tant au devant la proue de son vaisseau contre le furieux assaut d'Hippolite, se tendre : mais il ne peut éviter le coup que luy donna sur la teste si rudement, qu'il jour ou nuict. Falcquet, voyant son adversaire s'enflambe de colere outre mesure, et d'un sur le heaulme d'Hippolite, et redoublant plus asprement qu'à la premiere fois, tomber le pennache à bas, et à la tierce mesme endroit un tel coup, qu'il le couvrit le col de son cheval. Le mont-Gibel ne comme Hippolite brusloit de colere. Il se de despit, bruiant comme une tempeste son espée avec les deux mains, vouloit en deux ; mais iceluy feit un saut à costé. L'autre ne cesse de redoubler ses coups, ne peut éviter ceste cerise, qui fut si belle et si larde, qu'il ne se peut tenir de tomber emportée. Cingar, soudain tout furieux, donne un grand coup sur le bras droit de luy faire sortir du poing son espée. Hippolite se releve, et, pendant qu'Hippolite se releve, Cingar, Falcquet d'un autre costé lui sa massue. Hippolite, laissant Cingar, se va Falcquet pour le charger, Cingar se fait tomber une partie de son harnois. Le monstre terrible en combattant ce tant tantost sur l'un avec ses poings, tant avec la dent, n'ayant pas loisir de se leine, recevant un coup de dard, ne s'amuse à l'autre : ainsi se combat vaillant Hippolite. Il estoit espris de telle furie, que le feu, pour servir de la teste. Pendant que Cingar combat luy, il reçoit une telle taille

u'il luy semble oïr cent mille tintouïns, et ourdi à terre, alongeant les cuisses, et s'es-  
 à plat comme une grenouille. Le sang luy  
 ines, de la bouche, et des oreilles, abreuvant  
 e tout autour de soy. « Ha ! voleur, dit Falc-  
 it ribaut, as-tu tué un si vaillant homme ? »  
 nt, il prend à deux mains sa massue, fait un  
 comme feroit un Leopard, et donne sur le  
 ppolite avec telle puissance, qu'il met en  
 u, lequel il avoit jetté sur sa teste pour se  
 tel coup, et neantmoins Hippolite ne peut  
 uver, qu'il ne donnast, à la renverse, de la  
 rope de son cheval, lequel l'emportoit çà  
 demeuré en selle, et les bras étendus et

tout le fort des ennemis s'approche, et Cin-  
 jà revenu à soy, et estoit sus bout. Un Lion  
 xcé par le veneur, ne s'acharne point plus  
 s et mastins de Molosse ou de Corse, des-  
 ns et les autres avec ses ongles, que faisoit  
 sur ses ennemis, estant accompagné de  
 , d'un costé et d'autre, donnoit des coups  
 massue. Ces deux, bien serrez ensemble,  
 de devant eux plusieurs personnes, lesquels  
 ite de leur montrer le dos.

ndant donnoit bien des affaires à Lyron, et  
 blanc de ses armes : et si Fracasse se fut  
 meslée, sans doute Lyron y eust fini la  
 , le Centaure et Philoforme, se tenans en-  
 rougir la terre de sang, et font voler les  
 ir à plusieurs. Personne pour lors n'estoit  
 les galeres et navires ; tous, tant Mores que  
 abattoient sur terre : et le Centaure, ayant  
 l'eau ceux qui y estoient restez, estoit aussi  
 secours aux siens. Gilbert, se pourmenant  
*ut seul, s'en va vers les navires, entre de-*

dans, et n'y trouvant personne, se tient en l'air, se contentant de veoir de loing une telle escarmouche, n'ayant aucune expertise de guerre. Il a horreur de veoir tant de tronçons de et autres tels bastons de guerre voler en l'air, et voit lamentables retentir sur la mer, et tant de retrenchez et laissez çà et là, tant de ruissaux et tant de monceaux de corps morts. Il luy sembloit ce fust une boucherie, voyant tant de poulmons, de foies, de trippes, de fressures, de panses, de rates aux arbres et ensanglanter les herbes. O coups ! ô playes dignes d'un Renauld, et d'estre par cent doctes Virgiles ! L'un frappe, l'autre se fait tailler, l'autre est fendu ; vous eussiez veu les mailles rasses, les plastrons, les rondaches voler par pièces d'oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyans tant de sang, estoient en terre criant, et s'amassoient ensemble par milliers, lievroient d'effroy les bois. Les poissons sautoient sur l'eau. Ces pirates commencent à monstrier les talons ; les nostres les chassent vivans.

Cependant Fracasse ne lasche la queue de la queue et commande à ses compagnons de se saisir de ceux qui estoient vuides ; parce qu'il vouloit faire un bon trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous pensans qu'il pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle estoit comme est une anguille, se hastent, comme font les sauteurs, qui, voulans aller à Padouë par le Brente, viennent à la foule se rendre à une barque, laquelle le barquerolier crie : « Apave ! » Balde, ne se souciant de l'avertissement de Fracasse, ne point quitter sa prinse, et, comme un hardi champion, comme un conquerant d'honneur, s'estoit resolu de la victoire de Lyron. Le Geant tourne la queue de la baleine avec si grande violence, que, de doublement sentoit, elle esleve derechef la teste contre luy, et l'engloutir comme fait le levrier, le levraut. V

lain se saisist de la teste, laquelle il tort  
 le col d'une oye, et en quatre tours il l'ar-  
 repare du corps. Aussi-tost, peu à peu, les  
 autour commencent à s'escouler au fond de la  
 le que ceste isle, qui estoit portée sur le dos  
 ste, se perd, et chascun sent la terre defaillir  
 ds, et, de peur d'estre noyé en l'eau, desire  
 les, se sentant avoir desjà l'eau jusques aux

meine estoit au fond de la mer, et avoit attiré  
 de six mille journaux de bois, par dedans  
 poissons se promenoient, se resjouissans d'une  
 uté : aucuns estoient perchez sur des arbres,  
 unité d'iceux mangeoient le gland, s'esmer-  
 voir tant de chevreuls, lievres et cerfs noyez,  
 trer tant de corps et de membres humains,  
 , tant de merrain, tant de tables, de cloches  
 res choses. Auparavant, ces Barons avoyent  
 dans des vaisseaux de mer, et ce qui estoit  
 nevois. Iceux avoyent occupé tous ces vais-  
 nels comme ces miserables corsaires vou-  
 ge entrer, demandans pitoyablement qu'ils  
 as, on les repoussoit cruellement, exceptez  
 qu'on print pour fournir aux rames, et aus-  
 it les fers aux pieds, leur apprenant à manier  
 nal taillées.

en nageant, remue les bras avec telle force,  
 grosses ondes, pliant les jambes, et de la  
 eds poussant l'eau. Il ne faisoit tempester la  
 que lorsque la Tramontane et le Nord-Est  
 ex par Nord-Ouest ; et, comme il nageoit  
 entre de bonne fortune Boccal, qui n'avoit  
 mais beuvoit sans fin, et en avoit quasi pleine  
 prend et le met sur sa teste, sur laquelle  
 ne se trouva moins assuré que le Caste-  
 ou de Salei. Hippolite estoit gaillardement

dans, et n'y trouvant personne, se tient en l'une  
 les, se contentant de veoir de loing une telle e-  
 rieuse escarmouche, n'ayant aucune expertise  
 guerre. Il a horreur de veoir tant de tronçons de  
 et autres tels bastons de guerre voler en l'air, et  
 voix lamentables retentir sur la mer, et tant de m-  
 retrenchez et laissez çà et là, tant de ruisseaux d-  
 et tant de monceaux de corps morts. Il luy sem-  
 ce fust une boucherie, voyant tant de poulmons, d-  
 les, de trippes, de fressures, de panses, de rattes,  
 aux arbres et ensanglanter les herbes. O les  
 coups ! ô playes dignes d'un Renauld, et d'estre c-  
 par cent doctes Virgiles ! L'un frappe, l'autre par-  
 taille, l'autre est fendu ; vous eussiez veu les mailles  
 rasses, les plastrons, les rondaches voler par pieces  
 oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyans tant d-  
 estoyent en terre criant, et s'amassoient ensemble.  
 nils, lievres, quittoient d'effroy les bois. Les poiss-  
 tonnez sauteloient sur l'eau. Ces pirates comme  
 monstre les talons ; les nostres les chassent viver

Cependant Fracasse ne lasche la queue de la  
 et commande à ses compagnons de se saisir des  
 qui estoyent vuides ; parce qu'il vouloit faire  
 trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous pensans  
 pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle estoit  
 comme est une anguille, se hastent, comme font des  
 sagers, qui, voulans aller à Padouë par le fleuve de  
 Brente, viennent à la foule se rendre à une barque, de la-  
 quelle le barquerolier crie : « Apave ! » Balde, toutesfoi-  
 ne se souciant de l'avertissement de Fracasse, ne vent  
 point quitter sa prinse, et, comme un hardi champion, et  
 comme un conquerant d'honneur, s'estoit resolu d'avoir  
 la victoire de Lyron. Le Geant tourne la queue de ceste  
 baleine avec si grande violence, que, de douleur qu'elle  
 sentoit, elle esleve derechef la teste contre luy, pensant  
 l'engloutir comme fait le levrier, le lerraut. Il quitta la

ns en asne desbasté. Si tu es encor' en  
isses rompre le col, puisque tu nous en-  
si cruelles, puisque la lumiere de toute  
esteinte! »

Cingar mettoit au vent telles folles parol-  
n baptesme, Fracasse, levant les yeux au  
si de mesme : « Je jure, dit-il, par ce saint  
porte sur ma teste, par ce ventre qui  
de, je chercheray tant par monts et val-  
ernes, par les bois et forests, par terre  
es manoirs obscurs de Diables, et, s'il est  
autes demeures du Ciel, que je trouveray  
ade, Balde, avec lequel je suis resolu de  
en enfer! Mais, avant cela, j'osteray à ce  
uton son Royaume, et luy jetteray à bas  
ane, et gouverneray sous mon sceptre  
de diables. » Puis dit : « O compagnons,  
i, vengeons Balde! il ne nous reste plus  
-moy, je vous prie, et allons là bas à cet  
lle tous les capitaines en la plus grande  
ande à tous les autres de la suivre.

prins terre, Fracasse, avec son grand  
se met en chemin. Mosquin le suit,  
les autres. Cingar veut demeurer seul,  
rde, si, entre les corps que la mer pour-  
d, il y verroit point celui de Balde. Le  
re avec Cingar. Tous les autres vont après  
ans pleurer; chascun n'estimoit pas sa  
s. Là où le chemin sembloit plus rude,  
t, ne se soucians ni d'espines, ni de ron-  
es, ni des tempestes, des pluyes, ni du  
rd. Les tigres, les lions, les sangliers, les  
leurs ne leur font peur. Ils combattent  
rouvent, ils mangent ce qu'ils peuvent  
e trouvent rien : « Patience! » disent-ils.  
tau pied d'une montagne, au haut de la-



**HISTOIRE MACCARONIQUE.**

té par son cheval. La mer  
 portoit le maistre, qui n'avoit que  
 au.  
 Cingar estoit au haut de la poupe du plus grand  
 eau, et n'avoit les yeux tendus que pour veoir Balde. Il  
 niserable que je suis ! s'escrie-il. Balde, seroit-il d'ave  
 ture sous l'eau pour servir de pasture aux poissons !  
 Dieux ! qui guidez les destins, est-ce là vostre justice  
 La destinée des hommes est-elle conduite avec telle ra  
 son ? J'incague les malheureuses estoiles : j'incague  
 Mars, Phœbus et toute telle canaille. Il me fâche que  
 ne puis escrire vos meschancetez, j'en composerois  
 bien ample volume. Vous n'êtes point Dieux, mais  
 tost la merde et lie des diables. Le peuple qui vous  
 est fol et sans cervelle ; vous, qui n'êtes que courrou  
 rabioleux, yvrongnes, homicides, rufiens et putains  
 Venus est-elle pas une vraie putain publique de la  
 monde ? Juno, la sœur de Jupiter, n'est-elle pas  
 mie de Troye ? et toutesfois Jupiter l'a prise pour  
 espouse ! De mille filles cinquante ne pouvoient  
 Jupiter, voire cent, voire trois cent. C'a esté une  
 beste, laquelle neantmoins à tort Homere a tant  
 et ce lasche gode de Virgile et toute la bande des  
 Je te fais la figue et t'embrene d'estrons. Que le  
 te mange, et qu'il n'en demeure rien, qui as ren  
 monde de tant d'ordures ! Dis-moy, ô Jupiter,  
 puissante, pourquoy tout le peuple t'a-il estimé  
 du ciel, veu que tu es un adulateur, un avaricieux,  
 leur et bourreau des chastes filles ? Tu as, voleur,  
 a ton Pere ses sonnettes, afin qu'il ne fait point  
 trois fils. Tu as, puis après, bourreau, violé ta sœur  
 as forcé Alcmené pour forger un Geant, qui en  
 la palme de toutes grandes entreprises, et toutes  
 petite femmelette, par un simple regard, l'a ren  
 l'a contrainct de filer et tirer à la quenouille. Tous  
 les qui plaisoient à tes yeux, fussent les parents

eval, et, s'estant avancé bien avant en rès de Brisechaine, qui commençoit à , ayant sur soy une trop grande charge. ant Balde, et le met sur son eschine de ar ce moyen, grand allegement au che-

voit cela, sent une joye couler par tou- comme une cire, qui font au feu ; car e si grande douceur, qu'il n'eut pas rriere en des braisches de miel. Enfin, us à bord et prindrent terre. Là, se nouvelle feste, force baisers, force cares- que succre. Balde, avec une façon si euse, gagna tant Lyron, qu'iceluy se re- lde partout. Hippolyte estoit aussi ar- ur son cheval Rochefort, qui l'avoit bien nger. Lyron le va trouver, l'embrasse, loir plus apprehender aucun travail, et e se soumettre comme luy à ce brave « J'en suis content, respond Hippolyte, que tu me commanderas. » Aussi-tost, 'en accourt à Balde, lequel le reçoit en , et avec un bon lien d'amitié, s'unis- omme vrais freres, reputans leur force, telle, qu'ils n'estimeroient pas tout le se d'ail. Hippolyte monte sur le cheval r Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine. t priere du Centaure, monte sur sa ne s'en souciant point, alloit à pied fier. Ils s'en alloient ainsi equippez, essouvint des trente galeres et navires ssées. Balde pria fort Lyron et son frere abandonner point tant de vaisseaux, qui servir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hip- urent aucunement entendre. Philoforme ou prendre la charge, tant la calamite,

et pierre aimantine, qui est tousjours en une belle compagnie, les tiroit à elle. Ils s'en vont donc, et sent leurs galeres et leurs gens, estimans que ce estoit une trop grande importance de ne suivre Ba-

Le seul Cingar tenoit l'estrier, et marchoit à comme un lacquais, jusques à ce qu'il veit un paysan qui menoit deux asnes. Mais cest asnier, appercevant des soldats, incontinent prend un autre chemin, et met ses asnes dedans des buissons de la forest. Cingar après luy : « Ilo, demeure, escoute, villain, escoute-mot : arreste, te dis-je, bon homme? » Iceluy respond : « Ba, ba, chiz, chiz, chiz, va là, hai. » En disant ces mots, faisoit doubler le pas à ses asnes. « Où diable vas-tu dit lors Cingar : je te feray recognoistre maintenant ta folie. » Il court après luy, criant : « Villain tanger, ne mets pieds à terre, tu t'en repentiras : descends, rouffe ! Nostre loy nous commande, que quiconque a deux casaquins ou manteaux, en doit donner l'un à l'autre à celuy qui n'en a point; autant est-il de celui qui a deux asnes : il en doit bailler un à celuy qui n'en a point. » Le Paysan s'escrie, et ne veut descendre, craignant n'entendre rien, dit à ses asnes : « Euz, peut, chiez, ira-t-il. » Cingar, enfin, l'attrappe et le pousse si rudement, qu'il le jette avec son asne en un fossé, et sur l'autre, l'enjambant gaillardement, et le faisoit aller si doucement, qu'il n'eust pas voulu avoir une quenée françoise, ni une mule de Rome ; car cela sembloit si legerement, qu'avec les pieds il devoit menu les feuilles qui estoient par le chemin. Ticque, ticque, ticque, ticquetoc, ressonnoient sous ses pieds : jamais ne bronchoit, et ne donnoit aucun coup d'esperon ; car lors, il ne faisoit que ruer d'un pied et se fâcher, car c'est un grand mal si un asne, en luy donnant de l'esperon, ne te donne trois coups de pied. Ce ne fut pas un petit mal pour ces Messieurs, voyant ceste petite beste ne

le cheval, et, s'estant avancé bien avant en  
re près de Brisechaine, qui commençoit à  
leine, ayant sur soy une trop grande charge.  
ntinent Balde, et le met sur son eschine de  
nt, par ce moyen, grand allegement au che-

i voyoit cela, sent une joye couler par tou-  
lles, comme une cire, qui font au feu ; car  
y une si grande douceur, qu'il n'eut pas  
e derriere en des braisches de miel. Enfin,  
nt tous à bord et prindrent terre. Là, se  
me nouvelle feste, force baisers, force cares-  
ices que sucre. Balde, avec une façon si  
gratieuse, gagna tant Lyron, qu'iceluy se re-  
re Balde partout. Hippolyte estoit aussi ar-  
ort sur son cheval Rochefort, qui l'avoit bien  
1 danger. Lyron le va trouver, l'embrasse,  
e vouloir plus apprehender aucun travail, et  
nt de se soumettre comme luy à ce brave  
lde. « J'en suis content, respond Hippolyte,  
ut ce que tu me commanderas. » Aussi-tost,  
du, s'en accourt à Balde, lequel le reçoit en  
resse, et avec un bon lien d'amitié, s'unis-  
ble, comme vrais freres, reputans leur force,  
estre telle, qu'ils n'estimeroient pas tout le  
gousse d'ail. Hippolyte monte sur le cheval  
le, sur Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine.

à la priere du Centaure, monte sur sa  
rgar, ne s'en souciant point, alloit à pied  
estaffier. Ils s'en alloient ainsi equippez,  
sur ressouvint des trente galeres et navires  
nt laissées. Balde pria fort Lyron et son frere  
de n'abandonner point tant de vaisseaux, qui  
ient servir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hip-  
voulurent aucunement entendre. Philoforme  
ussi peu prendre la charge, tant la calamité,

## HISTOIRE MACCARONIQUE.

grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en luy mais tant au devant la proue de son vaisseau : ainsi Cingar contre le furieux assant d'Hippolite, se roidist pour luy donner : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite, le jour ou nuict. Falquet, voyant son amy en tel hazard s'enflambe de colere outre mesure, et de sa massue do sur le heaulme d'Hippolite, et redouble derechef, et nant plus asprement qu'à la premiere fois, et luy donne tomber le pennache à bas, et à la tierce, luy donne mesme endroit un tel coup, qu'il le contrainst d'embrasser le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroist si comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de fureur de despit, bruïant comme une tempeste, et son espée avec les deux mains, vouloit fendre en deux ; mais iceluy fait un saut à costé, évitant l'autre ne cesse de redoubler ses coups. Falquet ne peut éviter ceste cerise, qui fut si brusque, et si larde, qu'il ne se peut tenir de tomber, estant emporté. Cingar, soudain tout furieux, s'advance donne un grand coup sur le bras droit d'Hippolite, luy faire sortir du poing son espée. Falquet se relève, et, pendant qu'Hippolite estoit emporté, Cingar, Falquet d'un autre costé luy donne sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et se relevant, Falquet pour le charger, Cingar le reprist pour une partie de son harnois. Cingar tantost sur l'un avec ses pattes, avec la dent, n'ayant pas loisir de porter leine, recevant un coup de dent de vaillant Hippolite. Il estoit espris de telle furie, que le feu, pour une de la teste. Pendant que Cingar luy, il reçoit une telle taille

Il semble oïr cent mille tintouins, et  
à terre, alongeant les cuisses, et s'es-  
comme une grenouille. Le sang luy  
de la bouche, et des oreilles, abreuvant  
autour de soy. « Ha ! voleur, dit Fal-  
aut, as-tu tué un si vaillant homme ? »  
prend à deux mains sa massue, fait un  
ne feroit un Leopard, et donne sur le  
e avec telle puissance, qu'il met en  
quel il avoit jetté sur sa teste pour se  
up, et neantmoins Hippolite ne peut  
qu'il ne donnast, à la renverse, de la  
de son cheval, lequel l'emportoit çà  
uré en selle, et les bras étendus et

fort des ennemis s'approche, et Cin-  
enu à soy, et estoit sus bout. Un Lion  
r le veneur, ne s'acharne point plus  
nastins de Molosse ou de Corse, des-  
les autres avec ses ongles, que faisoit  
es ennemis, estant accompagné de  
costé et d'autre, donnoit des coups  
ue. Ces deux, bien serrez ensemble,  
tant eux plusieurs personnes, lesquels  
leur montrer le dos.

donnoit bien des affaires à Lyron, et  
de ses armes : et si Fracasse se fut  
ée, sans doubte Lyron y eust fini la  
Centaure et Philoforme, se tenans en-  
r la terre de sang, et font voler les  
lusieurs. Personne pour lors n'estoit  
cleres et navires ; tous, tant Mores que  
yent sur terre : et le Centaure, ayant  
ceux qui y estoient restez, estoit aussi  
rs aux siens. Gilbert, se pourmenant  
il, s'en va vers les navires, entre de-

dans, et n'y trouvant personne, se ti-  
les, se contentant de veoir de loing  
rieuse escarmouche, n'ayant aucu  
guerre. Il a horreur de veoir tant de  
et autres tels bastons de guerre vole  
voix lamentables retentir sur la mer,  
retrenchez et laissez çà et là, tant de  
et tant de monceaux de corps morts.  
ce fust une boucherie, voyant tant de  
les, de trippes, de fressures, de panse  
aux arbres et ensanglanter les h  
coups ! ô playes dignes d'un Renauld,  
par cent doctes Virgiles ! L'un frappe  
taille, l'autre est fendu ; vous eussiez ve  
rasses, les plastrons, les rondaches vol  
oiseaux. Les corneilles et corbeaux, v  
estoyent en terre criant, et s'amassoient  
nils, lievres, quittoient d'effroy les bo  
tonnez sauteloient sur l'eau. Ces pi  
monstrer les talons ; les nostres les

Cependant Fracasse ne lasche la  
et commande à ses compagnons de  
qui estoyent vuides ; parce qu'il v  
trait, et digne d'une belle fin. Alor  
pouvoit plus tenir ceste queue, l  
comme est une anguille, se haste  
sagers, qui, voulans aller à P  
Brente, viennent à la foule se ren  
quelle le barquerolier crie : « A  
ne se souciant de l'advertissen  
point quitter sa prinse, et, con  
comme un conquerant d'honn  
la victoire de Lyron. Le Gear  
baleine avec si grande violer  
sentoit, elle esleve derechef  
l'engloutir comme fait le l

lain se saisist de la teste, laquelle il tort le col d'une oye, et en quatre tours il l'arrache du corps. Aussi-tost, peu à peu, les ur commencent à s'escouler au fond de la que ceste isle, qui estoit portée sur le dos se perd, et chascun sent la terre defaillir et, de peur d'estre noyé en l'eau, desire , se sentant avoir desjà l'eau jusques aux

ine estoit au fond de la mer, et avoit attiré e six mille journaux de bois, par dedans sons se promenoient, se resjouissans d'une : aucuns estoient perchez sur des arbres, té d'iceux mangeoient le gland, s'esmer- : tant de chevreuls, lievres et cerfs noyez, r tant de corps et de membres humains, ant de merrain, tant de tables, de cloches choses. Auparavant, ces Barons avoyent s des vaisseaux de mer, et ce qui estoit ois. Iceux avoyent occupé tous ces vais- : comme ces miserables corsaires vou- entrer, demandans pitoyablement qu'ils on les repoussoit cruellement, exceptez l'on print pour fournir aux rames, et aus- s fers aux pieds, leur apprenant à manier taillées.

nageant, remue les bras avec telle force, osse ondes, pliant les jambes, et de la poussant l'eau. Il ne faisoit tempester la : lorsque la Tramontane et le Nord-Est par Nord-Ouest ; et, comme il nageoit re de bonne fortune Boccal, qui n'avoit s beuvoit sans fin, et en avoit quasi pleine end et le met sur sa teste, sur laquelle : se trouva moins asseuré que le Caste- de Salei. Hippolite estoit gaillardement



ms en asne desbasté. Si tu es encor' en  
nisses rompre le col, puisque tu nous en-  
si cruelles, puisque la lumiere de toute  
: esteinte ! »

Cingar mettoit au vent telles folles parol-  
en baptesme, Fracasse, levant les yeux au  
si de mesme : « Je jure, dit-il, par ce saint  
e porte sur ma teste, par ce ventre qui  
ide, je chercheray tant par monts et val-  
ernes, par les bois et forests, par terre  
es manoirs obscurs de Diables, et, s'il est  
autes demeures du Ciel, que je trouveray  
lade, Balde, avec lequel je suis resolu de  
en enfer ! Mais, avant cela, j'osteray à ce  
uton son Royaume, et luy jetteray à bas  
ne, et gouverneray sous mon sceptre  
de diables. » Puis dit : « O compagnons,  
i, vengeons Balde ! il ne nous reste plus  
-moy, je vous prie, et allons là bas à cet  
lle tous les capitaines en la plus grande  
ande à tous les autres de la suivre.

prins terre, Fracasse, avec son grand  
, se met en chemin. Moscquin le suit,  
s les autres. Cingar veut demeurer seul,  
rde, si, entre les corps que la mer pour-  
d, il y verroit point celui de Balde. Le  
re avec Cingar. Tous les autres vont après  
sans pleurer ; chascun n'estimoit pas sa  
es. Là où le chemin sembloit plus rude,  
t, ne se soucians ni d'espines, ni de ron-  
res, ni des tempestes, des pluyes, ni du  
ud. Les tigres, les lions, les sangliers, les  
leurs ne leur font peur. Ils combattent  
trouvent, ils mangent ce qu'ils peuvent  
e trouvent rien : « Patience ! » disent-ils.  
nt au pied d'une montagne, au haut de la-

quelle à grand' peine des chevres pouvoient-elles  
 Ils n'y montent point, mais, sans aucune frayeur,  
 au commencement d'une caverne, et penetrent d'  
 creux de ceste montagne. Falquet va le premier,  
 le chemin, et apprend aux autres où il falloit qu'  
 sent leurs pieds. Fracasce n'y pouvoit cheminer  
 vouté, car autrement il se fut donné de bonnes  
 en la teste, contre le haut de la route.

Cependant, Cingar, se promenant seul le lon  
 mer, et regardant à ses pieds, pleuroit amerem  
 amy, sans lequel il n'esperoit pas pouvoir viv  
 heures. Il se fust souvent tué de son espée, M  
 esté empesché par la presence de Virmasse.  
 voicy venir de loing un cheval, qui estoit le m  
 tous: c'estoit Brisechaine, lequel (qui ne diroit  
 menterie) portoit sur son dos deux vaillans cor  
 voir, Balde en croupe, et Lyron en la selle; car  
 quand il sentit l'eau croistre, et Lyron eut  
 bride de son cheval, ne l'un ne l'autre, ne se so  
 de mettre fin à leur combat, ne voulans se noyer  
 sauta en trousses derriere Lyron, et l'embrassa,  
 luy bailla la main, usa envers luy de paroles  
 et luy donna courage, et, d'ennemis, se re  
 amis; car, un peril commun faict devenir  
 qui estoient ennemis. Brisechaine nage le  
 peut, ne monstrant les testes de deux bo  
 voyoient seulement les testes de deux bo  
 Balde avoit du pire, estant sur la crop  
 traint d'avaler souvent des gorgées d'e  
 il prend courage, esperant le secours  
 percevant de loing ce cheval, appe  
 et luy monstre ce qu'il voyoit sur  
 la verité ce que c'estoit, parce q  
 peut penetrer si longue espace  
 jette soudain en l'eau, nageant.

rtie cheval, et, s'estant avancé bien avant en  
ive près de Brisechaine, qui commençoit à  
aleine, ayant sur soy une trop grande charge.  
ontinent Balde, et le met sur son eschine de  
iant, par ce moyen, grand allegement au che-  
n.

ui voyoit cela, sent une joye couler par tou-  
elles, comme une cire, qui font au feu ; car  
oy une si grande douceur, qu'il n'eut pas  
le derriere en des braisches de miel. Enfin,  
ent tous à bord et prindrent terre. Là, se  
une nouvelle feste, force baisers, force cares-  
ouces que succre. Balde, avec une façon si  
gratieuse, gagna tant Lyron, qu'iceluy se re-  
vre Balde partout. Hippolyte estoit aussi ar-  
port sur son cheval Rochefort, qui l'avoit bien  
du danger. Lyron le va trouver, l'embrasse,  
ne vouloir plus apprehender aucun travail, et  
lent de se soumettre comme luy à ce brave  
alde. « J'en suis content, respond Hippolyte,  
out ce que tu me commanderas. » Aussi-tost,  
idu, s'en accourt à Balde, lequel le reçoit en  
resse, et avec un bon lien d'amitié, s'unis-  
ble, comme vrais freres, reputans leur force,  
estre telle, qu'ils n'estimeroient pas tout le  
gousse d'ail. Hippolyte monte sur le cheval  
de, sur Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine.  
à la priere du Centaure, monte sur sa  
ngar, ne s'en souciant point, alloit à pied  
estaffier. Ils s'en alloient ainsi equippez,  
eur ressouvint des trente galeres et navires  
nt laissées. Balde pria fort Lyron et son frere  
de n'abandonner point tant de vaisseaux, qui  
oient servir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hip-  
y voulurent aucunement entendre. Philoforme  
aussi peu prendre la charge, tant la calamite,

et pierre aimantine, qui est tousjours en une compagnie, les tiroit à elle. Ils s'en vont donc, sent leurs galeres et leurs gens, estimans que estoit une trop grande importance de ne suivre l

Le seul Cingar tenoit l'estrier, et marchoit comme un lacquais, jusques à ce qu'il veit un qui menoit deux asnes. Mais cest asnier, apperceu soldats, incontinent prend un autre chemin, et ses asnes dedans des buissons de la forest. Cing après luy : « Ilo, demeure, escoute, villain, escote mot : arreste, te dis-je, bon homme? » Iceluy re « Ba, ba, chiz, chiz, chiz, va là, hai. » En dis mots, faisoit doubler le pas à ses asnes. « Où diable dit lors Cingar : je te feray recognoistre mainte folie. » Il court après luy, criant : « Villain tanga ne mets pieds à terre, tu t'en repentiras : descende rouffe ! Nostre loy nous commande, que quicor deux casaquins ou manteaux, en doit donner l'autre à celuy qui n'en a point; autant est-il d qui a deux asnes : il en doit bailler un à celuy pied. » Le Paysan s'escrie, et ne veut descendre gnant n'entendre rien, dit à ses asnes : « Euz, peut, ira-t-il. » Cingar, enfin, l'attrappe et le pousse ment, qu'il le jette avec son asne en un fossé sur l'autre, l'enjambant gaillardement, et le fa cher si doucement, qu'il n'eust pas voulu avo quenee françoise, ni une mule de Rome ; car embloit si legerement, qu'avec les pieds il toit menu les feüilles qui estoient par le ch ticque, ticque ticque, ticquetoc, ressonnoier sous ses pieds : jamais ne bronchoit, et donner aucun coup d'esperon ; car lors, il ruer d'un pied et se fascher, car c'est un si un asne, en luy donnant de l'esperon, trois coups de pied. Ce ne fut pas un pe ces Messieurs, voyant ceste petite beste

se talonnoit et luy bailloit de l'esperon, de se  
le ventre, et mettre la teste entre les jambes  
et le derriere, en sorte que Cingar, en faisant  
compagnie, estoit contraint mettre main à terre,  
et plus rudement que s'il fut cheut de dessus un

ce passe temps, tous ces compagnons arrivent au  
ne haute montagne : montagne, dis-je, si extre-  
haute, qu'elle sembloit servir d'une colonne au  
stant sa cime en la plus haute region de l'air.  
et surnommée de la Lune; et au pied d'icelle, ils  
ent une grande caverne, laquelle, par plusieurs  
, s'estend partout. Le Centaure y remarque les  
l'racasse, dont un chascun se resjoût, et tous se  
nt de suivre ce train. Balde met pied à terre :  
nt Lyron et Hippolyte. Cingar, qui venoit après,  
lui demeurera derriere, ferme la porte, comme  
overbe. »

---

## LIVRE VINGT-UNIEME.

enons enfin au port redoutable de Malamocque,  
l, au milieu de la mer, a en soy cent mille dia-  
menace d'engloutir ma petite nacelle. C'est une  
olie de vouloir faire voguer sur mer son esquif,  
y a du bruit entre les ondes. Que feray-je donc ?  
nieux abattre la voile, et asseurer l'ancre avec  
es cordes. Nous n'avons pas le courage d'outre-  
pas : ce pas, dis-je, qui est si rude, si horrible, et  
int, auquel souvent plusieurs barques, plusieurs

grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en luy met-  
 tant au devant la proue de son vaisseau : ainsi si Cingar,  
 contre le furieux assaut d'Hippolite, se roidist pour l'al-  
 tendre : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite, ite, lequel  
 luy donna sur la teste si rudement, qu'il oublia s'il estoit  
 jour ou nuict. Falquet, voyant son amy en tel hazard,  
 s'enflambe de colere outre mesure, et de sa masse donne  
 sur le heaulme d'Hippolite, et redouble derechef, don-  
 nant plus asprement qu'à la premiere fois, et luy fait  
 tomber le pennache à bas, et à la tierce, luy donne en  
 mesme endroit un tel coup, qu'il le contrainst embrasser  
 le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroi-  
 st comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de furie, et  
 de despit, bruïant comme une tempeste, et prenant  
 son espée avec les deux mains, vouloit fendre Falquet en  
 deux; mais iceluy fit un saut à costé, Falquet ne  
 L'autre ne cesse de redoubler ses coups. Falquet ne  
 peut éviter ceste cerise, qui fut si brusque, et si violente  
 larde, qu'il ne se peut tenir de tomber, estant sa visière  
 emportée. Cingar, soudain tout furieux, s'advance  
 donne un grand coup sur le bras droit d'Hippolite  
 luy faire sortir du poing son espée. Falquet im-  
 se releve, et, pendant qu'Hippolite estoit em-  
 Cingar, Falquet d'un autre costé luy donne  
 sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et se  
 Falquet pour le charger, Cingar le reprer  
 tomber une partie de son harnois. Com-  
 monstre terrible en combattant contre de-  
 tant tantost sur l'un avec ses pattes, t  
 avec la dent, n'ayant pas loisir de pour-  
 leine, recevant un coup de dent de  
 s'amuse à l'autre : ainsi se comporta-  
 vaillant Hippolite. Il estoit espris de  
 telle furie, que le feu, pour une t  
 de la teste. Pendant que Cingar  
 luy, il reçoit une telle taillade

qu'il luy semble oïr cent mille tintouïns, et estourdi à terre, alongeant les cuisses, et s'est à plat comme une grenouille. Le sang luy arines, de la bouche, et des oreilles, abreuvant rre tout autour de soy. « Ha ! voleur, dit Falcant ribaut, as-tu tué un si vaillant homme ? » ant, il prend à deux mains sa massue, fait un ;, comme feroit un Leopard, et donne sur le lippolite avec telle puissance, qu'il met en scu, lequel il avoit jetté sur sa teste pour se n tel coup, et neantmoins Hippolite ne peut sauver, qu'il ne donnast, à la renverse, de la croppe de son cheval, lequel l'emportoit çà t demeuré en selle, et les bras étendus et

t tout le fort des ennemis s'approche, et Cin- xjà revenu à soy, et estoit sus bout. Un Lion decé par le veneur, ne s'acharne point plus es et mastins de Molosse ou de Corse, des- uns et les autres avec ses ongles, que faisoit sur ses ennemis, estant accompagné de li, d'un costé et d'autre, donnoit des coups a massue. Ces deux, bien serrez ensemble, r de devant eux plusieurs personnes, lesquels nte de leur montrer le dos.

endant donnoit bien des affaires à Lyron, et n blanc de ses armes : et si Fracasse se fut te meslée, sans doubte Lyron y eust fini la in, le Centaure et Philoforme, se tenans ent rougir la terre de sang, et font voler les 'air à plusieurs. Personne pour lors n'estoit r les galeres et navires ; tous, tant Mores que mbattoient sur terre : et le Centaure, ayant n l'eau ceux qui y estoient restez, estoit aussi r secours aux siens. Gilbert, se pourmenant *tout seul, s'en va vers les navires, entre de-*

et tant de monceaux de corps morts. Il luy sembla  
ce fust une boucherie, voyant tant de poulmons, d'a  
les, de trippes, de fressures, de panses, de raties,  
aux arbres et ensanglanter les herbes. O les  
coups ! ô playes dignes d'un Renauld, et d'estre d  
par cent doctes Virgiles ! L'un frappe, l'autre par  
taille, l'autre est fendu ; vous eussiez veu les mailles,  
rasses, les plastrons, les rondaches voler par piéces  
oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyans tant d  
estoyent en terre criant, et s'amassoient ensemble. L  
nils, lievres, quittoient d'effroy les bois. Les poin  
tonnez sauteloient sur l'eau. Ces pirates comme  
monstrer les talons ; les nostres les chassent vives

Cependant Fracasse ne lasche la queue de la  
et commande à ses compagnons de se saisir des  
qui estoyent vuides ; parce qu'il vouloit faire u  
trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous pensans  
pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle estoit  
comme est une anguille, se hastent, comme font  
sagers, qui, voulans aller à Padouë par le fi



main se saisist de la teste, laquelle il tort le col d'une oye, et en quatre tours il l'arrepare du corps. Aussi-tost, peu à peu, les tour commencent à s'escouler au fond de la que ceste isle, qui estoit portée sur le dos, se perd, et chascun sent la terre defaillir, et, de peur d'estre noyé en l'eau, desirés, se sentant avoir desjà l'eau jusques aux

leine estoit au fond de la mer, et avoit attiré de six mille journaux de bois, par dedans dissons se promenoyent, se resjouissans d'une té : aucuns estoient perchez sur des arbres, mité d'iceux mangeoient le gland, s'esmeroir tant de chevreuls, lievres et cerfs noyez, rer tant de corps et de membres humains, tant de merrain, tant de tables, de cloches s choses. Auparavant, ces Barons avoyent ins des vaisseaux de mer, et ce qui estoit evois. Iceux avoyent occupé tous ces vaisls comme ces miserables corsaires vou- entrer, demandans pitoyablement qu'ils , on les repoussoit cruellement, exceptez qu'on print pour fournir aux rames, et ausles fers aux pieds, leur apprenant à manier il taillées.

nageant, remue les bras avec telle force, grosses ondes, pliant les jambes, et de la ls poussant l'eau. Il ne faisoit tempester la ue lorsque la Tramontane et le Nord-Est par Nord-Ouest ; et, comme il nageoit tre de bonne fortune Boccal, qui n'avoit ais beuvoitsans fin, et en avoit quasi pleine prend et le met sur sa teste, sur laquelle e se trouva moins asseuré que le Caste- de Salei. Hippolite estoit gaillardement

porté par son cheval. La mer portoit le cheval, et le cheval portoit le maistre, qui n'avoit que les jambes au l'eau.

Cingar estoit au haut de la poupe du plus grand vaisseau, et n'avoit les yeux tendus que pour voir les vaisseaux misérables que je suis ! s'escrie-il. Balde, seroit-il si ture sous l'eau pour servir de pasture aux poissons ? Dieux ! qui guidez les destins, est-ce là votre La destinée des hommes est-elle conduite avec son ? J'incague les malheureuses estoiles : Mars, Phœbus et toute telle canaille. Il me faut ne puis escrire vos meschancetez, j'en compose bien ample volume. Vous n'êtes point Dieux, mais tost la merde et lie des diables. Le peuple qui vous est fol et sans cervelle ; vous, qui n'êtes que rabiroleux, yvrongnes, homicides, rufiens et Venus est-elle pas une vraye putain publique du monde ? Juno, la sœur de Juppiter, n'est-elle mie de Troye ? et toutesfois Juppiter l'a prise espouse ! De mille filles cinquante ne pouvoyez Juppiter, voire cent, voire trois cent. C'a esté bestie, laquelle neantmoins à tort Homere et ce lasche gode de Virgile et toute la bande Je te fais la figue et t'embrene d'estrons. ( Je te mange, et qu'il n'en demeure rien, qui monde de tant d'ordures ! Dis-moy, ô Jupiter, puissante, pourquoy tout le peuple t'a-il du ciel, veu que tu es un adultere, un ave leur et bourreau des chastes filles ? Tu as a ton Pere ses sonettes, afin qu'il ne fei trois fils. Tu as, puis après, bourreau, vas as forcé Alcmene pour forger un Gea la palme de toutes grandes entreprises petite femmelette, par un simple regard l'a contraint de filer et tirer à la quen les qui plaisoyent à tes yeux, fussent t

pois en asne desbasté. Si tu es encor' en  
puisses rompre le col, puisque tu nous en-  
la si cruelles, puisque la lumière de toute  
est estainte ! »

« Cingar mettoit au vent telles folles parol-  
son baptême, Fracasse, levant les yeux au  
« aussi de même : « Je jure, dit-il, par ce saint  
« je porte sur ma teste, par ce ventre qui  
« onde, je chercherai tant par monts et val-  
« vernes, par les bois et forêts, par terre  
« les manoirs obscurs de Diables, et, s'il est  
« hautes demeures du Ciel, que je trouverai  
« alade, Balde, avec lequel je suis résolu de  
« u en enfer ! Mais, avant cela, j'ôterai à ce  
« Pluton son Royaume, et lui jeterai à bas  
« tonne, et gouvernerai sous mon sceptre  
« de diables. » Puis dit : « O compagnons,  
« moi, vengeons Balde ! il ne nous reste plus  
« ez-moi, je vous prie, et allons là bas à cet  
« pelle tous les capitaines en la plus grande  
« mande à tous les autres de la suivre.

« Et prins terre, Fracasse, avec son grand  
« in, se met en chemin. Mosquin le suit,  
« tous les autres. Cingar veut demeurer seul,  
« garde, si, entre les corps que la mer pour-  
« bord, il y verroit point celui de Balde. Le  
« eure avec Cingar. Tous les autres vont après  
« sans pleurer ; chacun n'estimoit pas sa  
« ppe. Là où le chemin sembloit plus rude,  
« ent, ne se souciaient ni d'épines, ni de ron-  
« erres, ni des tempestes, des pluies, ni du  
« chaud. Les tigres, les lions, les sangliers, les  
« voleurs ne leur font peur. Ils combattent  
« s trouvent, ils mangent ce qu'ils peuvent  
« ne trouvent rien : « Patience ! » disent-ils.  
« vent au pied d'une montagne, au haut de la-

quelle à grand' peine des chevres po  
ils n'y montent point, mais, sans au  
au commencement d'une caverne, e  
creux de ceste montagne. Falcquet v  
le chemin, et apprend aux autres o  
sent leurs pieds. Fracasse n'y pouvo  
vouté, car autrement il se fut don  
en la teste, contre le haut de la vou

Cependant, Cingar, se promenan  
mer, et regardant à ses pieds, plei  
amy, sans lequel il n'esperoit pas  
heures. Il se fust souvent tué de  
esté empesché par la presence de V  
voicy venir de loing un cheval, qui  
tous : c'estoit Brisechaine, lequel (q  
menterie) portoit sur son dos deux  
voir, Balde en croupe, et Lyron en  
quand il sentit l'eau croistre, et  
bride de son cheval, ne l'un ne l'a  
de mettre fin à leur combat, ne v  
sauta en trousse derriere Lyron, e  
luy bailla la main, usa envers luy  
et luy donna courage, et, d'enn  
amis; car, un peril commun fa  
qui estoient ennemis. Brisecha  
peut, ne monstrant sur l'eau q  
voyoient seulement les testes d  
quefois font le plongeon, comm  
Balde avoit du pire, estant su  
traint d'avalier souvent des go  
il prend courage, esperant le  
percevant de loing ce chev  
et luy monstre ce qu'il vo  
la verité ce que c'estoit, p  
peut penetrer si longue  
jette soudain en l'eau, na

le cheval, et, s'estant avancé bien avant en  
re près de Brisechaine, qui commençoit à  
leine, ayant sur soy une trop grande charge.  
ntinent Balde, et le met sur son eschine de  
nt, par ce moyen, grand allegement au che-

i voyoit cela, sent une joye couler par tou-  
lles, comme une cire, qui font au feu ; car  
une si grande douceur, qu'il n'eut pas  
derriere en des braisches de miel. Enfin,  
nt tous à bord et prindrent terre. Là, se  
ne nouvelle feste, force baisers, force cares-  
ices que succre. Balde, avec une façon si  
pratieuse, gagna tant Lyron, qu'iceluy se re-  
e Balde partout. Hippolyte estoit aussi ar-  
ort sur son cheval Rochefort, qui l'avoit bien  
danger. Lyron le va trouver, l'embrasse,  
voulait plus apprehender aucun travail, et  
nt de se soumettre comme luy à ce brave  
de. « J'en suis content, respond Hippolyte,  
ce que tu me commanderas. » Aussi-tost,  
u, s'en accourt à Balde, lequel le reçoit en  
esse, et avec un bon lien d'amitié, s'unis-  
le, comme vrais freres, reputans leur force,  
stre telle, qu'ils n'estimeroient pas tout le  
gousse d'ail. Hippolyte monte sur le cheval  
, sur Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine.  
à la priere du Centaure, monte sur sa  
gar, ne s'en souciant point, alloit à pied  
estaffier. Ils s'en alloient ainsi equippez,  
r ressouvint des trente galeres et navires  
t laissées. Balde pria fort Lyron et son frere  
e n'abandonner point tant de vaisseaux, qui  
ent servir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hip-  
voulurent aucunement entendre. Philoforme  
ssi peu prendre la charge, tant la calamité,

556 HISTOIRE MACCARONIQUE.

et pierre aimantine, qui est tousjours en une bonne compagnie, les tiroit à elle. Ils s'en vont donc, et baissent leurs galeres et leurs gens, estimans que ce leur estoit une trop grande importance de ne suivre Balde : seul Cingar tenoit l'estrier, et marchoit à pied. Mais cest asnier, appercevant son chemin, et voyant que Cingar

pierre animée.  
 compagnie, les tiroit à sa  
 ent leurs galeres et leurs gels,  
 estoit une trop grande importance de ne  
 Le seul Cingar tenoit l'estrier, et marchoit à  
 comme un lacquais, jusques à ce qu'il veit un paysan,  
 qui menoit deux asnes. Mais cest asnier, appercevant ces  
 soldats, incontinent prend un autre chemin, et touche  
 ses asnes dedans des buissons de la forest. Cingar cria  
 après luy : « Ho, demeure, escoute, » Iceluy respond  
 mot : arreste, te dis-je, bon homme? » En disant  
 « Ba, ba, chiz, chiz, chiz, va là, hai. » Où diable vas  
 mots, faisoit doubler le pas à ses asnes. « Où diable vas  
 dit lors Cingar : je te feray recognoistre maintenant  
 folie. » Il court après luy, criant : « Villain tanger  
 ne mets pieds à terre, tu t'en repentiras : descends  
 roufle ! Nostre loy nous commande, que quicqu  
 deux casaquins ou manteaux, en doit donner  
 l'autre à celui qui n'en a point; autant est-il  
 qui a deux asnes : il en doit bailler un à celui  
 pied. » Le Paysan s'escrie, et ne veut descend  
 gnant n'entendre rien, dit à ses asnes : « Euz, per  
 ira-t-il. » Cingar, enfin, l'attrappe et le pou  
 ment, qu'il le jette avec son asne en un fo  
 sur l'autre, l'enjambant gaillardement, et le  
 cher si doucement, qu'il n'eust pas voulu :  
 quenee françoise, ni une mule de Rome ;  
 embloit si legerement, qu'avec les pied  
 toit menu les feüilles qui estoient par l  
 ticque, ticque ticque, ticquetoc, reson  
 sous ses pieds : jamais ne bronchoit,  
 donner aucun coup d'esperon; car lo  
 ruer d'un pied et se fasher, car c'es  
 si un asne, en luy donnant de l'espe  
 trois coups de pied. Ce ne fut pas  
 Messieurs, voyant ceste petite

moit et luy bailloit de l'esperon, de se  
 tre, et mettre la teste entre les jambes  
 arriere, en sorte que Cingar, en faisant  
 nie, estoit contraint mettre main à terre,  
 rudement que s'il fut cheut de dessus un

e temps, tous ces compagnons arrivent au  
 e montagne : montagne, dis-je, si extre-  
 qu'elle sembloit servir d'une colonne au  
 cime en la plus haute region de l'air.  
 mmée de la Lune; et au pied d'icelle, ils  
 e grande caverne, laquelle, par plusieurs  
 nd partout. Le Centaure y remarque les  
 , dont un chascun se resjoûit, et tous se  
 uivre ce train. Balde met pied à terre :  
 n et Hippolyte. Cingar, qui venoit après,  
 eurer derriere, ferme la porte, comme

»

## VRE VINGT-UNIEME.

nfin au port redoutable de Malamocque,  
 ilieu de la mer, a en soy cent mille dia-  
 d'engloutir ma petite nacelle. C'est une  
 vouloir faire voguer sur mer son esquif,  
 ruit entre les ondes. Que feray-je donc?  
 battre la voile, et asseurer l'ancre avec  
 s. Nous n'avons pas le courage d'outre-  
 pas, dis-je, qui est si rude, si horrible, et  
*uel souvent plusieurs barques, plusieurs*

grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit tant au devant la proue de son vaisseau : et contre le furieux assaut d'Hippolite, se roidit tendre : mais il ne peut éviter le coup d'Hippolite, qui donna sur la teste si rudement, qu'il oublia jour ou nuict. Falcquet, voyant son amy en s'enflambe de colere outre mesure, et de sa main sur le heaulme d'Hippolite, et redouble de tant plus asprement qu'à la premiere fois, tomber le pennache à bas, et à la tierce, au mesme endroit un tel coup, qu'il le contrainct le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroist comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de despit, bruiant comme une tempeste, son espée avec les deux mains, vouloit fendre en deux ; mais iceluy feit un saut à costé, et vit. L'autre ne cesse de redoubler ses coups. Il ne peut éviter ceste cerise, qui fut si brusquelande, qu'il ne se peut tenir de tomber, estant emportée. Cingar, soudain tout furieux, se donne un grand coup sur le bras droit d'Hippolite, luy faire sortir du poing son espée. Falcquet se releve, et, pendant qu'Hippolite estoit emporté, Cingar, Falcquet d'un autre costé luy donne sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et se retourne vers Falcquet pour le charger, Cingar le reprend pour tomber une partie de son harnois. Comme un monstre terrible en combattant contre deux, tant tantost sur l'un avec ses pattes, tantost sur l'autre avec la dent, n'ayant pas loisir de pouvoir relever l'une, recevant un coup de dent de l'un, puis s'amuse à l'autre : ainsi se comportoit, entre deux vaillant Hippolite. Il estoit espris de si grand' rage, de telle furie, que le feu, pour une telle colere, de la teste. Pendant que Cingar s'avançoit vers luy, il reçoit une telle taillade, non sur l'un



Il y semble oïr cent mille tintouins, et à terre, alongeant les cuisses, et s'es- comme une grenouille. Le sang luy le la bouche, et des oreilles, abreuvant autour de soy. « Ha ! voleur, dit Falc- ut, as-tu tué un si vaillant homme ? » prend à deux mains sa massue, fait un ie feroit un Leopard, et donne sur le avec telle puissance, qu'il met en uel il avoit jetté sur sa teste pour se ap, et neantmoins Hippolite ne peut qu'il ne donnast, à la renverse, de la de son cheval, lequel l'emportoit çà aré en selle, et les bras étendus et

fort des ennemis s'approche, et Cin- nu à soy, et estoit sus bout. Un Lion r le veneur, ne s'acharne point plus mastins de Molosse ou de Corse, des- les autres avec ses ongles, que faisoit s ennemis, estant accompagné de costé et d'autre, donnoit des coups ie. Ces deux, bien serrez ensemble, ant eux plusieurs personnes, lesquels leur montrer le dos.

donnoit bien des affaires à Lyron, et de ses armes : et si Fracasse se fut ée, sans doubte Lyron y eust fini la entaure et Philoforme, se tenans en- r la terre de sang, et font voler les lusieurs. Personne pour lors n'estoit leres et navires ; tous, tant Mores que yent sur terre : et le Centaure, ayant ceux qui y estoient restez, estoit aussi s aux siens. Gilbert, se pourmenant l, s'en va vers les navires, entre de-

quelle à grand' peine des chevres pouvoient-elles  
 Ils n'y montent point, mais, sans aucune frayeur,  
 au commencement d'une caverne, et penetrent dans  
 creux de ceste montagne. Falcquet va le premier,  
 le chemin, et apprend aux autres où il falloit que  
 sent leurs pieds. Fracasse n'y pouvoit cheminer  
 vouté, car autrement il se fut donné de bonnet  
 en la teste, contre le haut de la voute.

Cependant, Cingar, se promenant seul le long  
 mer, et regardant à ses pieds, pleuroit amerement  
 amy, sans lequel il n'esperoit pas pouvoir vivre  
 heures. Il se fust souvent tué de son espée, s'il  
 esté empesché par la presence de Virmasse. Mais  
 voicy venir de loing un cheval, qui estoit le meilleur  
 tous : c'estoit Brisechaine, lequel (qui ne diroit cecy  
 menterie) portoit sur son dos deux vaillans corps ; à  
 voir, Balde en croupe, et Lyron en la selle ; car, l  
 quand il sentit l'eau croistre, et Lyron eut tenu  
 bride de son cheval, ne l'un ne l'autre, ne se sou  
 de mettre fin à leur combat, ne voulans se noyer  
 sauta en trousse derriere Lyron, et l'embrassa, et  
 luy bailla la main, usa envers luy de parolles gr  
 et luy donna courage, et, d'ennemis, se rend  
 amis ; car, un peril commun faict devenir fr  
 qui estoient ennemis. Brisechaine nage le m  
 peut, ne monstrant sur l'eau que le nez, et au  
 voyoient seulement les testes de deux hommes  
 quefois font le plongeon, comme fait le canard  
 Balde avoit du pire, estant sur la croupe, et  
 traint d'avalier souvent des gorgées d'eau salé  
 il prend courage, esperant le secours divin.  
 percevant de loing ce cheval, appelle son  
 et luy monstre ce qu'il voyoit sur l'eau, et  
 la verité ce que c'estoit, parce que la veue  
 peut penetrer si longue espace d'air. Le  
 jette soudain en l'eau, nageant fort bien,

saisist de la teste, laquelle il tort d'une oye, et en quatre tours il l'arracha corps. Aussi-tost, peu à peu, les vagues commencent à s'escouler au fond de la même isle, qui estoit portée sur le dos du rocher, et chacun sent la terre defaillir de peur d'estre noyé en l'eau, desirant tant avoir desjà l'eau jusques aux

yeux, et au fond de la mer, et avoit attiré mille journaux de bois, par dedans lesquels ils se promenoient, se resjouissans d'une multitude d'uns estoient perchez sur des arbres, d'autres mangeoient le gland, s'esmerdoient de chevreuls, lievres et cerfs noyez, de corps et de membres humains, de merrain, tant de tables, de cloches, &c. Auparavant, ces Barons avoient de grands vaisseaux de mer, et ce qui estoit de ces vaisseaux ceux avoient occupé tous ces vaisseaux, comme ces miserables corsaires vouloyent, demandans pitoyablement qu'ils ne fussent repoussés cruellement, exceptez ceux qui estoient pour fournir aux rames, et aux autres aux pieds, leur apprenant à manier les rames.

Il remue les bras avec telle force, et fait de grandes ondes, pliant les jambes, et de la sorte remuant l'eau. Il ne faisoit tempester la mer que la Tramontane et le Nord-Est, et le Nord-Ouest ; et, comme il nageoit avec une bonne fortune Boccal, qui n'avoit de malheur sans fin, et en avoit quasi pleine mesure, et le met sur sa teste, sur laquelle il trouva moins assuré que le Castelet. Hippolite estoit gaillardement

et pierre aimantine, qui est toujours en une bonne compagnie, les tiroit à elle. Ils s'en vont donc, et hissent leurs galeres et leurs gens, estimans que ce leur estoit une trop grande importance de ne suivre Balde :

Le seul Cingar tenoit l'estrier, et marchoit à pied comme un lacquais, jusques à ce qu'il veit un paysan, qui menoit deux asnes. Mais cest asnier, appercevant ces soldats, incontinent prend un autre chemin. Cingar cri ses asnes dedans des buissons de la forest. Cingar cri après luy : « Ilo, demeure, escoute, villain, escoute » mot : arreste, te dis-je, bon homme ? » Iceluy respondit : « Ba, ba, chiz, chiz, chiz, va là, hai. » En disant mots, faisoit doubler le pas à ses asnes. « Où diable va dit lors Cingar : je te feray recognoistre maintenant folie. » Il court après luy, criant : « Villain tanga ne mets pieds à terre, tu t'en repentiras : descend roufle ! Nostre loy nous commande, que quicqu'un de deux casaquins ou manteaux, en doit donner l'autre à celui qui n'en a point ; autant est-il qui a deux asnes : il en doit bailler un à celui qui n'en a point ; et ne veut descend pied. » Le Paysan s'escrie, et ne veut descendir : « Le Paysan n'entend rien, dit à ses asnes : « Euz, perira-t-il. » Cingar, enfin, l'attrappe et le pourment, qu'il le jette avec son asne en un fossé sur l'autre, l'enjambant gaillardement, et le cher si doucement, qu'il n'eust pas voulu aquerir si doucement, ni une mule de Rome ; embloit si legerement, qu'avec les pieds toitoit menu les feüilles qui estoient par le dessous : ticque, ticque, ticquetoc, resonnait sous ses pieds : jamais ne bronchoit, donner aucun coup d'esperon ; car lors ruer d'un pied et se fascher, car c'est si un asne, en luy donnant de l'esperance trois coups de pied. Ce ne fut pas un de ces Messieurs, voyant ceste petite b

rompois en asne desbasté. Si tu es encor' en te puisses rompre le col, puisque tu nous enjoints si cruelles, puisque la lumière de toute le, est esteinte ! »

que Cingar mettoit au vent telles folles paroloit son baptême, Fracasse, levant les yeux au it aussi de même : « Je jure, dit-il, par ce saint que je porte sur ma teste, par ce ventre qui monde, je chercheray tant par monts et val-  
cavernes, par les bois et forests, par terre par les manoirs obscurs de Diables, et, s'il est les hautes demeures du Ciel, que je trouveray u malade, Balde, avec lequel je suis resolu de el ou en enfer ! Mais, avant cela, j'osteray à ce le Pluton son Royaume, et luy jetteray à bas ouronne, et gouverneray sous mon sceptre race de diables. » Puis dit : « O compagnons, ennui, vengeons Balde ! il ne nous reste plus uivez-moy, je vous prie, et allons là bas à cet appelle tous les capitaines en la plus grande commande à tous les autres de la suivre.

yant prins terre, Fracasse, avec son grand main, se met en chemin. Mosquin le suit, t tous les autres. Cingar veut demeurer seul, le garde, si, entre les corps que la mer pour- à bord, il y verroit point celui de Balde. Le lemeure avec Cingar. Tous les autres vont après non sans pleurer ; chascun n'estimoit pas sa soppes. Là où le chemin sembloit plus rude, nment, ne se soucians ni d'espines, ni de ron- pierres, ni des tempestes, des pluyes, ni du n chaud. Les tigres, les lions, les sangliers, les es voleurs ne leur font peur. Ils combattent u'ils trouvent, ils mangent ce qu'ils peuvent u'ils ne trouvent rien : « Patience ! » disent-ils. rrivent au pied d'une montagne, au haut de la-

à grand' peine des chèvres pouvoient-elles n'y monter point, mais, sans aucune frayeur, au commencement d'une caverne, et penetrent de dix de ceste montagne. Falcquet va le premier, s'en chemin, et apprend aux autres où il falloit qu'ils se fussent leurs pieds. Fracasse n'y pouvoit cheminer qu'avec une grande difficulté, car autrement il se fut donné de bonnes larmes à la teste, contre le haut de la voute.

Cependant, Cingar, se promenant seul le long du ruisseau, et regardant à ses pieds, pleuroit amerement, amy, sans lequel il n'esperoit pas pouvoir vivre plusieurs heures. Il se fust souvent tué de son espée, s'il n'estoit esté empesché par la presence de Virmasse. Mais voicy venir de loing un cheval, qui estoit le meilleur de tous : c'estoit Brisechaine, lequel (qui ne diroit ce cy estre menterie) portoit sur son dos deux vaillans corps; à savoir, Balde en croupe, et Lyron en la selle; car, quand il sentit l'eau croistre, et Lyron eut tourné la bride de son cheval, ne l'un ne l'autre, ne se soucierent de mettre fin à leur combat, ne voulans se noyer. Balde sauta en trousse derriere Lyron, et l'embrassa, et Lyron luy bailla la main, usa envers luy de parolles gracieuses, et luy donna courage, et, d'ennemis, se rendent bientôt amis; car, un peril commun faict devenir freres ceux qui estoient ennemis. Brisechaine nage le mieux qu'il peut, ne monstrant sur l'eau que le nez, et au-dessus du nez voyoient seulement les testes de deux hommes, et quelquefois font le plongeon, comme fait le canard, ou l'oyseau. Balde avoit du pire, estant sur la croupe, et estoit contrainct d'avaler souvent des gorgées d'eau salée. Toutefois il prend courage, esperant le secours divin. Cingar, apercevant de loing ce cheval, appelle son compaignon, et luy monstre ce qu'il voyoit sur l'eau, ne sachant la verité ce que c'estoit, parce que la venue humaine ne peut penetrer si longue espace d'air. Le Centaure se jette soudain en l'eau, nageant fort bien, à cause qu'il

t à ce qu'on luy dit, et va tastonnant avec  
 s'il choppe à quelque pierre, il en advertist  
 ns. « Mais quel chemin, dit Cingar, faut-il  
 ar quelquefois il en trouve de faict comme  
 lus ils s'avancent, ils oyent de mieux en  
 ntissement de ce bruit : et desjà à grand'  
 uvoit-il entendre son compagnon, tant ce  
 issoit leurs oreilles. Tous s'effroyent encore  
 : un courage franc, et pensent estre parvenus  
 mbres du noir Pluton. Il leur apparoist par  
 u clair, lequel avec pen de clarté leur  
 semin. Balde commande à tous de s'ar-  
 ant ses yeux autant que ceste lumiere luy  
 , il advise une porte, laquelle estoit for-  
 ietaux. Tous accourent. L'envie les prend  
 casse avec le pied heurte contre icelle par  
 : on en n'oyoit rien dedans, pour le trop  
 e qui s'y faisoit. Fracasse, mal patient, la  
 ment avec son eschine, que, rompant les  
 vvre sans clef. Tous ceux qui manioient ces  
 eurent tout à coup, tellement qu'on n'oït  
 jaillir de l'enclume. Il y a là dedans cent  
 orgerons, et autant de coquins qui portent  
 des sacs pleins de charbon, et autres ma-  
 vec des soufflets, allument le charbon. Ces  
 c tenailles et marteaux accommodent le fer.  
 debout un gros homme, monstrant en soy  
 : de tortue, et qui, comme un vaisseau à  
 issoit bien sa panse. Il avoit soubs la gorge  
 s, qui luy devaloyent jusques à la fourchette.  
 Baffel, et estoit le premier forgeron de la  
 estoit sorty boiteux de la race de Vulcan le

e avec une grande braverie, et tous les autres  
 ainsi que font les soldats entrant dedans les  
 mps de guerre. Baffel luy dit : « O compa-

grand bruit des vents venir vers luy, la reçoit en luy tant au devant la proue de son vaisseau : ainsi se contre le furieux assaut d'Hippolite, ne tendre : mais il ne peut éviter le coup luy donna sur la teste si rudement, qu'il oublia s'il jour ou nuict. Falcquet, voyant son amy en tel hâs s'enflambe de colere outre mesure, et de sa massue sur le heaulme d'Hippolite, et redouble derechef, nant plus asprement qu'à la premiere fois, et l-tomber le pennache à bas, et à la tierce, luy donna meisme endroit un tel coup, qu'il le contraind d'en le col de son cheval. Le mont-Gibel ne paroist s comme Hippolite brusloit de colere. Il bouffe de de despit, bruïant comme une tempeste, et son espée avec les deux mains, vouloit fendre en deux ; mais iceluy fait un saut à costé, eritant L'autre ne cesse de redoubler ses coups. F peut éviter ceste cerise, qui fut si brusque larde, qu'il ne se peut tenir de tomber, estai emportée. Cingar, soudain tout furieux, donne un grand coup sur le bras droit d'Hippolite luy faire sortir du poing son espée. Falcquet se releve, et, pendant qu'Hippolite estoit Cingar, Falcquet d'un autre costé luy donna sa massue. Hippolite, laissant Cingar, et Falcquet pour le charger, Cingar le rep tomber une partie de son harnois. C monstre terrible en combattant contre tant tantost sur l'un avec ses pattes, avec la dent, n'ayant pas loisir de por leine, recevant un coup de dent de s'amuse à l'autre : ainsi se comporta vaillant Hippolite. Il estoit espris de si telle furie, que le feu, pour une te de la teste. Pendant que Cingar luy, il reçoit une telle taillade



luy semble oïr cent mille tintouïns, et li à terre, alongeant les cuisses, et s'est comme une grenouille. Le sang luy, de la bouche, et des oreilles, abreuvant et autour de soy. « Ha ! voleur, dit Falcourt, as-tu tué un si vaillant homme ? » Il prend à deux mains sa massue, fait un me feroit un Leopard, et donne sur le te avec telle puissance, qu'il met en quel il avoit jetté sur sa teste pour se coup, et neantmoins Hippolite ne peut, qu'il ne donnast, à la renverse, de la de son cheval, lequel l'emportoit çà euré en selle, et les bras étendus et

le fort des ennemis s'approche, et Cin-venu à soy, et estoit sus bout. Un Lion ar le veneur, ne s'acharne point plus mastins de Molosse ou de Corse, des-les autres avec ses ongles, que faisoit ses ennemis, estant accompagné de n costé et d'autre, donnoit des coups sue. Ces deux, bien serrez ensemble, avant eux plusieurs personnes, lesquels leur montrer le dos.

Il donnoit bien des affaires à Lyron, et de ses armes : et si Fracasse se fut élée, sans doute Lyron y eust fini la Centaure et Philoforme, se tenans en- par la terre de sang, et font voler les plusieurs. Personne pour lors n'estoit galeres et navires ; tous, tant Mores que oyent sur terre : et le Centaure, ayant u ceux qui y estoient restez, estoit aussi rs aux siens. Gilbert, se pourmenant ul, s'en va vers les navires, entre de-



et tant de monceaux de corps morts. Il lui  
ce fust une boucherie, voyant tant de poul  
les, de trippes, de fressures, de panses, de  
aux arbres et ensanglanter les herbes  
coups ! ô playes dignes d'un Renauld, et d  
par cent doctes Virgiles ! L'un frappe, l'aut  
taille, l'autre est fendu ; vous eussiez veu les  
rasses, les plastrons, les rondaches voler pa  
oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyan  
estoyent en terre criant, et s'amassoient en  
nils, lievres, quittoient d'effroy les bois. Le  
tonnez sauteloient sur l'eau. Ces pirates  
monstrer les talons ; les nostres les chasser

Cependant Fracasse ne lasche la queue  
et commande à ses compagnons de se sais  
qui estoyent vuides ; parce qu'il vouloit  
trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous p  
pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle  
comme est une anguille, se hastent, comm  
sagers, qui, voulans aller à Padouë par

se saisist de la teste, laquelle il tort col d'une oye, et en quatre tours il l'arracha du corps. Aussi-tost, peu à peu, les hommes commencent à s'escouler au fond de la ceste isle, qui estoit portée sur le dos du cerf, et chascun sent la terre defaillir sous de peur d'estre noyé en l'eau, desirant tant avoir desjà l'eau jusques aux

yeux, estoit au fond de la mer, et avoit attiré dix mille journaux de bois, par dedans lesquels ils se promenoient, se resjouissans d'une multitude d'arbres, aucuns estoient perchez sur des arbres, d'iceux mangeoient le gland, s'esmercent de chevreuls, lievres et cerfs noyez, tant de corps et de membres humains, tant de merrain, tant de tables, de cloches d'or et d'argent. Auparavant, ces Barons avoient des vaisseaux de mer, et ce qui estoit de leur. Iceux avoient occupé tous ces vaisseaux comme ces miserables corsaires voulaient piller, demandans pitoyablement qu'ils ne les repoussoit cruellement, exceptez ceux qui print pour fournir aux rames, et autres aux pieds, leur apprenant à manier les rames.

Le cerf, remuant les bras avec telle force, et les ondes, pliant les jambes, et de la poussant l'eau. Il ne faisoit tempester la mer lorsque la Tramontane et le Nord-Est et le Nord-Ouest ; et, comme il nageoit de bonne fortune Boccal, qui n'avoit euvoit sans fin, et en avoit quasi pleine mer et le met sur sa teste, sur laquelle il trouva moins assuré que le Caste-Salei. Hippolite estoit gaillardement

# HISTOIRE MACCARONIQUE.

e à grand' peine des chevres pouvoient-elles monter.  
 y montent point, mais, sans aucune frayeur, entrèrent  
 commencement d'une caverne, et penetrerent dedans le  
 x de ceste montagne. Falcquet va le premier, sonné  
 chemin, et apprend aux autres où il falloit qu'ils se ten-  
 nt leurs pieds. Fracasse n'y pouvoit cheminer que  
 outé, car autrement il se fut donné de bonnes lo-  
 n la teste, contre le haut de la voute.

Cependant, Cingar, se promenant seul le long  
 mer, et regardant à ses pieds, pleuroit amèrement  
 amy, sans lequel il n'esperoit pas pouvoir vivre  
 heures. Il se fust souvent tué de son espée, s'il  
 esté empesché par la presence de Virmasse. Mais  
 voicy venir de loing un cheval, qui estoit le meilleur  
 tous : c'estoit Brisechaine, lequel (qui ne diroit ce-  
 menterie) portoit sur son dos deux vaillans corps  
 voir, Balde en croupe, et Lyron en la selle; car  
 quand il sentit l'eau croistre, et Lyron eut t-  
 bride de son cheval, ne l'un ne l'autre, ne se so-  
 de mettre fin à leur combat, ne voulans se noyer.  
 sauta en trousse derriere Lyron, et l'embrassa,  
 luy bailla la main, usa envers luy de parolles gra-  
 et luy donna courage, et, d'ennemis, se rendent  
 amis; car, un peril commun faict devenir freres  
 qui estoient ennemis. Brisechaine nage le mieux  
 peut, ne monstrant sur l'eau que le nez, et au-  
 voyoient seulement les testes de deux hommes, et quel-  
 quefois font le plongeon, comme fait le canard, ou l'oye.  
 Balde avoit du pire, estant sur la croupe, et estoit en-  
 traint d'avaler souvent des gorgées d'eau salée. Toutefois  
 il prend courage, esperant le secours divin. Cingar, ap-  
 percevant de loing ce cheval, appelle son compa-  
 et luy monstre ce qu'il voyoit sur l'eau, ne sachant  
 la verité ce que c'estoit, parce que la veue humaine  
 peut penetrer si longue espace d'air. Le Centaure  
 jette soudain en l'eau, nageant fort bien, à cause qu'il

le cheval, et, s'estant avancé bien avant en de près de Brisechaine, qui commençoit à veine, ayant sur soy une trop grande charge. Contint Balde, et le met sur son eschine de vant, par ce moyen, grand allegement au che-

Il voyoit cela, sent une joye couler par toutes, comme une cire, qui font au feu ; car une si grande douceur, qu'il n'eut pas derriere en des braisches de miel. Enfin, et tous à bord et prindrent terre. Là, se ne nouvelle feste, force baisers, force caresses que sucre. Balde, avec une façon si ratiieuse, gagna tant Lyron, qu'iceluy se re-e Balde partout. Hippolyte estoit aussi ar-rt sur son cheval Rochefort, qui l'avoit bien danger. Lyron le va trouver, l'embrasse, vouloir plus apprehender aucun travail, et nt de se soumettre comme luy à ce brave de. « J'en suis content, respond Hippolyte, et ce que tu me commanderas. » Aussi-tost, u, s'en accourt à Balde, lequel le reçoit en esse, et avec un bon lien d'amitié, s'unisse, comme vrais freres, reputans leur force, stre telle, qu'ils n'estimeroient pas tout le pousse d'ail. Hippolyte monte sur le cheval , sur Rochefort, et Lyron, sur Brisechaine. à la priere du Centaure, monte sur sa gar, ne s'en souciant point, alloit à pied estaffier. Ils s'en alloient ainsi equippez, ir ressouvint des trente galeres et navires t laissées. Balde pria fort Lyron et son frere e n'abandonner point tant de vaisseaux, qui ent servir, et aux leurs; mais Lyron, ni Hippoulurent aucunement entendre. Philoforme *ssi peu prendre la charge, tant la calamité,*

et pierre aimantine, qui est toujours en une bonne compagnie, les tiroit à elle. Ils s'en vont donc, et hissent leurs galeres et leurs gens, estimans que ce leur estoit une trop grande importance de ne suivre Balle;

Le seul Cingar tenoit l'estrier, et marchoit à pied comme un lacquais, jusques à ce qu'il veit un paysan qui menoit deux asnes. Mais cest asnier, appercevant ces soldats, incontinent prend un autre chemin, et tour ses asnes dedans des buissons de la forest. Cingar, après luy : « Ho, demeure, escoute, villain, escoute » Ba, ba, chiz, chiz, chiz, va là, hai. » En disant ces mots, faisoit doubler le pas à ses asnes. « Où diable dit lors Cingar : je te feray recognoistre maint folie. » Il court après luy, criant : « Villain tan ne mets pieds à terre, tu t'en repentiras : desce roufle ! Nostre loy nous commande, que qu'un de deux casaquins ou manteaux, en doit donner l'autre à celui qui n'en a point; autant est-ce qui a deux asnes : il en doit bailler un à ce pied. » Le Paysan s'escrie, et ne veut desce guant n'entendre rien, dit à ses asnes : « Euz, I ira-t-il. » Cingar, enfin, l'attrappe et le prend, qu'il le jette avec son asne en un moment sur l'autre, l'enjambant gaillardement, et cher si doucement, qu'il n'eust pas voulu qu'on le querée françoise, ni une mule de Rome embloit si legerement, qu'avec les pieds toît menu les feuilles qui estoient par ticque, ticque ticque, ticquetoc, resous sous ses pieds : jamais ne bronchoit donner aucun coup d'esperon; car l'ruer d'un pied et se fâcher, car c'est si un asne, en luy donnant de l'espoir trois coups de pied. Ce ne fut pas pas Messieurs, voyant ceste petit

moit et luy bailloit de l'esperon, de se  
ntre, et mettre la teste entre les jambes  
derriere, en sorte que Cingar, en faisant  
gnie, estoit contraint mettre main à terre,  
s rudement que s'il fut cheut de dessus un

se temps, tous ces compagnons arrivent au  
te montagne : montagne, dis-je, si extre-  
te, qu'elle sembloit servir d'une colonne au  
sa cime en la plus haute region de l'air.  
nommée de la Lune; et au pied d'icelle, ils  
une grande caverne, laquelle, par plusieurs  
stend partout. Le Centaure y remarque les  
isse, dont un chascun se resjoûit, et tous se  
e suivre ce train. Balde met pied à terre :  
yron et Hippolyte. Cingar, qui venoit après,  
lemeurera derriere, ferme la porte, comme  
be. »

---

## LIVRE VINGT-UNIEME.

s enfin au port redoutable de Malamocque,  
milieu de la mer, a en soy cent mille dia-  
ce d'engloutir ma petite nacelle. C'est une  
de vouloir faire voguer sur mer son esquif,  
lu bruit entre les ondes. Que feray-je donc?  
: abattre la voile, et asseurer l'ancre avec  
rdes. Nous n'avons pas le courage d'outre-  
: *ce pas, dis-je, qui est si rude, si horrible, et*  
*quel souvent plusieurs barques, plusieurs*

grand bruit des vents venir vers luy, la tant au devant la proue de son vaisseau contre le furieux assaut d'Hippolite, se tendre : mais il ne peut éviter le coup : luy donna sur la teste si rudement, qu'il jour ou nuict. Falquet, voyant son adversaire s'enflambe de colere outre mesure, et d'un sur le heaulme d'Hippolite, et redoublant plus asprement qu'à la premiere fois, tomber le pennache à bas, et à la tierce mesme endroit un tel coup, qu'il le couvrit le col de son cheval. Le mont-Gibel ne comme Hippolite brusloit de colere. Il se despit, bruïant comme une tempeste, son espée avec les deux mains, vouloit en deux ; mais iceluy feit un saut à costé. L'autre ne cesse de redoubler ses coups : il ne peut éviter ceste cerise, qui fut si belle, qu'il ne se peut tenir de tomber emportée. Cingar, soudain tout furieux, donne un grand coup sur le bras droit de luy faire sortir du poing son espée. Il se releve, et, pendant qu'Hippolite est en l'air, Cingar, Falquet d'un autre costé luy sa massue. Hippolite, laissant Cingar et Falquet pour le charger, Cingar le fait tomber une partie de son harnois. Le monstre terrible en combattant court tant tantost sur l'un avec ses patins, tantost avec la dent, n'ayant pas loisir de respirer, recevant un coup de dent sur la leine, s'amuse à l'autre : ainsi se combattoient vaillant Hippolite. Il estoit espris de telle furie, que le feu, pour une telle de la teste. Pendant que Cingar luy, il reçoit une telle tailla-



Il luy semble oïr cent mille tintouins, et surdi à terre, alongeant les cuisses, et s'esplat comme une grenouille. Le sang luy nes, de la bouche, et des oreilles, abreuvant tout autour de soy. « Ha ! voleur, dit Falcot ribaut, as-tu tué un si vaillant homme ? » Et, il prend à deux mains sa massue, fait un comme feroit un Leopard, et donne sur le polite avec telle puissance, qu'il met en l, lequel il avoit jetté sur sa teste pour se tel coup, et neantmoins Hippolite ne peut aver, qu'il ne donnast, à la renverse, de la roppe de son cheval, lequel l'emportoit çà demeuré en selle, et les bras étendus et

tout le fort des ennemis s'approche, et Cingjà revenu à soy, et estoit sus bout. Un Lion ecé par le veneur, ne s'acharne point plus s et mastins de Molosse ou de Corse, desms et les autres avec ses ongles, que faisoit sur ses ennemis, estant accompagné de i, d'un costé et d'autre, donnoit des coups a massue. Ces deux, bien serrez ensemble, : de devant eux plusieurs personnes, lesquels onte de leur montrer le dos.

pendant donnoit bien des affaires à Lyron, et en blanc de ses armes : et si Fracasse se fut te meslée, sans doubte Lyron y eust fini la in, le Centaure et Philoforme, se tenans ent rougir la terre de sang, et font voler les 'air à plusieurs. Personne pour lors n'estoit r les galcres et navires ; tous, tant Mores que ombattoient sur terre : et le Centaure, ayant en l'eau ceux qui y estoient restez, estoit aussi r secours aux siens. Gilbert, se pourmenant tout seul, s'en va vers les navires, entre de-

et tant de monceaux de corps morts. Il luy sem  
ce fust une boucherie, voyant tant de poulmons,  
les, de trippes, de fressures, de panses, de rats  
aux arbres et ensanglanter les herbes. O  
coups ! ô playes dignes d'un Renauld, et d'estre  
par cent doctes Virgiles ! L'un frappe, l'autre  
taille, l'autre est fendu ; vous eussiez veu les mail  
rasses, les plastrons, les rondaches voler par pie  
oiseaux. Les corneilles et corbeaux, voyans tant  
estoyent en terre criant, et s'amassoient ensemble  
nils, lievres, quittoient d'effroy les bois. Les po  
tonnez sauteloient sur l'eau. Ces pirates comm  
monstrer les talons ; les nostres les chassent vi

Cependant Fracasse ne lasche la queue de la  
et commande à ses compagnons de se saisir de  
qui estoyent vuides ; parce qu'il vouloit faire  
trait, et digne d'une belle fin. Alors, tous pensa  
pouvoit plus tenir ceste queue, laquelle estoit  
comme est une anguille, se hastent, comme fou  
sagers, qui, voulans aller à Padouë par le  
Brente. viennent à la foule se rendre à une barre

oudain se saisist de la teste, laquelle il tortoit le col d'une oye, et en quatre tours il l'ar-separe du corps. Aussi-tost, peu à peu, les autour commencent à s'escouler au fond de la te que ceste isle, qui estoit portée sur le dos ste, se perd, et chascun sent la terre defaillir ds, et, de peur d'estre noyé en l'eau, desire les, se sentant avoir desjà l'eau jusques aux

meine estoit au fond de la mer, et avoit attiré is de six mille journaux de bois, par dedans poissons se promenoient, se resjouissans d'une uté : aucuns estoient perchez sur des arbres, amité d'iceux mangeoient le gland, s'esmer-voir tant de chevreuls, lievres et cerfs noyez, trer tant de corps et de membres humains, , tant de merrain, tant de tables, de cloches res choses. Auparavant, ces Barons avoient dans des vaisseaux de mer, et ce qui estoit mevois. Iceux avoient occupé tous ces vais-nels comme ces miserables corsaires vou-ge entrer, demandans pitoyablement qu'ils u on les repoussoit cruellement, exceptez u'on print pour fournir aux rames, et aus-les fers aux pieds, leur apprenant à manier u taillées.

nageant, remue les bras avec telle force, grosses ondes, pliant les jambes, et de la ls poussant l'eau. Il ne faisoit tempester la ue lorsque la Tramontane et le Nord-Est z par Nord-Ouest ; et, comme il nageoit ntre de bonne fortune Boccal, qui n'avoit ais beuvoit sans fin, et en avoit quasi pleine prend et le met sur sa teste, sur laquelle ne se trouva moins asseuré que le Caste-ou de Salei. Hippolite estoit gaillardement

inutile. Il y a toutesfois quelques sots et lourdauds, ne representans rien qu'une souche, et ne sentans que la fiente n'agueres mise en lumiere, lesquels disent que cest art plein de doux accords n'est qu'une legereté et un temps perdu, et veulent plustost estre chevaux ou asnes. Et neantmoins, contrefaisans, avec leur front ridé, un Caton, et n'estimans rien que leur folie, avec leur ventre plein, et les passages de la gueule bien lardez, et ayant la face d'un bon biberon, veulent qu'on les estime de grands Prelats, ne sçachans au reste comme il faut parler ou chanter : ainsi qu'entre autres on voit un certain gros et gras beuffle, nay tout contrefait, excommunié, qui dès son premier laict a tous les diables en sa bosse, un hypocrite, un flatteur, et un vieil crevé. Cestuy-cy ne fait que crier sans cesse de cest art de Musique. La Musique est la bouche des Dieux; la Musique, par une merveilleuse concorde, fait virer le Ciel sur ses poles; la Musique lie ensemble les membres humains, avec une belle concorde. Pourquoi les anciens Peres ont-ils ordonné à l'Eglise des Hymnes, des Pseaumes, des Cantiques? Pourquoi, dis-je, les vieux Docteurs ont-ils orné et embelli leurs livres de Responds, de Vers, d'Hymnes, de *Kyrie eleison*, d'Introite, et d'*Alleluia*? Allez, race de pecore, ignares : allez, faitneants, qui, d'une dent cruelle et sauvage, voulez mordre les Muses! Ils cessèrent leurs chansons; car l'asne de Cingar, avec une forte voix, commençoit sa chanson, voulant monstrier qu'il n'avoit la voix moins bonne, ni la grace, ni la langue, ni la gorge moins belle, qu'elle fut autrefois à Agricola et au grand Bidon. La voix d'un asne est agreable aux asnes, et n'en pensent point de plus douce, encore qu'elle fut de rossignol, gringuelottant à l'ombrage.

Cependant ils oyent un grand bruit. « Oyez! » dit Falquet. Lors chascun, se taisant, ne bouge, et, ouvrant les oreilles, escoute. Cingar luy dit : « Suis où le chemin te conduira? Peut-estre trouveras-tu la cause de ce bruit. »

nois en asne desbasté. Si tu es encor' en  
puisses rompre le col, puisque tu nous en-  
ts si cruelles, puisque la lumiere de toute  
est esteinte! »

le Cingar mettoit au vent telles folles parol-  
son baptesme, Fracasse, levant les yeux au  
aussi de mesme : « Je jure, dit-il, par ce saint  
e je porte sur ma teste, par ce ventre qui  
ronde, je chercheray tant par monts et val-  
cavernes, par les bois et forests, par terre  
ar les manoirs obscurs de Diables, et, s'il est  
s hautes demeures du Ciel, que je trouveray  
malade, Balde, avec lequel je suis resolu de  
ou en enfer! Mais, avant cela, j'osteray à ce  
Pluton son Royaume, et luy jetteray à bas  
ronne, et gouverneray sous mon sceptre  
ce de diables. » Puis dit : « O compagnons,  
nui, vengeons Balde ! il ne nous reste plus  
vez-moy, je vous prie, et allons là bas à cet  
pelle tous les capitaines en la plus grande  
nmande à tous les autres de la suivre.

nt prins terre, Fracasse, avec son grand  
ain, se met en chemin. Moscoquin le suit,  
ous les autres. Cingar veut demeurer seul,  
garde, si, entre les corps que la mer pour-  
bord, il y verroit point celui de Balde. Le  
neure avec Cingar. Tous les autres vont après  
n sans pleurer ; chascun n'estimoit pas sa  
ppes. Là où le chemin sembloit plus rude,  
ient, ne se soucians ni d'espines, ni de ron-  
erres, ni des tempestes, des pluyes, ni du  
aud. Les tigres, les lions, les sangliers, les  
voleurs ne leur font peur. Ils combattent  
s trouvent, ils mangent ce qu'ils peuvent  
ne trouvent rien : « Patience ! » disent-ils.  
*vent au pied d'une montagne, au haut de la-*

gnons, vous estes trop hardi : osez-vous ainsi entrer en ma forge? » Balde, le guignant, lui dit : « Hastiez-vous, Maistre, et nous accommoder de bonnes armes? Nous les acheterons. » Baffel appelle ses gens. Iceux aussi-tôt, estans tous nuds, commencent les uns à donner sur le fer avec leurs marteaux; autres font jouer les soufflets, et font voler les estincelles et bluettes; autres, avec le char bon bien enflambé, rendent le fer tout rouge. Autres polissent des beaulmes, autres s'employent sur des chaines, autres enlassent des mailles, et autres forgent des pour les pieds des chevaux. A un tel labeur, Baffel side, et quelquefois leur donne bien estroict de son br. Tous ces gens sont noirs, enfumez, mal peignez, pleins de poux. Baffel ne laisse chommer la boutique tous forgerons ne frappent gueres du marteau sans

Pendant qu'ils sont ententifs à veoir faire vrage, et que d'amour, ou par force, comme l'un à l'autre, ils se garniront de ces plus fin Balde oyt hennir son cheval, et Liron, le quels ils avoyent attachez dehors. L'asne ar fois avoit repeté son *hin hen*. On ne scai ils courent pour veoir qui en est la cause hennit plus fort et gratte la terre; Roche un beau bruit, et le Parde avec le pied les pierres. Balde veut sortir dehors avant l'huis, un grand vent le repoussa au-dehors, s'esmerveillerent grandement. Il veut de porte, qui estoit ouverte; mais le vent, vant, le rejette encore, et renverse tout. Par trois fois il fait cest essay, et par rebutté. Alors Baffel leur dit : « Vost grande, ô malheureux ! Il faudra Avez-vous esté si temeraire d'entrer Dieux? Et n'avez eu crainte de vous manoirs des Déesses? Il n'est pas !

ses pieds, si la Deesse Smiralde ne le vous  
 dit : « Quels Dieux ? Quelle mer-  
 mission ? Dieu est au ciel, où la lumière  
 est tenebres. Vous estes plustost, vous au-  
 bles et sales sorciers, qui fuyez les rayons  
 vez tousjours en l'ombre et obscurité,  
 huants, chauve-souris, et vous vous ap-  
 Déesses ! Je te jure que je ne partiray  
 ues à ce que j'aye trouvé le chemin, qui  
 enfer. Je veux escorner Lucifer ton pere  
 et freres, et les laisser bien frottez. Dis-  
 mon nom ? » L'autre luy respond : « Es-tu  
 triarée ? Penses-tu me deposseder de la  
 et assuré ? Je suis celui qui forge les fou-  
 dieu Jupiter, et je preside à ces cavernes-  
 dieux, je vous feray repentir de vos folies.  
 nent ! Que tardez-vous ? Voulez-vous que  
 core deux fois ? Sortez dehors ! autrement,  
 ay en porcs ou en chevaux, comme les  
 ustumé de transformer les meschans en  
 villaines. » Fracasse luy replicque : « Tu  
 n, je le confesse, moyennant que nous  
 er tout presentement ceux qui la font.  
 ve des Dieux ou des diables qui puissent  
 la cause; nous n'avons point, quant à nous,  
 tre divinité, qu'un cœur magnanime, une  
 spée bien trenchante. Que muse-je donc ?  
 descouvre les couards. Donne des armes  
 nous ? Pourquoy me regardes-tu de tra-  
 stement des armes ? » Et, en disant cecy,  
 a si grand coup de pied, qu'il le brisa  
 re raifort, et se conchia par tout. Puis, un  
 raver et estonner ces Barons : « Sus, com-  
 , viste, prenez les armes et chassons ces  
 e nostre forge ! Allez meschans aspics et  
 personnes ! » Et comme il achevoit de pro-

ferer telles parolles, il print un marteau, dont il donna un coup bien lourd sur la teste de Balde. Les forgerons voyans qu'on venoit aux mains, chacun prend en main quelque ferrement, des marteaux, des tenailles, de grosses limes, de grands clous, des pieces de fer toutes rouges de feu ; avec de telles armes, ils prennent la hardiesse d'attaquer ceux qui estoient maistres guerriers. Balde s'en rioit, et ne daignoit tirer son espée du fourreau, combien qu'il eust jà receu une nefle molle sur la teste. Boccac soudain les assauts et se monstre vaillant entre personnes nues. Mais en peu de temps tous ces forgerons perirent ; car, estans nuds, on les tailloit comme beurre frais, et n'en demeura un seul en vie.

Cependant Brisechaine entre par la porte, qui estoit ouverte, et la longe de son licol rompu luy pendoit du col, et se tire à quartier avec le Parde. Rochefort estoit encore dehors, lequel on oyait se remuer asprement sur les pierres, qui estoient contre terre, souffloit et hennissoit, comme font les chevaux quand ils se battent ensemble. Fracasse, ayant envie de sçavoir à qui il en vouloit, ce cheval, et le secourir si besoin estoit, veut sortir dehors. Mais un fort vent le vient assaillir, qui le contraint de reculer. Balde dit : « Certes, ce cheval là se gastera. » Cingar respond : « La Fortune nous est contraire ; que cherchons-nous davantage pour nous rompre la teste ? » En disant-cela, la maison commence à tourner sans dessus dessous. Gilbert met des charbons au fourneau, souffle le feu avec les soufflets, et, avec des pieces de fer rouges, esclairoit çà et là. Lyron rencontre une grande pierre de marbre, laquelle il leve, pensant avoir trouvé sous icelle un grand tresor. Voicy soudain un grand tremblement de terre qui se faict, et toute ceste caverne retentist de toutes parts, dont ces Barons s'estonnent merueilleusement. Lyron, embrassant ceste pierre, la jette hors de la forge, et alors voicy un Dragon (j'ay horreur en recitant cecy) qui estoit long à merveille, lequel entre,



on, comme pour le desmembrer, pour ardi de descouvrir ceste grotte, où estoit es grands personages et la palme des ; on congneut pourquoy cy-devant ces utoient d'effroy, estans tourmentez par stans encore eschauffez, s'adressoient à ; et des pieds l'assailloient courageuse- ne se deffendoit point contre eux, mais terrasser Lyron avec sa dent veneneuse, y vouloit entrer en ceste grotte qu'il avoit de et Hippolyte luy donnent secours, out le feu meurt, et s'esteint par la vio- t la caverne devint toute tenebreuse et iere, et les compagnons ne se pouvoient en visage. Balde leur dit tout haut : raignez rien, compagnons ! Nostre vertu des arts magiques, mais je vous prie, voyons goutte, qu'aucun ne manie son ious ne nous entreblessions point. Que le seul aux chevaux contre ce Dragon ! Et courage avec sa voix les chevaux, comme d'agacer les chiens contre des pour- ntost mordant, tantost ruant, donnoient au Dragon, combien qu'ils ne le peuvent herchent seulement en le flairant ; car evaux, durant la nuit, ne peussent rien rde à coups de pieds faict son devoir, ne adre haleine. Rochefort est au-devant de hant ce Dragon de sortir, et le retient de- eluy, jettant et vomissant son noir venin, nt, et se tourne en plusieurs tours avec Chascun avoit l'oreille bien ententive à ois le sentoient entre leurs jambes, et up de pied le chassa bien loing. Tous e boucher bien leur nez, et n'ont le loi- *ire pou pouf. La puanteur les affaiblis-*

soit tant, qu'enfin Brisechaine ne peut plus retenir ce serpent, et le lascia sortir. Les chevaux le suivent, l'un l'assaillant à ruades, l'autre à belles dentées, et le tourmentent tant, que, sentant son haleine s'engrossir, il se prend à voler avec ses ailes basses. Fracasse auroit bonne envie de jouër de son baston, mais il craint de faire tort à ses compagnons ou aux chevaux. Le Parde, ayant un courage furieux contre son ennemy, et tirant un coup de pied, en donna à Cingar, le faisant tomber par terre. Puis, leve le devant sur les espauls de Boccal, lequel soudain s'escria : « Secourez-moy ! Ce dragon m'a jetté sous luy ! » et pense plustost que ce soit un diable. Cingar luy respond : « Patience ! Contre verité, contre ma volonté, la patience m'est une chere compagne. Il m'a aussi tantost rompu le cropion. » Gilbert s'en rit. « Ris-tu, dit Cingar, de ceste meslée icy ? Je n'ay pas, quant à moy, grand envie à present de ricaner. Je n'ay pas icy des ventoses et des circesnes pour remedier à mon eschine. » Sur telles goguenardies, le serpent s'en va hors de cette forge, siblant, lequel Rochefort ne peut empescher de sortir avec ses ruades, et s'en va ainsi siblant par les destours de ceste caverne, et, comme ces guerriers le vouloient suivre, les portes, qui estoient ouvertes, se referment.

Lors, Fracasse, courant à cloche-pied, comme les Gaccons, renverse tout sans dessus dessous, et, avec une forte voix retentissant là-dedans comme un tonnerre, dit à tous ses compagnons : « Suivez-moy ! Où est allée nostre force contre ces couards ? Où diable est nostre prouesse ? » Et, disant cecy, il se signe, et se jette hors de ceste forge, n'en ayant plus esté empesché par la violence du vent. Alors tous mettent leurs boucliers au bras, desgainent leurs espées, et se presentent tous bien armez. Les chevaux les suivent aussi avec l'oreille levée : ce serpent pestiferé, s'escoulant par les tenebres de la caverne, remplit de ses horribles sifflemens toutes les concavitez. Les compagnons vont tousjours vers luy, et

ut, desirans le rendre mort, ou y per-  
se leve un si grand bruit, et se fait  
qu'on eust jugé y estre plus de cent  
yrt redonder de loing, et en lieux tene-  
nfuse, laquelle peu à peu s'approchoit  
ntoit. C'est une concion et meslange  
x de toutes sortes de bestes, comme  
urs voix, particulièrement et ensem-  
ugist horriblement; le loup hurle; le  
beu; le mastin dit *bau bau*; le che-  
des naseaux, et bat du pied en terre;  
ours courroucé crie, la mule et le mu-  
nt, l'asne dit, *hin han, hin han*; en  
e exerçoit la propriété de sa voix.

ux se preparoient contre ces braves  
u'ils y pensassent, et avec les pieds et  
loient. Mais iceux n'osoient, sans grand  
le leurs espées. Chascun sentoit de  
r soy, et, pendant une telle obscurité,  
icelles procedoient, oyans seulement,  
ours et concavitez de ceste caverne,  
ament de leurs voix. Cingar avoit long-  
son esprit plusieurs moyens pour le-  
re, qui leur peut esclairer tant soit  
tant la teste, il s'advisa de prendre des  
et les battre sur son espée, qui estoit  
aquelle estant une lame Espagnolle, il  
stincelles de feu, qui esclairoyent, et  
ur par ce lieu obscur, pour le moins  
ent juger si leurs compagnons estoient  
les diables; car ces diables avoyent  
igure de bestes. Balde se met au mi-  
avec son espée nue commence à les  
, ayant laissé son baston, ne s'aidoit  
avec lesquelles il les serre, les estouffe,  
et avec les dents met en pieces ces

de la race des louves. Mosquin se voyant plus entre ses cuisses ceste lon-  
guet s'estonne grandement. Tous ad-  
e vestuë de blanc depuis les pieds  
et portoit en ses mains un livre, et  
es parolles, et se cachoit, fuyant de  
par ces Barons. Falcquet toutesfois  
par la cotte; mais aussi-tost elle  
prend derechef par les cheveux, et  
arrache du sein son livre. Cecy sem-  
se merveilleuse; car, aussi-tost que  
si arrestée, et luy eut prins ce livre,  
erdit dedans ces tenebres, et s'en vont  
Mais Smiralde crie, et se plaint  
et supplie Falcquet, le flattant, et  
uces parolles : « Ha pitié ! Ne me  
pagnie des hommes, je passe icy en  
nes ma vie en toute chasteté, gardant  
pitié de ta reputation, Falcquet, et  
cette soit une belle louange d'offen-  
te ! Que feras-tu de moy, qui ne suis  
nelete ? de moy, qui suis une des  
? Partant, je te prie que tu veuilles  
que tu m'as osté, et me permets de  
min ? » Ceste truie, abusant par telles  
uy print avec les deux doigts la main,  
ume de prendre et piper les simples  
it là present. Cingar, tous les autres  
auté de ceste fille, l'un dit : « Co se-  
schanceté de tuer une si belle fille ! »  
-ce une meschanceté d'assommer une  
endant toutesfois que Falcquet esmeu  
laisser, et luy permettre d'aller où  
l'il souhaittoit de la tenir auprès de  
re lieu, voicy de loing une voix, qui  
le apparroist une lumiere, jettant de

loing ses rayons, laquelle s'escrie : « Prenez derechef, ô Barons, ceste orde et sale putain ; car tout le monde est ruiné par une telle peste. » Lyron la reprend soudain par le colet, et la tient plus ferme que n'avoit fait Falquet : et lors arriva un barbasse de vieillard, qui en gravité ressembloit à Caton. Iceluy, avec un joyeux regard, saluë tous ces compagnons ; puis leur commande de luy bailler ce livre magique. Icelle incontinent crie : « Ne donnez point mon livre, ô Falquet ? Ce meschant vieillard a envie de vous tromper. » Ce bonhomme, se tournant vers elle, luy dit : « O meschante sorciere, desjà le temps s'approche, auquel tu doibs rendre compte de tant d'ames qui se sont perdues en enfer pour l'amour de toy, et pour tes semblables, issus de la race des sorcieres ! Dis-moy, putain de Satan, dis-moy, concubine de Chiapin, dis-moy maintenant, qui es-tu ? Tu dis que tu es une des Nymphes de Pallas ; veu que tu es ceste vilaine truye Comasne de Milan, pour laquelle tant de gens vont et reviennent si souvent. Ha ! la vengeance divine a trop patienté de toy, qui maintenant doibs estre punie, et qui devrois desjà estre au fond de l'enfer ! Jette le livre, ô Falquet : jette maintenant ceste peste, et ceste charongne de tout le monde, et l'infection de l'air. » Falquet regarde Balde, lequel luy fait signe d'obeir à ce vieillard. Falquet jette à terre ce livre, et aussi-tost qu'il l'eust jetté, incontinent advint un grand bruit et tremblement de terre, accourans tous les diables, pour gripper et enlever ceste ribaude, laquelle miserable, en criant horriblement, fut entraînée en enfer, et, avec six mille autres putains, à chaque heure sert de viandes aux diables.

## RE VINGT-DEUX.

ma mule, de charger maintenant ton fardeau, lequel te fera suer et fienter, fera perdre l'haleine et le poil. O Gruoy, afin que nous chevauchions ensemble; car il faut que nous achevions ce que nous avons encommencé. Encore que la face devant de ma monture soit mal fermer le pas pour attrapper un Poëte, ce n'est rien, et ce gros et gras Poëte, que tu m'as fait s'estre présenté devant Balde et ses gens, afin que d'un si excellent poëte, on eût une parfaite cognoissance, nous repeterons son commencement.

Italie, surnommé de la Garde, lequel a été bré par ma sœur Gose, au temps que elle regnoit sur le royaume de Monigue, et elle a presidé à Rivoltelle. Du milieu de ce royaume, lequel, vers la forteresse de Pespar, par des pasturages et prez. Iceluy se va abreuver les murailles de Gode, vient à braver les murs de Mantouë, et ressemble à un dragon qui se brave avec ses grosses ondes. Pour et par le dedans de ceste ville, il se va soy les immondices et ordures de la ville dessous, il se resserre, et de là s'encourt à la grande forteresse de Governol. Avant que il se reduise en forme de fleuve, il

trouve deux pays ennemis, s'escoulant par entr'eux deux, et les tient divisez et separez comme deux louves, qui voudroient se prendre l'une l'autre à belles dents. Ainsi Hostie est divisée de Reverol par le fleuve du Pau. Ainsi Stellette est separée de Figarol par ce fleuve. Entre ces deux terroirs, Minze conduit ses eaux, empeschant par son cours, qu'iceux se ruinent entierement, et qu'une fune diabolique ne les excite, estans desjà assez mal disposez. L'un s'appelle Pietole, qui est à droicte en la vallée; l'autre est à gauche, situé en la montagne, et on la nomme Cipade. Le premier se monstre superbe et hautif comme Rome contre les autres pays; l'autre mespri comme Carthage, l'orgueil du premier. Mais, parce Pietole avoit autrefois produit le Poëte Virgile, et pour sa renommée receu un grand embellissement, son premier honneur; Cipade, qui, en toutes raisons, ne vouloit ceder au monde, se sentant ronger l'ame par l'envie, et se courrouçant en soy-mesme, ce seul faict, ne se voyant garnie d'aucuns Poëtes fait-elle? On eslit, par l'ordonnance du Senat, bassadeur lettré, et de grand sçavoir, lequel, quis le degré de Doctorat, sçavoit tout le Messartant du port de Curtaton, vint au royaume prenant port en Negrepont. Incontinent le peubassadeur de Cipade : puis, s'informent de son voyage. Il leur demande un guide jusqu'le mont de Parnasse, et le conduire jusqu'd'iceluy, lequel penetre de sa hauteur l' Lune, ayant charge de parler à Phœbus, En peu de temps, cest Ambassadeur fut aux ondes de Bellerophon, et avec honneur mille caresses, Phœbus receut l'Ambassadeur laquelle fut que, comme Pietole se receut Poëte Virgile, ainsi la grande et fameuse Poëte tel que, par la force de ses vers,

Virgile, mais aussi Homere, et qu'iceux mes de luy torcher le derriere. Phœbus, heureusement à ceste affaire, donna enfin

« Il y a divers metaux que j'ay accoustuer aux uns et aux autres Poëtes. A l'un gent ; à l'autre, de l'estain ; à un autre, de y, du plomb, et à un autre, de la merde de gazin est rempli de telles matieres, hormis à l'or a esté du tout espuisée par Homere, et n'en est pas demeuré une miette, ayans et calomniateurs devoré tout, n'en ayant ceux qui devoient venir après eux. Si vous avant Pontan, Sannazare, Fraccastor, Vile<sup>1</sup>, croyez-moy, tout ce qu'ont escrit les n'est qu'Alchemie. Partant, ne mesprisez si vous voulez avoir honneur en vostre enlevez-vous-en plustost aux souillons de cuisine, beaux et luisans Royaumes des Crespes et on a accoustumé de mener ordinairement reuse, et où est le vray Paradis des Oisons. donne icy de ma lire, et que les Muses dansent moy à la cadance d'icelle ; ainsi là Tiphis jouë emuse entre les seurs, lesquelles avec de la ine se font des moresques en abondance. Allez-promptement, et ne retardez aucunement vous : il n'y a encore aucun qui excelle en cest art La premiere palme et le premier honneur des Maccarons attend Cipade.»

ssadeur, ayant bien comprins ce conseil, et on cerveau, remercie Phœbus. Delà, outrepas-troit de Gibraltar, et fendant l'Ocean, cherche

de Michel Tarchaniota, dit Marullus, poëte du quin-dont les *Hymni* et les *Epigrammata* furent souvent ette époque. Quant aux autres écrivains nommés en-a, Sannazar, Fracastor, Vida, il sont trop connus *us jugions utile de nous arrêter sur leur compte.*



à gauche, à droict, requiert, demande de toutes parts ce qu'il avoit envie de trouver. Enfin, il arrive au pied de certaines montagnes, où les habitans lient les vignes avec des saucisses, et où les arbres partout portent pour leur fruit des tourtes et tartes. Il parle là au pere Tiphis, et à ses sœurs. Il luy fut donné fort bonne audience, et lors Cipade reçut une nouvelle recepte, par le moyen de laquelle elle peut acquerir quelque Poëte portetripe, et quel Virgile serviroit de lacquais, et Homere de palefrenier pour estriller sa mule. On eslit un jeune enfant, de la race et famille illustre de Folengne, estans le peuple le Senat amassez pour faire ceste nomination. On le v au milieu, et est ordonné que Cipade l'entretiendra despens du public, et qu'aucun ne sera exempt de taxe, parce que ce doit estre un profit public, attendu c'est un honneur commun à tous d'ainsi nourrir un qui doit un jour chanter les hauts faits de Cipade tout soudain fut veu à tout le monde un grand et tel qu'on dit estre autrefois advenu à Platon fut nourri par un essein de mouches à miel, estant au berceau : ainsi, aussi tous les jours, un merle soit le fleuve du Pau, portant en son bec la past enfant, dont le nom de Merlin luy fut donné, commun fut longtemps en usage : Le Merle : Pau pour nourrir Coccaie.

On le baille puis après à un sage et sçavant estant devenu docte à composer en vers et s'en alla avec plusieurs de ses compagnons pour estudier et veoir que c'estoit des men Philosophastre, sur lesquelles il commenç tordre le nez : et cuisoit et faisoit rostir se les cartes de Pierre d'Espagne, et s'ador arts Maccaronesques, ausquels il estoit ve ceau, et dédié pour estre leur gras Poë que Pomponasse Peret faisoit ses leçons soit sans dessus dessous tous les gre

mesme minutoit des vers Maccaronesques, il ne trovoit point autre amusement plus troy-là.

, pratiquant ainsi seulet par ces cavernes, Balde, ainsi que nous avons dit, et com-  
bles d'emporter la magicienne Smiralde.  
: Balde et ses compagnons, les embrasse de  
1, et les meine en la boutique des forge-  
faisant asseoir sur des chaires, commença  
eux : « Vous soyez maintenant les bien  
s ! Il y a cent ans, six mois, huit jours, et  
3<sup>e</sup>, que moy, Merlin, vous attens en ces

ns citer divers exemples de ces nombres bur-  
chez des auteurs facétieux qui, venant après  
amusés à renchérir sur lui. C'est ainsi que l'au-  
parvenir a dit : « D'ici à deux cent trois ans,  
rs, dix-neuf heures, quarante minutes et trois  
st. » Reboul, à qui l'on doit le *Nouveau Panurge*,  
Mé : « Ce bon vieillard disoit avoir neuf cent  
onze mois, vingt-neuf jours et vingt-trois heu-  
1 lit dans un pamphlet de 1614 (*Response d'un*  
*amaritain à Jacques Bonhomme*) : « Je demeure  
un quart et deux minutes pour percer l'intelli-  
role. » Transcrivons aussi ces lignes que nous  
: production du dix-septième siècle, la *Nouvelle*  
*lents traits de vérité*, par Alcrippe : « Il répondit  
ville où il avoit esté trois ans, trois mois, trois  
urs et trois heures. »

ans des productions plus récentes? Dulauren-  
oderne (1777, t. II, p. 122), racontant à sa ma-  
e la chaste Suzanne, parle ainsi des deux vieil-  
ure fut justement punie : « L'aîné de ces robins  
er; il était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans,  
huit jours, vingt-trois heures, quarante-neuf  
quatre secondes; le cadet, Garguille, n'avait tout  
tre-vingt-dix-huit ans, vingt-trois mois, vingt-  
ante-neuf minutes et vingt-trois secondes. »  
adémicien, Charles Nodier, dans son *Histoire du*  
*de ses sept châteaux*, parle de vers tombés dans  
bout de deux jours, cinq heures et quelques

trous et grottes infernales. Le sort m'a esté fort gracieux pour m'avoir réservé à tels Barons, qui avec la conduite du grand Seraphe viennent détruire et mettre par terre les maisons Gelforées et escorner les diables. Il vous conviendra endurer de grands travaux, tant que vous vous desespererez de vostre vie ; mais la grace et faveur du Ciel, qui est tousjours avec vous, ne vous abandonnera point, et la puissance du diable ne sçauroit vous offenser, quand le Createur de toutes choses vous sera en aide. Or, suivant l'ancienne institution de l'Eglise, je vous advertis qu'il est besoin que vous vous confessiez à moy : car je suis Prestre sacré ; je suis legitiment esleu pour une telle chose, par le moyen de laquelle les pechez sont lavés : et n'ayez point de honte de vous confesser ; car la rougeur que la confession nous apporte au visage nous administre aussi un bon merite. » Cingar, l'écoutant ainsi parler, se reserre tout le corps. O ! combien la confession est une chose dure à un meschant homme ! Mais Balde, qui avoit toujours une volonté sincere et entiere, avec une joye, dit à Merlin : « Vos propos me sont fort agreables : nous nous confeserons tous à vous, ô Pere Merlin. Il y a long-temps que nous connaissons la clemence de nostre Pere celeste, lequel ne mesure point les pechez que nous commettons contre luy ; mais, encore que soyons meschans, il nous desire, il nous aime, il nous attire et nous sauve : mesme il nous a esleus et nous a appelés pour estre les soldats et les Barons de sa justice invaincue. Je luy promets et luy jure, par la vraye equité, qu'il nous aura tousjours pour ses clerics fideles. Or sus donc, compaignons, resjoüissez-vous en esprit : chascun maintenant de nous autres belute et sasse ses vieilles fautes, et despoüille son vieil manteau ! »

Alors chascun se range à part en quelque coing, se grattant la teste et remuant sa cervelle, et remettant en memoire les pechez qu'ils sçavoient ou pouvoient avoir. Le pauvre Cingar a occasion de souspirer du pe-

r plus que les autres : il ne sçait, entre  
as et parmy une si grande mer de maux  
voit commis, en quel costé il doit tirer.  
veut remettre en memoire quelque par-  
leve une confusion de meschancetez : et  
ir une faute, aussi-tost d'autre costé il se  
e vient presenter le premier, oste son es-  
ture, et, la teste baissée, se met à ge-  
ice avec un bel ordre à reciter ses pe-  
se presenta après, lequel confessa tout  
t de mal par sa partie de devant, comme  
ant et voyant; mais ce qu'il avoit fait par  
iere, qui estoit comme d'un chien, il s'en  
meura caché en ses boyaux, estant Falc-  
sur le devant, et chien par le derriere.  
, Merlin ne trouva pas grands pechez en  
ment il avoit tousjours esté un bon pou-  
ouva assez chargé et aussi Hippolyte,  
voit esté corsaire et l'autre voleur. Mosc-  
bantre Gilbert, et eux deux, par deffaut  
t à leur confesseur des choses frivoles et  
as, que l'eau beniste et le cœur contrit  
confession du Centaure ne fut pas lon-  
aux fautes qui s'étoient commises par la  
il n'y en avoit aucun peché. Philoforme  
si comme il peut. Merlin fut contraint  
oudain Boccal de devant soy, car il ne se  
de rire, quelque gravité qu'il eut. Tous  
quoit, toutes les censures dont il se sou-  
plus longues que la Pisanelle, ny la  
Cingar estoit demeuré le dernier; enfin  
ra, ce luy est advis, comme au gibet : il  
gne sur le dos. En premier il ne sçavoit  
faire le signe de la croix : en après, con-  
nesle tout ce qui luy venoit à la bou-  
*it, fermant les yeux. Balde advise cela,*

entend les soupirs de Cingar, et parlant bas à ses compagnons, il leur dit : « Hem, hem, le voilà fresque, le sac est plein. » Iceux ne se peuvent empescher de rire, voyans comme Cingar, en se confessant, se travailloit beaucoup, soupirant extremement et s'essuyant souvent le visage. Ils contemplent le pauvre homme bien en peine, remuant tantost un genoüil, tantost l'autre, tant ils luy faisoient mal. Enfin il fut confés et absous avec une grande penitence, comme on peut croire. Cingar promet tout; mais sera une chose merveilleuse, si de ses promesses il en fait la moitié. Aussi-tost qu'il fut parti de devant son confesseur, il promet à Dieu que par cy après, tant qu'il vivra, il ne prendra plus tant de peine de se confesser, n'en estimant point une plus grande, ni une plus ennuyeuse.

Toutes ces confessions expediées, Merlin se leve et leur dit : « Or sus, Chevaliers, que musez-vous? Il ne faut point tarder, quand le temps propre se presente. Vous voilà tous mondes, nets et bien escurez. Qui vous retient? seulement vous souviennent de ne pecher plus. Si vous pechez derechef, une très-grande peine vous attend. » Cela dit, il met sur la table du biscuit sans sucre, du salé jaulne et quelque peu de noisettes, et les fait tous asseoir, s'excusant à eux pour si pauvre apprest. Après avoir repeu et beu quelque eau vinée, il les meine au dedans, et commande de lever une grande pierre de moulin. Fracasse avec sa forte eschine s'y emploie, et remue quasi une demie montagne, et apparoit lors une grande ouverture en laquelle il leur est permis d'entrer. Merlin leur dit : « Descendez par là, et n'ayez aucun doute. Vous trouverez là une grande adventure : allez! »

Balde va le premier, et descend mille marches; les autres le suivent : Coccaye demeura seul. Au bas de la montée, ils trouvent une porte close, laquelle Fracasse ouvrit incontinent, ayant rompu les gonds d'un coup de pied. Ils entrent en une grande, haute et large maison,

il y avoit une si belle lumiere et resplendiss-  
 lueur, que vous eussiez juré estre là le Pa-  
 ail. Ceste lumiere procedoit d'une pierre pre-  
 nomme escarboucle, laquelle estoit plus  
 ceuf d'Aüstruche, et par sa splendeur com-  
 vousterraine en un vray jour. Balde soudain  
 é de ce grand rubi, l'esclat merveilleux du-  
 loit la vuë. Tout autour de la salle estoient  
 re la muraille des armes très-belles, et telles  
 voyoit de pareilles par le monde, dont tous  
 t grandement, et reverent fort ces habille-  
 rre des anciens et ont crainte de les toucher.  
 ceste salle voyoit-on le heaume de Nem-  
 long pennache. Balde lors dit « Nembroth  
 ture gigantale; toy, Fracasse, es de mesme  
 estant donc geant, prens cet habillement de  
 t? » Fracasse faict ce que Balde luy dit, et  
 ime, faisant un saut en l'air. Les armes d'Hec-  
 s d'aigles noires, estoient là semblablement  
 la muraille. Icelles estoient d'or, d'argent,  
 r composées, rendans une belle lueur. Rome  
 autant d'espace de temps qu'estant dame  
 a tenu en main le sceptre imperial; mais,  
 son orgueil elle s'est soy-mesme ruinée,  
 arnerent soubs terre dedans l'antre et forge  
 pour le present Balde les vestit. Icy aussi se  
 qui avoyent autrefois esté à Achille le Grec;  
 y estoient penduës celles du fort Ajax, de  
 brave Pyrrhus, de Roland, de Regnaut, de  
 Rodomont, de Gradasse, de Jehan et Nicolas  
 tte Melade, de Barthelemi qu'on a surnommé  
 si estoit penduë à un soliveau la cuirasse de  
 a machoire du geant Sanson, et la masse de  
 ant plus de mille livres. Fracasse la print,


n mélange de paladins imaginaires et de braves ca-  
 s.

rasses, qui estoient enrichies d'or et de pierres  
prennent et enlassent en leurs bras des escus, des  
targes et rondaches, et ne demandent plus qu'à se  
vivement avec les diables. Boccal ne pouvoit trou-  
ver des armes selon sa fantaisie : il remue tout, il  
par tout et ne prend rien de ce qu'il trouve. Enfin  
une chose qui luy pleut. C'estoit la Dague de Margut  
fois chantée par Louys<sup>4</sup>. Elle estoit posée en un co-  
fourreau, et paroissoit par l'or qu'on pouvoit res-  
sembler à la rouille. Il la prend de bonne affection,  
et la met à sa ceinture. Il blâme tous ses comp-  
es et les appelle porte-faix, n'ayans aucun esprit, ny  
raison, ne pouvans cheminer ainsi chargez, ayans  
dos de grosses charges de fer, et voulans user leur  
dos comme facquins sous tels fardeaux. Balde  
« O Boccal, dit-il, pourquoy ne te munis-tu d'armes  
garde combien en voilà encore ? » Il respond : « Ne  
m'a point créé fer; je suis chair de chair, et ainsi  
rayerai en ma chair. — Pourquoy, luy dit Balde, prends-  
tu donc la Dague de Margut ? — Je croy, respond

ous ont dit Barillete et frere Robert en  
Qui nous empeschera de fricasser là  
le faire rostir nos anguilles ? »

ces compagnons se donnoient ainsi du  
alde se lance en l'air, et, estant dis-  
lesgaine son espée, commence à es-  
r de soy combat les vents à grands  
dire mal. Cingar à l'instant oste son es-  
et, la tenant en main, se tient abaissé  
bs sa rondache qu'il portoit sur son bras  
aves-tu ? dit-il. Tu t'en repentiras pos-  
a les braveries d'un rufien. Garde, de-  
ce disant, il donna trois coups d'un  
nce pour donner une taillade ; soudain  
e, puis un revers. Balde pare l'un et l'au-  
branle aucunement : il rit, et tourne autour  
s faire contenance de tirer aucun coup, et  
seulement si Cingar avance un pied : ce  
l l'arrestera, comme il advint. Car Cingar  
pied, soudain Balde y met le sien dessus,  
aut de tomber, et donner du cul en terre ;  
retirer son pied de dessous celui de Balde  
revers, il ne peut sitost, estant retenu plus  
pensoit, et Balde levant son pied prompte-  
, tirant encore à soy pour ravoir son pied,  
a à la renverse : dont tous se prinrent fort à  
se releve, et, regardant ses compagnons,  
: « Or sus, freres, tost, que faites-vous là ?  
ettez l'espée au poing, et tous ensemble  
Balde. » Alors tous, tirans incontinent leurs  
llirent Balde. L'un le prent à costé, l'autre  
utre derriere. Mais le fuseau d'une femme  
e, ou une toupie, ou la meule d'un moulin,  
int si viste que faisoit Balde, tantost çà, tan-  
assoit avec son espée ces mouches, et leur  
*une atteinte, sans qu'il en peut recevoir*





guideras par les manoirs d'Enfer. » Balde le leur commande de monter à mont. Ils s'en vont armez, et se representent devant Merlin, lequel en peu de parolles : « O Balde, tu seras le col le Pere de ces compagnons ! Aucune supersti pourra vaincre, encor que tu sois seul : ainsi pour toy le sage Seraphe. Achevez vostre voyage : adieu. » Et, fermant ceste caverne, dem icelle.

Cingar chemine, allegre et dispos, et ne fait ayant deschargé ses espauls d'un lourd farde confession. Il gausse, il plaisante, il chante libre, il tire l'oreille à Falcquet, le nez à Boccal, avoit derobbé à Merlin un demy jambon salé, vint lors de confesse. Et, combien que leurs cœurs sent demeurent derriere, ausquels Merlin a donner du foin et de l'avoine de Demogorgon, de Pinfer ; Boccal avoit bien voulu amener son de ce qui estoit besoing. Balde le tance de ce desrobbé à ce bon hermite. Boccal lui respon en nait ton nain ! Tu ne portes pas bien un n

donnoit du plaisir de Cingar et de  
 leux estoient en l'art de bouffonnerie  
 res que Bufamalque, Nele et Symon.  
 uns aux autres mille folies, lesquelles  
 ver plus court le chemin qui estoit bien  
 et au haut de son habillement de teste  
 hassoit par la lueur d'iceluy les obscu-

cheminé par plusieurs mils, quand ils  
 e eux un nouveau bruict. Balde s'ar-  
 vous les autres et tiennent leurs oreilles  
 it. Ils entendent ces mots : « Demeure,  
 e ! » ainsi que nous oyons, quand un  
 , halebardiers et gentilshommes accom-  
 faisans arrester le peuple d'un costé et  
 « Place, place, serrez-vous ! » On oyoit pa-  
 cher de Balde et de ses compagnons, non  
 avant d'eux, mais les suivans. « Je m'es-  
 talde, d'où vient ce nouveau bruit ! Des-  
 s et tenez le rondache au bras ? » Puis,  
 es deux costez du chemin. En ce faisant,  
 ceste troupe invisible, tenans la pointe  
 enduë vers le chemin, prestes à la percer  
 asser outre, comme quand il faut qu'un  
 ou Lansquenet passe les picques. Voicy  
 e foule de personnes nullement rangez  
 ne, mais se poussant à la Françoisse pesle  
 , icy cheminans ainsi à la foule, ne sont  
 stz, ni sur courtauts, ni sur roussins :  
 e ? Qui le croira ? Pour leurs montures, ils  
 s bancs, des escabelles, la naye du four,  
 ateaux, des pots, des coquilles, des toupies,  
 les quaisses, des paniers, des corbeilles, des  
 illes, des balais, et tels autres meubles. Ils  
*chemin contre les pierres un merveilleux*  
*après eux des tables, des ais, des coffres, et*



la fin tout nez, croissant ainsi cestuy-cy à veuë  
 pour l'amour de Dieu, ha ! ne permettez  
 freres, qu'il faille que je me trouve chargé  
 de son nez. » Balde ne se peut tenir de s'attrister  
 de son compagnon : « Ne crains point, dit-il,  
 int ? Nous l'osterons, et luy rendrons sa pre-  
 . » Boccal luy dit : « Tu ne sçais, fol que tu  
 idité qui t'en viendra ; je te porte envie d'un  
 e nez qu'on t'a faict : ne pourras-tu pas, es-  
 tout, flairer les melons au cul, et tu n'auras  
 e de te baisser contrebas ? » Cingar fut encor  
 rire, et dit : « Patience, tu me tireras main-  
 ne un beuffle par le nez : mais, parce qu'il a  
 pieds de long, et qu'il m'empesche de che-  
 ouillant par entre mes jambes, je le veux en-  
 entour de mon col, et m'en faire trois tours  
 belle chaine d'or. » Il le met ainsi autour de  
 is, parce que par la continuele humeur il crois-  
 rs, il l'incommodoit fort pour la pesanteur, et  
 it plus porter sur ses espaules sans aide. Falc-  
 compassion de son amy, incontinent destourne  
 le col de Cingar, et le charge sur son es-  
 des compagnons prenant ceste fatigue l'un

le pere Seraphe vient de loing amenant  
 « jeunes garçons. L'un estoit mulet engen-  
 Grec et d'une mere Calabroise : pensez, je  
 elle meslange, quelle sausse et quelle sa-  
 oit estre : il estoit trompeur, pippeur, lar-  
 pendard, meschant. Quoy plus ? il estoit  
 us-je dire pis ? Mais, parce que usance Alba-  
 scarmoucher et esbourrer la meslée, et puis  
 quartier après avoir donné l'alarme, on l'ap-  
 villeguerre. Seraphe se servoit d'une telle es-  
 ne et meit à effet nouvelles entreprinses pour  
 luy. L'autre estoit jeune, et Narcisse ne fut

jamais plus beau que luy, ny Joseph plus chaste. Cestuy cy ne mange rien de tout : aussi, n'a-il besoin de descharger aucunement son ventre; mais est toujours sustenté d'un heureux amour. Estant beau, il aime un beau et est aimé d'un bel amant, et n'est jamais déchiré par les dents de jalousie : car, par une bonne conjonction des estoilles, il est certain d'estre aimé, et telle complexion est fort agreable à Seraphe et en fait de belles esprouves selon le temps. Son nom estoit Rubin et son surnom Ubalde. Or, Seraphe tira un livre de son sein, et, le lisant, soudain comparurent trois grands cerfs. Ils estoient bridez et sellez comme chevaux. Seraphe commande à ces deux de monter avec luy dessus ces bestes; et, les conduisant par les resnes et leur commandant de serrer les talons et fermer la bouche, se mettent au trot par ces lieux tenebreux, et le trot est si viste, qu'ils semblent voler estans ainsi portez sur le dos de diables, et vont droict selon qu'ils guident leurs montures, et en un clin d'œil viennent derriere Balde. Alors dit Seraphe : « Arrêtez vos cerfs; le heaume de Balde m'esclaircit ces cavernes. » Ils mettent pied à terre, et Seraphe commande aux cerfs de s'en retourner. Puis, chascun met en sa bouche des pierres merveilleuses marquées d'une puppe, et soudain iceux ne se voyent plus et demeurent invisibles. Ils marchent ensemble, pouvans comprendre les autres, mais ne peuvent estre aperceus d'aucun. Ils entrent entre les compagnons de Balde, ne parlans, ne faisant bruit et n'estans veus d'aucun. Ils commencent de manier les mains et de jouer des poings. « Ha ! crient-ils, quelle nouveauté est cecy ? » Seraphe, en se riant, tire l'oreille à Boccal : « Ha ! dit-il, qui est icy si mal advisé de me vouloir arracher les oreilles de la teste ? » Et, voulant dire qu'il vienne, on le picque en une fesse : « Ha, meschant, dit-il, je ne sçauois ainsi vivre. Le cancre te viennoit, ô Balde ! A quoy m'as-tu icy amené ? » Ce Resveille-guerre passe entre les jambes de Lyron et le fait tomber

fait rompre le genoüil. Hippolyte dit : d'avoir icy une lumiere, veu qu'il y a tous oste la vertu de veoir ? Je suis icy, coups de poing, et neantmoins je ne , mais jé sens seulement les coups : je s que je suis fol. » Entrant en colere, ain le cognoit, il escrime des poings ça que frapper le vent, et des pieds et des , ne scachant contre qui. Fracasse maintenant haussant l'une, tantost haussant qu'on les luy picquoit asprement ; et an, lequel, ayant les jambes nues en rair à chasser les mousches de dessus e sa peau. Seraphe avoit osté le nez de les espauls de Falcquet et le menoit le. Cingar crie : « On me meine par le usle et ne sçay qui est celuy qui ainsi me me meine. O quelle chose est cecy ? Bien si telles choses cherchent ! » Mosquin, rir, reçoit un grand coup au costé, et, ger, estend la main comme pour bailler dement qu'il eust bien pensé avoir fait luy, trois dents de la bouche de tels es- nais il fut payé de mesme et reçeut son a colere et force qu'il y alloit, il donna une pierre, qu'il fut contraint soudain, de souffler sur ses doigts, comme faict de manger sa soupe encor' trop chaude. ça, saute delà, ainsi qu'il se sent piqué re. Philoforme n'en reçoit pas moins, et, t d'estranges coups, il se tourne de toutes rès qu'ils se furent donné tels passe- outre, par le commandement de Seraphe, sa pierre, et aussi-tost furent veus d'un izez s'ils rioient et s'ils ne se resjouis- blement ? Ils recognoissent Seraphe, et

Balde luy fait la reverence et embrasse Resveilleguern et le jeune Rubin. Puis, supplie Seraphe, s'il y a aucun vertu és livres magicques contre les enchantemens de sorcieres, de vouloir oster du visage du Cingar un grand nez. Seraphique luy dit : « Si je considere bien la chose, Cingar a tort et ne regarde point à son profil particulier, demandant qu'on luy oste son nez bien fourni : s'il sçait bien retenir en sa cervelle tout ce qu'il fait, qu'il face trois, quatre, ou huict nœuds à son nez. » Cingar luy dit : « O Pere Seraphe, je ne me soucie pas pour un liard, si je n'ay gueres de memoire et si je monstre que j'ay une cervelle de chat, moiennant qu'on me descharge de ce fardeau de nez; car qui est le Rinceros qui ait le nez plus grand que cestuy-cy ? Je vous prie pour l'amour de Dieu, faisons ceste paction ensemble : emportez avec vous ce nez et toute ma cervelle, et que seulement me demeurent en la bouche les dents que j'ay, afin que je puisse manger. Si je n'ay souvenir et bien que m'en adviendra-il ? » Alors Seraphe, ayant une grande gibbeciere, tire d'icelle, comme fait un chirurgien, une boîte pleine d'un onguent fort merveilleux avec lequel il se frotte les deux mains, et puis avec iceux prend le nez de Cingar et le presse legerement contrebas, comme on tire le pis d'une yache. Le nez peu à peu se perd, ainsi que fait une chandelle allumée et ce nez s'escoulant en ceste sorte goutte à goutte estant revenu à son point, Cingar joyeux et gaillard s'eschappe des mains de Seraphe, et n'y eut plus de danger de le toucher, puis après, à son nez, craignant de tomber en tel danger, duquel il estoit sorti par le bienfait de Seraphe, auquel il rendit graces avec belles paroles. Seraphe, prenant congé de la compagnie, s'en retourna haut et Balde descendit à bas.

## LIVRE VINGT-TROISIÈME.

t déjà cheminé en ces ombres obscures et es, par l'espace de cinq journées, quand ils se sont et à l'extrémité de la caverne, et ne peuvent plus avant, obstant une pierre de demesurée qui traversoit le chemin, tellement qu'ils furent contraints retourner sur leurs pas, et refaire le chemin qu'ils avoient déjà fait avec grand travail. Ils se trouvant par ce moyen, aussi estonnez que sont les fourmis, marchans par leur route l'un après l'autre, avec suite, sur une muraille, ou contremont un vieil chemin l'un l'autre, à la rencontre qu'ils font : descendant, ils trouvent une ligne noire faite de charbon à travers leur chemin : car ils arrestent tout court et s'amassent en une foule en arriere, et retournans sur leurs talons, ils voient sous ses pieds une pierre, laquelle il leur fait un grand bruit. Iceluy, affermissant la plante de son pied sur la terre et roidissant les reins, l'enleve et creuse un puits profond. Ils prestent l'oreille et s'ils entendoient quelque bruit venant du fond du puits, ils entendent un bruit d'une eau coulant entre deux pierres. Mais ils n'y peuvent rien veoir. Cingar s'offre à descendre à bas, comme de fait il y descend se tenant des pieds aux pierres d'iceluy, et estant au bas, il voit un lac ondoyant et entend un ruisseau s'écouler par de petites fentes et fentes de la montagne. Il appelle ses compagnons, tant qu'il peut crier, disant : « Oyez, descendez par ceste eschelle d'enfer ? » Tous



detachent leurs ceintures, prennent le licol et les sangles de l'asne, et nouïans tout ensemble en font une longue corde, de laquelle ils s'aident pour descendre à bas l'un après l'autre, et feirent devaler premierement l'asne et puis Bocal. Enfin, tous se trouverent à bas avec Cingar. Balde, par sa presence, rendit le lac notoire et aisé à veoir à un chascun ; car la pierre qui estoit en son heaume chassoit toutes tenebres. Ce lac s'estend en un fort grand bassin, duquel sort un gros fleuve, et ne s'en peut trouver un plus large, quand bien vous mesureriez tous les fleuves du monde. Les compagnons commencerent à cheminer le long du bord d'iceluy. Ils voyent au milieu de l'eau un vieillard, la longue barbe duquel luy couvroit toute la poitrine, et estoit assis sur le dos d'un long Crocodile, lequel estoit suivy de trois autres, sur lesquels estoyent aussi assises de belles Nymphes. Quand ce vieillard apperceut de loing une clarté, et ceste compagnie s'esgaïant le long de l'eau, portant espées, rondaches et autres armes : « Qu'est-ce que cela de nouveau ? dit-il : je veux sçavoir que c'est et d'où vient telle nouveauté. » Et commence à se stomacquer ainsi contre Balde : « Qui a conduit icy vos pieds, ô fol et mal habile ? Qui vous guide si hardiment le long des rivages du Nil ? Viste retournez arriere ! Quelle audace meïne ces marrouffles-cy ? » Balde luy respond : « Nous sommes descendus du Ciel et allons en enfer : enseigne-nous le chemin ? » Le vieillard luy dit : « Il est aisé de descendre à bas ; mais de retourner arriere, cela ne se peut faire, sans bien suer d'un grand aban, et toutefois tu te repentiras d'estre icy venu en nos quartiers ; et si vous ne vous hastez de vous en retourner d'icy, mon esprit me dit qu'il vous en arrivera un grand malheur. Osez-vous, vous autres, qui n'estes que la fiente des hommes, ainsi salir ce saint pays ? Retournez donc d'où vous venez, poltrons que vous estes, et qui ne meritez que des coups de baston ? A qui est-ce que je parle maintenant ? »

die trois fois, asnes, pour-  
» Balde endure tout et prend  
tant eomme revenu en en-  
voit plus retenir en l'esto-  
it sa teste et parlant haut :  
ou, si les dieux cornus font  
ies et lieux tenebreux, tu  
le et la charongne d'Enfer? »

plus doucement, dit lors :  
né le Royaume de ce fleuve  
puissance pour tout jamais :  
en la mer par sept bouches  
incogneue à Aristote, à Pla-  
s arts, combien qu'ils ayent  
finies barboüilleries, pensans  
nais, vous autres, avec un es-  
avez trouvé son origine qui  
us, et avec vos pieds mortels  
vages des dieux. Ceste belle  
rt et Gelfore m'a fait le haut  
s'est establi au fond de la  
et a distribué à ses barons et  
tangs, des lacs, des fontai-  
ntre le nombre des dieux, je  
ant, comme Dieu et plein de  
ande, j'excommunie, je jure,  
indignation, ma disgrâce, et  
ou m'oste ces bouchers, ces  
le ces villains icy ! A qui est-  
allez, meschans ! » Balde luy  
u de quelque latrine emmer-  
tu causes, tu te puis asseurer  
et tes putains, de ta ruine. »  
t, soudain prend une pierre,  
sur la teste du Crocodile et  
l'eau. Le Rousseau est con-

traint se mettre à nage, mais, en se nayant, il joué des jambes pour neant. Il ne luy paroissoit plus hors l'eau que le muse, comme à une grenouille cachée en la bourbe. Les femelles commencent à battre de leurs mains et s'enfuient avec leurs Crocodiles. Fracasse s'estoit fourré jusques au milieu du fleuve et tiroit le col au Rousseau, comme à un poulet. Balde va plus avant, servant de porte-flambeau aux autres, et devisent par entreeux de la source du Nil incogneue au monde; et pendant qu'ils passoyent le temps en tels discours, ils rencontrent une obscure entrée de ceste montagne, laquelle engouloit tout ce fleuve. Contre cette entrée defaillent les rivages du fleuve, et ne se peut naviguer plus avant, passant l'eau à travers les montagnes. Les compagnons s'arrestèrent là, ne leur estant possible de cheminer plus outre, ne se presentant à eux aucun sentier, s'ils n'avoient des plumes pour voler ou pour nager. Ils n'ont aucun bateau, ny aucun Dedale qui leur puisse attacher des aisles aux bras : aussi, n'y a-il pas moien de nager, à l'occasion de la pesanteur de leurs armes qui les attireroit à fond. Fracasse se jette au milieu de l'eau, et, gambadant en icelle, la faisoit remonter contremont plus de trois cent brasses; et combien qu'il eust le corps d'un grand et haut hommasse, neantmoins il estoit mouillé jusques au culot et remuant en l'eau ses gros rongnons : « Ho ! dit-il, compagnons, il y a tousjours remede à toutes choses, moyennant que nous prenions advis : sautez tous sur mon dos, je suis assez fort pour vous porter tous par ceste eau. » Balde, en riant, luy dit : « Le pourras-tu, Fracasse ? L'oses-tu bien ? » Il respond : « Non pas vous seulement qui ne pesez gueres, mais, s'il estoit besaing, je porterois tout le peuple de Milan. On dit que ce gent d'Hercules porta la chaire de Juppiter, sur laquelle estoit assise toute la famille des Dieux : et, moy, qui ay un poulmon ferme et entier, ne supporterois pas le faix de huit enfans, comme je vous estime au prix de ma force ? »

t sur son dos et sur ses espaules, comme  
 escaler une forteresse. Lyron se range à  
 luyte avec les mains se tient auprès de luy.  
 gauche, Gilbert le suit; et, pour faire le  
 estoit besoing y adjouster une pierre comme  
 es fois aux sommiers et bestes de charge.  
 nd à une des esguillettes des chausses de  
 iforme monte jusques à l'oreille, et Mosc-  
 , trouvant là de belles chambres à se met-  
 rimpe jusques au haut de la teste, se met-  
 t que les autres. Le Centaure ne veut tant  
 ant, comme aussi Falcquet : l'un se mettant  
 ne un chien et l'autre comme un cheval.  
 roit derriere qui ricquanne et prie qu'on  
 laisser seul à la gueule aux loups. Il n'es-  
 our bien nager et n'avoit pas grande envie  
 on de mouiller sa peau. Fracasse, en ayant  
 d et le met soubs son aisselle, le serrant  
 ent et tellement, qu'il le contraignoit de  
 s une cornemuse, laquelle estant pleine  
 ant que le cornemuseur la presse avec le  
 es tons de sa musique plus haut : ainsi cest  
 sa proportion. Fracasse, ainsi chargé, jure  
 rge ne luy est rien. Il tenoit en sa main  
 und baston, sur lequel il s'appuyoit, enjam-  
 pas dedans ceste eau, et avec son bourdon  
 bruit contre les pierres, en rompant quel-  
 c le bout d'iceluy. Or, après avoir ainsi che-  
 temps, ils voyent de loing le jour et la fin de  
 lors ils commencent tous à chanter et à se  
 Balde leur commande de dire des joyeuses  
 ntre autres celles-cy, qui ainsi se commen-  
*Amant, de tous, d'un autre, et Mer petite.*  
 hanta un tel motet : « Puisque nous som-  
 ceste obscure prison, chantons Turelure,  
*vre morte : Que fait Ramancine ?* Que ne

*vient-elle à son mary?* Chantons tarirariran : chantons tantare, tantare. » En somme, ils arrivent à la clarté du jour, et là, tous descendent de dessus le dos de Fracasse. Ils ne peuvent toutesfois si tost veoir la lumiere; mais ils feirent comme nous faisons, quand, ne voulans si tost sortir du lict au matin, nous faisons les paresseux, et combien que le Soleil aye desjà espandu sa lumiere bien avant; mais la chambriere venant ouvrir les fenestres, lors nous alongeons nos nerfs et cordes des jarrets, comme font les asnes; et lors ne pouvons, du premier coup, endurer en nos yeux la lueur du jour. Ainsi, ceux-cy sortis des tenebres, à grand peine, peuvent-ils hausser leurs yeux vers la lumiere, estans aveugles de la clarté et splendeur du Soleil; mais, estans incontinent asseurez, ils s'esmerveillent comment il peut se faire jour sous la terre, ou dedans les entrailles d'icelle. Car, à la vérité, ils avoyent là trouvé un nouveau monde, un nouveau Soleil, un nouveau siecle et nouvelles habitations. Mais on dit toutes ces choses avoir esté faites sous l'enchanement par arts magiques, car ils ont bien recogneu avoir esté jusques au fond de la mer, là où il y a une grande campagne sans aucuns arbres, et n'en a point de plus grande, soit en long ou en large, fust-ce la vieille campagne de Veronne, ou celle de laquelle ces pauvres Godiens se vantent. Au milieu d'icelle y a un grand Palais et haut eslevé quasi jusques au ciel, duquel ils voyoient de loir mille cheminées fumer. En iceluy, Gelfore avoit plus son siege et tenoit, ceste meschante magicienne, tousjours-là une cour ouverte, et avoit, par tout son Royau fait dresser des Theatres et de grands Colosses, ce nous en voyons à Veronne. Elle a maintenant et tie tout temps des vaches et vilaines louves en ce lieu que toute la ville soit tousjours renettie d'un tel f

Mais c'est une chose fort merveilleuse et grand admirable, de ce que le fond de la mer se tient comme une voute, et n'en distille à bas aucu

it nez, croissant ainsi cestuy-cy à veuë l'amour de Dieu, ha ! ne permettez qu'il faille que je me trouve chargé » Balde ne se peut tenir de s'attrister compagnon : « Ne crains point, dit-il, nous l'osterons, et luy rendrons sa preceuxal luy dit : « Tu ne sçais, fol que tu ui t'en viendra ; je te porte envie d'un qu'on t'a fait : ne pourras-tu pas, eslaiser les melons au cul, et tu n'auras baisser contrebas ? » Cingar fut encor et dit : « Patience, tu me tireras main-œufle par le nez : mais, parce qu'il a le long, et qu'il m'empesche de che-ter par entre mes jambes, je le veux en-de mon col, et m'en faire trois tours haine d'or. » Il le met ainsi autour de e que par la continuelle humeur il croisncommodoit fort pour la pesanteur, et porter sur ses espauls sans aide. Falc-sion de son amy, incontinent destourne col de Cingar, et le charge sur son es-compagnons prenant ceste fatigue l'un

ere Seraphe vient de loing amenant es garçons. L'un estoit mulet engen-et d'une mere Calabroise : pensez, je meslange, quelle sausse et quelle sa-tre : il estoit trompeur, pippeur, lar-lard, meschant. Quoy plus ? il estoit dire pis ? Mais, parce que usance Alba-oucher et esbourrer la meslée, et puis er après avoir donné l'alarme, on l'ap-erre. Seraphe se servoit d'une telle es-neit à effet nouvelles entreprinses pour autre estoit jeune, et Narcisse ne fut

voyage. Ils avoient sur leurs espauls des manteaux courts et le flaque à la ceinture. Ils faisoient apparence d'estre las du chemin, et, pour ceste cause, se meirent contre terre sur leurs manteaux estendus en une vallée ombrageuse, pour se reposer. Les compagnons s'en viennent à eux et eurent pitié d'eux; car ils sembloient bien avoir cent ans et qu'ils avoient besoin de se reposer, plustost que de faire un long chemin. Alors, ceste pelerine se range à l'ombrage, de peur de l'ardeur du Soleil. Elle tient tousjours ses deux yeux contrebas, lesquels neantmoins quelquesfois elle releve tout à propos et en darde des rayons fort penetrans. Hippolyte, s'avançant, outre ses compagnons, l'oeillade le premier, et comme il y estoit sujet, il se laisse engluier. Balde, avec un courtois semblant, salue ce vieillard et luy demande : « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Comme vous appelez-vous ? » Il respond : « Je viens de devers Paradis et je vais en Enfer : on me nomme Pasquin <sup>1</sup>. » Balde luy dit : « Qui vous contraint de laisser Paradis ? N'aviez-vous pas là un bon et un brave temps ? C'est un mauvais change de laisser les bien-heureux pour aller aux damnez : je m'estonne quelle occasion vous meut à ce faire. — Je suis, respond ce malin vieillard, la vraye pratique du monde, et ceste barbe n'est point grisonnée, ni devenue si grande, pour neant. Croyez-moy, qui en ay fait l'essay, vous

<sup>1</sup> Tout le monde sait que tel est le nom d'un groupe en marbre exposé sur une place de Rome et longtemps confident indiscret de mordantes satires lancées contre les grands. Pendant des siècles on n'avait pu reconnaître le sujet de ce marbre profondément mutilé. Le célèbre archéologue Visconti y a retrouvé Ménélas soulevant, au milieu des guerriers troyens, le cadavre de Patrocle.

Quelques recueils des satires affichées à cette statue, publiés de 1510 à 1526, sont mentionnés au catalogue Libri (1847, n° 2562 à 2566). Ils sont excessivement rares et souvent fort libres. Le *Manuel du Libraire* indique divers écrits du même genre. Les *Piquillen et Satiren* en langue allemande, composés au seizième siècle, ont été réunis par M. O. Schade, 1856, 2 vol. in-8.

s-mesme, mon amy : l'homme se  
 Paradis estre plein de delices, d'alle-  
 x passe-temps. Il y a cinquante ans,  
 stellerie, je servois d'hostelier à Rome  
 à toute la ville, que ma renommée et  
 rera à perpetuité, et m'ont les Peres  
 ie, comme on a accoustumé de faire à  
 ses d'un renom, d'un honneur et d'un  
 ne te seroit pas une petite vertu d'ac-  
 e par des choses que tu penserois estre  
 s, aux Papes, à ceux qui portent mi-  
 rouges. Partant, j'ay trouvé que tout  
 tude ne doit estre qu'envers trois arts  
 voir l'art de cocquinerie, de bouffon-  
 nerie. Par les merites de tels mestiers,  
 é de bons presens par Messieurs les  
 s, et ay receu d'eux beaucoup de plai-  
 tique, ayant la cognoissance des gestes,  
 actions, des vertus, des merites et du  
 e si grands personnages, je puis seul  
 e de tout cecy à tout le monde et en  
 s'il faut adjouster foy aux saints Pro-  
 usquin, sage et advisé Prophete. Tout  
 si vray que le *Credo*, qu'on chante en  
 evenu tout decrepit, l'heure de ma  
 et toute la ville de Rome s'attristoit  
 e supplia le Saint Pere de me vouloir  
 : me charger de forces bulles et briefs.  
 assembla le College, pour l'amour de  
 long discours sur ce que, par la perte  
 il arriveroit un grand dommage aux  
 t aux courtisanes, on me donne enfin  
 ue je peusse tenir hostellerie devant la  
 ue quand les Prelats de l'Eglise, bien  
 viendroient au Royaume de Paradis  
 ie fusse prest à les recevoir en ma



bonne hostellerie, ayans bien merité de moy ce b  
vice et les loger en chambres garnies   l'Allemand  
mon genie est tousjours   Rome sous une effigie  
tue de marbre, par dessus laquelle, si on y pen  
il n'y a chose si merveilleuse. Tantost là je suis  
tantost je suis femelle; maintenant on me pré  
Religion; maintenant pour Victoire; je suis Pasq  
nud et sans chemise : ma face coulemerde n'a j  
nez,   moy, estant de pierre : ceste disgrâce m  
pour l'amour du Citoyen Marphore, auquel je rev  
les secrets; et ne discourens ensemble que de  
grandes, en plusieurs et diverses manieres, com   
les pierres pueriles nous ayent osté la parole. C  
s caurez que nous avons tenu nostre hostellerie j  
pace de trois ans devant la porte de Paradis,    
peu de gaing; car les portes estoient tousjours  
c es et courrill es et toutes moisies, pour n'es  
vent remu es. Les aragnes y avoient tendu leur  
Il se passoit bien six jours, et telle fois huit,  
estranger, ou passant, ne venoit en ce quartier.  
fois aucun y venoit, c'estoit quelque boiteux  
bossu, ou quelque borgne, ou bicle, ou bien  
de ceux qui, ne se soucians des voleurs, ont  
plus pleine de chansons que la bourse d'escu  
rivoit aucun qui peut payer son escot, qui  
chambre, qui demandast un lict, ou de l'av  
monture. Il n'y venoit que ceux qui n'av  
sol et qui avoient accoustumé de couche  
chaumiers, et d'aller quester et se nourrir  
morceaux mendiez   et là. J'y ay veu fo  
Papes, des Roys, des Ducs; aussi peu, des  
Marquis, des Barons, de ceux qui por  
houppes, des mitres et des chappes car  
quels eussent peu tirer, de leurs gibbeci  
cus, dequoy m'y enrichir, et qui eu  
payer les chappons bouillis avec le pot

uteilles de divers vins doux et forts.  
i despendent et qui peuvent despendre  
adventure j'y voyois arriver quelque  
Juge, quelque Advocat ou Notaire,  
que ce fussent de tels gens, soudain,  
le grand miracle! » Voilà qui a esté  
osté de ce quartier, mesme lors que  
i, qui n'aime que des rejettons de  
, des figues, des fèves et des fraises,  
maigre et si ensorcelée, qu'on eust  
ble ses deux flancs. Il n'avoit pas en  
liard, pour payer un plat de bouillie  
à la porte de Paradis, et pria d'estre  
t d'y estre fait citoyen bienheureux,  
quelque petit coing. Mais saint Pierre  
de l'entrée ce miserable, et luy dit :  
e fèves moulues! Tu n'es point et ne  
l'entrer en ce lieu, tant que ma Dame  
entre les Clercs, laquelle tant que  
insi vivre parmi le monde, ni vous,  
ne pourrez entrer icy dedans. Va t'en,  
la porte, de peur que tu ne sois toy-  
dé! » Pendant que telles choses se  
hors l'escole du ciel, mille petits en-  
tus, autres tous nuds, mal en poinct,  
es et couverts de teigne; iceux en-  
telerie sans aucun contredit : « O!  
temerité est-ce cecy, mes enfans? —  
respondirent-ils, jeunes anges; don-  
« Et soudain commencerent à remuer  
orerent une fournée de pain frais et  
he, trente chappons, autant de pou-  
le bouc, huict flesches de lard, un  
. Que diray-je davantage? le chat,  
ce mule; et après telle mangeaille,  
famez, et si je ne me fusse tout nud

eschappé d'eux, ils m'eussent, et ma fille aussi, fo en leur ventre; pensez quelle consolation reste apré mort. »

Pendant que ce meschant vieillard babilloit ainsi, Hippolyte s'estoit accosté de ceste jeune pelerine, et la vo emmener avec soy. Cingar, rusé paillard, s'avançoit aider à l'entreprinse d'Hippolyte, luy faisoit escort guignoit Falquet; mais enfin tous donnerent la m Hippolyte. Balde ne sçavoit rien de ce qu'ils vouk faire, lequel eust bien désiré que tous ces compagnor tel temps se fussent portez avec toute modestie et j cité. Incontinent, toute la campagne se meit à trem tout autour, et ce trompeur vieillard disparut comm ombre. Les pieds de Balde et ses jambes ne se pou tenir de trembler, et ses cheveux de se herisser, q il se vied seul, ne voyant devant soy aucun de ses Il resve à ce qu'il doit faire, et où il doit aller. Il in que Dieu en son esprit, et appelle Seraphe à son ser Enfin, il trouva pour son meilleur de s'acheminer le Palais de Gelfore, ayant opinion d'y trouver ses c gnons en quelque ennuy. Mais, comme il s'ache assez lentement, et à pas comptez, voicy venir vers loing Resveilleguerre, qui couroit en façon d'un sur un genet, et portoit sur son espaule sa javelin le recognoit, l'appelle : « O Resveilleguerre, es l'Ange Gabriel, qui puisses apporter joyeuses n Où est Seraphe tout nostre espoir ? » L'autre « Je ne porte jamais, mon Baron, meschantes Reçoy, en don de Seraphe, ceste pierre, qui a rendre invisible celui qui la porte : on la n thalmie. La tenant en ta bouche, tu ne seras sonne; et cependant tu entreras au Palais, auq presidente sur toutes les vaches et les louves meure, gouvernant toutes leurs estables. Ce vous avoit dit estre Pasquin, n'est pas Pasqui Demogorgon, lequel a accoustumé de battre d

devanche les sorcieres en guise d'asnesses.  
 s vous que pour vous decevoir, et vos  
 is vous estes demeuré seul exempt de ses  
 compagnons portent la peine de leurs  
 as recouvrerez toutesfois enfin avec joye  
 . » Ayant achevé ces mots, soudain se dis-

sa bouche ceste pierre, qui le rend invi-  
 a au Palais de Gelfore ; il rencontre force  
 cieres, à travers lesquelles il passe comme  
 pour se donner du plaisir, en tire l'une  
 ar leurs robbes, donne des coups de pied  
 flets à l'autre. Il entre dedans le Palais,  
 es sont tousjours ouvertes : les entrées,  
 corniches, le tout n'est que d'or. Il voit  
 astonnée de longues picques : il estime que  
 de la Roine. « Resjoûis-toi, ô mon espée,  
 e repaistras en brief de bonne viande, et  
 en sang Aërien ! » Il tire vers un cloistre  
 imple et large, lequel estoit embelli de  
 colonnes. Tout y resplendissoit pour l'or  
 s richesses qu'on y voyoit. Les pilliers, les  
 apiteaux, les pieds d'estals, les frises es-  
 quelles façons de faire ! O quelles villanies  
 ! Quelles bordeleries ? Quels actes ords et  
 le voulois descrire, il ne seroit utile ni  
 r la jeunesse de le voir escrit ; car il ne  
 : toutes choses aux simples. Tout autour  
 rs chambres basties separement par cer-  
 , ayant leurs huis tousjours ouverts, et le  
 pour la frequence de ceux qui sans cesse  
 ioient, ainsi qu'on voit aux maisons des  
 uns se faire veoir, veut contempler par le  
 es choses. Il entre à la premiere porte qui  
 large, en laquelle plusieurs entroient et  
 ledans on oyoit tic-toc, du bruit que fai-

soient des mortiers de bronze ; car c'estoit-là l'Apotiquairerie. Il entre plus avant et, revisitant tout, il s'estonne d'y veoir une infinité de vieilles, assemblées ensemble, lesquelles enseignent une infinité aussi d'hommes, ou plutost sorciers, à mille choses meschantes. Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols, des Allemans, des riches, des pauvres, des laïcs, des moines, des prestres, des dames, des nonnes, et, en somme, de toutes sortes de gens. Iceux sollicitent et procurent secretement diverses choses, et font, selon ce qu'on leur apprend, des onguents, des ciroënes, des pastes, des linimens, des emplastres, des pillules, des confections, des sirots. Ils ouvrent et referment, tournent, remuent mille boëtes, mille pots, flacons de triacle, barils et bouteilles. Les uns pesent l'eau avec balances, les autres pilent et concassent herbes et drogues, avec les pilons dedans les mortiers, comme du taxe, du cambrossen, des squilles, de l'aconit, de la ciguë. Autres emplissent des vaisseaux d'estain de electuaires noirs. composez la nuit, à la clarté de la cinquiesme Lune, avec de la salive de crapaut, de la chair de pendu, du poulmon d'un asne, de la peau d'une grenouille verte, de la sanie de la matrice, de soulfhre tiré de l'argent vif, des corps morts par mort violente, de la sueur d'un loup enragé, de la gresse de vipere, du fiel d'une puppu et du lait d'une ceraste. Davantage, ils meslent les choses sacrées avec les prophanes, et se servent de chandelles faites de la cire du cierge Paschal, du cresseme, du sel du baptême, autres telles choses que de mauvais Prestres donnent à ces poltrons. Je pourrois bien d'aventure descrire comme ils font telles compositions ; mais je me defie que, pensant reprendre les fautes d'autrui, je deviendrois precepteur et instructeur d'icelles, tellement qu'on m'estimeroit digne de la mitre d'un Thoniste, et me donneroit-on en main la queue d'un asne en guise d'une bride, recevant telles choses pour un si grand labeur. Car, pour

jeudis on y voit courir des Orateurs, edecins, des Astrologues, des Poètes, prestres et des Juges. Mais, parce que respect et que les gros poissons ont ger les petits, il n'y a seulement que ses vieilles qui servent de spectacle à les promeine sur des asnes <sup>1</sup>. Icelles fautes des nobles, et espargnent aux es meritent.

rtout, estant ainsi incongneu, regarde ptions des boêtes et des pots. Il ouvre iceux : il n'y trouve rien que des re- çavoir : comme les enfans sont ensor- aleine d'un marouffle ; comme il faut ur cependant jouir d'une fille ; comme quelles cornes sa femme luy fait, et aut sur le faict ; comme il faut con- filles à aimer, et y attirer de force re saines et entieres ; comme une point, quelque coup de corne qu'on elle vuidera son enfant si elle se sent grand' peine estant, nay, on luy peut membres ; comme une femme pourra mari qu'elle haïra : comme une villaine tendement à un enfant, ou la vie du dis-je, des Beguines, vieilles puantes, nt, portent et rapportent telles dro- ots, en des boêtes, et autres vaisseaux.

isées de sorcellerie, des entremetteuses, e, promenées sur un âne, au milieu des et fouettées par le bourreau. Le dix-hui- core à Paris le spectacle de promenades de

et bien d'autres du même genre étaient re- où écrivait Folengo, comme chose facile à rait des relations avec les puissances infer-

Balde les suit, pour l'envie qu'il a de veoir tout. Il s'y voit un autre lieu, long de trois cens brasses, large de deux cens, autant spatieux qu'aucun autre, qui se puisse trouver. Là, les uns sont enseignez, les autres enseignent autant de sorciers qu'il y a de graine au sable de la mer, autant que la forest de Bacane jette de feuilles, et autant que la seche et sterile Pouille engendre des mouches noires. Là sont de vieilles édentées, vieilles guenippes, vieilles chassieuses, lesquelles Gelfore a instituées pour estre maistresses d'escole, et des premieres du Senat. Icelles, à la façon des Pedagogues, sçavent fort bien dispenser leur science, donnuans les preceptes de sorcellerie, et pour operer avec onguens, et faire de telles bonnes œuvres, comme d'esmouvoir les tonnerres du ciel, faire tomber la tempeste sur les bleds et sur les vignes, attirer la Lune çà bas, et faire retrograder les estoilles, remonter les fleuves contremont, et de la mer faire retourner les fontaines à leur premiere source; comme il faut changer les corps en diverses formes, muer les hommes en loups, en ours, en chiens, et se tourner soy-mesme en chat, en chouette, en hibou, chantans la nuit sur les couvertures pour tristes augures; et comme les Prestres peuvent abuser par fascinations leurs comeres, et les meschans Moines chevaucher sur les diablusses de mules. Balde oit d'un costé et d'autre plusieurs preceptes de sorcellerie, et, regardant de près pour veoir s'il en recognoistroit quelqu'une, il advise la femme de Cingar, et Berthe servir de maistresses d'escole à des petites filles: dont, tout estonné, ne se peut quasi tenir de tirer son espée. Mais, considerant qu'il y voyoit aussi plusieurs Madames, femmes de nobles personnes, et autres, sortans de dessous de grands chappiers, vrayes montures de Satan, se prostituer aux diables, il appaisa sa colere, se teut et se tint encore ainsi invisible, se confortant en soy-mesme; et se resout de prendre un jour telles bonnes pieces sur le faict, voyant clairement que celles que nous

as Hersilies sont là des Thaides : mais  
 qui sçavoient dextrement couvrir leurs  
 culpe est à demy pardonnée qui est  
 ailles, les planchers, les toicts sont de  
 s sont aussi de mesme matiere, cou-  
 couvertures et carreaux. Les lits sont  
 argent, de velours plein et velours raz,  
 nt, de samis et autres draps de soye.  
 es gens beaux, de belle face, agiles,  
 sjours prêts à danser, se jouer avec de  
 roit qu'iceux estoient diables deguisez,  
 si prins forme humaine, et s'estoient,  
 mmes, vestus de robes et habillemens d'or,  
 velours. Ils portoient aussi des chausses d'es-  
 chemises à collet ouvré, des anneaux en  
 garnis de pierres pretieuses. Ils estoient  
 musc, de civette, d'eau de naphe, et tenoient  
 storax, et un mouchoir trempé en eau roze :  
 stoit tout abreuvé.

murailles de porphire, y avoit des espailliers  
 rds et remplis de fleurs, auxquels on voit  
 oirs attachez. Là, de pauvres et miserables  
 nent à devenir Dames, mettans sur leurs  
 leur front, sur le sein, du blanchet, et du  
 leurs levres, pour les faire paraître rouges  
 l ; et frisetans leurs cheveux avec le fer chaud  
 ille, et chanvre, avec laquelle elles les tiennent  
 t ; s'arrachent aussi le poil de leurs sourcils,  
 laisser qu'un filet en forme d'un arc. Elles s'é-  
 t les espaulles, et se font enfler le sein et mam-  
 voulans par là ressembler à la vraye semblance  
 . Mais ce n'est qu'un sac de paille, ou cet espou-  
 qu'un Jardinier pose en son jardin, pour faire peur  
 eaux, et les chasser d'autour de ses graines. Je  
 à part les lires, les flustes, les cistres, les luths,  
 nettes, les danses, les moresques, les gans d'Es-



pagne et le bal de la torche. La magicienne Gelfore fournit de toutes ces choses pour une telle volupté, estant assise au haut de la salle dedans une chaire dorée.

Pendant que Balde contemploit cecy, il voit qu'on amaine, avec une grande rumeur, Boccal enchainé, en le traînant, et auquel les gueux et la villaine canaille donnoient de grands coups de pied et de poing. Tout le peuple y accouroit pour veoir ce que c'estoit, et pour tourmenter ce pauvre homme; on le pousse, et de pieds et de poings, devant le trosne de la Roine. Il crie, recrie, et demande souvent pardon, et jure la foi qu'il doit à Dieu n'avoir rien fait. Gelfore, enflée de colere, demande la cause de sa prinse. On luy respond que ce meschant goulou estoit clandestinement entré en la cuisine pour desrober, et qu'il avoit jà fait son petit paquet de fromage et de beurre, et qu'il avoit estrillé, avec un baston, deux marmitons d'icelle, n'estant enrôlé au nombre des serviteurs domestiques de la Cour de la Roine, ni tirant ce villain bourreau aucun salaire de sa Majesté : et y avoit davantage, c'estoit qu'il ne vouloit dire de quel quartier il estoit venu. Gelfore, tournant le visage avec une façon desdaigneuse, et toussissant un bon coup, et jettant un crachat hors de son estomach, parla en ceste sorte : « Hors d'icy sus ! hors, menez au loin ce maroufle ! Sus, vite ! Que tardez-vous ? Ce mastin me deplait. O badda ! que vous estes, combien a esté grande vostre indiscretion d'avoir amené devant moy une telle charongne : allez viste, et changez sa villaine figure ! » Aussi-tost, à ce commandement, ce pauvre malotru est emmené hors de là, et toute la troupe suit après, criant contre luy. On luy donne plus de coups que n'en porteroit un asne paresseux. Balde se contient bien à force, et avoit mis la main sur son espée deux, trois et quatre fois : toutesfois il a patience pour veoir la fin, desirant avoir cognoissance certaine de plusieurs choses. Enfin, on oint Boccal de je ne sçay quel onguent : aussi-tost ses oreilles croissent

son muffle s'allonge en telle sorte terre. Ses bras deviennent jambes, de deux il en a quatre; et devient gris. En somme, celui qui estoit. Il ne crie plus : « Ha Dieu ! » mais a ! » Il court çà et là, estant bastonné tirer des coups de pied outre sa coulisse, il tombe, et, en tombant, se donne de s'estonne en soy-mesme de ne se veoir à veoir le corps d'un asne, n'en estant adieu, pour bien ricquanner en portant le t, pendant qu'il se veautre l'eschine en tire par la queue, un autre par les. le fait-on lever à grands coups de

avant plus supporter un tel outrage, tire arreau, et commence à donner sur ceste tre apperceu, à cause de la vertu de sa ame le faulcon met en pieces avec ses on- ainsi Balde coupe et detrenche ceste mignie. Chascun voit l'un de ses membres re, sans veoir aucun fer, et cela les contrainst cal, fuyans çà, fuyans là, et se cachans par ce bruit, qui vint incontinent aux oreilles lle changea de diverses couleurs au visage. ce soit un magicien, Coclés ou Seraphie, avoit tousjours esprouvé estre ses mortels se retire en un secret cabinet, separé de es chambres, où cette porcque avoit accous- r ses enchantemens. ndant, tout seul, avoit occis et meurtri tous ent autour de luy, et avoit rempli la salle orps morts, tellement que tout le cloistre et n'y estoit demeuré personne, s'estant dedans les chambres, et fermé les portes s'en va, et, voulant amener avec soy cet

asne, le chassoit devant soy avec un baston pointu, disant : « Arri, arri, rosse. pru. pru. arrreste. » Et, estant ainsi venu muletier, il fait tant qu'il met l'asne hors du chemin. Ceste beste de Boccal ne sçait qui le guide par derriere, ne peut encore comprendre qui est le muletier qui le touche. Il tourne souvent la teste, pensant en prendre quelque chose : il voit bien l'esguillon, mais ne voit pas le bouvier. Estant un peu esloignez, Balde ote la pierre de sa bouche, par le moyen de laquelle il avoit esté çà et là invisible, et monstre sa face à son cher asne, le quel, encore qu'il fut couvert d'une peau grise, reconnoissant Balde incontinent, en eslevant ses jambes devant, se dresse comme fait un tel animal voulant sauter une jument, pour rompre son pucelage ; et, avec ses jambes, comme si ce fussent ses bras, se jette sur le col de Balde, et, avec la discretion telle qu'elle peut estre en un asne, presente son muffle baveux à la bouche de Balde pour la baiser. Balde ne se peut tenir de rire à bon escient, sentant un si grand fardeau sur ses espaules ; toutesfois, comme il estoit plus courtois qu'aucun autre, et qui ne sentoit aucune incommodité pour sa courtoisie, et s'accommodoit à un chascun, tant il estoit doux, gentil et gracieux ; il endure les embrassemens et les sales baisers de Boccal, et pleura par trois fois son malheur, puis il lui demande nouvelles de ses compagnons, s'il en sçavoit quelque chose. Mais iceluy avec sa bouche d'asne ne fait qu'asnonner : Balde ne peut entendre son langage asinin.

Boccal ne pouvant, ny de la langue, ny de ses mains, rien exprimer, par le mouvement de ses grandes oreilles donnoit au moins quelque intelligence à Balde, à ce qu'il eust à le suivre la part où il iroit. Ce que fait Balde ; et non loing de là se presente devant eux derechef ceste fille, laquelle nous avons cy-devant dit avoir esté en la compagnie de celuy qui se disoit Pasquin. Icelle avoit pour lors lié avec une corde six animaux : un tureau, un sanglier, un linx, un singe, un renard et un cheval, et

meaux. Or, Balde approchant de nencent incontinent, et de pieds, ils, à s'efforcer pour rompre les veille de ceste rencontre, et de ar quelle vertu ou par quelle finesse jettir ces animaux. Ceste magicienne ais attache ses bestes à un arbre, et laine putain, accourt vers Balde, et luy e, ô Baron, tu viendras avec moy en t tous prêts? Uses de moy comme tu ue je suis belle : j'ai les joues blanches s. Tu es las, je ne suis point lasse : que nos membres attenuez de travail ent cecy, cette lascive femme ouvroit et n, et vouloit ceste putain baiser Balde; neut incontinent que c'estoit ceste fille it cy-devant veue avec le pelerin, et se celle qui avoit transformez en bestes ses artant la prent habilement par les che- rement que ne fait un chat quand il se oiseau ; mais il luy fasche de s'attaquer à et se contente quelle remette ses compa- premiere estre, et qu'elle s'en aille puis udra. Il la despoüille toute nue ; mais, a despoüille, elle se change en une vieille ieuse, bossue. Balde, qui pensoit avoir illet, quand il se veit entre les mains une incontinent, avec un grand mal de cœur, ine. Icelle incontinent s'enfuit ainsi nue, Balde regardoit où elle s'en alloit, aussi- devant luy la venerable face de Seraphe, t exerçant son art, avec vers magiques, cercles en terre par certains nombres, et t l'enfer tremble et viennent les diables de. Lors Seraphe commande, avec seules s *porcs et bestes soyent delivrées de leurs*

prestiges et fascinations, et que, reprenans leurs vraies formes, ils se représentent à leur naturel, et se montrent tels qu'ils sont à la vérité. Cingar, en moins de rien, se descharge de la figure de singe; Fracasse quitte sa forme de bœuf; Lyron n'est plus linx; le sanglier devient Hippolyte; le Centaure, qui estoit tout cheval, en perd la moitié; Falcquet reprend sa forme humaine, en se despoüillant de celle de renard; Boccac se trouve dévestu de sa peau grise d'asne. Ils changerent tous le poil; mais quant aux coutumes, je ne sçay.

Or, parce que la chandelle est bruslée jusques au bout, et que la lampe vuide d'huile a consommé toute sa mesure, j'en ay assez dit jusques icy; à demain le demurrant.

## LIVRE VINGT-QUATRIEME.

GELFORE avoit entendu le grand meurtre qui s'estoit fait des siens, et en avoit veu une partie de ses yeux : dont elle estoit fort estonnée; et, se vouant de se mer plus à plain d'où estoit procedée ceste douleur, ceste vieille arriva vers elle, estant encor toute debout, laquelle s'estoit eschappée des pattes de Balde, et de la vieille renarde que les paisans auroient pourchassée de six cens pas, crians après elle : « Au secours, arrestez, courez, devant, à vous, icy, là, d'icy, ainsi mal menée fuit la queue levée, fien fien, pour ces villaines ordures, et pense avoir beau de pouvoir remporter sa peau entiere, tirant la langue dehors un pied de long, ceste vieille, de toutes les vieilles la

asse du peuple, laquelle main-  
 à present hale tant qu'elle  
 qu'elle venoit de veoir la face  
 t point qu'il y en eust un plus  
 jugeoit que ce pouvoit estre  
 errans, qui, comme un autre  
 struire les Fées, et qu'il avoit  
 tous armez, qui de leur seul  
 r le Ciel, et que toutesfois elle  
 forme de bestes, ayans voulu  
 ubricité; mais que les chastes  
 e gentil Baron avoit esté cause  
 première forme; qu'il ne luy  
 is son sein à desouvert; car  
 icatesse fardée, ny aucune fla-  
 per. Peut-estre estoit-il con-  
 tousjours l'esprit tendu pour  
 me des sorciers: et que par-  
 re tel ordre, qu'on peut faire  
 qui ainsi presument assaillir

ait, incontinent fait approcher  
 s'esmeut grande. On oyt de  
 mes, le *tarantulare* des trom-  
 hes: l'amas du peuple se fait  
 Mais mille trois cens legions de  
 stumé de vivre icy entre les  
 e bruit levent le siege, et vont  
 ut-estre avoyent-ils esprouvé  
 e. Iceluy, ayant entendu ceste  
 ompagnons de le suivre, et s'en  
 agicienne Gelfore, le voyant de  
 ses compagnons, s'esclatte de  
 edans un coche doré, qui l'em-  
 estoit suivie de cinq chariots  
 n'y eut jamais Royne plus pom-

prestiges et fascinations, et que, reprenans leurs vraies formes, ils se representent à leur naturel, et se montrent tels qu'ils sont à la verité. Cingar, en moins de rien, se descharge de la figure de singe; Fracasse quitte sa forme de bœuf; Lyron n'est plus linx; le sanglier devient Hippolyte; le Centaure, qui estoit tout cheval, en perd la moitié; Falcquet reprend sa forme humaine, en se despoüillant de celle de renard; Boccal se trouve devant de sa peau grise d'asne. Ils changerent tous le poil; mais quant aux coustumes, je ne sçay.

Or, parce que la chandelle est bruslée jusques au bout, et que la lampe vuide d'huile a consommé toute sa meche, j'en ay assez dit jusques icy; à demain le demeurant.

## LIVRE VINGT-QUATRIEME.

GELFORE avoit entendu le grand meurtre qui avoit esté fait des siens, et en avoit veu une partie de ses propres yeux : dont elle estoit fort estonnée; et, se voulant informer plus à plein d'où estoit procedée ceste desconvénue, ceste vieille arriva vers elle, estant encor toute nue, laquelle s'estoit eschappée des pattes de Balde, comme une vieille renarde que les paisans auroient poursuivie plus de six cens pas, crians après elle : « Au renard, prenez, arrestez, courez, devant, à vous, icy, là, de là! » laquelle ainsi mal menée fuit la queue levée, fientant de rage de peur villaines ordures, et pense avoir beaucoup fait pour elle de pouvoir remporter sa peau entiere : elle s'escoule, tirant la langue dehors un pied de long. Ainsi estoit de ceste vieille, de toutes les vieilles la vraie ordure, la

isonneresse du peuple, laquelle main-  
belle, et à present hale tant qu'elle  
apporte qu'elle venoit de veoir la face  
e pensant point qu'il y en eust un plus  
qu'elle jugeoit que ce pouvoit estre  
chevaliers errans, qui, comme un autre  
pour destruire les Fées, et qu'il avoit  
pagnons tous armez, qui de leur seul  
renverser le Ciel, et que toutesfois elle  
figure et forme de bestes, ayans voulu  
de leur lubricité; mais que les chastes  
ame de ce gentil Baron avoit esté cause  
andre leur premiere forme; qu'il ne luy  
d'avoir mis son sein à descouvert; car  
aucune delicatesse fardée, ny aucune fla-  
peu tromper. Peut-estre estoit-il con-  
lequel 'a tousjours l'esprit tendu pour  
t le Royaume des sorciers : et que par-  
in de faire tel ordre, qu'on peut faire  
olies ceux qui ainsi presument assaillir

ouy ce recit, incontinent fait approcher  
a rumeur s'esmeut grande. On oyt de  
ietis des armes, le *tarantulare* des trom-  
z des cloches : l'amas du peuple se fait  
a Royne. Mais mille trois cens legions de  
ent accoustumé de vivre icy entre les  
tinent à ce bruit levent le siege, et vont  
leurs : peut-estre avoyent-ils esprouvé  
e de Balde. Iceluy, ayant entendu ceste  
de à ses compagnons de le suivre, et s'en  
. Ceste Magicienne Gelfore, le voyant de  
elle avec ses compagnons, s'esclatte de  
le estoit dedans un coche doré, qui l'em-  
ment, et estoit suivie de cinq chariots  
nphes. Il n'y eut jamais Royne plus pom-



peuse, ny plus magnifique que ceste-cy. Quatre beaux roussins blancs couverts de drap d'or tiroient son coche. Icelle tenoit en main un sceptre, et avoit sur ses cheueux une couronne d'or. Cent estaffiers, et cent autres de ses domesticques, ayant chascun l'espée au costé, marchent devant elle, et après elle suit une autre grande troupe de ses gens, tous parfumez de musc et de civette. Iceux se disent Courtisans, bien attifez et bien polis; les meurs et façons de faire desquels si vous vouliez mesurer avec l'œil de raison, vous ne les jugeriez pas estre hommes, mais les diriez estre putains. Le vray Courtisan estoit au temps passé, quand ce bon Roy Artus tenoit sa Cour et sa Table ronde. On sçait quels ont esté Tristan, Lancelot, Galvanes<sup>1</sup>, et toute ceste honorable bande, qui remplissoit la famille, le palais du Roy et de la belle Genevre<sup>2</sup>. Alors Amour portoit sur le dos la cuirasse, et avec coups d'espée acqueroit de l'honneur, auquel la sueur de son corps et la poudre servoyent de musc, d'ambre et de storax de Levant. Alors la face courtisanesque estoit apte pour appaiser et amollir le cœur d'une rigoureuse dame la voyant lavée de la sueur, qui procedoit de la charge et pesanteur de leur salade et heaume, et hallée de l'ardeur du Soleil et couverte de poussiere. Mais maintenant, ô Dieu, et en ce temps, on ne voit que des parfums en telle gens, et diverses senteurs, les cheveux bien peignez sous leurs

<sup>1</sup> Gauvain, neveu d'Arthur, joue un rôle important dans les épopées chevaleresques de la Table ronde. Un ancien poème anglais, dont il est le héros (*Sir Gawayne*), a été publié en 1839 à Londres avec une introduction et des notes par le savant conservateur des manuscrits du Musée britannique, Frédéric Madden. On connaît aussi un poème allemand du quatorzième siècle, conservé en manuscrit à la bibliothèque de la ville de Leipzig, et dont on vante la naïveté et la gaieté. Quant à Tristan et à Lancelot, ils sont trop connus pour que nous ayons besoin d'en parler ici.

<sup>2</sup> Cette épouse du roi Artus ne le rendit pas heureux en ménage; ses galanteries sont l'objet de maint récit dans les épopées chevaleresques de la Table ronde.

et sous leurs coëffes tissues d'or avec  
et medailles, ayans mille façons sur  
: leurs pourpoincts : et c'est, là que  
ésent le sejour de l'Amour.

Ifore sollicite son cocher de haster ses  
q chariottées de telles louves la sui-  
es Nymphes, les Deesses et les Dames;  
ivent, les accompagnent, et font des  
le je ne sçay quels songes à eux ad-  
cedente, et se tenans pres d'elles sur  
, vous les verriez par contenance man-  
et faire des contes de choses qui ne  
as quelques sonnets mal cousus et don-  
s : et, pour entretenir leur Amour,  
avec propos pleins de quenouilles et  
qui d'en haut voyoit tout cest attirail,  
insi à ses amis : « Regardez, compa-  
personnes que je voy là, je n'en voy  
nme, qui puisse desgainer une espée  
es fait juger estre hommes; mais le  
n'estre aptes ny idoines que pour ma-  
Mais je veux que nous facions aujourd-  
feignons, je vous prie, que nous ayons  
i, pour laquelle tout put, et nous te-  
r le mal qu'ils nous feront. »

i avec ses compagnons, ceste Roynedes  
et voyant ces Barons armez : « Hola,  
ie cecy? Ho! voicy une chose qu'on n'a-  
! Ne voyez-vous pas une bande d'hom-  
lé? Qui sont ces porcs? Quelle villaine  
age si hardi que d'oser entrer dans  
: fait avancer un sien Trompette, pour  
ceste bande de meschans hommes, qui  
se d'entrer en la maison des dieux,  
it, ne fait que sonner *tariran tariraran*  
*usques à ce qu'il arrive devant Balde*

et ses compagnons, lesquels font contenance d'avoir p  
et, avec une voix superbe, il leur dit : « O Poltrons, qu  
fantaisie vous a prins d'ainsi sans aucun respect veni  
Palais des Dieux ? Ignorez-vous que ce soit icy leur  
jour ? Avez-vous eu si grande fiance sur vous au  
canailles ? Fuyez d'icy vistement, et escamppez habilem  
Venez-vous icy, teigneux, bastardeaux, sales et vill  
ainsi contaminer l'entrée de la maison des Dieux ? C  
venerable femme (mais plustot, disoit Cingar en  
mesme, venerable Putain) m'a envoyé vers vous, laq  
a soubz soy l'Empire de ceste contrée : elle vous e  
mande de vous en aller bien loing de ce quartier, ou  
vous veniez vous prosterner devant elle, estant fort e  
roucée contre vous : peut-estre meriterez-vous d'  
employez pour faire de vous un sacrifice ; car icelle  
paise par une effusion de sang humain. »

Lors Balde dit : « Ha, nous sommes icy mal arri  
Pourquoi nos meres, quand elles nous ont mis hor  
leur ventre, n'ont-elles pas plustot mis au monde  
ques raves ou naveaux ? Allons donc, misérables, ap  
la sainte Deité, adorons la divinité du Ciel : car peu  
que la nature colérique des Dieux s'adoucir par  
humaines. » Les compagnons rioyent en leurs cœurs  
du monde : toutesfois en leur visage ils feignoien  
une grande douleur. Tous commencent à marcher  
basse, comme si, ayans les mains liées derriere  
on les menoit au gibet pour y estre pendus.  
Trompette les presente à la Royne, et luy dit  
ceux qui ont profané vostre Royaume. » Gelfore  
de ce grand corps de Fracasse : elle luy dema  
est, et de quelle race. Il respond en tremblant  
nomme Sturlon : je suis du pays de Bresse, e  
cendu de ces geants qui voulurent une fois tirer  
bas hors de son siège, et partager par entr'eux  
des Dieux. » Gelfore, oyant cecy, eut encor  
peur. Puis, considerant la face belle de Balde

corps menu, incontinent elle se laisse  
 le Cupidon; et, montrant une grande  
 y avec douces parolles : « Et, toy, qui  
 quelque chose de grand, dis-moy qui  
 t la race et origine des tiens? » Balde  
 m'appelle Caposec, nay en adultere  
 e frere Capon, lesquels me forgerent  
 l'Eglise, puis me vouèrent au Diable :  
 onne ma vie en present. Je m'en voys  
 Capon; la mer, la terre, les estoilles  
 e moy : si je ne puis estre à Dieu, il  
 diable. » La Royne s'estonna de telles  
 n desesperé. « Or sus, Prestres, dit-  
 crifice et remplissez mes autels de ces  
 parez autant que voicy d'hommes :  
 ent ce bel homme là, lequel je veux  
 ucuque de ma Cour. » Elle disoit cecy,  
 corps de Balde. Tous les servans se  
 : on apporte du bois, et allume-on  
 Prestres et les Moines, avec leurs tui-  
 pes, viennent chantans ensemble, avec  
 u, oe, jach, jac, a, a, eu, oe, pi, ri,

Leux avoit sur ses espaules un man-  
 un encensoir, faisoit de grands per-  
 utels les torches flamboyent. Gelfore  
 sur le chapiteau d'une haute colonne,  
 r une grosse masse un grand colosse,  
 açon reverer ainsi qu'une deesse. Les  
 ut *farirurira, riran, tantare, tan-*  
 t grandement le courage des compa-  
 se au poing. Cayphe le premier, et puis  
 nient ensemble, et se preparent pour  
 Fracasse, et recevoir son sang en un  
 eau, pour le mesler avec le pain des  
 mande de plier les genoux, le vou-

lant premièrement assommer comme un beuf av hache, et puis luy mettre le cousteau en la gorge iceluy, n'en pouvant plus endurer, dit : « O Balde trop fait, nous tardons ! » Et, en disant ces mots, se leve en pieds, et prend avec la main cest Eve le serrant bien estroit, le fait crever, et le jette terre, demeurant sa main teinte de sang, et de la de ses boyaux. Balde, voyant ce commencement, et son espée, encourageant ses compagnons, et va ceste colonne où Gelfore s'estoit perchée, et ceste colonne, tombant Gelfore quant et quant ; et, nant par le collet, la trainoit, la faisant bien explorer icelle le secours des siens ; lesquels y accingant et ses compagnons se fourrent parmi et font un tel eschec que feroit la souldre et le feu. Il s'escrie : « Il est temps, dit-il, voicy l'heure venue faut sacrifier à Dieu, et ces louves, et ces vaches boucs ! » Et, en ce disant, il essaye la trempe baston. « Ha ! villaine porchaillerie, disoyent Fa' Hippolyte : nous pensiez-vous estre quelques moutons ou que nous fussions des aigneaux et brebis, et nous tuer ? » Mais, en disant ces parolles, ils ne de bien dauber, et ne donnoient coup en vain voler force testes. Sept mille vinrent enviroir s'efforçans de recouvrer leur truye : mais le quet, Cingar, Hippolyte, Moscquin, et tous les autres vinrent donner secours, et en peu d'heure haute montjoye de corps morts, et toutes celles qui estoient en ces cinq chariots, les voians fuirent belle erre, et de despit rompoient s'arrachioient les cheveux. Le bon Boccal temps : il les suit, et, criant après elles, meurez, ribauldes, demeurez, putanelles ! vous estriller : et bien, où allez-vous ? D *holà, attendez ! Où fuiez-vous ? Où pensez J'auray maintenant ma vengeance : m'*

it, estant devenu l'asne de vostre vache, de M'avez-vous pas ainsi estrillé l'eschine avec le bois ? » Il avoit trouvé en chemin une pe, parcille à celle que j'ay veüe autrefois à ille bourreau foüette par le marché les pusan courir devant soy en les foüettant. Il outrageusement sur ces pauvres miserables. se feint, et donne plus legerement, quand il sur les plus jeunes, les plus blanches et les Mais, sur les vieilles riddées, lippues, et couillettes, ne se feint de leur donner des rudes sur faisant devenir leurs cuisses et les fesses jambons de la Bresse. Elles ne gaignent rien ricorde, ny de demander pardon; car Boccal eille de marchand.

utre costé, emportoit la Royne entre ses les siens taschoyent à la ravoir : qui fut un rand à ces Barons, pour le nombre infini de ni y venoyent à la file. La campagne reten-tes parts pour les grands cris et clameurs cy : tellement que les poissons de la mer terre tous estourdis. Car icelle est au des-aume, située comme un plancher. Les hommes de ce monde (je ne voudrois pas dire ) entendirent de dessous la mer ce grand alde avoit, non sans en suer, enfin lié ceste ur ses espaules l'avoit portée en un certain verne. Ces gens icy ne le suivent plus, es-ie d'iceux demeurez estendus sur la place, ropiez, et le reste fuiant et cherchant à se e, menée à un mauvais port, invocquoit les venir emporter la vie qu'elle leur avoit prormementant ainsi, elle est incontinent saisie phes des Diables, qui vinrent à elle avec nens, et l'emportèrent en corps et en ame r.

Fracasse, cependant, fracassoit et brisoit tout ce villain palais, pour en descharger le monde. Il donna un coup contre un gros pillastre de marbre si rudement, qu'il le meit en cent pieces, et par sa cheute se fait un merveilleux bruit des poutres, soliveaux, et autres bois de charpente des chambres, salles et retraites de ces sorcieres, tombans toutes par terre, et le poussier, se levant contremont, rendoit une grande obscurité : et redoublant ses coups, il brise toutes les colonnes ; et les murailles, qui estoient basties sur icelles, tomberent toutes par terre, et voyoit-on les planchers dorez en pieces, et meslez parmy les pierres.

Pendant que ce geant estoit eschauffé à faire si beau mesnage, et voulant assaillir une tour, Seraphe soudain s'en vient à luy, l'appelle et crie : « Pardonne, Fracasse, à ceste tour, pardonne ! La peine est assez bien payée. Laisse, pour le present, ceste tour en son entier, laquelle, quand elle tomberoit en ruine, incontinent tout le fondement de ceste mer suspenduë là haut tomberoit aussi quant et quant, et vous seriez tous noyez, et serviriez de pasture aux poissons. Si tu ne le sçais, je te veux bien advertir qu'en icelle sont encloses sept statuës fées, six de cire, et une de plomb, lesquelles ont esté, sous le mont Tonale en la cinquiesme Lune, composées par sept sorcieres, à sçavoir Madoge, Ladoge, Stane, sa sœur, Birle, Sberliffe, Cantare et Dine. Aussi-tost que tu aurois rompu ceste tour et brisé ces figures, tout ce lieu s'en iroit en fumée, et vous beuveriez de l'eau plus que vous ne voudriez. » Balde, après avoir fait si grand massacre, s'en estoit venu en ce lieu avec tous ses compagnons. Là prennent advis ensemble de ce qu'il falloit faire. Cingar est d'advis qu'il faut aller, et descendre en ces manoirs infernaux, lesquels Seraphe leur avoit dit n'estre loing de ce lieu, et que seroit bien fait de laisser à Seraphe ce qui *resteroit encor* à faire pour ruiner le Royaume de sorcelerie, pour abbatre ceste tour et pour oster ces images

presta consentement à l'advis de Cingar et son courage, l'estimant tel qu'ils ne pen- en avoir de plus genereux au monde. neura seul, par le commandement de Balde, La deliberation donc, et la resolution est ès basses cavernes de Phlegeton ; et une embloit desjà en durer à Balde cent, s'esti- issant pour assaillir derechef les forces des hardis donc et courageux qu'ils n'avoient ils entrent dedans les obscurs cachots, et x plus creux du centre. Le rubi et escarbou- portoit tousjours au haut de son heaume, t par sa splendeur le chemin, et leur faisoit ds dangers. Tousjours descendoient contre- ent, Balde marchant tousjours devant avec ls recognoissent cent petits chemins, et cent se rendans toutes de divers endroits en un , par lequel estant large et spacieux, on va nal. Comme nous voyons à Venise divers s barques se rendre tous en un grand et l ; ainsi, voit-on icy des petites ruelles, des ntiers, plus de mille s'assembler en un, et e escrit, par lequel on peut sçavoir de quelle chemin vient. Il y en a un qui vient de re de Rome, autre de Milan, de Gennes, de enise, de Parme, de Boulongne, de Lyon, s Paris, de Bude, de Valence, de Constanti- re et de Cipade. En somme, il n'y a pays, t, qui n'aye un chemin se rendant icy, et : soy en Enfer ses meschantes ames, dont lle remplissent continuellement ce gouffre en mille ans peuvent naistre au monde de nouches. Tant plus qu'on descend, plus le rgit, et reçoit une infinité de ces pauvres ntes. Balde commande à tous ses compa- *parler aucunement, et pendant qu'iceux*



gardoient ce commandement à l'estroit, et tousjours cheminoient, ils arrivent au bout du grand chemin, lequel s'estendoit et s'eslargissoit en une horrible campagne toute couverte de cendre. En icelle regnoient les vents souterrains, par lesquels adviennent les tremblemens de terre que nous sentons : avec leur impetuosité ils poussent çà et là ces cendres, esmouvant une grande tempeste avec icelles, ayans une odeur de soulfre.

Balde se resjouit de se voir en une telle nouveauté. Il admoneste Lyron et tous les autres de n'avoir aucune peur. « Quoy? dit Falcquet; pendant que nous te verrons, Balde, toute la canaille des Diables qui sont en Enfer ne nous estonnera point, ny tout tant qu'il y en a par l'air. » Et, se monstrant gaillard et dispos, se lance de là, se lance deçà, contre ces terribles vents. Cingar le suit : et, se gaudissans ensemble, rient, saultent, vont, reviennent çà et là, comme font de jeunes agneaux, lesquels, laissant leur mere, sautent en l'air des quatre pieds, et font des cabrioles; mais, quand ils oyent le loup près d'eux hurler, soudain tous peureux se retirent sous le pair de leur mere : le berger s'approche, et appelle à soy son gros mastin. Falcquet de mesme avec Cingar se donnoient carriere à plaisir loing des autres; mais, s'ils apprehendoient quelques hasards et perils, incontinent se retiroient vers Balde, comme à un port, pour combattre plus hardiment sous son ombre : lequel, comme a de coustume un advisé Caporal, ne se soucioit point de soy; mais regardoit seulement à ses amis.

Au bout de ceste campagne y avoit un bois obscur, et espais, non point planté de mirtes, ny de lauriers, ny de platans, ny d'ormes, ny de cyprès; mais estoit rempli de ifs, d'aconites, de cignes, estans aussi hauts que les grands fouteaux qu'on voit au haut des Alpes : de l'escorce de ces arbres coule un suc veneneux. Balde, y entrant le premier, prend plaisir à veoir telles nouveutez, et ne craint de cheminer par ces obscuritez veneneuses. Ils oyent de

le bruit, et une rumeur telle qu'on oit en  
 une tempeste de gresle nous menace ; ou  
 elle fait ordinairement la mer, quand irritée  
 elle et esleve ses ondes jusques au Ciel. A

ils rencontrent une entrée d'une grande  
 eau n'est jamais fermée, mais tousjours ou-  
 laqu Shore pourroyent passer de front trente  
 ces mots sont gravez au dessus d'elle en  
 ce re :

Lucifer est la maison,  
 Elle tient en toute saison  
 aux venans sa Court ouverte :  
 à entrer un chascun j'admets,  
 d'en sortir point ne permets :  
 à reigle vous soit aperte.

voyant leu cette inscription, s'en rit. « Allons  
 soldats, nous n'aurons congé de retourner à  
 . » Ils passent ceste porte, et l'escarboucle de  
 l'acier peut-elle surmonter les tenebres  
 se nuict. Ils oyent en ces obscurs Royaumes  
 plaintes horribles, et puis vient au devant  
 un stelier avec sa grand' barbe, et, les voyant  
 s'admire que c'est, et dit en soy-mesme :  
 « Beauté est cecy ? » Et, en ce disant, et tirant  
 de sa main le long poil de sa barbe contre-  
 tout pensif, et remué en sa cervelle s'il doit  
 aller icy à prendre leur escot chez luy. Enfin,  
 avant de soy une serviette grasse : « Voulez-  
 vous compagnons, entrer en ceste mienne hoste-  
 l ? » Il respond le premier : « Que cherchons-nous  
 Avez-vous premierement bonne cave ? Avez-  
 vous du veau, du chevreau ? Nous avons le  
*reparé pour y loger tout, et la bourse pour*  
*l'hoste leur dit : « Venez avec moy ? Je n'ay*

point faite de perdrix, de faisans, de vin fort, et de vin doux du Royaume. » Il rentre le premier, et commence à dresser la table : tous les autres le suivent ; Balde, toutes-fois plus soigneux que tous ses compagnons, prend garde à tout. L'hoste les mena en une sale grande merveilleusement. En icelle, ils trouverent environ mille ames assises à table, et mangeans avidement ainsi que font des pourceaux. Elles estoient fort maigres, et noires ; elles estoient borgnes, bossues, éhanchées, et ne ressemblans qu'une vraye charongne pour la puanteur de leurs maux et de leurs vices. Boccal tout gaillard s'en vint à leur table, et voulant estendre ses griffes sur un plat, incontinent il se retira en arriere, devenant tout palle au visage ; car, pensant se saisir d'avanture d'un chappon, il veid soudain que c'estoit un villain crapaut. Balde, voulant reconnoistre de plus près ce que c'en estoit, approche, comme vous verriez un chat, quand, estant tombé en l'eau, on le tire par la queue, et estant retenu par autrui de force, se prend à crier *gnao, gnao*, et se noye enfin. Ainsi, Balde contemple ces ames se repaistre de chair de vipere, de crapaux, et de telles viandes, dont s'ensuit une mort inevitable. Puis, beuvoient pleines coupes de sang d'aspic, tournans les yeux hors du gobelet, comme fait le malade quand on luy baille une potion de Hiera. Après cela, l'hoste avec un gros nerf de bœuf les va fouëttant tout autour de la table, en leur commandant de se retirer, parce qu'il falloit en traiter d'autres. Icelles donc s'en vont habilement, et soudain en voicy une autre bande, lesquels il fait asseoir à table ; puis dit à Balde, et à ses compagnons : « Asseez-vous, mangez, ou ne mangez pas si vous voulez, il faudra neantmoins que vous payez vostre escot. » Et, en ce disant, il hausse un fouët composé de cinq escorgées et en donne sur Hippolyte, le faisant retentir *zifzaf*, et en donne autant à son frere Lyron, les faisant tomber tous deux sur l'eschine. « Voilà qui est à vous, dit Boccal, vous avez chascun vostre picquotin : je n'ay point

itesfois de telle avoine. » Et, sur cela, sou-  
et s'en va se cacher en un coing.

remier plat qu'il rencontre, prend un dragon  
lonne rudement sur la face de l'hoste, en  
marque y demeura, et pour la saulse de ce  
e quant et quant un si grand'coup de poing  
roite, qu'il le renverse à terre sur l'autre.  
nt, luy dit lors : « Nous n'avons pas encor  
de, et neantmoins tu commences desjà à  
te. — Voilà comment, respond Balde, je  
e Hippolyte. »

Virmasse demande à ces ames pourquoi  
ainsi loger en ceste hostellerie, et pour-  
repaïssoient de ces viandes veneneuses et  
i du sang. Celle qui estoit la plus grande  
i soupirant et pleurant : « Toute ame, après  
on corps, et qui doit estre tourmentée par  
nfernaux, quand elle vient descendre, avant  
lire sa demeure en ces cavernes infernales,  
nent invitée par cest hoste, lequel est par  
nmé Griffaroste; et nous ne pouvons le re-  
ent, nous serions estrillées à coups de barre  
tant, autant d'ames qui descendent en En-  
it receuës par cest hoste. » Sur ce propos,  
voit arriver encor d'autres.

yé de veoir telle pauvreté qui luy faisoit mal  
mande à ses compagnons de desloger de tel  
esolvent de se tenir ensemble serrez, estans  
espaisses, qu'on les eust peu couper avec  
parmi lesquelles il estoit aisé de s'esgarer  
s se tiennent, à ceste occasion, serrez comme  
s allant à l'escarmouche. Car les Stadiots,  
gere, quand ils veulent faire une course sur  
s'escartent point comme fait ceste pol-  
: mais marchent serrez tous ensemble, ne  
bruit, jusques à ce qu'ayant fait un bon bu-

tin, ils jouent de l'esperon, et font à leurs cavalles legeres prononcer avec les pieds : *pospodo, pospodo*.

Balde, marchant devant, portoit son espée nuë en la main. Boccal ne s'esloignoit jamais de luy, et eust bien voulu, pendant qu'il se conchioit tout de male peur, estre caché en ses entrailles, et faisoit souvent sur son front force croix, disant : *Agnus Dei*. Ils oyent de loing un grand bruit d'eaux, comme quand on lasche la porte d'un moulin. Balde. tourne ses pas vers ce bruit, et arrive sur le bord du fleuve noir d'Acheron, lequel fume tousjours comme les baings de Porrete. Là, sur leurs testes, voletoient une infinité d'ames pleurantes, lesquelles appelloient Charon, qui les devoit passer à l'autre rive. Mais il y avoitjà huit jours qu'elles ne l'avoient veu. Cingar pour lors s'estoit un peu reculé de ses compagnons : car Nature l'avoit contraint de poser une borne, ou de planter un nouveau champignon, ou, pour mieux dire, produire une caille Lombarde; et, avalant desjà ses braies, alloit flairant avec le nez, comme fait le braque qui suit le lievre. Mais Cingar ne rencontre ny lievre, ny chevreuil, ains un jeune homme mort, lequel, sans l'apercevoir, il heurte avec une telle frayeur, qu'il n'y eut poil en luy qui ne se dressast, et s'estant mis en un fossé, et n'ayant pas bien avalé ses chausses, en se baisant, il se trouva enfin bien parfumé. Car une peur soudaine haste souvent telle besongne plustot qu'on ne voudroit. Aussi, a-elle plus de pouvoir de desbrouiller les constipations de ventre, que ne feroit une seringue pleine d'une decoction de mauves.

Cingar se retire, comme s'il eust donné du pied, sans y penser, sur un serpent, et, estant fort estonné, contemplant ce jeune homme, qui n'estoit pas mort là, mais sembloit à la verité deguisé comme un mort, et avec larmes avo abreuvé la terre. « Ha Dieu ! dit Cingar, quelle fortune t'a conduit icy, mon enfant ? et où vas-tu ainsi avec t corps vif ? » Ayant dit cecy, il s'approche plus près de

il avoit encor vie, et, destachant ses ac-  
luy met la main sur le cœur, et y sentant  
le chaleur, il s'assure qu'il n'a point en-  
dernier soupir, et qu'il n'estoit besoing de  
*requiem eternam*. Mais il ne sçait par quel  
urroit faire revenir. Il n'a point là d'eau  
uy jeter au visage ; il n'a point d'eau odo-  
luy en frotter les veines : il n'y a point de  
ir de l'eau froide du fleuve, car Acheron  
ondes veneneuses. Que fait-il donc ? Il  
ain, et soudain, estant l'urine encor chaude,  
les veines, le poulx et les temples de cest  
par le moyen de ceste eau commence peu-  
vrer ses forces, ouvrir les yeux, la couleur  
aussi au visage ; et ayant aperceu Cingar,  
ots : « O quiconque sois, heureux sois-tu,  
é un tel remede, estant demi mort ! Apollo,  
la Medecine, n'eust pas trouvé si prompte-  
de. » Cingar le leve de terre, et luy dit : « O  
uel malheur a esté si grand, et quelle ad-  
sté si contraire de t'ameiner en ces lieux ? »  
avec une demonstration d'un grand ennuy,  
« J'ay une meschante mere de Cipade, la-  
entendu que mon Pere Balde estoit noyé,  
incontinent espousé un autre mari, duquel  
ste truie a eu trois enfans ; et depuis nous  
frere et moy en mespris, estans venus de  
us a contrains d'abandonner nostre propre  
m'appelle Grillon, et mon frere Fanet, et  
deux sortis gemeaux d'une ventrée. Nous  
tout le monde, pour chercher nostre pere :  
voyagé par mer, par terre, avec grand tra-  
appé à travers une infinité de voleurs et de  
et autres tels pareils, à la desesperée, comme  
nous resolumes tous deux de le chercher  
*ures infernales*, faisons de nostre vie moins

de compte que de cinq poix. Mais, après que la Fortune nous a conduits en ce lieu à demy morts par une trop longue lassitude, Charon s'est offert à nous, qui est le nautonnier de ceste riviere, et qui a charge de passer et son petit batteau les ames damnées; et le requerant de nous vouloir passer, luy exposant la cause de noste voyage fondé sur la pieté, sur l'amitié et sur la foy que nous devons à nostre pere, ce ribaut, ce superbe vieillard et ce trompeur asseuré, comme sont volontiers tous nautonniers, nous promit bien de nous passer delà mais non pas ensemble, et que l'un passeroit après l'autre, alleguant que sa gondole seroit en danger d'enfondrer, si elle estoit chargée de deux avec luy. Mon frere sur ceste raison, a passé le premier, et y a six jours que la barque n'est revenuë; je ne sçauois vivre seul sans mon cher frere. »

Cingar, oyant tout ce discours, estoit quasi comme hors de soy-mesme, et estoit comme ceux qui resvent la nuit; il tenoit ses yeux fichez sur la face de cest enfant, et il marqua en luy les traicts pareils à Balde, et aussi ses jouës furent abreuvées de larmes et donna cent baisers au front de ce jeune adolescent. « Il fault laisser, dit-il, mon fils, tout estonnement : il vous fault qu'il n'y ait là tout travail et l'ennuy qu'avez au cœur : ne pleurez plus ! La barque vous sera prospere et aurez fait leur voyage que vous ne pensiez : je vous annonce que vostre pere Balde n'est pas loing d'icy. » Et incorré s'encourut vers les rives d'Acheron pour advenir d'un tel contentement. Il le trouva criant après l'appellant avec une voix forte, et jure qu'il l'enverra de coups, s'il ne luy amaine incontinent sa gondole, estant là arrivez tant de nombre d'ames à passer y avoit long-temps. Mais il crie pour neant se courrouce; car Charon estoit espié par l'une des Nymphes du Dieu d'Enfer, le nommoit Tesiphone, et en estoit tout en feu, et

encor ce qu'il en pouvoit esperer : mais, fait present de Fanet, qui ne luy avoit rien y avoit accordé une nuit. Il estoit pour s, tout fol et estourdi, preposant son plaisirs serieuses, donnant son profit, son aing qu'il faisoit de son batteau avec tra- a salaire à sa bien aimée putain, comme est

onc cependant tant d'ames de toutes les de, que les espaules de Balde et de tous i en estoient toutes chargées : ne sçachans, serables ames, sur quoy elles se jettoient et lement qu'il y en avoit plus de mille sur 'racasse en avoit les oreilles toutes pleines, e et les cheveux, qui le contraignoient de : la teste et d'esternuer. Mais, après l'estern- l secouement de teste, elles rentrent dere- nez et se reperchent sur sa teste. Luy, im- ses espaules : neantmoins plus il secouë et mpesché, en sorte que sa teste ressemble nouches à miel, qui veut sortir hors de en on eust dit que Fracasse lors ressem- euf chassieux et baveux, lequel les mous- ent pour le ronger, pour lesquelles chas- int sans cesse de remuer souvent les us il se donne de peine, plus ces bestes

it avoit là ameiné Grillon, et le presen- luy dit ainsi : « Reconnoissez, ô pere, tige, ô Balde, a produit ceste belle a mis en lumiere ce bel œillet : cueil- re arbre : voilà vostre fils, voilà vostre aviez laissé encore petit. » Balde, es- ntemploit cest enfant, et s'esmouvant in ne douta plus que ce ne fust son rasse, et en l'embrassant s'enquiert



de son frère. Cingar là-dessus prend la charge de luy ; citer le tout ; mais il ne luy voulut rien déclarer de faute de sa femme Berthe.

Sur ces entrefaites, voicy venir Charon brillant, et criant bravoit, disant : « Prince Satan, ô Prince Satan, Be Ghimel, Aleph, Crac, crac, Tif, taf, Noc, Sgne, Flut, Car Afra, Riogna. » Il avoit une grande barbe sale, et non pignée, qui luy couvroit tout le ventre et pendoit jusques les genoux. Il n'avoit un seul poil sur le devant de la tête comme si, devant le peuple, avec la teste rase et détrempée, il voulust tuer Gatuze. Il avoit une longue queue, qui luy couvroit le corps, laquelle ceste canaille de Chiozois appellent Salimbarque. Il se tenoit sur pied au bord de sa gondole pointue, et sembloit de tomber en l'eau : toutesfois, il n'avoit aucune peur de tomber, estant expert en son art. J'ay veu souvent à Venise, des barquerolliers voguer de ceste façon paville : ils ont sur le bord de leur barque un pied, et l'autre est en l'air, et si, ne rencontrans rien de leur baston, pied d'aventure leur faut, ils n'en s'occupent pour rien, et se jouans ainsi avec la mort, se retrouvent soudain leurs pieds ; soyent Sclavon, More ou Sarasin, ils se crient : « A la barque ! » et ne leur manque trois mille cancreles le jour.

La chiche face <sup>1</sup> Charon jà approchoit de la rivage, cruels effrois estonnoit ces pauvres âmes. Balde l'appelle poltron, et à grand' peine fut-elle la fange du rivage, que ces âmes incontinent

<sup>1</sup> Le nom de Chiche-Face et celui de Bigorne de monstres fantastiques, dont il est fait mention dans les épopées italiennes et qui passèrent de la France en Anglet, dévorent les maris qui obéissent à leurs femmes, et mangent les femmes soumises à leurs maris : aussi, ce genre extrême. On peut consulter à l'égard de ces monstres une note curieuse dans les *Anciennes* de la Bibliothèque Elzevirienne, t. II, p. 187-189.

is et chargent les cordes de la barque. Mais, on eut apperceu Balde et ses compagnons, il la d'une haute voix : « Qui vous a amené en cy ? Hola, à qui est-ce que je parle ? Si vous r en mon vaisseau, il faut quitter là le corps larder de ceste chair ? Vous ne passerez autre-ive. » Balde luy respond : « Tais-toy, tais-toy, rné, si tu ne veux aller sous l'eau la teste Tu n'as pas passé Meschin, estant encore en ne voudrois m'accorder un passage commun si parle-je ? n'est-ce pas à toy, menteur ? Appa gondole, tourne la peaultre : où tires-tu en ne deçà ! » Charon fait semblant de n'entendre repousse son vaisseau en arriere, et, estant es, reprend la traverse. Vous pouvez penser le estoit en furie, ne se pouvant venger. Frattendre autre chose, se délibere de sauter par e, et soudain crachant entre ses mains, se arriere loing de cinq ou six enjambées, puis pas, galloppant, et enfin courant roidement, fleuve vers l'autre rive, et du saut toute la 'autour trembla, et tous les Barons s'estonne-l saut. Balde, criant tant qu'il peut, luy dit, e poil à poil la barbe à ce villain battelier, et mpe la cervelle, qu'il luy brise les os, et que e de leur amener la barque. Charon estonné, ivé à bord avant que Fracasse eust franchi le on merveilleux saut, s'esmerveillant grandehardiesse de ce geant, licentie incontinent ces elles malheureusement sautoyent en terre, et t à la haste se confesser à Chiron, afin qu'après sées, elles s'en allassent où il leur convenoit, baudiere pleine de poix-résine bouillante, soit fournaises de verre ou de plomb fondu, soit d'une glace, sur laquelle siffle Borée, ou bien *mbes des Baselics et Dragons*.

Charon ne se haste pas d'aller querir Balde ; mais tremble tant qu'il peut, voyant reluire ses armes, se tenant caché parmi des cannes et roseaux, qui estoient sur le rivage du fleuve. Fracasse se traîne, baissé, le long d'iceux, pour attrapper ce miserable Charon, lequel faisant là l'em-pesché à rabiller ses giestres pour reculer le plus qu'il pourroit à retourner à l'autre rive, Fracasse, se traînant le long du fleuve, et si legerement, qu'à grande peine eust-on aucun bruit, et si legerement, qu'à grande peine eust-on peu remarquer ses pas, le prend soudainement par le collet, et luy fait faire trois ou quatre tours, comme une autruche fait à une oye, et puis le jette rudement en l'air, s'envolant comme une corneille : et si Dieu ne luy eust donné secours, il se fust tout brisé en tombant. Mais, de bonne fortune, tombant dedans le vuide du centre, fut garanti par la legereté, et demeura, par ce moyen, sain et entier. Fracasse se delibere après de meiner ceste gondole, et le bonhomme pensoit entrer dedans, et estr porté en un si petit vaisseau ; mais, n'y ayant gueres que le pied, il veid son esquif prest d'estre au fond, pouvant soustenir un si gros pilastre, comme si une poutre pouvoit porter un gros roussin, ou un fourmis un sa-bled de Boulongne. Fracasse, voyant cest inconvenient, retire arriere, et s'advise d'un autre moyen en gr sa teste. Avec le pied, il pousse si rudement ceste par derriere, qu'elle fut aussi-tost à l'autre rive, que si le vent Sudest l'y eust poussée, et estoit es-brusquement, que s'ils n'eussent avancé leurs pieces contre le bord. Cingar la retient et l'y rivage. Il monte dedans et appelle ses compa-prenant en main l'aviron, leur commande d'ent-dit-il, nous passerons bien sans Charon. • Ils, sous la conduite de Cingar, non pas toutesfo-car ils eussent peu se noyer, mais l'un après l'au-passa ce fleuve sept fois, non sans la risé

ions : « Voyez, freres, comme Cingar  
ier de battelier ? Certainement, et de  
ité, il n'est gueres esloigné de Charon :  
ibles et sa face maigre. Qui le regar-  
it qu'il fust un diable ? — Il est ainsi,  
visage d'un Chiozois, par lequel si vou-  
à Venise, ô combien il seroit prest et  
ceste charge ! » Cingar respond : « Et  
chant des beufs, tu ne ferois pas bien  
ier, en desrobant le lard et le salé  
n ta gorge, pendant que tu ferois sem-  
oindre le fust de tes roues ? » Balde  
: « Ho ! vous estes tous deux la sainte  
este rive : puisque le fleuve est passé,  
n est fait. » Mais, toy, Sorciere, laisse  
repos.

---

## VINGT-CINQUIEME.

s'acheminoient le long du fleuve d'A-  
ville de Pluton, par des champs sablo-  
and ils ouirent de loing un jeune ado-  
une voix pleine de larmes. Une vieille  
quoit avec esguillons pointus. Comme  
quée par un cruel taon sous la queue,  
urt d'un costé et d'autre à travers les  
quelquefois secourue par son bouvier :  
ant court tantost deçà, tantost delà,  
e courir après ses espauls. Icelle a  
au vent, qui ne sont point cheveux,

mais serpens veneneux, et villaines cerastes, lesquelles se dressant contremont, rendent des siflemens horribles. Elle tient en ses mains un fouet composé de viperes, avec lequel elle deschire les flancs de cest enfant. Grillon lors soudainement s'escrie : « O moy, miserable, je vous prie tous, secourez mon pauvre frere ! O mon pere ! souffrirez-vous veoir une chose si cruelle ? Voilà Fanet, votre fils, et mon frere : ha Dieu ! voyez comme il est tourmenté : c'est Fanet, à la verité, à qui ceste meschante vieille donne tant d'affaires comme vous voyez ! » Le pere fut picqué au cœur, et, d'une course legere, court après Thesiphone. Icelle, voyant Balde courir si furieusement après elle, quitte Fanet, et se fourre entre les compagnons de Balde, et arrache de ses cheveux serpentins, qu'elle jette parmy eux. Ha Dieu ! quelle escarmouche soudain s'eleua entr'eux ! quels coups horribles ils se donnent du poing l'un à l'autre ! Cingar en donne un si grand à Falquet, qu'il l'estend en terre tout estourdi. Falquet, avec un hideux regard, avoit le visage tout enflamé de cholere, et met la main à sa masse, avec laquelle il commence le combat contre Cingar, en sorte que ceux, qui n'agueres eussent exposé l'un pour l'autre trois cens vies, estoient à present disposez et resolus de se manger la fressure l'un de l'autre. Mosquin regarde Philoforne de travers : « Que me regardes-tu tant ? dit Philoforne ; desgaine, villain ! » Avec telles braveries, ces deux commencent un duel. Le vaillant Hippolyte s'attaque à son frere Lyron, et se grattent la teigne à bon escient. Fracasse prend à deux mains son rond baston ferré, esperant paistrir une tourte du corps du Centaure ; mais, ayant les nerfs aussi durs que metal, telle matiere ne seroit pas propre pour estre fricassée en une poisle. Toutesfois le geant ne laisse de se mettre en devoir, et lancer coups à gauche, à droite ; mais souvent en vain, le Centaure luy donnant de la fouace pour du pain. Grillon s'estoit prins desjà à Fanet son frere, et ces deux, n'ayan

lon, se jetoient des pierres l'un à l'autre. nt personne à qui se prendre, se donne à : grands soufflets, et avec ses ongles s'efforce teste. Toutesfois, sa folie ne fut si estrange, rendre à soy-mesme, il n'allast cacher en un ille. Balde, voyant un tel changement entre ns, se tenoit là immobile comme une pierre. eparar tous ces combats : il tire son espée, e nous faisons, quand nous voulons separer s et machefers faisant friser leurs espées 'autre : « Demeurez, dit Balde, reculez-vous, le ! A qui est-ce que je parle ? Garde ! Or e frapperay ! O Dieu, certes, ceux-cy se tue- re ! » Ainsi, Balde, parant aux coups, se met antost d'un costé, tantost d'un autre, et, eut esteindre ce tumulte enflambé. Ils rom- ques, leurs mailles, leurs cuisseaux, leurs s espaulettes, et en font voler les morceaux. Falcquet ; et Falcquet, Cingar : Hippolyte son frere Lyron, lequel aussi ne le laisse 're haleine. Ils sont tous deux nez d'une mais neantmoins, oublians leur mere, ne ir paix ensemble. Fracasse mugle contre despit, et de toute sa puissance escrime son grand baston ; mais Virmasse dispos et sans son habileté, il eust esté brisé en ccas ressemble desjà à une oye toute 'estoit soy-mesme deschiré, et s'estoit ux. « Appaisez-vous, crioit Balde, ap- s ! Dites-moy, quelle occasion vous a ntre l'autre ? Ne frappez plus, Cingar ; re massue, Falcquet : le lien d'amitié s deux se rompt-il ainsi ? Reculez, Vir- z plus ainsi ! Or sus, Lyron, demeurez : sser vostre frere Hippolyte ? Estes-vous Grillon, quelle furie te tient ? Laissez



monloit si haut, qu'il luy estoit advis monter tout d'iceluy y avoit un marais plein de bourbe fiente, dont l'odeur affoiblissoit le cœur de cesfois, ne s'en souciant autrement, il saute de ce ne fust sans s'y veautrer à bon escient. r'il en eust, et jamais pourceau ne sortit plus un grand boubier, comme Balde sortit hors rage, assez fasché, et non sans un grand travail. mines, les fatigues et les travaux sont aux Palachiers et plus precieux que l'or. Davantage de rées pluvieuses le suivoient, lesquelles pleines ruinoient et brisoient tout. Ceste obscurité teneoit tout autour par fois transpercée de certains feu, après lesquels on oyoit bruire d'un costé des tonnerres merveilleux.

lles peines et tels travaux, le Baron Balde s'est sort hors de tant de dangers. Enfin, ceste e vieille descend en un palus obscur, autour du des bois tousjours pallissans et des repaires de Entre iceux ceste Nymphe de Charon se perdit, Balde en défaut, ne la pouvant plus suivre. Iceille, et s'en va levant les oreilles, faisant comme le, ou un vieil lievre rusé, lequel, suivi d'un chien, nt au train, ne cherche pas à se sauver par la e, mais à travers les buissons, entre lesquels il eurs tours et destours, rusant çà et là; et se penre hors des pattes du chien, s'arreste sur ses ieds, leve les oreilles, escoutant s'il est suivi. Et e chien, estant lors aussi en défaut, s'arreste court, le vent en haussant le nez; ainsi Balde soudain t, ayant perdu ceste Furie, ne pouvant rien reco- d'elle : et puis, entrant dedans le bois, queste çà avec son baston bat tantost un buisson, tantost un

it cependant rien branler, et le vent ne fait mou- ne feuille. Il s'avance peu à peu, prestant l'o-



reille à tout. Enfin, il apperçoit au milieu d'un vallon une maison couverte de demies tuilles rompues. Il n'y trouve aucun gardien, et n'est besoing de frapper à la porte. Il entre en icelle, tenant son espée nue à la main. Les murailles à demy rompues estoyent couvertes d'une grosse humidité, et les planchers estoient tous moisis, ainsi qu'on voit ès lieux, ausquels le jour ne donne point. Balde, cheminant en icelle, marchoit avec un pas ferme, et escoutoit s'il s'y faisoit point quelque bruit. Il n'oit rien, tellement qu'il croit que là le Silence faisoit sa demeure : marchant de pas en pas, il faisoit avec le pied crever de gros crapaux enflez, et escachoit des vers. Il rencontroit souvent des dragons, trainans un ventre large contre terre, lesquels avec son espée il tailloit en deux. Enfin, il trouva un College que la vieille de Charon avoit fait, et où se tenoit le difforme Senat. Balde s'arreste à la premiere entrée, et preste l'oreille attentive à ce qu'il pourroit ouïr, et oit ceste ribaude parler au peuple. Ceste sale estoit grande et spatieuse, faite en quarré. Autour d'icelle estoyent des sieges de bois tous pourris, comme sont ces cercueils des morts qu'on tire de terre un long-temps après qu'on les y a mis. Au milieu de la sale est une chaire plus grande que les autres, faite de metal, et laquelle est environnée d'espées et glaives sanglans. En ce siege sied Ambition, tenant le port d'un superbe tyran, laquelle tasche par tous moyens de commander au ciel, à la terre et à la mer. Toutesfois on voit une espée pendante sur sa teste, ne tenant qu'à un petit filet et estant tousjours preste de tomber sur elle. Non loing d'elle, cause et babille sans cesse Discorde avec cent langues, meut, baille des bourdes, murmure, manie les mains, et avec mille flateries, tente l'oreille de la Royne, et ceste traistresse jamais ne se depart de son costé. Les trois Furies luy obeissent et portent ses ambassades par tout le monde, *par le moyen desquelles advient la ruine d'un chascun. Elles vont tous les jours çà et là, et reviennent, rappor-*

et combien par leur industrie  
 fer et en font mourir par leurs  
 iété sanglante se voit aussi en ce  
 et ensanglantant tout ce qu'elle  
 rageance, fremissant de rage, et  
 de ses propres esguillons. La  
 rmy les compagnies, et la sa-  
 e son glaive elle sçait bien en-  
 mes, ne pardonnant le frere à  
 sœur, ni la mere à son fils, ni  
 Sedition est icy, tenant en sa  
 Icy sont le Deuil, la Rage, la  
 Travail, faisans tous le Concile  
 mort. Ambition preside et ne  
 en sa presence, et devant tels  
 phone, Alecto et leur sœur  
 ie contre l'autre, le Senat leur  
 avoyent à demesler ces truies,  
 louves? O vous, mortels! ac-  
 c'estoit, et pleurez avec moy.  
 e condition, toute race d'hom-  
 iserables follies de ce monde,  
 tels erreurs. Ambition avoit  
 in qu'un chascun peut mieux

uant sa chevelure serpentine,  
 e son plaidoyé, et dit : « Oyez,  
 Princes et satrapes de Magog :  
 mme il fault mesler et preparer  
 un teriacle qui puisse resister  
 du Siege de S. Pierre et de  
 ivent je mets sans dessus des-  
 alesques. Regardez comme je  
 : de là, je dois avoir la palme  
 rptetuel. La grande liberté que  
 tifes, c'est la grande ruine de

toutes choses, lors que je puis traîner ma queue et faire ensorte qu'aucun ne soit eslevé à ce haut degré d'honneur par saintes prieres, ni par le consentement de la sainte colombe. O que nous sommes bienheureux ! ô, comme nous sommes bien parvenus aux fins de nos doux et plaisans souhaits, quand un pontife est forgé par nostre faveur ! Car nous sommes engraissez de la chair et du sang d'un troupeau sain et entier, s'il est conduit par un pasteur aveugle. Le berger, mitré par mon soing et sollicitude, tue et assomme les ouailles, et les laisse pour viande au loup, s'enfuiant de peur : il pele ses brebis, il arrache les plumes à ses oiseaux. A mon occasion, les autres se voyent sales et villains parmi les temples à demi rompus, l'Eglise tombe et la Mere chet du haut en bas : Mere, dis-je, qui nourrit les bastards, et qui enfin sera mise sous le joug de l'Alcoran, si elle n'est consolée par quelque juste et saint Evesque. Et lors seroit malheur à nous, et une pauvreté et misere bien grande [pour nous, si la chair de Jesus-Christ estoit octroyée à un tel personnage, qui ne voulust plus vendre les bonnets rouges, qui ostant de dessus les espauls des hommes mille charges, qui renouvelast les saintes ordonnances de l'Eglise, desquelles nous avons fait perdre l'usage, et qui voulust remettre en son vray poinct ce qui est corrompu en icelle. Vous cognoissez, il y a long-temps, quels Peres saints l'Eglise a eu quelquefois ; comme ils ont esté dignement sacrez ; comme ils sont bien pansez, combien ils sont jolis, comme ils sont parez, comme ils sont vrayz bufles d'entendement, comme ils sont sçavans aux cartes, et comme ils sont coustumiers de nourrir et entretenir des garces qu'ils appellent leurs sœurs, de nourrir des bastards qu'ils nomment leurs neveux, de se parfumer de bonnes odeurs, de porter cappes à l'Espagnolle, et faire bouffer le velours à leurs chausses ; nourrir oiseaux de proie, des chiens, *des esperviers, des braques* ! Et cependant l'Eglise, *deschirée et mal accommodée*, pleure, ainsi qu'on peut veoir.

t en icelle, on n'y voit que toute ordure, res-  
 dutost à un toict à porcs, qu'à un temple. La  
 dure y sont jusques au genoüil, et la pluye  
 vers les voultres, estans les murailles parées  
 aragnées. Le crucifix aura faute d'un bras ; et  
 sa teste, la souri, le rat, ou le chathuant, fera  
 ongera une si noble figure. La sainte Hostie,  
 ser trop envieillir, engendrera des vers, s'es-  
 midité du lieu attachée au verre ou au bois.  
 oires d'or ne sont gueres en usage, pour estre  
 rrecin. Il n'y a aucune lampe pleine d'huile  
 en l'honneur de Dieu ; car l'huile, ordonnée  
 fect, est tournée en usage de la poisle et sert  
 asser des lampreons qu'à faire honneur au  
 sus-Christ. Il n'y a aucun tapis sur l'autel, ou  
 t que lambeaux, qu'à grand' peine serviroient  
 erture de cheval. Le clocher sent l'urine des  
 en iceluy on fait venir les commeres pour les  
 fession. Bien souvent il n'y a point de corde,  
 est composée que de longues des licols de la  
 bout à bout. Que me servira de reciter tout ?  
 tous comme je suis habile et accorte à mes  
 Pour ces causes et considerations, je sous-  
 uis preferable à mes sœurs, et qu'Alecto me

ant achevé d'ainsi parler, soudain Alecto,  
 malebouche, toute en cholere, se leve de  
 ent debout, jette infinies ordures, et puan-  
 che, puis retirant une horrible haleine de  
 Je ne suis, dit-elle, pas moins digne que  
 slevée en la chaire triomphale, avec l'ap-  
 le tout le peuple, ayant fait espandre  
 plus de sang que la mer ne reçoit d'eau  
 u'il n'y a en elle de sablon. J'ay cy-de-  
 esté grosse (estant la putain du diable,  
 le ventre merveilleusement enflé, lors

qu'approchant le temps et mesme l'heure d'accoucher, la femme de Lucifer, la mere de Lupasse, la putain de Satan, vindrent à moy pour me secourir à mon accouchement et recevoir mon part. Pendant qu'elles travailloyent par-devant à le recevoir, comme est la coustume, sortirent par la villaine et sale bouche de mon derriere deux enfans avec une très-puante odeur, lesquels, à grand' peine estans à demis sortis, commencerent à se donner l'un à l'autre des coups de poing, et se deschirer les joues avec leurs ongles. Je me resjouissois en moy-mesme, je le confesse, de ce que ceste laide semence pronostiquoit desja devoir estre la ruine des Rois du monde. Je les ay tousjours nourris de laict de serpens, et les ay faict sucer les mammelles d'un baselic; et lors ils combattoient l'un contre l'autre à qui auroit la droite ou la gauche, se donnans de grands coups de pied; l'un se nommoit Guelphe et l'autre Gibelin. Iceux, ayant atteint l'aage de douze ans, ne cessoient jour et nuict de se querreller. Il advint, un jour, qu'ils se tindrent aigrement à beaux ongles et avec belles dents de chien. Guelphe, avec ses dents trenchantes, coupa net le pouce à Gibelin; et pour triomphe le portoit partout, pour en faire plus grand'honte à son frere. Mais iceluy, se revenchant, coupa aussi avec les dents à Guelphe le doigt d'auprès le pouce, et le devora, portant seulement la semblance d'iceluy, pour marque de sa vengeance : dont vient que Guelphe, avec le pouce de sa main droicte, tue les puces; et Gibelin leche et essuye les mortiers avec le doigt d'auprès le pouce de sa main gauche. Avec tels soldats j'ay renversé tout le monde, et par telles boucheries j'ay infecté toute la terre de sang. Dites-moy, que vaudroit à present ceste compagnie de Guelphes et Gibelins, si ce n'estoyent mes enfans, ayant icelle tel pouvoir qu'elle rompt, qu'elle deschire, et qu'elle met sans dessus dessous tant de villes et tant de pays? Le Guelphe veut porter son pennache *à droict*; au contraire le Gibelin le veut porter *à gauche*.

pper en travers tout ce qu'il fault couper ;  
 iller en long tout ce qui a besoin d'estre  
 fols et insensez, et sans sçavoir ! Ne voyez-  
 comme je remplis l'Enfer de telles ames  
 ix que vous ? Et si a davantage ; car je ne  
 tre la Religion et foy de Jesus-Christ, la-  
 ent se fust assujetti tout le monde, et eust  
 es, si cest assassinateur de Guelphe et ce  
 lin n'eussent espandu parmy le monde ceste  
 fere. C'est donc bien raison de nous res-  
 feste avec toutes sortes de danses en cest  
 pour le moyen seur que j'ay trouvé, ten-  
 u à peu à la ruine du Christianisme ; pen-  
 taliens, suffisans à suppediter le monde, se  
 nble, et se rendent eux-mesmes serfs, vas-  
 serviteurs de ceux qui, au temps passé, es-  
 assaux, leurs serfs et leurs vils serviteurs,  
 is et vaillances. »

'Alecto, toute enflambée de cholere, tenoit  
 propos, Thesiphone, poussée d'un grand  
 ve en pieds, et ainsi commence son dis-  
 ompant les dernieres paroles de sa sœur :  
 ujours trop arrogante, outrecuidée, teme-  
 arde, Alecto, et vous ne vous mesurez point  
 . Ce seroit mieux pour vous, si dès long-  
 usse coupé la langue près le palais : nous  
 stre de toy des propos plus raisonnables ;  
 ny si legiers, ny si peu balancez. Dis-moy,  
 in peuple, une populace, un vulgaire, en  
 e gens sages, illustres et pleins de bon gou-  
 n'y a rien plus leger qu'un peuple ; il n'y  
 uable en tout le monde, que le vulgaire.  
 vante d'estre Guelphe ou Gibelin, dites  
 tuy-là estre un villain, nay d'une infecte et  
 combien qu'il porte bonnet et escarpins de  
*ingere de suivre un parti, et regarde l'au-*

# HISTOIRE MACCARONIQUE.

pers, vous luy pouvez dire qu'il n'est point de  
re, qu'il n'est ny Seigneur, ny Duc, ny Marquis,  
ny Gentilhomme : car pas un d'iceux en cent  
pourroit telles villaqueries. Voilà de belles con-  
et dignes de grandes louanges ! Et tu t'oses vanter,  
sus mes trionphes, de ce que tu as totalement  
mis le monde sans dessus dessous, comme tu dis ;  
ntmoins voilà Cipade, qui s'est entor' garantie de  
rpens ! Mais, moy seule, j'ay fait maintenant, et fais  
elle s'est bandée cruellement contre soy-mesme, et  
fourré d'elle-mesme le couteau en son ventre : la-  
le ny vous, ny ceste louve de Megere n'avez peu au-  
ement desmembrer. Qui croit que j'aye peu rompre  
entr'eux la paix : la paix, dis-je, tant ferme, et le  
en si solide, qui retenoit en amitié ceste grande, illustre  
venerable Cipade, laquelle, après avoir rangé sous ses  
oix toutes les villes du monde, est venue çà bas pour  
deposseder Pluton de son Royaume. Balde, Balde esticy,  
ce Heros Renaldicque, auquel, comme estant de cour  
royal et franc, autant plaist le parti des Guelphes que  
celuy des Gibelins, pourveu que l'un et l'autre aiment la  
bonne et belle reputation, et soyent affamez de l'hon-  
neur. Ceux qui osent dire le Roy de France estre Guelphe,  
et l'Empereur Gibelin, n'ont pas grand entendement,  
pensant que tels princes se lient à telles folies. »

Or Balde, ayant eu patience pour escouter tous ces  
beaux discours, soudain prend son espée, rompt les portes  
et entre dedans. Le voyant tous entrer en telle furie, in-  
continent toute ceste infâme assemblée se depart, s'en-  
fuit, quittant là chascun sa chaire. Comme quand l'Aurore,  
reluisant avec ses belles rouges couleurs, se descouvre au  
matin et vient revoir le monde, tous les chathuans se ca-  
chent, et font soudain retraite, de peur de veoir la clarté  
du jour : ainsi ceste compagnie infernale escampe à la  
venü de Balde, et ne peut souffrir l'aspect et le regard  
d'un si grand personnage. Il demeure là seul, voyant

toutes les cha-  
de coupe tou-  
cela, il aper-  
souvent vien-  
quel il avoit  
en furie l'un  
rennis en bo-  
et paisibles  
tant.

Or les  
hermin pa-  
zier, aya-  
ber les  
anti'eux  
entées  
ers. Il  
les chi-  
balco-  
ause.  
prop-  
lont-  
bos-  
ier

aires vuides ; et, s'en courrouçant, brise et t avec son espée. Pendant qu'il s'amusoit à voit la gratuite personne de Seraphe, qui et revient voir Balde : les Compagnons du-jà trouvez comme ils estoient ainsi poussez contre l'autre, et lesquels il avoit reduits et le cervelle, et les avoit là amenez bien rassiss et puis soudain disparut, et s'en retourna en

mpagnons recommencent à poursuivre leur es lieux tenebreux. Fracasse marche le pre-m courage tel, qu'il bouilloit d'envie d'arrames aux Diables ; et ne parloyent tous par de tels exploits. Boccal recite les follies in-les Poëtes, lesquelles ils disent estre aux En-te ce qu'il avoit leu autrefois du guerri er odant qu'aussi Cingar rapportoit à son amy sixiesme livre de Virgile. O chose merveil-pourroit croire, si on ne l'avoit veuë de ses : ? Cingar demeure court au milieu de son pouvoir plus parler, et s' imagine toute autre contenu de ce sixiesme livre, et ne se resou-ir parlé.

ne sçait aussi ce que Cingar luy avoit dit, et dourdi fantastique après toute autre chose, venir de ce qu'il avoit entendu de ce sixiesme itaure brouille sa cervelle de plusieurs choses, celle-cy, tantost celle-là, et ne sçait que choi-fait beaucoup de chasteaux en l'air. Sa lan-t autant comme si elle n'eust jamais parlé. 'avoit plus de sel en la teste ; son entende-üllé passe à travers de plus de cent chime-ravi de plusieurs imaginations, tenoit ses yeux aut, se riddant le front. Mosquin estoit fol, et lus fol : car le soing de plusieurs affaires fait *ommes fols*. Fanet et Grillon marchoient en-



semble, sans parler l'un à l'autre, et se regardoient avec les yeux ficez l'un sur l'autre. Boccal en humeur fantastique marchoit seul devant, remuant les levres sans proferer aucun mot, et avec les deux mains jouïoit à la morre tout seul, s'escriant quelquefois, sans prononcer une parole. Mais Balde, ayant la parole à commandement, blasmoit fort le silence qu'il voyoit en ses compagnons, et, parlant à eux, il leur demandoit response : mais iceux, estans devenus muets le regardoient seulement pour toute response. « Ho ! dit-il, voicy une chose bien nouvelle : ô Cingar, que veux-tu dire ? ô Lyron ? Hippolyte, vous ne parlez point ? Et d'où vient cela ? Voulez-vous garder silence comme en un cloistre ? Dites-moy quelque chose, afin que le long chemin ne nous ennuye. Ne daignez-vous rendre response à vostre Balde ? » Iceluy usoit de tels mots à ses compagnons ; mais il eust plustost ouï parler des murailles. Partant, estant las de leur faire tant de demandes, ne voulut plus essayer à les faire parler.

Ainsi marchoient-ils à pas mal asseurez, comme font les Lansquenetz quand ils ont en l'estomach du vin plus crud que cuict. Balde enfin veut sçavoir la cause de cecy : il s'avance avant les autres, et trouve une autre chose nouvelle ; car il sent la terre manquer soubs ses pieds, et ne luy semble plus veoir terre sur laquelle il puisse affermir ses pas, et comme s'il estoit suspendu en l'air, manie les jambes, et ne sent aucun travail à marcher. Il se tourne vers ses compagnons et les voit marcher de mesme comme luy avec pareille legereté. Ils veulent bien parler à luy, mais ils ne peuvent que remuer les levres, et, comme muets, ne parlent que de l'œil et des mains. Chascun sent son corps se porter legierement, et aller comme à nage, et se resjouissent de marcher ainsi sans aucune peine. Cecy leur dura jusques à ce qu'un vent les poussa dedans un creux. Là estoit le sejour de Fantasia, *accompli d'un murmure de silence, d'un mouvement permanent, et d'un bruit taisible, par un ordre confus*

ans proportion et sans art. On y oit les Fantaisies sans cesse : les estourdis esprits, les sons sans esmeus sans aucune raison, le soing nuire, la sollicitude fantastique, l'espece et image d'entendement. Enfin, c'est la cage des fols ; elle se piccotte la cervelle, et pesche des idées de l'air. Du nombre de ces gens icy sont les sots et la race des maistres-ès-arts. Là est le Verbe, le Pronom, le Participe et toute la grammaire à sçavoir ; là, *icy, delà, deçà, en bas, en haut, à droit*, avec toute la bande de *qui* et de *quel*, les *gumens* dialectiques y volent çà et là, mille sottises, pour, contre, en niant, en affirmant. Matière ne defaut point icy non plus que la rime, l'Ens, la Quiddité, l'Accident, la Substance, le Solécisme. Toute ceste bande assaille les esprits ainsi que les mouches donnent l'assaut à la fleur de beurre, ou à un fromage frais. Je me suis vu plusieurs fois, je le confesse, estant bien repeu de vin : à cheval, pendant que le soleil estoit en sa plus grande chaleur, que la cigale chante, que six mille mouches voltigent autour de ma teste, comme ils ont accoustumé d'envoyer environ un pot de beurre et un vaisseau de lait, ainsi ces legeres fantasies et apprehensions assaillent ensemblement ces Compagnons et leur cervelle, et, entrans en leur teste, mettent tout dessous le silence.

Estant point atteint de ce mal, les regarde, et enfin s'en rit, voyant Cingar, lequel pendant que les fantasies le provoquoient tantost deçà, tantost delà, le suivoit, les prenoit avec les mains ; mais il ne put s'empêcher de les retenir, et voioit qu'enfin il ne nous avez peu veoir autrefois des enfans s'essayer de prendre des mouches en la main, pour puis les mettre en prison en un coffret fait de papier plié, et en prennent beaucoup, et les retiennent

446 HISTOIRE NATURELLE

bien dedans le poing ; mais quand ils estendent les doigts, et les ouvrent un petit pour les prendre de l'autre main, elles s'eschappent, perdans l'huile et le temps, comme on dit. Cingar et ses compagnons estoient ainsi, non sans apprester bien à rire à Balde. Ils tendoient les mains, pensans prendre quelque chose, mais enfin ils trouvoient que ce n'estoyent que comme des chauve-souris, des chathuans, des chouettes qu'ils prenoient, et dont ils emplissoient leurs poches. Cingar recent de Paul le Venitien et de Pierre l'Espagnol mille fourbes, lesquelles soudain il avalla aussi doucement que si c'eust esté de la coriandre confitte. Puis, s'en va contre Falcquet, et tout de suite luy fait trente argumens ; mais Falcquet, bon Logicien, luy respond promptement : l'un crie, l'autre babille, et ne se pourroient jamais accorder en cent ans. Lyron en fait autant ; aussi font Hippolyte et Boccal. En somme, tous avec si grand bruit remuent la Physicque, l'Ethicque, l'Ame et cent telles nouvelles, que Balde tout estourdi fut contraint de se boucher les oreilles. Philoforme trouva là l'estrille de l'Escot, laquelle il print, et jura qu'il en estrilleroit bien les livres de S. Thomas d'Aquin. Virmasse amasse les songes et resveries d'Albert le Grand, et avec iceux il se veut rendre agreable à tous, et predire l'advenir, oster la cervelle aux corneilles, prendre les poissons à la main et ouvrir les serrures sans clef. Fracasse s'efforce à prendre des grenouilles, sautant et pissant par derriere, et pendant qu'il en tient une, l'autre s'enfuit bien loing. Boccal, sans grand travail, prend je ne say combien de regles d'Epicure, les serre et les met en son baril, de peur qu'elles s'enfuient, et bouche bien l'entrée avec le bondon.

Entre telles bandes, on descouvre enfin une beste, laquelle avoit une teste d'asne, le col de chameau, mille mains, mille pieds, et portoit mille aisles pour voler, un ventre de beuf et les jambes de chevre. Si icelle avoit une queue de singe, avec laquelle elle pouvoit chasser d'au-

es taons, elle toucheroit jusques au ciel et  
 or Minerve en un morceau : mais, parce que  
 e fait n'est qu'un bignet, à faute de queue  
 mée, et est appelée Chimere, laquelle en-  
 utes montagnes, et naist d'icelle un petit  
 : aussi là un autre monstre à deux ventres,  
 lement soustenu de deux jambes, comme la  
 a tient et represente les deux jumeaux Castor  
 lant demonstrier les signes de la Lune. Ainsi  
 e façon est là formé un homme avec deux  
 i deux hommes se joignans ensemble par  
 nt. L'un s'appelle : A sçavoir mon, et l'autre  
 nesme nom, se donnans à soy-mesme de  
 de poing. Et toute la forme s'appelle : L'un  
 combattant ainsi soy-mesme, l'un prouve,  
 : enfin tous deux viennent en un.

ant les Compagnons sont emportez par un je  
 nouvement, et se trouvent hors la caverne :  
 a commence à marcher sur ses pieds; chas-  
 et ne se souvient de ce qu'il a nagueres veu.  
 en vont, lesquelles ils avoient tantost tous-  
 l'eux, et reviennent au lieu d'où ils estoient  
 toutesfois sont, grand' espace de temps, à  
 demy estourdis, et retournent enfin à leur  
 ie pauvres gens sont, et de peu d'esprit,  
 ent le temps à telles choses vaines et qui  
 yer le jour après icelles plus utilement qu'à  
 en peser des mots et paroles Maccarones-  
 attacher et coller des vers sur les espaules  
 r icelles à la fin se perdent avec leur lege-  
 y folastrent tousjours encore que leurs ans  
 nt et plus que ceux de Nestor.

nous donc s'en vont; et Balde leur racompte  
 'estoit passé entr'eux. Et n'estoient encor  
 quand voicy au devant d'eux se presenter un  
 , et fol tout à faict : car il chevauchoit une

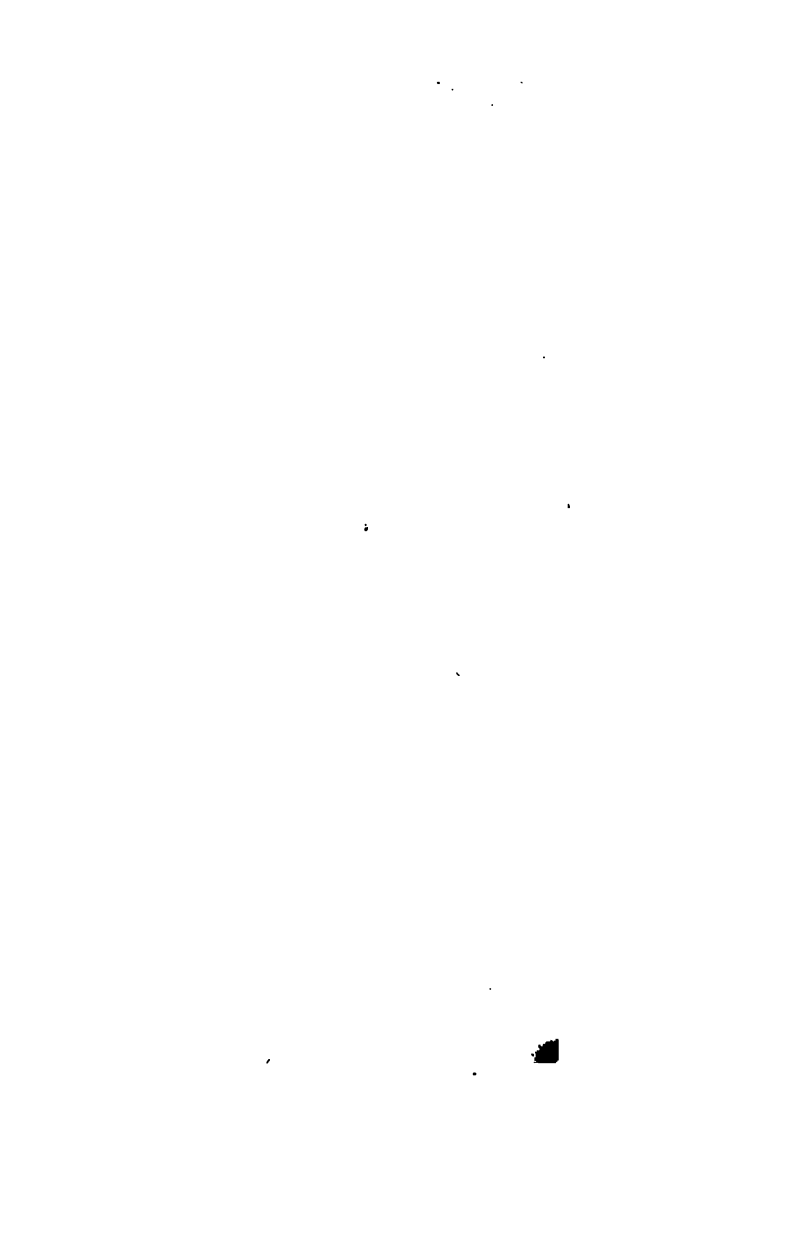
des ascendans de Juppiter, en conjonctions Vierge et avec le Lyon. Ce test est leger, et semblable à une sonnette en laquelle ois sec pour rendre un son. Ce test, à la vraye maison et le séjour des Astrologues, et des Poëtes, et est comme une pierre qui, revient tousjours à bas, et comme un feuisme tend tousjours en haut. Ainsi les choses sient avec les legeres; et les vaines et succelles qui sont de pareille qualité. Il y a làrbriers fort experts : l'office desquels n'est raser les barbes, mais d'arracher les dents. Pluton les paye tous les ans de leur salaire. Chasque Chantre et chasque Astrologue de ses barbiers, qui le fait souvent crier : tant qu'il fait son office sur une chaire et de l'accusé entre ses cuisses, et luy des- nts, les luy maniant tout autour avec ses pues à ce qu'il les luy ait arrachées, qui est vous oyez crier mille : hélas ! Car cest ou- nd jamais fin, par ce qu'autant qu'ils ont é de menteries, autant à tous leur arrache- mais plus on en arrache, plus en renaist. Crogne, la premiere de toutes mes seurs, is, il faut que moy estant Poëte, je demeure et moins convenable de sejourner en ce test un jour proposa un jeune Grec nommé tor, et qu'à cest autre qui mesprisa et con- ie vaillantise de Turne, pour un Seigneur par ses vers il louë pour une mitre et bon-ouvroit la teste jusques au menton, et pour ncts et frottez d'onguent. Ce test est donc iceluy, il faut que je perde les dents au- séré de mensonges en ce gros livre. Adieu, laisse en la recommandation d'un autre, tre ma Pedrale fera ceste faveur de pou-

## BLE DES MATIÈRES

ITEUR. . . . .	I
IT LES OUVRAGES DE THÉOPHILE FOLENGO ET MACARONIQUE EN GÉN ÉRAL. . . . .	VII
. . . . .	1
J LECTEUR. . . . .	4
DIRE MACARONIQUE DE MERLIN COCCAIE.	
. . . . .	5
ie. . . . .	24
ie. . . . .	40
me. . . . .	60
me. . . . .	77
. . . . .	95
e. . . . .	109
e. . . . .	151
ie. . . . .	152
. . . . .	170
. . . . .	185
ie. . . . .	205
ie. . . . .	222
ième. . . . .	238
ne. . . . .	249
. . . . .	261
ième. . . . .	280

Livre dix-huitième.. . . . .	301
Livre dix-neuvième. . . . .	316
Livre vingtième. . . . .	335
Livre vingt et unième. . . . .	357
Livre vingt-deuxième. . . . .	371
Livre vingt-troisième. . . . .	389
Livre vingt-quatrième. . . . .	410
Livre vingt-cinquième. . . . .	431

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







1871

1871

1871

1871



1907

MAR

74  
Circled



histoire macaronique de Merlin Coc  
Widener Library 004866686



3 2044 088 818 521